GRATUIT ! LE SUPPLÉMENT IMPACT

VIN DIESEL PASSE LE TURBO DANS **FAST AND FURIOUS**
WINDTALKERS : LA MISSION POSSIBLE DE JOHN WOO

Mad Movies
Mensuel

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

DOSSIER EFFETS SPÉCIAUX
LES ROBOTS AU CINÉMA

FROM HELL
Le retour de Jack l'Éventreur

THE ONE
Jet Li vs Jet Li

A.I.
INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Le feu d'artifices de Steven Spielberg

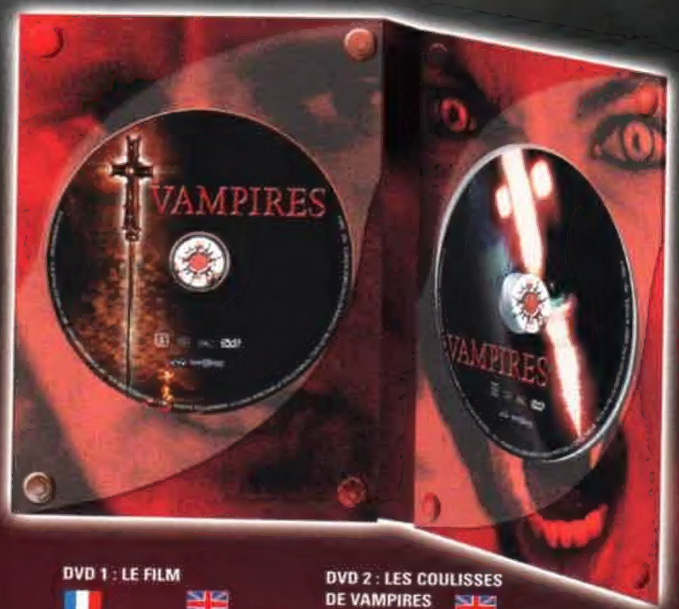
Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA - ISSN 0338-6791
M 2016 - 135 - 25,00 F - 3,81 €

LE CHEF-D'ŒUVRE DE JOHN CARPENTER ENFIN DISPONIBLE DANS UNE EDITION DVD PRESTIGIEUSE.

- DIGIPACK 2 DVD
- DIGITAL dts SURROUND SUR LA VF ET LA VO
- NOUVEL INTERFACE GRAPHIQUE DE NAVIGATION

- DES SUPPLEMENTS EXCLUSIFS ...
  - Commentaire audio de John Carpenter
  - Portrait inédit de John Carpenter (50').
  - Interviews
  - Images Exclusives de "*Ghosts of Mars*"
  - Filmographies

VAMPIRES



DVD 1 : LE FILM

LANGUES DISPONIBLES	FRANÇAIS	ANGLAIS SOUS-TITRE FRANÇAIS
FORMAT AUDIO 1	DOLBY DIGITAL 5.1	DOLBY DIGITAL 5.1
FORMAT AUDIO 2	dts	dts
FORMAT CINEMA RESPECTE	2.35	2.35
16/9 COMPATIBLE 4/3	OUI	OUI

DVD 2 : LES COULISSES DE VAMPIRES

LANGUE DISPONIBLE	ANGLAIS SOUS-TITRE FRANÇAIS
FORMAT AUDIO 1	DOLBY DIGITAL 2.0
FORMAT MENU	16/9 COMPATIBLE 4/3
FORMAT IMAGE	4/3

Cette fois, ni gousse d'ail ni crucifix ne vous sauveront...

CTV

A VIACOM COMPANY

FILM OFFICE Editions

©1998 Largo Entertainment, inc. Tous droits réservés. © 2001 Film Office Editions - CTV international © Photos : Gary B. Hibbe A.S.C

SENS UNIQUE ?

Cher Mad, j'ai un problème. Je viens de voir avec des amis **La Planète des singes** et on a un gros souci sur la fin du film qui nous semble dénuée de sens. En effet, si Leo revient dans le passé, pourquoi la Terre est-elle dominée par les singes et pourquoi Thade est-il une figure emblématique ? Peux-tu nous éclairer de ta lumière ?

Stéphane IMAYER (flyone@9online.fr)

*Nous ne savons pas. Nous avons posé la question aux scénaristes, ils ne savent pas non plus. C'est très inquiétant, mais après enquête, il semblerait que la fin de **La Planète des singes** soit en effet dénuée de sens. Si quelqu'un a une théorie qui se tient, qu'il n'hésite pas…*

GEORGE CONTRE PITOF

Salut à tous. Juste une remarque, parce qu'il devient de plus en plus évident que la presse française a décidé de se la jouer désinformation, mais **Vidocq** n'est pas le premier film à être tourné totalement en digital avec la caméra Sony HDW-F900. Il est le premier à être distribué. Le premier film à avoir été tourné ainsi est **Star Wars : Épisode 2**. En effet, la technologie développée par Sony pour sa caméra digitale a été conçue avec LucasFilm qui avait l'exclusivité d'utilisation d'environ cinq caméras sur ledit **Star Wars** pour tester le matériel. Lucas avait même aussi des caméras avec pellicule au cas où le résultat ne serait pas satisfaisant. Je voudrais aussi vous rappeler que cette caméra a été testée chez ILM après la sortie de **La Menace fantôme**, et que Lucas a montré des extraits du film - entièrement digital - à Robert Rodriguez en octobre dernier me semble-t-il. Lucas a commencé le tournage d'**Épisode 2** en juin 2000. Merci de bien vouloir rectifier cette erreur qui, je le pense, fait partie de l'outil promotionnel de la production.

Marie LE TEURNIER

*Outre le fait que le film sorte près d'un an avant l'**Épisode 2**, le tournage de **Vidocq** a commencé au mois de mai 2000. C'est donc de justesse que **Vidocq** remporte le titre de premier film tourné avec la caméra HD de Sony. Et puis, comme tu as dû t'en apercevoir en lisant ma critique, je ne pense pas que nous soyons dupes de « l'outil promotionnel de la production ».*

J.D.

Tim Burton, perplexe devant la fin de son propre film...

LE RAFIK AID

Cher Mad, ta nouvelle formule avec plein de fantastique dedans est très bien, mais si je t'écris, c'est parce que je m'inquiète de la santé mentale de certains de tes collaborateurs. Je ne parle pas de toi Vincent, ni de notre Rallouch madtional, mais de ce cher Rafik. Que va-t-il faire après la sortie de **La Communauté de l'anneau** ? Nous parler des **Deux tours** et du **Retour du roi** ? Bien, mais après, il va tout droit vers la dépression nerveuse à moins de nous faire des papiers sur les scènes coupées, l'édition spéciale pour dans vingt ans et des interviews de l'orc qui attaque Gimli. En bref, soit il reste et il devient un mort-vivant condamné à écrire sur **Independence Day 2**, soit il part et il fonde JacksonFilm magazine. Frères lecteurs et sœurs lectrices, unissons-nous pour aider un homme qui, de toute évidence, va sombrer dans les trois ans à venir en envoyant vos idées à : Mad Movies, opération « Sauvons Rafik de la dépression post-Lord of the Rings », 17 rue Rodier, 75009 Paris. C'est tout et je compte sur vous.

Jérôme TOURNADRE
(Saint Soupplets)

En ce qui concerne Rafik, nous avons bien sûr pris toutes les précautions qui s'imposaient : cellule de crise, soutien psychologique, séances de relaxation, cure de déjacksonisation… Mais à l'heure actuelle, nous cherchons surtout à éviter la contagion. Merci de ton aide en tout cas.

À LA RECHERCHE DE BOB

Salut à vous, idoles de fantastiquares (je ne sais pas si ça se dit, mais j'aime bien !). Voilà déjà 37 numéros que vous « peuplez » ma vie. C'est-à-dire que je remercie mon fabuleux frère de m'avoir fait découvrir votre magazine. Là, je suis en vacances et deux options s'offrent à moi : aller à une soirée Karaoké, ou lire le nouveau Mad en écoutant la BOF de **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**. Vous devinez facilement laquelle j'ai choisie. Sinon, je viens d'apprendre la mauvaise nouvelle : l'équipe de Starfix a mis la clé sous la porte. Je pense que vous devriez adopter un nouveau rédacteur en la personne de Robert Paimboeuf, ce qui ferait de Mad LE magazine par excellence. Parce que si vous ne le faites pas, que va devenir ce cher Bob ?

Quentin AUBERT (Airvault)

Bob Paimbœuf se porte très bien, je te rassure. Nous le croisons régulièrement et réfléchissons à une manière sérieuse de travailler avec lui. Mais pour l'instant, les discussions se bornent à des « Pouêt Pouêt » réciproques.

BIEN, PAS DE GRAND DISCOURS, MAIS UNE INVITATION. CELLE FORMULÉE PAR UN GENTIL INTERNAUTE QUI A OUVERT UN MERVEILLEUX SALON MAD MOVIES OÙ L'ON CAUSE ENTRE LECTEURS, ENTRE LECTEURS ET RÉDACTEURS, ET MÊME ENTRE RÉDACTEURS (LES STÉPH, RAF, JULEDUP, TRANBERT ET VINCE, C'EST NOUS). CELA SE PASSE SUR www.free.fr : CHOISISSEZ « CHAT », ENTREZ VOTRE NOM, CONNECTEZ-VOUS. ENSUITE DEUX SOLUTIONS : SOIT VOUS CHERCHEZ DANS LA LISTE DES SALONS LE SALON MADMOVIES, SOIT VOUS TAPEZ /join #madmovies. ET VOILÀ, BIENVENU SUR LE CHAT LE PLUS FRANCHEMENT MAD DU MONDE ! À BIENTÔT DONC.

Vincent GUIGNEBERT

ZE MAD MASCOTTE

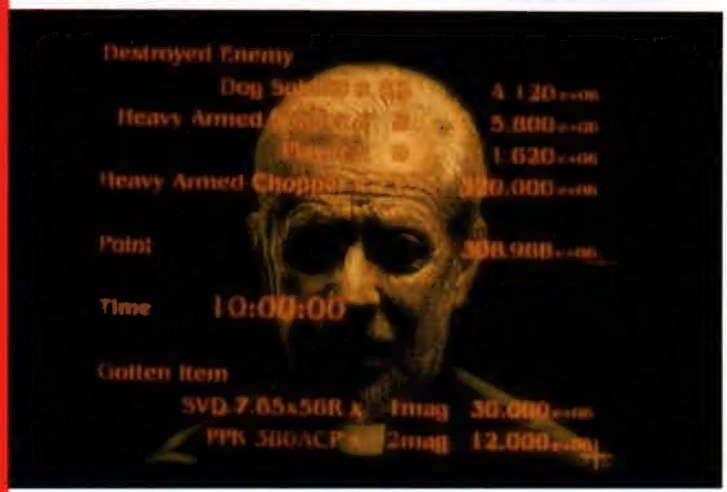
Matthieu Corblin, onze mois, a comme tout le monde emmené Mad Movies à la plage. Il nous livre ses impressions : « *Je l'ai pas encore lu, mais les pages blanches réfléchissent bien la lumière, c'est vraiment impec pour mon bronzage* ». Merci Matthieu.

MINITEL TOI-MÊME !

Salut cousins ! Félicitations pour votre mag, bla-bla-bla…
Ceci étant dit, voici donc l'objet de cette missive. Dans la rubrique DVD du numéro 133, en page 63, vous parlez d'**Incassable** et vers la fin du texte, vous semblez être offusqués du fait que la piste sonore française soit en québécois… Puis vous en rajoutez en révélant au monde que « là-bas », le titre en est **L'Indestructible**. Écoutez-moi bien, ma bande de minitel. Vous croyez peut-être qu'on aime ça, entendre vos expressions à la con dans la bouche d'un acteur américain ? Hé ben non. Chez nous, on ne dit pas « Prends l'oseille et tire-toi », mais plutôt « Prends l'argent et va-t'en ». Et vous prétendez parler un français international ! Arrêtez, je vais pisser dans mes culottes (faire dans mon froc) ! Et pour ce qui est du titre des films : **Disjoncté** ? ! Allo !!! Le titre anglais est **The Cable Guy** qui se traduit par Le gars du câble… Vous pigez ? **The Cable Guy**… Le gars du câble… Non ?
Un peu plus et on avait droit à **Disjoncté à St-Tropez** !
Cool comme title, you pensez not ? Mais je peux quand même me consoler de ma québécitude en allant voir les nouveaux films en provenance des States deux ou trois mois avant leur sortie en France. Donc, j'ai pu aller voir **La Planète des singes** le 27 juillet, **Le Parc Jurassique 3** le 18 juillet et ça fait déjà un bail que j'ai vu **A.I.** (ça rime). Pleurez pas… Dans le fond, je vous aime bien, les p'tits Français ! Live long and prosper…

Pierre MÉNARD (Gatineau, Québec)

Ha, ha ! Je vois que notre virulente altercation avec ton compatriote réalisateur Maurice Devereaux ne t'a pas laissé de marbre et que tu débarques en renfort. Et bien sache que nous on a vu ***Vidocq*** *et* ***Le Petit Poucet*** *bien avant vous autres. Et toc !*



Avalon : gloire au virtuel ou game over ?

À L'ASSAUT DU VIRTUEL

Cher Mad, voici l'objet qui m'a décidé à prendre la plume : votre preview d'**Avalon**, film qu'il me tarde de voir et que je trouverai presque certainement génial. Malheureusement, la philosophie exprimée dans cet article par Mamoru Oshii me semble assez souvent simpliste et même dangereuse. La conception furieusement individualiste du mythe du Graal l'appauvrit considérablement : les dimensions amoureuses et collectives (la cité idéale de Camelot) des légendes arthuriennes sont écartées. Et pour cause : selon Oshii, l'individu doit pouvoir choisir entre sa dimension parallèle préférée et la réalité. Passons sur l'identification grotesque entre film et jeu vidéo pour s'interroger sur la contribution à la société de ceux qui auront choisi un univers virtuel à leur convenance (Pourront-ils encore travailler sous la direction d'un chef ? Sinon, les mettra-t-on dans des asiles de fous ?), aussi bien que de ceux qui auront choisi la réalité : il faudra que leur réalité soit vraiment formidable, du style une place de dictateur… En effet, les aspirations de l'Homme ne sont pas en nombre infini et se regroupent en six catégories : amour, plaisir, pouvoir, reconnaissance, possession et savoir. Dès lors, considérer que les « ouvrages de fiction les plus dangereux appartiennent à la catégorie des films d'amour » parce qu'ils proposent un modèle standardisé du bonheur, n'a pas grand sens et révèle sûrement une frustration de l'auteur qu'aucun univers virtuel n'a encore pu combler. La texture de nos rêves est trop différente de celle de la réalité pour que l'intensité d'une rencontre physique puisse être modélisée sans toucher au cerveau humain. Oshii sera-t-il le cobaye ?

Rémi DHUEZ (Arles)

Si la modélisation, comme tu dis, débouche sur une rencontre physique virtuelle avec Natasha Henstridge, moi je veux bien prendre le risque à la place d'Oshii. On sait jamais, hein…

UN CADEAU EMPOISONNÉ

Pour la première fois depuis la mensualisation, vous vous décidez avec le numéro 134 à offrir un cadeau pour les nouveaux abonnés. Ayant été abonné, je me dis que je vais peut-être renouveler le truc et faire un p'tit chécos. Ah, c'est pour les 60 premiers abonnés… Bon, je vais peut-être tenter le coup. Ah, mais il faut s'abonner pour deux ans… Ça change tout, là il faut aligner 425 balles. J'abandonne.
Quand je revois les pages d'abonnement du numéro 126 et 129 (les 150 premiers avaient le choix du cadeau parmi 10 DVD et le tout pour la somme mirifique de 100 petits francs), je me dis que les choses ont bien changé. Je conçois bien qu'il faille privilégier les lecteurs qui souscrivent un contrat longue durée avec Mad, lui assurant ainsi sa pérennité, qu'il serait plus simple pour les p'tits malins de s'abonner tous les six mois ou tous les ans pour raquer un cadeau plus souvent (je ne crois cependant pas que ce soit le but des lecteurs). Malgré tout, je pense qu'il n'est pas permis à tout le monde de pouvoir claquer 425 balles d'un coup et que cela crée des disparités. Mais cela ne m'empêchera de continuer à vous lire tout aussi régulièrement.

François (cend.tetbant@voila.fr)

Il est pratiquement impossible de trouver une formule d'abonnement satisfaisant tout le monde, surtout depuis que l'abonnement est devenu synonyme de cadeau obligatoire. L'exemple dont tu parles n'était en effet pas bon du tout, même si tous ceux qui se sont abonnés pour deux ans ont reçu leur DVD, ce qui n'était pas le cas dans la précédente formule qui faisait beaucoup de déçus. L'idéal serait bien entendu de revenir à de bons vieux principes d'abonnement plutôt que de jouer l'escalade dans les cadeaux : faire une économie conséquente sur l'année, et recevoir son numéro avant la sortie en kiosques. J'espère qu'on y arrivera.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

- Par courrier :
Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier,
75009 Paris.
- Par e-mail :
info@madmovies.com.
- Par message conné, parce qu'on est très forts en déconnage…

LE MANGA CULTE ENFIN EN DVD VIDEO !

AKIRA

NOUVEAU MASTER
ENTIÈREMENT REDIGITALISÉ

- FRANÇAIS 5.1
- ANGLAIS 5.1, OPTIMISÉ THX
- JAPONAIS SOUS-TITRE FRANÇAIS

DANS UN COFFRET
DOUBLE DVD VIDEO

DONT 1 DVD ENTIÈREMENT
DÉDIÉ AUX BONUS

"PHÉNOMÉNAL ...
...INSTANTANÉMENT CULTE" THE NEW YORK TIMES

PATHÉ!

© 1989 Akira Committee

mcm

MANGA VIDEO

A.I.

SOMMAIRE 135

From Hell

Dossier ROBOTS

24 FROM HELL

En attendant la sortie de l'adaptation par les frères Hughes de sa bédé la plus hénaurme, on vous explique pourquoi Alan Moore est l'un des plus importants créateurs de notre siècle. Oui, carrément !

30 GHOSTS OF MARS

Ça y est, on l'a vu, et on a décidé dès maintenant de vous faire partager notre amour pour le dernier Carpenter. Ode passionnée à ce réalisateur qui justifie à lui seul l'existence de Mad, et à sa nouvelle égérie : Natasha Henstridge.

32 THE ONE

Une pléthore de Jet Li pour le prix d'un. Un script roublard signé des auteurs de **Destination finale**. Des effets spéciaux en veux-tu en voilà. Il n'en fallait pas plus pour nous mettre l'eau à la bouche. Preview pleine de coups de tatane et d'acrobaties surréalistes.

34 BATTLE ROYALE

Les Japonais sont fous. Et Mad aime les Japonais. De l'archipel sort cet authentique Ovni dominé par le charismatique Takeshi Kitano. C'est le réalisateur méconnu en nos contrées, Kinji Fukasaku, qui est aux commandes de cette bizarrerie tour à tour révoltante, enthousiasmante, émouvante et scabreuse.

36 A.I., INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Raté et génial à la fois, le dernier Spielberg tiré d'un sujet original de Kubrick, est un objet fascinant en même temps qu'un événement. Les proches des deux génies à l'origine de ce conte de fée futuriste viennent témoigner sur la passionnante gestation du projet.

44 DOSSIER SPFX : ROBOTS POUR ÊTRE VRAI

Tout, tout, tout, vous saurez tout sur la conception d'un androïde de cinéma. À l'occasion de la sortie **d'A.I.**, Mad est parti à la recherche de tous les aïeux des héros synthétiques de Spielberg, de la Maria de **Metropolis** aux Battle Droïds de **La Menace fantôme.**

RUBRIQUES

Courrier des Lecteurs (3) / Édito (8) /
Notules Lunaires (10) / Lord of the Rings (14) /
Festival (16) / Dans les Griffes du Cinéphage (18) /
MAD'GAZINE (59) / IMPACT (77) /
Pin-Up (90) / Fantastic Guide (92) /
Mad in France (97) / Petites Annonces (98)

TERMINATOR 2 • TOTAL RECALL

L'ÉDITION DÉFINITIVE

TERMINATOR 2

+ DE 6H SUR 3 DVD :

LE FILM VERSION CINEMA,
LE FILM VERSION DIRECTOR'S CUT
EN VERSION 5.1 SURROUND EX,
LES COMMENTAIRES DE JAMES CAMERON
ET DE SON ÉQUIPE, LE MAKING OF,
DES DOCUMENTS EXCLUSIFS ["T2 : MORE
THAN MEETS THE EYE" EN VOST, MAKING
OF VERSION 3-D EN VOST, LES COULISSES
DU TOURNAGE, ...], LES ARCHIVES DU FILM
ET CE N'EST PAS TOUT !!!

TOTAL RECALL

+ DE 4H SUR 2 DVD :

LE FILM VERSION 4.0, INTERVIEW DE PAUL
VERHOEVEN (VOST), MAKING OF (VOST),
LEÇON D'EFFETS SPÉCIAUX AVEC KAMELEON,
"AUTOUR DE LA LITTÉRATURE DE SF ET DE PHILIP
K.DICK" AVEC STEPHANIE BOURGOIN,
UN COMPARATIF SCRIPT ORIGINAL ET SCÈNES
TOURNÉES,... ***ET DES BONUS CACHÉS !!!...***

LE COFFRET "ULTIMATE DVD EDITIONS" T2 + TOTAL RECALL

= PLUS DE 10H D'IMAGES, DE SONS ET DE PLAISIR LA TOTALE EN 5 DVD

TERMINATOR 2
3 DVD

TOTAL RECALL
2 DVD

2 FILMS CULTE POUR LA PREMIERE FOIS EN DVD EN VERSION ULTIME

SORTIE NATIONALE 3 OCTOBRE 2001

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

SKYROCK
PREMIER SUR LE RAP
www.skyrock.com

STUDIO CANAL

Rédaction, Administration
17 rue Rodier, 75009 Paris
Tél. : 01 48 74 70 83
Fax : 01 48 78 09 71

Fondateur
Jean-Pierre Putters

Directeur de la rédaction
Gérard Cohen

Rédacteur en chef
Vincent Guignebert

Secrétaire de Rédaction
Julien Dupuy

Rédaction
Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier

Contribution
Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Jean-Sébastien Décant, Marc Elmer, Damien Granger, Jean-Pierre Michalon, Jean-Pierre Putters, Benjamin Rozovas

Correspondant aux Etats-Unis
Didier Allouch

Conception graphique
Isabel Ferreira

Publicité
Marylène Tavares
01 48 78 69 69
06 60 92 58 48

Photocomposition
Ghosts of Mansart Street

Photogravure
Start Plus
Impression
SCIA
Avenue Industrielle
59933 La Chapelle d'Armentières

Commission paritaire 59956
ISSN 0338-6791
Dépôt légal à parution

Mad Movies incorporant **Impact**

Mensuel (11 numéros par an)

Abonnement et commande d'anciens numéros
DIP/Mad Movies
18/24 quai de la Marne
75164 Paris
01 44 84 85 29

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barrast, Sandra Boixel, Buena Vista Home Vidéo, Michel Burstein, Charlotte Calmel-Morane, Cécile Caminades, Cat's, Jérémy Charon, Valeria Ciezar, Françoise Dessaigne, Sylvie Forestier, François Frey, Benjamin Gaessler, Laurence Granec, Fabienne Isnard, Christophe L., Séverine Lajarrige, Pascal Launay, Anne Lara, Etienne Lerbret, Elodie Le Rol, Fanny Louie, Karine Ménard, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Bruno Munoz, Christelle Pavard, Stéphanie Renaux, Aude Roustan, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, SND, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vincent

Directeur de la publication
Benjamin Cohen
Édition Custom Publishing
SA au capital de 250.000 F
17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928
Principal actionnaire
Fairway SARL

édito

L'ULTIME FRONTIÈRE

Mardi 11 septembre, aux alentours de 17 heures, le téléphone sonne ; « Bonjour. Je suis journaliste à la télé. Je suis certain d'avoir déjà vu un film où un avion se crashe sur le World Trade Center. Ça ne vous dit rien ? ». Au bout du fil, Stéphane Moïssakis a la réponse qui s'impose : « Mais monsieur... Ce n'est pas un film ».

Depuis ce 11 septembre, on a vu, entendu et lu à la télé, à la radio, dans les quotidiens, de nombreux commentateurs essayer de rattacher la réalité à la fiction. Ce qui peut se comprendre. D'une part, lorsque la réalité devient irrationnelle, pourquoi, dans un réflexe d'autodéfense devant l'horreur, ne verrions-nous pas dans la fiction le dernier berceau du rationalisme ? D'autre part, il existe en effet autant de films que de romans dans lesquels on trouvera des analogies plus ou moins flagrantes avec cette catastrophe (sans compter Nostradamus qui l'avait annoncée, me souffle Rafik).

Si la frontière entre réel et fiction s'est soudainement effondrée, de manière parfois indécente, devant les images de la catastrophe retransmises par la télévision, c'est sans doute parce que l'œil ne distingue plus ce que le cerveau est encore capable d'enregistrer : le vrai du faux, le « jamais vu » en terme d'événement du « déjà vu » en terme d'images. Dans le monde du cinéma, et à Hollywood évidemment plus qu'ailleurs, l'apparition des effets spéciaux numériques a progressivement fait passer les techniciens du rang d'artistes à celui de physiciens : étude des masses, du souffle relatif à l'importance de l'explosion, des directions prises par les débris... Tout film à fort potentiel destructeur peut désormais compter sur la puissance de calcul des logiciels informatiques pour imiter quasi parfaitement, par exemple, un crash d'avion ou une tour qui s'effondre.

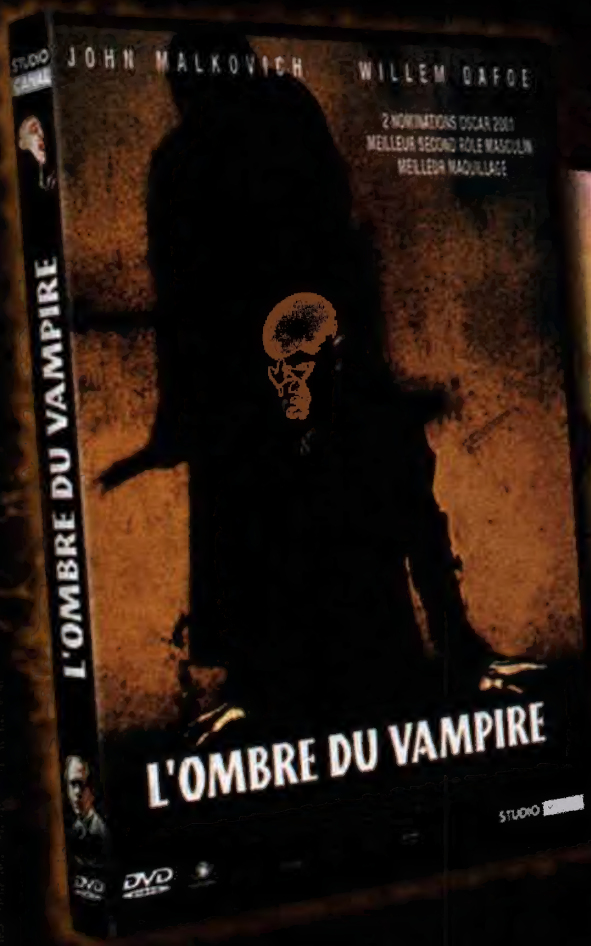
Dans le même temps, le monde du réel a vu la prolifération des médias et des caméras DV. Fini le « pas d'images ». Enterrée la photo de presse. Terminé le plan fixe. Le 11 septembre au soir, France 2 a reconstitué dans la soirée le film des événements. Dans le flot d'images qu'elle avait sous la main, la chaîne publique a même pu montrer l'impact du Boeing sur la deuxième tour sous différents angles, jouant bien sûr du montage pour en renforcer le côté spectaculaire. Rajoutant au cauchemar vécu par les victimes et leurs proches, elle a contribué à projeter les New-Yorkais, et tous ceux qui partageaient leur douleur devant leur écran, dans ce qu'il est aussi permis d'appeler un très mauvais film.

Vincent GUIGNEBERT

JOHN MALKOVICH WILLEM DAFOE

L'OMBRE DU VAMPIRE

La réalité est plus terrifiante que la fiction



BONUS DVD VIDEO

- Son 5.1 DOLBY DIGITAL
- En coulisses
- Bonus caché
- Bandes-annonces
- Filmographies

STUDIO CANAL

OUI 102.3 FM

EN VENTE EN VIDEO ET DVD VIDEO LE 12 SEPTEMPBRE

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.

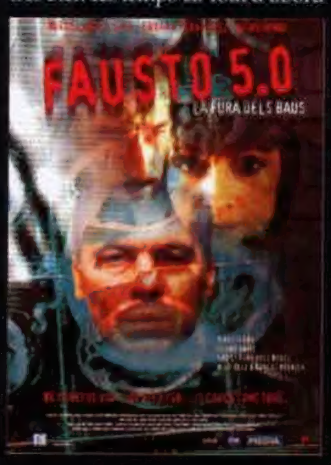
13 GHOSTS
LA CHASSE AU TRÉSOR

Second remake d'un film de William Castle produit par la firme Dark Castle (dirigée par sa fille, soit dit en passant), **13 Ghosts** se paie le luxe de s'offrir cinq scénaristes pour polir une relecture new wave. Et pas des moindres puisque parmi eux, nous retrouvons ceux de **Tromeo and Juliet** et de **Hors limite**, le dernier Steven Seagal. Ça promet! Le débutant Steve Beck (un ancien d'ILM) reprend le poste laissé vacant par l'ami William Malone (réalisateur de **La Maison de l'horreur**, le premier remake labellisé Dark Castle) et dirige Shannon Elizabeth (**Scary Movie**), Tony Shalhoub (**Men in Black**), F. Murray Abraham (**Le Bûcher des vanités**), Embeth Davitz (**Evil Dead 3**) et l'horripilant Matthew Lillard (**Scream**) dans cette histoire de maison hantée. À sa mort, le Dr Zorba lègue sa demeure à son neveu ruiné (Shalhoub) qui s'y installe avec sa jolie jeune fille (Elizabeth). Quelque part dans cette immense maison se cache un trésor, que le père et sa fille vont essayer de récupérer en évitant de croiser les fantômes qui hantent l'endroit, des ectoplasmes qui ne peuvent être vus qu'avec des lunettes spéciales. Et apparemment, ils ne sont pas les seuls à vouloir mettre la main sur le précieux butin… Production value oblige, l'accent est mis sur la maison, véritable vedette du film, et sur les treize fantômes qui peuplent les cauchemars des protagonistes. Le producteur Joel Silver nous promet des effets gore en pagaille et un petit gimmick digne de William Castle lui-même: des lunettes qui seront distribuées avec chaque ticket vendu pour découvrir des SPFX cachés! On demande à voir…

S.M.

■ **The Killer Next Door**, réalisé par Todd Turner pour Creative Light Worldwide, ne veut pas passer pour un slasher de base et essaie d'élever son intrigue au maximum. Enfant, Molly Wright (Danica Mc Kellar) est témoin d'un meurtre brutal dans sa propre maison. Quelques années plus tard, elle travaille à Hope House, un abri pour SDF dirigé par l'église. Tout semble basculer, lorsqu'un mystérieux artiste du nom de Geoffrey (Tobin Bell, vu dans **La Firme**) emménage dans la maison voisine. Molly se méfie de ce nouvel arrivant, et elle a bien raison. Dès la première nuit, elle remarque Geoffrey s'amusant à trimballer des cadavres dans son jardin. Personne ne veut la croire et elle se retrouve seule à devoir lutter contre le tueur qui pourrait être celui qui l'a traumatisée jeune. Seul le sergent Davidson (Billy Dee Williams) semble porter crédit aux affirmations de la belle. Bref, Todd Turner ne semble pas sur la bonne voie pour révolutionner le genre. Mieux vaut se retaper un **Vendredi 13**. Au moins avec Jason, pas d'intrigue à la mords-moi-le nœud: il sort de sa tombe, tue tout le monde et y retourne. Cool!

■ Quelques nouvelles du cinéma fantastique espagnol qui se porte très bien ces temps-ci. Tout d'abord



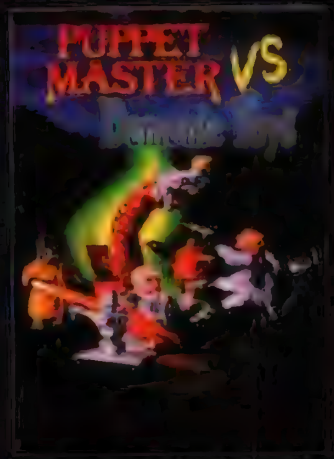
Fausto 5.0 de Isidro Ortiz (ancien collaborateur de Canal + Espagne), produit par Eduardo Campoy et Ramon Vidal. Le Faust du titre (Miguel Angel Sola) est un brillant chirurgien tombant dans une grave dépression nerveuse sans raison apparente. Son seul réconfort, il le trouve dans un de ses anciens patients, Santos (Eduard Fernandez) que la médecine a condamné huit ans auparavant, mais qui semble péter la forme. Ensemble, ils partent dans les entrailles d'une ville maudite et envahie par un étrange virus. Un script assez bizarre et alléchant, pour un film qui s'annonce gore et violent. La troupe de théâtre La Fura dels Baus vient compléter le casting de cette bande à suivre de très près.

La Mujer Más Fea Del Mundo de Miguel Bardem pour Aurum Producciones s'annonce encore plus déjanté. Lola Otero (Elia Galera) est tout simplement la femme la plus laide au monde. Enfant, elle brûlait le visage de ses Barbies pour qu'elles lui ressemblent. Ne pouvant plus supporter cette vie, elle se fait refaire le visage et devient The Beauty Otero, un mannequin adulé par les foules de mâles. Mais son cerveau est toujours bien attaqué, et l'ex-femme la plus moche du monde décide de s'inscrire à l'élection de Miss Espagne pour charcler les concurrentes, toutes plus belles les unes que les autres. Madame de Fontenay approuverait! Du tout bon pour un film qui pourrait venir s'inscrire dans la lignée d'Action Mutante d'Alex de la Iglesia. Caramba, ils sont tous locos ces Espagnols!

■ Plein de nouveautés Full Moon (la boîte de l'empereur du Bis sympa, Charles Band) devraient déferler assez rapidement dans votre vidéo club. **Witchhouse 2: Blood Coven** ouvre le bal. La sorcière Lilith est bien décidée à prendre sa revanche après une belle défaite dans le premier opus,

et lance sa malédiction (un virus centenaire) sur la paisible ville de Covington County. Si l'on se réfère à l'affiche, un sosie de Brendan Fraser devrait s'armer d'un sabre laser pour contrer les démons. Ça promet! Killjoy ne devrait pas voler très haut avec son clown qui s'amuse à décimer la pègre d'une ville imaginaire plongée dans le chaos. Le mythe de **The Crow** revisité par le cirque Pinder en quelque sorte.

PuppetMaster vs. Demonic Toys devrait être beaucoup plus stimulant. Les diaboliques marionnettes créées par le magicien André Toulon vont devoir se tirer la bourre avec les Demonic Toys (une autre franchise Full Moon) pour un enjeu de taille: récupérer l'entant du Diable. Blade, le tueur giallo, Pinhead, le balèze avec une petite tête (un culturiste, donc) et Six-Shooter (l'enfant caché de John Wayne et de Shiva)



vont en foutre plein la gueule à Grizzly (un ours en peluche pas très recommandable pour votre petit frère), Baby Oopsy (un affreux bambin adepte de la dynamite) et consorts. La bataille approche. Choisissez votre camp.

■ Chine 1927. Un démon immortel du nom de Xuyen revient sur Terre, semer la désolation et le chaos. Religieuse et sorcière de son état, la belle Jinzhu Feng (Talisa Soto vue dans **Mortal Kombat**) arrive à repousser le démon dans les ténèbres. Soixante-treize ans plus tard, l'affreux démon quitte la dictature chinoise et refait surface sous le soleil californien prêt à foutre un bordel monstre au pays de l'oncle Sam. Murphy

Payne (Louis Mandylor), acteur de série B au chômage, va s'allier à la mystérieuse Catherine Feng (Diana Lee Isonato) pour contrer Xuyen qui fête son retour en ramenant à la vie une poignée de cadavres pourrissants. Voilà le postulat de départ de Burning Kingdom, écrit et réalisé par Carlton Holder pour Giants Entertainment.

*« Dans la lignée de **The Crow**, avec des scènes d'action à la **Matrix**, le tout filmé comme **La Nuit des morts-vivants** »* nous promet l'éditeur. Y'en a qui devraient revoir leurs prétentions sérieusement à la baisse.

SCHOOL'S OUT
À DURE ÉCOLE...

Alors que la plupart des récents slashers allemands (**Anatomie**, **Flashback**) s'offrent des moyens conséquents et une fiction tout à fait bonnête pour ne pas dire assez inspirée, **School's Out** (à ne pas confondre avec le récent dessin animé Disney, bien!) parvient directement du Z le plus cheap. Rien que le synopsis promet son lot de situations déjà vues, et d'ados complètement pagas. Mais on aime ça des fois, pas vrai? (Non? bon...). Ainsi donc, un groupe d'étudiants bien débiles comme il faut organise la fête de fin d'année et en profite pour faire de vilaines farces à leurs profs. Bien évidemment, dans le même temps rode un tueur échappé de l'asile du coin (car il y a toujours un asile dans le coin, regardez bien) et commence à buter tous les jeunes insouciants qui quittent la soirée pour aller bâiser avec les demoiselles. En plus, cet abruti est facile à repérer avec sa tronche d'Arlequin pas trop (on vous passe le portrait, photo les mecs!) et son pantalon trois fois trop grand. Après moult gamelles, il tatoue deux survivants qui parlent tout raconter à la police. Les flics de slashers étant ce qu'ils sont, les deux fêtards ne sont pas pris au sérieux jusqu'à ce que notre guignol, qui aura entre-temps acheté une ceinture, reprenne son sinistre chemin de croix, celui de rôle principal dans un gros Z qui sent sous les bras! Comme vous vous en doutez, pas de suite prévue pour cette perle signée Robert Sigl et Sven Kirsten (et oui, ils sont deux aussi) qu'on soupçonne un instinct parodique. Vous mieux pour eux en tout cas!

S.B.

Flashes

• Après la terrible vague d'attentats qui a récemment secoué les États-Unis, la Columbia a décidé de changer la campagne marketing du **Spiderman** de Sam Raimi. Le premier poster (qui représente les Twin Towers) et le teaser dans lequel Spidey tisse une gigantesque toile entre les deux buildings sont amenés à disparaître. Tous les plans du film comprenant les monuments seront par ailleurs modifiés digitalement.

• Toujours chez Columbia, le final de **Men In Black 2**, qui devait aussi se dérouler sur les Twin Towers, sera donc modifié. Par contre, les rumeurs annonçant une suspension du tournage sont fausses...

• Ça se précise pour l'adaptation de *Hellboy*, le comic de Mike Mignola. Vin Diesel est définitivement intéressé par l'idée d'incarner ce démon qui se rebelle contre ses maîtres nazis. C'est le grand Rick Baker qui signera le maquillage de la créature écarlate tandis que Guillermo Del Toro tient toujours la barre de la réalisation. Tout est mis en œuvre pour que ce dernier enchaîne directement sur ce projet après **Blade 2**, actuellement en post-production.

• **Blade 2** justement, vient d'hériter d'un sous-titre évocateur: **Bloodlust**. Par ailleurs, la sortie du film est prévue pour le 22 mars prochain aux USA. Vite, vite...

• Rumeur, rumeur: la réalisatrice Mary Lambert travaillerait sur une seconde suite de **Simetierre** qui entretiendrait directement avec l'épisode précédent. Edward Furlong pourrait même y faire une apparition. Avec un peu plus de qualité s'il vous plaît!

• Le demi-dieu James Cameron serait partant pour adapter *Dark Angel* pour le grand écran (sa place initiale, soit dit en passant) à condition que la série ne perde pas de sa popularité grandissante. Une bonne nouvelle ça...

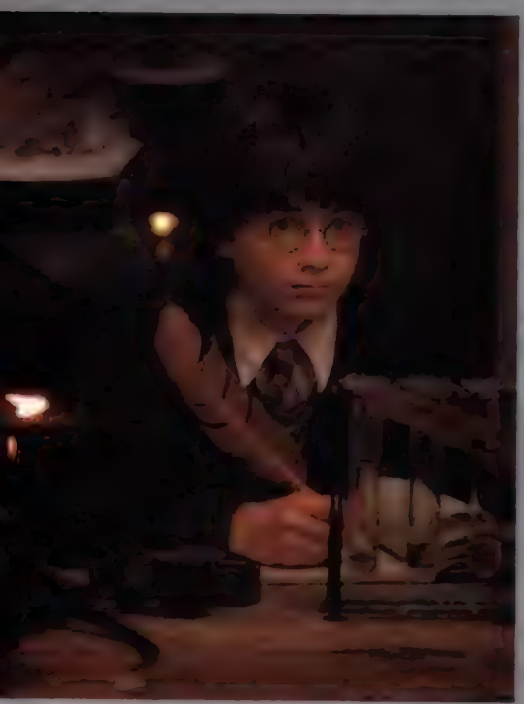
• Joel Silver vient de trouver une remplaçante pour la défunte chanteuse Aaliyah, qui devait incarner Zee dans **Matrix Reloaded** et **Matrix Revolutions**, les deux suites tournées back to back par les frères Wachowski. Eva Mendes (**Urban Legend 2**) tiendra le rôle et retournera les prises où figuraient Aaliyah

HARRY POTTER
MON SORCIER BIEN AIMÉ

Si Peter Jackson n'était pas devenu le futur maître du monde avec sa trilogie au potentiel « titanesque », l'événement, économique du moins, de la fin de l'année cinématographique ce serait ça : l'adaptation sur grand écran du méga hit de J.K Rowling, *Harry Potter and the philosopher's stone* (*Harry Potter à l'école de sorciers* en vf). Premier tome d'une saga qui en comprendra au final sept (chaque volume correspondant à une année passée par Harry à l'école de sorcellerie d'Hogwarths), la série a connu un succès croissant à mesure que Rowling dévoilait un peu plus de l'étonnante précision mathématique de son épopée. Car dans *Harry Potter*, des événements apparemment anodins du premier épisode s'avèrent être d'une importance considérable un bon millier de pages plus tard. Les romans sont de plus génialement piège : au bout de vingt pages, le lecteur lambda est captivé, et n'aura alors de cesse que de terminer les quatre volumes déjà sortis.

Après moult négociations, c'est AOL/Time Warner qui réussit à acheter à grands coups de millions de dollars les droits d'adaptation de cette matière première en or (on parle d'un chiffre avoisinant les cinquante millions de billets verts). Dès lors, les choses ne tardent pas à se gâter. Après le désistement de Steven Spielberg, la major débauche le mauvais Chris Columbus, écartant au passage les candidatures de Jonathan Demme ou Rob Reiner. Depuis son implication dans le projet, Columbus tente de rassurer les lecteurs en s'autoproclamant fan number one de la série, en s'attachant les services de très honorables acteurs anglais (Alan Rickman, Maggie Smith, John Cleese, Richard Harris, sans compter qu'Hugh Grant fera partie de la séquelle), ou encore en s'entourant de quelques-uns des meilleurs artisans du septième art (John Williams est à la musique, Rob **Titanic** Legato aux effets spéciaux…). Peine perdue : les fans crient leur mécontentement sur la Toile, tandis que J.K. Rowling n'a jamais caché son insatisfaction face au traitement de Columbus qui, selon les desiderata de la Warner, adoucirait grandement le ton cruel, violent et glauque des romans. Et encore, on a eu chaud aux miches, puisque le réalisateur voulait que Robin Williams incarne le géant Hagrid ! La Warner, pour sa part, fait la sourde oreille à la vox populi et, effrontément confiante, lancera courant octobre le tournage de la première suite du film (**Harry Potter et la chambre des secrets**). Il faut dire que le budget du premier film (130 millions de dollars environ) ne fait pas le poids face aux sommes démesurées que déboursent les sponsors pour profiter de la poule aux œufs d'or. Coca Cola aurait ainsi allongé 150 millions de dollars pour utiliser l'imagerie de la série, tandis que les préventes aux chaînes de télé sur le seul territoire nord américain dépasseraient déjà allègrement les 80 millions de dollars. On est bien peu de chose…

Julien DUPUY



Daniel Radcliffe, héros live des romans de J.K. Rowling.

Harry, fin prêt pour son premier match de Quidditch.

■ La première sitcom spatiale pour ados, voilà ce que semble être Space Orphans, une nouvelle série produite par Silverline Pictures et réalisée par Fred Cobar. En 2147, la galaxie est ravagée par une guerre opposant hommes et extraterrestres. Pour trouver une solution à ce conflit, un orphelinat spatial est créé, afin de regrouper tous les gamins des deux camps ayant perdu leurs parents. Dans cet endroit clos, ils vont devoir essayer de vivre en harmonie malgré leurs différends. Ça risque de flirter sévère dans le cosmos, et vu comment les mômes sont fringués (pire que dans **Galaxy Quest**) c'est pas gagné. Mais c'est vrai que c'est dur de s'habiller tout seul quand on est petit et qu'on n'a pas de parents.

■ Rick Hunter qui se bat contre un ours géant, vous en rêviez ? Grâce à (à cause de ?) Porchlight Entertainment Production, ce rêve fou devient réalité. Réalisé par Sean McNamara, Wild Grizzly narre les aventures du Ranger Franck Bradford (Fred Dryer, donc) chargé de traquer et de tuer un ours géant s'amusant à terroriser la paisible bourgade montagnarde de Pine Lake. L'affaire se corse après la disparition d'un gamin (Riley Smith), persuadé de savoir pourquoi la grosse bébête n'est pas contente. Daniel Baldwin (**Vampires**) et sa légendaire bedaine viennent efficacement compléter le casting de ce nanar qui s'annonce encore plus fumeux qu'un Grizzly, monstre de la forêt de sinistre mémoire.

■ Notre père à tous, Herschell Gordon Lewis remet le couvert dans le saignant Blood Feast 2: Buffet of Blood, près de quarante

BUBBA HO-TEP
ELVIS CONTRE LA MOMIE !

Alors qu'on le croyait condamné à tourner des suites à **Phantasm** pour le restant de ses jours (un **Phantasm 5** ne s'est d'ailleurs pas fait, faute de financement), Don Coscarelli revient avec un projet bien frappé des neurones. **Bubba Ho-Tep** que ça s'appelle… Dans ce film actuellement en post-production, Bruce Campbell incarne un Elvis vieillissant qui aurait prématurément pris sa retraite au début des années 70 et aurait engagé un sosie bouffi pour le remplacer jusqu'à sa prétendue mort simulée ! Coulant des jours heureux dans une maison de retraite du Texas, il apprend l'existence d'une momie vieille de 2.000 ans qui hante les lieux et se nourrit de l'âme des pauvres vieillards qui tentent de profiter du peu de temps qui leur reste. Avec l'aide d'un vieil homme noir (Ossie Davis) qui se prend pour le défunt président Kennedy, Elvis va s'attaquer à cette momie afin de sauver ses camarades de la maison de retraite. Un vrai héros américain cet Elvis ! Tournage de nuit et planning serré pour Don Coscarelli qui a bouclé ce film en un mois au printemps dernier, réunissant les fonds nécessaires à l'aide de particuliers. Ce qui sous-entend que **Bubba Ho-Tep** n'a pas encore trouvé de distributeur et que nous ne sommes pas prêts de voir ce monument pour lequel le terme psychotronique semble avoir été inventé.

S.M.

ans après l'original. L'histoire ne devrait pas être sensiblement différente de **Blood Feast** et verra donc s'enchaîner mutilations et scènes de cannibalisme sur de belles filles nues, le tout orchestré par un grand prêtre égyptien. Le casting est aussi aux petits oignons, avec l'ami John Waters qui n'arrête plus les guests depuis son apparition dans les Simpson, Phil Anselmo, le chanteur énervé du groupe énervé Pantera, et l'excellent Rob Zombie qui vient de passer derrière la caméra pour réaliser le très excitant **House of 1000 Corpses** (un hommage à Herschell Gordon Lewis justement). Allez Gordi, au lit ! La relève est arrivée.

San Helving

JAY AND SILENT BOB STRIKE BACK
LE PIRE CONTRE-ATTAQUE

Après avoir secoué les puces de la religion catholique dans la joie et la bonne humeur (**Dogma**), le réalisateur Kevin Smith s'attaque aujourd'hui à Hollywood avec les bonnes grâces des frères Weinstein, les big boss de la firme Miramax et de sa branche « film de genre », Dimension. **Jay and Silent Bob Strike Back** serait ainsi le dernier film du réalisateur qui se baserait sur l'univers View Askew que Smith a créé à l'époque de **Clerks**. Voilà qui brise la promesse d'une suite à son premier film (ce qui était annoncé à la fin du générique de **Dogma**) mais qui permet de retrouver, une dernière fois, la plupart des personnages aperçus dans ses précédents films. N'empêche que ces deux flandus de Jay et Silent Bob sont furieux ! Ils viennent d'apprendre qu'Hollywood a signé une adaptation édulcorée de Bluntman et Chronic, comic book alternatif où leur vie est racontée façon super héros. En prenant la route pour la Californie, ils décident de se rendre à la première du film pour saboter la soirée. Sur le chemin, ils s'attirent les pires ennuis et sont poursuivis par toute la police du pays… « *N'attendez aucune leçon de vie avec ce film* » promet le réalisateur. « *Cette fois, tout n'est que blagues graveleuses et pop culture à gogo !* ». Tant mieux serait-on tenté d'ajouter en attendant ce **Jay and Silent Bob Strike Back** qui fait forcément référence à la saga **Star Wars** et se paye un casting maousse, malgré son budget riquiqui : Matt Damon, Ben Affleck, Alanis Morissette, Judd Nelson, Carrie Fisher, Mark Hamill, Wes Craven, Gus Van Sant, Joey Lauren Adams, Shannen Doherty et on en passe… La promesse d'une grande comédie qui ne respecte rien va bientôt s'abattre sur nos écrans mais quand, c'est bien la question. Que les distributeurs se dépêchent !

S.M.

Flashes

• Jeffrey Combs a récemment confirmé que les chances de voir aboutir le projet **Beyond Reanimator** sont quasiment nulles pour une obscure raison de droits. Et à moins d'envoyer le bon docteur Herbert West régler le problème à sa façon, on voit mal comment Brian Yuzna et Fantastic Factory vont faire décoller le projet.

• Des problèmes invoquant les fameuses « divergences artistiques » frappent la production de **King Conan : Crown of Iron**. Les Wachowski, qui supervisent la production, ont demandé à John Milius d'alléger le ton particulièrement violent de son script, par ailleurs considéré par tous comme exceptionnel. Evidemment, papy Milius n'est pas franchement d'accord. La production est donc en stand-by.

• DreamWorks vient d'acquérir les droits de remake de **Planète interdite** grâce à leur nouvelle recrue Michael De Luca, anciennement (brillant) n° 3 de la New Line. Ne reste plus qu'à trouver un acteur aussi bon que ce vieux ouf de Leslie Nielsen. Et ça, c'est coton !

• Les rumeurs annonçant un **Retour vers le futur 4** ont été démenties par Bob Gale, le scénariste des trois premiers épisodes. Dans le même ordre d'idée, George Lucas, l'homme qui ne grossit que du menton, a précisé qu'il n'y aura pas d'**Indiana Jones 4** tant que le travail sur **Star Wars : Episode 3** ne sera pas accompli. Et tant pis si Harrison Ford ne sera plus capable de lever le fouet !

• Des nouvelles de **Signs**, le nouveau film de M. Night Shyamalan (**Incassable**). Le tournage vient de débuter et Joaquim Phoenix (**Gladiator**) incarnera le frère de Mel Gibson dans cette histoire reliant extra-terrestres et mathématiques. Sortie prévue fin 2002.

• Enfin triste nouvelle : nous venons d'apprendre la mort du maquilleur John Chambers (les oreilles de Spock, les singes du vrai **Planète des singes**, la tête coupée des **Dents de la mer** c'était lui) survenue durant le dernier week-end d'août.

LORD OF THE RINGS

TOUS LES MOIS DANS MAD MOVIES, ET JUSQU'À LA SORTIE DU PREMIER VOLET LE

Gandalf le gris à la tête de la Communauté de l'Anneau.

Frodon et Bilbo à Fondcombe : le calme avant la tempête...

IL EST DÉJÀ DIFFICILE DE VENDRE UN BLOCKBUSTER SIMPLISTE. ALORS, IMAGINEZ DONC UNE TRILOGIE AUX MULTIPLES PERSONNAGES, AUX ENJEUX SUPERPOSÉS ET AUX RÉSONANCES MULTIPLES ! C'EST DONC À LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE D'AMATEURS, DE FANS, DE LECTEURS, QU'ÉCHOIT LE RÔLE INÉDIT DE PROMOUVOIR UN FILM DONT ELLE NE SAIT, POUR L'ESSENTIEL, PRESQUE RIEN, ET CETTE DERNIÈRE NE S'EN SORT PAS SI MAL

ÉPISODE 13

PROMOTION : AU SERVICE DE L'ANNEAU

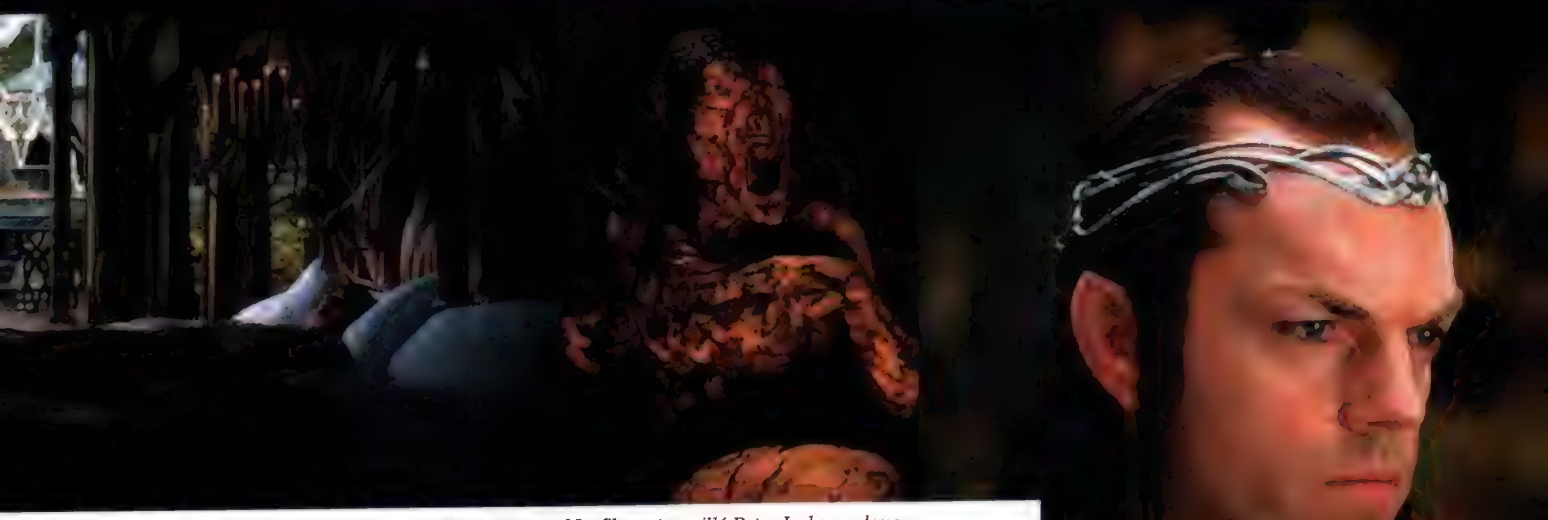
Les officiels de New Line ne s'en cachent pas. Jusqu'à très récemment, ils ne savaient tout bonnement pas comment vendre leur onéreuse trilogie du **Seigneur des anneaux**, et s'en remettaient à l'équipe de Peter Jackson pour toute idée de stratégie marketing à long terme. La particularité de la production **Lord of the Rings** étant d'être, non pas des films faits pour des fans, mais des films faits par des fans, les conseils prodigués par le grand maître de cérémonie, Jackson, s'avérèrent judicieux. En découlèrent trois bandes-annonces détaillant des points spécifiques (1 - Le projet d'adaptation, 2 - L'enjeu des trois films, 3 - Les personnages du premier volet) et un calendrier présentant dans toute leur splendeur les principaux protagonistes (en omettant volontairement le nom des interprètes). Ceci sans parler des projections cannoises de vingt minutes soigneusement choisies (voir Mad Movies 132) et de la big party qui s'ensuivit.

LE LECTEUR DES ANNEAUX

Mais les fans n'avaient pas attendu ce déploiement de bonnes intentions pour essaimer sur la Toile leurs à priori dithyrambiques et rameuter de nouvelles légions d'esprits attentifs. L'effet fut certain si l'on en juge par l'explosion des ventes de l'ouvrage original du Pr Tolkien. « *Elles dépassent déjà tout ce que l'on a pu connaître* » confirme Lloyd Kelly, vice-président des ventes de la branche canadienne d'Harper Collins. Alors qu'une moyenne de 25.000 exemplaires de *La Communauté de l'anneau* partaient chaque année, les estimations actuelles chiffrent déjà 150.000 exemplaires pour 2001. Prévoyants, les éditeurs ont chaudement préparé leur rentrée. En début d'année, New Line organisait pour eux des réunions où étaient détaillées les stratégies publicitaires (extraits, making-of) afin de les préparer au grand choc. Ainsi, fin octobre, débarqueront dans les rayonnages de nouveaux tirages dont les couvertures reprendront les visuels des films, accompagnés cela va sans dire d'almanachs et de calendriers à l'effigie des films New Line. Pour cette seule nouvelle édition, Kelly prévoit d'ores et déjà que 300.000 exemplaires s'écouleront avant le nouvel an, sans compter bien sûr les quelque vingt autres éditions « traditionnelles », dont la plupart arborent déjà une référence aux films à venir. L'affaire est entendue : *Le Seigneur des anneaux* fut une révélation littéraire pour la jeunesse des sixties, aujourd'hui devenue des adultes-parents. Et ces derniers ne manqueront pas d'initier leur progéniture aux secrets de la Terre du Milieu. L'émulation créée par les livres autour des films (et inversement) dépassera-t-elle celle du grand concurrent *Harry Potter* ? Rien n'est plus sûr.

HOBBITS CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES

Si l'on en croit un certain Patrick Cockburn, correspondant à Moscou du journal anglais The Independent, la police de la ville d'Almaty, ancienne république du Kazakhstan, se serait livrée à des violences injustifiées et passablement brutales sur des Hobbits locaux, les accusant de mener une « *vie de bohème* » et de « *se livrer à des rituels satanistes* » ! Les pauvres lurons, montrés du doigt et tabassés, sont en fait de simples fans, déguisés et grimés, qui s'amusent à reconstituer certains épisodes des aventures de leurs pairs fictionnels dans les montagnes alentour. Mais apparemment, les capes et les pieds poilus ne sont pas du goût de tous. Pourtant, depuis que les écrits « *décadents-impérialistes* » de Tolkien sont autorisés sur le sol russe, de nombreuses cohortes de fans se sont reconnues et rassemblées autour du mythe, et organisent chaque été de grandes conventions dans le parc Neskuchny de Moscou, tandis que dans l'Oural, à Yekaterinburg, des allumés ont érigé une forteresse « helmdeepesque » où ils se livrent à d'homériques combats à l'épée. L'incident du Kazakhstan fit néanmoins suffisamment de bruit pour que quelques Russes viennent défendre sur la Toile l'ouverture d'esprit renouvelée de leur patrie, tout en reconnaissant entre les lignes qu'effectivement, le Kazakhstan avait un peu de mal avec la jeunesse en costumes fantaisistes et les Hippies en général. D'autres démentirent purement et simplement les faits, accusant le journaliste basé à Moscou d'inven-



Frodon dans un lit «elfique » de Rivendell.

ter à sa guise des événements censés se dérouler à l'autre bout du territoire. Mais vraie ou fausse, cette nouvelle aura au moins confirmé que l'ancien bloc de l'Est n'est pas plus à l'abri que nous du phénomène de masse qui se prépare et, qu'à l'avenir, il faudra faire attention à ne plus donner de coups de pieds déplacés à nos amis les nains, sous peine de se voir accusé d'être un Troll malodorant s'en prenant à la descendance du grand Gimli !

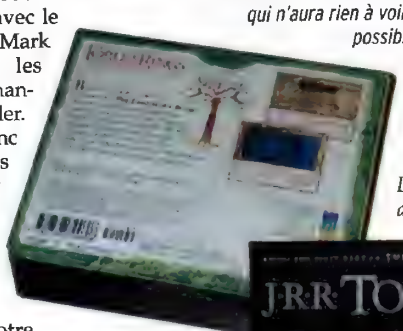
MINISTRE DU CULTE

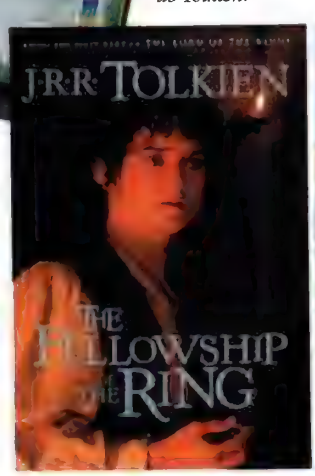
D'après le Evening Post, le gouvernement néo-zélandais a très officiellement adjoint une nouvelle fonction au Ministre à l'énergie Pete Hodgson. Le voici dorénavant en charge de gérer également les multiples répercussions et événements qui parcourront le pays et seront directement liés aux trois films de Peter Jackson. Hodgson devra dorénavant se servir de ces œuvres pour promouvoir le pays à un niveau international, tout en travaillant étroitement avec le Ministre du tourisme, Mark Burton, pour étudier les opportunités qui ne manqueront pas de se révéler. Le gouvernement est donc en négociations directes avec le staff de New Line et s'apprête, en toute logique, à gérer un flux migratoire et touristique comme jamais il n'en avait connu auparavant. Mais à notre grande surprise, New Line n'est pas aussi concernée qu'on pourrait l'imaginer par une telle publicité gratuite. Ainsi, au mois de janvier dernier, une des dirigeantes du musée Te Papa de Wellington, s'est vue déboutée par le studio américain alors qu'elle venait quémander la permission d'organiser de multiples manifestations autour du projet de Jackson, nouvel enfant prodige de la ville.
Enfin, impossible de ne pas évoquer l'événement promotionnel qui eut lieu au Lincoln Center à New York, et où furent présentés certains extraits du film (notamment la séquence de la Moria) en présence d'un bon nombre de ses vedettes (Elijah Wood, Sean Bean, Orlando Bloom) et de quelques heureux fans. La fête eut lieu le 9 septembre. Deux jours plus tard, le Lincoln Center servait de base pour transporter hors de New York une foule traumatisée par un événement dramatique sans précédent.

Rafik DJOUMI

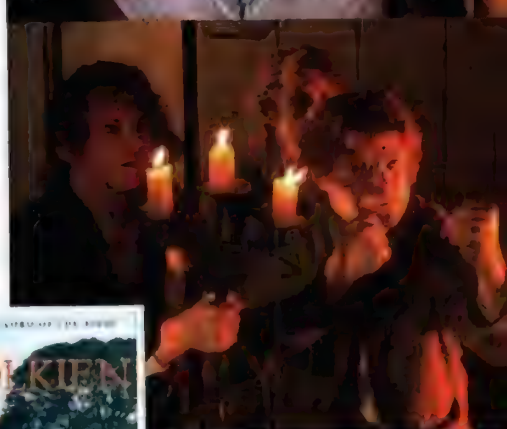
Un film estampillé Peter Jackson, donc.

Erratum : Nous évoquions le mois dernier une chanson qu'Alanis Morissette et Axl Rose devaient interpréter en duo pour la BOF de **Lord of the Rings**. Née sur un site Internet, cette rumeur avait été confirmée par Alanis elle-même, ce qui a bien sûr entériné la proposition. Mais il semblerait que la chanteuse se soit fourvoyée puisque, interrogé sur la question, Peter Jackson s'est fendu d'une réponse : « *Ceci est faux. J'imagine que cela provient du département musical de New Line. Ils sont en ce moment même en train de rencontrer plusieurs artistes afin de monter un album de « Chansons inspirées de Tolkien » qui n'aura rien à voir avec le film. Et il est donc possible qu'ils en aient parlé à ces chanteurs. La seule musique que l'on trouvera dans le film sera celle qui y est appropriée.* » Ouf !





Les rééditions de la trilogie de Tolkien.



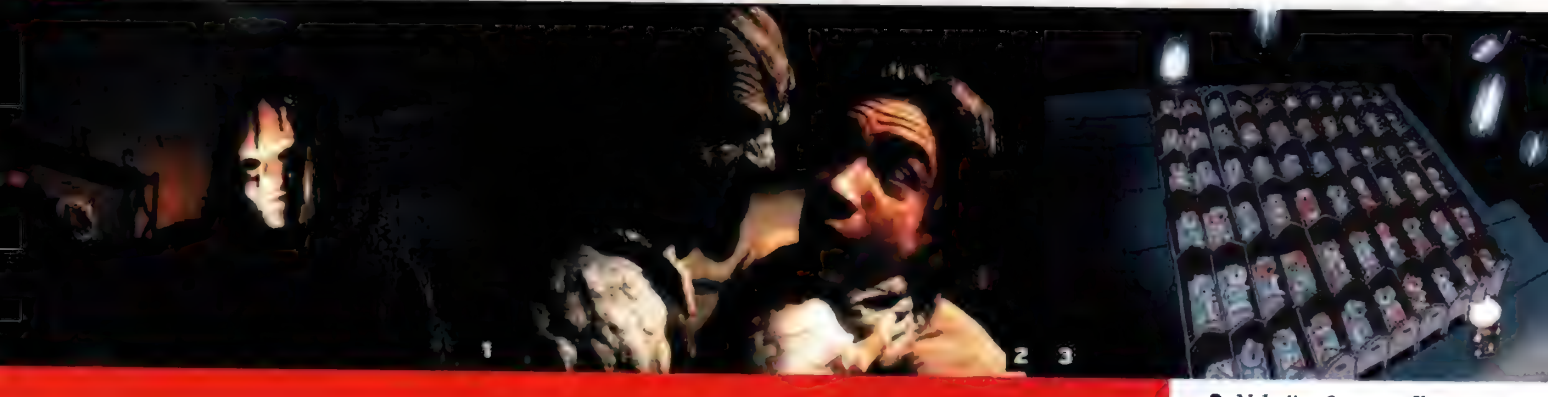
De haut en bas : L'Elfe Elrond (Hugo Wearing) / Sam, Pipin et Merry à l'Enseigne du Poney Fringant.

FANTASIA
EDITION 2001

SITUÉ À MONTRÉAL, FANTASIA EST UN DES FESTIVALS LES PLUS COOL DU MONDE, ET L'ON N'A PAS ENVIE QUE ÇA CHANGE. LA SALLE DE L'IMPÉRIAL EST FIDÈLE À ELLE-MÊME AVEC SON DÉCOR KITSCH. CETTE ANNÉE, ON LUI A SIMPLEMENT CHANGÉ LES SIÈGES, SACRIFIANT QUELQUES DIZAINES DE PLACES POUR PRIVILÉGIER LE CONFORT. ÇA N'A PAS DÉCOURAGÉ LES HABITUÉS ET DANS LA RUE, LES FILES D'ATTENTE TÉMOIGNAIENT D'UN SUCCÈS TOUJOURS CROISSANT. CE QUI N'A PAS CHANGÉ, C'EST LA QUALITÉ DE L'ACCUEIL, ET UNE ORGANISATION TOUJOURS EFFICACE ET DÉCONTRACTÉE QUI ASSURE LES MEILLEURES CONDITIONS D'ÉCHANGES ENTRE INVITÉS ET FESTIVALIERS.

Quelques jours avant l'ouverture de la sixième édition de Fantasia, les programmateurs Karim Hussein, Julien Fonfrède, Mitch Davis et Pierre Corbeil connaissaient les affres du doute et de la fébrilité. Après des semaines de travail intensif, ponctuées par les confirmations, annulations ou surprises de dernière minute, ils n'avaient plus le recul nécessaire pour apprécier la qualité de leur sélection et ne voyaient que ce qu'on ne pouvait pas voir, autrement dit les films qui leur avaient échappé. Pour quelqu'un de frais, la sélection était particulièrement alléchante, avec un mélange riche et varié : beaucoup de nouveautés, de surprises possibles et surtout de films attendus. De ce point de vue, les attentes ont été largement satisfaites.

Bien que fortement représenté par la Corée qui confirme sa percée dans tous les genres (**JSA**, **Tell me Something**), le contingent asiatique était dominé par le Japon qui présentait la crème de l'animation contemporaine avec **Millenium Actress**, **Metropolis** et **Nekujiro-So**. Rien que ces trois titres mériteraient de figurer dans le top dix des meilleurs films de l'année. Hélas, on risque de ne pas les voir en France avant un bout de temps. **Millenium Actress** est un mélodrame romantique qui emprunte à Titanic sa structure : une équipe de télé enquête sur une actrice à la retraite et apporte un objet (une clé) qui ouvre la porte de sa mémoire. De même que **Titanic** était un long flash-back où l'histoire individuelle de Kate Winslet se confondait avec l'histoire collective d'un naufrage, **Millenium Actress** retrace la carrière d'une comédienne à travers l'histoire du cinéma japonais : on y découvre qu'elle n'est devenue actrice que pour retrouver un homme qu'elle a rencontré très brièvement et qu'elle ne cessera de poursuivre tout au long de sa vie. Chaque flash-back mêle le présent et le souvenir, la réalité et la fiction dans un canevas subtil que seule l'animation pouvait représenter avec autant de limpidité et de poésie. On y retrouve, en plus accessible, la sophistication du scénario de **Perfect Blue**, et certaines séquences rappellent l'atmosphère kubrickiennne de **Magnetic rose**, le premier segment de **Memories** réalisé par Satoshi Kon. Celui-ci était présent dans la salle quand **Millenium Actress** a été salué par une standing



1. *Dans la section internationale,* ***Angel Negro*** *est un slasher réalisé pour presque rien par le jeune (27 ans) Jorge Olguin qu'il est tentant de comparer à un Robert Rodriguez chilien : à défaut de renouveler le genre, son film révèle une évidente aptitude à filmer, doublée d'un vrai goût pour le fantastique. Il prépare activement un prochain film, et c'est une très bonne nouvelle.*

2. *Dans la série des titres qui ne vont pas tarder à faire le tour des festivals,* ***Jeepers Creepers*** *de Victor Salva sort du lot, tout simplement parce que c'est le film de studio le plus original apparu depuis longtemps. C'est le fruit d'un mélange extrêmement étrange d'horreur classique, racontée avec un premier degré qui confine à la naïveté, tandis qu'un sous-texte homosexuel très prononcé situe le film à mi-chemin de James Whale et de Clive Barker.*

3. *Nekojiro-So est un film de 33 minutes, écrit par une scénariste dont on ne sait rien, sinon qu'elle s'est suicidée il y a quelques années. Totalement fascinante, l'histoire suit un jeune chat dont le frère, à la suite d'un tentative de suicide, a laissé une moitié de son âme à la mort. Tous deux s'en vont parcourir le monde, à la rencontre de personnages et d'aventures extrêmement étranges qui se succèdent avec la logique et la fluidité d'un rêve.*

*Ci-dessous : **Millenium Actress** de Satoshi Kon.*

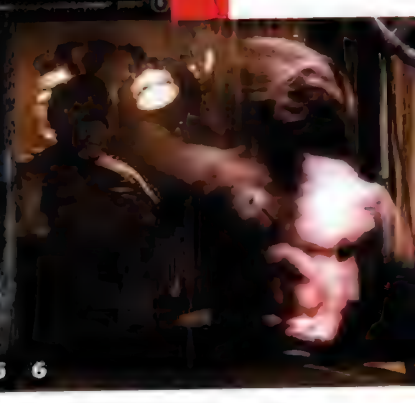
4. *D'Espagne nous vient **El Celo**, une adaptation fidèle du Tour d'Écrou d'Henry James, avec Lauren Bacall et Harvey Keitel dans de petits rôles. Le suspense est classique et procure quelques frissons bienvenus, mais passer après **Les Innocents** et la même année que **The Others** (qui en est l'héritier contemporain) est une entreprise doublement hasardeuse.*

5. ***Sakuya** est un film pour enfants, mais il plaira à tous les fans de cinéma fantastique japonais auquel il rend hommage en globalité. C'est un classique affrontement du bien contre le mal, qui suit le parcours d'une héroïne associée à un enfant démon. Pour la première fois, les maîtres contemporains des effets spéciaux et de maquillage se sont associés pour représenter un univers cohérent composé de sorciers fantômes et démons, sur qui règne une extraordinaire femme-araignée.*

6. ***Wendigo** est une bonne surprise, un film écrit, réalisé et interprété avec la qualité qui faisait autrefois la réputation du cinéma indépendant américain. Dire qu'il commence comme **Les Chiens de paille** avec des éléments d'**Indian Runner** ne donne qu'une vague idée de ce drame familial réaliste et surnaturel qui mériterait une catégorie à lui seul.*

4

5


6

ovation, ce qui est encourageant pour une première mondiale.
Quelques jours après, **Metropolis** était présenté en première nord américaine (il est déjà sorti au Japon, sans remporter le succès escompté). Comme son nom l'indique, il s'agit d'un remake du film de Fritz Lang, d'après un manga d'Osamu Tezuka, réactualisé par Katsuhiro Otomo et réalisé par Rin Taro ; soient trois époques de la science-fiction condensées en un film. Cet amalgame se traduit par une grande diversité de styles : la ville néo-art déco est rendue en images de synthèse très contemporaines, alors que les personnages sont lourdement stylisés (nez surdimensionné, grosses jambes, costumes bariolés), le tout au son d'une musique jazz dixieland. On peut s'offusquer de ces contrastes, mais ce serait se priver d'une substance narrative extraordinairement riche. La représentation de la ville est déjà en soi passionnante, prolongeant l'organisation en strates de la Metropolis de Fritz Lang : ici, la ségrégation s'exerce à l'encontre de robots plus ou moins humanisés, selon la proportion de « mécha » et d'« orga » qui les compose. Ils sont classés selon leur fonction, et celle-ci détermine les secteurs auxquels ils ont accès ou non. Tout contrevenant est exterminé par une police spéciale. C'est la base d'une étude complexe des relations entre humains et robots. À côté, les questions posées dans **A.I.** sont de l'ordre du balbutiement. Faut-il encore souligner que la science-fiction japonaise a au moins une génération d'avance ?

Marc ELMER

Samy Naceri, méconnaissable sous le costume du violent « soldat à la jambe de fer ».

LE PETIT POUCET

Dans le genre conconte

Alors que l'on devrait se réjouir d'accompagner la prise de pouvoir de réalisateurs adeptes du genre sur l'industrie du cinéma tricolore, on assiste, impuissant, à ce qui s'apparente de plus en plus à un inventaire des choses à éviter en matière de septième art. Si bien que contempler la bérézina du cinéma de genre français commence à avoir un goût franchement amer. Nous nous lamentions le mois dernier sur le triste sort réservé à **Vidocq**, ce mois-ci, c'est au tour du **Petit Poucet** de nous affliger.

Pourtant, les heureux élus qui avaient eu la curiosité de visionner le précédent film d'Olivier Dahan, **Déjà mort**, avaient de quoi placer de saines espérances dans ce jeune réalisateur qui, manifestement, savait bouger sa caméra, découper ses séquences et planter un climat poisseux. Et ce, même si son scénario était plombé de considérations sociales pesantes, et d'une morale grossière. Le voir donc s'attaquer à un projet totalement surréaliste, qui n'avait d'autres ambitions que de divertir un public jeune, ne pouvait qu'annoncer son film suivant sous de bons augures. Mais, allez savoir pourquoi, Dahan a décidé justement d'abandonner toutes les précieuses qualités qui faisaient le prix de **Déjà mort**.

Car, pour le coup, le jeune metteur en scène semble avoir totalement démissionné. Comme si choisir de filmer son conte entièrement en studio, en transcrivant littéralement les dessins du génial Loisel, suffisait à procurer à son film un cachet plastique intéressant. Comme si le conte original de Perrault ne nécessitait aucune retouche ou réflexion pour conserver son sens. Grotesque et creux, son **Petit Poucet** est donc un triste objet artificiellement étrange (une tare franchement exaspérante) qui, au final, ressemble à s'y méprendre à une kermesse scolaire de fin d'année. Sur ce je vous laisse, je pars pleurer un bon coup…

Julien DUPUY

FRANCE. 2001. RÉAL.: OLIVIER DAHAN. SCÉN.: OLIVIER DAHAN ET AGNÈS FUSTIER DAHAN D'APRÈS LE CONTE DE CHARLES PERRAULT DIR. PHOT.: ALEX LAMARQUE. MUS.: JOE HISAISHI. SPFX.: JEAN-CHRISTOPHE SPADACCINI, DENIS GASTOU ET PASCAL MOLINA (MASQUE DE L'OGRE ET LOUP ANIMATRONIQUE), RODOLPHE CHABRIER POUR MCGUFF LIGNE (EFFETS NUMÉRIQUES) ET JEAN-MARIE VIVÈS (MATTE PAINTINGS NUMÉRIQUES). PROD.: CATHERINE LAPOUJADE ET ERIC NÉVÉ POUR LA CHAUVE-SOURIS/STUDIOCANAL/FRANCE 3 CINÉMA ET DES FILMS. INT.: ROMANE BOHRINGER, ELODIE BOUCHEZ, SAMY NACERI, CATHERINE DENEUVE, NILS HUGON... DUR.: 1H30. DIST.: BAC. SORTIE LE 17 NOVEMBRE 2001.

Olivier Dahan (réalisateur)

ANCIEN ÉTUDIANT AUX BEAUX-ARTS DE MARSEILLE, OLIVIER DAHAN, 34 ANS, A DÉCIDÉ EN S'APPROPRIANT LE CONTE DU PETIT POUCET DE CONTINUER À EXPLORER LE THÈME RÉCURRENT QUI HANTE SON ŒUVRE : L'ENFANCE PERDUE. EN MOINS D'UN AN, APRÈS ***LE PACTE DES LOUPS*** ET ***VIDOCQ***, IL S'AGIT DE LA TROISIÈME PRODUCTION FRANÇAISE D'ENVERGURE TENTANT DE SYNTHÉTISER FANTASTIQUE ET MERVEILLEUX SUR LA BASE DE LOURDS INVESTISSEMENTS EN COSTUMES ET EN DÉCORS. NANTI PAR LA PRESSE DU STATUT DE FORMALISTE LE PLUS INSPIRÉ DE SA GÉNÉRATION, LE CINÉASTE VOULAIT D'EMBLÉE PRENDRE DES RISQUES EN RÉALISANT UN FILM EXTRÊMEMENT STYLISÉ, ENTIÈREMENT TOURNÉ À L'INSTINCT ET EN STUDIO. EXPLICATIONS...

Après un premier long-métrage, *Frères*, sur les banlieues défavorisées, un second, *Déjà mort*, sur les faubourgs aisés, pourquoi avoir choisi un conte de fée ?

Suite à mon travail très visuel dans la publicité et les clips, mon objectif était de trouver un sujet qui me plaise par rapport à la thématique et qui me permette d'avancer, d'aller vers des choses qui me sont plus personnelles. Pour moi, le choix du studio s'imposait. J'ai beaucoup travaillé dans ce genre de conditions. Ce n'est pas forcement pratique, mais je pensais que le résultat obtenu serait plus conforme à ma vision.

Vos deux premiers films traitent, d'une certaine façon, de l'abandon de l'enfance. *Le Petit Poucet* est donc l'épilogue d'une trilogie.

Non, j'ai encore un film à faire sur ce sujet. Je tourne en ce moment à Nice l'histoire d'une mère prostituée qui a abandonné deux fois ses enfants. Après, je changerai radicalement de thème, peut-être pour faire de la science-fiction avec le Studio Canal.

L'Ogre (Dominique Hulin), fort marri de voir ses bottes de sept lieues aux mains du Petit Poucet (Nils Hugon).

Pourquoi avoir choisi le Petit Poucet ?
J'avais depuis longtemps envie de réaliser un film dont le héros serait un enfant. J'ai d'abord pensé à Poil de carotte, Mais le sujet était trop noir, trop concret. J'ai alors choisi le Petit Poucet. J'ai proposé le film à la télévision mais, en dépit du fait que ce soit une œuvre appartenant au patrimoine culturel français, personne ne voulait entendre parler de meurtre et d'abandon d'enfants. Je me suis alors orienté vers une adaptation cinématographique.

Comment s'est déroulé l'écriture du scénario, et pourquoi avez-vous modifié plusieurs points de l'intrigue ?
Je n'ai pas relu le conte avant d'écrire le script. Je ne me suis basé que sur ma mémoire. D'ailleurs, j'étais persuadé que le conte se déroulait pendant la guerre. De même, j'étais certain que la scène avec les loups existait. En fait, elle est née de mon imagination. Comme la rédaction est la partie de mon travail qui m'intéresse le moins, je l'ai effectuée très rapidement, en trois semaines pour le premier jet, qui était d'ailleurs beaucoup trop long. Cependant, 70 % des scènes du film sont issues de cette version initiale. D'autre part, je ne voulais surtout pas faire une lecture psychanalytique de l'histoire. Quand j'écris, je mets les images de côté. Je ne pense qu'en termes de récit. Dans mes scripts, il n'y a jamais aucune indication technique, ni d'images, ni de couleurs.

Pourtant, dans le film, vous avez accordé une place démesurée à l'éclairage ?
C'est vrai, mais il n'y avait rien de figé, ni de prémédité. Je voulais seulement que les scènes avec l'ogre soient à dominante rouge. Pour le reste, la forme visuelle du film est née d'un échange permanent sur le plateau

Le budget du *Petit Poucet* est de 80 millions de francs. C'était beaucoup de pression ?
Non, je ne me levais pas le matin en étant écrasé par la pression, ni en me disant : « Oh la la ! Ça coûte de la thune… ». La vraie contrainte c'est que, paradoxalement, il y avait peu de place pour l'improvisation. Par exemple, il nous a manqué des projecteurs. Pour éviter tout dépassement de budget qui aurait été dramatique, les endroits mal éclairés n'ont tout simplement pas pu être filmés. Il fallait tout prévoir au moins un jour à l'avance.

Pourtant, vous ne vous êtes pas aidé d'un story-board ?
Non, je n'avais ni story-board, ni découpage prédéfini. Le story-board sert uniquement à se rassurer. Moi, je suis à l'aise sur un plateau. J'y viens depuis tellement longtemps que c'est ma seconde maison. Je n'aime pas le côté directif du story-board. Il impose un programme précis, il fige le cadre. Je préfère travailler à l'inspiration, en fonction de l'équipe et des contraintes du jour.

Vous avez utilisé des décors peints. C'est un retour aux sources, à vos études aux Beaux-Arts ?
En quelque sorte, oui. En tout cas, il s'agissait d'une vraie volonté. Je désirais créer un univers très stylisé, toucher à l'abstraction. Si le film ne ressemble pas vraiment à ce que je fais en peinture, il correspond à mes créations en dessin. J'avais envie de voir mes croquis sur une grande toile.

Cet univers esthétique est en opposition avec ceux, lénifiés et bourrés d'effets spéciaux, généralement proposés aux enfants par les grosses productions américaines et européennes ?
Je ne me pose pas la question comme ça. Je ne réfléchis pas à mes films en termes de public cible. Quel que soit le visuel proposé, ce qui compte c'est le tempo et la qualité du scénario. Le conte du Petit Poucet est très fort à la base. Il permet donc d'effectuer pas mal de digressions plastiques et narratives. Il est vrai qu'on est loin des **102 Dalmatiens**, mais j'avais envie de conférer au projet une partie de ma personnalité. Il ne faut pas prendre les enfants pour des imbéciles. Ils sont susceptibles de comprendre énormément de choses. Pour moi, dans la vie, tout se joue entre zéro et sept ans. En ce qui concerne les enfants, les problèmes que je me suis posés concernaient ce que je pouvais ou non leur montrer en termes de mise en scène. Il s'agit tout de même d'une histoire avec un ogre qui dévore ses filles. Je me demandais donc jusqu'à quel degré je pouvais aller dans la peur. Mais d'un point de vue esthétique, je me suis laissé guider par mon instinct

À propos de la mise en scène, à une séquence près, vous avez supprimé les mouvements d'appareil complexes et la plupart des plans intermédiaires. C'était une manière de simplifier afin que les enfants puissent mieux profiter du film ?
J'avais en effet envie que le film soit relativement sobre. Pour mes deux précédents longs-métrages et mes clips, j'ai utilisé des techniques de mise en scène plus audacieuses, peut-être même trop. Là, je souhaitais être beaucoup plus simple. Je ne voulais pas que la complexité de certains plans se voient autant à l'écran. Par contre, pour les plans intermédiaires, rien n'était calculé.

La production n'a pas exigé que vous leur donniez un découpage du film au préalable ?
Si, elle en a exigé un. Mais j'ai refusé. Même pour les effets spéciaux je n'ai pas fait story-boarder. J'arrivais le matin, on tournait au fur et à mesure et c'était très bien comme ça. J'essaie de saisir dans chaque scène l'émotion qui s'en dégage et me tient à cœur. Il n'y avait pas de volonté de mise en scène par rapport aux enfants. Je n'ai pas assujetti mes objectifs à ce que les gosses pourraient en comprendre. Quand je fais un film, c'est d'abord pour moi, pour me faire plaisir.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE
Intelligence extraterrestre

Dans le ciel de Muncie, petit village de l'Indiana, Roy Neary (Richard Dreyfuss), un électricien triste, et Jillian Guiler (Melinda Dillon), une mère célibataire, aperçoivent des cornets de glace volants. Parallèlement, une commission internationale conduite par le professeur Claude Lacombe (François Truffaut) est chargée de percer le mystère de la réapparition en plein désert d'avions et de cargos disparus depuis plusieurs décennies…
Diffusé la même année que **Star Wars** (1977), **Rencontres du troisième type** contribua amplement à l'avènement du cinéma de science-fiction dans les mœurs publiques et critiques. Toutefois, réalisé par un « Ufologue » averti, le film est surtout le manifeste d'une conviction. On comprend la fascination engendrée par cette bande, inspirée de récits « authentiques », à une époque ayant vu la résurgence des utopies mystiques. Abandonnant paradoxalement grandiloquence et symbolisme pour adopter une stratégie « documentaire », la démonstration de Spielberg eut un impact considérable sur l'inconscient collectif. Il faut dire qu'au moment où l'oncle Sam tentait d'imposer un modèle de société Moulinex (« Gardez le sens de l'essentiel »), Steevy invitait carrément à regarder la voûte céleste. Son œuvre est toute entière contenue dans **Rencontres du troisième type**.
Malheureusement, l'usure du temps révèle aujourd'hui ses ficelles et la naïveté étonnante de certains de ses partis pris. Ainsi, malgré une photographie impeccable, les vaisseaux spatiaux bigarrés n'évoquent plus rien d'autre que des manèges de fête foraine et, en dépit du génie de John Williams, son score transpire désormais la symphonie d'orgue Bontempi (je blasphème ? Et alors). D'autre part, comme tous les longs-métrages de Spielberg, **Rencontres du troisième type** repose sur les épaules d'un personnage clairvoyant mais incompris, dont la crise se résout par une gratification jubilatoire 1/ (heureux les simples d'esprits car le royaume des cieux est à eux). En prenant la défense du merveilleux et du sanctuaire de l'enfance, le réalisateur joue ici avec son cinéma à la manière d'un gosse avec son train électrique, se défaussant sur la technique dès que le niveau de la narration s'élève trop haut. Cependant, il parvient quand même à peindre une figure névrotique magistrale (Richard Dreyfuss victime de la crise existentielle) et son script véhicule au moins deux idées révolutionnaires. 1- La communication est le ciment de toute communauté. 2- Une rencontre du troisième type n'est pas un événement politique, ni martial… mais social ! Dans les scènes coupées au montage, le personnage joué par François Truffaut implore fréquemment son confrère américain de traduire non seulement ses mots mais aussi ses émotions et ses sentiments. Le charme des films de Spielberg est là, dans cet irrépressible besoin de transparence et de reconnaissance le poussant souvent à l'excès de signifiance sans l'empêcher d'être captivant…

Bertrand ROUGIER

Chouette, des extraterrestres nous débarrassent de Rougier. Ah non, ce n'est qu'un film…

1 Il aurait aussi pu s'agir d'un affrontement libératoire (Les Dents de la mer, Jurassik Park, Hook, etc.)

USA. 1977 (REMONTAGE DE CETTE ÉDITION COLLECTOR EN 2000). RÉAL. & SCÉN.: STEVEN SPIELBERG. DIR. PHOT.: VILMOS ZSIGMOND, WILLIAM FRAKER, DOUGLAS SLOCOMBE, ETC. MUS.: JOHN WILLIAMS. SPFX: DOUGLAS TRUMBULL (VISUELS), CARLO RAMBALDI (E.T. MÉCANIQUES). PROD.: JULIA PHILLIPS, CLARK L. PAYLOW POUR COLUMBIA/EMI. INT.: RICHARD DREYFUSS, TERI GARR, MELINDA DILLON, CARY GUFFEY, FRANÇOIS TRUFFAUT, BOB BALABAN… DUR.: 2H17. DIST.: CARLOTTA. SORTIE LE 12 SEPTEMBRE 2001.

LES VAMPIRES DU DÉSERT
Petits crocs, va !

Employé chez un distributeur de films Z (des affiches Troma ornent les murs), Sean doit se rendre au mariage de sa sœur à l'autre bout du pays. Il choisit de joindre l'utile à l'agréable en acceptant de convoyer une voiture, ce qui lui remboursera son voyage. Évidemment, la belle américaine supporte mal la chaleur du désert et rend l'âme. Entre Nick, un autostoppeur bizarre rencontré à une station-service, et Megan, une jeune femme apparemment malade recueillie à la sortie d'un bar, Sean se demande où il a mis les pieds, d'autant qu'une bande de loulous arpente les étendues désertiques à la recherche de sang frais…
Si l'on s'arrête au décor et au semblant d'atmosphère voulu par le réalisateur, on dira que **Les Vampires du désert** s'est bien inspiré d'Aux frontières de l'aube, l'envoûtant western des Carpathes de Kathryn Bigelow. Mais J.S. Cardone, un abonné des inédits vidéo, responsable entre autres de **Shadowzone** en 1990, a surtout tripé le récent **Vampires** de John Carpenter, au point de tout lui piquer, à commencer par l'idée du trio composé d'un chasseur de Saigneurs, d'un novice dépassé par les événements et d'une victime contaminée. Cette dernière, Megan, interprétée par Izabella Miko (**Coyote Girls**), attire le regard de façon bien involontaire. Présente dans la plupart des plans, elle est condamnée à rester muette, ce qui oblige la comédienne à se faire remarquer comme elle peut : gesticulations vaines, regards appuyés… Sans doute vexée d'avoir été embauchée pour jouer la bimbo silencieuse piquée à l'hormone de vampire, Izabella Miko se venge à un quart d'heure de la fin, prenant soudainement la parole au mépris de toute logique, et assurant de loin la moins pire scène du film. Car pour le reste, sans argent et sans talent, Cardone signe un navet d'autant plus consternant qu'il n'est 1/ même pas gore ; 2/ même pas original ; 3/ même pas drôle.

Vincent GUIGNEBERT

Des éphèbes qui serrent les dents

THE FORSAKEN. USA. 2001. RÉAL. & SCÉN.: J.S. CARDONE. DIR. PHOT.: STEVEN BERNSTEIN. MUS.: JOHNNY LEE SCHELL & TIM JONES. PROD.: CAROL KOTTENBROOK & SCOTT EINBINDER POUR SANDSTORM FILMS. INT.: KERR SMITH, BRENDAN FEHR, IZABELLO MIKO, PHINA ORUCHE, SIMON REX, CARRIE SNODGRESS… DUR.: 1H25. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 5 SEPTEMBRE 2001.

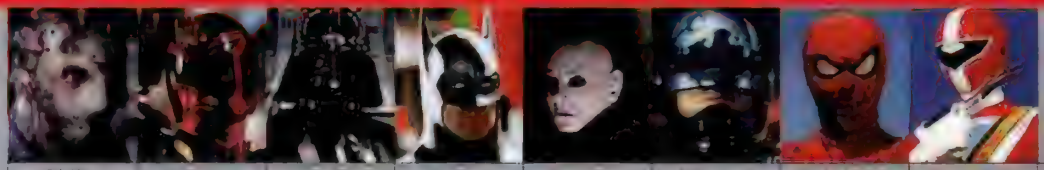
VOUS AVEZ GAGNÉ !

VOICI LA LISTE DES LECTEURS AYANT GAGNÉ UN ABONNEMENT DE SIX NUMÉROS À MAD MOVIES APRÈS AVOIR RENVOYÉ LE QUESTIONNAIRE DU N°132.

Anthony Allain (27100 Val de Reuil), **Laurent Baisadouli** (95370 Montigny les Cormeilles), **Alexandre Basset** (30340 Mons), **Alexandre Baudrand** (71640 Mercurey), **Florent Beccarelli** (69003 Lyon), **Nassim Benallal** (75005 Paris), **Renaud Benoist** (42330 Saint Galmier), **Edouard Bernadal** (75003 Paris), **Thierry Bertrand** (13100 Aix en Provence), **Patrick Blin** (89300 Joigny), **Guénhaël Bocéno** (56760 Pénestin), **Joseph Bohm** (68320 Durreventzen), **Christophe Bornachot** (75015 Paris), **Carole Boudon** (63000 Clermont-Ferrand), **Laurent Bresteau** (92500 Rueil Malmaison), **Loïc Brisson** (56000 Vannes), **Jocelyn Bureau** (93170 Bagnolet), **Luc Burnet** (74700 Sallanches), **Laurent Cerind** (52230 Poissons), **Frédéric Cesari** (13010 Marseille), **Fabienne Ceylan** (92240 Malakoff), **Patrice Chapiro** (72500 Chateau du Loia), **Jean-François Chevalier** (33160 Saint Médard en Jalles), **Marie Chuit** (75012 Paris), **Gabriel Constant** (60380 Songeons), **Olivier Crinon** (50260 Bricquebec), **Cédric Dangles** (92600 Asnières), **Olivier Delobel** (69005 Lyon), **Rachel Denes** (62221 Noyelles sous Lens), **Bruno Deret** (16120 Chateauneuf sur Charente), **Nicolas De Saint Jores** (95320 Saint Leu la Forêt), **Thomas Desdoit** (56000 Vannes), **Gérard Desousa** (8400 Avignon), **François Destribois** (69002 Lyon), **Marc Dicecco** (43700 Saint-Germain Laprade), **Mehdi Djendoubi** (82170 Grisolles), **Xavier Druilhet** (32350 Barran), **Xavier Ducamp** (78160 Marly-le-Roi), **Stéphane Ducuing** (92390 Villeneuve-la-Garenne), **Jean-Pierre Duhayon** (92100 Boulogne), **Martin Faustino** (77400 Lagny sur Marne), **Frédéric Ferrari** (69100 Villeurbanne), **Amandine Flahaut** (59200 Tourcoing), **Hervé Fornage** (77133 Machault), **Nicolas Fricker** (67960 Entzheim), **Christophe Gabriels** (72150 Le Grand-Lucé), **Damien Gambardella** (51100 Reims), **Jean-Claude Gruber** (67110 Eberbach), **Fabien Guieu** (67540 Ostwald), **Guillaume Guinet** (83390 Pierrefeu du Var), **Gaëlle Guyon** (02190 Guignicourt), **Guy Hardy** (94200 Ivry), **Carol Husson** (91400 Orsay), **Guillaume Joannon** (91140 Villebon sur Yvette), **Christophe Kalousdian** (75016 Paris), **Jean Kern** (67000 Strasbourg), **Eric Lacroix** (33700 Merignac), **Karen Languedoc** (94200 Ivry sur Seine), **Pierre Lecalot** (77500 Chelles), **Ludovic Lecomte** (76600 Le Havre), **Claudine Leduc** (62320 Rouvroy), **Taly Lefèvre** (75017 Paris), **Philippe Lefeuvre** (44110 Soudan), **Arnaud Le Mauguen** (17260 Saint André de Lidon-la-Foy), **Guillaume Le Quéau** (94240 L'Hay les Roses), **Xavier Lhernould** (45000 Orléans), **Jean Lopez** (34130 Capestang), **Féthi Maayoufi** (75015 Paris), **Emiliano Mattano** (71420 Genelard), **Rabah Mekdour** (07200 Aubenas), **Dominique Mondani** (83600 Fréjus), **Jean-Michel Montanary** (91420 Morangis), **Julien Moron** (84800 Isle sur Sorgue), **Benjamin Mosettich** (30000 Nimes), **Pierre Mullanu** (13190 Allauch), **Olivier Nourrigeon** (44330 Mouzillon), **Nathalie Ott** (54510 Tomblaine), **Sébastien Parisot** (13300 Salon de Provence), **Adrien Pennequin** (95110 Sannois), **Rozen Perrin** (35000 Rennes), **Stefan Pétard** (76320 Claudebec les Elbeuf), **Johann Phippoteau** (78800 Houilles), **Jérémy Pinto** (59300 Valenciennes), **Yann Poirion** (11190 Fourtou), **Gaétan Pourcelet** (62600 Berck sur Mer), **Thérèse Prieur** (72400 La Ferté Bernard), **Hervé Roch** (54600 Villers les Nancy), **Fabien Rodegher** (75018 Paris), **Jean-Yves Rouches** (89560 Ouanne), **Nicolas San-Galli** (95150 Taverny), **Olivier Scherschez** (57100 Thionville), **Tania Sourdot** (54000 Nancy), **Véronique Stefan** (69380 Chessy les Mines), **Cédric Tricoche** (71400 Autun), **Nicolas Vaissier** (38390 Montalieu-Vercieu), **Benjamin Valleyé** (83330 Le Beausset), **Vincent Van Halst** (59890 Quesnoy sur Duile), **Sébastien Vidal** (34500 Béziers), **Grégory Wallerich** (67130 Schirmech), **Ahmed Zazoua-Fellah** (69007 Lyon)

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Vincent Guignebert	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
A.I.	Le plus beau film de SF depuis le Abyss de Cameron. 6		Une œuvre qui grandira à chaque vision. 6			Spielberg se noie dans Kubrick. Un foirage hallucinant. Forcément bien, donc ! 4		Le fiasco le plus fascinant de l'histoire du Septième Art ! 2	
BATTLE ROYALE			À quand l'émission sur M6 ? 4	Fukasaku a réussi son pari. La preuve : je ne sais pas quoi penser de son film. 3		Un jeu de massacre drôlement cruel, avec de vrais ados dedans. 4	Un film qui a le cul entre deux chaises. 3	Un brûlot contestataire, cynique et nihiliste. Du Verhoeven nippon ! 5	
FAST AND FURIOUS			Tous les plans débiles qu'on faisait enfants avec nos tutures ! 2				Carrément pas Fast et certainement pas Furious ! 1	Une belle intro. Pour le reste, il faut mettre son cerveau dans sa poche. 2	
FINAL FANTASY LES CRÉATURES DE L'ESPRIT	Un scénar plus consistant et j'aurais marché. 3			Une tentative plutôt ratée, mais une vraie foi dans l'anticipation. 4	Le résultat est à la hauteur de l'attente. 5	Expérimental, fragile, passionnant, parfois hypnotique. 5	Un ratage absolument fascinant qui en fait un bon film... 4	Sakaguchi s'égare un peu en concevant de la SF à l'américaine. Galopin va ! 4	
GHOSTS OF MARS	Un pur western jouissif de Monsieur Carpenter. Le bonheur ! 6		Un pur western jouissif d'Howard Hawkes. John Wayne est une belle blonde ! 5	La vache, ça fait du bien ! 6		On sort du film, on se raconte des scènes, on sourit comme des cons. HEU-REUX ! 6	Une date dans l'histoire du Fantastique, comme d'hab' chez Big John. 5	Carpenter réalise une bonne bobine sur deux. Et ça l'amuse ! 4	
HUMAN NATURE	Le plus mauvais film avec des singes qui parlent de l'année. 2		Un film de Jacques Séguéla. 1	La confirmation cool du talent de Gondry et de Kaufman. 4			Une bête de festival : garanti 100% sans intérêt. 1	« Bon » film de sociologie... à réserver aux cyniques et aux sales gosses. 2	
JURASSIC PARK 3	Les dinosaures, ils font carrément peur ! 3	Une bonne série B à l'ancienne. 4	Monté avec des moufles. Le film court le plus long de l'année. 2	Le seul, le vrai, l'unique blockbuster de l'été. 5	LA série B de l'été. 5	Génial, mes dinos divorcent ! 2	Les humains sont vachement bien faits dis donc ! 2	A votre âge, vous n'avez pas honte d'aimer les dinosaures ? 2	
LE PETIT POUCET				Une baudruche sans intérêt. 1		Question : les CE2 vont-ils aimer ? 1		Le film ne sachant jamais où il va, il finit logiquement par se perdre. 1	
LA PLANÈTE DES SINGES	Le meilleur film avec des singes qui parlent de l'année. Juste avant Driven. 4	Film de producteur amnésique digne d'un épisode de Stargate SG-1. 2	Un bon film de commande. 4	Burton se renie pour réaliser un blockbuster fauché et mal fichu. 2	Presque le plus mauvais de la série. 2	À sauver : LE plan du chimpanzé rentrant dans sa cage. C'est peu. 1	Un très bon film bestial. 5	Belle leçon de choses cinématographiques et politiques. 5	
THE PLEDGE			Incalculable et quasiment irracontable. À voir... vraiment ! 4	Un faux polar au service d'un vrai drame poignant. 4			Peut-être bien le plus beau film de l'année. 6	Un film qui prend tous les risques et un Nicholson crédible. Enthousiasmant. 5	
RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE	Un film d'une merveilleuse naïveté et une étonnante maîtrise du récit. 5	Le plus beau film du monde. 6	Tuu Tii Tu Dom Dum 6	N'écoutez pas Rougier : ce film est un chef-d'œuvre. Point. 6		Pas trop fan de la veine « gentille » de Spielby... 3	Une approche émouvante de son sujet. Ça manque de dinos cependant. 4	Un résumé des qualités et des tares du cinéma de Spielberg. Essentiel mais imparfait. 2	
LES VAMPIRES DU DÉSERT				Je n'ai plus aucun souvenir de ce film. Désolé. 1		Digne du Marché du Film de Cannes en 1988... 0			
VIDOCQ			Une démo de jeu réalisée pour la Géode. Sacs à gerbe à l'entrée. 0	Une œuvre d'avant-garde indigeste, aussi courageuse que déplaisante. 2		Depardieu monstrueux, mais le scénar le réduit en cendres, alors... 3	Pitof s'est bien fait avoir : on lui a refilé une DV en lieu d'une HD ! 0	De beaux effets spéciaux ne parviennent pas à cacher de grosses ficelles. 3	

« Depuis que je suis abonné à Mad Movies, la robotique n'a plus aucun secret pour moi ! »

Mr Z. Cispéault

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à DIP, Abonnement Mad Movies, 18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 19

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) et je choisis en cadeau
1 ancien n° de Mad Movies ou Impact : 125 F
Je désire le n°___de Mad Movies ou le n°___d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) et je choisis en cadeau
2 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 225 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) et je choisis en cadeau
3 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 425 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact

NOM_____ PRÉNOM _____

ADRESSE_____

_____

CODE POSTAL _____VILLE_____

Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 185 F.
11 numéros : 335 F. 22 numéros : 645 F.

LE MONDE SELON MOORE

Alan Moore, auteur de BD habité.

Ci-contre : l'inquiétante silhouette de l'éventreur hante les rues de Londres. Une image d'Épinal indissociable du mythe.

DEPUIS PLUS DE DIX ANS, HOLLYWOOD TOURNE AVEC UNE EXTRÊME CONVOITISE AUTOUR DE L'ŒUVRE ESSENTIELLE DU SCÉNARISTE DE BÉDÉ ALAN MOORE (*WATCHMEN*, *V POUR VENDETTA*, *SOURIEZ*) ET SE HEURTE SYSTÉMATIQUEMENT À SA COMPLEXITÉ ET AU FOISONNEMENT DE SON ÉRUDITION, IMPOSSIBLES À TRADUIRE EN UN SIMPLE MÉTRAGE. PARADOXALEMENT, SON PAVÉ LE PLUS VERTIGINEUX, *FROM HELL*, A FAIT L'OBJET D'UNE ADAPTATION RÉALISÉE PAR LES FRÈRES HUGUES AVEC JOHNNY DEPP ET HEATHER GRAHAM DANS LES RÔLES PRINCIPAUX. L'OCCASION DE REMONTER À LA SOURCE DE CE CONTEUR EXCEPTIONNEL, SANS ÉQUIVALENT AU MONDE.

FROM HELL
DE ALBERT ET ALLEN HUGHES

Alan Moore est né en 1953 en Angleterre, dans la morne cité industrielle de Northampton, entre Londres et Birmingham. Coincé entre des parents pauvres, un milieu ouvrier peu propice à la folie créatrice et des horizons parmi les plus déprimants d'Europe, il ne lui reste que de rares éléments pour se construire un univers : la lecture sous toutes ses formes (du classique scolaire à la bédé de gare) et l'excentricité énergique d'une grand-mère fermement religieuse et hautement superstitieuse. Le gamin va donc passer ses premières années à piocher sans distinction dans tout ce qui se lit, se constituant une solide érudition débarrassée des traditionnelles barrières du bien fondé culturel, et se laissera volontiers guider par des préceptes d'absolu, un mysticisme parfois proche de la psychose. Mais cette soif de connaissance ne lui sera d'aucun secours dans un parcours scolaire qui lui demande implicitement de s'adapter à son rang social. Cas typique d'élève étourdi et hyperactif, Moore ne connaîtra pas les joies de brillantes études, et se retrouvera au chômage dès ses dix-huit ans, à une époque où pullulent pourtant les emplois sans qualification. Il souhaite être magicien, mais posera les bases de sa future vie professionnelle en rejoignant des amis qui publient le fanzine Embryo. Ses compétences graphiques et scénaristiques y sont déjà suffisamment marquées pour que le Northampton Art Lab le remarque et l'accueille en ses murs. Dès 1979, Moore esquisse quelques croquis pour le magazine musical Sounds, et, sous le pseudonyme de Curt Vile, crée le personnage du détective Roscoe Moscow. Profondément insatisfait par le manque de grâce de son trait, il conclut à son absence de talent graphique et décide de se focaliser exclusivement sur le métier de scénariste. Ceci fait, les affectations

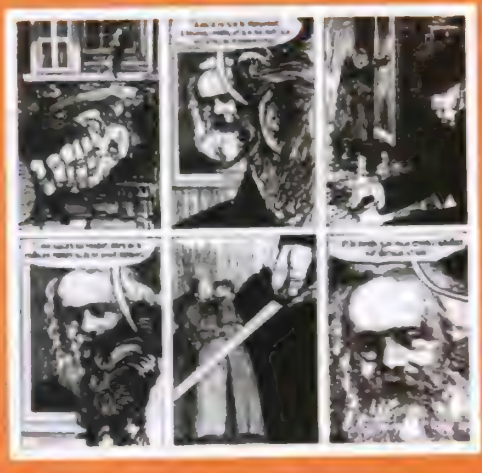
Les quartiers interlopes du Londres du XIXème siècle, terrain de chasse de l'éventreur.

se multiplient. Il passe des mags Doctor Who Weekly au fameux 2000 A.D, où déjà se font jour de futures grandes signatures de la bédé anglaise. Alors nourri par les tirs croisés des versions françaises et américaines du magazine Métal Hurlant, il lance chez 2000 A.D quantité de séries et concepts de SF adulte, et finit par décrocher un contrat enviable sous la bannière de Warrior, l'un des plus prestigieux titres bédéphiliques anglais. Le Marvelman qu'il va créer pour eux, et que dessineront Gary Leach et Alan Davis, posera les bases de sa vision littéraire et réaliste des super-héros. Affublé d'un costume plus embarrassant qu'autre chose, Marvelman, malgré ses supers pouvoirs, ne se départ pas de sa condition d'humain, souvent banal, parfois éclatant, à la psychologie trouble et aux questionnements terre-à-terre. La série ira chatouiller le continent nord-américain où, pour d'obscures raisons de droits, elle sera retitrée *Miracleman*. Ayant ainsi fait ses preuves critiques et commerciales, Moore obtient le feu vert pour une série bien plus ambitieuse : *V pour Vendetta*.

LA THÉORIE DES DOMINOS

Angleterre. 1997. Après une guerre aux horreurs impunies, le Système prend le pouvoir et instaure un régime fasciste d'inspiration orwelienne. Toute trace de culture antécédente est passée au feu et la Voix du Destin guide une population rivée à ses écrans. C'est au sein de cette société figée dans la mort (« dystrophique » comme disent les Anglo-Saxons) qu'apparaît l'autoproclamé V. Affublé d'un masque de la Commedia del Arte qui lui dessine un perpétuel sourire, citant abondamment textes et auteurs que tous ont oubliés, ce « terroriste » inédit et insaisissable va consciencieusement s'attaquer aux piliers humains du pouvoir, responsables de ce qu'il est devenu. Mais qui est-il et qu'a-t-il été ? Avec une implacable théorie des dominos, toute action entreprise pour l'arrêter ne fera que précipiter la chute et ourdira la révolte. Vengeur ? Anarchiste ? Fou ? V est tout et rien à la fois, au-delà de la morale admise, révélant à la fois sa compassion pour ceux qu'il assassine et se montrant d'une ineffable cruauté pour ceux qu'il libère. Intrigue à tiroirs jouant sur notre perception du temps et de l'espace, où se percutent les cendres du XXème siècle et la fiction anticipatrice, où le lecteur est ballotté, manipulé dans ses propres jugements et sa propre conception de la morale et de l'ordre, *V pour Vendetta* ne laisse aucun répit à l'intellect et défie jusqu'à la raison de son auditoire. Cet attentat artistique sera le premier coup fatal que Moore portera à l'univers catégorisé de la bédé, abattant les frontières admises par tous, et décrochant des prix jusque-là réservés à la seule littérature.
L'effet est immédiat et l'Amérique convoque immédiatement le jeune prodige. DC Comics lui confie une fran-

Ci-dessous : couverture et instantanés de la bédé d'Alan Moore, From Hell (disponible en vf chez Delcourt)



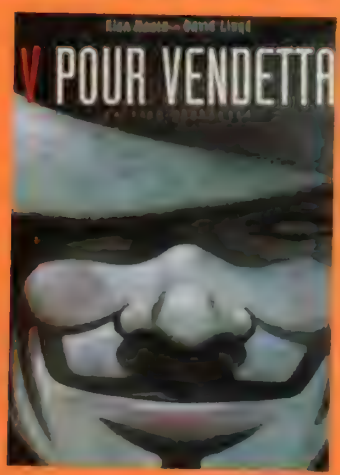
Johnny Depp incarne Frederick Abberline, un inspecteur plongé au cœur de l'Enfer.

chise fatiguée, *La Créature du marais* (*Swamp Thing*) que Moore va revitaliser, voire réinventer, en en faisant le porte-parole à peine grimé de tous les soubresauts politiques qui secouent les USA, et assurer ainsi la pérennité du personnage. Mais c'est en travaillant occasionnellement sur quelques épisodes de *Batman* et *Superman* que Moore découvrira sa voie. Fasciné par l'ampleur culturelle et institutionnelle du super-héros américain, il s'étonne que personne n'ait cherché à en détricher les fondements, les profondes résonances, et c'est avec un souci archéologique, historien et sociologue, qu'il va s'employer à l'un de ses monuments.

BIG BROTHERS ARE WATCHING YOU

La saga des *Watchmen* réemprunte à *V pour Vendetta* certains de ses fondements : conspiration à l'échelle nationale, voire mondiale, soubassements d'une enquête policière et narration sous forme de puzzle que reconstitue patiemment le lecteur. Ancien groupe de super-heros aujourd'hui eclaté, les Watchmen furent au nombre de six, et contribuèrent pour le meilleur, et surtout le pire, aux bouleversements de l'Histoire récente des États-Unis (victoire inique au Vietnam, écrasement des révoltes étudiantes). Certains ont réintégré la vie civile, d'autres ont rejoint le gouvernement, tandis que le plus acharné continue à porter le masque. L'histoire débute par l'assassinat de l'un d'entre eux, faisant surgir les vieux démons et révélant une machination qui les vise explicitement. Obligés de reprendre contact, de réfléchir sur leur passé politique, sociologique, philosophique voire même sexuel, les Watchmen revisitent, et nous avec, l'histoire des super-héros américains, ici considérés comme une donnée non fictionnelle. Moore paraphrase intelli-

Ci-dessous : V pour Vendetta, Souriez, Watchmen, et (re) Souriez, trois œuvres essentielles d'Alan Moore.



gemment le **Rashomon** de Kurosawa, en multipliant par six les points de vue sur « l'affaire » et nous permet de reconstituer ainsi le fil de l'enquête. Son érudition et sa boulimie culturelle y font des miracles, puisque l'auteur n'hésite pas à intégrer des éléments a priori étrangers au genre (physique quantique, ornithologie, économie d'échelle, histoire de la musique populaire, presse people, ouvrages érotiques...) qui participent de manière fabuleuse à l'enquête et valident cet univers dit fictif en brouillant les repères du lecteur. Et comme si cela n'était pas suffisant, Moore profite de la multiplicité des points de vue pour accoler à chaque personnage, sans le moindre didactisme, une grande école de pensée. Le Comédien, évocation des héros patriotiques des années trente-quarante, porte un regard cruel, désabusé, matérialiste sur son monde (de Tchernychevski à Kafka). Le Dr Manhattan, décalque appuyé du Surfeur d'argent, ne connaît de l'univers que son essence, d'où l'humain est quasi-absent (métaphysique). Rorschach, sorte de Punisher terrifiant, subira un long interrogatoire psychiatrique (de Nietzsche aux préceptes comportementaux, le test de Rorschach étant un célèbre outil d'interprétation utilisé par les psychologues). Le Hibou, mélange de Batman et d'inventeur fou, est le fruit concret des espérances scientistes de la Renaissance. Laurie, la femme du groupe, nous offre un saisissant portrait de cas d'hystérie non caricaturale, et vit sous nos yeux une douloureuse introspection analytique qui la libérera de ses chaînes (de Freud à Lacan). Enfin, Ozymandias, milliardaire érudit qui aime à se comparer à Alexandre le Grand, a recours à une logique aristotélicienne qui dépasse et effraie ses contemporains (Alexandre était l'élève favori d'Aristote).

PRIVÉ DE CINÉMA !

Fascinante, bouleversante, essentielle, la nouvelle œuvre de Moore impose son nom bien au-delà de l'univers bédéphilique, et Hollywood se jette sur le prodige. Joel Silver parvient à convaincre Terry Gilliam de la validité du projet, tout en faisant l'erreur de confier l'écriture du script à Sam Hamm (**Batman 1**). Par manque de ressources financières, cette première tentative échoue, mais Gilliam est à nouveau contacté en 1996 par les ayants droit de DC Comics. Il leur fait savoir que son intérêt est toujours vif, mais qu'il n'arrive pas à concevoir un film de moins de 3 h 30, voire une mini-série de 5 heures environ, seule apte à traduire tous les aspects complexes de l'œuvre. Le projet tombe évidemment à l'eau, sans pour autant surprendre Moore. Grand cinéphile et lui-même versé dans la création audiovisuelle (il a réalisé en 1984 l'essai vidéographique Ragnarok, et a écrit un script inadapté de la bio de Christian Dior), il connaît les mécanismes de l'industrie. Selon lui, adapter ses œuvres revient à monter un budget hollywoodien. Gros budget = nécessité de stars. Stars = mise en avant des acteurs au détriment des personnages (et l'aberration du Judge Dredd/Sly Stallone, sans casque et en teeshirt sera bien là pour le confirmer), sans parler de la censure systématique pour assurer un film tout public suffisamment rentable. Néanmoins, pas découragés par ces évidences, les frangins Wachowski se lanceront à leur tour dans la rédaction du script de *V pour Vendetta*, qui n'a rencontré pour l'heure que des réactions imbéciles de la part des producteurs. « *Trop violent, trop sombre, trop politisé, personnages ambigus et compliqués, peu propices à l'identification.* » Comme si ces qualificatifs étaient des défauts !

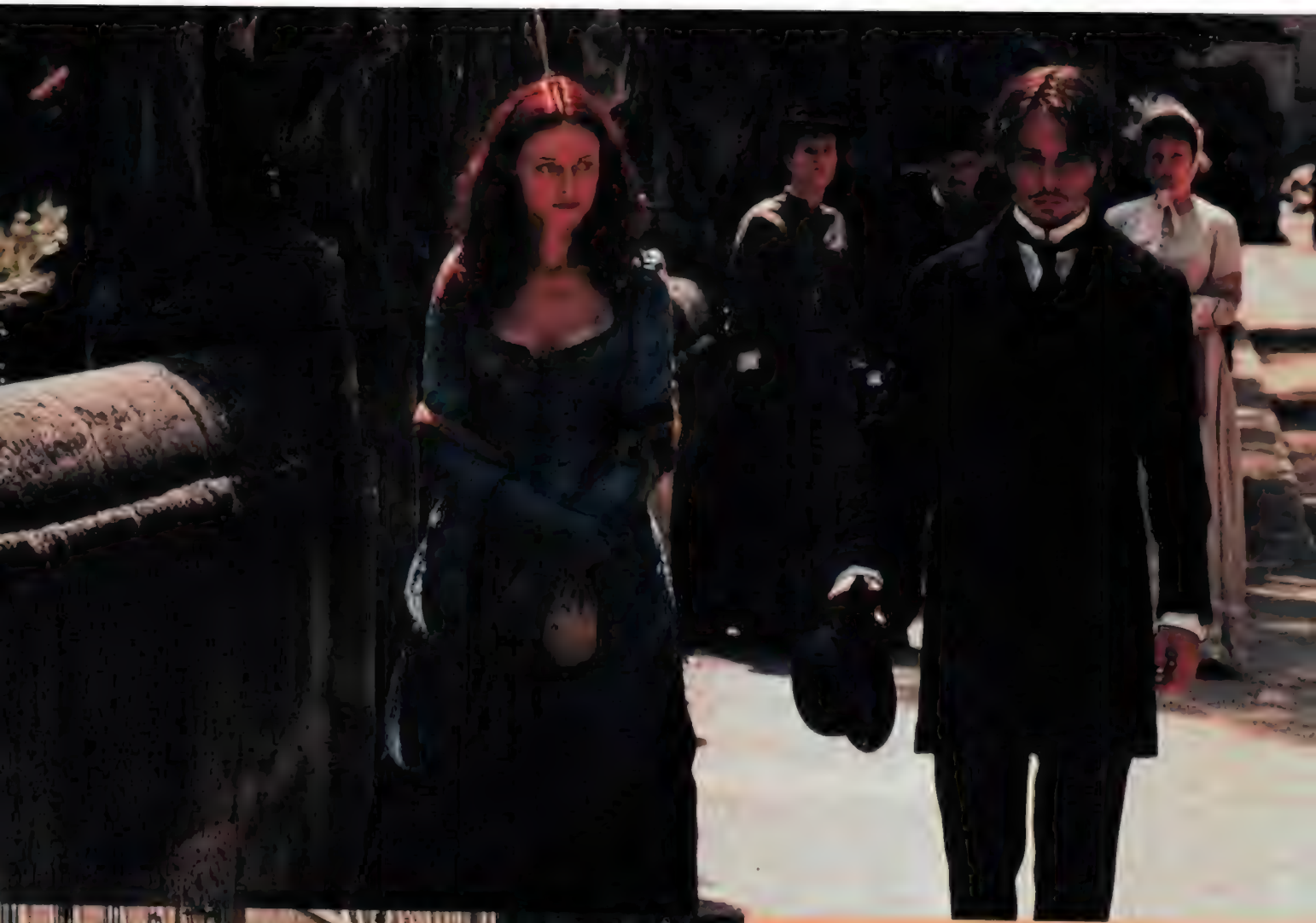
Peu préoccupé par son sort cinématographique, Moore a d'autres chats à fouetter, et notamment DC Comics qui, par contrat habilement mené, ne lui verse pas un centime sur les produits dérivés de sa nouvelle bombe. Qui plus est, l'éditeur s'apprête à mettre en place un système de classification inspiré de celui des films (enfants-adultes) que Moore prend comme un appel à l'autocensure. Il quitte donc le géant américain et retourne à son Northampton natal. Il crée sa propre maison d'édition, Mad Love Publishing, pour laquelle il monte des projets parallèles dont la plupart s'arrêteront net, faute de suivi commercial... à l'exception du plus fou.

Heather Graham incarne Mary Kelly, l'une des plus belles prostituées du quartier de Whitechapel.

L'ENFER EST À LUI

Fasciné depuis longtemps par l'affaire de Jack l'Éventreur, mais bien plus fasciné encore par les tonnes de littérature qu'une telle affaire a entraînées, Moore dévore les soubresauts de ces enquêteurs spécialisés qu'on appelle les « ripperologistes ». Pragmatiques au début du siècle, leurs théories se concentraient exclusivement autour de l'identité présumée du tueur. Au fil des enquêtes, de l'accumulation de preuves et détails, l'affaire « Jack the Ripper » a fini par générer un univers à elle seule. Nous connaissons aujourd'hui les moindres faits et indices, témoignages et dialogues, personnages et lieux qui ont animé le quartier pauvre de Whitechapel à l'automne 1888, durant la vague de meurtres. Mais la théorie du simple tueur en série a vécu, dès lors que les détails s'accumulaient. Des cinq prostituées victimes (Mary Ann Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride, Catherine Eddows, Mary Jane Kelly), quatre se connaissaient. Catherine Eddows était seule étrangère au groupe. Détail crucial, Eddows fut assassinée quelques minutes après sa sortie d'un commissariat où elle avait laissé un faux nom : celui de Mary Kelly ! Dès lors, ces victimes n'étaient pas hasardeuses, et pire encore, le fameux « Jack » avait au moins un contact dans la police. L'idée du complot était née et les ripperologistes allaient en faire la base de leurs recherches. Moore fut particulièrement attentif à la théorie « scandaleuse » du journaliste Stephen Knight qui, dans son *Jack the Ripper : The Final Solution*, débusquait les liens de Mary Kelly et du peintre Walter Sickert, puis les liens de Sickert et du Prince Albert Victor. L'enquêteur ressuscite la mystérieuse affaire d'un « bâtard » de la couronne britannique qu'au-

Ci-contre : Frederick Abberline et Mary Kelly au cœur d'une cité londonienne gangrénée par la misère. C'est à Prague que les frères Hughes ont reconstitué la capitale anglaise.



Ci-dessus : entre la prostituée et l'inspecteur, des liens dangereusement proches vont se nouer.

rait eu ce même Prince, revient sur les rituels mystérieux de Jack l'Éventreur, qui mêlent une symbolique franc-maçonne à des gestes chirurgicaux précis, et en arrive à la conclusion, terrible, que Jack fut non seulement un grand chirurgien, mais un chirurgien de la couronne, et que son action pourrait avoir été officiellement commanditée, planifiée en haut lieu. L'incroyable mécanique de Knight réussit l'exploit de faire tenir en une seule théorie (hénaurme !) la montagne de détails cumulés sur l'affaire. Moore, l'érudit compulsif, ne peut qu'être séduit par ce que ses compatriotes ont rejeté avec véhémence et indignation. Bien que de nombreux ripperologistes soient devenus littéralement fous à lier après leur enquête, il ignore le danger et se rend lui-même sur les lieux, établissant un travail de recherches monstrueux, tout en cédant à la paranoïa (dès l'aéroport, son taxi est suivi par une camionnette de marque « Widowson », « le fils de la veuve », signe de ralliement des francs-maçons !). À la mécanique fabuleuse de Knight (lui aussi devenu « fou »), Moore va y rajouter son érudition paganiste et y accoler des éléments à la fois insensés et d'une parfaite logique, partant du postulat que Jack a donné naissance (littéralement, physiquement) au XXème siècle. Moore fait se répercuter l'histoire londonienne (de la préhistoire à nos jours), les plus secrètes initiations maçonniques, les théories temporelles pré-Einstein (la 4ème dimension selon James Hinton), Ganesha, Elephant Man, Adolf Hitler, Robert Louis Stevenson, William Blake, certaines affaires criminelles du siècle passé et à venir, l'architecture, la mythologie, la théosophie... Chaque case, chaque détail, chaque réplique des 500 pages de *From Hell* signifie quelque chose, est lié intimement à autre chose et résonne sur encore un autre élément, comme si Moore, citant explicitement la théorie mathématique du flocon de Koch, voulait faire tenir l'univers entier dans le cadre délimité par une « simple » affaire criminelle. Vertigineux, et propre à rendre paranoïaque tout lecteur sain d'esprit, cet ouvrage monumental se complète par 100 pages de notes historiques, bibliographiques ou policières, qui amènent autant d'éléments à un puzzle qui ressemble déjà plus à une cathédrale ! L'un des plus grands scénaristes vivants aura passé dix années de travail acharné pour nous livrer *From Hell*.

Aujourd'hui que les frères Hugues nous en proposent l'adaptation filmée, vous vous doutez bien que nos glandes salivaires sont au bord de l'implosion. Nous y reviendrons, soyez-en sûrs !

Rafik DJOUMI

MUTANTE FROM MARS

ON L'A VU ! COMME ON S'Y ATTENDAIT, **GHOSTS OF MARS** EST BEL ET BIEN LA NOUVELLE CLAQUE DE MAÎTRE JOHN CARPENTER. BIEN SÛR, ON Y REVIENDRA LORS DE LA SORTIE DU FILM, LE 21 NOVEMBRE PROCHAIN, MAIS DANS L'IMMÉDIAT ON NE RÉSISTE PAS À L'ENVIE DE VOUS FAIRE PARTAGER UN PEU DE CE NOUVEAU BONHEUR ISSU DE L'IMAGINATION DE L'UN DES CINÉASTES LES PLUS INLASSABLEMENT TALENTUEUX EN ACTIVITÉ. JETEZ-NOUS LA PREMIÈRE PIERRE...

GHOSTS OF MARS
DE JOHN CARPENTER

Sorti le 31 août dernier aux États-Unis, **Ghosts of Mars**, le nouveau film du maestro John Carpenter, n'aura récolté que 3,8 millions de dollars durant son premier week-end d'exploitation. Dans le jargon professionnel, on appelle ça une gamelle monumentale. Mais qu'on se rassure, les dégâts sont très limités. Tout d'abord parce que le film a été prévendu dans le monde entier et a déjà remboursé ses 28 millions de dollars de budget, une somme relativement modeste en ces temps où la moindre mega-prod pète constamment en dessous de son gros budget. Ensuite, parce que les films de Carpenter sont communément des cartons vidéo astronomiques, comme l'atteste la sortie prochaine en double DVD mega-luxueux de **Jack Burton**, son bide le plus impressionnant à ce jour. Enfin, parce qu'on sait pertinemment que Big John est tout à fait capable de livrer un chef-d'œuvre pour la somme ridicule que **Ghosts of Mars** a rapporté le jour de sa sortie (**Prince des ténèbres** et **Invasion Los Angeles** sont de cette eau-là). On ne se fait donc pas de souci pour la suite de la carrière de Carpenter. Après vision du film, on est même carrément heureux de constater qu'il n'a rien perdu de sa verve politiquement incorrecte...

UN PERSONNAGE IMPORTANT

Imaginez maintenant une société futuriste. La notre bien entendue, où la femme remplacerait l'homme à la tête du gouvernement et des principales fonctions sociales. Imaginez que ce même gouvernement impose comme norme sexuelle quasi-exclusive l'homosexualité féminine, afin d'éradiquer les problèmes de surpopulation et de maladies vénériennes. Dans cette gigantesque hypothèse qui tient autant du comic-book radical que de l'anticipation science-fictionnelle, l'homme en serait réduit à la procréation (s'en a qui pâlissent déjà !) et aux travaux de main d'œuvre (on s'est un peu calmé, non ?). Dans un beau pied de nez Carpenteresque, le personnage principal de **Ghosts of Mars**, la femme-flic Melanie Ballard, a décidé de revendiquer farouchement son hétérosexualité, refusant par là même les avances de ses supérieures ! Oh le vent encore une fois, le réalisateur a imposé en héros une figure marginale au contexte social dans lequel elle évolue. Bien entendu, le propos principal du film n'est pas là. Comme de coutume, John Carpenter préfère inscrire son message dans une intrigue solidement ancrée dans le genre, histoire de le rendre plus efficace. Il est évident que ce film de siège dans la lignée d'**Assaut** n'aurait pas eu besoin de ce background hyper-futuriste pour offrir un maximum de spectacle. Et dieu sait s'il y en a dans **Ghosts of Mars** ! Non, nous ne sommes pas dans **Cabaret**, le pamphlet féministe de Bertrand Blier... Et pourtant le film y gagne en densité par la simple présence de ce personnage quasiment emblématique, incarnée par la charismatique Natasha Henstridge, qui attendait jusque-là le premier rôle manquant de sa carrière (**La Mutante** ne compte pas puisqu'elle y apparaît nue, c'est de la triche !). Melanie offre donc au film une approche différente.

MELANIE DANS LA LÉGENDE

Si la chanteuse Courtney Love a décidé d'abandonner le projet pour causes de divergences artistiques avec le réalisateur, on ne pouvait s'empêcher de penser, avant vision du film, qu'un personnage de femme forte convenablait à merveille à sa personalité volcanique. Son remplacement par la belle Natasha, aussi énergique que mauvaise actrice, ne laissait pas d'inquiéter. C'était compter sans les formidables aptitudes de directeur d'acteur de Big John. Celui qui a imposé le statut populaire de Kurt Russell par le biais d'un personnage hors du commun (Snake forever !) avait donc de quoi répondre de cette défection, seulement un mois avant le début des prises de vue. C'est bien simple, Natasha Henstridge EST Melanie. Une femme flic dont la détermination et la force sont sommées à rude épreuve par une ancienne prêtre martienne, traître aussi par le criminel Desolation Williams (Ice Cube), avec qui elle entretient une étrange relation qui débutera par un coup de poing dans la gueule ! Une belle entrée en matière qui dénote de l'esprit égalitaire de Carpenter. Dans son cinéma, tout le monde est logé à la même enseigne. Au final, Melanie apparaît comme le plus beau personnage féminin du cinéma fantastique depuis la Sarah Connor de James Cameron. Et ce n'est pas la seule révélation de **Ghosts of Mars** (attendez un peu de voir son Nemesis !), mais ça... nous y reviendrons en temps et en heure. D'ici là, ne vous tourmentez pas trop les méninges, il n'y a vraiment aucune raison...

Stéphane MOISSAKIS

THE ONE
DE JAMES WONG

MEL GIBSON A BEAU L'AVOIR CASSÉ EN DEUX AVEC SES VANNES FOIREUSES, LA VEDETTE DANS *L'ARME FATALE 4*, C'ÉTAIT LUI. RUSSELL WONG ET TCHEKY KARYO L'ONT D'AILLEURS BIEN APPRIS À LEURS DÉPENS, RESPECTIVEMENT DANS *ROMÉO DOIT MOURIR* ET *LE BAISER MORTEL DU DRAGON* : L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE, C'EST JET LI, POINT BARRE. CETTE ÉVIDENCE A TELLEMENT SAUTÉ AUX YEUX DU DUO JAMES WONG/GLEN MORGAN QUE CES DERNIERS ONT IMAGINÉ UN ADVERSAIRE À SA TAILLE : LUI-MÊME. PRENEZ LES PARIS... ROUND ONE... FIGHT !

La 4ème

Arnold le magnifique sucre les fraises. Sly se tourne les pouces en attendant que le public daigne se rappeler de lui. Le beau Mel lit dans l'esprit des femmes qui pensent qu'il est plus mignon en faisant le zouave qu'au volant de son Turbo Interceptor. L'ex-teigne, Bruce, a laissé son marcel au vestiaire et fait maintenant « acteur sensible minimaliste » chez Shyamalan. Cage est revenu vers ses premières amours, le film d'auteur (avec **Family Man** et **Captain Correli**. Waoooouuu !!!). Van Damme n'est plus aware depuis bien longtemps déjà, et son grand pote Seagal a bien du mal à rappeler qu'il est le plus grand casseur de bras du monde quand même. On frise la crise existentialiste généralisée là ! Ils attendent la retraite ou quoi ? Reste un petit espoir du côté de Hugh Jackman (**X-Men, Opération Espadon,** c'est pas du melon ça !), Vin Diesel et bien sûr Jet Li, l'homme qui met des coups de latte plus vite que son ombre. Si ce dernier pouvait en profiter, au passage, pour corriger son agent qui l'a bazardé comme un malpropre sur les perles occidentales que sont **L'Arme fatale 4, Romeo doit mourir** et **Le Baiser mortel du dragon**...

UN CONCEPT BIEN BARRÉ

En oubliant qu'il n'a pas tourné que des chefs-d'œuvre à Hong Kong (loin s'en faut) et en admettant que ce soit là le passage obligatoire pour faire partie de la A-List d'Hollywood, Jet Li a bien réussi son coup. Il peut se permettre de refuser des rôles alléchants dans **Tigre et**

*Jet Li dans le multiple rôle de Gabriel Yulaw : **Multiplicity** version Kung Fu !*

Jet Li dans des combats qui ne défient plus seulement les lois de la gravité, mais aussi celles de l'espace-temps !

Limension

dragon, ou encore **The Matrix Reloaded**, pour se concentrer aujourd'hui sur **The One**, projet prévu à l'origine pour Dwayne « The Rock » Johnson (le Roi Scorpion du **Retour de la momie**). **The One** lance donc l'hypothèse qu'il existe une infinité d'univers parallèles avec, à chaque fois, une version différente de chacun de nous. Dans une de ces réalités alternatives, le terroriste Gabriel Yulaw (Jet Li) est condamné à la chaise électrique et parvient miraculeusement à s'échapper avec l'aide de sa complice. Il découvre alors un moyen de voyager à travers les dimensions, et réalise que lorsqu'il tue ses doubles, son pouvoir s'accroît de manière considérable. Mais il va tomber sur un os en se pointant devant un Gabriel Yulaw (Jet Li too) gentil et respectueux, flic de son état, qu'il ne faut pas trop chercher quand même. D'autant plus que deux flics, ceux là même qui l'ont conduit sur la chaise auparavant, sont à sa poursuite. On ne peut même plus se kicker soi-même tranquillement de nos jours... Cette nouvelle idée barrée sort de l'imaginaire foisonnant de James Wong et Glen Morgan, le duo responsable de **Destination finale** (encore que Djoumi me souffle que cette idée provient de la BD Variations).

LE POTENTIEL JET LI

Si l'on se rappelle que les studios n'avaient rien entravé au script de **Matrix**, on se dit que le staff de la Columbia, qui a donné le feu vert à **The One**, a dû épuiser un stock considérable d'aspirines pour arriver au bout de la chose. Et pourtant, James Wong et Glen Morgan ne sont pas franchement des gars « prise de tête ». Du concept terrifiant de **Destination finale** (la mort comme boogeyman ultime), ils ne tirent qu'un rollercoaster au-dessus de la moyenne, certes, mais bien en deçà des capacités du sujet. Le Carpenter de **Prince des ténèbres** en aurait probablement fait un énorme chef-d'œuvre de suggestion, un exercice de mise en scène mariant l'abstrait et la terreur en quelques cadres mathématiquement construits. Ne s'estimant pas capable de livrer le frisson ultime, le duo, en toute humilité, opte plutôt pour une gaudriole louchant gentiment vers le slapstick le plus élémentaire. De même, **The One** ne risque pas de dévier de l'entertainment pur et dur. À moins qu'ils ne s'estiment prêts à émettre leur opinion sur la théorie de l'espace-temps, James Wong et Glen Morgan préfèrent jouer du concept « Jet Li vs. Jet Li » tout autant alléchant : les combats priment avant tout. C'est à nouveau le « cable guy » Corey Yuen, responsable de toute la carrière occidentale de Jet Li, qui s'y colle. On espère que son style « out of this world » se prêtera à la puissance des personnages demi-dieux de **The One**. On lorgne ici tranquillement vers le comic book, et la présence du production designer David L. Snyder (**Demolition Man**) n'est pas étrangère à cette connotation. Avec un budget de 48 millions de dollars, le duo joue ainsi la surenchère, et les effets « à la Matrix » vont se compter par centaines (Yulaw dévie des balles avec la crosse de son arme, fait des bonds démesurés et s'enchaîne la tête dans des décors gigantesques). À croire que Jet Li va se servir de tout le potentiel que ses précédentes productions occidentales l'empêchaient d'utiliser ! Rien que pour ça, on remercie d'avance les responsables.

D'ailleurs, Carla Gugino (**Snake Eyes**, **Spy Kids**), qui incarne ici les multiples épouses de Yulaw, ne tarit pas d'éloges sur son partenaire : « *Il est incroyable ! Vous savez, il est bouddhiste et c'est une personne très pacifique. Sa maîtrise des arts martiaux est incroyable. Il les pratique depuis des années maintenant. Vous saviez qu'il avait fait une représentation pour le président Nixon à l'âge de onze ans ? Incroyable ! »*. De son côté, Jason Statham, qui forme avec Delroy Lindo le duo à la poursuite du méchant Yulaw, s'avoue fan de la première heure et regrette du coup de ne pas avoir pu se mesurer à son idole : « *La scène n'a pas été tournée à cause d'un retard pris sur le planning. Ce n'est pas Jet Li qui m'a botté le cul, c'est la production !* ». Pas grave, il se rattrapera sur la suite, puisque la Columbia prévoit d'ores et déjà une belle franchise. « *C'est même là que l'on apprendra ce qu'il advient quand il ne reste plus qu'un Jet Li* » précise James Wong, qui n'a pas peur de laisser le public sur sa faim. Pas de réponse le 14 novembre prochain, donc.

Stephane MOÏSSAKIS

Le méchant Yulaw derrière les barreaux. Pas pour longtemps...

Djeunras

ÉPAULÉ PAR TAKESHI KITANO, KINJI FUKASAKU DÉCIDE DE REPRENDRE LES ARMES POUR CHARCLER DES ÉTUDIANTS SUR UNE ÎLE DÉSERTE.

BATTLE ROYALE
DE KINJI FUKASAKU

Né en 1930, Kinji Fukasaku débute sa carrière à la Toeï en 1953. D'abord simple assistant, il met en valeur sa vision cinéphile et atypique du septième art pour obtenir rapidement la direction de son premier long-métrage, **Du Rififi chez les truands** (1960). Confectionnant au moins un film par an jusqu'en 1988, Fukasaku déploie l'envergure de son talent dans **Le Lézard noir** (1968). En contant l'enlèvement d'une jeune et jolie héritière condamnée à enrichir un musée de « poupées vivantes », il produit un film insolite et poétique situé au zénith de l'art cinématographique nippon. Il tente ensuite les expériences artistiques les plus onéreuses et les plus diverses (co-réalisant avec Richard Fleischer **Tora, Tora, Tora** en 1970), puis réforme les règles du polar nippon en imposant des personnages et une caméra frénétiques dans la série des **Combats sans code d'honneur** (1973). Malgré ces coups d'éclat et de semonce, Kinji Fukasaku a été, sa carrière durant, conspué par la critique domestique, ouvertement allergique à ses engagements graphiques et éthiques. Trente ans après avoir fustigé les aberrations engendrées par les bouleversements économiques qui ont ébranlé le Japon des sixties, le vieil émeutier anarchiste trouve en **Battle Royale** le canevas idéal pour dynamiter avec cynisme, lucidité et conviction, l'apathie et la déraison frappant le Japon moderne. Belle explosion…

Pour lutter contre une délinquance juvénile en croissance exponentielle, le gouvernement nippon vote une mesure « d'apaisement social » radicale. Le programme consiste à séquestrer sur une île contrôlée par l'armée une classe de lycéens vaguement révoltés. Au bout de trois jours de pugilat, sous l'œil attentif des médias, le dernier survivant obtient le droit de quitter l'Atoll. Si au terme de cette période des étudiants récalcitrants ou utopistes ont refusé de s'étriper, leur collier explosif est chargé de leur inculquer le sens de la discipline et des « responsabilités »…

À l'origine, *Battle Royale* (Takami Kôshun) est un best-seller hautement polémique et sulfureux dont la réputation calamiteuse hantait encore les esprits des censeurs nippons lorsque l'annonce fut faite d'une adaptation du roman sur grand écran. Conscient du péril de l'entreprise, le producteur Kenta Fukasaku demanda à son père de lire le volume afin qu'il lui communique son expérience et ses visions. Ayant décelé dans le roman le potentiel nécessaire à la réalisation d'un premier film, Kenta était persuadé que **Battle Royale** convertirait son image de jeune cadre dynamique en icône charismatique, et s'imaginait déjà chantre de la bourgeoisie révolutionnaire. Son père allait en décider autrement. « *La naissance du film remonte au mois d'août 1999, lorsque j'ai découvert le livre. J'ai trouvé le sujet passionnant. J'ai donc naturellement eu envie d'en réaliser ma version filmée. Certes, j'ai un peu volé l'idée à mon fils* », confesse, amusé, Kinji Fukasaku. « *Pour me faire pardonner, je lui ai laissé rédiger le scénario et gérer la production. Nous avons négocié ensemble les droits d'adaptation, puis nous nous sommes mis d'accord avec Takami Kôshun sur les modifications à apporter à l'histoire. Travailler avec Kenta n'a pas vraiment contribué à améliorer nos relations pendant le tournage ! Comme il désirait appréhender différemment l'œuvre de Takami Kôshun, nous avons souvent été en conflit. Mais, au final, nous avons été réunis par la même passion, qui l'a emportée sur nos divergences* ».

UN GROS COUP DE BOL !

Kenta souhaitait montrer une jeunesse sacrifiée et en proie à l'insurrection. Kinji a préféré démonter à la manière de **Starship Troopers** les rouages, médiatiques notamment, d'une société terroriste précipitant d'aimables adolescents dans le piège programmé des exclu-

Les futurs concurrents malgré eux de ***Battle Royale****. Il ne doit en rester qu'un !*

« *Beat Takeshi* », le G.O. de ce ***Prix du danger*** *version nippone.*

sions et de l'intégrisme. Affirmant qu'il ne lénifierait pas la véhémence de l'ouvrage original, Kinji Fukasaku s'attendait à rencontrer de nombreux problèmes avec la commission de censure japonaise. Par un curieux concours de circonstances qui, aujourd'hui encore, rend le vieux filou hilare, **Battle Royale** fut programmé en même temps que la sortie en salle de la version intégrale de **L'Empire des sens**, jusqu'ici invisible sur le sol nippon. Kinji Fukasaku a profité de cette diversion impromptue pour effectuer un come-back tonitruant. La critique et le gouvernement nippons se sont aperçus trop tard de la teneur réelle de l'œuvre du trublion septuagénaire, classé dans la catégorie des cinéastes démodés et inoffensifs. C'est un sordide fait-divers qui réveilla l'attention des apparatchiks japonais. Au moment de la sortie de **Battle Royale**, la tête d'un adolescent, tranchée par son camarade de classe, fut découverte empalée sur la grille du lycée. Suite à cet incident, un groupe parlementaire à la recherche de boucs émissaires se mobilisa face à la violence du film. Évidemment, l'appel officiel au boycott lancé par le ministère de l'éducation ne fit que renforcer la popularité du film auprès des étudiants. De même, la présence de Takeshi Kitano dans la distribution accrut considérablement l'impact de **Battle Royale** dans les milieux branchés nippons. On notera également que Kitano et Fukasaku se connaissaient avant ce coup d'éclat commun. En 1988, en abandonnant la réalisation de **Violent Cop**, le vénérable cinéaste offrit à l'animateur de télé « Beat » Takeshi l'opportunité de commencer une seconde carrière dans le cinéma. Une décennie plus tard, juste retour des choses, le clown triste et méchant contribue à la réhabilitation du cinéaste déchu. « *D'emblée j'ai su que la participation de Kitano était indispensable à la réalisation du projet. Son nom a conféré beaucoup de crédibilité au film. Il n'a pas posé beaucoup de questions sur le scénario. Il est resté concentré sur son personnage, son rôle de « Violent Prof ». C'est vraiment un acteur formidable* ».

VIVEMENT LA SUITE

Film hybride clonant *Le Seigneur des mouches*, **Punishment Park** et **Running Man** (et donc **Le Prix du danger**), **Battle Royale** montre de façon allégorique comment soumettre un groupe d'êtres humains à une consigne. Alors que la société japonaise est organisée comme un gigantesque parc d'attraction, Kinji Fukasaku en abat le chapiteau pour dévoiler les mécanismes d'un système à ce point concurrentiel, qu'il contraint les jeunes adultes à s'affronter dans des joutes (des concours même au sein des entreprises) certes inoffensives pour le corps, mais mortelles pour l'âme. En inversant ce postulat et en gravant dans le marbre de la pellicule une version trash de « Survivor », Kinji Fukasaku a réalisé un film jubilatoire, sans complexe, dont le script est plus signifiant qu'il y paraît. Sans en décrypter les arcanes, on peut divulguer qu'il n'y a pas de nuit, ni de secret, ni d'armistice dans **Battle Royale**. Ici, les confessions sont publiques et les sanctions radicales, létales, comme il est d'usage dans les pays totalitaires…

Les médias participent au grand complot social contre l'imagination et la liberté, clame Kinji Fukasaku. Impertinent, graphiquement violent, cynique, engagé politiquement, il y a un peu de Paul Verhoeven dans **Battle Royale**. Impatients ? Tant mieux, car Fukasaku travaille déjà à une séquelle censée se dérouler en plein cœur de Tokyo !

Bertrand ROUGIER

BATTLE ROYALE a été présenté en ouverture de L'ÉTRANGE FESTIVAL dont vous trouverez un compte-rendu dans le prochain numéro de Mad movies.

sic Park

INTELLIGENCE BICÉPHALE

ADAPTATION D'UN CONTE DE FÉE QUI HANTE TOUTE SON ŒUVRE (PINOCCHIO), REVENDICATION DE L'HÉRITAGE DU PLUS GRAND CINÉASTE DE L'HISTOIRE DE CINÉMA (KUBRICK), TRAITEMENT D'UN SUJET AUSSI POINTU QUE DÉLICAT (L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE), EXPLORATION D'UN GENRE QUI LUI ÉTAIT JUSQU'ICI ÉTRANGER (L'ANTICIPATION PURE ET DURE), STEVEN SPIELBERG ACCUMULE LES DÉFIS DANS A.I. HEUREUSEMENT, SON COURAGE EST PAYANT...

OPINION

Le couple Swinton, Monica (Frances O'Connor) et Henry (Sam Robards), a vu leur enfant sombrer dans le coma. Ceci en fait des candidats idéals pour le nouvel enfant-mécha David (Haley Joel Osment), être artificiel conscient de sa propre existence et programmé pour aimer ses parents. Effrayée par ses sentiments naissants vis-à-vis de la « machine », Monica l'abandonne en forêt. Recueilli et protégé par le mécha-prostitué Gigolo Joe (Jude Law), David se met en quête de la Fée Bleue de Pinocchio, celle qui, selon la légende qu'on lui a lue, pourra faire de lui un vrai garçon capable d'être aimé en retour.

UN FILM DE QUI ?

Aborder sous l'angle critique un film aussi particulier qu'**A.I.** nécessite avant tout de trier ses éléments, déterminer leur paternité, sous peine de se fourvoyer en toute beauté. Serait-on, par exemple, surpris par le design de certaines séquences, en montrant du doigt Spielberg, qu'on apprendrait de la bouche du beau-frère de Kubrick, Jan Harlan, producteur du film, que Steven a conservé le travail intégral de son prédécesseur : « *Stanley avait fait appel à des artistes de bédé capables de suggérer cet univers fantastique. Il a téléphoné, écrit, envoyé des fax à un nombre impressionnant de personnes avant de fixer son choix sur Chris Baker. Une fois qu'ils ont commencé à travailler ensemble, ils ont été très rapides, s'échangeant leurs dessins par fax. En 1984-1985, ils avaient mis au point environ 600 dessins d'une incroyable précision, sur lesquels Steven s'est ensuite basé* » Choisira-t-on alors de fustiger les attributs « grand-public » du cinéma de Spielberg, qu'aussitôt l'évidence nous rappellera qu'**A.I.**, dès sa séquence d'ouverture, considère les éléments technologiques et éthiques propres à l'intelligence artificielle comme une évidence pour le

spectateur, et qu'à ce niveau, du moins, rien ne lui est jeté en pâture. Enfin, cherchera-t-on à attribuer à Kubrick les aspects les plus sombres et les plus violents de l'œuvre, qu'on découvrirait aussitôt que le maître anglais redoutait précisément cette violence à l'écran, et qu'il était reconnaissant à Spielberg d'avoir su, à plusieurs reprises, montrer dans ses films l'indicible souffrance, sans céder au sensationnalisme.

Car **A.I.** a beau être, au final, bardé d'attributs de blockbuster (gros budget + Spielberg + sortie estivale aux USA), on reste fasciné par son jusqu'au-boutisme thématique, graphique et narratif.

Thématique par les questions qu'il soulève : certes, le lecteur de Mad Movies, sevré de japanimation et de littérature SF, ne sera qu'à demi-surpris par un sujet qui nourrit le domaine depuis les années cinquante. Mais aucun film occidental, même **Blade Runner**, n'avait pourtant soulevé avec une telle évidence des questionnements dont la base même est ignorée du public (combien de personnes savent-elles qu'il existe déjà des ordinateurs capables de lire les pensées et traduire numériquement des données aussi impalpables que la peur ou l'inspiration musicale ?).

Graphique par son recours sans frein à une violence nécessaire : où l'on découvre que les censeurs laissent passer des choses plutôt extrêmes (décapitation d'enfant, charniers, tortures multiples, démembrements) tant qu'il s'agit de créatures artificielles. Ce qui, objectivement, renvoie l'attitude de cette même censure au sujet même du film (compassion impossible pour une machine).

Narratif, enfin, par la traditionnelle construction en trois actes : sauf qu'ici, chaque acte est un film en soi, détaché brutalement du reste de l'œuvre, et constitue autant d'étapes nécessaires vers une conclusion qu'il serait inconvenant de dévoiler, mais qui constitue à n'en pas douter le dernier acte le plus casse-gueule et le plus métaphysiquement prégnant qu'il nous ait été donné de voir depuis **2001** (un film de qui, déjà ?).

UN FILM DE KUBRICK

Spielberg va donc se servir du premier acte pour amener le spectateur à se dédouaner progressivement de l'héritage kubrickien, c'est-à-dire sa réputation de metteur en scène « froid » et « figé ». Dans un décor hi-tech, nuancé de gris et traversé de rais immaculés, il va cumuler tout à la fois la narration obligatoire, poser les enjeux, faire référence au maître (impossible de ne pas penser à **Shining** et **Eyes Wide Shut**) tout en poussant avec insistance sur le mélodrame, et n'hésitera pas, pour ce faire, à conjuguer la rigueur picturale de Kubrick (plans souvent fixes, mathématiquement équilibrés) avec des trucs de mise en scène éprouvés lors de sa propre carrière. Un exemple : Monica se détourne de David et le laisse, droit et immobile, au fond de la pièce. La caméra la suit en simple panoramique alors qu'elle quitte les lieux. Elle demeure un court instant en fond de cadre, puis elle revient sur ses traces, dans le même mouvement, suivie du même pano inversé, et s'arrête brutalement, effrayée par David qui a changé de place et l'attend dorénavant sur le pas de la porte. D'un point de vue formel, dans sa simplicité et sa symétrie, le plan est évidemment kubrickien. Mais l'effet qui nous prépare à la surprise finale (le fils-mécha a changé de place) est, lui, directement issu de… **Poltergeist** (la pyramide de chaises que découvre JoBeth Williams), séquence officieusement réalisée par Spielberg. Un seul plan nous fait passer d'une tonalité vaguement kubrickienne vers un complexe dramatique résolument spielbergien. Et chaque département va s'employer à assurer ainsi ce glissement progressif entre deux cinématographies, deux univers a priori très éloignés (du moins dans l'esprit d'une majorité du public et de la critique). Les acteurs, en premier lieu. Dans leur scène d'introduction, Frances O'Connor et Sam Robards adoptent la démarche étrangement figée de Nicholson et Shelley Duvall (l'ouverture de **Shining**). Deux bobines plus tard, ils assisteront médusés, dans un effet passif-réactif, au spectacle de leurs enfants jouant avec la nourriture, (**Rencontres du 3ème type**). Enfin, et c'est peut-être l'élément le plus « voyant », John Williams passe allégrement d'une ouverture qui emprunte beaucoup au classique contemporain de John Adams (Kubrick étant connu pour avoir fait appel à des contemporains tels que Wendy Carlos ou Jocelyn Pook) et bifurque soudainement, lors d'une partie de cache-cache entre Monica et David, vers une douce ballade dont l'orchestration rappelle au choix **Empire du soleil** ou **Hook** (notez également le « jeu » entre deux mélodies, l'une au piano, instrument « carbone », et l'autre au synthétiseur, instrument électronique). Ces quarante minutes d'équilibrisme insensé auront naturellement raison de toutes les résistances qu'un projet comme **A.I.** a pu faire naître. Que d'aussi longues séquences dans un appartement peu meublé puissent donner autant de vérité et d'émotion, voilà qui donnera à réfléchir à bon nombre de nos compatriotes casaniers.

Ci-contre : Teddy (Jack Angel), vient réveiller son jeune maître, David (Haley Joel Osment) et sa mère adoptive / David et Monica Swinton (Frances O'Connor) : bref instant de répit / Henry Swinton (Sam Robards) et sa femme, soudain inquiets devant l'irruption de l'enfant synthétique dans leur foyer / Gigolo Joe (Jude Law), fiminy Cricket futuriste / Un androïde inachevé, victime des tortures du Flesh Fair.

Ci-dessus : La FleshFair, vengeance grotesque et violente des humains sur les robots.

À gauche : Spielberg sur le tournage, au milieu des créatures animatroniques signées Stan Winston.

LE CAS DU DR KNOW

Dès lors, les grands axes du second acte se reposent studieusement sur l'histoire de Pinocchio, explicitant cette référence jusqu'à ce que tout spectateur assimile le parallèle. Et si certains sont longs à la détente, alors la très embarrassante séquence du Dr. Know (voix de Robin Williams, mécha dans un Homme bicentenaire de triste mémoire) sera toujours là pour les tirer de leur torpeur. Si le physique de ce Dr Know évoque avec joie le graphisme du grand Osamu Tezuka (Tezuka travailla un temps sur le projet, voir Mad Movies 133), force est de constater qu'ici, les enjeux narratifs sont exposés avec une insistance blessante, une avalanche de graphiques colorés accompagnés de commentaires scolaires. Si au moins un élément pouvait séparer Kubrick de Spielberg, il serait à chercher dans

cette insistance qu'a le second à faire des films authentiquement grand-public, en s'assurant qu'il ne laisse jamais personne sur la touche. Et quand bien même certains (beaucoup) ravaleront leur salive et se sentiront pris pour des imbéciles, il suffira à Spielberg de claquer des doigts pour, l'espace d'un plan, les ramener au cœur émotionnel du film avec une maestria confondante. Car sachez-le, **A.I** est traversé de moments embarrassants, d'instants « spécial cancres » qui, paradoxalement, révèlent le génie de l'auteur à reconquérir un public devenu soudainement méfiant. Imaginez un comique sur scène qui, l'espace d'une vanne maladroite, jette un froid glacial dans l'assistance, et à qui il suffirait d'une simple réplique pour parvenir à faire rire de nouveau le public refroidi. A.I a parfois cette allure de montagne russe qualitative, qui vous fait remonter en moins d'une minute de la consternation à l'émotion la plus impliquée. Fascinant.

Et pourtant, aussi « délicats » soient-ils, ces passages ne trahissent jamais le cœur de l'œuvre. La séquence du Dr Know, pour reprendre cet exemple, voit deux méchas (David et Gigolo Joe) bloquer devant un phénomène purement intuitif qui consisterait à décrypter les implications symboliques d'un conte de fée (ici Pinocchio). Or, il n'est pas inutile de rappeler que certains spécialistes mondiaux de l'intelligence artificielle ont constaté ce fait précis : leurs ordinateurs sont capables de décrypter et « comprendre » des textes scientifiques parmi les plus ardus, mais perdent complètement les pédales lorsqu'on leur soumet un conte de fée basique, qui nécessite, pour être décrypté, de piocher d'abord et avant tout dans des sentiments « humains » et de les traduire en « bonne intelligence », ce qu'un enfant fait « intuitivement ». Le fait même que David finisse par saisir cet aspect des choses est un pas essentiel de son parcours. Vu sous cet angle, l'embarrassant Dr Know devient un jalon d'**A.I**.

UN FILM DE SPIELBERG

Sont-ce ces moments embarrassants qui avaient freiné Kubrick et l'avaient fait se retourner vers Spielberg avant de lui confier la réalisation du projet ? On reste en effet stupéfaits devant la concordance du sujet et l'univers propre à Spielberg. Et pourtant, comme nous le confie Jan Harlan, il s'agit bien là du projet à peine retouché de Kubrick : « *Tous les éléments développés par Stanley sont là. Les dessins de Chris Baker ont été respectés à la lettre, et si Steven a réécrit le script pour être plus à l'aise, il a conservé tous les éléments-clés : la fée bleue, la glace, la journée passée avec la mère, le Teddy-bear, la mèche de cheveux. Il n'y a qu'au niveau de la forme qu'il a fait sien ce projet. Et le plus extraordinaire, c'est qu'il est parvenu à se l'approprier à tel point qu'on ne peut le considérer aujourd'hui que comme un film de Spielberg. Pour le public, ce dernier point ne fera aucun doute. Personnellement, ce qui m'a frappé et ému, c'est d'y voir cohabiter de manière presque palpable le mélange d'optimisme et de pessimisme qui étaient propres à Stanley* ».

Difficile, pourtant, de ne pas voir un signe du destin dans l'affaire Pinocchio, un conte que Spielberg cite avec régularité depuis **Rencontres du 3ème Type**. Difficile de passer outre le rapport de David avec son père absent et sa mère effrayée par les sentiments (**RD3T**, **Empire du soleil**, **E.T.**). Difficile de croire que les dix années durant lesquelles les

Ci-dessus, de gauche à droite : Monica et le substitut artificiel de son enfant disparu : une cohabitation impossible ? / Gigolo Joe et David découvrent New York envahi par les eaux.

Ci-dessous, de gauche à droite : David abandonné par sa mère adoptive. Une des scènes les plus bouleversantes du film / Le voyage initiatique de David sous les bons auspices de Gigolo Joe.

Ci-contre : David et son fidèle Teddy, tour à tour une marionnette de Stan Winston, ou une image de synthèse d'ILM.

À gauche : David et Teddy dans une pose chère à Spielberg, les yeux levés vers les étoiles…

deux artistes ont échangé leurs points de vue n'ont pas, d'une manière ou d'une autre, imprimé un vaste arrière-plan spielbergien dans le projet de Kubrick. Et comment ne pas évoquer ces drôles de « hasards » quand Christiane Kubrick évoque les travaux et attentes de son mari : « *Stanley pensait réaliser* ***The Aryan Papers****, un film sur l'holocauste, et ceci ne s'est pas fait, d'autant que se préparait* ***La Liste de Schindler*** *(réalisé par ?). Stanley était persuadé qu'il ferait d'****Aryan Papers*** *un film insupportable, que personne ne pourrait voir. Quant à* **A.I.***, il lui était impossible de le faire avec les moyens électroniques de l'époque. Ce n'est qu'à partir de Jurassic Park (réalisé par ?) qu'il a vu des images s'approcher de ce qu'il envisageait.* » On a pris l'habitude d'envisager **A.I** comme un film de Spielberg sous influence kubrickienne. À la lumière de la relation entre les deux hommes, il serait peut-être plus juste de reconnaître à quel point Kubrick fut influencé par Spielberg. « *J'ai été d'autant plus émue par* **A.I.** » confie Christiane Kubrick, « *que j'y ai retrouvé la signature des deux hommes, leurs philosophies respectives. Ils se rejoignaient au moins sur ce point : les ordinateurs vont devenir nos enfants, et les gens seront bien forcés de se poser des questions à leur sujet. Quelque part,* **A.I.** *est un pied de nez à l'arrogance de l'humanité, persuadée d'être éternelle et convaincue que l'intelligence ne peut être contenue que dans un corps à base carbonique.* » S'étant donc parfaitement entendus sur l'enjeu profond d'**A.I.**, Kubrick et Spielberg, au-delà de la mort, accordent leur génie respectif à une œuvre foisonnante, déroutante, multiple, qui devra, c'est certain, grandir et prendre sens à chaque nouvelle vision. Pour Jan Harlan, cette conjugaison de talents ne fait pas le moindre doute. « *Ce film me renvoie aux variations autour d'un thème de Mozart qu'a faites Beethoven. La mélodie originelle de Mozart est là, intacte, reconnaissable, et pourtant il ne fait aucun doute, à l'écoute, qu'il s'agit bien d'une pièce de Beethoven. À la croisée des chemins de tels artistes, vous obtenez une incroyable œuvre d'art.* »

Rafik DJOUMI

(Propos de Jan Harlan et Christiane Kubrick recueillis au Festival de Deauville 2001)

A.I. USA. 2001. RÉAL.: STEVEN SPIELBERG. SCÉN.: STEVEN SPIELBERG, IAN WATSON, D'APRÈS LA NOUVELLE DE BRIAN ADLISS. DIR. PHOT.: JANUSZ KAMINSKI. MUS.: JOHN WILLIAMS. DÉC.: RICK CARTER. SPFX.: DENNIS MURREN ET SCOTT FARRAR POUR ILM. MAQ. SPFX.: STAN WINSTON. CONS. PROD.: KATHLEEN KENNEDY, STEVEN SPIELBERG, BONNIE CURTIS, JAN HARLAN, WALTER PARKES POUR WARNER BROS./DREAMWORKS PICTURES. INT.: HALEY JOEL OSMENT, JUDE LAW, FRANCES O'CONNOR, BRENDAN GLEESON, WILLIAM HURT, SAM ROBARDS, JAKE THOMAS... DIST.: WARNER BROS. DUR.: 2 H 26. SORTIE LE 24 OCTOBRE 2001

ENTRETIEN AVEC BONIE CURTIS

PRODUCTRICE ET ASSISTANTE DE STEVEN SPIELBERG

BONNIE CURTIS A BEAU ÊTRE NÉE AU TEXAS, CE PETIT BOUT DE FEMME ULTRA ÉNERGIQUE A TOUT DE CES ANGLAISES PIQUANTES ET AUTORITAIRES QUE L'ON POURRAIT CROISER DANS UNE COMÉDIE DE STEPHEN FREARS. D'AILLEURS, UNE GRANDE GUEULE ET DE L'ÉNERGIE, IL LUI EN A FALLU BEAUCOUP POUR, SITÔT DIPLÔMÉE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ABILENE, MONTER TRAVAILLER À HOLLYWOOD, D'ABORD SUR LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS, PUIS SUR ARACHNOPHOBIE, UNE PRODUCTION AMBLIN QUI VA LUI FAIRE CROISER LA ROUTE DE STEVEN SPIELBERG ET KATHLEEN KENNEDY. DÈS LORS, UNE VÉRITABLE RELATION DE CONFIANCE VA S'INSTALLER ENTRE LE MAÎTRE ET CETTE NOUVELLE VENUE VIVACE ET TRAVAILLEUSE.

Vous avez débuté comme simple assistante de Spielberg, et en six ans, vous devenez l'une de ses productrices principales. Aujourd'hui, vous remplacez même Kathleen Kennedy sur certains de ses projets. Comment avez-vous gagné aussi vite sa confiance ?

Il y a eu tellement de travail durant ces dix dernières années, que moi aussi, j'ai l'impression que tout cela s'est produit très vite. J'ai commencé à ses côtés en 1989, sur **Hook**. Le tournage a duré une éternité, quelque chose comme 150 jours, puis nous avons enchaîné sur **Jurassic Park** et **La Liste de Schindler**. C'est sur ce dernier film que ma relation à lui a vraiment changé. Nous tournions en Pologne, loin de Los Angeles et de toutes ressources auxquelles nous étions habitués. Nous utilisions des téléphones grands comme cette table, faisions un casting réparti sur cinq pays avec 160 rôles parlants, bref, il y avait tellement de travail que je suis sortie de mes fonctions habituelles. Lorsqu'il a vu ce que j'étais capable de gérer, c'est là qu'il a réalisé mes compétences. De retour aux États-Unis, nous nous sommes engagés dans la fondation de DreamWorks. Un an plus tard, j'ai pensé qu'il serait raisonnable de lui parler de ma situation. Il a été extrêmement encourageant, comme il l'est généralement avec les gens. Du coup, sur **Le Monde perdu**, la productrice Kathleen Kennedy, qui suit Spielberg depuis la fin des années soixante-dix, m'a en quelque sorte servi de mentor, et elle continue de me montrer la voie aujourd'hui encore sur **A.I.** Je passe mon temps à l'appeler. Cette année a été très chargée, avec l'enchaînement de **A.I.** et de **Minority Report**. Ce dernier se fait sans Kathleen (qui a pris en charge **Jurassic Park 3** et le prochain film de M. Night Shyamalan, **Signs** - ndr) mais Steven s'assure que je suis encore entourée de personnes rodées. Donc j'ai encore l'impression d'être à l'école, mais je gagne peu à peu plus de confiance et j'ai moins recours à mes mentors. Il est fort probable que nous fassions **Memoirs of a Geisha** dès l'année prochaine, et je pense que je serais définitivement prête d'ici là. Mais tout ceci, outre le travail, est avant tout une question de relation personnelle, de dynamique. Si ça ne marche pas, rien ne peut marcher. J'avais vingt-quatre ans lorsque j'ai commencé à travailler pour lui. J'en ai aujourd'hui trente-cinq, et je peux dire qu'au niveau du métier, il a vraiment été mon papa.

Etant donné la très longue gestation d'A.I., quand vous êtes-vous penchée dessus ?

Il y a plusieurs projets qui, dans la carrière de Steven, ont connu de longues gestations pour des motifs différents, comme la **Liste de Schindler** par exemple. Il a l'habitude de travailler avec l'esprit à cheval sur différentes idées. Pour ma part, j'ai vraiment commencé à travailler sur **A.I.** peu après la mort de Stanley Kubrick. Steven y était déjà engagé depuis six ou sept ans, dès le moment où Stanley lui avait présenté le projet et lui avait proposé de le réaliser. Mais pendant longtemps, Steven s'était refusé à cette tâche. Après la mort de Stanley, c'est sa famille qui a appelé Spielberg pour renouveler la demande, lui faisant comprendre que s'il ne réalisait pas ce film, il ne se ferait tout simplement pas. L'aval de la famille a beaucoup aidé Spielberg à s'engager dans le projet. Et dès ce jour, dès cet appel, nous avons délaissé tous les projets sur lesquels nous nous trouvions pour nous concentrer exclusivement sur **A.I.** Spielberg m'a expliqué qu'il se sentait le devoir, par rapport à Stanley, d'écrire le script du film qu'il réaliserait, ce qu'il n'avait pas fait depuis **Rencontres du 3ème type** (et **Poltergeist** ! ndr). Il l'a écrit en un temps record de trois mois. Nous avions hérité d'environ six cents planches de design et story-boards sur lesquels Stanley avait travaillé (avec Chris Baker), seize années de recherche et trois traitements écrits par diverses plumes. Notre premier souci fut, à l'observation de ces documents, de tenter de deviner le film que Kubrick avait en tête. Le fait que Stanley ait un jour demandé à Spielberg d'aborder la réalisation a permis à Steven de se décomplexer par rapport au fait qu'il s'agirait, dès lors, d'un film de Spielberg avant tout. Nous avons tourné sur soixante-quinze jours et avons quelque peu plaisanté à ce sujet puisque Steven tentait d'imiter les méthodes de Kubrick : travailler et développer le projet dans le secret, fermer presque hermétiquement le plateau à la presse. Mais il a tourné le film en deux mois au lieu de deux ans (rires). Sur le plateau, j'étais très étonnée de le voir aussi impliqué émotionnellement, calme, attentif et délicat avec ce projet, comme un père protégeant son enfant. C'était un Spielberg très différent de celui, déterminé, que j'avais vu à l'œuvre sur les plateaux de **La Liste de Schindler** et **Il faut sauver le soldat Ryan**. Il voulait vraiment être digne de Kubrick, et il portait une attention toute particulière aux petits détails. Personnellement, je crois qu'il a réussi cela. J'adore le film. Je l'ai vu six fois, et chaque vision a été une nouvelle expérience. Je ne crois sincèrement pas qu'il s'agisse d'un film traditionnel. Il est impossible de le disséquer et de deviner l'apport de Kubrick par rapport à celui de Spielberg. Ils ont tous les deux tellement échangé de points de vue à ce sujet qu'au fil du temps, le film s'est imprégné de leurs personnalités respectives avant même d'être tourné. Je n'ai pas reconnu le style de Steven sur le premier acte, et quand je dis cela, je parle comme une fille s'exprimant au sujet de son père. Je me demandais vraiment : « Mais qui a réalisé ce film ? ».

Partage-t-il ses pensées, ses doutes avec vous ?

Ça dépend. Je sais que je partage beaucoup de mes pensées profondes avec lui (rires) car il est un excellent conseiller, et il m'a donné au moins deux fois de ces conseils qui vous changent une vie. Mais je dois me comporter comme une productrice, et en règle générale, un producteur ou une productrice fait usage de psychologie vis-à-vis de l'équipe entière. Il vous faut diriger ces gens en vous assurant en même temps qu'ils sont satisfaits, et si ça n'est pas le cas, vous armer de patience, les faire s'asseoir et les écouter respectueusement tout en leur prodiguant des conseils. Or, Steven est réellement le maître de ses plateaux. Il est la dernière personne qu'un producteur aurait à prendre en charge. Il sait ce qu'il veut, il est concentré et plein de self-control. Dans ce sens, je le considère vraiment comme le producteur, au sens propre, de ses films. Il n'est pas systématiquement crédité en tant que tel sur ses films, mais il remplit chaque fois ce rôle. Et le fait est qu'il est un excellent réalisateur parce qu'il est aussi un excellent producteur. Vous n'avez pas à vous soucier de votre budget ; il s'en soucie pour vous. Vous n'avez qu'à l'informer, lui dire : « D'après mes recherches, ceci va nous coûter X dollars. » Il n'aura pas l'attitude d'enfant gâté qu'ont certains réalisateurs qui s'exclament : « Je le ferai quand même, na ! Et je tournerai quinze jours de plus ! ». Non, ça, ce n'est pas Steven. Il est conscient des problèmes, et prend ses responsabilités en fonction, mais ça, c'est parce qu'il a une bonne maman.

À quel moment avez-vous le plus souffert. Le tournage ? La post-production ?

La post-production a été un vent d'air frais pour moi parce que je devais enchaîner sur **Minority Report** et Kathleen Kennedy a donc pris en charge la lourde post-production d'**A.I.** Steven et moi étions sur le plateau avec Tom Cruise, et Kathleen nous y rejoignait régulièrement pour nous montrer les plans finalisés. Elle a abattu une sacrée masse de travail. En ce qui me concerne, la partie la plus difficile a probablement été la production, car la préproduction a été en l'occurrence plus enrichissante qu'autre chose. Mais la production est d'ordinaire la partie où je me sens le plus à l'aise, même si vous faites le grand écart entre vos onze-douze heures de boulot minimum par jour, et vos affaires à la maison, la famille, les enfants, le chien, etc (rires). Mais ce film était à ce point chargé d'émotion, renvoyait à tellement de choses, que ça en devenait soudain moins aisé. De plus, nous étions en situation d'interprétation, car nous avions bien un script, mais nous imaginions les intentions d'une personne qui n'était plus là, ce qui occasionnait évidemment de longs coups de fil à des heures impossibles, à chercher ce que signifiait tel ou tel détail. Mais au final, il n'y avait pas vingt interprétations possibles. Il n'y avait qu'une seule solution, et à ce titre, Steven était bien le maître du château. Et comme le faisaient les collaborateurs de Kubrick autrefois, nous devions nous en remettre à lui pour chaque question. Et il y en avait des centaines. Sur un film comme **Jurassic Park**, par exemple, vous pouvez vous permettre d'accélérer les choses en imaginant que Steven l'aurait décidé de cette manière. Il se peut qu'une fois mis devant le fait accompli, il amène quelques modifications, mais elles sont rarement drastiques, étant donné l'ampleur et la complexité du projet. Sur **A.I.**, c'était lui dans chaque coin d'écran, de la couleur de la table à la forme de la lampe de chevet tout au fond du cadre. Du vrai Kubrick, quoi ! Mais avec tant de questions en suspens, tant de gens qu'il nous fallait tenir au courant, que nous ne dormions pas beaucoup. J'ai fait tant de mémos pour ce film ! Ooooh, ces mémos ! Et en plus il me fallait les rédiger en donnant le strict minimum d'informations tant nous avions peur qu'ils ne finissent sur Internet. La parano totale ! Un de nos inventaires s'est retrouvé sur le net. Dès ce jour, nous avons alors entrepris d'en créer des faux, alors que le nôtre, le vrai, restait vague, et que plusieurs départements ne pouvaient donc pas travailler dessus, et nous rappelaient pour la circonstance. Épuisant.

Vous deviez donc même assurer la sécurité du plateau ?

Oui. Notre plus grande préoccupation à ce niveau était la scène du carnaval de la Flesh Fair, car il y avait beaucoup de figurants, et qu'aujourd'hui, certains disposent d'appareils photos qui passent au détecteur de métaux. Nous avons donc déguisé nos dix gardes en figurants, et je vous assure qu'il y a eu des nuits où ils saisissaient une centaine d'appareils photos. La seule personne qui a rapporté la séquence sur le net n'avait pas la moindre idée de ce qu'il s'y passait vraiment, à part qu'on y détruisait des robots. Rien que d'y penser, je suis fatiguée.

Propos recueillis à Deauville par Rafik DJOUMI

ROBOTS pour être vrai

LE FAUX ROBOT CINÉMATOGRAPHIQUE PROPOSE UN PARADOXE INTÉRESSANT : IL DOIT À LA FOIS CAMOUFLER LA TECHNOLOGIE QUI LUI DONNE VIE (ACTEUR DANS UN COSTUME, CÂBLES ET APPAREILS RUDIMENTAIRES), TOUT EN EXHIBANT DES MÉCANISMES CONVAINCANTS, MAIS PUREMENT DÉCORATIFS. UNE GAGEURE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE QU'ONT DÛ AFFRONTER LES ARTISANS DES SPFX DURANT PRÈS D'UN SIÈCLE DE ROBOTIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE. REVUE DE LEURS RÉUSSITES ET DE QUELQUES-UNS DE LEURS ÉCHECS.

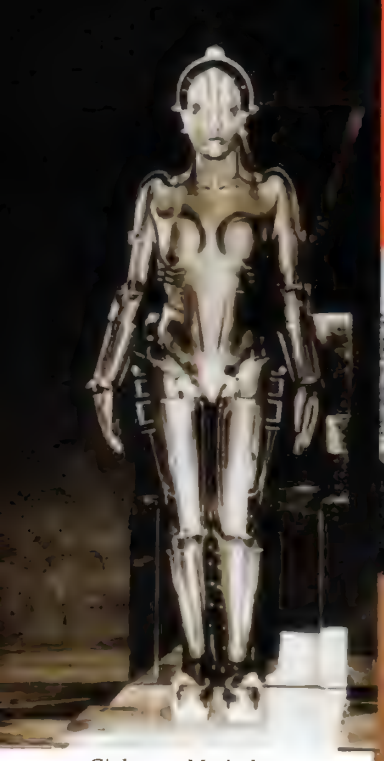
Le premier robot à avoir marqué l'histoire du cinéma fut incarné en 1927 par Brigette Helm, interprète du double mécanique de Maria, Futura, dans **Metropolis** de Fritz Lang. Responsable de ce costume, Walter Schultze Mittendorf se souvient du coup du sort qui lui permit de donner une forme aussi convaincante à l'androïde sexy : « *Un ouvrier qui construisait les miniatures des décors nous a apporté une aide décisive bien malgré lui. De passage dans son atelier, j'ai repéré sur un établi une petite boîte avec une inscription : « Bois plastique, échantillon gratuit » L'ouvrier n'avait aucune utilité de ce matériau, et était bien content de s'en débarrasser. Nous venions de trouver notre matériau idéal pour Maria* ». Le bois plastique est un matériau malléable qui durcit très rapidement exposé à l'air libre. Autant dire qu'il s'agit là d'une authentique révolution pour les effets spéciaux des années vingt. Ne reste plus alors qu'à mouler le corps de Brigette Helm en plâtre, puis à aplatir sur cette empreinte le bois plastique à l'aide d'un rouleau à pâtisserie. L'armure ainsi obtenue est alors polie, puis découpée suivant les articulations du corps humain. Résultat : un robot convaincant, même quatre-vingt ans après la sortie du film et qui sème loin derrière lui ses patauds confrères des serials qui suivront (les ***Flash Gordon*** et autres ***Buck Rodgers*** interprétés par Buster Crabbe notamment).

KLAATU BARADA NIKTO !

Pour trouver un robot qui puisse se mesurer à la créature de **Metropolis**, il faudra attendre 1951, date de l'arrivée sur notre planète d'un androïde répondant au doux nom de Gnut dans **Le Jour où la Terre s'arrêta**. Craignant que « Gnut » ne sonne ridiculement dans la bouche des acteurs (essayez un peu pour voir), le réalisateur Robert Wise opte pour un sobriquet plus sobre, et tout aussi exotique, Gort : « *Nous avons su dès le départ que nous aurions besoin d'un acteur dans un costume* » se souvient le metteur en scène. « *Seulement à cette époque nous n'avions pas encore tous ces basketteurs qui dépassent allégrement les deux mètres de haut. Nous avons alors commencé à faire des castings, sans trouver la perle rare. Jusqu'à ce qu'une de mes assistantes se souvienne que le Grauman's Chinese Theater avait un portier de 2,10 mètres du nom de Lock Martins* ». Les designers imaginent que la créature est constituée de « métal fluide », au grand désespoir du spécialiste des effets spéciaux Addison Hehr : effectivement, aucun joint ne doit être visible sur le costume en

À gauche : La divine Maria (Brigette Helm) de ***Metropolis****.*

À droite : L'extraterrestre Klaatu (Michael Rennie) et son robot Gort vous saluent bien dans ***Le Jour où la terre s'arrêta****.*



Ci-dessus : Maria dans toute sa splendeur…

Ci-dessus : Le robot poilu de ***Robot Monster.***

Ci-dessous : Freeman Lowell (Bruce Dern) prend un bain devant les Drones de ***Silent Running***

ROBBY BOURRÉ !

Sans doute éreinté par la difficile manipulation de Robby, son interprète, Eddie Fisher dut laisser sa place après avoir causé une mini catastrophe sur le tournage de **Planète interdite**. Après un repas trop arrosé au Martini, Fisher s'écroula en tournant une scène dans le costume. C'est le technicien Frankie Darrow (ci-dessus, dans les jambes de Robby) qui prit sa place pour les jours de tournage restant.

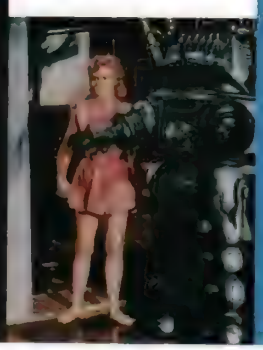
LOCK MARTIN, UN MR MONSTRE FRAGILE

Marié aux rôles de monstre, Martin (photo ci-dessus) incarnera après « Gort, ou la Jour où la Terre s'arrêta » un des Martiens de **L'Invasion vient de Mars** et même un humain de taille normale, face à **L'Homme qui retrécit** sous une autre coupe du tissu de Jack Arnold. Pourtant, l'acteur géant était d'une constitution physique fragile. Il ne pouvait porter le costume de Gort plus d'une demi-heure d'affilée (on construisit alors un mannequin rigide mais sujet aux évanouissements) et ne parvint jamais à porter l'acteur Pat Neal.

Ci-dessus : Yul Brynner robotisé dans ***Mondwest***

A gauche : le mannequin en résine qui remplaça Martin dans les plans fixes de Gort

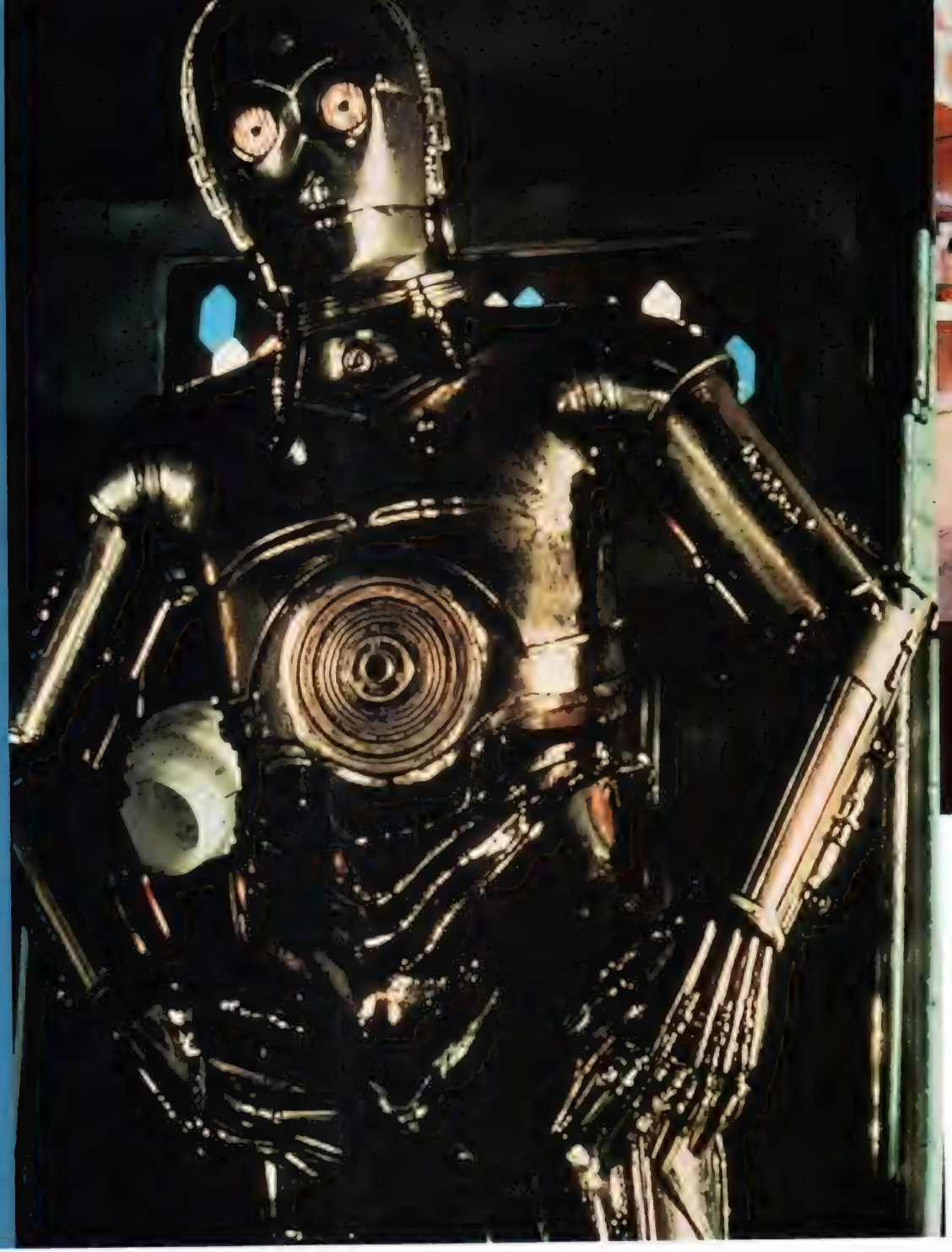
A droite : Le prédateur d'acier de ***Saturn 3.***



caoutchouc mousse de Gort. Pour parvenir à ce résultat, son équipe moule le corps de Martin, découpe en plusieurs morceaux la réplique du géant (jambes, bras, pieds, torse, etc.), coulent sur ces sections du latex, et collent entre elles les différentes pièces ainsi obtenues. Suivant l'angle de prise de vue, Martin portera une combinaison dont les joints (une série de lacets qui ferment le costume comme un corset) sont sur sa face avant ou arrière. Un casque en métal, percé de trous sous les deux « oreilles » et la visière pour permettre à l'acteur de respirer, parachève l'apparence aussi épurée que puissante de Gort. À l'instar de Maria, Gort traumatisera nombre de constructeur de robots. Trois ans plus tard, les envahisseurs des **Soucoupes volantes attaquent** lui devront ainsi beaucoup. Pendant ce temps, du côté du bis, les bricoleurs fous délirent pas mal. Citons l'inénarrable créature du non moins inénarrable **Robot Monster**: un corps de gorille et deux petites antennes plantées sur un casque de scaphandrier prouvent que le ridicule ne tue pas. Reste que de temps en temps, une curiosité parvient à surnager. On se doit ainsi de saluer le robot de **Gog** qui, en 1954, ose s'éloigner de la forme humanoïde alors de rigueur. Gog ressemble en effet à une créature arachnide posée sur un char miniature. Créée par Harry Edmond, qui s'était déjà chargé des SPFX mécaniques de **King Kong** et de sa puérile séquelle, **Son of Kong**, Gog est une exception intéressante dans la robotique des années cinquante.

LE ROBOT QUI VALAIT UN MILLION DE DOLLARS

En 1956, la MGM met en branle une énorme production destinée à lancer une fois pour toute la popularité de la SF cinématographique. **Planète interdite** coûte en effet la peau des fesses à la firme, un budget conséquent que gobe en grande partie LA star du film : Robby le robot. Le cachet de la vedette d'acier varie suivant les sources. Certains estiment son coût à 125 000 dollars, tandis qu'Anne Francis, seule interprète féminine de cette transposition spatiale de *La Tempête*, parle dans son autobiographie d'un million tout rond de billets verts. Le directeur artistique Robert Kinoshita (qui imaginera par la suite le look des robots de la série ***Perdu dans l'espace***) se chargea de donner une apparence convaincante au robot domestique. L'artiste révélera par la suite qu'il s'inspira du producteur Nicholas Nayfack pour Robby, empruntant à son patron son air avenant, ses courtes jambes, son crâne dégarni et un certain embonpoint ! Une fois l'aspect du robot défini, Arnold « Buddy » Gillepsie, superviseur des effets spéciaux du film (et quasiment co-réalisateur), rentre en scène. Il fait acheter par la MGM une



Ci-dessus, de bas en haut : Richard Edlund au travail sur un robot de ***L'Empire contre-attaque*** */ Gros plan sur un des robots miniatures d'Armando Valcauda pour* ***Star Crash*** *de Lewis Coates.*

À gauche : Z6PO (Anthony Daniels), digne descendant de Maria.

machine à modeler du plastique thermoformé pour bâtir le corps du robot, tandis que de petits mécanismes électriques, majoritairement construits en aluminium, ornent la tête translucide et le torse de la créature. L'interprète chargé de bouger le costume d'une bonne cinquantaine de kilos de Robby verra à travers la grille d'aération située sur le haut du torse de la créature. Aussitôt sorti sur les écrans, Robby devient instantanément une icône de la SF, et est régulièrement employé pour divers films et séries télé. On le voit dans **The Invisible Boy** en 1957, mais aussi dans les séries ***Perdus dans l'espace***, ***La Famille Addams***, ***La Quatrième dimension***, et même dans un épisode de ***Columbo***. Et tout ça, sans compter ses divers caméos dans plusieurs films tels que le **Gremlins** de Joe Dante.

DRÔLES DE DRONES

Pour trouver un robot qui possède une longévité équivalente à celle de Robby, il faut au moins traverser l'Atlantique, et ne pas hésiter à se frotter aux irascibles Daleks, poubelles roulantes et accessoirement Némésis du brave Dr Who dans la série et les films qui lui sont dédiés (comme **Dr Who contre les Daleks** réalisé en 1965 par Gordon Fleming). Ces robots d'un autre monde, créés par Ted Samuels, sont cependant aussi manches que d'un intérêt technique limité. Sautons donc quelques années pour arriver dans les seventies, une décennie qui foisonne de robots en tous genres comme les drones de **Silent Running** (1972). Ce trio constitue la seule compagnie du spationaute Freeman Lowell (Bruce Dern) dans cette fable écolo réalisée par Douglas Trumbull, qui vient alors de co-superviser les effets spéciaux de **2001, l'odyssée de l'espace**. Ce sont James Dow, Paul Kraus (qui travaillera plus tard à ILM) et Don Trumbull, fils de Doug, qui ont l'idée d'employer des acteurs amputés des jambes pour incarner les petits robots. Steve Brown, Mark Persons et Cheryl Sparks enfilent donc les défroques en plastique des Drones, et déambulent sur leurs mains.

Plus rutilant, Box, le robot final de **L'Âge de cristal** (1977), construit par L.B. Abbott (**La Planète des singes**, l'original), est d'une allure assez douteuse avec de gros bras en tuyaux de poêle. **Mondwest** (1973) s'en tire par contre avec les honneurs dans une scène qui dévoile les rouages de l'androïde tueur incarné par Yul Bruner (en réalité, une simple fausse tête construite en mousse de latex par Charles Schulties). Plus sobre, le double électronique de Catherine Ross dans **Stepford Wives** (1975) ne bénéficie que de lentilles de contact noires (elle est censée ne pas encore avoir d'yeux) et d'une fausse paire de seins en mousse de latex créée et posée par ce vieux

R2D2 AU BOUT DU FIL

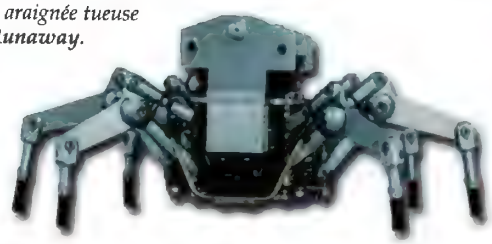
Pour certains plans de **Star Wars**, R2D2 était radiocommandé. Mais le récalcitrant automate refusait la plupart du temps de fonctionner, en particulier lorsque le sable tunisien s'immisçait dans les délicates entrailles mécaniques du personnage. Si bien que les techniciens, exaspérés, se résignèrent à l'attacher à un câble qu'ils tiraient hors champ pour le déplacer. Une technique primitive, qui a néanmoins fait ses preuves sur les trois volets de la trilogie.

filou de Dick Smith (**L'Exorciste**). Le maquilleur se dira d'ailleurs fort troublé de voir l'actrice très à l'aise avec ce supplément de poitrine sur le torse…

Z6PO, R2D2 ET LES AUTRES

En 1977, **La Guerre des étoiles** compile à peu près toutes les techniques existantes pour créer des robots. On y croise en vrac des descendants des Daleks, de Gog, de Robby, des Drones mais aussi de Maria. Z6PO, le robot doré, se présente en effet comme le pendant masculin de la gracile créature de **Metropolis**. C'est John Stears (plein de **James Bond** à son actif) qui construisit le costume pour le mime Anthony Daniels, d'après des dessins de Ralph McQuarrie. La défroque martyrisa le pauvre acteur, qui sua abondamment lors du tournage en Tunisie, tombant à l'occasion dans les pommes, tandis que les bords des différentes pièces lui entaillaient la peau. Dans le corps métallique de son comparse R2D2, conçu par Tony Dyson, c'est le nain Kenny Bakers qui souffrait en silence.
Copie du Hit de Lucas, mais aussi du **Barbarella** de Roger Vadim, le touchant **Star Crash** de Lewis Coates (alias Luigi Cozzi) aura au moins le mérite de créer des robots qui lui sont propres. En l'occurrence, il s'agira de marionnettes animées image par image par le bricoleur transalpin Armando Valcauda. Une technique que réutilisera quatre ans plus tard le duo pour les rigolos robots

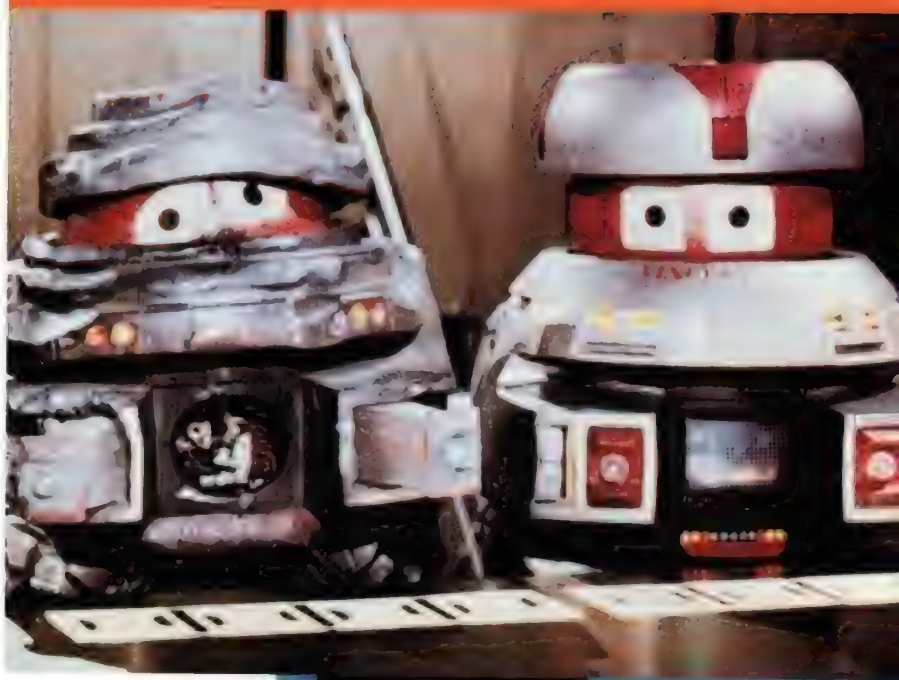
Une araignée tueuse de ***Runaway****.*



mythologiques d'Hercules. Un an après le « choc des étoiles » de Cozzi, c'est au tour de Colin Chilvers, tout auréolé de l'Oscar obtenu sur le **Superman** de Richard Donner, de construire pour **Saturn 3** un robot entièrement mécanique. Inspiré des dessins de Leonardo Da Vinci, la bestiole d'acier tombera régulièrement en panne et aura sa part de responsabilité sur le climat tendu règnant sur le plateau. Le pieu **Trou noir** proposera la même année des robots incarnés soit par des acteurs costumés (les gardes du vaisseau spatial du film), soit par des marionnettes, comme les trois robots vedettes, V.I.N.C.E.N.T, B.O.B et Maximillian (l'écarlate factotum du commandant Hans Reinhardt). Robert T. McCall croque les deux gentils robots (« *Je voulais qu'ils ressemblent à des oiseaux-mouches* » déclare-t-il) et George Mc Guinnis les construit. Parmi son équipe, un jeune homme ne tardera pas à s'imposer dans le monde de la robotique cinématographique: Eric Allard (on en reparle, c'est promis).

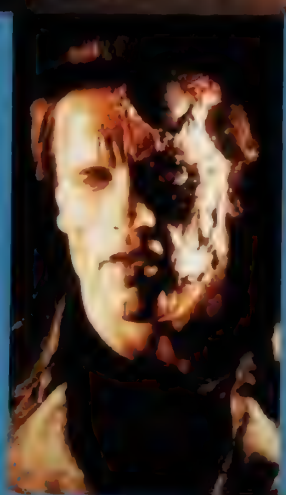
LA CHAIR ET L'ACIER

En 1984, John Thomas (les effets spéciaux physiques de **La Mouche 2** et des **Survivants**) donne vie à des robots parfois kitsch (la femme de ménage synthétique de Tom Selleck), parfois fort réussis (les araignées tueuses) pour **Runaway, l'évadé du futur**. Ces SPFX souvent convaincants seront pourtant éclipsés par la sortie, la même année, de **Terminator** de James Cameron. Sur les conseils de Dick Smith, James Cameron engage Stan Winston, alors à peine remis de sa créature canine construite pour **The Thing**. Côté design, Winston et ses assistants n'ont pas à se fouler: Cameron leur fournit des dessins et des plans précis de ce qu'il désire voir à l'écran. Le maquilleur se charge alors de construire un robot grandeur nature manipulé par câble, tandis que Doug Beswick (**Evil Dead 2**) et Peter Kleinov (**Evil Dead 3**) animeront image par image une réplique miniature du Terminator pour les plans où le robot est en mouvement et vu en



DEUX TROUS NOIRS POUR LES YEUX

Georges McGuinnis, créateur des robots du **Trou noir** vous parle: « *Pour V.I.N.C.E.N.T et B.O.B, les producteurs de Disney voulaient des yeux animés. Je leur ai alors proposé d'utiliser des matrices de Ferrari-Packard. Vous pouvez en voir dans les tableaux d'affichage alpha-numériques: ce sont de petits disques qui papillonnent quand on les ferme. On peut créer toute forme de regard avec ce genre de disque. Mais ils ont eu des problèmes à les animer lors du tournage, et comme les comédiens en avaient assez d'attendre que les marionnettes daignent fonctionner, ils ont opté pour de simples points noirs, ce qui a désespéré tous les techniciens qui avaient travaillé sur les robots* ».
Vous pouvez admirer, ci-dessus, des dessins conceptuels pour ces deux robots.



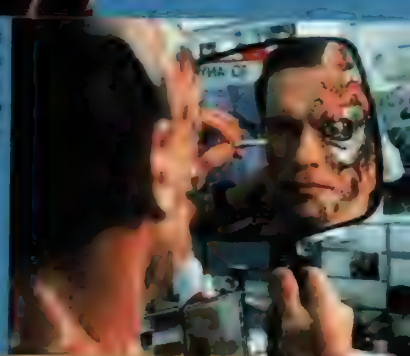
Ci-dessus: V.I.N.C.E.N.T et B.O.B, les deux robots mièvres du ***Trou noir****.*

À gauche: Arnold recouvert de prothèses en mousse de latex pour ***Terminator****.*

À droite: Le T-800 de ***Terminator*** *dans toute sa splendeur. Une superbe marionnette signée Stan Winston, construite d'après des dessins de James Cameron.*

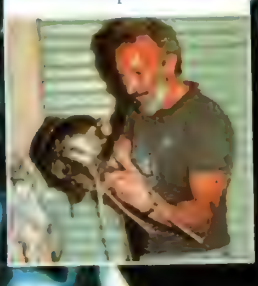
À droite: Arnold entre les mains expertes du maquilleur Jeff Dawn pour ***Terminator 2****.*

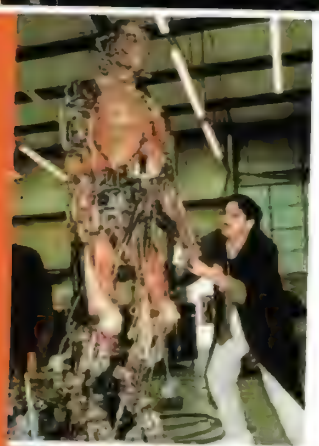
Ci-dessous: Copie transalpine de la fameuse séquence de réparation de ***Terminator*** *dans* ***Atomic Cyborg****.*



UN BOUT D'ALUMINIUM

Pour un plan de retake qui voit l'œil du Terminator s'éteindre sous une énorme presse d'acier, Stan Winston (photo ci-dessous, au travail sur la tête d'un T-800) et James Cameron se contentèrent d'une petite lampe rouge reliée à un potentiomètre, d'un morceau de papier aluminium et d'un peu de fumée de cigarette. La méthode D dans toute sa splendeur!

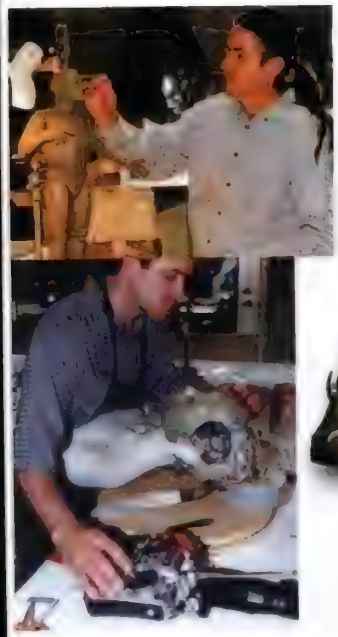




Ci-dessus: Une des victimes du Virus dans le film éponyme de John Bruno.

À gauche: Steve Johnson apporte la dernière touche à une créature « Telemetric » de ***Virus.***

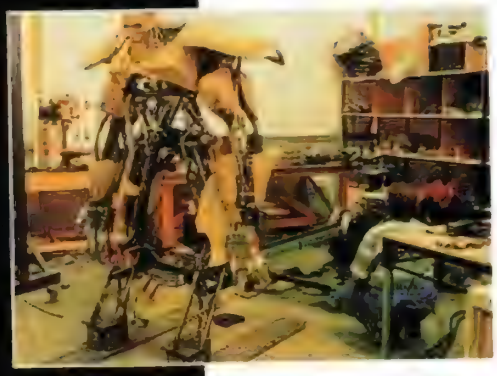
Ci-dessous, de haut en bas: Un des robots construits par le Jim Henson Creature Shop pour ***Perdus dans l'espace*** */ Le robot d'Eric Allard dans* ***Appelez-moi Johnny 5*** *de John Badham.*



Ci-dessus, de haut en bas: Le sculpteur Jim Kagel peaufine l'une des études du costume de ***L'Homme bicentenaire*** */ Le responsable du département animatronique du Studio XFX de Steve Johnson, Lennis Mc Donald, contrôle les mécanismes faciaux du costume porté par Robin Williams. Le résultat en haut à droite.*

Ci-contre: L'ABC Robot de ***Judge Dredd*** *martyrise le Judge Ashley (Diane Lane).*

Ci-dessous: L'ABC Robot en cours de fabrication dans l'atelier de Joss Williams.



pieds. Quant aux scènes où l'enveloppe charnelle du Terminator révèle ses entrailles métalliques, l'équipe opte soit pour une fausse tête d'Arnold animée à la main, soit pour le boldy-builder maquillé grâce à des prothèses en mousse de latex. Enfin, dans une séquence anthologique de réparation, Winston moule le bras d'Arnold et y glisse la main fluette d'un pianiste qui animera les doigts du robot. Un effet aussi simple qu'inédit, que n'hésitera pas à pomper Sergio Stivaletti (**Dellamorte Dellamore**) dans **Atomic Cyborg** de Sergio Martino (caché, le coquin, derrière le pseudo autrement plus anglo-saxon de Martin Dollman). Winston reviendra à la robotique dans **Frankenstein 2000** (1986) de Jean-Claud Lord, où il imagine un costume très daté de cyborg, et dans **Aliens** (1986), où il transforme Lance Henriksen en androïde. Si vous voulez d'ailleurs savoir comment Henriksen fut coupé en deux par le maquilleur, un long discours est inutile. Reportez-vous simplement au film à la durée 2h 28min et 55 s (pour la version longue uniquement). Attention au choc! Enfin, Winston réemploiera, grosso modo, des techniques similaires pour **Terminator 2** en 1992, ainsi que dans le show *Terminator 2 3-D* en 1996.

ALLARD, ROI DES ROBOTS

Nous vous avions annoncé que nous reparlerions d'Eric Allard (mais si, **Le Trou noir**...). Chose promise, chose due: nous sommes en 1986 et pour son conte pacifiste crétin, John Badham charge Allard de construire le Johnny 5 de **Short Circuit**. Pour la première fois dans sa carrière, Allard et les membres de sa toute nouvelle société, All Effects Company, mettent au point une technique intitulée « Telemetric ». Développement d'un concept imaginé par Rick Baker du temps où il fut attaché à **E.T.**, les créatures « Telemetric » sont animées par un technicien portant un exosquelette: tous les mouvements que ce dernier effectue, sont transmis à la créature. Si la « Telemetric » demande de longs mois de préparation, en revanche elle garantit de larges économies de temps et de personnel une fois sur le plateau. Eric Allard ripostera les années suivantes avec la séquelle de **Short Circuit**, **Appelez-moi Johnny 5**, le Michael Jackson robotisé de **Moonwalker** (1989), un cyborg travelo de **FX2, effets très spéciaux** (1991) et les enseignants high-tech de **Class 1999** (1990) de Mark Lester. Pour ces derniers, Allard s'associera avec le maquilleur Rick Straton (un assistant de Stan Winston) qui recouvrira les squelettes métalliques de lambeaux de chair en latex. Une collaboration qu'Allard poursuivra avec Steve Johnson (**La Mutante**) sur **Virus** (1999) de John Bruno. En 1995,

La mode automne-hiver de ***Judge Dredd*** *: un épais maquillage en mousse de latex, fibre de verre et aluminium (pour le casque) qu'endura l'acteur Chris Adamson.*

l'ABC Robot de **Judge Dredd**, inspiré par les machines de guerre Hammerstein du comics, réutilisera en partie la « Telemetric » d'Allard pour les mouvements généraux de la créature, tandis que les yeux, la bouche ou les doigts seront radiocommandés. C'est Joss Williams (**Sleepy Hollow**), déjà responsable des armes et des véhicules du film, qui se chargera de construire en cinq mois ce robot mécanique. Un robot entièrement radiocommandé cette fois, c'est celui de **Perdus dans l'espace** (1998) de Stephen Hopkins. Le Jim Henson Creature Shop y applique son système d'animation, le « Henson Performance Control System », descendant illégitime du « Telemetric » d'Allard, croisé avec une forme plus traditionnelle de marionnetterie.

50 % LATEX, 50 % URÉTHANE, 100 % BOTTIN

En 1987, l'incroyable Rob Bottin lance un grand coup de pied dans la fourmilière des faux robots, en créant le personnage titre de **RoboCop**. Dix mois seront nécessaires à Rob et à ses ouailles pour créer le costume que portera Peter Weller. Tandis que Bottin décide de créer sa propre version d'Iron Man, un Paul Verhoeven très exigeant, pousse les artistes à bout de nerf en refusant quasi systématiquement leurs concepts. À tel point que Bottin manque de lâcher l'affaire en pleine pré-production. Au final, RoboCop sera constitué d'un costume en mousse de latex noire, recouvert de divers éléments rigides en polyuréthane peint couleur acier. La touche finale de réalisme, c'est le mime Moni Yakim qui l'apporte en entraînant Peter Weller à bouger comme le ferait un robot. Lorsque, plus de dix ans après, Steve Johnson transformera Robin Williams en **Homme bicentenaire**, il optera pour des techniques similaires. Mais le costume porté par Williams sera composé de plastique thermoformé, placé sur une structure en fibre de verre. De plus, contrairement à son illustre prédécesseur, Johnston refuse que son robot, qu'il qualifie d'i-Mac géant, comporte une quelconque pièce flexible. Puzzle ultra complexe, le costume de **L'Homme bicentenaire** est composé d'une multitude de pièces rigides, qui s'emboîtent les unes dans les autres. Ainsi, une main est constituée d'une centaine de morceaux différents, qu'il fallut sculpter, mouler, peindre, ajuster, etc. Au final, plus de cent soixante personnes, travaillant 24 heures sur 24, se relayeront pour mener à bien cette tâche de titan. À l'inverse, le Mean Machine de **Judge Dredd** n'est constitué que de matériaux souples (la mousse de latex), excepté pour un avant-bras en fibre de verre. Pour l'occasion, l'un des auteurs de la BD, Chris Halls, est chargé de porter à l'écran sa création avec l'aide du maquilleur Nick Dudman (**Batman, La Menace fantôme**). C'est le squelettique Chris Adamson qui portera le lourd maquillage de Mean Machine. Le malheureux sera forcé au jeûne durant le tournage pour ne pas abîmer le maquillage.

Ci-dessus : L'armure gris-bleu du flic d'acier (Peter Weller) dans **RoboCop 2**

Ci-contre, de gauche à droite : Le défunt Dave Allen anime l'un des robots géants de **Robojox** *! Le résultat à l'écran.*

LE CALVAIRE DE ROBOCOP

Vous voulez vous fâcher avec Peter Weller ? Parlez-lui du costume de RoboCop. Non seulement huit heures étaient nécessaires à sa pose, mais l'acteur mourrait de chaud à l'intérieur, perdant jusqu'à trois kilos par jour dans ce sauna ambulant (on le voit souffrir dans la photo ci-dessus). Enfin, le costume restait d'une souplesse très limitée : RoboCop peinait à monter un escalier, et ne pouvait ni rentrer ni sortir d'une voiture en un seul temps. Et encore, Weller avait échappé au pire, Bottin ayant découvert pendant ses longues recherches un nouvel uréthane, à la texture très convaincante. Mais le casque sentant très fort le vomi de bébé, il fut écarté au profit de la classique fibre de verre.

Ci-dessus, de haut en bas : Stephan Dupuis maquille Peter Weller puis Robert Burke dans **RoboCop 1**, **2** *et* **3**.

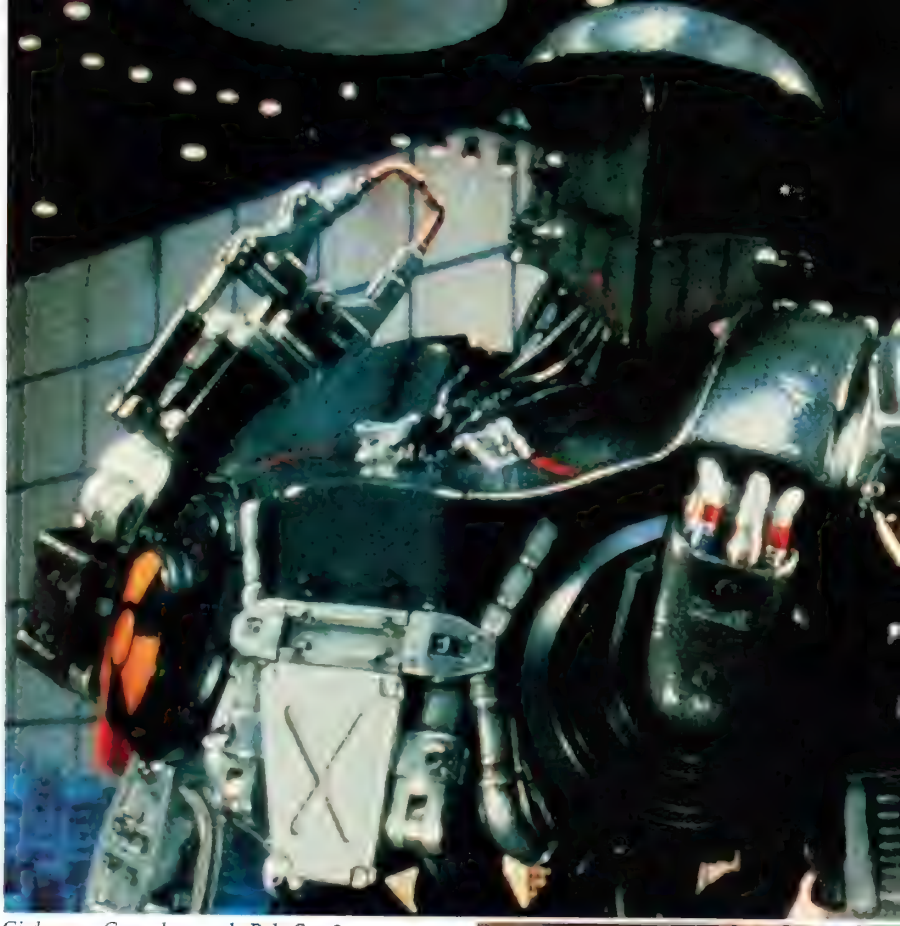
MINI ROBOTS POUR MÉGAS EFFETS

Une autre star métallique de **RoboCop** fera appel à des techniques très différentes d'effets spéciaux : le robot ED 209, créé par Craig Hayes, et animé image par image par Phil Tippett sur cinquante-cinq plans réalisés en cinq mois. Devant ces délais serrés, un budget étriqué, et face à la volonté de Verhoeven de conserver une caméra très mobile dans les plans truqués, Tippett renouera avec les classiques écrans de rétro-projection pour incruster sa marionnette au milieu des acteurs. Pour **RoboCop 2** (1990), il réussira même à boucler, en seulement dix mois, cent soixante plans truqués où figure Cain ressuscité en énorme machine de guerre. Un robot autrement plus complexe qu'ED 209, puisque le squelette interne du nouvel ennemi du flic d'acier est composé de 700 pièces métalliques ! Fait curieux : cette créature ressemble à certains croquis qu'avaient effectués Rob Bottin et son équipe pour **RoboCop**. Les techniques de Tippett seront aussi adoptées par l'animateur Dave Allen sur **Robojox** (1990) ou **Robo Wars** (1993), deux productions Charles Band ; par les frères Chiodo (**Killer Clowns From Outer Space**) pour les mortels et minuscules Screamers de **Planète hurlante** (1995) de Christian Duguay ; ainsi que sur **Miracle sur la 8ème rue** (1987). Pour ce dernier film, c'est l'animateur d'ILM, et ancien assistant de Tippett, Tom Saint Amand, qui anime des robots enfantins, tandis que leurs parents sont manipulés comme des marionnettes à fils.

L'ÈRE DIGITALE

Évidemment, l'image de synthèse s'intéresse vite aux robots. C'est **Toys** (1992) de Barry Levinson qui ouvre le bal : pour des plans généraux montrant les jouets belliqueux, Pacific Data Image (société reconvertie aujourd'hui dans les films en synthèse avec **Fourmiz** ou **Shrek**) anime sur des Silicon Graphics quantité de petits robots numériques. Lucas truffera ensuite ses éditions spéciales de **Star Wars** de robots virtuels, et même Phil Tippett se verra contraint d'abandonner les savoureuses techniques des **RoboCop**, pour créer le Goliath synthétique de **Virus**. Si les très complexes robots numériques de **Matrix** (qui vaudront un Oscar aux techniciens de Manex), ou de **Lara Croft: Tomb Raider** (Mill Film, la société de Ridley et Tony Scott, modélise le robot Simone qui ouvre le film), ont systématisé l'emploi de robots digitaux, deux récents films méritent le détour d'un point de vue purement technique. En premier lieu, **Planète rouge** propose une créature mécanique féline qui pète les plombs : EMEE. C'est le designer Ron Cobb (**Star Wars**, **Conan le barbare**) qui crée l'apparence du robot, tandis que les techniciens de Cinesite (**X-Men**) se chargent d'animer le prédateur d'acier selon des techniques déjà éprouvées, un an auparavant, par les techniciens d'ILM sur **La Menace fantôme**. **L'Épisode I** de **Star Wars** est en effet garni de robots en tous genres, comme les Battle Droïds, des robots blancs idiots exclusivement réalisés en image de synthèse par la star de la firme, Dennis Murren. Là où ILM innove réellement, c'est pour un Z6PO décarcassé : un technicien habillé en vert et filmé devant un fond de la même couleur, manipule grâce à des tiges reliées à son corps cette grande marionnette. Toutes les parties vertes de l'image sont ensuite effacées par ordinateur, et Z6PO semble se mouvoir avec la grâce des premiers épisodes. Ces techniques seront développées et perfectionnées pour **A.I.** par le même Dennis Muren, qui travaillera main dans la main avec Stan Winston. Pour le coup, le film de Spielberg réunit toutes les techniques précitées (exception faite de l'image par image), et y adjoint des maquillages numériques d'un réalisme saisissant. Bref, le film-somme par excellence sur le sujet, et l'œuvre idéale pour conclure ce dossier.

Julien Dupuy



Ci-dessus : Gros plan sur le RoboCop 2. Ici une miniature animée image par image par Phil Tippett.

LE CALVAIRE DE ROBOCOP (SUITE ET FIN)

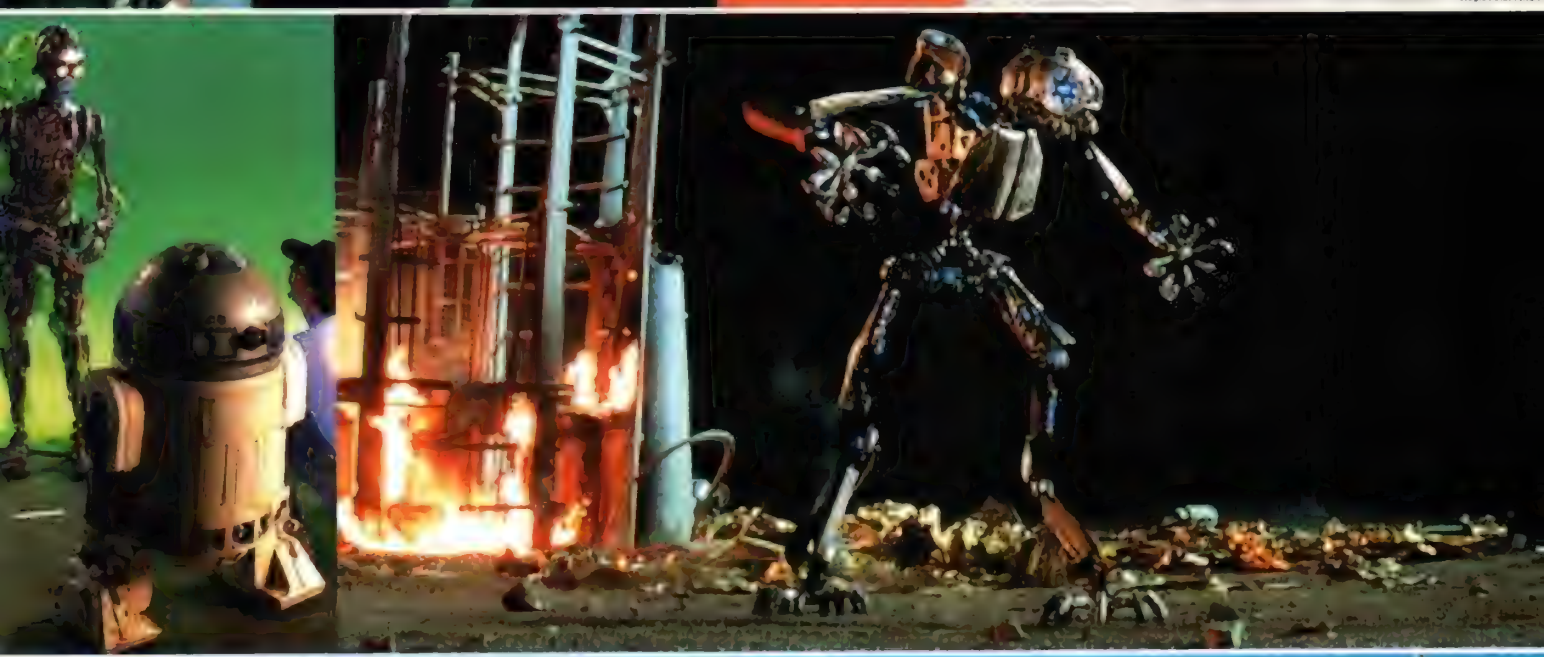
Échaudé par son expérience sur le premier volet, Weller (photo ci-dessus, s'entraînant en compagnie de sa doublure) fait stipuler dans son contrat que le costume de la séquelle soit plus souple, plus confortable et surtout moins chaud. Chris Walas (**La Mouche**) et l'assistant de Rob Bottin, Dennis Pawlick, mettent au point une nouvelle armure isolée dans laquelle… le comédien meurt de froid ! Éreinté, Weller cédera sa place à Robert Burke dans **RoboCop 3**. Courageux, Burke terminera une prise avec une épingle d'attache plantée de cinq centimètres dans ses abdominaux.

*Ci-contre, de gauche à droite : Le maquettiste Greg Jein à l'œuvre sur lesenfants robots de **Miracle sur la 8ème rue** / Le Z6PO décarcassé de **La Menace fantôme**, animé par Michael Lynch devant un écran vert / AMEE, une créature digitale signée Cinesite pour **Planète rouge**.*

Ci-contre, de gauche à droite : Steve Gawley, chef maquettiste d'ILM, et l'un des Battle Droïds qui servit de repère à l'équipe de tournage / L'armée synthétique de Dennis Muren.

À droite : Phil Tippett au travail sur l'ED-209 de ***RoboCop****.*

À droite : croquis de production des frères Chiodo pour un Screamers de ***Planète hurlante****.*



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / es séries de Gerry Anderson ..

33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis..

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil /** int. Wes Craven...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini..

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell..

40 Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert..

41 House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston..

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques» ..

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int. Stuart Gordon, .

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante..

50 RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett..

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven, .

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence..

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter..

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / **«vendredi 13,** l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «Empire , grandeur et décadence» .

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d **Evil Dead 2**. .

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg , interview et dossier ..

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV ***Freddy***..

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du fantastique» ..

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»..

62 «*ILM* : la grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal /** ***Freddy*** TV / **Basket Case 2 / Frankenhooker**...

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava.

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5..

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs..

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / ***Twin Peaks*** (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier **«La Malédiction»** / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2 ..

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld..

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6** ..

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**.

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker ..

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3** ..

82 Fortress / Trauma / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

84 Jurassic Park / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***..

85 Spécial Dinosaures : **du Monde Perdu à Jurassic Park /** int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante..

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf /** tous les **Hurlements / Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart**...

90 The Crow / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**..

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda.

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 Dellamore Dellamorte / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés /The Kingdom...

97 *X-Files* / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer /** ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe**...

100 Spécial 100 pages / ***X-Files* / Toy Story /** «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures..

102 Sp. 100 pages / ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...**

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark .

104 *X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / int. Carpenter, Martin Landau. .

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway** ..

106 Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le Sème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV..

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro Godzilla / int. Wes Craven..

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*.

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn ..

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier** ..

112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6..

113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade .

114 Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore»...

116 Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* / dossier «Séries TV» ..

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**..

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slasher»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»..

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars ` Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke**..

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / ***Resident Evil 3***...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**..

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** rétro **Hellraiser**...

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / ***San Ku Kaï*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / Dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster **Final Fantasy**

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / Dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

IMPACT

1 **Commando** / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 **Highlander** / Rutger Hauer / Les films de la *Cannon*...

3 **Hitcher** / **Cobra** / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 **Jack Burton** / **L'Invasion vient de Mars** / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants** / **From Beyond** / carrière Jésus Franco...

7 **Platoon** / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 **Full Metal Jacket** / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 **Running Man** / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 **Hellraiser 2** / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 **Double Détente** / **Beetlejuice** / **Maniac Cop** / dossier **Emmanuelle**...

16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 **Freddy 4** / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 **Freddy 4** / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 **Indiana Jones** / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouche 2**...

21 **Total Recall** / **Freddy 5** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 **Batman** / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 **Robocop 2** / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 **Total Recall** / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / Hong Kong Connection / **Cabal**...

31 **Highlander 2** / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 **Le Silence des Agneaux** / **Predator 2** / **Terminator 2**...

33 **Terminator 2** / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 **Terminator 2** / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / **Universal Soldier** / **Alien 3**...

37 **Les Nerfs à Vif** / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «Black is Beautiful» 4...

38 **Basic Instinct** / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 **L'Arme Fatale 3** / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Flics»...

42 **Dracula** / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 **Bad Lieutenant** / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 **Cliffhanger** / **True Romance** / dossier «Action Men»...

45 **A Toute Epreuve** / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 **Le Fugitif** / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold Stallone...

51 **Pulp Fiction** / **Killing Zoé** / dossier ***Amicalement Vôtre***...

52 **Speed** / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 **True Lies** / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 **Frankenstein** / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD/ciné»...

55 **Les Evadés** / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 **Judge Dredd** / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski...

57 **Mort ou Vif** / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 **Judge Dredd** / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 **Mortal Kombat** / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 **Seven** / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 **Broken Arrow** / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier Crying **Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 **L'Effaceur** / Le Grand Tournoi / **Rock** / **Twister** / **Fargo**.

64 **Mission Impossible** le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 **Au Revoir à Jamais** / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «Films catastrophe»...

66 ***X-Files*** / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 **Batman & Robin** / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 ***X-Files*** / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 **Copland** / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**...

71 **Titanic** / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / **Spawn** TV...

72 **Jackie Brown** / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 **Un Tueur pour Cible** / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 **L'Arme Fatale 4** / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 **Chapeau Melon** le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 **Le Masque de Zorro** / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage...

77 **Soldier** / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / ***Oz*** / carrière Shane Black...

78 **Star Wars** / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 **Matrix** / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / poster index des n°1 à 79...

81 Dossier ***Buffy*** / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**...

82 **Austin Powers 2** / **Fight Club** / ***Les Sopranos*** / Le X fantastique...

83 **Sleepy Hollow** / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / ***The Practice***...

84 **American Psycho** / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / ***Buffy*** & ***Angel***...

85 **X-Men** / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

86 **M:I-2** / **Gladiator** / Cannes 2000 / ***Sydney Fox***...

87 **X-Men** / **Shanghaï Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 **The Cell** / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 **Incassable** / ***X-Files*** / ***Dark Angel*** / carrière Kitano / **Way of the Gun**...

90 **Hannibal** / **Traffic** / **Tokyo Fist** / **Baise-moi** / carrière Mark Dacascos...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à

D.I.P., anciens numéros Mad Movies,
18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 16.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE CHAQUE NUMÉRO SUR MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

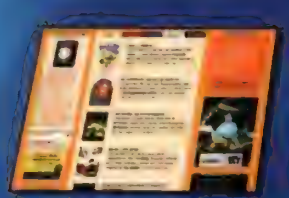
MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90

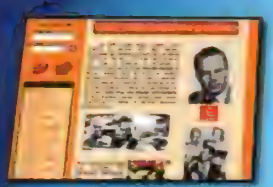
Pour être informé avant plutôt qu'après...

DVDRAMA.COM

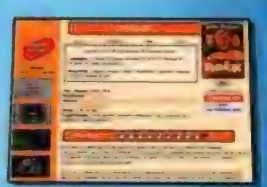
Le Premier Quotidien du DVD



Toute l'actualité du DVD

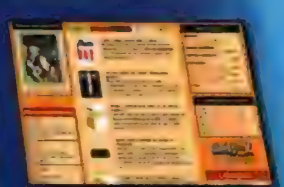


Des news et previews tous les jours



Plus de 100 tests DVD par mois

Le forum du DVD



Les affaires du DVD tous les bons plans

"un incontournable bookmark pour tous les passionnés de DVD"
PREMIERE

Toute l'actualité du DVD en temps réel

Une équipe de 15 journalistes - 100 nouveaux tests de DVD par mois - Des forums de discussions, d'achats et de ventes - Des concours...

http://www.dvdrama.com

Madgazine

GUIDE DVD•VIDÉO•TÉLÉ•MUSIQUE•MANGA•JEU VIDÉO

Silent Hill 2
Un avant-goût de l'enfer

sommaire

#60 DVD zone 2
Hannibal Lecter, l'original, est de retour dans une édition à se pourlécher les babines. **Little Nicky** a des flatulences en 5.1. Le Criterion d'**Armageddon** dépote beaucoup moins en zone 2 qu'en zone 1. Et aussi : la guerre selon Stone avec **Platoon** ; la guerre selon Mostow avec **U-571** ; le film noir selon McQuarrie avec **Way of the Gun** ; le film noir selon James Gray avec **The Yards** ; l'humour selon les frères Coen avec **Arizona Junior** ; l'humour selon Travolta avec **Battelfield Earth**...

#65 DVD zone 1
Deux films méconnus et qui ne le méritent pas : **Schlock** (avec John Landis déguisé en singe) et **The Wicker Man** (avec Christopher Lee déguisé en femme).

#66 DVD inédits
Une bonne fournée de productions Full Moon, et deux pauvres succédanés du cinéma de Paul Verhoeven. En bonus : la VHS fait de la résistance.

#69 BO
Plein de B.A. dans les BO : Elliot Goldenthal anoblit **Final Fantasy**, Don Davis rend hommage à John Williams, et Miklos Rozsa propulse **Sodome et Gomorrhe** dans la légende.

#70 TÉLÉ MANIAC
Tout ce qu'il faut savoir pour tomber amoureux de la nouvelle héroïne de James Cameron : ***Dark Angel***.
En bonus, la rentrée de la télé.

#72 ANIME NATION
Deux fiers émissaires de la Japanimation ouvrent cette nouvelle rubrique.
Leur nom ? **Kamui** et **Arion**...

#74 PLAY MAD
Nos envoyés spéciaux se sont plongés dans l'enfer de **Silent Hill 2** et en sont revenus des cauchemars plein la tête.
Ils vous en font profiter.

Le Silence des agneaux

DIX ANS APRÈS SA SORTIE, *LE SILENCE DES AGNEAUX* PROVOQUE TOUJOURS LA MÊME FASCINATION. CETTE ÉDITION SPÉCIALE ARRIVE DONC AU BON MOMENT POUR PROUVER QUE LE FILM DE JONATHAN DEMME N'A PAS USURPÉ SON IDENTITÉ DE CLASSIQUE INSTANTANÉ. COPIE PARFAITE, DOCUMENTAIRE PASSIONNANT, SCÈNES COUPÉES... LA PREUVE EN DEUX DISQUES PARTICULIÈREMENT BIEN REMPLIS...

Cela paraît évident aujourd'hui, mais le fait que **Le Silence des agneaux** gagne une tripotée d'Oscars, et pas des moindres, en a épaté plus d'un à l'époque. On le sait, la prestigieuse Académie a toujours eu besoin d'un alibi auteurisant pour féliciter le gagnant de l'année (on les cherche encore dans **Miss Daisy** et **Shakespeare in Love** d'ailleurs). Pourtant, le réalisateur Jonathan Demme aura tout fait pour se mettre en retrait par rapport à son sujet. Connu jusqu'alors pour avoir brillamment servi la soupe à ce vieux briscard de Roger Corman, le réalisateur n'était pas, jusque-là, abonné aux cérémonies de la belle Hollywood. Réflexion faite, c'est probablement le brillant portrait de femme érigé par la performance subtile de Jodie Foster, elle-même dirigée au poil par son réalisateur, qui a conforté la puissante Mecque du cinéma dans l'idée (faussée bien entendue) qu'elle produit des films à consonance féministe (des films de Julia Roberts en fait). Les oripeaux de la série B ne seraient donc pour rien dans l'immense qualité du film ? Ben voyons...

Le documentaire d'une heure « Dans le labyrinthe » réalisé à l'occasion de cette édition spéciale, met l'accent sur plusieurs composantes du film. Il rappelle d'abord aux étourdis que **Le Silence des agneaux** n'était pas un projet facile, bien qu'il soit adapté d'un best-seller. Prévu à l'origine par et pour Gene Hackman (qui s'est désisté à cause de la noirceur du sujet), le film a été récupéré par Mike Medavoy (vice-président d'Orion à l'époque) qui n'envisageait que Demme à la réalisation du film. Connaissant son passif dans la série B à poigne, Medavoy force le réalisateur à lire le roman de Thomas

*Scott Glenn, Jodie Foster et Anthony Hopkins, le trio vedette du **Silence des agneaux**.*

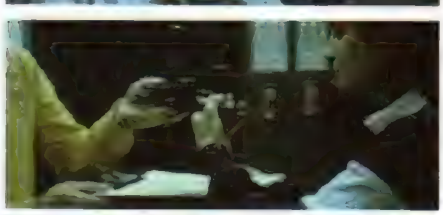
Harris. Celui-ci accepte finalement de prendre en charge l'adaptation (c'est le personnage de Clarice qui l'en a convaincu) et envisage Michelle Pfeiffer dans le rôle principal, rejetant sans cesse la candidature de Jodie Foster. Lorsque la belle Michelle frémit à l'idée de se faire éjaculer dans l'œil par un psychopathe sexuellement frustré, la Foster (un Oscar dans la poche déjà) débarque sur le projet qui devient immédiatement bankable. Le documentaire met alors l'accent sur les décisions du réalisateur, qui devient le vrai maître d'œuvre du projet. En faisant intervenir les principaux acteurs de cette production hors normes, il va également révéler le statut acquis au fil des ans par le film. Des déclarations dérangées de Ted Levine, effrayé à l'idée de jouer un serial killer, aux propos communs du vétéran cabotin Anthony Hopkins (« Pourquoi le succès du film ? Parce que les gens aiment avoir peur »), le tour d'horizon est quasiment complet et chacun s'attarde sur les qualités de Jonathan Demme. Le monteur du film, Graig McKay, admet même le regard baissé et le doigt dans la bouche, qu'il n'avait jamais eu l'idée, lors du pré-montage, de mettre les deux actions finales (celle de Clarice et celle du FBI) en parallèle afin de parfaire la tension sous-jacente de la séquence. C'est le réalisateur qui lui suggéra cette idée d'une efficacité redoutable. Le documentaire se clôt sur l'accueil réservé au film. En dehors des louanges de la critique et de l'intérêt du public, **Le Silence des agneaux** aura surtout réveillé la colère injustifiée des ligues homosexuelles américaines. Et dire que personne n'a moufté à la sortie d'**Hannibal** !

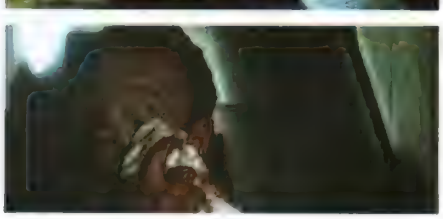
La présence des scènes coupées sur cette édition est primordiale dans le sens où elles confortent le spectateur dans les choix narratifs et thématiques du réalisateur. Du moment où Clarice, une bleue, obtient son arme (un symbole de virilité bien connu et ici inutile), au plaisir pris par Hannibal lors de son évasion, en passant par le chantage effectué par Jack Crawford sur le directeur de la clinique de transsexuels, aucune ne vient à manquer dans le métrage final. Elles sont pourtant au nombre de 21, mais la plupart développent des sous-intrigues par trop explicatives. La vision de ces séquences atteste quelque part de la rigueur formelle que Jonathan Demme s'est imposé, et qui fera par la suite la qualité d'une œuvre comme **Beloved**, son film de fantômes injustement méprisé. On lui pardonnera alors les excès de cabotinage d'un Hannibal Lecter parfois trop gourmand et à la frontière du ridicule. Le mois prochain, Tonton Mad vous démontrera que papy Ridley Scott a bien franchi cette frontière (ainsi que celle de la beauferie) avec son embarrassant **Hannibal**, le film qui lui enlève, après **G.I. Jane**, toute la crédibilité acquise par son travail dans la science-fiction. D'ici là, vous pouvez tranquillement vous rabattre sur ce **Silence** qui aura bien fait parler de lui.

Stéphane MOÏSSAKIS

ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : 21 SCÈNES COUPÉES (VOST) - BANDES-ANNONCES ET TV SPOT - FEATURETTE D'ORIGINE - DOCUMENTAIRE (VOST) - MESSAGE D'ANTHONY HOPKINS (VOST).

Trois scènes coupées : le chantage de Crawford, Clarice et son arme, l'évasion d'Hannibal.





Way of the gun

Trop écrit et pas assez réalisé, le premier film du scénariste Christopher McQuarrie (**Usual Suspects**) reste malgré tout attachant grâce à son désir évident de revenir à la source du polar, en passant par certains codes emblématiques du western. Le film se conclut sur un monstrueux gunfight qui réunit toutes les conditions adéquates : un bordel mexicain, des shotguns constamment chargés, un accouchement prématuré en second plan, de la sueur, de la poussière, du sang... Toutes les conditions moins une : une véritable topographie des lieux qui permettrait de prendre pleinement son pied face à ce spectacle qui renvoie fortement à l'œuvre la plus marquante de Sam Peckinpah. Dans son commentaire audio (en vost), le réalisateur prétend devoir la qualité de **Way of the Gun** à tous ses collaborateurs, mais c'est bien son propre parti pris qui en fait un film plus qu'intéressant. À savoir qu'aucun des protagonistes (des crapules pour la plupart) ne doit réagir selon un code hollywoodien qui viserait à les rendre plus sympathiques. Même si on imagine bien qu'un Benicio Del Toro a forgé sa brillante performance à même le plateau, McQuarrie reste de toute évidence le maître d'œuvre de cette réussite, que ce soit dans les bons comme dans les mauvais côtés du film. On aurait donc aimé que **Way of the Gun** dépasse le stade du film de scénariste pour devenir un bel exercice de mise en scène. Mais devant sa bonne foi évidente, on est prêt à lui pardonner beaucoup de choses...

S.M.

ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (EN VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - NOTES DE PRODUCTION BANDES-ANNONCES.

U-571

À cause de sa linéarité exemplaire, U-571 ne pouvait pas dresser qu'une toile de fond excitante en guise de panorama historique. Cette édition, similaire à celle parue en zone 1, se charge donc de prendre le relais. La section « Temoignage et documents », présentée sur le disque de suppléments, contient plusieurs propos qui situent les évènements historiques dont le réalisateur Jonathan Mostow s'est inspiré pour son film. C'est d'ailleurs lui qui dirige les interviews d'anciennes gloires de la Seconde Guerre Mondiale et de la Navy américaine. Divisée en quatre parties, cette section propose en outre des images d'archives assez étonnantes. Un peu court mais passionnant. Le making-of d'égale qualité se concentre quant à lui sur le production design du film. C'est ici qu'éclate le souci de réalisme de Mostow et de son équipe technique, dans le challenge de recréer un sous-marin d'époque en état de fonctionnement. La featurette « Coup de projecteur » couvre la fabrication du film d'un point de vue plus général, et demeure donc moins révélatrice du travail accompli par le réalisateur (censé réaliser **Terminator 3** rappelons-le). Mais voir ce bon vieux Dino De Laurentiis en action (il parle !) reste toujours un bonheur. Si l'on rajoute le commentaire audio sous-titré particulièrement loquace du réalisateur et le DTS 5.1 (idéal pour le bruit incessant du sonar), on obtient une édition classique mais solide, à l'image de ce film de sous-marin bien propre sur lui. Corvée d'achat soldat !

S.M.

ÉDITEUR . STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 16/9. SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (EN VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - COUP DE PROJECTEUR - TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS - FILMOGRAPHIES - BANDE-ANNONCE.

Platoon Édition Spéciale

Faut-il avoir vécu un événement pour savoir le retranscrire à l'écran ? Non, si l'on s'amuse à comparer le Omaha Beach de Samuel Fuller (**Au-delà de la gloire**) à celui de Spielberg (**Soldat Ryan**). De même, on est en droit de préférer le Vietnam fantaisiste de Cimino (**Voyage au bout de l'enfer**) à celui vécu de l'intérieur par Oliver Stone. Et il n'est pas inintéressant de constater les multiples renvois de **Platoon** à **Au-delà de la gloire**, leur étrange manière d'alléger certaines expériences, voire de les contourner pour se focaliser sur l'humain, comme si chacun des auteurs respectifs avait décidé de se recréer un passé pour mieux conjurer le traumatisme. Aujourd'hui encore, **Platoon** demeure cet étrange objet un peu factice, distant, en suspension, en tout cas à des lieux de la filmographie postérieure de son auteur. Rétrospectivement, on pourrait penser que la démarche pourtant terriblement sincère de Stone avait besoin de cette forme inavouée d'évitement pour mieux libérer la créativité de son auteur. Cette belle forme de thérapie constitue un des points forts, au milieu de tant d'autres, du passionnant documentaire qui parcourt cette édition. L'occasion de comprendre par l'image la réputation tyrannique qu'Hollywood a faite à Stone, ainsi que sa capacité à créer de véritables patrouilles d'artistes (des platoons ?), prêts à le suivre n'importe où, au mépris du danger. La copie du film étant tout ce qu'il y a de plus convenable, cette édition spéciale s'impose aisément, ne serait-ce que pour son cachet historique.

Rafik DJOUMI

ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : DEUX COMMENTAIRES AUDIO (OLIVER STONE ET DALE DYE EN VO NON ST) - DOCUMENTAIRE (VOST) - FEATURETTE (VOST) - GALERIE PHOTOS ET AFFICHES - TROIS SPOTS TV.

N E W S

● Un coup de gueule pour commencer. Buena Vista Europe a décidé de sortir le DVD de **Princesse Mononoke** d'Hayao Miyazaki sans le doublage japonais ! N'importe quoi. Pour connaître son mécontentement, une seule adresse Internet : http://web.ics.uci.edu/~mmdvdfix/mononoke_petition/mononoke_dvd_petition_eng.html

● La collection Cinéma de Quatre de Paul Duncan continue sur sa lancée avec les sorties en octobre de **La Planète des vampires** (également dispo en zone 1 chez MGM), **Les Créatures de Dracula, Hercule et la reine de Lydie, Rodan** et **La Guerre des monstres**. Du fun formellement bien en perspective, idéal pour le Noël.

● Studio Canal prévoit par ailleurs des sorties de **Saint Graal** (le meilleur film des cadets version), **Bandits bandits** (le meilleur film avec Sean Connery en vo), **Prince des ténèbres** (le meilleur film de Carpenter) et **Invasion Los Angeles** (le meilleur film de Carpenter aussi) pour la fin octobre. On vous tient.

● Chez FPE, du fantastique de haute volée avec **Carrie** (édition spéciale), **Vorace**, **La Mouche** de 1958 et sa suite, **Jack Burton** (encore le meilleur film de Carpenter !) en steelbook spécial, **Endiablé** et **Strange Days**. Il faut y penser entre les achats de fin d'année. Va falloir demander une autorisation de découvert.

● Chez FPE encore, un nouveau **Colors** et **Mississipi Burning** (pour le revival 68 et ses considérations raciales), **Kiss of Death** (pour le père Arno), **Yamakasi** (pour l'action comédie dopée et branchouille), **Stalingrad** en édition collector (pour la partouze de fin de semaine) ou encore **La Grande attaque du train d'or** (pour l'ambiance avec une tranche de cheval. Pour tous les goûts !

● Metropolitan prévoit la sortie des **Ames perdues** (pas celle avec Lauren Cantu, hein !) pour le mois de décembre prochain. Au programme, commentaire audio et scènes coupées. Pas passionnant, mais c'est aussi de la faute du film, faut dire !

● La série du DVD de **Pearl Harbor** est déjà prévue le 7 décembre prochain, pour les 60 ans de la fameuse attaque. Cette édition se comprendra par les cinq minutes de son numéro que le distributeur a décidé de rétrograder au rayon « Collector's Edition » au second disponible en zone 1 qu'à partir du 15 janvier prochain. Dommage...

● La trilogie du **Parrain** en DVD arrive dans les bacs le 30 octobre prochain, dans un luxueux coffret orné par l'éditeur comprenant également un disque de suppléments bien... supplémentaires. En tout cas, voilà une offre qu'on ne peut pas refuser (sorry, bien !)

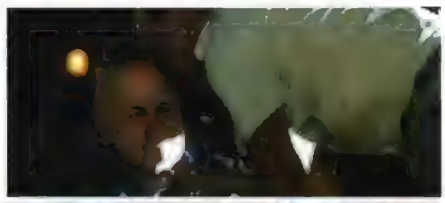
● Toujours chez Paramount pour les irréductibles, on note à côté d'une dizaine de plus grosses sorties de l'histoire du cinéma en 4 mètres cube des **Y a-t-il un flic ?** 1 film de plus que les trois films avec leurs commentaires audio déjà édités séparément. Indispensable !

● La Warner sort enfin **Le Dernier des Mohicans** de Michael Mann en zone 2 (prévu à l'origine à cette édition intégrant les pistes alternatives et les rushes) sauvés par Spielberg sur le zone 1. Mystère.

Armageddon

La prestigieuse collection Criterion débarque au pays des « fromages qui puent » par le biais de Buena Vista. Témoin cette ressortie d'**Armageddon**, le blockbuster-badaboum de l'ami Michael Bay, le filmmaker qu'on adore détester (où qu'on déteste adorer, c'est selon). Deux disques pour faire le tour du bidule, ce n'est pas rien et pourtant… Première constatation, il ne s'agit pas du director's cut disponible en zone 1 (probablement pour cause de vf inexistante). Sensiblement plus long de quelques minutes qui enrichissent le drame humain déchirant Bruce Willis (dit Bruçounet) et sa famille, ce director's cut comporte notamment une très belle scène entre le Last Action Hero et son vieux père mourant (interprété par Lawrence Tierney) qui brille ici par son absence. L'autre particularité de ce nouveau montage réside aussi dans une meilleure lisibilité narrative. Sans que l'on sache vraiment pourquoi, le réalisateur avait décidé d'agrémenter certaines scènes d'action de plusieurs plans alternatifs qui améliorent quelque peu le découpage, sans pour autant changer le ton général du film. La preuve que le problème majeur de Michael Bay ne réside pas dans la durée limitée de ses plans, mais bien dans sa volonté de casser les règles de la gestion de l'espace, au détriment de la bonne compréhension du film par son public. Avec ce director's cut, l'explosion de la station Mir (une partouze de couleurs criardes et de gueulements inaudibles) devient soudainement plus limpide. Dommage que les « fromages qui puent » ne puissent pas en faire l'expérience.
On s'en doute, Criterion revend sa valeur ajoutée à prix d'or et on imagine bien que Buena Vista n'a récupéré que le matériel accessible à moindres frais. Pour assouvir votre cinéphilie (est-ce compatible avec **Armageddon** ? OUI !), vous pourrez donc vous repasser l'horripilante guimauve d'Aerosmith en boucle, et triper sur trois scènes coupées d'un intérêt relatif (ah si, une rare séquence d'apesanteur d'un film qui se déroule pourtant dans l'espace !). Pas de commentaire audio multiple (et celui qui a déjà fait l'expérience d'un commentaire de Michael Bay sait qu'il manque ici une bonne tranche de rigolade),

Bruce et son papa, absents de l'édition zone 2…



Steve Buscemi en apesanteur. (scène coupée)

pas de bêtisier idiot (où Bruçounet chante YMCA), pas de TV spots propagandistes (« Pour l'amour, pour l'honneur, pour l'humanité, pouêt-pouêt ! »). Zut, flûte, caca boudin, mais que reste-t-il ?!? Une galerie de storyboards plutôt chiche, et deux featurettes intéressantes sur la production value du film que l'on a parfois bien du mal à entrevoir dans le film justement. La plus conséquente concerne les effets spéciaux, et propose des propos de Richard Hoover, Hoyt Yeatman et Pat McClung qui parlent surtout des difficultés rencontrées et des entorses à la crédibilité, décision prise de concert avec le réalisateur. De manière très professionnelle, les images de tournage, les storyboards et les différents stades des effets s'enchaînent sans révélation particulièrement savoureuse. De l'information pure. L'autre featurette concerne le production design. Reste la copie du film, présentée en 16/9, contrairement au Criterion zone 1. Elle est tout bonnement phénoménale !

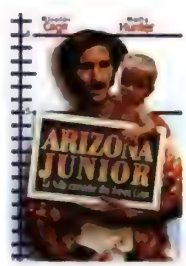
S.M.

ÉDITEUR : BUENA VISTA HOME ENTERTAINMENT. TRANSFERT 2.35 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : DEUX FEATURETTES (SFX ET DÉCORS) EN VOST - STORYBOARDS - SCÈNES COUPÉES (VOST) - BANDE-ANNONCE - CLIP D'AERosmith.

Arizona junior

Après avoir fait sensation avec le fabuleux **Sans pour sang**, les frères Coen auront gentiment retourné l'ensemble des critiques avec cet **Arizona junior** et ses trente idées à la minute. Le père Stallone ne s'est d'ailleurs pas gêné pour en piquer une ou deux à l'occasion du bourrin **Rambo 3** (et oui…). Offrant au jeune Nicolas Cage (23 ans à l'époque) le premier rôle marquant de sa carrière, **Arizona junior** pose avant tout les rigoureuses bases comiques des deux frangins surdoués, bases que l'on retrouvera plus tard dans **Le Grand saut** et **O'Brother**. Tour à tour jovial, surexcité, parodique, loufoque et attendrissant, **Arizona junior** est malheureusement vierge de tout supplément, si ce n'est une bande-annonce pas franchement engageante. En attendant l'édition spéciale…

S.M.



ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE.

Battlefield Earth

Attention, DVD génial ! À noter tout d'abord la mention « version inédite ». Probablement parce que personne n'a vu le film en salles. Une chose est sûre, aucun des plans tournés (tous de traviole) n'a été rajusté ! Ensuite, le commentaire audio où le réalisateur Roger Christian s'excuse comme il peut : « *Il faut garder en tête que, tout ce que nous voulions faire, c'était un comic strip, c'est tout* ». Évidemment, le making-of inclu sur cette édition donne une autre version des faits et pour cause : il a été conçu avant que le film ne se fasse exploser par la critique. On y voit un John Trav(i)olta clamer haut et fort : « ***Battlefield Earth** ? Tous les grands noms d'Hollywood voulaient y participer !* ». Y'en a qui doivent le regretter aujourd'hui… De son côté, Roger Christian prône le réalisme à tout prix. C'est pourquoi John Travolta, grimé en Tata du bois de Boulogne, passe son temps à rouler des yeux, rire aux éclats (parce qu'il est diabolique, le mec !) ou encore buter des vaches. Quant à savoir si le film prône un quelconque message scientologue, et bien on passe trop de temps à rigoler pour le remarquer. **Battlefield Earth** ? Le meilleur film bis de ces dernières années !

S.M.

ÉDITEUR : WARNER HOME VIDEO. TRANSFERT 2.35, 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF (VOST) - FEATURETTE SUR LES SPFX (VOST) - STORY-BOARDS - BANDE-ANNONCE ET TV SPOTS - COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR ET DU PRODUCTION DESIGNER - MAQUILLAGE DE JOHN TRAVOLTA (AH BON ? IL EST MAQUILLÉ ?)

Orgazmo

Peu de temps avant de lâcher *South Park*, leur bombe comique, les trublions comiques Trey Parker et Matt Stone se sont mis en tête de réhabiliter le monde du porno californien, élément propre à une sous-culture qu'ils affectionnent particulièrement. Le résultat se nomme **Orgazmo**, ou encore les aventures de Joe Young (Parker himself), un Mormon propre sur lui qui se retrouve à interpréter un super-héros dans un boulard hard-crad. Le jour où le film devient le plus gros succès de tous les temps (devant **Star Wars** !) et où l'acteur se rend compte que son producteur fait partie de la mafia, Joe enfile le costume d'Orgazmo et part combattre le crime. Son arme : l'Orgazmoteur, un flingue dont le rayon provoque moult jouissances ! Refusant de s'appuyer sur le concept du personnage hors de son élément, Parker enchaîne les caméos (l'ex-porn-star Ron Jeremy fait du kung-fu !), joue sur les situations les plus débiles et repousse encore une fois les limites de la bienséance cinématographique en accumulant les morceaux d'anthologie (le DVDA shot, la grosse T-Rex, le Japonais rappeur, la doublure bite noire) qu'il serait malheureux de détailler à celui qui ne connaît pas le film. Pour bien faire, il faut donc se procurer ce monument que Studio Canal a eu la bonne idée d'adjoindre à sa collection Kulte. Pas de suppléments majeurs, une copie correcte sans plus, mais un prix tout petit-petit (139 francs de bonheur). Et dire que l'on n'attendait pas ce film en disque versatile de sitôt…

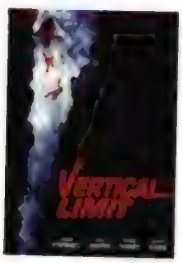
S.M.

Ron Jeremy, kung fu master !

Orgazmo et T-Rex... Aïe !

ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85, 16/9. SON 4.0 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE - FILMOGRAPHIES - CRÉDITS DÉBILES.

Vertical limit



Vertical Limit tente de concilier **Cliffhanger** et **Le Salaire de la peur** (une influence revendiquée par le réalisateur) et d'enrichir un drame humain sous haute tension de scènes d'action spectaculaires. Hélas, en ne tenant aucune de ses promesses, le film se ramasse sur tous les tableaux, en beauté. Et ce n'est pas ce DVD, pourtant gorgé de bonus, qui va lui donner une seconde chance. Ça commence d'ailleurs assez mal avec le commentaire audio du réalisateur et du producteur, rien de moins qu'une expérience surréaliste : c'est bien simple, on en vient à douter qu'ils commentent la version du film qui figure sur ce DVD. Il est pour le moins déroutant de les écouter s'extasier sur la nervosité de certaines scènes, alors qu'elles seraient plus à leur place dans une réalisation des ZAZ. Qui plus est, les deux participants passent plus de temps à remercier un à un tous les membres de l'équipe, qu'à détailler la création du film. Suivent un making-of de 25 minutes, très orienté promo et appuyant lourdement l'aspect « extrême » du tournage (« Above the limits of filmaking » promet l'accroche !), ainsi que 8 courtes featurettes mettant chacune l'accent sur un aspect particulier de la production du film : du parcours à suivre pour atteindre le K2, jusqu'à la préparation des acteurs, en passant par les effets visuels. On trouvera enfin un documentaire de la chaîne National Geographic, histoire d'insister encore un peu plus (pour les distraits) sur le fait que grimper le K2, c'est dangereux et que quand on tombe, ben on se fait très mal. Bien sûr l'image est parfaite, le 5.1 bien bourrin comme il faut, et tous les bonus sont sous-titrés, mais à quoi bon ?

Manuel COLOMBIER

ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (EN VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DEUX MAKING OF - FEATURETTE DU NATIONAL GÉOGRAPHIC - FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES.

et aussi...

VERCINGETORIX

Ça commence comme **Le Cinquième élément** (la caméra suit une étoile filante dans l'espace !), ça continue comme **Astérix et Obélix contre César** (avec des gags en coup-ci et ça se termine par La Danse des Canards (pan pan, coin-coin) Notre ami Berlan se prend pour le Mel Gibson de **Braveheart** dans cette parodie (ah non ?) de film épique dont l'édition bat des records en termes de vente DVD. Est-ce dû au commentaire audio sénile du réalisateur ? Au fabuleux sujet Ciné 6 diffusé sur la petite chaîne qui monte (qui a engagé des billes dans l'affaire) ? Ou alors tout simplement au film qui explose les limites du comique involontaire dans sa volonté de distraire un public jeune par divers effets de montages outrageusement **Matrix** like ? Autant dire que pour un blockbuster français **Vercingétorix** ne manque pas de dinosaures… (M6 Vidéo)

RAGING BULL

Prenez une édition simple qui ne date pas d'hier et ne répond donc pas tranchement aux normes actuelles (beau piqué mais zéro 16/9, zéro 5.1) rajoutez-y un second disque avec quelques blagues de Jake La Motta (pas spécialement le type le plus drôle du monde) et un bonus caché avec des photos du même bonhomme (pas spécialement le type le plus beau du monde) et là, pouf ! Vous obtenez une édition spéciale. Heureusement, un documentaire incluant les propos de l'indispensable Thelma Schoonmaker (monteuse de Scorsese et femme de Michael Powell) au travail et de quelques critiques poseurs vient remettre les choses en place. « You fucked my special édition ? » Un peu, oui… mais quel putain de film ! (FPE)

LE COLLECTIONNEUR

Morgan Freeman sur les traces d'un serial killer, ça vous dit quelque chose ? Normal, c'est voulu. Sauf qu'ici, **Seven** se transforme en thriller à papa à peine digne de la performance de l'acteur, généralement meilleur lorsqu'il est dirigé. On retiendra par contre le travail de la belle Ashley Judd, musclée de partout et adepte du kickboxing. **Le Collectionneur** ou quand une formule autrefois audacieuse (le polar poissard) devient, par les bonnes grâces du box-office, un produit de consommation courante. À déguster modérément un samedi soir… chez soi (Paramount)

WANTED, RECHERCHÉ MORT OU VIF

Keenan Ivory Wayans, c'est bien sûr le cerveau derrière le scabreux **Scary Movie**. Mais c'est aussi le scénariste et l'interprète principal de cette bonne vieille série B bien trous sec, qui n'aura pas rapporté un kopek lors de son exploitation en salles. Face à lui, un Jon Voight qui en fait des paquets, un Paul Sorvino la bouche pleine de pastas et quelques maltrats sadiques responsables de l'assassinat de la First Lady. Sans oublier LA scène du film : le héros se fait courser sur l'autoroute par une populace furibarde qui se ramasse tout le trafic en pleine poire ! Si l'on rajoute quelques dialogues anthologiquement débiles (« Tu es un guerrier sans couilles ! »), une belle facture filmique et des interviews en suppléments, vous vous jetez sur le DVD, non ? (Metropolitan)

KOMODO

Compte tenu de son budget ridicule (équivalent à celui du PQ sur **Jurassic Park**, les dinos faisant souvent leurs besoins) Michael Lantieri a fait un travail efficace avec son **Komodo**. Evidemment, toute confusion avec le film de Spielby est plus que volontaire, mais on ne reprochera pas au réalisateur de piquer les formules les plus éprouvées du B-Movie à base de monstres. Mais comme dirait notre bien-aimé Rafik Djoumi (surnommé « Le dino barbu ») : « Les streums ne sont pas assez gros, merde ! » Mauvaise langue va… (M6 Vidéo)

COLLECTION METROPOLITAN

Ça brade sec (99 francs le titre !) chez Metropolitan, mais ce n'est pas pour autant que l'éditeur va saloper le boulot. De cette nouvelle collection économique on vous recommande chaudement les belles copies de **Cronos** de Guillermo Del Toro (une superbe modernisation du mythe vampirique par le réal de **Mimic**), **Le Retour des morts-vivants 3** de Brian Yuzna (avec Mindy Clarke, la plus belle zombette du monde !) et **Serial Killers** de Mike **Le Couvent** Mendez (un trip texan complètement fêlé du haricot) Ce dernier est uniquement dispo en VF, mais vaut largement le détour. Allez hop, on se fait plaisir sans craindre le découvert.

Little Nicky

Little Nicky, c'est un peu le **Citizen Kane** d'Adam Sandler ! Un film qui pousse l'humour référentiel de la star (à nouveau scénariste) dans ses derniers retranchements, jusqu'au point de non-retour. L'effet comique passe donc souvent par les divers caméos (Carl Weathers, Henri Winkler, Jon Lovitz), eux-mêmes issus des précédents films de Sandler. Il passe aussi par l'absurdité des situations (en enfer, Hitler est puni en se faisant sodomiser à coups d'ananas), le refus d'expliquer les gags les plus cons (une boîte géante de poulet frit se laisse pousser des pattes pour s'enfuir) et enfin par une zéderie totalement assumée via des SPFX foireux et un design ringard. Le réalisateur Steven Brill dépense ses sous (80 millions de dollars !) n'importe comment, dans un joyeux bordel anarchique. Forcément, un tel niveau d'inconscience a valu à **Little Nicky** un bide mastard dans le monde entier, sans oublier une nomination pour le plus mauvais film de l'année (pour mémoire, le **Scarface** de De Palma - une référence monstrueuse dans **Little Nicky** - fut aussi nominé en son temps). Pour nous, c'est carrément le pied ! D'autant plus que l'éditeur a décidé de reprendre les suppléments de l'édition zone 1 parue chez New Line. Le pied, on vous dit !

Passons sur la featurette concernant le Heavy Metal (forcément, le film traite de satanisme) où les principaux intervenants (Ozzie Osbourne, Gene Simmons) causent plus de l'esprit général que de la musique en soi. Pas franchement intéressant, tout comme les deux clips présentés ici. Le making-of quant à lui, dévoile l'ambiance bon enfant du tournage et le « secret » de ses effets spéciaux nazes. Sympa, sans plus. Cette édition se révèle en fait indispensable dès la vision des séquences coupées. En règle générale sur une comédie, ces séquences sont toutes à la poubelle car elles ne fonctionnent pas. Mais est-ce vraiment possible avec plus de Rodney Dandgerfield, plus d'Adam Sandler, plus de gags absurdes et plus d'effets spéciaux ripoux ? La plupart des moments proposés sont quasiment aussi drôles que ceux du film. La fin alternative propose un Quentin Tarantino (le plus mauvais acteur du monde) hystérique. La vision de l'enfer sur terre est représentée par un combat de mamies hargneuses. Le satanique Harvey Keitel se fait un bœuf avec son fils adoré. Le mateur Jon Lovitz se tape un sort peu enviable en enfer (voir photo) et Nicky subit les tortures mentales de ses frères. Reflétant l'esprit général totalement con du film en allant parfois un peu plus loin, ces scènes (parfois des « extended versions ») ont probablement disparu du cut final pour des raisons de classification PG-13. Il est fort probable qu'une comédie d'un calibre aussi joyeusement frappé de la carafe, évitant de surcroît la tendance à la beauferie actuelle, ne fasse son apparition de sitôt. Autant en profiter maintenant avec cette édition maousse. Et comme si ça ne suffisait pas, le dernier trailer en date du **Seigneur des anneaux** est dispo en bonus 5.1 16/9. Allez, on fait un effort, on met une baffe à son banquier et on achète le dernier chef-d'œuvre du millénaire passé. Et oui… rien que ça !

S.M.

Le mateur Jon Lovitz subit un mauvais sort.

ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85, 16/9. SON 5.1 DTS (VO) ET 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : DEUX COMMENTAIRES AUDIO (VO NON ST) - MAKING OF (VOST) - 21 SCÈNES COUPÉES (VOST) - FEATURETTE SUR LE HEAVY METAL (VOST) - DEUX VIDÉO-CLIPS (DONT UN CACHÉ) - FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES.

Blair Witch 2 : le livre des ombres

L'échec mémorable de **Blair Witch 2** en salles est bien évidemment dû à son incapacité, malgré les apparences, à faire oublier le phénomène un peu perrave qui entoure son « glorieux » modèle. De belle facture technique, cette édition remet les pieds dans le plat en incluant deux faux documentaires, vaguement en rapport avec cette foutue sorcière qu'on ne risque pas de voir de sitôt (de la suggestion, nous dit-on !). Tout cela sent bien évidemment la naphtaline, et on commence à en avoir un peu marre de se faire prendre pour de gentils gogos. À force de tirer sur une corde déjà bien fragile… S.M.

ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85, 16/9. SON 5.1 ET DTS (VO + VF). SUPPLÉMENTS : SHADOW OF THE BLAIR WITCH - THE BURKITSVILLE 7 - BANDE-ANNONCE - INTERVIEW DU RÉALISATEUR - FILMOGRAPHIES.

Donjons et dragons

En toute modestie, Courtney Salomon, le réalisateur de la chose avait déclaré faire le « nouveau **Star Wars** ». Ben mon colon ! Au lieu de ça, on se retrouve devant une diffusion d'« Au théâtre ce soir » matinée d'images de synthèse datant de la préhistoire des effets spéciaux. Ce qui amène à se demander pourquoi les éditeurs se donnent la peine de faire une édition d'enfer (au packaging somptueux) pour un film aussi foireux. Le deuxième disque propose donc moult suppléments qu'il faut se donner la peine, via un jeu labyrinthique, de récupérer. Ceci dit, ça vaut le détour. Le making-of, par exemple, présente les propos pertinents du cinéaste : « *Pour faire du cinéma, pas besoin de passer par une école !* » Euh… même pour faire des bons films ? Dans le même ordre d'idées, les scènes coupées sont commentées, et le coupable de s'exclamer avec le plus grand sérieux du monde : « *Dommage qu'on ait dû couper ça* » au moment où son héroïne se ramasse un seau d'ordures sur la tête. C'est sûr, ça manquait… Coincé par la mégalomanie du réalisateur, le zèle interactif dont l'éditeur fait enfin preuve retombe comme un soufflé mal préparé. Ne lui reste plus qu'à trouver de bons films et le tour est joué.

S.M.

ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO + VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF (VOST) - FEATURETTE SUR LE JEU (VOST) - 11 SCÈNES COUPÉES (VOST) - FEATURETTE SUR LES SFX - BANDE-ANNONCE.

The Yards

Ignoré lors de sa présentation à Cannes l'année dernière, décrié par quelques abrutis lui reprochant de faire l'apologie de la délation, puis dégagé des écrans après deux semaines d'exploitation, **The Yards** n'aura pas droit à une nouvelle chance en DVD. En effet, dans la version originale de cette édition toutes les voix ont un écho ! Réalisateur du somptueux **Little Odessa**, James Gray a mis six ans à trouver le financement de **The Yards**, à la fois polar théorique (on compte un seul coup de feu) et tragédie bouleversante (le film est un concentré de souffrances). À moins de se rabattre sur la vf, ce qui serait fort dommage, voilà donc un chef-d'œuvre invisible-inaudible en zone 2. Vincent GUIGNEBERT

ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 2.35 16/9. SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES - MAKING OF.

Hot Shots 1 & 2

Des nénés qui font pouêt-pouêt, des dialogues qui ne veulent rien dire, des parodies de films (**Rambo**, **Top Gun**, **Terminator 2**, **Basic Instinct**, **Superman** et plein d'autres) et un apprentissage de la langue irakienne (« Omar Sharif » signifie « Et merde... »), on trouve tout cela dans **Hot Shots** et **Hot Shots part deux**. Avec une large préférence pour le second puisque l'ami Saddam Hussein s'en prend plein la gueule pour pas un rond, et que c'est donc très drôle. À noter que notre bien aimé Charlie Sheen ne s'est jamais vraiment remis de ce tournant dans sa carrière, puisque depuis il joue tout le temps pareil, même dans les films sérieux. Bandes-annonces only.

S.M.

ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.85 16/9. SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES.

NEWS

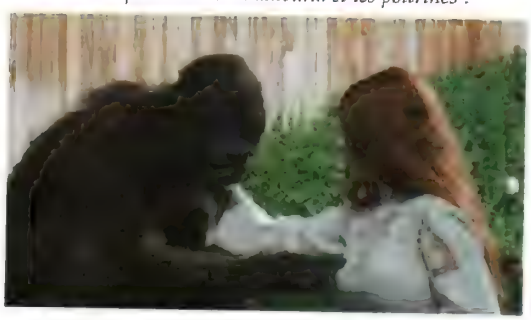
Schlock

Bien avant tout le monde (en 1971 très exactement), John Landis avait compris que le meilleur gag du monde n'était pas l'arroseur arrosé, mais bien la vision d'un homme grossièrement déguisé en singe, en train de faire le singe justement (revoir **La Chèvre** pour confirmation). Capitalisant sur son idée de génie, il signe alors **Schlock**, sa première bafouille, que l'éditeur fou Anchor Bay nous ressort de derrière les fagots. Merci les mecs ! Dans la foulée, il endosse la panoplie du Schlocktropus (« *Ma meilleure composition !* » clame-t-il au maquilleur Rick Baker dans le commentaire audio), le lien manquant entre l'humain et le macaque. Et c'est parti mon kiki ! L'animal sort à la lumière du jour et découvre l'amour en la personne d'une jolie aveugle qui le prend pour un chien (la séquence est à se mouiller la culotte de rire !). Les premiers tics de réalisation de Landis (une propension parfois gênante à tourner autour du pot) sont bien présents et ne rendent pas forcément justice à sa magistrale composition, mais qu'importe puisque **Schlock** reste, on le répète, un film tout entier dédié au meilleur gag du monde ! Miracle de la technologie numérique, la copie présentée est tout à fait acceptable, compte tenu de la rareté de l'œuvre (autrefois éditée en VHS NTSC chez Troma sous le titre **The Banana Monster**, comme quoi...) et l'édition fait office de mini-édition spéciale qu'il ne faut louper sous aucun prétexte. Et si vous n'aimez pas les films avec des singes qui font les cons, sortez de ce magazine !

S.M.

ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 16 SEPTEMBRE. SON 1.0 (VO NON SOUS-TITRÉE). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO DE JOHN LANDIS ET RICK BAKER - BANDE-ANNONCE - SPOTS RADIO - GALERIES DE PHOTOS - FILMOGRAPHIES.

Le Schlocktropus découvre l'amour... et les poitrines !



The Wicker Man

The Wicker Man, sorti chez nous sous le petit nom du **Dieu d'osier**, est un film anglais bien barré, une enquête policière apparemment insipide qui finit par renvoyer dos-à-dos la religion chrétienne avec l'animisme dans un final pour le moins terrifiant. Ça commence avec un casting bien comme il faut, rassemblé par amour pour l'histoire de ce policier (Woodward) arrivant sur une île d'Écosse à la recherche d'une enfant portée disparue. Chrétien perdu en terre païenne, le représentant de la loi se heurte non seulement au manque évident de coopération de la population, mais aussi à leurs rituels, qui mettent à mal ses valeurs. Christopher Lee, Ingrid Pitt (deux des principales vedettes de la Hammer), Edward Woodward et Britt Ekland (**L'Homme au pistolet d'or**) ont donc tous accepté de travailler gratuitement, ou quasiment, pour que ce film puisse se faire. Écrit par Anthony Shaffer (plus connu pour **Le Limier**), **The Wicker Man** tire sa force de l'incroyable mise en scène des rituels païens - avec de nombreux chants à l'appui - et de sa progressive transformation de thriller touristique en machination diabolique.

Un premier disque contient la version du film telle qu'elle est sortie en salles, dans une copie un peu en deçà des miracles auxquels Anchor Bay nous a habitués, c'est-à-dire très correcte. Passablement mutilé à sa sortie, le film est présenté dans sa version complète sur un second disque ; le master utilisé est le même que celui de la version normale, sauf pour les scènes qui diffèrent (pensez alors VHS pourrie). Néanmoins, on ne peut que se réjouir de voir enfin la version qui fait dire à Christopher Lee que **The Wicker Man** est son meilleur film. Ce sont plus de onze minutes qui sont ajoutées et la structure même du film s'en voit totalement modifiée. Comme on pouvait s'y attendre, ce montage donne davantage de poids à la religion et aux rapports entre le policier et les habitants de l'île. Pour tout comprendre des complexités de la création de **The Wicker Man**, Anchor Bay a tourné spécialement un making-of de 35 minutes, réunissant les principaux participants à l'aventure, où tous évoquent avec une passion communicative les déboires du tournage, les problèmes de distribution, jusqu'à la perte du négatif original ! Et ce n'est pas tout, car l'éditeur, ayant pris l'habitude de planquer du bonus dans ses galettes, a fait fort en cachant (pas trop quand même) une interview de 25 minutes de Christopher Lee et de Robin Hardy dans la page Extra ! Malgré la piètre qualité de l'image, l'interview, tournée au moment de la sortie, est d'un intérêt considérable, témoignant de toute l'affection qu'ont les deux compères pour ce film. Sinon, on trouve tout ce qu'il faut pour faire la promo du film chez soi : bande-annonce, spot télé et 14 spots radio. Tout de même, avec tout ce beau monde enfermé dans un somptueux coffret en bois, on peut se demander pourquoi vous avez encore ce Mad entre les mains au lieu de votre carte bleue...

Manuel COLOMBIER

Christopher Lee, majestueux dans ***The Wicker Man****...*

ÉDITEUR : ANCHOR BAY ENTERTAINMENT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO NON ST) ET 1.0 (VERSION LONGUE). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRE - BANDES-ANNONCES - SPOTS TV & RADIO - FILMOGRAPHIES.

(Fnac Import)

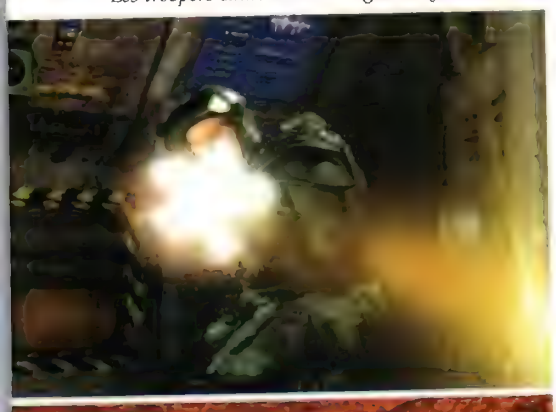
→ par Alexandre BUSTILLO

Starship Troopers

L'annonce d'une série télé tirée d'un des meilleurs films de Verhoeven a de quoi faire frémir. On a déjà subi un chemin de croix douloureux avec **RoboCop**, et personne ne semble prêt à remettre ça, surtout si l'on s'attaque à **Starship Troopers**, un des films les plus controversés du Hollandais dingo. Réalisé en images numériques par Kevin Kipper, le pilote de la série nous est promis comme une révolution visuelle par l'éditeur. Mouais… Sauf qu'entre-temps, **Final Fantasy** est sorti en salle et que ce **Starship Troopers opération Pluton** est à peine digne d'une démo moyenne sur PlayStation 2. L'histoire reprend la trame du film : Ricco, Dizzy et Carmen s'engagent dans l'armée pour faire la guerre aux parasites qui polluent l'univers. Mais attention, malgré une histoire similaire (rivalité amoureuse entre Zander et Rico, chevauchée du Tanker, récupération du cerveau parasite), le tout a été proprement javellisé pour ne plus prêter le flanc à la polémique : l'aspect politico-social du brûlot de Verhoeven a disparu, et les parasites s'emmêlent les pattes plus qu'ils ne tuent. En clair, c'est pas gore pour un sou et même Dizzy (qui meurt empalée dans le film) survit et s'en tire avec quelques bosses. Les temps changent. Vous pouvez maintenant enlever le disque de votre lecteur et y mettre à la place l'original, qui vient juste de ressortir dans une très bonne édition zone 2.

USA. 2001. RÉAL.: KEVIN KIPPER. TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE CROQUIS ET PHOTOS. DIST : WARNER.

Les troopers édulcorés en images de synthèse.



Retro Puppet Master

Vigo (Juliano Doman), homme de main d'André Toulon.

La série des **Puppet Master** est une des franchises les plus rentables de Full Moon. Pas moins de cinq films dédiés aux aventures des diaboliques poupées d'André Toulon ont été réalisés, une collection de goodies, baptisée Full Moon Toys, est maintenant disponible et le « cross over » **Puppet Master VS. Demonic Toys** ne devrait pas tarder à débarquer en vidéo. Réalisé par Joseph Tennent (avec une petite aide, non créditée, de l'infatigable David DeCoteau), **Retro Puppet Master** est en fait une préquelle aux autres épisodes. André Toulon (Guy Rolfe, fidèle au poste depuis le début de la saga) décide un soir de raconter à ses petits amis leurs origines qui datent du début du XXéme siècle. Paris, 1902. Médecin de formation, le jeune André Toulon (Greg Sestero) ne vit que pour sa passion : son théâtre magique de marionnettes qu'il tient avec une poignée d'amis. Sa vie sans histoire, rythmée par les représentations de son spectacle avant-gardiste et chamboulée par l'arrivée d'un vieil homme poursuivi par trois étranges personnages. Le vieillard est en fait un sorcier âgé de 3.000 ans, du nom d'Afzel et qui a fui l'Égypte après avoir dérobé à un ancien dieu, Sutekh, le secret de la vie permettant à celui qui le possède d'insérer une âme dans une chose inerte et de la faire vivre. Sur son lit de mort, Afzel transmet à Toulon cette formule maudite. Plutôt sceptique, le jeune homme s'aperçoit rapidement que le vieillard n'était pas fou : les sbires de Sutekh sont à ses trousses, ont massacré ses amis et enlevé Ilsa (Brigitta Dau), une jeune femme dont il est épris. Pour venger la mort de ses compagnons, Toulon récupère leur âme et les insuffle dans les poupées de bois de son spectacle. Envahies par des désirs de vengeance et de mort, les poupées viennent à la vie. Elles sont au nombre de six : Blade, qui remplace sa lame par une paire de griffes acérées, La Vrille et son crâne perforant, Six Colts le pistolero, Cyclope et son œil unique, le docteur Deth, copie conforme de Jeffrey Combs dans **La Maison de l'horreur**, et Pinhead, le culturiste doué d'une force herculéenne. De Paris à Marseille, la traque sera sans relâche. Malgré un budget plus que restreint, Joseph Tennent poursuit les aventures des Puppet Master avec un certain talent. La force de son film réside dans le fait qu'il soit réalisé à l'ancienne (pas de synthèse, les poupées sont animées image par image) et qu'il garde intact l'esprit de la série à travers de nombreux clins d'œil au cinéma fantastique (le deuxième épisode était, déjà, un remake à peine caché de **L'Abominable Dr Phibes** de Robert Fuest). Ainsi, Jack Donner, l'interprète du sorcier Afzel, est le sosie flagrant de Vincent Price, deux assassins travaillant pour Sutekh nous renvoient directement à **L'Impasse aux violences**, et les guerriers aux trousses de Toulon affichent un look autant emprunté à la Gestapo qu'aux étrangers de **Dark City**. Du tout bon pour cette préquelle assez proche du troisième épisode (**La Revanche de Toulon**) où les poupées se battaient contre les Nazis. Quelques regrets toutefois : malgré quelques chevilles et cages thoraciques transpercées par La Vrille et les coups de griffes de Blade, le film n'est pas très gore. Autre absence, et non des moindres, l'obsédante musique de Richard Band est remplacée par le score anodin de John Massari. Mais malgré cela, **Retro Puppet Master** est la production Full Moon la plus sympathique du moment. Incontournable pour tout fan d'authentique série B, donc.

USA. 1999. RÉAL.: JOSEPH TENNENT. INT.: GREG SESTERO, BRIGITTA DAU, JACK DONNER... TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE (VF) - L'UNIVERS FOU DE FULL MOON (VO). DIST : WARNER.

RoboCop 2001

Recalé à la télé, le flic d'acier n'est plus ce qu'il était.

Delta City a bien changé depuis les premières aventures du superflic d'acier, filmées par Paul Verhoeven. La ville atteint toujours des taux records de criminalité. La police, suite à de nouveaux décrets, n'est même plus armée et se défend avec du gaz au poivre et des bombes lacrymogènes. L'organisation OCP, qui gère la ville depuis sa privatisation totale, est ruinée. Et pour couronner le tout, un « robot-squelette », terroriste de son état, arrive en ville bien décidé à faire sa propre justice avec ses deux mitrailleuses Gatlin. RoboCop (Page Fletcher) a donc un emploi du temps overbooké.

Produit et réalisé par un certain Julian Grant, qui n'hésite pas à comparer son film à celui de Verhoeven dans le making-of, **RoboCop 2001**, malgré quelques bonnes intentions (ce téléfilm se veut plus violent que **RoboCop 3** et la série télé) se révèle être au final mal filmé, mal joué (Page Fletcher essaie tant bien que mal de décrocher l'Oscar en imitant mal Peter Weller, Rutger Hauer et Robert de Niro) et, plus gênant, très prétentieux. Persuadé de son génie, Julian Grant truffe son récit de sous-histoires sans intérêt (flashes-back sur le passé d'Alex Murphy, une secte secrète dirigerait Delta City…) et filme n'importe comment, en essayant de pomper Sergio Leone (RoboCop arrive comme un cow-boy dans un entrepôt, musique à l'appui) ou John Woo (un mec saute en ralenti au-dessus d'une poubelle). Bref, pas grand-chose à se mettre sous la dent, si ce n'est une ou deux séquences assez crues. Comme la scène où deux flics découvrent la cachette d'un tueur en série rappelant fortement la maison de Leatherface dans **Massacre à la tronçonneuse**, ou une autre dans laquelle RoboCop massacre un gars à l'aide de sa pointe d'acier implantée dans son poing. Hors champ bien sûr.

USA. 2000. RÉAL.: JULIAN GRANT. INT.: PAGE FLETCHER, MAURICE DEAN WINT, MAK ANTONY... TRANSFERT : 16/9 COMPATIBLE 4/3. SON : 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES (VO ET VF) - MAKING-OF (5M37S) - FICHIER OCP DES PERSONNAGES. DIST : M6 VIDÉO.

The Awakening

Lorgnant de très près sur les romans d'Anne Rice, les **Subspecies** forment depuis 1991 une des séries phares de Full Moon, avec celle des **Puppet Master**. Quatrième épisode de la franchise, **The Awakening** est réalisé par Ted Nicolaou, toujours aux commandes de la saga depuis ses débuts (il vient de finir cette année le cinquième épisode). Après un long sommeil, le maître vampire Radu (Anders Hove) est de retour en Roumanie, bien décidé à reprendre les rênes de son royaume confiés pendant son absence à des vampires décadents. Ces derniers ne comptent pas rendre au maître toutes les richesses qu'ils ont accumulées en son nom, et projettent de le faire assassiner par des humains prêts à tout pour défendre Michelle (Denice Duff), jeune succube convoitée par Radu. Mais le vampire roi a un atout de taille : la pierre de sang, relique mythique convoitée par tous les vampires de la création, et qui donne à celui qui la possède le pouvoir de subsister sans avoir à tuer. Protégée par le docteur Niculesen (l'acteur Mihal Dinvale, sorte de David Warner sous ecstasy), Michelle déclare la guerre aux vampires, dans l'espoir de retrouver sa condition d'être humain.

Bonne surprise, le film de Ted Nicolaou regorge d'idées certes peu novatrices, mais très plaisantes. Tout d'abord, Radu s'impose tout en charisme, rappelant fortement dans son look Valek, le prince des ténèbres de **Vampires** (cheveux longs, grand manteau noir) mais aussi **Nosferatu** (des griffes prolongent ses doigts). Il est au centre des meilleures séquences du film, dont une particulièrement réussie : ne pouvant pénétrer à l'intérieur d'une maison sans y être invité, Radu négocie ardemment avec des portiers pour rentrer chez le docteur Niculesen. Avec succès. D'autres idées contribuent à un bilan positif, comme les jeux d'ombres du vampire sur les murs du château, les sacs à cadavres faisant office de cercueils de fortune, ou encore la très réussie décapitation finale. L'ensemble rappelle les bons films de vampires de Bava (plus Lamberto que Mario, faut pas exagérer non plus) comme **Yurek le vampire**. Petit bémol pour finir : Denice Duff, tellement impliquée dans sa scène dramatique, voit son nez partir en free style et éjecter un magnifique filet de morve d'au moins 20 cm qu'elle s'empresse aussitôt de retirer d'un revers de manche. C'est ça aussi l'esprit Full Moon : « Trop cher de refaire la prise ! On la garde ! »

USA/ROUMANIE. 1998. RÉAL.: TED NICOLAOU. INT.: ANDERS HOVE, DENICE DUFF, MIHAL DINVALE... TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE (VF) - L'UNIVERS FOU DE FULL MOON (VO). DIST. : WARNER.

Radu, toujours fringant malgré son grand âge...

Michelle, objet (sexuel) de toutes les convoitises...

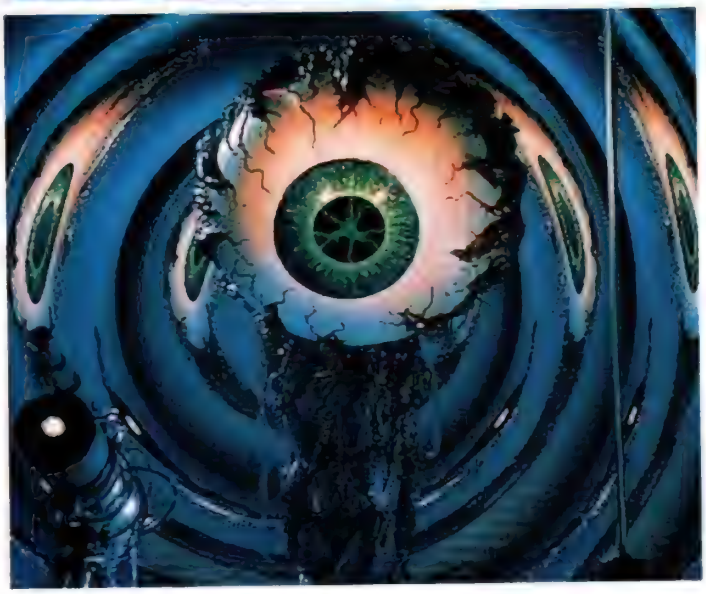
→ par Alexandre BUSTILLO

The Killer Eye

Ce mois-ci, Full Moon sort un de ses titres les plus Z avec **Killer Eye** réalisé par Richard Chasen. Le brillant ophtalmologiste Grady (Jonathan Norman) est persuadé de pouvoir ouvrir une porte sur la huitième dimension (les cinquième, sixième et septième étaient occupées ailleurs) par le biais de l'œil humain. Mais l'expérience tourne mal et l'œil du cobaye voit sa croissance s'accélérer rapidement pour finir par devenir autonome. Roulement de tambour : le Killer Eye est né, et ne semble intéresser que par la plastique des comédiennes, peu farouches il est vrai. Et c'est un vicelard le Killer Eye, il mate les filles sous la douche (avec un œil géant, ce serait dommage de se priver) et, avec ses tentacules, en abuse discrètement quand elles dorment. Un gentleman donc, plutôt agile dans l'art du camouflage car personne ne le voit, même en plein milieu du salon. Fauché, ce petit film s'apparente de temps en temps à un porno soft tendance fantastique, mais quelques détails ici et là (des affiches de vieux films d'horreur sur les murs, un extrait de **Creepozoïds**, un autre film estampillé Full Moon) montrent que l'hommage aux ringardises horrifiques est plutôt sincère et fignolé dans la bonne humeur.

USA. 2000. RÉAL.: RICHARD CHASEN (PSEUDONYME DE DAVID DECOTEAU). INT.: JACQUELINE LOVELL, JOHN NORMAN, RYAN VAN STEENIS, UN ŒIL EN PLASTIQUE... TRANSFERT : 4/3. SON 5.1 (VO ET VF) SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE (VF) - L'UNIVERS FOU DE FULL MOON (VO). DIST : WARNER.

Une bimbo prend son Killer Foot en compagnie du Killer Eye !



Le Killer Eye vous a à l'œil !

et aussi...

THE CREW

Dans la série des vieux gangsters cabots rangés des voitures qui se voient contraints de remettre le couvert et se retrouvent avec la ferraille et les matieux collés au derche, **The Crew** se distingue par une histoire totalement inintéressante, encore plus que le pourtant déjà très gratiné **Coup double** avec old Kirk et old Burt. Restent les acteurs, qui parviennent à sauver le métrage en surjouant comme jamais, mentions spéciales à Burt Reynolds en dur à cuire au très rigolo Dan Hedaya complètement à côté de ses pompes et à la nettement plus juvénile Jennifer Tilly, qui n'en peut plus de rouler du popotin et de papillonner des paupières face à une Carrie Anne Moss décidément bien jolie. Bref, si les gags sur les problèmes de santé des vieillards (incontinence, rhumatismes...) et les clins d'œil appuyés aux films de Scorsese vous font marrer, il y a là de quoi passer un moment sympathique à condition d'être indulgent et de n'avoir rien d'autre à faire.

USA. 2000. RÉAL.: MICHAEL DINNER. INT.: BURT REYNOLDS, DAN HEDAYA, RICHARD DREYFUSS, SEYMOUR CASSEL, JENNIFER TILLY, CARRIE-ANNE MOSS... DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR VIDEO.

TOKYO RAIDERS

Tokyo Raiders arrive à point nommé pour prouver que ce n'est pas parce qu'un film vient du soleil levant qu'il est forcément plus intéressant que la production hollywoodienne. Polar se voulant à la fois drôle et nerveux, le film abuse des scènes d'action sans justification dramatique, à grand renfort d'effets gratuits empruntés à John Woo et dans des pseudo-chorégraphies aussi bordéliques que répétitives. De fait, on pense beaucoup aux plus mauvais épisodes de la série *Les Repentis*, mais en moins bien emballé, ce qui n'est pas peu dire. Le DVD est complété par un making-of, pour ceux qui voudraient savoir comment on fait pour tourner une daube dans la joie, la bonne humeur et l'autosatisfaction.

HONG KONG. 2000. RÉAL.: ANGELA MAK. INT.: TONY LEUNG, EKIN CHEN, KELLY CHEN. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR VIDEO.

SPEEDWAY JUNKY

On s'attend à un film sur les courses de voitures, ce n'est pas du tout ça. Le héros, passionné de stock-cars, s'exerce effectivement une fois sur un jeu d'arcade de Formule 1 et entame un peu plus tard une petite course sur le bitume citadin. **Speedway Junky** traite de la vie nocturne à Las Vegas, laquelle, on s'en doute, est assez agitée (mais pas autant que chez les **Showgirls** de Verhoeven). Or donc, Johnny, parti de la côte Ouest pour rejoindre la Caroline du Nord afin de devenir pilote, échoue à Vegas où, sans un sou en poche, il se lie d'amitié avec Eric, un ado prostitué homosexuel qui va lui expliquer comment gagner de quoi acheter un ticket de bus. Comme Johnny est hétéro, ça ne va pas sans causer quelques tracas, surtout quand Eric tombe amoureux de lui. Bien entendu, tout va être compliqué par une banale histoire de drogue qui va [illegible] les deux amis dans une spirale d'embrouilles. Ça vous rappelle **My Own Private Idaho** ? C'est normal, **Speedway** est produit par Gus Van Sant, mais aussi par les revenants Menahem Golan et Yoram Globus (ex de la Cannon), ce qui explique sans doute les ambitions mal définies du métrage (les années n'ont en rien entamé leur manque de compétence). A vouloir dresser un portrait [illegible] de la faune bigarrée de la capitale du jeu tout en restant graphiquement ultra-soft, le film enchaîne les clichés et loupe carrément sa cible, pas aidé il est vrai par un héros [illegible] stupide qu'antipathique. Le DVD est complété par une interview du réal, qui nous explique qu'un air suffisant que les nuits en été sont plus courtes qu'en hiver et que pour faire tourner des ados il faut que les parents soient sur le plateau. Rien à sauver donc, si ce n'est un rôle attachant pour Darci Hannah, [illegible] adoptive désinvolte de parents.

USA. 2001. RÉAL.: NICHOLAS PERES. INT.: JESSE BRADFORD, JORDAN BRIDGES, JONATHAN TAYLOR THOMAS, DARCI HANNAH, PEGGY REMZEY, TIFFANY AMBER THIESSEN, WARREN G., [illegible] ERIC FOLPEN/EMMATIN.

Cédric BEELLER

→ par Rafik DJOUMI

Final Fantasy - Les Créatures de l'esprit

Elliot Goldenthal (Sony Classical)

Il suffit d'un peu moins de deux minutes pour réaliser toute la bienfaisance de Goldenthal au film mystique de Sakaguchi. Remplaçant au pied levé le passe-partout Graeme Revell, Goldenthal, grande figure de la scène classique contemporaine, a toujours su donner à des blockbusters estivaux un incomparable cachet de noblesse (**Entretien avec un vampire**, **Alien 3**). **Final Fantasy** n'y fait pas exception, sachant faire surgir les ténèbres les plus indescriptibles d'une simple contrebasse, pour nous entraîner à intervalles réguliers vers des cimes acoustiques insoupçonnées. Et quand on parle de cimes, on évoque bien évidemment les quelque seize cors et huit trombones du London Symphony Orchestra qui sont autant de roquettes aptes à propulser l'auditeur vers les cieux avec une violence inouïe, tandis que Goldenthal nous rattrape en plein vol avec une délicate mélodie au piano, augmentée de voix lointaines, histoire de nous rappeler que l'enjeu du voyage est d'abord et avant tout humain. Partant dans des directions complètement opposées à celles de Nobuo Uematsu pour les jeux homonymes (mais le film n'en fait-il pas de même ?), Goldenthal écarte les excès « à la Carl Orff » qui ont assuré la popularité de la musique des *FF*, et marque l'univers de Sakaguchi de son propre sigle, au fer rouge. On a beau connaître sur le bout des tympans tous les « trucs » du bonhomme, ses arpeggios, ses basses martelées, ses chœurs au sexe indéfini, on a beau y retrouver quelques mesures de sa partition DÉ-MEN-TIELLE pour le ballet Othello (joué à Paris, il y a trois mois !), rien à faire, la raison capitule devant les sens, et se laisse vibrer au gré des desiderata du compositeur, jusqu'à l'hallucinant Blue Light qui, au choix, enverra vos enceintes exploser dans l'immeuble voisin ou vous enverra, vous, à l'asile psychiatrique le plus proche. Bon sang mais c'est dangereux le talent ! (56 MN 27)

PS : non je ne parlerai pas de Lara Fabian

A Better Tomorrow 1 et 2

Joseph Koo (Import FNAC)

Disons-le tout net, Ka-Fai Koo (tel qu'il le signe parfois) n'a ni la souplesse, ni la technique, ni le champ culturel d'un James Wong (**Histoires de fantômes chinois**, **Une Balle dans la tête**) et sa participation au binôme historique de John Woo n'aura pas connu les grâces d'une édition CD sur la simple base de sa qualité musicale. On nage donc ici en plein syndrome de projection « bofopsychique » (j'écoute la musique because le film) tout en reconnaissant que, curieusement, la bande son mono des films se prêtait mieux à la partition en ce qu'elle camouflait leur pauvreté thématique et instrumentale. Passée à la stéréo 44 kHz, elle est plus musique d'ascenseur que jamais. Quant à ceux qui voudraient compléter leur culture musicale hongkongaise, nous recommandons vivement les albums **Red Heat** et **Gorky Park** de James Horner, **Birdy** de Peter Gabriel, **Star Trek** de Jerry Goldsmith (si, si !) abondamment pillés et détournés par le cinéma de l'ex-colonie dans les années quatre-vingt. (74 MN 52)

Jurassic Park 3

Don Davis (Universal-Decca)

C'est d'habitude James Horner qui illustre les films de Joe Johnston. Aussi peut-on penser que l'animosité de John Williams envers la talentueuse photocopieuse a joué en faveur de Don Davis, ancien orchestrateur d'Horner lui-même, jeté sur le devant de la scène depuis ses intéressantes expérimentations « matrixiennes ». Avisé, Don Davis sait parfaitement qu'il ne peut rivaliser avec ce qu'il appelle lui-même « *l'incroyable intégrité* » des partitions de Williams. Aussi s'est-il intelligemment appliqué à ne pas singer la musique de ce dernier, réutilisant ses thèmes des épisodes précédents avec parcimonie et respect, et n'empruntant ses figures de style caractéristiques que pour mieux les amener sur des territoires dissonants qu'il maîtrise mieux. Ce n'est donc pas un hasard si la musique de **JP3** rappelle à l'occasion celle de **Magic Warriors**, précédente incursion de Davis dans le film d'aventure fantastique familial. Une belle preuve d'humilité de la part d'un artisan appréciable, qui nous gratifie au passage d'un morceau absent du film (Clash of Extinction, le combat du T-Rex contre le canard géant) tout en zappant de l'album un certain nombre de morceaux « d'accalmie » dont l'absence ne gêne guère l'écoute, bien au contraire. Notons enfin que ce CD enhanced contient une interview du compositeur, coincée entre bandes-annonces et photos, et que le Guy Béart californien, Randy Newman, fait une apparition inexpliquée (et comme à l'habitude ridicule) en fin de plage. Pas grave, ce qui précède valait largement l'investissement.
(54 MN 21)

The Conversation

David Shire (Intrada/Import FNAC)

Un film qui repose explicitement, voire intégralement, sur sa bande-son, est, quelque part, le rêve secret de tout compositeur. **Conversation secrète**, thriller introspectif vertigineux que Coppola s'imposa entre deux **Parrain**, est l'exemple type de ces rares monuments du film-sonore. Petit budget et film « d'auteur » obligent, Coppola fit appel à son beau-frère de l'époque, David Shire, pour composer la partition en amont du tournage (chose encore aujourd'hui exceptionnelle). La démarche était d'une simplicité confondante : la musique serait la voix intérieure de son personnage principal dépressif (Gene Hackman) sans chercher à illustrer l'univers qui l'entoure. Mais la grande surprise vint le jour où Shire, selon la tradition, présenta à Coppola ses thèmes, joués au piano, bien avant d'entamer le travail d'orchestration. Le réalisateur fut tellement subjugué par l'exactitude de la mélodie qu'il décida de la conserver telle quelle, et de n'y amener que quelques effets de distorsion en post-prod. Shire ne l'en crut pas capable, mais c'était mal connaître Coppola… C'est donc bien les mains délicates de Shire, en piano solo, que l'on entend tout du long de cette partition qui, trente ans après, conserve toujours son pouvoir d'évocation inouï. L'album nous présente même en bonus le thème principal, interprété par un petit ensemble, histoire de juger sur pièce de ce que Shire envisageait avant la décision folle de Coppola. Et l'on regrette d'autant plus que ce compositeur doué (**Les Pirates du métro**, **L'Odyssée du Hindenburg**, **Les Hommes du président**, **Oz un monde extraordinaire**, **Incident de parcours**) n'ait jamais connu le projet-torpille qui l'aurait révélé au grand public (quelqu'un a-t-il remarqué qu'il y avait un score dans la Fièvre du samedi soir ?), et ce malgré sa centaine de partitions.
(37 MN 17)

Sodom and Gomorrah

Miklos Rozsa (BMG/Import FNAC)

Réalisera-t-on un jour à quel point le talent de Rozsa a perverti notre vision de l'histoire ? Alors que personne, à l'exception de trois historiens, ne connaît rien de la musique de la Rome antique ou de la cour du Roi Arthur, tout le monde, ou presque, a en mémoire les accents grandioso et le romantisme fin XIXème que Rozsa a définitivement imprimés à ces tranches d'histoire (un beau mensonge que le nouveau film de Brian Helgeland, **Chevalier**, bouscule assez intelligemment). **Sodome et Gomorrhe**, coproduction tardive et chaotique entre un Hollywood déclinant et une Italie déjà bis, sonnait le glas du péplum à l'ancienne, et Rozsa venait une dernière fois y faire exploser son orchestre avant de s'engouffrer dans l'introspection musicale des années soixante-dix (**La Vie privée de Sherlock Holmes**, **Providence**). Cette partition a donc le goût lointain du chant du cygne, et se déguste avec l'appréciation d'une carrière qui a eu l'intelligence de changer de voie à temps. Par contre, il serait temps que certains éditeurs se réveillent, puisqu'une version non officielle de presque deux heures se balade depuis environ quatre ans, et que cet album n'en exhume que le tiers. Par chance, la qualité sonore y est infiniment supérieure. C'est toujours ça de pris pour les compulsifs que nous sommes.
(42 MN 37)

→ par Benjamin ROZOVAS

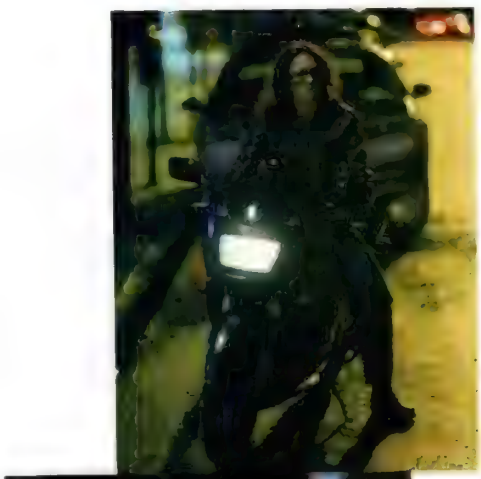
Dark Angel

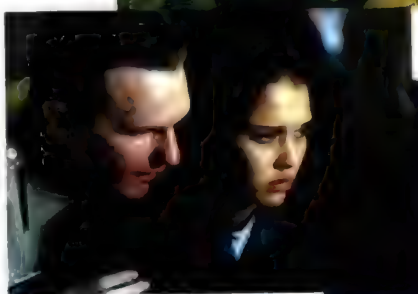
À QUOI ALLAIT RESSEMBLER L'APRÈS-*TITANIC* POUR JAMES CAMERON ? À UNE ODYSSÉE MARTIENNE ? À UNE EXPÉDITION FILMÉE AU FIN FOND DU COSMOS ? À UNE MISE À L'ÉPREUVE DE SES FOLIES DE GRANDEUR ? NON : À DE LA TÉLÉ. GUETTÉE DEPUIS UN AN PAR NOS SERVICES, LA SÉRIE *DARK ANGEL* SERT D'ÉCRIN À LA JOLIE MAX, PETIT SOLDAT GÉNÉTIQUEMENT MODIFIÉ, ET À SON INTERPRÈTE JESSICA ALBA. VERDICT : EUH... PLUTÔT BIEN !

Certains ont une théorie sur le roi du monde James Cameron. Il serait vidé, grillé, aurait les chocottes depuis qu'il a filmé la plus grande histoire jamais contée, celle du bateau qui coule à pic avec une fourmilière de gens posée dessus. Pétrifié à l'idée d'ajouter un nouveau chapitre à sa filmo babylonienne, littéralement paralysée par son devoir de gigantisme, qui suppose de revenir sur le devant de la scène dans des proportions épiques ou de ne pas revenir du tout, l'ami des cyborgs serait devenu un grand timide. La preuve ? C'est par la petite porte qu'il se pointe, deux ans après son triomphe marin, en s'essayant pour la première fois de sa carrière à une production télé, une série de science-fiction post-apocalyptique, post-féministe, qui doit tout autant à ses penchants naturels pour les ambiances cyber-techno qu'à une récente vague de « séries de filles » incarnée, tous seins dehors, par ***Buffy*** et ***Xena***. ***Dark Angel***, l'œuvre de compromission d'un génie visionnaire amené à revoir ses ambitions à la baisse ? En fait, pas vraiment.

EGLEE, L'HOMME DE L'OMBRE

Quand on y regarde de près, James Cameron est relativement absent du projet. Certes, on y retrouve intacts les thèmes qui ont fait de lui un fervent batailleur de la cause féminine quand elle est soumise aux violentes dérives de la technologie (« trafiquée » dès son plus jeune âge, l'héroïne porte la menace en elle), mais les bases de la série resteront inchangées après l'épisode pilote, le seul où figure sa signature au titre de scénariste, le seul où son « patrimoine génétique » nous explose en pleine tronche pour ensuite ne plus bouger d'un chromosome. Le reste de ce qui constitue la première saison de ***Dark Angel*** fait d'abord appel aux qualités de structuration et d'interprétation de Charles H. Eglee. Ce vétéran des ondes américaines a déjà démontré de sérieuses aptitudes pour porter les idées des autres à ébullition et les abreuver de sa sève feuilletonesque. Longtemps collaborateur de Steven Bochco, il fut producteur exécutif sur l'immortel ***Murder One***, récit judiciaire à chapitres qui suit une affaire de meurtre pendant une saison entière, depuis la mise en accusation jusqu'au verdict. Pour pallier son manque d'expérience dans le domaine, Cameron s'est donc assuré les services d'un professionnel avisé, à même de tenir la boutique en son absence (***Dark Angel*** est le premier bébé enfanté par Cameron-Eglee Productions. D'autres suivront ?). Car il faut surtout voir dans l'association des deux hommes l'expression d'un syndrome très répandu chez les réalisateurs-stars en transit à la télé : le complexe du « trop peu pour moi ». Comme ses prédécesseurs Steven Spielberg (***Seaquest***), Barry Levinson (***Homicide***) ou Sam Raimi (***Hercule***), Cameron a créé ***Dark Angel*** beaucoup pour le geste, très peu pour l'accomplissement personnel. En imprimant leur patte à des projets qui les concerne suffisamment pour les initier mais pas assez pour les accompagner à





La nouvelle femme forte créée par James Cameron : Max (Jessica Alba).

La nuit, Max est une justicière malgré elle qui tente d'élucider le mystère de ses origines...

Le jour, elle est une anonyme livreuse à vélo.

maturation, les cadors du grand écran trouvent dans cette échappatoire de quoi satisfaire leur boulimie créatrice sans toutefois mettre en péril leur réputation : après tout, ce n'est que de la télé. Si ***Dark Angel*** s'est beaucoup vendue sur le nom de son estimé parrain, il devient vite nécessaire de l'apprécier comme un show SF à la portée de tous les autres et non pas comme « la série du réalisateur de **Titanic** qui va révolutionner le monde de la télé ». Parce qu'on en est quand même loin.

CINÉ ET TÉLÉ

Filmée selon des standards télévisuels largement éprouvés (plans moyens, longue focale, cadre serré), ***Dark Angel*** ne fait pas non plus preuve d'une audace inouïe au niveau de sa scénographie, considérablement étriquée si l'on considère le monde futuriste et dévasté qu'elle est censée découvrir (une rue principale, jonchée de caravanes et d'avant-postes militaires), et trop répétitive quand elle renvoie à des lieux de repli qui sont autant de décors de sitcom (le bar, l'appartement). De quoi renforcer le clivage qui persiste entre cinéphiles purs et durs et amateurs de séries autour de la question de mise en scène : dans quelle mesure et à quel prix peut-on faire du cinéma à la télé ? Rien dans Dark Angel ne fait avancer le débat. Des solutions, par contre, on en trouvait dans ***Twin Peaks***, ***Homicide***, ***The Kingdom***, ***Urgences***, ***Les Soprano***, ***Lain***, j'en passe et des meilleures. Il n'y a guère que dans l'action que ***Dark Angel*** s'affranchit momentanément de son héritage « figé » pour des scènes d'une intense beauté où le cadre, soudain, se remplit de perspectives vertigineuses. On retiendra surtout le saut de l'ange de l'héroïne entre les gratte-ciel de la cité, qui constitue le point d'orgue du pilote et a depuis intégré le générique d'ouverture. Il faut également souligner l'utilisation jamais handicapante des effets digitaux, qui servent principalement à renforcer la vélocité des combats et à montrer la solitude de Max, enfant traquée surplombant les lumières grises de la ville dans une de ces poses comic book chères à Cameron. Dans une société en décomposition où la course au grand capital a changé une nation conquérante en brocante géante - nous sommes en 2020 - , Max n'incarne pas le dernier espoir de l'humanité. Elle n'est pas une super-héroïne au secours des faibles et des opprimés. Max ne veille aux intérêts que d'une seule personne : elle-même. Elle est le résultat d'expériences top secrètes menées par le gouvernement pour créer une nouvelle race de super-guerriers génétiquement modifiés. Nom de code : Projet Manticore. Échappée à l'âge de neuf ans du centre de recherche qui la maintenait, elle et d'autres enfants, sous surveillance militaire, elle doit aujourd'hui se cacher des forces armées lancées à sa poursuite, dont l'infatigable Lydecker (John Savage), tout en ignorant si ses camarades cobayes ont survécu à l'évasion. Livreuse à vélo le jour, voleuse de haut vol la nuit, elle finit par s'allier au « corbeau » Logan Kale (Michael Weatherly), un riche activiste qui émet sur les ondes des messages clandestins et brise le silence instauré par le nouveau régime. Ils font un marché : si Max participe à la croisade libérale de Logan, ce dernier la mettra sur la piste de ses codétenus de Manticore.

BOMBE CATHODIQUE

L'effort scénaristique de ***Dark Angel***, série d'action-aventure par essence car entièrement alimentée par la peur d'être rattrapée, tient à donner l'impression que chaque épisode suit un chemin et un rythme différents des autres (comme dans un feuilleton), alors qu'il revient toujours à Max d'accomplir une nouvelle mission (comme dans n'importe quelle série). Peut-être pas encore à la hauteur de ses ambitions, ***Dark Angel*** reste supérieurement dialoguée et « sérialisée », surtout quand elle s'attache à la complainte romantique de Max. Dans le rôle, la bombe météore Jessica Alba, friable et sensuelle, emporte le morceau à elle toute seule. Ses grands yeux ronds qui pleurent et sa jolie bouche qui pulpe prennent très vite le contrôle de la série en l'enrobant d'un souffle émotionnel qui nous pousse à voir la suite. Ce n'est sûrement pas ce qu'on était venu chercher au début ; c'est pourtant la meilleure greffe que le cinéma de James Cameron opère ici.

NEWS

- Contre toute attente, les Chinois des studios Hweilai grillent les Américains et nous balancent direct leur « **Matrix** rencontre **Tigre et Dragon** » avec ***Flatland***. Vingt-deux épisodes situés à Shanghai en 2010 voient trois jeunes yankees piégés dans le monde cybernétique créé par le mystérieux M. Smith (Dennis Hopper). Sammo Hung réalise le pilote.

- 36 milliards de défunts ressuscitent sur une planète inconnue. Sir Richard Burton, Mark Twain, Cyrano de Bergerac et quelques autres unissent leurs forces afin de découvrir pourquoi. Alex Proyas (**The Crow**) envisage de transformer en série le classique littéraire de Philip Jose Farmer, *Riverworld*, et de donner ainsi une nouvelle définition du « team culturel ». On en bave déjà.

- Gonflé d'ambition, le créateur de ***Babylon 5***, Joe Michael Straczynski, annonce ***Jeremiah***, série d'anticipation dans laquelle les survivants d'une catastrophe qui a débarrassé le monde de tous les individus de plus de 13 ans, grandissent dans une civilisation en ruine. Le tournage du pilote de deux heures a commencé début septembre.

Rentrée (pas) fantastique

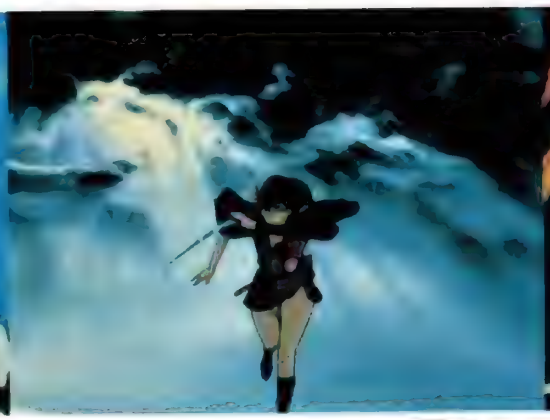
Plein, plein, plein de nouvelles séries sont à l'affiche de la rentrée télé. De très bonnes (***Titus***, ***Bush Président***, ***New York 911***, ***Gideon's Crossing***, ***Gilmore Girls***), de très nulles (***Son of the Beach***, ***Feds***, ***Beggars and Choosers***), mais surtout aucune qui concerne notre terrain d'expertise : le fantastique, le dérangé, le bizarre absolu. Du moins aucune de valable. Le mois dernier, on vous tirait le portrait d'***Andromeda*** (Cinestar 1) et, à lire entre les lignes de l'interview de Kevin Sorbo, vous avez dû comprendre que ce n'était pas fameux, tout juste une resucée mal inspirée et très camp de ***Star Trek***. N'en déplaise à notre Damien Granger national, il ne fait pas soleil non plus du côté de ***Black Scorpion*** (Série Club), l'adaptation encore plus Z et encore plus fauchée du film Z et fauché produit par Roger Corman. Vieille d'il y a deux ans et aussitôt annulée après avoir rodé son imbécile postulat de départ sur une demi-saison, ***Mercy Point***, rebaptisée ***Space Hospital*** (Série Club), est une série médicale du futur qui tente l'impossible transplantation d'***Urgences*** dans les coursives de ***Babylon 5***. Annulation encore avec ***Sleepwalkers*** (Série Club), dont on espérait un peu vu le casting (Bruce Greenwood, Naomi Watts), le producteur-créateur (David **Blade** Goyer) et le sujet (des scientifiques voyagent dans les rêves !), mais qui nous a littéralement plongé dans le sommeil. Ce à quoi ne peut même pas prétendre, puisqu'on l'a arrêté avant la fin, ***Les Chemins de l'étrange*** (13ème Rue), un décalque catho des ***X-Files*** avec enquêteurs du paranormal et miracles à la clef. Pour finir, deux bonnes nouvelles qui n'ont rien à voir : la cinquième saison de ***Buffy*** (la meilleure !) arrive très bientôt sur M6 (comptez sur un check-up complet dans un prochain numéro) et la première d'***Angel*** se dessine enfin sur TF1 et déjà dans les bacs DVD.

→ par Bertrand ROUGIER

Kamui & Arion

DIFFUSÉS DANS LES SALLES OBSCURES DE L'ARCHIPEL À UN AN D'INTERVALLE, *LA DAGUE DE KAMUI* ET *ARION* FONT PARTIE DES PLUS GROS BUDGETS ALLOUÉS À DES FILMS D'ANIMATION NIPPONS DANS LES ANNÉES 80. À L'OCCASION DE LEUR SORTIE FRANÇAISE EN DVD, UN COUP DE PROJECTEUR S'IMPOSAIT...

Est-il encore nécessaire de rappeler que l'animation japonaise (« anime » par contraction) occupe une place prépondérante dans le paysage filmique international ? Sans préjuger de la réponse à cette question (j'en vois quand même deux au fond qui dorment), il nous semble important de partir à la redécouverte de la « japanime » à la veille des sorties françaises de **Sen To Chihiro no Kamikakushi** (Miyazaki), **Millenium Actress** (Satori Kon) et **Metropolis** (Rin Taro). Si l'objectif de cette rubrique n'est évidemment pas d'être exhaustive, elle tentera tous les mois d'être pertinente en présentant autrement, c'est-à-dire par le biais d'interviews et de notes de production, un grand succès ou une œuvre injustement mésestimée de l'animation nippone. Cependant, dès ce mois-ci, entorse à la règle, car nous n'avons pas pu choisir entre deux formidables longs-métrages injustement tombés en désuétude.



*Photos de cette page : **Kamui**.*

L'ÉPOPÉE DE JIRO

Découvert dans une barque avec un tissu portant son nom et une mystérieuse dague, Jiro a grandi dans un petit village. Mais accusé du double meurtre de sa mère et de sa sœur adoptives, il doit fuir. Aidé par un énigmatique moine, qui lui désigne le véritable coupable de l'attentat, il part à la recherche de l'assassin, de ses origines et des mystères d'un Japon féodal (ère Meiji) en train de succomber aux assauts de l'époque moderne. De retrouvailles en trahison, la quête de Jiro s'achève en Amérique, où se noue un complot politique visant à changer le destin de l'archipel en opposant le pouvoir du Shogun à celui de l'empereur...

Kamui est l'adaptation du livre éponyme de Tetsu Yano, le volume original ayant valu à son auteur l'honneur d'être le premier romancier japonais nominé pour l'attribution du prix Hugo, la plus haute distinction en matière de littérature fantastique. Pour cette seule raison, le film de Rin Taro, le mentor de Katsuhiro Otomo 1/, est déjà un événement. Mais son incroyable genèse et ses qualités cinématographiques en font un monument.

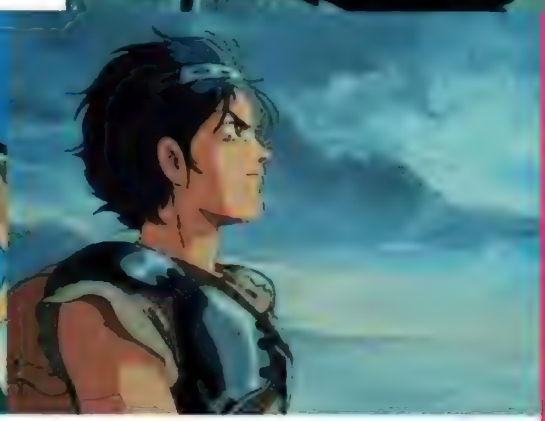
La production de cette bande, diffusée en salle à partir de 1985, s'étala sur presque dix ans. Débutée en 1977 sur la base d'un autre script, et sans argent (le budget enfla au fil des ans), la confection de cet ouvrage démesurément ambitieux (132 minutes) fut à l'origine de la création de Madhouse, qui demeura la structure de production indépendante la plus vivace du Japon avant de se transformer en « major » au cœur des nineties. Dans **Kamui**, le talent naissant de Yoshiaki Kawajiri (**Ninja Scroll**) associé à la maestria de Rin Taro produit des étincelles. Passionnante uchronie révisant l'histoire du Japon en mélangeant faits réels et fiction, **Kamui** est une référence incontournable en matière d'animation. Doté d'un scénario fourmillant de rebondissements, situé à la limite du surréalisme, débordant d'effets visuels admirables et inédits (le découpage transversal à la lame de rasoir de certains cellulos fut filmé en direct puis inclus dans le montage final), **Kamui** représente le dessin animé nippon dans sa forme la plus libre, la plus émancipée. En posant les fondations sur lesquelles s'appuiera Tsui Hark (grand consommateur de mangas) pour réaliser la saga des **Il était une fois en Chine**, et en hésitant entre la fresque épique, le film d'aventure, le western et le chambara, **Kamui** s'impose comme un monstrueux morceau de bravoure. Une œuvre monstre qui a tellement coûté en abnégation, en ruse et en énergie, que la pellicule est aujourd'hui encore imprimée par la sueur et le génie. Évidemment, la possession

Photos de cette page :
Arion.

du disque en zone 2 est indispensable, même si on regrette que ce chef-d'œuvre soit dépourvu de suppléments dignes de ce nom et de remasterisation, la vf et la vostf étant passables, sans plus.

LA QUÊTE D'ARION

L'année suivante, en 1986, un autre long-métrage d'animation carrément inclassable débarqua sur les écrans. Film d'heroïc fantasy de tradition mythologique, **Arion** revisite avec bonheur les mythes et légendes de la Grèce antique. Dans une Thessalie au bord du naufrage, les armées d'un Poséidon assoiffé de sang et d'une Athéna luxurieuse sont sur le point de se combattre, tandis qu'Hadès s'apprête à conquérir le trône d'un Zeus vieillissant, paranoïaque jusqu'à l'étouffement qui,



tel un parrain de la mafia des anges se laisse dévorer par ses démons… Deux heures durant, c'est au jeune Arion, Titan en quête de ses origines que va incomber la tâche de démêler cet écheveau de complots et de décadences…

À priori, le pitch d'Arion ressemble dangereusement à celui d'**Hercules** (Disney) ou des ***Chevaliers du Zodiaque***, série qui débarqua sur les écrans nippons six mois plus tard. D'ailleurs, si le film se comporta honnêtement lors de son exploitation initiale, il disparut honteusement des mémoires en raison de l'intérêt porté par les otaku 2/ au serial conjointement réalisé par Kozo Morishita, Masayuki Arehi et Tomoharu Katsumata. D'autre part, en terme de fantasy, les cinéphiles restèrent émus par **Laputa** (1986) d'Hayao Miyazaki, dont le rythme est identique à celui d'**Arion** (logique, le compositeur Joe Hisaishi et le principal financier, la Tokuma Shoten, inscrivirent leurs noms sur les deux bandes).

En dépit de ces griefs ponctuels, strictement liés à un contexte temporel précis, le premier long-métrage mis en scène, « designé » et scénarisé par Yoshikazu Yasuhiko (**Venus Wars**) demeure une œuvre majeure. Évidemment, c'est plus du côté de Miyazaki que des chevaliers de triste mémoire que lorgne l'artiste ubiquiste. Mangaka 3/ et illustrateur adulé, Yasuhiko obtint un an après l'achèvement de la publication des 1.000 pages de sa bédé le droit de la peindre sur toile. Après le succès de **Nausicaä**, la Tokuma Shoten et la Sunrise, une firme spécialisée dans l'adaptation de mangas sur petit écran, tentèrent de créer un début de franchise en portant directement des comics book dans les salles obscures. Nanti d'un budget confortable, **Arion** bénéficia également de l'inspiration d'un éclectique trublion qui aurait dû devancer Otomo sur les sentiers de la gloire (dessinateur, designer, illustrateur, réalisateur et enfin star) si une mauvaise conjecture et un manque d'appétence n'avaient freiné son élan. Reste que, réminiscent du cinéma de Ray Harryhausen, **Arion** est une satire sociale et religieuse autant qu'une très belle tragédie. Dès les premières secondes, le film transporte dans la valse de ses débordements lyriques et épiques. Enivré par une animation et un score impeccables, des batailles dantesques, des torrents d'héroïsme, de cruauté, de perversion et de jalousie, le spectateur finit immanquablement par succomber à la puissance de ce grand drame classique, au sens théâtral du terme. Avec ses suppléments et son joli transfert d'un master malheureusement « centenaire », le DVD édité par Kaze offre l'opportunité de découvrir un film qui repousse les limites supposées de l'animation japonaise. Il serait dommage de s'en priver.

1/ Ce dernier vient de signer pour son père spirituel le scénario de **Metropolis**, une variation sur les thèmes du film de Fritz Lang et d'une œuvre de Tezuka, le Dieu des mangas. Cela situe le niveau des bonhommes, non?
2/ Si la définition du mot Otaku est complexe, dans le cas qui nous intéresse il s'agit de fans « hardcore » de mangas et d'anime.
3/ Dessinateur de manga

NEWS

■ Catastrophe ! Ni Hayao Miyazaki, ni Isao Takahata ne réalisera le prochain film du studio Ghibli. Ce film de 1 h 40 dont la sortie est prévue pour l'été 2002 sera réalisé par Mamoru Hosoda, le réalisateur de la plupart des épisodes de la série *Digimon*. Il fait chaud tout d'un coup.

■ Le DVD collector de **Jin-Roh**, dont l'édition est prévue courant octobre, comportera trois disques avec un CD de la très belle BO composée par Hajime Mizoguchi. On nous annonce également une piste DTS, des interviews inédites et plus longues, de nombreux courts-métrages supplémentaires ainsi que plusieurs bandes-annonces du film et autres goodies d'artbox n'ayant pas été explicités.

■ Le 4 octobre, la version française du DVD d'**Akira** débarque dans les bacs. À priori, l'édition ressemble de très près à celle commercialisée en mai dernier aux États-Unis. Malheureusement, nous n'avons pas encore mis la main sur la VF et de la même façon, nous n'avons pas encore eu entre les mains l'édition spéciale sur deux disques d'**Angel Eyes**, dix cités pour trois morceaux et **Dominion Tank Police**, un autre titre culte qui débarque également dans nos bacs. Pour Noël, nous aurons aussi les films d'**Evangelion** et un coffret regroupant les films de **Rintaro**. Ça va saigner !…

■ Toujours pour décembre, les films de Takahata vont rejoindre en salle le très beau film d'Isao Takahata, **Gauche le violoncelliste** dont une édition DVD est annoncée pour la fin du mois de septembre chez H.K.

■ Dynamic Vision poursuit son édition de ses VHS et de DVD de ses séries phares (*Escaflowne*, *Tenchi* et *Cowboy Bebop*) tout en nous annonçant le développement de trois nouvelles séries : Trigun (un space-western spatial), **Kaeshi Kanojo Ne Jijo** et **Yuri Kuri** (les deux dernières sont du studio Gainax). Ya fallait bien des nouveautés.

→ par Jean-Sébastien DÉCANT

Silent Hill 2

TIENS, UNE PREVIEW DE JEU VIDÉO DANS LES PAGES DE MAD! IL AURAIT ÉTÉ EFFECTIVEMENT HONTEUX DE PASSER À CÔTÉ DE CE FUTUR ÉVÉNEMENT VIDÉO LUDIQUE COLLANT À CE POINT AVEC L'ÉTRANGE ET LE FANTASTIQUE.

Silent Hill 2 est la suite d'un soft Playstation qui reste encore à ce jour l'expérience la plus terrifiante jamais réalisée sous forme de jeu vidéo. En novembre, Konami proposera donc de retourner une seconde fois dans le patelin fantomatique de **Silent Hill**, mais cette fois-ci sur PS2... Aura-t-on toujours peur? L'éditeur a tenu à nous rassurer en organisant un grand événement promotionnel dont le programme est resté secret jusqu'à la dernière minute. Plus de cent journalistes européens se sont donc retrouvés sur un chemin de terre en campagne parisienne, sans trop savoir ce qui allait se passer. Un drôle de week-end, volontairement inspiré des expériences traumatiques propres à **Silent Hill** et célébré en présence des trois principaux concepteurs de la série. Mais avant de rentrer dans les détails de ce voyage de presse hors du commun, il serait bon de revenir sur le premier opus à ce point estimé qu'il a bien failli être adapté au cinéma.

RETOUR SUR UN CHOC

Sorti il y a trois ans, et destiné à un public averti, l'univers 3D morbide de **Silent Hill** a marqué à vie quiconque s'y est plongé. On y incarne un homme perdu dans les méandres d'une ville morte à la recherche de sa fille. Le héros doit faire vite car le temps lui est compté dans cette ville portuaire enveloppée d'un brouillard opaque et peuplée de créatures hostiles. Le concept s'apparente à celui des **Resident Evil**, mais est appliqué de manière beaucoup plus radicale, car le cadre dans lequel évolue le joueur est inconfortable au possible. Une expérience qui évoque les astuces mises en place par Frédéric Raynal dans **Alone in the Dark** et destinées à perturber le joueur tout au long de sa progression. Le concepteur français avait en effet disposé en début d'aventure quelques effets de mise en scène (un monstre surgit derrière une porte et massacre le personnage ; un trou dans le plancher du premier étage entraîne une mort assurée), censés terrifier le joueur à la simple idée de tomber sur une autre surprise dont on ne revient pas. **Silent Hill** applique le même principe sur toute sa longueur. Pour la première fois, le joueur est en constante perte de repères et ne peut qu'être décontenancé face à la succession de pièges macabres. On est loin du train-train confortable des **Resident Evil**, où les massacres à l'arme lourde succèdent aux énigmes agaçantes. Silent Hill, pour sa part, accueille l'horreur pure, le glauque immonde face auquel il vaut mieux prendre ses jambes à son cou plutôt que de combattre vaillamment.

MISE EN (MAUVAISE) CONDITION

Silent Hill baigne donc dans le dégueu répugnant, chose que le staff de Konami Europe a tenté de reproduire en live lors du week-end surprise. Partis pour une conférence de presse, nous nous sommes retrouvés cagoulés dans des camions militaires secoués par on ne sait quel hystéro courant à côté du véhicule. À cette ambiance de train fantôme s'ajoutaient des effets sonores provenant des environs directement samplés sur l'ambiance du jeu (aboiements, battements d'ailes, grognements). Escortés par des nurses ensanglantées, nous nous sommes retrouvés peu de temps après à l'intérieur d'un manoir délabré. Konami sait recevoir, et si Jean Rollin était passé par là il aurait certainement trouvé matière à tourner trois ou quatre films. Cadavre pendu, jeune femme hurlant dans les couloirs... Le sous-sol avait été transformé en cave aux horreurs. On pouvait même apercevoir dans la pénombre des quartiers de viande avarié, un mannequin disloqué et des gars déguisés en monstres censés nous sauter dessus. Guignebert, qui n'aurait manqué l'événement pour rien au monde, a même été torturé, c'est dire si ça ne rigolait pas (voir photo). Nous étions armés de lampes de poche et, ne pouvant fendre le crâne des figurants, nous sommes remontés à l'étage

Panique au service des urgences, les infirmières sont de sortie !

Eddy, un Américain pure souche dont les yeux vitreux n'annoncent rien de bon... *Guignou torturé !*

Ci-dessus : James face à une Maria qui lui rappelle étrangement son épouse décédée...

A droite : une créature cauchemardesque forcément issue d'un cerveau diabolique.

À gauche : James aura besoin de sa lampe torche pour s'extraire de la pénombre.

afin d'assister à la conférence de presse. Un coup d'œil furtif permettait d'entrapercevoir au fond, dans une pièce adjacente, une douzaine de moniteurs équipés de PS2 attendant que l'on vienne se frotter à la démo. La conférence fut l'occasion de rencontrer trois jeunes Japonais à l'origine des deux **Silent Hill** : le producteur exécutif Akihiro Imamura, le lead designer Sato Takayoshi et un sound engineer aux cheveux rouges. Ils ont la vingtaine passée et leur look de rock star laisse envisager qu'ils vivent à Tokyo. Éreintés par le jet-lag, ils ont répondu du mieux qu'ils pouvaient à la presse européenne. **Silent Hill 2** raconte donc l'histoire d'un nouveau personnage qui se rend dans cet ancien port de plaisance après avoir reçu une curieuse lettre de sa conjointe, morte quatre ans auparavant. Sur place, il rencontre une femme qui ressemble à s'y méprendre à son amour perdu.

UN AVANT-GOÛT DE L'ENFER

La bande-annonce présentée est remplie d'images incroyables: des monstres suintants se déplacent de manière inquiétante et des corps difformes sont mutilés par d'étranges créatures. Les seconds couteaux ont tous l'air cinglé, particulièrement un jeune homme obèse dépourvu de conscience morale. Retour aux questions-réponses avec les concepteurs: ils jouent à **Diablo 2** sur PC, ne communiquent pas avec leurs collègues des entreprises concurrentes, trouvent **Alone in the Dark 4** superbe, n'ont pas du tout envie de faire du cinéma et espèrent surtout que le jeu nous choquera autant que le premier. Direction la salle des moniteurs pour essayer la démo. Le mode de déplacement est identique, les combats aussi, mais **Silent Hill 2** semble un peu plus axé « action ». Les effets de brouillard quant à eux sont superbes, les décors sont bien évidemment à la hauteur des capacités de la PS2 et il en va de même pour la modélisation des personnages. La démo permettait d'accéder à trois environnements différents, dont on faisait vite le tour : un sous-sol malfamé, une résidence ressemblant à une crack-house, et des chiottes immondes donnant sur le parking du coin. De quoi rendre l'attente jusqu'à la mi-novembre totalement insupportable, et qui confirme ce qu'amorçait **Silent Hill** : avant l'épouvante se consommait au cinéma ou en librairie, aujourd'hui il est possible de se faire peur en allumant sa console...

ARKHAM

27 & 28 OCTOBRE 2001
samedi 14h-19h/dimanche 10h-19h.
SALLE WAGRAM 39, Av de Wagram 75017 Paris

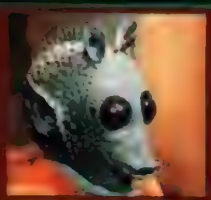
ATTENTION !! : les dédicaces des acteurs sont payantes

MARK RALSTON "DRAKE"

MICHONNE BOURRIAGUE "Aurra Sing"

JENETTE GOLDSTEIN "VASQUEZ"

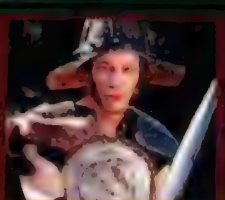
RICHARD HERD
COMMANDER "V"



PAUL BLAKE
"GREEDO"

KEN COLLEY
"CAPTAIN PIETT"

GARRICK HAGON
"B. DARKLIGHTER"



TED RAIMI
"JOXER" XENA

Collectors Rendez-vous

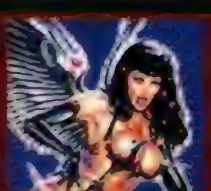
3 éme CONVENTION INTERNATIONALE DE LA S-F, DU COMICS ET DU JOUET DE COLLECTION

DAVID MACK
Kabuki, DD...

B M. BENDIS
Powers...

STEVE RUDE
Nexus...

J.G JONES
Black Widow...

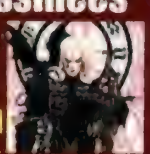


R. CARRALERO
Heavy Metal...

G. SHELTON
Freak bros...

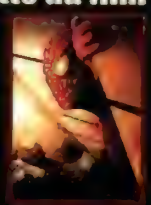
dessinateurs de Bandes-dessinées

Olivier Ledroit
Stan & Vince
Alberto Varanda
Christian Paty



avec le ticket d'entrée une affichette du film SPIDERMAN offerte*

45f
l'entrée
6,90 euros



*dans la limite des stocks

écrivains de Science-Fiction

L.COOPER (UK) P.CALVO (FR)
S.NICHOLLS (UK) F.COLIN (FR)
M.GABORIT (FR) ANGE (FR)
H.LOEVENBRUCK (FR)

gratuit pour les enfants de -10 ans accompagnés

Brapelonne · ciné store · DVDVISION · Superman · J'ai lu · MadMovies · Marvel France · WIZARD · semic EDITIONS

RENSEIGNEMENTS ET PREVENTES : ARKHAM 15 rue Soufflot 75005 Paris Tél : 01 40 51 82 55

L'ACTUALITÉ DU CINÉMA QUI DÉBOURRE !

CIMPACT

› VIN DIESEL met la gomme dans **FAST AND FURIOUS**

› SEAN PENN retrouve JACK NICHOLSON pour **THE PLEDGE**

› JOHN WOO, guerrier pacifiste dans **WINDTALKERS**

DON'T SAY A WORD

Alors que Miramax bloque toujours la sortie de son **The Impostor**, un film de science-fiction avec Gary Sinise et Madeleine Stowe, Gary Fleder s'est fait courtiser par la Fox pour réaliser l'adaptation de *Don't Say a Word*, le roman d'Andrew Klavan. Ni une, ni deux, le réalisateur du **Collectionneur** s'est jeté sur cette occasion de diriger Michael Douglas, Sean Bean (**Le Seigneur des anneaux**), Famke Janssen (**X-Men**), Oliver Platt (**Lake Placid**) et Brittany Murphy (**Belles à mourir**) dans ce thriller que la production annonce sombre et dérangeant. Michael Douglas, qui se plaît à interpréter des personnages borderline, incarne ici le psychiatre Nathan Conrad, dont la fille a été kidnappée. Le ravisseur (Sean Bean) lui

Michael Douglas en plein désarroi...

laisse 48 heures pour soigner une de ses patientes quasiment catatonique. Elle seule aurait en mémoire un numéro de téléphone qui intéresse fortement le vilain kidnappeur... La tâche n'est pas aisée et le bon docteur va devoir se transformer en ogre psychanalytique. Tourné en début d'année dans les rues de New York, **Don't Say a Word** aurait tellement ravi la Fox que celle-ci en a avancé la sortie de quasiment deux mois, lui évitant de concourir cet hiver avec toutes les machines à Oscars. Mazette ! On espère un résultat supérieur aux précédents thrillers-pour-papa que sont **Dernières heures à Denver** et **Le Collectionneur**.

Justin Chambers dans le rôle convoité de D'artagnan. Top classe !

D'ARTAGNAN

Heureusement que le producteur Moshe Diamant veille ! Lui seul pouvait encore offrir à un cinéaste d'un autre temps, Peter Hyams, la coquette somme de 50 millions de dollars sur un plateau d'argent. Un chiffre imposant pour une adaptation libre du roman *Les Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Loin de s'appesantir sur une reconstitution fidèle, cette nouvelle version promet en revanche son lot de séquences spectaculaires directement issues du cinéma hong-kongais. Pour parfaire le travail dans cette direction, la production a donc engagé le chorégraphe Hung Yan Yan (crédité ici Xin Xin Xiong) qui reproduira sans vergogne une séquence entière du premier **Il était une fois en Chine** de Tsui Hark : un combat homérique sur plusieurs échelles qu'il avait déjà ardemment préparé pour le cinéaste de **Zu**. Auto-plagiat pur et simple ? Impossible de délibérer avant d'avoir vu le film...Le script de **D'Artagnan** écrit par Gene Quintano (**Alarme Fatale**, sic !) date maintenant d'une bonne dizaine d'années, à l'époque où le nom de Jean-Claude Van Damme y était attaché. L'ironie du sort veut que ce soit la brouille entre la star belge et son producteur Moshe Diamant qui ait relancé le projet. En remplacement de notre philosophe préféré, la production a engagé le jeunot Justin Chambers (**Liberty Heights**) dans le rôle de d'Artagnan. Ce dernier cherche ici à devenir un mousquetaire pour venger la mort de ses parents. Tourné en France et au Luxembourg, **D'Artagnan** bénéficie d'un casting comprenant quelques-unes de nos gloires nationales. En dehors de Catherine Deneuve dans le rôle de la Reine de France, nous pourrons y croiser Jean-Pierre Castaldi (le père d'un fameux animateur télé) et Jean-Claude Dreyfus. Que ceci ne nous fasse pas oublier que l'excellent Tim Roth (dans le rôle du vilain Febre) et Stephen Rea, en fielleux Richelieu, font également partie de la distribution. Du beau monde pour un film qu'on espère à la hauteur.

Bruce à la hache, Billy à la masse...

BANDITS

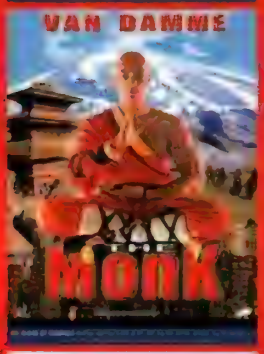
Bandits (ex-**Outlaws**) est un projet de longue date pour Bruce Willis. Billy Bob Thornton remplace Val Kilmer, prévu à l'origine, et le film reforme ainsi le duo star d'**Armageddon**. Tiré d'une histoire vraie, **Bandits** nous narre les aventures de deux pilleurs de banques qui, juste avant un gros coup, kidnappent une jeune femme et en tombent tous les deux amoureux. Dans l'idée de se faire connaître des médias, les deux hors-la-loi décident de se vendre à un présentateur télé, le forçant à faire des reportages exclusifs sur leurs exploits.
C'est Barry Levinson (**Rain Man, Toys, Harcèlement, Sphère**, aïe aïe aïe !), excellent directeur d'acteurs mais cinéaste limité par la qualité des scénarios, qui prend en charge le script d'Harley Peyton (**Neige sur Beverly Hills**), décrit comme une version moderne de **Butch Cassidy et le Kid**. On peut donc compter sur un traitement semi-comique puisque le personnage de Thornton est un incurable hypocondriaque. L'indispensable touche féminine est apportée par Cate Blanchett (formidable dans **Intuitions**) dans un registre plus léger qu'à son habitude. Le reste du casting est composé d'illustres inconnus, mais la MGM reste confiante et prévoit un beau succès d'estime pour ce « petit film ». Nous, on espère surtout une production sympathique qui capitaliserait à fond sur la bonne alchimie du duo vedette. En attendant de voir Bruce Willis en militaire dans le film de guerre **Hart's War** du mollasson Gregory Hoblit (**Peur primale**), une autre production MGM...

EXPRESSIMO

● Des nouvelles de l'ami Tarantino. Après **Kill Bill**, qui se fera dès que Uma Thurman aura accouché, le réalisateur enchaînera directement sur **Inglorious Bastards**, un film dans la lignée des **12 Salopards**, qui compte déjà Michael Madsen au casting.

● Des nouvelles - enfin ! - d'**Austin Powers 3**, en tournage dès novembre prochain. Sous-titre : **Goldmember**. Ça promet ! Le script est donc terminé, Jay Roach revient à la réalisation (en attendant **Meet The Fockers**, la suite de **Mon beau-père et moi**) et Mike Myers incarnera à nouveau l'espion, son Némésis, Fat Bastard et un nouveau méchant, Goldmember, dont on imagine sans peine l'arme secrète.

● Après **Heist**, David Mamet travaille déjà sur son prochain film, sans titre pour l'instant, où il compte diriger Jude Law et Rebecca Pidgeon, sa femme à la ville. On sait seulement qu'il s'agit d'un « thriller romantique millénariste ». On attend de voir...



CHÉRIE B

Un rapprochement dans la joie et la bonne humeur entre John Woo qui tourne Jean Claude Belphégor comme « Van Damme » dans son petit dernier, **The Order** de Sheldon Lettich (**Double Impact**, Jean-Claude sauve le monde d'une catastrophe nucléaire orchestrée par de vilains nazis de Brian Thompson (le méchant de **Cobra**). Les premières images, aperçues à Cannes (bien) mettent en valeur le charisme de Van Damme. Deux coups de tête et un grand écart plus tard, le vrai qui se rue à Hong Kong pour les besoins de **The Monk**, un film qui mêlera avec la tradition l'esprit des plus grands classiques de Hong Kong. Bon Yul Tarantino, on se pose des questions, mais qu'on jamais pensait que c'était à nous ces filles ? Lam qui dirige les jumelles musclées de l'ami Jean-Claude. Dans un registre qui sent un peu moins le « bon vieux temps » (quoique...), les Suédois nous envoient l'émouvant **Never Say... Never Mind**, un clin d'œil de **Drôles de dames** à la sauce James Bond. Armé de plusieurs paquets de Stimorol, notre bon Hubert Allouch est parti interviewer le quatuor de choc dans les yeux plein et durant le dernier festival de Cannes. Depuis, il hante l'allouch ! On n'en saura pas plus. N'empêche que pendant qu'il est à Cannes, y en a qui tournent. Le petit Kevin Smith (à ne pas confondre avec le gros réalisateur de **Dogma**) par exemple, réalise deux épisodes de sa série *Laceless* coup sur coup. **Beyond Justice** et **Dead Evidence**, produits par D-M, qui promet de prendre dans ses bras Jennifer Rubin (**Planète hurlante**) ou C. Thomas Howell (**Hitcher**) selon son choix. Dans le rôle d'un détective privé, il doit surtout démêler un tueur en série qui hante ses nuits. Ben c'est du classique, c'est pas très original, mais tant pis, on lui en demandera pas plus, il débute dans le métier.

FULL TIME KILLER

Alors que le public français découvre son nom sur grand écran pour la première fois, malgré une longue carrière hong-kongaise, avec **The Mission**, le professionnel Johnnie To revient au polar pur et dur après un aparté dans la comédie sentimentale avec **Needing You, Help !!!** et **Love on a Diet**. Dans ce dernier, To faisait prendre un surplus de poids à l'idole Andy Lau (**Shanghai Grand, Drunken Master 2**) via quelques maquillages « foldinguesques » (voir photo). Heureusement, dans **Full Time Killer**, le même Lau n'est plus enrobé de mousse de latex, et peut à nouveau courser les bads guys avec son aplomb d'antan.
Refaisant équipe avec Wai Ka-Fai, avec qui il avait déjà partagé la réalisation des trois comédies précitées, Johnnie To nous raconte l'histoire de O, un tueur solitaire qui a perdu Nancy, l'amour de sa vie. Petit à petit, il retrouve son goût pour l'amour en espionnant sa femme de ménage Chin, qui ne sait rien de lui. Déboule Tok (Andy Lau), un assassin sans remords qui a décidé de devenir n° 1 dans son métier à risque. Pour ce faire, il a décidé de se débarrasser de O et commence déjà par révéler son identité à Chin. Mais les deux assassins antagonistes sont poursuivis par le détective Albert Lee (Simon Yam) au terme d'une traque sanglante. Autant dire que Lee ne risque pas de lâcher le morceau, puisque cela fait maintenant cinq ans qu'il talonne O. Une histoire classique, mais on peut compter sur Johnnie To pour nous la raconter de manière différente. **Full Time Killer** vient de sortir à Hong Kong, et est d'ores et déjà un succès.

Simon Yam à la poursuite d'Andy Lau, toutes pétoires dehors...

Un univers de tueurs impitoyables qui nourrit depuis longtemps le cinéma de Hong Kong.

*Andy Lau, loin du statut d'idole ! (**Love on the diet**)*

● La suite du **Masque de Zorro** est en route puisque les scénaristes du premier épisode viennent de rendre leur script et que la préproduction commencerait en janvier prochain. Martin Campbell, Antonio Banderas et Catherine Zeta-Jones reprendraient leurs rôles respectifs.

● Joel Silver tente de relancer le projet **Sgt Rock**, adapté du fameux comic book. Prévu il y a dix ans avec Arnold Schwarzenegger ou Bruce Willis dans le rôle-titre et John McTiernan à la caméra, le projet serait relancé avec, cette fois, Vin Diesel. Pas de réalisateur annoncé cependant.

● **The Touch**, le film d'arts martiaux réalisé par le génial chef op' Peter Pau (**Tigre et dragon, La Fiancée de Chucky**) et interprété par Michelle Yeoh, vient de gagner la participation de Ben Chaplin (**La Ligne rouge**) dans le premier rôle masculin. Début de tournage en octobre.

*Cinq ans après **Broken Arrow**, Christian Slater retrouve John Woo. Relaxant !*

Carl Wazhee (Adam Beach), un soldat navajo dans le feu de l'action !

Le meurtri Joe Enders : un nouveau rôle en or pour Nicolas Cage.

UN FILM DE GUERRE VOLONTAIREMENT CLASSIQUE COMME HOLLYWOOD N'EN FAIT PLUS. UNE MÉGASTAR DOUBLÉE D'UN ACTEUR DE GÉNIE ENTIÈREMENT DÉVOUÉ À LA CAUSE DE SON METTEUR EN SCÈNE. UN SCRIPT QUI PREND DES ALLURES DE VRAIE TRAGÉDIE AU SEIN MÊME D'UN GENRE RÉCEMMENT REMIS AU GOÛT DU JOUR. ET PAR-DESSUS TOUT, UN CINÉASTE QUI CHERCHE TOUJOURS À PROUVER QU'IL NE S'EST PAS FAIT AVALER PAR LE SYSTÈME. N'EN JETEZ PLUS ! WINDTALKERS, LE NOUVEAU FILM DE JOHN WOO, SE PROFILE À L'HORIZON ET RISQUE BIEN DE REMETTRE LES IDÉES DE CERTAINS EN PLACE !

WOO'S NE

WINDTALKERS
DE JOHN WOO

Une fois sa salive ravalée en un raclement de gorge évocateur, John Woo a pu venir grossir les rangs des cinéastes étrangers glorieusement expatriés à Hollywood la grande. Car en passant par la case Van Damme, le réalisateur du mythique **The Killer** n'a pas choisi la facilité. Artisan reconnu dans son pays, ce dernier doit désormais prendre note des exigences (dignes de la Castafiore) de sa vedette belge, des pressions d'une major qui se fout royalement des velléités artistiques de ses employés (Universal, sur laquelle pesait encore le scandale **Brazil**) et des impressionnantes demandes de coupes de la MPAA, qui n'a de toute façon que faire d'un cinéma sans Julia Roberts ou Tom Hanks. Le film **Chasse à l'homme**, malgré quelques bons moments, ressemble alors à s'y méprendre à l'un de ces actioners qui fleurissaient au début des années 90. C'est-à-dire exactement à ceux qui pompaient le style John Woo pour masquer le manque d'inspiration ambiant. Trois ans plus tard, la débâcle **Broken Arrow** (un kouglof d'images indigne du cinéaste) indiquera aux fans de la première heure que maître John s'est fait bouffer par le système. Rejet en bloc : on brûle toujours ses idoles. Mais les mêmes auront bien vite oublié qu'avant de réaliser **Le Syndicat du crime**, son œuvre révélatrice, John Woo a longtemps courbé l'échine devant les moguls de la Golden Harvest, négociant âprement un **Last Hurrah for Chivalry** contre X comédies grasses et bassement populistes.

Arrive donc **Volte/face** en 1997, le film de la renaissance. Utilisant un concept idiot décrivant deux personnages antagonistes échanger leur identité lors d'un affrontement ultime, Woo exorcise ses frustrations dans une liberté d'expression quasi-totale et livre un pur chef-d'œuvre, probablement l'un de ses meilleurs films, toutes périodes confondues. Les fans reviennent en baissant le regard, et le grand public suit le mouvement, à tel point que le style du cinéaste devient réellement une trademark que l'on vend au même titre que la moindre parcelle de tronche des « 20 millions dollars men ». Témoin, la bande-annonce de **M:I-2**, une œuvre de commande où les gunfights à deux mains se succèdent aux envolées de colombes dans un déluge d'explosions titanesques. Pour beaucoup, ce dernier film n'est qu'un caprice de mégastar (ici l'éternel minet Tom Cruise) ayant décidé de s'offrir un réalisateur de prestige afin de se faire reluire le nombril. Évidemment, **M:I-2** c'est ça. Mais ce serait réducteur de ne pas évoquer le réel parti pris filmique de John Woo, qui renvoie le principe même de virtuosité aux pâquerettes grâce à une poignée de séquences en état de grâce (dont un ballet de voitures proprement hallucinant). Réalisé platement, le script de **M:I-2** n'aurait aucun intérêt et c'est bien en cela que l'on reconnaît vraiment la fameuse marque de fabrique du cinéaste… Malheureusement, les mêmes fans de la première heure ne se reconnaissent pas dans le travail de leur idole et préparent de nouveau le bûcher : Burn baby, burn !

UN PROJET PERSONNEL

Finalement, ce long paragraphe d'introduction ne prouve qu'une chose : le rapport entre John Woo et ceux qui le suivaient religieusement du temps de sa période hong-kongaise est purement affectif. Strictement affectif même. En porte-étendard majeur d'une culture alors ignorée de par le monde (à l'exception de quelques heureux élus), le cinéaste a offert une lignée de monuments refusant en bloc, époque oblige, le cynisme et le second degré des actioners américains définitivement marqués par les glorieuses eighties. Pour la plupart, la première vision de **The Killer** aura été marquée par une révélation essentielle : celle qui permet de comprendre enfin pleinement, pourquoi ils aiment l'entité cinéma. En quoi les sentiments nobles, justes et exacerbés d'un homme peuvent toucher à jamais les cœurs au travers des reflets d'un projecteur renvoyant 24 images à la seconde. On se remet difficilement d'une telle expérience. **The Killer** ou **Le Syndicat du crime** n'appartiennent plus à John Woo mais bien à ses spectateurs médusés. C'est ce statut unique (qui ne touche que quelques cinéastes et très peu d'œuvres) qui permet aussi à John Woo d'être constamment réévalué à chaque nouvelle étape et celle qui nous intéresse aujourd'hui est cruciale. Car Windtalkers se présente comme un projet personnel. Un film d'auteur comme on dit. Qu'une puissante major (la MGM, avec laquelle le cinéaste vient de signer un contrat important) chaperonne ses ambitions ne change rien à l'affaire. Dire que le projet **Windtalkers** donne la bave aux lèvres des fans serait un doux

Joe Enders, un soldat qui ne connaît que trop bien les horreurs de la guerre...

XT

euphémisme. Imaginez : un film de guerre poignant avec à la clé, une nouvelle collaboration entre le cinéaste et Nicolas Cage. Acteur génial dont il avait affiné, avec **Volte/Face**, l'image d'action-hero grossièrement mise en place par Michael Bay dans **Rock**. Rajoutons aussi un budget de 100 millions de dollars, avec une belle liberté d'action dans un genre revenu sur le devant de la scène grâce au succès du film-manifeste de Steven Spielberg, **Il faut sauver le soldat Ryan**. Il n'en faut pas plus pour délirer sec, surtout si l'on sait que, par bien des cotés, **Windtalkers** se rapproche d'**Une Balle dans la tête**, le film le plus perso, le plus touchant, le plus tragique de John Woo. Annoncé bien avant la mise en chantier de **M:I-2**, **Windtalkers** est censé réparer « l'affront » dont serait responsable ce nabot de Tom Cruise. Pas si simple...

UNE MAJOR DANS LA MOUISE

D'abord, la MGM traverse une passe terrible. Lassés par les multiples deals et changements de propriétaires, les exécutifs du glorieux studio protègent leurs miches comme ils le peuvent. Comme le prochain **James Bond** (et ses rentrées d'argent quasi-automatiques) tarde à se concrétiser, les costards-cravates taillent leurs blockbusters dans le vif ! En laissant de côté **Hannibal**, miraculeusement intact malgré sa haute teneur en débilité cinématographique, la MGM se fait en ce moment même une belle réputation de sagouin en massacrant sans sommation le remake de **Rollerball** de John McTiernan. Du R-Rated hardcore d'origine (sexe et violence, même combat), le film va passer au PG-13 afin de rendre accessible le film aux mickeys, et ce après un remontage impitoyable dû aux maudites projections-test qui ont vu quelques babouins vociférer des saloperies sur ce remake « à ne pas faire ». **Windtalkers** n'est pas en reste. Racontant un épisode méconnu de la seconde guerre mondiale, le script de John Rice et Joe Bateer se concentre sur un langage codé propre au peuple navajo et utilisé par l'armée américaine afin de contrer les lignes ennemis et faire passer des messages classés top secret. Afin de préserver la nature confidentielle de ce code, chaque soldat navajo se voit assigner un « garde du corps » chargé de l'abattre au cas où il serait fait prisonnier par le camp adverse. Garde du corps, c'est la nouvelle fonction de Joe Enders (Nicolas Cage), un soldat meurtri par les années de combat et la mort violente de ses amis sur les divers champs de bataille. Apprenant le langage codé en un temps record, il doit veiller sur la vie de Carl Wahzee (Adam Beach), un soldat navajo avec lequel il entame un certain rapport de force. S'il doit décider au moment crucial de son sort, autant ne pas se lier d'amitié. Les efforts de Wahzee pour rompre la glace sont donc laissés sans réponse. Jusqu'au jour où, durant une sanglante bataille qui voit périr une bonne partie de leur régiment, ils prennent ensemble d'assaut un barrage ennemi et le réduisent à néant. Les liens se solidifient et Joe décide de demander son transfert afin de ne pas avoir à tuer son nouvel ami. Le transfert est refusé et la spectaculaire prise de Sai Pan va décider du sort de Wahzee. Décider de privilégier la mission plutôt que l'homme, cruel dilemme... Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce ne sont pas les complexes rapports humains qui effraient la production, ce qui promet d'ailleurs un final déroutant en forme de twist, la nouvelle mode narrative hollywoodienne. En visite sur le plateau à Honolulu en octobre 2000, durant la mise en boîte d'importantes séquences de bataille, une poignée d'exécutives ont exigé de John Woo qu'il abandonne le tournage d'une scène d'action cruciale (narrativement parlant) qui montre un tank de l'armée américaine prenant d'assaut un bunker japonais. Bien que ladite scène soit planifiée au poil en termes de budget (sa pré-production a coûté une fortune), les costards-cravates ont prétexté à un John Woo furieux un retard d'une semaine sur le planning prévu, retard dû au mauvais temps. On ne sait pas encore aujourd'hui si cette séquence fera partie du métrage final. Mais l'absurdité de cette situation (« Moins d'action s'il vous plait, on fait un blockbuster là ! ») est symptomatique des troubles que traverse la major au lion rugissant, et plus généralement de la nouvelle tendance qui veut qu'aujourd'hui, un gros blockbuster n'offre rien de plus que son clinquant trailer (**Tomb Raider**, **Rush Hour 2** et compagnie). Qui plus est, un changement de sortie (de juin 2001, le film est repoussé à novembre) n'est jamais bon signe...

UNE VRAIE TRAGÉDIE

Bien évidemment, on ne peut pas demander à John Woo de nous refaire le coup de bourre d'**À toute épreuve**. Mission impossible comme dirait l'autre. Mais est-ce bien là le sujet de **Windtalkers** ? Bien sûr que non. Comme le dit le cinéaste lui-même : « *Les barrières du film de guerre ont été franchies avec* ***Il faut sauver le soldat Ryan****. Mais il est hors de question d'aborder le même traitement, proche du documentaire. À mon niveau, j'essaye juste de montrer l'absurdité de la guerre* ». Hollywood, qui se persuade de voir une tragédie en congratulant un **Patient anglais**, va en prendre pour son grade. Car avec un tel sujet brassant à nouveau les concepts d'amitié bafouée chers au cinéaste, John Woo risque d'en remontrer à toute l'industrie autosatisfaite en termes d'action, de romance et de grandeur d'âme. Sous le vernis de la guerre se profile donc une tragédie humaine comme seuls James Cameron (avec **Titanic**) et John McTiernan (avec **Le 13ème guerrier**) savent encore les concevoir aujourd'hui. Pas étonnant donc que John Woo les rejoigne dans le top des réalisateurs formels actuels. Et à n'en pas douter, **Windtalkers** va reconquérir le cœur des premiers fans que nous sommes. Si besoin était...

Stéphane MOÏSSAKIS

AVANT DE TRIOMPHER DANS **FAST AND FURIOUS**, ET DE TRANSFORMER PAR SA SEULE PRÉSENCE UNE PRODUCTION MOYENNE EN BLOCKBUSTER DE L'ÉTÉ ; AVANT DE PROUVER PAR LÀ MÊME À QUEL POINT LE PUBLIC LUI ÉTAIT ACQUIS ; AVANT MÊME DE SE RÉVÉLER À CE PUBLIC PAR LE SUCCÈS ÉTONNANT DE *PITCH BLACK* AUX USA, QU'ÉTAIT DONC VIN DIESEL ? UN ENFANT CHÉRI D'HOLLYWOOD ? UN JEUNE PREMIER PROMIS AU SUCCÈS ? UN ACTEUR ACCIDENTEL ? NON. VIN DIESEL EST LE FRUIT D'UN COMBAT, DE 25 ANNÉES DE TRAVAIL ACHARNÉ, D'UN DESTIN QUE RIEN NE PRÉDISPOSAIT AU SUCCÈS SI CE N'EST SON DÉSIR INDESTRUCTIBLE DE RECONNAISSANCE. IL A SUFFI QUE NOUS LUI POSIONS UNE SEULE QUESTION : « RACONTEZ-NOUS TOUT », POUR QUE L'ACTEUR SE LANCE DANS UNE FORMIDABLE PLAIDOIRIE AUTOBIOGRAPHIQUE OÙ A ÉCLATÉ SON SENS DE LA DÉMESURE ET DU JEU...

« ET LÀ DÉBUTAIT MA VIE PROFESSIONNELLE »

« J'ai grandi dans un endroit magique. C'était un immeuble subventionné, un projet lancé par les autorités, dans le quartier de Greenwich Village, à New York. Ce qui veut dire que le gouvernement aidait les locataires de cet immeuble à payer leur loyer. Et il n'y avait dans cet immeuble que des artistes. Mais il fallait pouvoir témoigner de revenus très faibles pour pouvoir y habiter. Ce qui veut dire qu'il vous fallait être, au moins momentanément, un artiste sans le moindre succès. C'était le cas de ma mère, astrologue et psychiatre, bref une foraine. C'était aussi le cas de tous nos voisins, comédiens et forains. Et bien sûr, ces artistes étaient tout sauf carriéristes. Ils n'exerçaient leur art que pour l'amour de l'art, sans en attendre la moindre rétribution. L'argent leur était bien égal. Non seulement ils n'en avaient pas, mais ils n'en voulaient pas, car avoir de l'argent aurait signifié pour eux quitter ce lieu exceptionnel, où ils pouvaient être artistes et bohèmes sans la moindre crainte et la moindre retenue. Voilà où j'ai grandi, dans le respect et l'amour des choses artistiques, dénué de toute considération financière, ignorant tout des stratégies propres à ce métier, et de celles d'Hollywood en particulier. Voilà quelle fut la première phase.

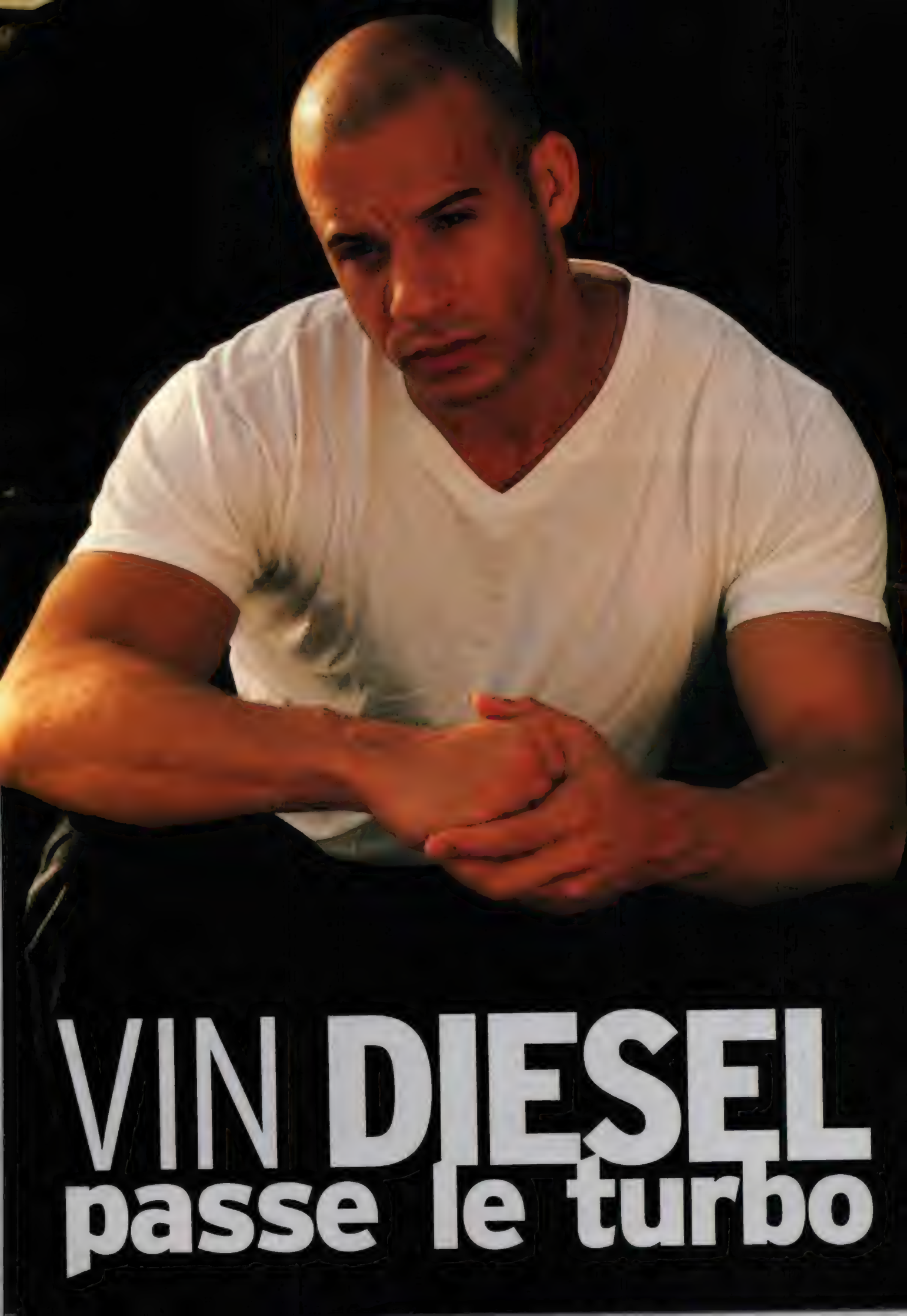
Je dis à tout le monde que j'ai commencé à jouer la comédie à l'âge de sept ans. Mais c'est faux ! Bien avant cela, avec les enfants de la communauté, nous nous déguisions en empruntant les accessoires de théâtre qui traînaient chez chacun, et nous jouions. Nous jouions la comédie, dans de magnifiques costumes, et nous n'avions pas plus de cinq ans ! Un jour, nous avions découvert dans les sous-sols de l'hôtel de Gene Street l'existence d'un théâtre délabré. Il devait s'y préparer une pièce car il y avait là des fournitures, ainsi que son affiche, qui titrait *The Dinosaur Door*. Mais il y faisait sombre. Ceci ne nous a pas empêché de monter sur la scène, d'enfiler les accessoires et de nous mettre à jouer, lorsque soudain, un projecteur s'est allumé et sa lumière s'est abattue sur nous. Nous étions en pleine effraction, et par conséquent terrifiés lorsque nous avons vu s'approcher de nous la silhouette de cette dame. Elle nous a jugés du regard, puis nous a tendu des scripts et s'est écriée : « Puisque vous tenez absolument à jouer, voici votre texte. Soyez ici chaque jour, à seize heures précises. Voici vingt dollars. Vous êtes priés de connaître vos répliques ! » J'avais donc sept ans, je jouais dans un théâtre, et là débutait ma vie professionnelle. Dorénavant, je pouvais faire rire un vaste public sans me retrouver dans l'instant au bureau du proviseur. Et ça, mon ami, ce fut le jour où l'on commença à me payer pour mes services.

« IL FALLAIT QUE JE FASSE QUELQUE CHOSE DE CRÉATIF »

Les années adolescentes furent essentiellement passées à trouver du travail, sans grand succès d'ailleurs. J'eus la chance de pouvoir intégrer une pièce off-off-off Broadway. Mais je ne pouvais pas faire grand chose d'autre que de développer mes compétences. Se faire un nom sur la scène new-yorkaise est déjà un luxe. C'est un monde très compétitif. Il y a tellement d'acteurs, et des bons, qui traînent leurs guêtres là-bas. Et j'en faisais partie. Je ne pensais qu'en termes de perfectionnement, de jeu. Je ne connaissais rien à l'aspect business de la profession.

Et puis, vint le jour où je partis pour Los Angeles. Je devais avoir dans les vingt-deux ans. J'étais persuadé qu'on allait m'accueillir là-bas les bras ouverts, m'offrir du travail sur le champ et que je me retrouverais à l'affiche de films l'année même. J'étais tout de même un acteur new-yorkais. J'avais un petit nom parmi ces gens qui fréquentent les planches. Vous voyez le prestige, quoi ! J'étais persuadé, non pas que les portes s'ouvriraient, mais qu'elles voleraient en éclats à mon arrivée. Je me suis pris un agent, j'ai auditionné, j'ai eu de petits boulots... Un an plus tard, je retournais à New York la queue entre les jambes. Un bide complet. Tous ceux à qui j'avais dit que je partais à L.A. pour devenir une star m'ont ri au nez. Et c'est lors de ce retour que j'ai réalisé qu'il me faudrait

Malgré son statut de coureur hors pair, Dominic Toretto n'est pas à l'abri de la casse !



VIN DIESEL passe le turbo

être stratégique, comprendre les aspects financiers de ce métier, et d'Hollywood en particulier.
J'étais frustré, et c'est sous le coup de cette frustration que j'ai décidé d'écrire des scripts, de faire mes propres films. Ma mère m'avait offert le livre de Rick Schmidt, *Feature Films at Used Car Prices* (Faire des films pour le prix d'une voiture d'occasion - ndr). J'avais commencé à écrire un long-métrage, **Strays** (Les Paumés - ndr), mais je ne parvenais pas à réunir l'argent nécessaire. Comme dit le proverbe, « Si tu ne peux pas construire un immeuble, construit un cabanon, mais fais quelque chose ». Il fallait que je fasse quelque chose de créatif. Toutes ces années de frustration où je n'ai pas pu jouer le moindre rôle, ça me tuait. Un musicien peut empoigner son instrument et s'enfermer dans sa chambre. Un acteur a besoin d'un script, d'un réalisateur, d'une production, juste pour faire vivre son jeu. Il me fallait devenir toutes ces choses à la fois. J'allais y investir le peu d'argent que j'avais, et je voulais m'assurer que je pourrais faire des films tels que je l'entendais, pour le moindre prix. J'en devenais donc le producteur, l'acteur principal, le réalisateur, le monteur et le scénariste. En 1994 et pour 2.000 dollars, j'ai réalisé un court-métrage intitulé **Multi-Facial**. Il y avait dans la maison de ma mère un de ces vieux bancs de montage à manivelle sur lequel je me suis esquinté à faire de ce court-métrage quelque chose de visible. Lorsque j'ai montré à mon chef opérateur un premier montage, sans le son, sans rien, il a regardé ça d'un air absent en disant « Ouais. OK ». J'étais totalement découragé, prêt à tout jeter par la fenêtre. Et c'est mon père adoptif qui m'a fait la leçon. Il m'a dit ce que j'avais besoin de savoir pour le reste de mes jours : « Quoi qu'il arrive, quoi que tu fasses par la suite, finis ce court-métrage ». Et c'est ce que j'ai fait. J'ai loué un petit théâtre, The Anthology Film Archives, pour 225 dollars, ce qui était à mes yeux une somme énorme. Ils avaient un système de projection 16 mm et plus de 200 fauteuils. Le 12 janvier 1995 y aurait lieu la projection. Ça me faisait une dead-line, une date limite avant laquelle je devrais boucler ce court-métrage. Le 8 janvier, je montrais le film à un public restreint, dont les propriétaires des lieux, et lorsque parurent à l'écran les premières images de mon œuvre, j'explosais de joie, car je savais, je sentais que ma vie allait changer. Et ce sentiment ne fit que croître lorsque le 12 janvier eut lieu la projection officielle. Ce public qui, en d'autres circonstances, n'aurait vu en moi qu'un intérimaire de plus, assistait à MA création. On pourrait croire que les choses se sont précipitées après cela, mais en réalité ça n'a pas été aussi rapide. Au mois de mai, j'emportais mes bobines à Cannes, car mon court avait été accepté pour le Festival de 1995, et c'est là que les premiers professionnels virent mon travail. C'est là qu'eut lieu ma RECONNAISSANCE. C'est la raison pour laquelle la France a une signification particulière, sentimentale pour moi.

Dominic Toretto au volant de sa machine de guerre. Mad Max n'a qu'à bien se tenir !

« SPIELBERG VEUT ÉCRIRE UN RÔLE POUR TOI »

C'est à Cannes que j'ai commencé à chercher un financement pour **Strays**, en vain. J'ai donc dû retourner à L.A. où je n'ai pas trouvé plus d'argent. J'ai commencé à travailler dans une boîte de télé marketing, durant une année complète, le jour, la nuit, en économisant ce que je pouvais. Mon ami John Sally et moi-même avons réussi à engranger les 47.000 dollars nécessaires au long-métrage. En 1996, nous retournions à New York où nous avons filmé **Strays**.
Cinq mois plus tard, le film était accepté au Festival du Cinéma Indépendant de Sundance, ce qui tombait à point car on n'avait tout simplement plus d'argent pour le finir. Avec le label Sundance à la clé, on a pu trouver un investisseur. À Sundance, je me suis retrouvé au milieu d'une compétition sauvage ! Un millier de films âprement défendus par leurs auteurs. Mais mon film avait été sélectionné. C'était un nouveau signe que j'étais sur la bonne voie. J'ai donc été à Sundance. Je n'ai rien gagné. Le film ne s'est pas vendu. Il y avait là-bas des œuvres « indépendantes » à six millions de dollars. Qu'est-ce que j'espérais avec ma production à 50.000 dollars ? Comment allais-je rembourser mes investisseurs ? Je ne me doutais pas alors que, dans le secret, **Multi-Facial** travaillait pour moi.
Me voilà au fond du gouffre. Deux semaines plus tard,

Vin Diesel : un acteur qui ne doit son statut de star qu'à sa propre détermination.

mon agent m'appelle. Ce qu'il m'a annoncé a fait sortir de ma gorge le cri le plus violent de mon existence : « Steven Spielberg veut écrire un rôle pour toi dans son film de guerre ». Rendez-vous compte ! « Écrire un rôle pour toi ». Frank Darabont avait fini son travail et Steven Spielberg allait lui demander de rajouter un rôle ! Pour moi ! Mais ce qui m'a rendu fou, c'est d'apprendre que Spielberg avait vu **Multi-Facial**. Je ne savais pas si je devais croire cette histoire de « Il veut écrire un rôle pour toi ». Je ne savais même pas s'il irait jusqu'au bout de sa proposition, et si je me retrouverais dans son film. Ça n'avait pas d'importance. Ce qui importait, c'est qu'il ait vu mon court-métrage, qu'une connexion se soit alors produite, qu'il ait aimé quelque chose dans ce court, un court que j'avais produit, réalisé, interprété, monté ! Avait-il aimé l'acteur ? C'était moi ! Avait-il aimé la réalisation ? C'était moi ! Avait-il aimé l'histoire ? C'était la mienne ! C'était ma déclaration ! Et il y avait là une totale validation de mon travail. Steven Spielberg ! Qui, dans cette industrie, a plus de notoriété, d'argent et de pouvoir que lui ? Et bien cet homme a pris vingt-deux minutes de sa vie pour regarder mon film et se connecter à mon travail. Et il s'apprête à réécrire son film déjà acquis à la critique et au public, pour m'inclure, moi !

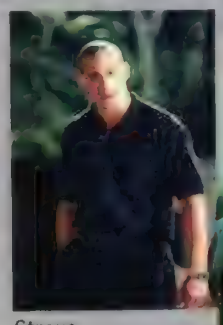
« TOUT S'EST PRÉCIPITÉ »

Il ne me restait plus qu'à regarder en arrière, à Cannes, à Sundance, et constater que ces longues années avaient effectivement passé à une fulgurante vitesse. Tout s'est précipité, oui. Mais avec de longues pauses, mon ami. Et toutes ces pauses ont servi, ont eu leur rôle dans ma maturation, car elles m'ont forcé à apprendre, à comprendre. On pourra me reprocher ce que l'on veut dès lors, approuver mes choix ou les rejeter, admirer mon travail ou le nier, mais il y a ceci, qui n'appartient qu'à moi : je l'ai fait tout seul, en partant de rien. Ceci, on ne pourra pas me le retirer. C'est l'absolu de ma carrière. Le reste n'est que subjectivité. C'est ma victoire. »

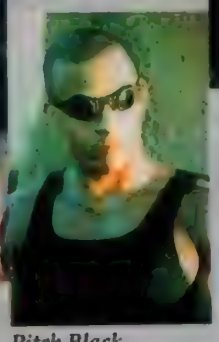
Propos recueillis et traduits par Rafik DJOUMI
Critique de *Fast and Furious* page 86

FILMOGRAPHIE

Né Mark Vincent Diesel le 18 juillet 1967 à New York
1994 ***Multi-Facial*** (inédit) - court métrage + réalisateur et scénariste
1997 ***Strays*** (inédit) + réalisateur et scénariste
1998 ***Il faut sauver le soldat Ryan (Saving Private Ryan)*** de Steven Spielberg
1999 ***Le Géant de fer (The Iron Giant)*** de Brad Bird - voix du géant de fer
2000 ***Les Initiés (Boiler Room)*** de Ben Younger
Pitch Black (idem) de David Twohy
2001 ***Fast and Furious (The Fast and the Furious)*** de Rob Cohen
Knockaround Guys de Brian Koppelman et David Levien
2002 ***Diablo*** de F. Gary Gray
Triple X de Rob Cohen



Strays



Pitch Black

Il faut sauver le soldat Ryan

THE PLEDGE
DE SEAN PENN

Promesse tenue !

TROISIÈME LONG-MÉTRAGE RÉALISÉ PAR L'ACTEUR SEAN PENN, *THE PLEDGE* TRAITE À NOUVEAU, APRÈS *CROSSING GUARD*, DE LA PERTE D'UN ENFANT DE MANIÈRE DÉTOURNÉE. LE RÉALISATEUR SIGNE DONC UN POLAR QUI N'EN EST PAS VRAIMENT UN, ET CONFIRME SON ART DE LA NARRATION TRAGIQUE.

Prenez une ligne droite. Une belle ligne droite, raide comme un piquet, qui part d'un point A pour arriver à un point B. Imaginez maintenant que cette ligne soit un film de facture classique : base solide, narration fluide, résolution des problèmes donnés et d'une limpidité qui force le respect dans son enchaînement quasi-mathématique. Quelle que soit leur qualité, la plupart des films sont encore faits ainsi puisque cette « formule » s'applique quasiment à tous les genres. Trois actes et c'est réglé ! Le genre qui nous intéresse ici est le polar. Du bon gros polar hollywoodien, avec major thunée aux commandes, méga-star en tête d'affiche, whodunit à résoudre, facture formelle aux petits oignons et même un sujet oscarisable en puissance. Qu'on ne se méprenne pas : **The Pledge** est bel et bien un polar hollywoodien. Il en possède du moins les atours les plus identifiables et les plus séduisants. Mais pour peu que l'on connaisse l'œuvre de Sean Penn (en général, personnelle) et que l'on en gratte le vernis, on s'aperçoit très vite que les apparences sont trompeuses. Il n'y a rien de franchement séduisant dans **The Pledge**. Comme dans **Indian Runner** et **Crossing Guard**, ses deux précédentes réalisations, il est ici question de douleur, de folie et de marginalisation. Celles du cinéaste, bien entendu.

LES BORDS DE LA LIGNE

The Pledge signifie la promesse. Celle que le flic Jerry Black (Jack Nicholson) a faite à la mère de la petite Ginny, victime à l'âge de sept ans d'un tueur en série pédophile. Il a promis qu'il retrouverait le tueur, quoi qu'il arrive et même s'il quitte le métier dans quelques heures. Très vite, la police arrête un suspect, un gigantesque Indien mentalement diminué du nom de Toby (Benicio Del Toro), et lui fait cracher une confession rapide au terme d'une garde-à-vue éprouvante. Ce dernier se suicide et l'affaire est classée avant même qu'elle n'ait réellement démarré. Pas pour l'incrédule Jerry cependant, qui décide de continuer l'enquête en solo, réunissant quelques vagues éléments concluants, jusqu'à ce que ses anciens supérieurs lui fassent comprendre qu'il est définitivement rangé des voitures. Quelque peu contraint, Jerry part vivre sa retraite dans une petite ville des environs et s'achète un commerce modeste afin de ne pas rester inactif. Il s'amourache même de Lori (Robin Wright Penn), une serveuse du coin qui tente de joindre les deux bouts pour offrir une éducation à sa jeune fille Chrissy. Loin d'avoir vaincu son obsession, Jerry va mettre en danger sa nouvelle vie lorsque le schéma tordu du tueur semble dangereusement se répéter. Il a fait une promesse, nom de dieu!

Les premières images de **The Pledge** montrent un Jack Nicholson à moitié fou, en transe, se répétant en vain la même phrase encore et encore. Autant vendre la mèche tout de suite. Dans le refus d'institutionnalisation qui caractérise l'ensemble de sa carrière, Sean Penn s'est permis de feinter les exigences du studio, rejetant ainsi l'idée de livrer un whodunit classique. L'existence du tueur n'a finalement qu'une seule utilité: accentuer la tragédie de Jerry Black. Car elle reste capitale pour le personnage, au point de le faire basculer dans la folie qui lui pendait au nez. Tranquillement, le cinéaste construit donc son film sur un schéma tout à fait particulier. Parsemant **The Pledge** de caméos à priori insignifiants, il ne fait finalement que confronter l'état semi-conscient de son personnage principal à celui de ses diverses rencontres. On va le voir, ce qui intrigue particulièrement Sean Penn dans la belle ligne droite qu'on lui a tendue, ce sont les à-côtés. Ce n'est pas pour autant qu'il va abandonner le principe même du genre. Il va juste « oublier » d'en faire le propos principal du film.

UN TRAVAIL D'ÉQUILIBRISTE

Affichant de constants progrès dans sa mise en scène au fur et à mesure de sa carrière de cinéaste (commençant très fort avec **Indian Runner**), Sean Penn utilise ici un cinémascope inventif et cossu, preuve immédiate de l'appartenance de son film au statut de simili-blockbuster. Au travers de ce large format servant surtout à

Lori (Robin Wright Penn) et sa fille Chrissy : aucune des deux ne se doutent de la menace qui plane sur elles...

Jerry Black (Jack Nicholson), annonçant la mort de la petite Ginny à ses parents. Une scène cruciale de ***The Pledge****.*

Jerry et Chrissy : une douce amitié nait entre le flic à la retraite et la petite fille imaginative.

accentuer son sujet premier, il fait évoluer Jerry dans une enquête qui le confronte à sa propre folie. Dans l'apparente tranquillité du pompiste Floyd Cage (Harry Dean Stanton), la froide rigueur de la psychiatre jouée par Helen Mirren, le fanatisme religieux de Gary Jackson (Tom Noonan) ou encore la souffrance de père de Jim Olstand (Mickey Rourke, à nouveau monstrueux), tout ce qui passionne le cinéaste réside dans l'opposition entre l'image imparfaite de ses personnages et l'intérêt maintenu de l'intrigue. En mettant dos-à-dos la folie latente qui guette le scrupuleux policier, à celle déjà prégnante chez les gens qui jalonnent son enquête, le cinéaste dessine adroitement le profil psychologique et le parcours inéluctable de son personnage principal. Chose peu conventionnelle, il arrive même souvent à façonner une tension palpable lors de séquences dites « calmes ». La première apparition de la petite Chrissy et le lien affectif qui va la nouer à Jerry ramènent donc le spectateur, en attente perpétuelle du drame, au cœur de l'enquête alors que celle-ci avait disparu du prisme d'intérêt à ce stade du métrage. Dans un véritable travail d'équilibriste, Sean Penn parvient donc à contenter les attentes de ses mécènes en même temps qu'il se livre une fois de plus à son public.

UNE OBSESSION PARTAGÉE

Depuis la naissance de son fils Hopper Jack, Sean Penn semble vivre dans la peur de perdre sa nouvelle raison de vivre, le fruit de ses entrailles. Déjà dans **Crossing Guard**, il confrontait Jack Nicholson (son ami devenu alter ego) à la perte de sa petite fille et au trauma qui s'ensuit. En montrant la star sous son jour le plus humain, l'acteur devenu cinéaste a bien tenté d'exorciser l'éternelle image d'écorché vif qui lui colle à la peau. Il y revient aujourd'hui sous une forme détournée, acceptant sa crainte sous l'angle fictif de la parenté par substitution, preuve que sa thérapie filmique a (un peu) porté ses fruits. Longtemps assimilé de son propre gré au fils instable (**Comme un chien enragé**, **Colors**, jusqu'à l'indirect **Indian Runner**), Sean Penn est devenu depuis un père angoissé. Aujourd'hui, il montre qu'il est plus miné par l'hypothèse d'une perte que par la perte elle-même. Il évoque donc, à travers le parcours chaotique de Jerry Black, ce que serait sa vision du monde s'il devait être confronté à sa propre obsession. Comme il est devenu rare d'assister à l'évolution des craintes d'un réalisateur à travers son œuvre (le dernier véritable exemple? Peckinpah probablement), **The Pledge** fait office de mise à nu sans contrainte, mais surtout sans nombrilisme aucun. Vernis du genre oblige. En signant l'auto-portrait masqué de ses angoisses, Sean Penn est donc parvenu jusqu'à la compétition du festival de Cannes 2001, se mettant en concurrence avec une Palme d'or au sujet similaire (**La Chambre du fils** de Nanni Moretti). Le jury ne s'y est donc pas trompé en lui refusant le moindre prix, le marginalisant de nouveau au profit du grand frère studieux. Une preuve flagrante que sur la croisette, on ne fête pas tant le cinéma que son propos le plus immédiatement identifiable. Nous nous abstiendrons d'en faire autant, afin de ne pas manquer l'un des plus beaux films de cette année. Ni plus, ni moins!

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. RÉAL.: SEAN PENN. SCÉN.: JERZY ET MARY OLSON-KROMOLOWSKI D'APRÈS LE ROMAN « LA PROMESSE » DE FRIEDRICH DÜRRENMATT. DIR. PHOT.: CHRIS MENGES. MUS.: HANS ZIMMER ET KLAUS BADELT. PROD.: MICHAEL FITZGERALD, SEAN PENN ET ELIE SAMAHA POUR FRANCHISE PICTURES/CLYDE IS HUNGRY FILMS. INT.: JACK NICHOLSON, ROBIN WRIGHT PENN, AARON ECKHART, TOM NOONAN, SAM SHEPARD, VANESSA REDGRAVE, LOIS SMITH, MICKEY ROURKE... DUR.: 2 H 02. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 26 SEPTEMBRE 2001.

BLOW
La bataille du rail

Dire qu'on attendait, même patiemment, **Blow** serait mentir effrontément. On espérait tout juste une réalisation rigolote « à la Scorsese » (split screen, arrêts sur image, gros plans sur les narines enfarinées, plans séquences au Stead',...), tandis que les plus optimistes d'entre nous attendaient d'intéressantes (forcement) révélations sur le développement du marché de la cocaïne. Mais même avec ces maigres exigences en tête, le film de Ted Demme réussit à décevoir.

Blow narre donc l'épopée minable d'un looser patenté : George Jung. Vénal depuis son enfance, le jeune homme vient à peine de sortir du giron familial qu'il se lance dans la commercialisation de cigarettes qui font rire. De la vente à la sauvette sur les plages californiennes, il passe rapidement à un trafic plus large qui finit par couvrir une bonne partie de la côte Est des États-Unis. Au fur et à mesure que son empire grandit, les Stups se penchent sur son petit commerce, et finissent par le serrer. Mais la prison va donner une impulsion inespérée à la carrière de Jung.

Outre une réalisation d'une fadeur déprimante (et qui donne très nettement l'impression que le film se déroule au ralenti), outre des acteurs pitoyables (Pénélope Cruz est inexistante, le non-jeu de Johnny Depp est exaspérant), outre un ton moralisateur à souhait (comme si la vie de Jung n'était pas assez édifiante en soi), **Blow** étonne surtout par la maladresse d'un script qui gère très maladroitement son matériau original. Le plus grave concerne le traitement réservé aux seconds rôles. Comme si le scénario oubliait qu'une biographie se dresse autant par la peinture de son personnage central, que par celle de son entourage. L'air de rien, cet écueil coule la totalité du projet. Ainsi, le rôle de Derek Foreal (Paul Reubens, dans une version sexuée de Pee Wee) permettait d'expliquer le développement des accrocs à la poudre sur le territoire yankee (mine de rien l'un des principaux enjeux du film). Mais le personnage n'existant jamais en dehors de ses scènes avec Jung, cet aspect déterminant de la bio est purement et simplement éludé. Il en va de même avec l'aventure humaine et la dégénérescence de Jung, puisque le pitoyable sort réservé à son entourage annihile tout espoir de dépeindre justement le sort tragique du dealer. Ses parents, ses partenaires ou ses différentes conquêtes ont une fâcheuse tendance à disparaître au cours du récit et sont écrits de façon si grossière, qu'ils n'ont pas une seule once de crédibilité. Au milieu du métrage surgit cependant un bref portrait de Pablo Escobar plutôt choquant qui, avec un peu de chance, réveillera les malheureux venus se perdre dans la salle. Ce sera malgré tout peine perdue : la suite les replongera illico presto dans les bras de Morphée.

Julien DUPUY

USA. 2001. RÉAL.: TED DEMME. SCÉN.: DAVID MCKENNA ET NICK CASSAVETES. DIR. PHOT.: ELLEN KURAS. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: TED DEMME, JOEL STILLERMAN ET DENIS LEARY POUR SPANKY PICTURES ET APOSTLE. INT.: JOHNNY DEPP, PENELOPE CRUZ, FRANKA POTENTE, RACHEL GRIFFITHS, PAUL REUBENS, JORDI MOLLA... DUR.: 2H. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2001.

FAST AND FURIOUS
Arsouille à L.A.

Un flic bien trop belle gueule pour être crédible, des amateurs de sport extrême (le tuning notamment) suppposés de braquer des pick-ups, une symphonie vrombissante rendue comme un gimmick musical... autant d'éléments qui nous rappellent le synopsis de **Point Break**. La comparaison avec le film de Kathryn Bigelow s'arrête pourtant là. Car en s'attaquant en premier à un public d'adolescents, Rob Cohen ne fait que poursuivre sur sa lancée initiée avec **The Skulls**. Seulement là où **The Skulls** souffrait d'une exploitation [illegible] de ses sujets (les sociétés secrètes), **Fast and Furious** s'attaque à une description documentée d'un milieu sujet à toutes les légendes, à toutes les polémiques. Non pas qu'il s'agisse d'un documentaire sur les mœurs urbains. Les courses de motocross [illegible] l'exil et la brutalité sont là pour nous rappeler que Rob Cohen cherche avant tout à produire un produit efficace auprès du public des banlieues populaires. Mais la surprenante attention qu'il porte aux personnages féminins, l'absence de manichéisme sociétal et les expérimentations parfois malheureuses, servent brillamment de mise en image démontrent une fois de plus sa rigueur d'approche et son goût du risque. Rob Cohen est l'un de ces rares cinéastes capables de mélanger les acteurs d'un cinéma souterrain (notre Vin Diesel national dans **Pitch Black** ou **Dragon** et **Daylight** en étaient déjà de parfaits exemples).

Fast and Furious trouve alors un équilibre entre le film de bagnoles bourrin et le mélodrame larmoyant, le blockbuster opportuniste et le témoignage sincère d'une sous-culture, le gigantesque clip d'une compilation de rock FM et l'anti-cade jaunâtre de Los Angeles. Même le duo central [illegible] pour incarner [illegible] Paul Walker) et un couple plus authentique et charismatique sexuel (Michelle Rodriguez, Vin Diesel). Au-delà du succès surprise de **Fast and Furious** (130 millions de dollars aux USA), il convient donc d'applaudir la capacité de Rob Cohen à rallier avec autant de tact un large public autour d'un projet qui aurait pu ressembler à ce qui aux Cahiers sans nom.

Jean-Pierre MORLION

THE FAST AND THE FURIOUS. USA. 2001. RÉAL.: ROB COHEN. SCÉN.: GARY SCOTT THOMPSON, ERIK BERGQUIST, DAVID ACER. DIR. PHOT.: [illegible]. MUS.: [illegible]. PROD.: [illegible]. INT.: PAUL WALKER, VIN DIESEL, MICHELLE RODRIGUEZ, JORDANA BREWSTER, RICK YUNE, CHAD LINDBERG, JOHNNY STRONG... DUR.: 1H 41. DIST.: [illegible]. SORTIE LE 26 SEPTEMBRE 2001.

BABY BOY

Boy in the poub'

Dans un besoin urgent de prouver qu'il est bel et bien avant tout un réalisateur indépendant (un auteur quoi !) et non un faiseur de blockbusters (avec son médiocre **Shaft** l'an passé), John Singleton revient aux sources de son art. **Baby Boy** raconte l'histoire de Jody (Tyrese Gibson), un jeune branleur de vingt ans qui vit encore chez sa môman, bien qu'il soit père de deux enfants de mères différentes. Il voit d'ailleurs l'arrivée de Melvin (Ving Rhames), le nouvel amant de sa mère d'un très mauvais œil. Se focalisant sur l'idée que Melvin va le foutre à la porte, Jody oublie de s'occuper de son propre ménage…
Comme à son habitude, le cinéaste ne peut pas s'empêcher de faire passer son message sans donner de leçons. Ici, Jody délaisse sa famille jusqu'à ce qu'un incident lui remette les idées en place. Petit problème, cet incident déboule à la fin du film. Avant cela, il aura fallu se coltiner quasiment une heure cinquante de vie quotidienne qui tourne au vinaigre, de Ving Rhames en train de faire le coco à poil, de considérations déjà rabattues sur le ghetto et autres joyeusetés du même acabit. John Singleton n'étant définitivement pas le « Scorsese noir » que la presse a crû voir en lui il y a dix ans de cela, vous devinerez aisément le relatif intérêt de la chose. Dix ans dans le métier pour en arriver là… Lors d'un caméo particulièrement significatif, le réalisateur passe devant notre héros, lui proposant à la sauvette des films en vidéo pirate. C'est bien ce qu'est devenu le cinéaste, malheureusement : un faiseur de films « à la sauvette », vite faits, mal torchés, mal pensés et avec un arrière-goût tellement scolaire qu'ils en deviennent lourdement pénibles. Partir voir **Baby Boy** revient à se taper un cours de catéchisme. À l'époque où le définitif **Menace II Society** des frères Hughes a renvoyé son « classique » **Boyz in the Hood** aux pâquerettes, John Singleton aurait dû en tirer quelques leçons. En lieu de ça, il continue de radoter. Triste.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. RÉAL. & SCÉN.: JOHN SINGLETON. DIR. PHOT.: CHARLES E. MILLS. MUS.: DAVID ARNOLD. PROD.: JOHN SINGLETON POUR NEW DEAL. INT.: TYRESE GIBSON, OMAR GOODING, A.J. JOHNSON, TARAJI P. HENSON, SNOOP DOGG, TAMARA LASEON BASS, VING RHAMES... DUR.: 2 H 09. DIST.: COLUMBIA FILMS. SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2001.

TREIZE JOURS

JFK II, la revanche

Le pauvre Kevin Costner ne sait plus quoi faire pour retrouver les faveurs des masses. Au fond du gouffre, le voilà qui se lance dans un projet qu'il aurait aimé suicidaire (**Destination Graceland**), mais qui n'est qu'éculé et finalement ennuyeux, ou qui tente de retrouver la grâce qui l'animait du temps béni de **JFK** d'Oliver Stone. Les analogies entre **Treize jours** et le génial délire cocaïno-parano de Stone sont d'ailleurs si évidentes, que l'on peine à croire que l'acteur se soit lancé dans une entreprise aussi grossière. Et pourtant…
Costner rendosse donc son emploi le plus populaire : celui du all american hero défendant vaillamment ses idéaux sur le terrain miné des puissants décideurs. Ici, il incarne le lien entre la plèbe (nous, certes, mais surtout la middle class US) et dieu sur terre, j'ai nommé JFK. Ce dernier, clairvoyant, d'une intelligence rare et d'une bienveillance extrême, fait beaucoup de réunions dans plein de salles différentes de la Maison Blanche (une carrée, une rectangulaire, une ronde, etc.) avec des militaires qui ressemblent beaucoup au Rod Steiger de **Mars Attacks !** « Atomisez les communistes cubains » serinent ces derniers au Président qui, fort heureusement, trouvera une divine solution non-violente à cette épineuse crise des missiles cubains. Notre surhomme fut bien aidé, il est vrai, par le Costner qui, dans l'ombre, assume humblement une influence déterminante dans les choix de son patron.

Ennuyeux à mourir, **Treize jours** ressemble à s'y méprendre à un vilain téléfilm HBO. Roger Donaldson accumule les champ contre champ, filme en travelling arrière des gens qui parlent en déambulant dans les couloirs et, histoire de réveiller son auditoire, montre à intervalles réguliers des militaires qui courent dans tous les sens avec plein de mouvements de caméra rigolos (ça monte, ça descend, ça va sur les côtés, on s'éclate quoi). Comme Roger est aussi un esthète, il filme de temps en temps en noir et blanc et ose même parfois le 16 mm granuleux. Pourquoi ? Diable, bien malin celui qui pourra répondre. Costner, pour sa part, est exaspérant de fausse modestie, et réemploie très maladroitement ses tics de jeu jadis si savoureux. Le seul à sortir indemne de cette morne entreprise reste Bruce Greenwood (que l'on a grand hâte de retrouver dans le prochain film de David **Pitch Black** Towhy), si crédible en JFK qu'il réussirait presque à nous faire croire que le Président fut vraiment un saint.

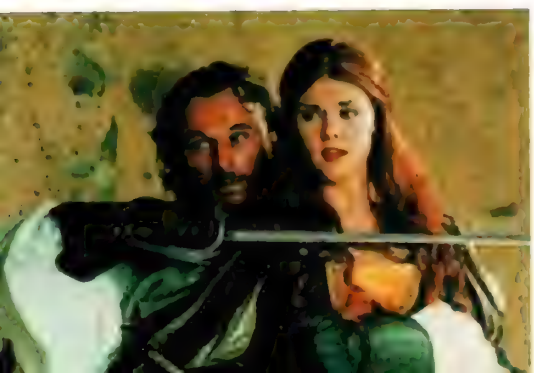
Julien DUPUY

USA. 2000. RÉAL.: ROGER DONALDSON. SCÉN.: DAVID SELF. DIR. PHOT.: ANDREZJ BARTOWIAK. MUS.: TREVOR JONES. PROD.: ARMYAN BERNSTEIN, PETER O. ALMOND, KEVIN COSTNER POUR BEACON PICTURES. INT.: KEVIN COSTNER, BRUCE GREENWOOD, STEVEN CULP, DYLAN BAKER, LUCINDA JENNEY, FRANK WOOD... DUR.: 2H25. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 10 OCTOBRE 2001.

YOUNG BLADES, LA JEUNESSE DES TROIS MOUSQUETAIRES

Coup d'épée dans l'eau

Young Blades est un film désarmant. Non pas parce qu'il lui arrive d'atteindre les tréfonds de la nullité. Non pas parce qu'il se permet de réécrire l'histoire. Non pas parce qu'il décide de prendre ses aises par rapport au roman d'Alexandre Dumas. **Young Blades** est désarmant car il ne suscite aucune forme d'intérêt. Pire encore, aucune forme de sentiment. Cette Jeunesse des trois mousquetaires raconte donc comment Athos, Porthos et Aramis, alors âgés entre seize et dix-huit ans, ont rencontré le fougueux D'Artagnan. Les trois premiers sont les meilleurs amis du monde et font partie de la prestigieuse école de mousquetaires de Grandin. Le dernier vient de se faire subtiliser l'épée de ses ancêtres et se jure de la retrouver. Dans le même temps, le roi Louis XIII a décidé d'outrepasser les ordres de sa reine de mère pour aller à la rencontre de sa fiancée, la princesse Anne d'Autriche. L'imprudent ! Il ne sait pas que le félon Richelieu prépare un rapt diabolique envers sa promise. Heureusement que les mousquetaires veillent dis donc !



Il est évident que Mario Andreacchio (lui ou un autre) destine ce film à l'usage des tout petits enfants férus d'aventures d'un autre temps. Ne prenant nullement en compte la masse de swashbucklers conçus durant les folles années d'Hollywood et même du cinéma de genre en France, il filme les « aventures » de ses personnages avec une platitude telle, qu'il n'est même plus possible de la rapprocher avec le pire de l'esthétique télévisuelle. Enchaînant pirouettes sur pirouettes se refusant d'être spectaculaires, il tente vaguement de relier le complot de son film avec des tentatives contemporaines, histoire d'avoir quelque chose à dire, quelque part… En vain. Il est permis de penser qu'on risque de plus s'amuser à l'anachronique **D'Artagnan** de Peter Hyams (les premiers échos sont, ceci dit, catastrophiques) mais avec la chance d'en ressortir plus énervé qu'autre chose. Pas de risque avec ce petit film inoffensif, accumulant pourtant nombre de tares. Non vraiment, **Young Blades** est un film désarmant !

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE/GRANDE-BRETAGNE. 2000. RÉAL.: MARIO ANDREACCHIO. SCÉN.: JOHN GOLDSCHMITH. DIR. PHOT.: GUILLAUME SCHIFFMAN. MUS.: FRANCK STRANGIO. PROD.: GEORGES CAMPANA & RICK MISCHEL POUR LE SABRE/PROSPERITY-FLASHPOINT/R. MISCHEL COMPANY. INT.: HUGH DANCY, SARA-JANE POTTS, SCOTT HIKMAN, ANTHONY STRACHAN, CALLUM BLUE, BEN MCCOSKER, BEN CROSS... DUR.: 1 H 32. DIST.: ARTEDIS. SORTIE LE 26 SEPTEMBRE 2001.

ROXANNE MICHAELS

« SI L'ON VOIT AUTANT DE FILLES À POIL AUJOURD'HUI, C'EST PARCE QUE LES MECS MANQUENT D'IMAGINATION ! »

Née le 9 février 1973 à Pittsburgh, en Pennsylvanie, Roxanne Michaels s'en va passer la majeure partie de son adolescence en Caroline du Sud, où elle décroche un diplôme en communication. Peu farouche, elle accepte parallèlement des emplois de danseuse exotique pour payer ses études et est immédiatement consacrée « Miss Nude » dans sa région. Un titre qu'elle conservera pendant quelques années. « *Je n'ai jamais eu peur d'exposer mon corps car je suis totalement décomplexée. La nudité ne me dérange donc pas du tout, à condition qu'elle soit justifiée ou très largement rémunérée. Comme dans la série télé* **Sex Sells** *de Marilyn Chambers, que j'ai fréquentée à plusieurs reprises. Chaque épisode est gentiment coquin et laisse une place importante à l'humour. Pareil pour la série* **Erotic Confessions** *de Cinemax, où l'histoire et les personnages ont été travaillés. Contrairement aux productions Playboy, ça se sent immédiatement. J'ai également longtemps posé pour quelques-uns des plus grands illustrateurs, tout en faisant la couverture de nombreux magazines et calendriers de motards. Ce genre de boulot est idéal pour payer les factures. Par contre, je refuse catégoriquement de me déshabiller gratuitement. Par exemple, lorsque je suis arrivée sur le plateau de* ***Terror Firmer****, j'ai eu une petite altercation avec Lloyd Kaufman, qui m'avait aussitôt demandé d'être topless. Je lui ai dit que c'était hors de question, qu'une simple apparition à l'écran ne justifiait en aucun cas que j'enlève le haut. Il ne s'est pas démonté et m'a répondu d'un ton confiant : « T'as qu'à enlever le bas dans ce cas ». Lloyd est génial, mais malheureusement, dans la série Z, ce genre de situation arrive fréquemment. Il faut dire que la plupart de ces films sont réalisés par des puceaux de 26 ans, professionnellement ratés et condamnés à faire l'objet d'un culte par les pervers les plus débiles de la planète ! ».*

Roxanne Michaels conservera donc ses vêtements dans **Terror Firmer** et aura même l'occasion de faire la démonstration de ses talents de cracheuse de feu, une passion qu'elle cultive depuis son plus jeune âge. Tout comme le cinéma de genre, et plus particulièrement la science-fiction. Roxanne connaît d'ailleurs ses classiques sur le bout des doigts. « *Comme mon père et moi étions insomniaques, on passait nos nuits devant la télé, à regarder des saisons entières de* **La Quatrième dimension** *ou d'***Outer Limits***. C'est ainsi que j'ai découvert* ***La Planète des singes***, ***L'Âge de cristal***, ***Apocalypse 2024*** *ou encore* ***Barbarella****, qui est un de mes films préférés, ou encore* ***Cherry 2000*** *et* ***Running Man****, qui est sans aucun doute le seul film regardable d'Arnold Schwarzenegger. C'était amusant, car ma mère nous trouvait avachis devant la télé à trois heures du matin, un énorme récipient rempli de pop-corn juste à côté de nous ».*

Très attirée par le septième art, Roxanne Michaels commence sa carrière d'actrice en 1995, presque par hasard. « *À l'origine, je ne souhaitais pas me retrouver devant la caméra. J'aspirais plus volontiers à un poste lié à la production. Alors que je donnais un coup de main au réalisateur Paul Talbot sur son anthologie* ***Freakshow****, il m'a demandé de lire quelques lignes devant la caméra pour vérifier les éclairages et le son. Quelques heures plus tard, j'apprenais à ma grande surprise que je venais de décrocher un rôle dans le film. Ce qui n'était pas du tout prévu. J'ai eu très peur au moment de tourner ma scène, mais tout s'est finalement bien passé ».* Pourtant, il faudra attendre trois années, le temps qu'elle finisse ses études, pour voir à nouveau Roxanne Michaels dans un film. « *Des producteurs m'avaient remarqué dans* ***Freakshow*** *et cherchaient désespérément à me joindre pour me proposer plusieurs rôles. Je les ai contactés par curiosité, sans être franchement intéressée. Voilà comment tout a commencé. Je me suis tellement amusée sur le tournage de mon deuxième film,* ***Vampire Call Girls****, que j'ai décidé de continuer ».*

Maintenant qu'elle a pris goût au métier d'actrice, Roxanne Michaels tourne sans relâche. Suivront ainsi, sur une période de deux ans, **Stumped**, **Night Falls**, **Génération Ax**, **Dead Students Society**, **Space Kid**, **Chickboxing Underground**, **Hellblock 13** et **Titanic 2000**, des films inédits chez nous et tournés avec un budget avoisinant le prix d'une voiture d'occasion. « *Tout comme les vieux films, les séries Z font preuve de plus d'imagination que les blockbusters hollywoodiens, qui sacrifient quant à eux l'histoire et les personnages au profit des effets spéciaux. Les films dans lesquels j'ai tourné ne m'apporteront peut-être aucune gloire, mais au moins, j'ai pris beaucoup de plaisir à les faire ».*

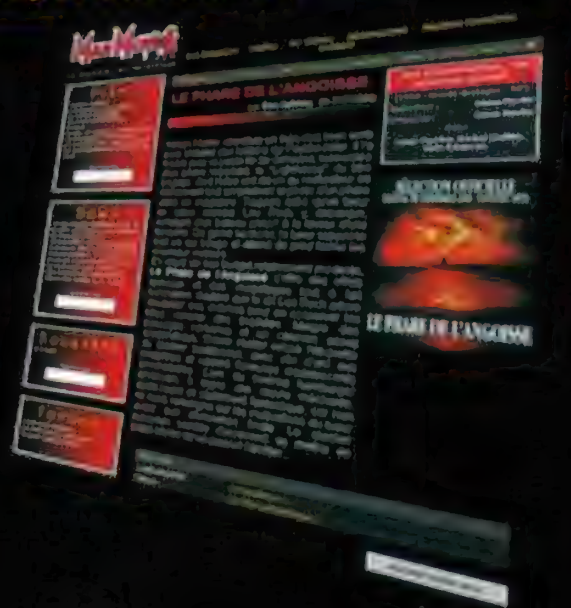
Damien GRANGER

Mad Movies
Ciné fantastique

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

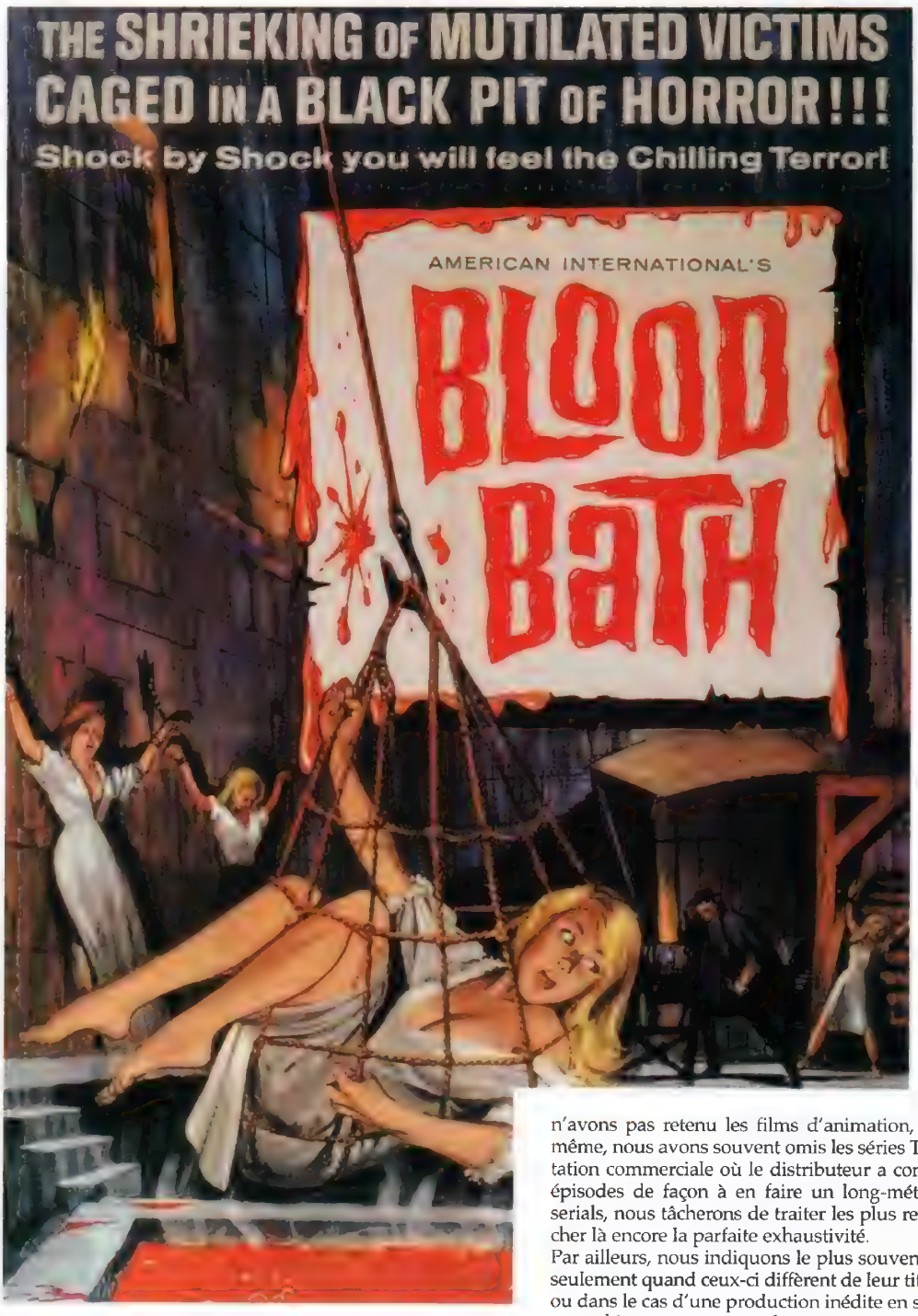
Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums



Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 23



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

SÉANCE DE RATTRAPAGE

ANATOMIE

2000. RÉAL. ET SCÉN.: STEFAN RUZOWITZKY. INT.: FRANKA POTENTE, BENNO FÜRMANN, ANNA LOOS, SEBASTIAN BLOMBERG, HOLGER SPECKHAHN, TRAUGOTT BUHRE... ALLEMAGNE.

Paula Hennings, étudiante en médecine, gagne une bourse d'études qui lui permet d'entrer dans une école très huppée d'Heidelberg. Lorsque le corps d'un jeune homme, croisé dans le train, se retrouve sur la table de dissection, la jeune fille mène une enquête sur les circonstances étranges de ce décès. Elle ne tarde pas à découvrir une terrible conspiration, perpétrée au sein de l'école, par une société secrète dont les motivations restent inexpliquées. Selon les producteurs, il s'agirait d'un mélange de **Nightwatch**, d'**Urban Legend** et de **Scream**. Un peu bourratif, donc.

ANOTHER HEAVEN

2000. RÉAL.: JÔJI IIDA. INT.: YOSUKE EGUCHI, EMOTO AKIRA, YOSHIO HARADA, KUNIHIKO IIDA, TAKASHI KASHIWABARA, YOSINORI KÔ... JAPON.

Une nouvelle histoire d'horreur, par le réalisateur de **Spiral**, film qui connut un triomphe au Japon. Deux inspecteurs de police font une macabre découverte : un corps décapité. Dans un plat, le cerveau de la victime mijote, savamment préparé. Comme le défunt venait d'avoir une relation sexuelle, on suspecte une certaine demoiselle, mais il s'avère que n'importe qui pourrait être le coupable, tandis que les crimes se multiplient.

***Blondes Have more Guns** : pour ceux qui collectionnent les guns, donc...*

BLONDES HAVE MORE GUNS

1994. RÉAL.: GEORGE MERRIWEATHER. SCÉN.: DAN GOODMAN, MARY GUTHRIE, GEORGE MERRIWEATHER. INT.: MICHAEL MCGAHARN, RICHARD NEIL, GLORIA LUSIAK, ELISABETH KEY... PROD.: GEORGE MERRIWEATHER, TROMA. USA.

Basic Instinct sert de modèle à cette production Troma mêlant l'humour, l'érotisme et les cadavres en série, la tronçonneuse venant toutefois remplacer le pic à glace dans le rôle de l'arme du crime. Sur la piste sanglante, un policier, curieusement assisté d'un chien renifleur joué par un comédien à quatre pattes et, en face, deux belles coupables blondes et sœurs jumelles, débiles à souhait mais fort plantureuses (en clair, le genre silly-connées comme on les aime chez Troma...). Passé au Marché du Film à Cannes en 1995, **Blondes Have More Guns** n'a apparemment pas convaincu les distributeurs vidéo français qui en ont souvent raté bien d'autres. Trop délire sans doute...

BLONDIE HAS SERVANT TROUBLE

1940. RÉAL.: FRANK STRAYER. SCÉN.: RICHARD FLOURNOY, ALBERT DUFFY, D'APRÈS LES COMICS DE CHIC YOUNG. INT.: ARTHUR LAKE, PENNY SINGLETON, ESTHER DALE, FAY HELM, LARRY SIMMS... PROD.: COLUMBIA. USA.

Les lecteurs de *Confidences* se souviennent peut-être de Blondie, cette héroïne de bande dessinée qui faisait du sitcom bien avant l'heure (mais les lecteurs de *Confidences* sont-ils encore capables de réfléchir, au fait ?). Né aux USA en 1930, sous la plume agile de Chick Young, le personnage inspira pas moins de vingt-huit films entre 1938 et 1950, tous interprétés par Penny Singleton, teinte en blonde pour l'occasion. Si les sujets évoquent davantage *La Famille Duraton* que **La Maison du Diable**, **Blondie has Servant Trouble** flirte pour sa part avec le Fantastique, mais de façon purement opportuniste. L'irascible J. C. Dithers, patron de Dagwood Bumstead, l'époux de Blondie, vient d'acquérir une maison dite hantée et formule l'idée lumineuse d'y inviter les Bumstead pour en chasser les fantômes. Frank Strayer, un habitué de la comédie d'épouvante (**Monster Walks**, **Vampire Bat**, **Condemned to Live**, **The Ghost Walks**), compose allégrement sur les clichés du genre, propres, comme chacun sait, à déclencher le fou rire des non fantasticomanes.

BLONDINE

1943. RÉAL.: HENRI MAHÉ. SCÉN.: PAULA HUTZLER. INT.: GEORGES MARCHAL, PIÉRAL, JEAN CLARENS, NICOLE MAUREY, MICHÈLE GRIMOIN, TONY LAURENT... PROD.: PAUL-EDMOND DECHARME, SNEG. DIST.: CPLF-GAUMONT. FRANCE.

Ce conte de fées peuplé de lutins, de génies et de monstres divers raconte la fantastique histoire de Blondine, la fille d'un modeste pêcheur, désirée par Monchéri (le nain Piéral), mais finalement épousée par le prince de la montagne (George Marchal) tombé au pouvoir de l'ogre Karikal. Henri Mahé, peintre et écrivain, expérimente pour sa seule réalisation à l'écran une technique de trucages appelée Simplifilm, qui permet d'insérer à l'image des dessins ou des photographies rendant ses décors encore plus oniriques. Karel Zeman s'en souviendra certainement un peu plus tard à l'élaboration de son propre univers visuel, notamment pour des titres comme **Aventures fantastiques** et **Le Baron de Crac**.

BLOOD

1974. RÉAL. ET SCÉN.: ANDY MILLIGAN. INT.: ALLEN BERENDT, EVE CROSBY, PATTI GAUL, HOPE STANSBURY, MICHAEL FISCHETTI, JOHN WALLOWITCH... PROD.: WALTER KENT, DAMIANO FILM INC. USA.

Disciple un temps d'Andy Warhol, Andy Milligan poursuit son itinéraire underground dans la confection de bandes étonnantes au budget anémique et au mauvais goût provocateur. Vingt mille petits dollars suffisent ainsi pour produire ce **Blood** mêlant les thèmes avec une belle insouciance. Situé vers la fin du XIXème siècle, le récit présente en effet le fils de Larry Talbot, le loup-garou des classiques de l'Universal, et la fille de Dracula. Tous deux tentent de soigner leur mal héréditaire au moyen d'extraits de plantes carnivores, nourries généralement du sang des imprudents visiteurs, plantes qui croissent on ne peut mieux à la façon de celle de **La Petite boutique des horreurs**. Un script pour tout dire assez peu crédible, agrémenté des excès habituels chez Milligan, comme dans cette scène où la fille de Dracula sectionne la tête d'une souris prise au piège pour l'avaler goulûment face à la caméra. Sans doute la revanche de son précédent **The Rats are Coming, The Werewolves are Here !**, où cette fois les rongeurs dévoraient les humains.

BLOOD

1999. RÉAL. ET SCÉN.: CHARLIE CANTOR. INT.: ADRIAN RAWLINS, LEE BLAKEMORE, ELIZABETH MARMUR, AMELDA BROWN, PAUL HERZBERG... PROD.: SIMON MARKAM. GB.

Blood propose une nouvelle approche du vampirisme et met l'accent sur l'état de dépendance des victimes, comparable en cela aux effets d'une véritable drogue. L'héroïne vampire doit son état aux expériences pratiquées sur elle dans le but de fournir un sérum capable de guérir toute sorte de maladie. Mais une fois les tests abandonnés, elle se retrouve livrée à elle-même et découvre qu'une puissante drogue circule dans ses veines, tandis qu'elle doit tuer sans relâche pour récupérer au décuple le sang qu'on lui prélève. **Blood**, le bien titré, parle aussi de solitude, de doute existentiel, et traite la sauvagerie de la condition vampirique à la manière d'une parabole pessimiste sur un monde moderne livré à l'égoïsme et à la barbarie sociale. Inédit, mais remarqué au Festival de Bruxelles en 2000, ainsi qu'au premier Festival Fantastique de Neuchâtel.

BLOOD

1995. RÉAL.: HOLLY DALE. SCÉN.: ANDREW RAI BERZINS. INT.: GORDON CURRIE, DAVID CRONENBERG, HELENE CLARKSON, FIONA REID, JUSTIN LOUIS, FRANK MOORE... PROD.: STEVEN HOBAN. CANADA.

Un jeune vampire inexpérimenté, aux longs cheveux romantiques et aux sens super aiguisés, revient à la vie après un sommeil centenaire. Faute de mieux, il se nourrit du sang de rats et tombe sous le charme d'une caissière de restaurant (de nuit), ce qui lui permet de la défendre contre les manigances d'un méchant gangster interprété par David Cronenberg. Le ton de la comédie satirique n'empêche pas l'intrusion de quelques séquences gore et érotiques au son rétro des Platters, ou de l'étonnant Screamin' Jay Hawkins, récemment disparu.

BLOOD AND LACE

1971. RÉAL.: PHILIP GILBERT. SCÉN.: GIL LASKY. INT.: MILTON SELZER, MELODY PATTERSON, LEN LESSER, GLORIA GRAHAME, VIC TAYBACK, RONALD TAFT... PROD.: AIP/CONTEMPORARY FILM MAKERS/CARLIN CO. USA.

Le scénariste s'inspire sûrement de **Six femmes pour l'assassin** (aux USA : **Blood and Black Lace**) pour ce **Blood and Lace** ne faisant que déplacer l'intrigue de la maison de couture du film de Mario Bava en orphelinat, et changer l'identité des victimes, devenues les pensionnaires du sévère établissement tenu par l'ex-

***Blood and Lace** : marteau contre tranchoir...*

femme fatale Gloria Grahame. Le script accumule les séquences sadiques. On décime à coups de marteau ou de tranchoir, on viole et on torture, tandis que se profile dans les corridors un tueur au visage toujours masqué, stockant les cadavres dans un congélateur pour des raisons restées mystérieuses. Philip Gilbert conduit ainsi son petit bonhomme de suspense jusqu'à un final explicatif inattendu, semblant se complaire dans l'étalage de multiples perversions, comme pour mieux critiquer l'hypocrisie dans les petites villes américaines apparemment bien-pensantes.

BLOOD BATH

OU **TRACK OF THE VAMPIRE**. 1966. RÉAL. ET SCÉN.: JACK HILL, STEPHANIE ROTHMAN. INT.: WILLIAM CAMPBELL, MARISSA MATHES, LORI SAUNDERS, JONATHAN HAZE, SID HAIG, SANDRA KNIGHT... PROD.: ROGER CORMAN, JACK HILL, AIP. USA.

Blood Bath témoigne de l'art de Roger Corman à dénicher des productions inédites pour les rafistoler au moyen de séquences additionnelles prestement mises en boîte. Déjà ses **Voyage to the Prehistoric Planet** et **Battle Beyond the Sun**, distribués un peu plus tôt, utilisaient sans vergogne les meilleures scènes d'obscurs films soviétiques (dont l'excellent **La Planète des tempêtes**), mais celui-ci pousse beaucoup plus loin le raffinement. Tiré d'un certain **Operacija Ticijan** tourné en Yougoslavie par Rados Novakovic, il passe entre les mains de Jack Hill (réalisateur des derniers films de Boris Karloff tournés au Mexique), puis après le congédiement de ce dernier par Roger Corman, dans celles de Stephanie Rothman (**Terminal Island**, **The Velvet Vampire**). L'ennui reste que chaque script narre sa propre histoire et que le cumul des trois matériels s'avère des plus hermétiques. Au départ, un artiste cherche à récupérer la toile d'un peintre vénitien représentant la femme d'un de ses ancêtres, mais la nouvelle équipe désire glisser sur un autre sujet et, du coup, l'ancêtre devient vampire tandis que le dialogue tente d'expliquer la chose en dépit d'images la démentant de façon formelle. Un remontage différent sortira un peu plus tard, fermement retitré **Track of the Vampire**.

BLOOD BRIDE

OU **NIGHMARE**, OU **DEATH OF A NUN**. 1980. VID.: **DU SANG DANS LES FLEURS D'ORANGER**. RÉAL. ET SCÉN.: ROBERT J. AVRECH. INT: ELLEN BARBER, PHILIP ENGLISH, SAM GRAY... PROD.: RICHARD SPITALNY PRODS. USA.

Le film s'ouvre par la confession d'un homme qui dit être hanté par des pensées qu'il ne comprend pas, le forçant à commettre d'horribles forfaits. Tout cela à cause du sadisme d'une certaine Sœur Marie dans son enfance. Comme ce doux pervers passe une bonne partie de son temps à l'église, Marie, une jeune catholique, pense avoir trouvé en lui l'homme de sa vie, doté en plus d'une belle situation (il est antiquaire). Mais l'idylle ne tarde pas à virer au cauchemar, lorsqu'elle découvre que l'élu de son cœur est un maniaque profond qui s'en prend aux bonnes sœurs.
Présenté au Marché du Film à Cannes sous le titre **Nightmare**, sorti en vidéo chez VIP, ce film peu connu reste l'unique réalisation de Robert J. Avrech, scénariste à succès (on lui doit entre autre le **Body Double** de Brian De Palma en 1984, et le **Dark Tower** de Freddie Francis et Ken Wiedehorn en 1987). Depuis, il travaille volontiers pour la télévision et a laissé tomber les bonnes sœurs. C'est mieux !

BLOOD CLAN

1990. RÉAL.: CHARLES WILKINSON. SCÉN.: GLYNIS WHITING. INT.: GORDON PINSENT, MICHELLE LITTLE, ROBERT WIDSEN... PROD.: GLYNIS WHITING, FESTIVAL FILMS. CANADA.

Au Canada, une jeune fille venue d'Écosse et autrefois rescapée d'une secte maléfique responsable de nombreux meurtres et d'actes de cannibalisme, se voit soupçonnée quand une série de crimes rituels intervient dans la région. L'héroïne (Michelle Little), qui vit des cauchemars récurrents relatifs à ses origines, commence à la trouver moins bonne quand les paysans du coin parlent ni plus ni moins de la brûler comme sorcière. Ce film est une adaptation de l'histoire vraie de Sawney Bean, qui inspira par ailleurs le film de Wes Craven **La Colline a des yeux**. Bean et sa famille de cannibales hantaient la contrée de Galloway durant le règne du roi James Premier d'Écosse. On raconte qu'ils détroussèrent, tuèrent et dévorèrent plus de mille personnes en l'espace de vingt-cinq ans. L'histoire inspira pièces de théâtre et romans. Un des premiers comptes-rendus parus en Grande-Bretagne fut publié en 1835 dans *The Magazine of Curiosity and Wonder*, sous la plume de Thomas Pecket Prest, le futur créateur de *Sweeney Todd* (1847).

BLOOD CULT

1985. RÉAL.: CHRISTOPHER LEWIS. SCÉN.: STUART ROSENTHAL, JAMES VANCE. INT.: CHARLES ELLIS, JULIE ANDELMAN, DAVID WOODS, JAMES VANCE, JOE HARDT, DAVID BRENT SLICE... PROD.: LINDA LEWIS, UNITED ENTERTAINMENT PICTURES. USA.

Blood Cult représente l'une des premières fictions réalisées pour le marché de la vidéo et tourné en betacam par Christopher Lewis, accessoirement le fils de l'ancienne star, Loretta Young. L'argument nous semble aujourd'hui des plus ordinaires, avec cette confrérie de jeunes satanistes décimant un campus afin de recomposer un corps à partir de diverses pièces anatomiques prélevées sur leurs victimes, pour l'offrir en sacrifice à un dieu païen moche à périr. L'auteur nous ressert la scène de douche à la **Psychose**, use de séquences gore fort réalistes et, sans doute grisé par son propre talent, reprend la caméra l'année suivante pour un **Revenge**, avec John Carradine, racontant sensiblement la même histoire, avant d'offrir à Tom Savini le rôle de Jack l'Eventreur dans son **The Ripper**, lui aussi tourné direct en vidéo.

BLOOD DELIRIUM

OU **DELIRIO DI SANGUE**. 1988. RÉAL.: PETER HUDSON (SERGIO BERGONZELLI). SCÉN.: RAFFAELLA MERTES, FRATELLI CORDI. INT.: JOHN PHILIP LAW, BRIGITTE CHRISTENSEN, GORDON MITCHELL, MARCO DI STEFANO, LUCIA PRATO, OLIVIA LINK... PROD.: RAFFAELLA MERTES, CINE DECIMA. ITALIE.

Sergio Bergonzelli, dont personne n'aura oublié le farceur **Tout le monde il est sexy, tout le monde il est cochon** (avec Brigitte Skay, quand même…), se cache derrière le pseudo de Peter Hudson pour cette bande inspirée à la fois de **Color Me Blood Red**, d'H.G. Lewis et de **La Maison aux fenêtres qui rient**, de Pupi Avati. John Phillip Law s'y croit ni plus ni moins la réincarnation de Van Gogh. En panne d'imagination après la mort de son épouse, cet artiste perturbé trouve dans le sang, symbole universel, matière à rehausser ses couleurs pour mieux fixer son génie sur ses toiles. Une touche d'érotisme et de gore épicent quelque peu ce pur produit de confection, avec notamment une séquence nécrophilique pratiquée en pleine église mais pourtant fort déconseillée par l'évêché.

BLOOD DINER

1987. RÉAL.: JACKIE KONG. SCÉN.: MICHAEL SONYE. INT.: RICK BURKS, CARL CREW, MAX MORRIS, ROGER DAUER, LISA GUGGENHEIM, TANYA PAPANICOLAS... PROD.: JIMMY MASLON, JACKIE KONG, LIGHTNING/PMS FILMWORKS. USA.

« Un suspect s'est échappé du club des petites chanteuses à la gueule de bois, avec en main un hachoir à viande, et dans l'autre ses organes génitaux » s'inquiète un reporter radio dès les premières images. Une façon adroite de situer le niveau de cette relecture du **Blood Feast** d'Herschell Gordon Lewis, entre humour graveleux et gore non-sensique. Deux hurluberlus satanistes préparent la renaissance de la cruelle déesse égyptienne Sheetar, dont le corps sera constitué d'organes prélevés sur des jeunes filles fraîchement trucidées (en fait, toute une troupe de pom pom girls en version topless). Ceci sous l'autorité attentive de leur oncle psychopathe, réduit à l'état de cerveau muni de deux yeux flottant dans un bocal et toujours doué de la parole. Jackie Kong connaît ses classiques et s'amuse comme une folle, mêlant le sexe à la comédie, les gags horrifiques et le mauvais goût provocateur, passant des Monty Python aux zombies de Romero, de **Gore Gore Girls** (du même Lewis) au mythe de Frankenstein, avec surtout l'envie de ne pas se prendre au sérieux, à l'inverse de tous ces films n'en disant pas davantage, mais d'une prétention à la hauteur de leur seul budget dispendieux. (M58P48).

***Blood Diner** : petit sauté de Pom Pom Girls. Vite, à table !*

BLOOD DOLLS

1999. RÉAL.: CHARLES BAND. SCÉN.: ROBERT TALBOT. INT.: JACK MATURIN, WILLIAM PAUL BURNS, WARREN DRAPER, DEBRA MAYER, NAOMI MCCLURE, JODIE COADY... PROD.: CHARLES BAND, FULL MOON. USA.

Bien que s'autoproclamant « histoire originale de Charles Band », le script de ce **Blood Dolls** ressemble à nombre de récits à base de poupées et de marionnettes, de **Jeu d'enfant** aux **Puppetmaster**, de **Dolls** au plus récent **Small Soldiers**. Jack Maturin y incarne le riche généticien à la tête d'épingle cachée sous un masque inquiétant, qui soumet à son pouvoir ses rivaux professionnels et les change en poupées meurtrières. Loin de sa série des **Puppetmaster**, riche déjà de sept épisodes, Full Moon y va à fond dans le non-sens, le gore et l'érotisme, tout en se réservant la possibilité d'une suite éventuelle, selon l'accueil réservé à ce premier volet. **Blood Dolls** se révèle être largement supérieur aux très décevants **Witchouse**, **Shriek** ou **Talisman** qui, dans cette même période de la fin des années quatre-vingt-dix, annonçaient clairement la chute des productions Full Moon.

THE BLOOD DRINKERS

OU **VAMPIRE PEOPLE**. 1966. RÉAL.: GERARDO DE LEON. SCÉN.: CESAR AMIGO, D'APRÈS RICO OMAGAP. INT.: RONALD REMY, EDDIE FERNANDEZ, AMALIA FUENTES, EVA MONTEZ, MARY WALTER, PAQUITO SALCEDO... PROD.: CIRIO H. SIANTIAGO PRODUCTIONS/HEMISPHERE PICTURES. PHILIPPINES.

Produit par le vieux routier du film d'action Cirio Santiago, **Blood Island** permet à Gerardo de Leon de composer une atmosphère bucolique à souhait, à mi-chemin entre **Et mourir de plaisir** et **Le Cauchemar de Dracula**. Ronald Remy y est un vampire s'efforçant d'arracher sa compagne à la mort, n'hésitant pas pour se faire à prélever le cœur et le sang de la sœur jumelle, incarnée par la même Amalia Fuentes. Assez peu démonstratif, **The Blood Drinkers** mise sur son atmosphère pesante, ses belles images, sa musique majestueuse et le caractère de ses personnages manipulés par un funeste destin. Curieusement, le métrage comporte quelques séquences en noir et blanc, saturées par des éclairages bleutés, ou souvent rouge vif pour mieux signaler à chaque fois l'approche du vampire auprès de ses victimes. Gerardo de Leon, disparu en 1981, sera l'artisan avec son compère Eddie Romero de la série des **Blood Island** (**Le Médecin dément de l'île de sang** et ses nombreuses suites), beaucoup plus gore, plus déshabillée et infiniment moins romantique.

***The Blood Drinkers** : philippin, champêtre et sanguinaire...*

BLOOD FEAST

1963. RÉAL.: HERSCHELL GORDON LEWIS. SCÉN.: HERSCHELL G. LEWIS, A. LOUISE DOWNE. INT.: THOMAS WOOD, CONNIE MASON, MAL ARNOLD, SCOTT H. HALL, TONI CALVERT, GENE COURTIER... PROD.: DAVID F. FRIEDMAN, HERSCHELL GORDON LEWIS PRODUCTIONS. USA.

Pour l'histoire du cinéma, H. G. Lewis réalise avec **Blood Feast** le premier film gore appelé à faire jurisprudence dans les années futures. Plus que l'envie primaire d'effrayer le badaud, l'auteur Lewis et le producteur Friedman, jusqu'ici fabricants de nudies à pas cher, cherchent un concept nouveau, inaccessible aux grands studios prisonniers de l'autocensure pour ne pas choquer leur public familial. En six jours, et pour 24.000 dollars, les deux compères mettent en boîte cette histoire d'un adorateur de la déesse égyptienne Ishtar, prélevant sur ses victimes les morceaux humains nécessaires à sa reconstitution et à sa résurrection. En virtuose, Lewis joue la tranquille exagération, introduit des personnages crétinoïdes à souhait et les place dans des situations extrêmes encore jamais vues sur grand écran. Il applique là une méthode de distancia-

***Blood Feast** : le premier film gore.*

tion volontaire propre à se rallier tous les publics, en naviguant sans cesse entre le premier et le second degré (la firme Troma, qui reçut le message cinq sur cinq, ne fera jamais autre chose tout au long de sa prolifique carrière, et toujours avec le même succès). On n'y croit pas vraiment, les effets spéciaux font ce qu'ils peuvent, les couleurs saturent un maximum, Mal Arnold (l'assassin fanatique) traîne la jambe exactement comme Lon Chaney Jr. dans la série des **Momies** de l'Universal, et surtout la psychologie des personnages reste délicieusement primaire, à l'exemple de cet inspecteur chargé de l'enquête et qui, dans son bureau de six mètres carrés toujours cadré à l'identique, nous lance un déterminé : « Je vais aller chercher un dossier concernant tous les criminels de la région » ! Et pourtant, ça respire la bonne santé, ça innove, ça dérange, puisant son souffle libérateur jusque dans le mauvais goût le plus absolu, jusqu'au final où le dément termine ses jours broyé par une benne à ordures. Même s'il annonce les slashers contemporains, Lewis les surpasse aisément, fait preuve d'infiniment plus d'audace et semble s'amuser bien davantage que tous ses nombreux imitateurs.

BLOOD FREAK

1971. RÉAL.: BRAD GRINTER ET STEVE HAWKES. SCÉN.: STEVE HAWKES. INT.: STEVE HAWKES, BOB CURRIER, LARRY WRIGHT, DANA CULLIVAN, HEATHER HUGUES, RANDY GRINTER JR... PROD.: BRAD GRINTER. USA.

« The original blood sucking, chopper riding, Bible bashing, dope smoking, limb hacking turkey monster movie » clame le slogan de cette curiosité filmique aux amateurs pressés de découvrir les curieux dessous d'un véritable « turkey monster movie ». Car, en effet, un savant (fou, à l'évidence) poursuit dans le plus grand secret des

expériences visant ici à croiser l'espèce humaine et la gent galliforme. Le résultat ne se fait guère attendre avec l'entrée en scène d'un homme-dindon, dès lors principalement appliqué à venir sucer le sang des junkies de passage. Persuadé d'avoir signé là une œuvre décisive, Brad Grinter réalisa fort peu d'autres titres (**Never the Twain** et **Barely Proper**, en 74 et 75) mais par bonheur, Majestic International Pictures livra il y a peu à la vidéo, et par la même occasion à la postérité, ce fort joyeux digne dindon... Quant au scénariste/co-réalisateur Steve Hawkes, il s'agit bien sûr de l'interprète de Tarzan dans deux productions espagnoles de Manuel Cano, **Tarzan en la Gruta de Oro** et **Tarzan y el Arco Iris**.

BLOOD FROM THE MUMMY'S TOMB

1971. RÉAL.: SETH HOLT, MICHAEL CARRERAS. SCÉN.: CHRIS WICKING, D'APRÈS BRAM STOKER. INT.: VALERIE LEON, ANDREW KEIR, JAMES VILLIERS, GEORGE COULOURIS, JAMES COSSINS, HUGH BURDEN... PROD.: HOWARD BRANDY. HAMMER-FILMS. GB.

Valerie leon, possédée par son ancêtre.

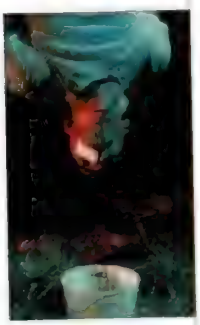
La Momie revendique sa féminité dans ce **Blood from the Mummy's Tomb** tiré d'une nouvelle de Bram Stoker, *Jewel of the Seven Stars*, car l'histoire relate en fait la possession d'une jeune femme, réplique parfaite d'une prêtresse égyptienne à notre époque. Seth Holt joue la carte du renouveau et tente quelques scènes gore : une main tranchée, un poignard transperçant la poitrine d'une victime d'où s'échappe un jet de sang, de multiples égorgements... Il ose même un érotisme prudent, alors en vogue dans les dernières productions de la Hammer-Films, ce qui nous vaut la vision délicate du bas du dos de l'héroïne (plus tard, la cruelle Valerie terrassera ses nombreux admirateurs en avouant l'utilisation d'une doublure pour cette séquence !). Sinon, l'argument se cantonne à la classique malédiction frappant les archéologues coupables du vol de trois objets sacrés dans le tombeau égyptien de la prin-

cesse : un crâne de chacal, une momie de chat et une statue de serpent. La momie, exécutée autrefois par les grands prêtres en raison de ses pouvoirs maléfiques, s'efforce à poursuivre ses activités à notre époque et, si l'on en croit le clin d'œil final, elle parviendra peut-être à ses fins. Malgré cette volonté de renouvellement du mythe et une interprétation appliquée des acteurs, l'histoire se traîne en longueur et les quelques sursauts du metteur en scène visent surtout à faire doucement monter le suspense lors de l'élimination progressive des habituels profanateurs. Seth Holt, déjà responsable des très intéressants **Confession à un cadavre** et **Hurler de peur**, décède hélas sur le tournage de ce film, laissant le soin au producteur Michael Carreras de recoller les morceaux comme il peut, d'où peut-être ce manque de crédibilité et de cohérence d'une production demeurée inédite en nos contrées…

BLOOD HARVEST

1987. RÉAL.: BILL REBANE. SCÉN.: BEN BENSEN, EMIL JOSEPH. INT.: TINY TIM, LORI MINNETI, ITONIA SALOCHEK, DEAN WEST, PETER KRAUSE, FRANK BENSON... PROD.: LUSESEZEK BURZYNSKI, BUDDY'S INC SHOOTING RANCH. USA.

Un shocker érotique et sanglant par l'auteur des curieux **Capture of Bigfoot, L'Invasion des araignées géantes**, ou encore du réjouissant **Rana, The Legend of Shadow Lake** parfois titré **Croaked : Frog Monster from Hell** ! Bill Rebane abandonne cette fois sa ménagerie coutumière pour se lancer sur les traces des **Halloween**, **Freddy** ou **Vendredi 13** alors en pleine vogue. Le chanteur et comique Tiny Tim y incarne un tueur bavard maquillé en clown dont l'immense plaisir consiste à suspendre ses victimes par les pieds, leur trancher la gorge et recueillir le précieux sang dans un seau prévu à cet effet. Classé « X-rated », le film ne sortira qu'en vidéo aux USA et nulle part chez nous.

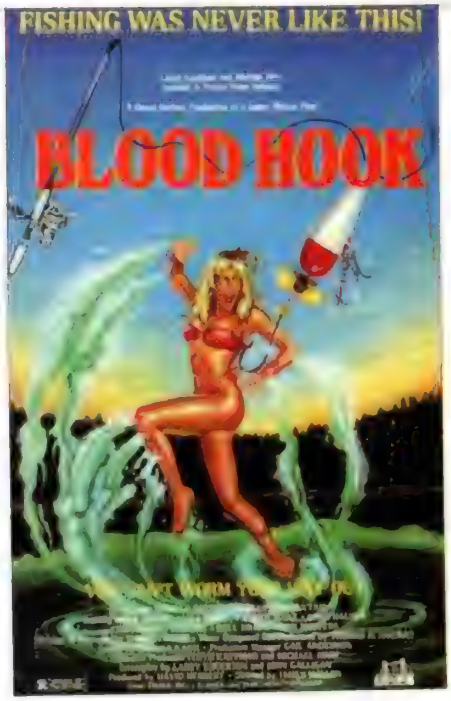


Meurtres de sang froid pour récolte de sang chaud !

BLOOD HOOK

1986. RÉAL.: JAMES MALLON. SCÉN.: LARRY EDGERTON, JOHN GALLINGAN. INT.: MARK JACOBS, LISA TODD, PATRICK DANZ, CHRISTOPHER WHITING, SARA HAUSER, PAUL DRAKE... PROD.: DAVID HERBERT, GOLDEN CHARGERS. USA.

Une parodie pas toujours drôle de **Vendredi 13**, des dialogues consternants de bêtise, une collection de tronche de cake assez impressionnante, des acteurs au bord de la distanciation brechtienne, on se demande ce que James Mallon, auteur plus tard d'un **Pire contre-attaque** aussi étonnant, a vraiment voulu faire dans ce **Blood Hook**. Ajoutons quand même que la vf réalisée pour la vidéo ne rend pas justice à l'œuvre originale. Un jeune homme, autrefois traumatisé par la noyade inexplicable de son grand-père, revient dix-sept ans plus tard à la maison familiale en compagnie de la petite bande de teenagers habituelle. Pour l'heure, le village célèbre « La Fête du brochet » sur un lac où commence à disparaître une série de victimes entraînées à l'eau par des hameçons rageurs. Si l'on s'ennuie ferme la majeure partie du temps (quoi de plus casse-noix que la description d'un concours de pêche ?), quelques répliques surréalistes parviennent à distraire le cinéphile héroïque résolu à aller jusqu'au bout. Le final lui réserve d'ailleurs une bataille de canne à pêche (façon **Star Wars**) entre le héros et le tueur local à tomber du fauteuil. Tant de mauvais goût et de maladresse réunis ne pouvaient que séduire Troma qui distribue ce film, montré au Marché du Film de Cannes en 1987, et autrefois sorti à la vidéo, chez UGC, dans la collection Cauchemar.



BLOOD HUNTER

1996. RÉAL. ET SCÉN.: JACK SHRUM, CHUCK ELLIS. INT.: JACK SHRUM, CHUCK ELLIS, CYNTHIA HUDSON... PROD.: CABIN PRODUCTIONS. USA.

Un récit de vampires amateur tourné avec des moyens endémiques, où les co-réalisateurs touchent à peu près à tout, y compris à l'interprétation, ce en quoi ils ont le plus grand tort ! Nous suivons d'un œil distrait la carrière de Viktor (Jack Shrum), vampire russe de son état qui, après une léthargie de plusieurs siècles, décide de se reconvertir comme mécanicien dans une décharge automobile ! Après la découverte de quelques victimes retrouvées exsangues, le shérif local (Chuck Ellis) saura prendre les dispositions qui s'imposent. La critique américaine, moyennement transportée, commença par démolir le casting dans son ensemble, avant de reconnaître assez sportivement que même Laurence Olivier et De Niro réunis n'auraient pu sauver un pareil film. Y'en a qui aiment toujours à plaisanter…

BLOOD IN THE NIGHT

1993. RÉAL.: LINCOLN KUPCHAK. SCÉN.: CHARLES AXWORTHY, MELANIE J. ELIN, LINCOLN KUPCHAK, KRIS MCHALE. INT.: REGGIE ATHNOS, MARK MEYER, LAIRD SCOTT, BONITA WALKER, MICHAEL BRADBERRY, GINA ALTIZER... PROD.: RIVERS OF BLOOD PRODS. USA.

Véronique, une jeune vampire inexpérimentée, est en route pour les États-Unis, poursuivie par son cousin Vladius, ivre de vengeance à son égard. Il s'agit de la quatrième production de la jeune société Rivers of Blood, après **Deadly Love**, **The Attack** et l'appétissant **Terror in the Hot Tubs**. Quelle santé !

BLOOD LINK

VID.: **LIENS DE SANG** (JET VIDÉO), OU **BLOOD LINK** (GAUMONT). 1985. RÉAL.: ALBERTO DE MARTINO. SCÉN.: THEODORE APSTEIN. INT.: MICHAEL MORIATY, PENELOPE MILFORD, VIRGINIA MCKENNA, CAMERON MITCHELL, ALEX DIAKUN, REECE HASANEN... PROD.: ROBERT PALAGGI, ZADAR/EMBASSY. ITALIE.

Entre **Sœurs de sang** et **Frère de sang**, une nouvelle affaire sanglante narrant le triste sort de siamois désunis. Hanté par l'absence de son frère autrefois décédé bien après leur séparation chirurgicale, le docteur Manning perçoit les images d'un double maléfique supprimant à l'arme blanche des jeunes femmes terrifiées. Sur la musique lascive d'Ennio Morricone, il part à la recherche de ce tueur dont il commence à vivre les meurtres par procuration et à en éprouver du plaisir, avant de se retrouver face à son parfait alter ego, en l'occurrence le jumeau prétendument disparu. Bien qu'Alberto de Martino se contente de dérouler les conventions du thème, qu'ils soient cinématographiques (**L'Autre**, **Sœurs de sang**) ou littéraires (*William Wilson* d'Edgar Poe, *L'Étudiant de Prague* de Hanns Heinz Ewers), Michael Moriarty impressionne quand même dans ce double rôle périlleux. À l'égal de Jeremy Irons dans le futur **Faux-semblants**, il investit les deux personnages et parvient à les différencier grâce à un jeu tout en finesse mais perceptible au premier coup d'œil. Il est donc d'autant plus dommage que **Blood Link** cède ensuite à la facilité, l'érotisme gratuit et à l'ambiguïté d'une fin ouverte ingénument prévisible. (M66P5)

BLOOD MANIAC

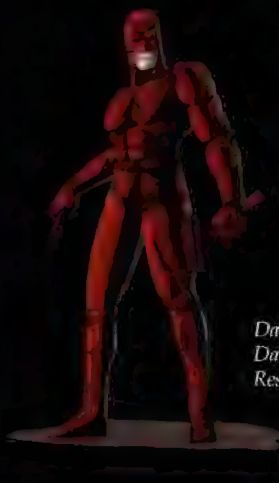
1986. RÉAL.: TONG WAI-SING. INT. : CHING WONG-MUI, MIN FUNG-FUN, WAI LAN, KO LING. HONG KONG.

Un homme récemment marié est possédé par l'esprit de son frère défunt, un sataniste, et crée un lien télépathique avec un zombie enterré dans le jardin, derrière sa maison. Sa femme donnera naissance à un monstre aux dents longues qui se fraiera un chemin vers le monde des humains en creusant un trou dans son estomac, dans la meilleure tradition d'Alien. Si c'est pas du mélange de genre, ça !

par Rafik DJOUMI

DAREDEVIL

PLONGÉE SUR UNE RUELLE SINISTRE EN CINÉMASCOPE. DEUX TRUANDS S'ADONNENT À LEURS RÉPRÉHENSIBLES OCCUPATIONS. UNE SILHOUETTE ROUGE, EN ÉQUILIBRE SUR LA TUYAUTERIE QUI LES SURPLOMBE, LES OBSERVE PUIS PLONGE EN SILENCE. L'ESPACE D'UN COMBAT AUSSI BREF QU'ACROBATIQUE, LES DEUX VOYOUS SONT HORS D'ÉTAT DE NUIRE. D'UNE VOIX GRAVE ET DÉTERMINÉE, LA MYSTÉRIEUSE TORNADE ÉCARLATE N'A QU'UNE SEULE REQUÊTE : « WHERE IS HE ? ».



Daredevil version David Sarrio. Respect !

La confrontation finale entre Daredevil et Le Caïd. On s'y croirait !

Bienvenue dans le teaser de **Daredevil**, ou comment le fanboy ambitieux David Sarrio s'est donné les moyens de ses caprices : débuter derrière la caméra en mettant à l'écran ses plus anciens fantasmes. « *L'envie de réaliser un court-métrage inspiré d'un comics américain est un rêve de gosse. Il y a quelques mois je me suis dit que j'allais le faire, que j'allais réaliser le truc que j'aurais adoré voir enfant* ». Le fantasme du super-héros avait auparavant jeté le jeune Sarrio dans la pratique intensive des arts martiaux. Une donnée qui, le moment venu, se sera révélée fort utile. Car ce qui frappe en premier lieu dans ce court inédit, c'est bien la compréhension du mouvement des corps qui entérine l'idée que l'on a bien affaire à un homme doué de capacités physiques presque improbables. « *Le personnage de Daredevil s'est imposé de lui-même. Ce n'est pas un surhomme à la Superman, ce qui permet de le mettre en scène sans avoir à recourir à des effets spéciaux coûteux. C'est aussi le budget minimal qui m'a fait pencher vers le concept du teaser. Si j'avais voulu développer une histoire, il m'aurait déjà fallu plus de temps de métrage, et surtout un jeu d'acteur. Or, pour trouver un comédien qui ait à la fois les capacités physiques, la ressemblance avec le personnage d'origine et qui sache jouer, il faut organiser un énorme casting sur plusieurs semaines, donc de sacrés moyens. Pour toutes ces raisons, le concept du faux teaser était le plus adapté. Filmer deux séquences, sans dialogues (ou presque), courtes, rythmées et empruntes de l'imagerie comics, est à mon sens le meilleur moyen de retranscrire aussi vite, sur pellicule, l'univers graphique des aventures de* **Daredevil** ».

Extrait du story-board dessiné par Vincent Dubourg. Un petit air de Matrix...

Le film de David Sarrio, du haut de son budget dérisoire, renvoie aux compositions du dessinateur Geoff Darrow et, par extension, à celle des Wachowski sur **Matrix**. Tout cela dans un coin perdu de la capitale, il fallait le faire ! « *Recréer sur Paris un univers aussi stylistique que celui de la bédé américaine semblait déjà un défi passionnant. J'ai commencé à vraiment y croire lorsque j'ai trouvé les deux endroits où nous avons finalement tourné. Avec un éclairage savamment dosé, on aurait pu croire à un pseudo-Gotham City* ». Et comme dans les meilleurs exemples de cinéma populaire, le système D amène avec lui des astuces de découpage qui enrichissent un peu plus l'œuvre. Si le réalisateur regrette de n'avoir pas eu les moyens de faire atterrir « correctement » son héros sur le toit de la voiture du Caïd, on lui fera remarquer que l'arrivée hors champ de Daredevil, provoquant un effet de suspension sur le capot, est un effet dix fois plus efficace dans sa suggestion. Ailleurs, on reste béat d'admiration devant ce bandit tiré par les pieds, dont le visage disparaît dans l'obscurité, ses mains soulevant un nuage de poussière qui panoramique aussi sec sur les phares d'une voiture. Impressionnant !

« *Je suis forcément le premier critique sur mon travail. On n'a, par exemple, jamais totalement résolu le problème du costume. Il aurait nécessité à lui seul le triple du budget. Je n'avais pas de câbles pour faire en sorte que le héros prenne appui sur une main et frappe avec ses deux pieds. Mais à chaque limite, je me disais que, même imparfait, le court aurait son intérêt. Aussi, je demande aux fans d'être indulgents, et si vraiment ça ne leur plaît pas, je pourrais le comprendre. Moi-même, en tant que spectateur, j'aurais été le premier à pinailler* ».

L'indulgence est pourtant de mise face au résultat obtenu. Sarrio a bénéficié du budget-mayonnaise d'une prod télé pour nous faire croire à un héros authentique. « *Je n'ai pas eu à payer de droits à la Marvel, en leur promettant de ne faire aucun usage marchand du nom de Daredevil. Au final, on a légèrement dépassé les 30.000 francs, mais je dois dire que j'ai eu beaucoup d'aide de la part des loueurs. Ils avaient été vraiment conquis par le story-board, et en plus j'étais accompagné d'une excellente chef opératrice, Sophie Cadet. Tout ça les a rassurés. Du coup, les gens de Fuji, Technovision, Transpalux m'ont été d'une aide précieuse sans laquelle je n'aurais rien pu faire* ».

Retrouvez Daredevil et son making-of sur le site Cine-courts.com

[redacted]

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

[redacted]

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

■ Urgent. Rech. personne pouvant assurer un montage en HI-8 de clip vidéo. Joindre Antoine au 01 48 08 59 80.

■ Rech. Power Lords. Rémi Faure, 13 rue Samatan, 13007 Marseille.

■ Fan de films d'horreur et gore, genre **Scream, Sleepy Hollow,** rech. correspondants de tous âges ! Au fait, si vous cherchez un acteur pour un film, pensez à moi ! Marc-André Francina, 8, avenue de Larringes, 74500 Évian.

■ Collectionneur vd nbx films rares de SF/Fantastique : **Silent Running, Le Retour de Godzilla** (1955), **L'Âge de cristal, Rodan, Ataragon, Tarentula, Le Météore de la nuit**... Liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Vds nbx films et séries : ***Twin Peaks, 4e Dimension, Alfred Hitchcock, Happy Days, Vic le Vicking, coffrets Amicalement Vôtre, X-Files, Candy*** *(série spécialement Mad, c'est vrai. D'ailleurs, le petit prince des collines m'a toujours foutu les foies).* Frantz Gay, 106 rue Charles III, 54000 Nancy.

■ Acteur-auteur, avec expérience du cinéma, ch. à tourner dans un film fantastique. Rech. également les n° 1, 2, 3, et 9 de Fantastyka et le n° 227 de Famous Monsters. Christophe au 06 11 93 30 34.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Bon les gars, vous êtes bien gentils avec votre costume mais dites voir, je suis censé jouer quoi au juste. Un mannequin à la grande braderie du cuir? Un pilote de moto-crottes? La copine du predator? En plus, vous auriez pu me filer des bottes, parce que le ruisseau en chaussettes, ça le fait pas ! »

LES CINQ PREMIERS À NOUS DONNER LE TITRE DU FILM D'OÙ EST TIRÉE CETTE PHOTO RECEVRONT GRATUITEMENT LE PROCHAIN NUMÉRO DE MAD MOVIES.

Le titre mystérieux du n°134 était NEMESIS (Albert Pyun, 1993). Cyril Legranger et Serge Raymond ont été les plus prompts (et d'ailleurs les seuls) à nous envoyer la bonne réponse. Bravo !

■ Rech. épisodes séries ***Le Voyageur, Rude Awakening*** + films **The Erotic Witch Project, Erotic Survivor, Gladiator Eroticus, Titanic 2000** (*t'as bien aimé la Pin-Up du 133, hein petit canaillou ?*). Jérôme Birker, 14 rue Clément Maist, 75008 Paris.

■ Vds ou éch. K7 vidéo (tous genres), affiches et revues cinémas. Réponse contre enveloppe timbrée. Bruno Malitte, 9 rue Duvivier, 58170 Luzy.

■ Rech. K7 vidéo **L'Amour nuit gravement à la santé** (vost ou vf), **Les Rutles** (faux doc. des Monty Python), clips ou concerts des Krafwerk, K7 vidéo **Danger planète interdite** et tous les CD ou vinyles du groupe français Senso. J. De Mendiguren, 2 rue Rossiné, 06000 Nice.

■ Vds intégrale de 30 séries en vost : ***NYPD Blues, Seinfeld, Friends, Spin City, Oz, Action, Twin Peaks, Les Sopranos***. Et en vf : ***Clair de lune, X-Files***... Steeve Vitaly, 8 place Jean Giraudoux, 94000 Créteil.

■ Vds ou éch. plus de 330 séries télé : ***Saint Seyar, Goldorak, Simpsons, San-Ku-Kai, Jayce, V, Albator, Batman, Cosmocats, Dragonball, DBZ, DBGT,*** etc. Liste gratuite sur demande à Johnny Tramontin, rue de Niamey 2B, 7012 Jemappes (Belgique).

■ Ch. tous docs sur les **Histoires de fantômes chinois** (photos, K7). Laurent au 04 66 93 06 62.

■ Vds anciennes collections (VIP, Carrère, Scherzo, etc) d'anciens westerns, films fantastiques *(anciens, je suppose)*. Liste contre un timbre à Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Vds E.F. n° 1 (bon état) et n° 9 et 10 (très bon état). Faire offre au 06 77 91 41 63.

■ J-H 17 ans, ch. boulot dans une prod. ciné grande ou petite *(et moyenne ?)* orienté acteur. Vincent Kwiatkowski, 7 rue Cartignous, 81270 Labastide-Rouairoux. 05 63 97 03 98.

■ Rech. K7 de Sam Peckinpah (I'm the Fan) **Coup de feu dans la sierra, Major Dundee, La Horde sauvage, Cable Hogue, Junior Bonner, Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia, Tueur d'élite**. Aidez-moi, c'est une question de vie ou de mort ! Arnaud Lenoir, 21 rue Francis Carco, 72000 Le Mans.

■ Rech. correspondantes 20-32 ans de la région Rhône-Alpes (surtout sur Grenoble), aimant le fantastique, la science-fiction et l'horreur (si possible gore), les films (Stephen King, Wes Craven, Dario Argento...), et les séries (***X-Files, Buffy, Roswell***...). Si vous vous reconnaissez, n'hésitez pas à m'écrire pour partager nos passions (réponse assurée). Arnaud Dupont, 7 rue des Lilas, 38240 Meylan.

■ Vds vidéos, affiches et posters, jaquettes de films, nbx dossiers de presse cinéma, cartes Magics et nbx comics (vf et vo). Hughes Marly, 5 rue des Pâquerettes, 31700 Blagnac.

■ Cause passage au DVD, vds nbses K7 (200 titres) à prix modérés. Vds aussi une centaine de CD, tous artistes. Liste complète contre deux timbres. Emmanuel Brouillet, 17 Villa du Bel air, 75012 Paris.

■ Vds DVD zone 2 120 F (port compris) **Wind/Time Guardian** (Carrie Fischer). Vds VHS 70 F (port compris) **Les Cicatrices de Dracula, La Reine des vampires, Le Masque du démon 2, Le Retour des morts-vivants** (Ossorio) et **Baby Cart : le territoire des démons**. Joaquim au 02 38 33 15 64.

■ Rech. tous docs sur Pamela Anderson, Tracy Lords, Marc Dacascos, David Boreanaz et Jenna Jameson. Vds Hot vidéo + suppléments. Rech. anciens numéros de Mad Movies, Impact *(ça tombe bien, y'en a plein à vendre p 56)* et E.F. Dauchy David, 55 rue de Caëstre, 59114 Eecke.

■ Rech. VHS émission Génération Albator du 24/02/99, du 5/04/99 et du 24/12/99. Éric Lacroix, 21 rue Bertheau, 33700 Mérignac.

■ Rech. des fans ainsi que des docs sur **Jurassic Park**, ***Stargate SG-1, The Sentinel***, **Le Seigneur des anneaux**. Rech. diverses B.O. Salomé Biver, 7 rue Gilbert Philippe, 41500 Mer.

■ Rech. VHS originale des films **Toxic Avenger 1, 2** et **3** en vf. Benjamin au 01 47 84 40 31 à partir de 18 h.

■ Vds affiches, liste disponible contre une enveloppe timbrée. Rech. documents sur Stephen King (ses romans, ses films, sa vie...) et Kathy Bates. Nicolas Liau, 40 rue H. Prieuré, 36400 Lacs.

■ Vds nbses K7 vidéo anciennes et très kitschs : **L'Homme araignée** (1976), **La Riposte de l'araignée** (1978), ***Goldorak*** (1976), **Justice League** (1997), ***Wonder Woman*** (1974 et 1977), ainsi que dessins animés (***Thor, Spiderman***, etc.) et nbses séries télé (***Lois & Clark, Magnum***...). Antoine au 03 80 35 32 56 (après 20h de préférence).

■ Rech. revues Fantastika n° 1, 5, 6, 7, 14, 17, affiche 40x50 ou 60x80 de **Moby Dick** (avec Gregory Peck) et de **Le Monstre aux filles**. Jean-François Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

■ Éch. plus de 1.500 films horreur/fantastique. Demander liste à Christophe Guérin, 28 bis rue Renaudin, 17300 Rochefort.

■ Rech. les films : **Les Créatures de l'ombre, Yeti, le géant d'un autre monde** + le livre making-of de **Rencontres du 3e Type** + figurines Savage Dragon. Éric Bourel, 5 rue Jean Monnet, 77600 Bussy Saint Georges.

■ Rech. affiche, document, livre sur **Blade Runner** (en français). Éch. possible contre des livres de SF anticipation, J'ai Lu, Press Pocket. Yannick Chauvet, 14 rue des Flamboyants, 66270 Le Soler.

■ Rech. VHS **Aux portes de l'enfer, Storm Troopers, Maléficia, Escape Velocity, La Maison hantée, Appartment 17, Complot génétique**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont, ou au 05 45 80 88 (heures de repas).

■ Vds VHS Secam originale 60 F pièce : **Génération perdue, Borrower, Sweet Satan, GasthReeper, Super-Nova, Mysterians**... Liste contre un timbre. Olivier Morand, 16 rue Patouillard Demoriane, 95840 Villiers Adam.

■ Vds affiches anciennes et récentes + magazines Midi Minuit, Toxic, Starfix, vieux Mad, (10 à 117), E.F. 1969-2001 + mags américains (Famous Monsters, Castle of Frankentsein...). Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Vds DVD import horreur dont **Meet the Feebles, Eaten Alive** (Umberto Lenzi), **Flesh for Frankenstein, Maniac Cop**... Vds aussi Laserdiscs Hammer Films/Gore, posters, figurines. Stéphane au 06 68 73 30 45.

■ Vds livres du la série TV ***Chapeau melon et bottes de cuir***. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Rech. tout se rapportant à **La Planète des singes**, aussi bien les cinq films tournés entre 1968 et 1973 que les deux séries télé et la nouvelle version de Tim Burton (photos, vidéos, BOF, affiches...). Jean-Michel au 03 21 97 14 47.

■ Rech. acteurs et personnes motivées (effets spéciaux, déco) pour tourner court sur Besançon. 06 10 60 68 81

■ Ch. d'urgence l'intégrale en vidéo de la série culte ***L'Homme qui valait trois milliards*** (100 épisodes) avec les 6 téléfilms + ***Super Jaimie*** (57 épisodes). Frank Castéran, place Saint Jean, 82000 Montauban.

Les petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité aux abonnés. Merci de joindre à votre envoi le coupon adressé au dernier numéro.

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier
75009 Paris

Du 10 au 21
octobre 2001

CineSpaña

Samedi 20 octobre, Cinémathèque de Toulouse

Soirée "fantastique" avec la Fantastic Factory et Mad Movies
Faust, la venganza esta en la sangre de Brian Yuzna (en sa présence)
Arachnid de Jack Sholder

Création graphique : Pascale d'Imperio

enseignements 05 61 12 12 20 www.cinespagnol.com

Le film le plus terrifiant de tous les temps
revient en Cassette et DVD VIDEO

L'EXORCISTE
EN VERSION INTÉGRALE

EXCLUSIF:

Le coffret collector DVD VIDEO en édition limitée

Les 3 volets de l'EXORCISTE enfin réunis dans un coffret

TCM
TURNER CLASSIC MOVIES

www.warnerbros.fr

GRATUIT ! LE SUPPLÉMENT IMPACT

VIN DIESEL PASSE LE TURBO DANS **FAST AND FURIOUS**
WINDTALKERS : LA MISSION POSSIBLE DE JOHN WOO

MAD MOVIES
Mensuel

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

DOSSIER EFFETS SPÉCIAUX
LES ROBOTS AU CINÉMA

FROM HELL
Le retour de Jack l'Éventreur

THE ONE
Jet Li vs Jet Li

A.I.
INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Le feu d'artifices de Steven Spielberg

Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA - ISSN 0338-6171
M 2016 - 135 - 25,00 F - 3,81 €

LE CHEF-D'ŒUVRE DE JOHN CARPENTER ENFIN DISPONIBLE DANS UNE EDITION DVD PRESTIGIEUSE.

- DIGIPACK 2 DVD
- dts SUR LA VF ET LA VO
- NOUVEL INTERFACE GRAPHIQUE DE NAVIGATION

- DES SUPPLEMENTS EXCLUSIFS ...
  - Commentaire audio de John Carpenter
  - Portrait inédit de John Carpenter (50').
  - Interviews
  - Images Exclusives de "*Ghosts of Mars*"
  - Filmographies

VAMPIRES

DVD 1 : LE FILM		
LANGUES DISPONIBLES	FRANÇAIS	ANGLAIS SOUS-TITRE FRANÇAIS
FORMAT AUDIO 1	5.1	5.1
FORMAT AUDIO 2		
FORMAT CINEMA RESPECTE	2.35	2.35
16/9 COMPATIBLE 4/3	OUI	OUI

DVD 2 : LES COULISSES DE VAMPIRES	
LANGUE DISPONIBLE	ANGLAIS SOUS-TITRE FRANÇAIS
FORMAT AUDIO 1	2.0
FORMAT VIDEO	16/9 COMPATIBLE 4/3
FORMAT IMAGE	4/3

Cette fois, ni gousse d'ail ni crucifix ne vous sauveront...

CTV

FILM OFFICE

© 1998 Lions Gate Entertainment Inc. Tous droits réservés. © 2001 Film Office Editions - CTV International © Photos : Gary B. Hilde A.S.C.

SENS UNIQUE ?

Cher Mad, j'ai un problème. Je viens de voir avec des amis **La Planète des singes** et on a un gros souci sur la fin du film qui nous semble dénuée de sens. En effet, si Leo revient dans le passé, pourquoi la Terre est-elle dominée par les singes et pourquoi Thade est-il une figure emblématique ? Peux-tu nous éclairer de ta lumière ?

Stéphane IMAYER (flyone@9online.fr)

*Nous ne savons pas. Nous avons posé la question aux scénaristes, ils ne savent pas non plus. C'est très inquiétant, mais après enquête, il semblerait que la fin de **La Planète des singes** soit en effet dénuée de sens. Si quelqu'un a une théorie qui se tient, qu'il n'hésite pas…*

GEORGE CONTRE PITOF

Salut à tous. Juste une remarque, parce qu'il devient de plus en plus évident que la presse française a décidé de se la jouer désinformation, mais **Vidocq** n'est pas le premier film à être tourné totalement en digital avec la caméra Sony HDW-F900. Il est le premier à être distribué. Le premier film à avoir été tourné ainsi est **Star Wars : Épisode 2**. En effet, la technologie développée par Sony pour sa caméra digitale a été conçue avec LucasFilm qui avait l'exclusivité d'utilisation d'environ cinq caméras sur ledit **Star Wars** pour tester le matériel. Lucas avait même aussi des caméras avec pellicule au cas où le résultat ne serait pas satisfaisant. Je voudrais aussi vous rappeler que cette caméra a été testée chez ILM après la sortie de **La Menace fantôme**, et que Lucas a montré des extraits du film - entièrement digital - à Robert Rodriguez en octobre dernier me semble-t-il. Lucas a commencé le tournage d'**Épisode 2** en juin 2000. Merci de bien vouloir rectifier cette erreur qui, je le pense, fait partie de l'outil promotionnel de la production.

Marie LE TEURNIER

*Outre le fait que le film sorte près d'un an avant l'**Épisode 2**, le tournage de **Vidocq** a commencé au mois de mai 2000. C'est donc de justesse que **Vidocq** remporte le titre de premier film tourné avec la caméra HD de Sony. Et puis, comme tu as dû t'en apercevoir en lisant ma critique, je ne pense pas que nous soyons dupes de « l'outil promotionnel de la production ».*

J.D.

Tim Burton, perplexe devant la fin de son propre film...

LE RAFIK AID

Cher Mad, ta nouvelle formule avec plein de fantastique dedans est très bien, mais si je t'écris, c'est parce que je m'inquiète de la santé mentale de certains de tes collaborateurs. Je ne parle pas de toi Vincent, ni de notre Rallouch madtional, mais de ce cher Rafik. Que va-t-il faire après la sortie de **La Communauté de l'anneau** ? Nous parler des **Deux tours** et du **Retour du roi** ? Bien, mais après, il va tout droit vers la dépression nerveuse à moins de nous faire des papiers sur les scènes coupées, l'édition spéciale pour dans vingt ans et des interviews de l'orc qui attaque Gimli. En bref, soit il reste et il devient un mort-vivant condamné à écrire sur **Independence Day 2**, soit il part et il fonde JacksonFilm magazine. Frères lecteurs et sœurs lectrices, unissons-nous pour aider un homme qui, de toute évidence, va sombrer dans les trois ans à venir en envoyant vos idées à : Mad Movies, opération « Sauvons Rafik de la dépression post-Lord of the Rings », 17 rue Rodier, 75009 Paris. C'est tout et je compte sur vous.

Jérôme TOURNADRE
(Saint Soupplets)

En ce qui concerne Rafik, nous avons bien sûr pris toutes les précautions qui s'imposaient : cellule de crise, soutien psychologique, séances de relaxation, cure de déjacksonisation… Mais à l'heure actuelle, nous cherchons surtout à éviter la contagion. Merci de ton aide en tout cas.

À LA RECHERCHE DE BOB

Salut à vous, idoles de fantastiquares (je ne sais pas si ça se dit, mais j'aime bien !). Voilà déjà 37 numéros que vous « peuplez » ma vie. C'est-à-dire que je remercie mon fabuleux frère de m'avoir fait découvrir votre magazine. Là, je suis en vacances et deux options s'offrent à moi : aller à une soirée Karaoké, ou lire le nouveau Mad en écoutant la BOF de **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**. Vous devinez facilement laquelle j'ai choisie. Sinon, je viens d'apprendre la mauvaise nouvelle : l'équipe de Starfix a mis la clé sous la porte. Je pense que vous devriez adopter un nouveau rédacteur en la personne de Robert Paimboeuf, ce qui ferait de Mad LE magazine par excellence. Parce que si vous ne le faites pas, que va devenir ce cher Bob ?

Quentin AUBERT (Airvault)

Bob Paimbœuf se porte très bien, je te rassure. Nous le croisons régulièrement et réfléchissons à une manière sérieuse de travailler avec lui. Mais pour l'instant, les discussions se bornent à des « Pouêt Pouêt » réciproques.

BIEN, PAS DE GRAND DISCOURS, MAIS UNE INVITATION. CELLE FORMULÉE PAR UN GENTIL INTERNAUTE QUI A OUVERT UN MERVEILLEUX SALON MAD MOVIES OÙ L'ON CAUSE ENTRE LECTEURS, ENTRE LECTEURS ET RÉDACTEURS, ET MÊME ENTRE RÉDACTEURS (LES STÉPH, RAF, JULEDUP, TRANBERT ET VINCE, C'EST NOUS). CELA SE PASSE SUR www.free.fr : CHOISISSEZ « CHAT », ENTREZ VOTRE NOM, CONNECTEZ-VOUS. ENSUITE DEUX SOLUTIONS : SOIT VOUS CHERCHEZ DANS LA LISTE DES SALONS LE SALON MADMOVIES, SOIT VOUS TAPEZ /join #madmovies. ET VOILÀ, BIENVENU SUR LE CHAT LE PLUS FRANCHEMENT MAD DU MONDE ! À BIENTÔT DONC.

ZE MAD MASCOTTE

Matthieu Corblin, onze mois, a comme tout le monde emmené Mad Movies à la plage. Il nous livre ses impressions : « *Je l'ai pas encore lu, mais les pages blanches réfléchissent bien la lumière, c'est vraiment impec pour mon bronzage* ». Merci Matthieu.

MINITEL TOI-MÊME !

Salut cousins ! Félicitations pour votre mag, bla-bla-bla…
Ceci étant dit, voici donc l'objet de cette missive. Dans la rubrique DVD du numéro 133, en page 63, vous parlez d'**Incassable** et vers la fin du texte, vous semblez être offusqués du fait que la piste sonore française soit en québécois… Puis vous en rajoutez en révélant au monde que « là-bas », le titre en est **L'Indestructible**. Écoutez-moi bien, ma bande de minitel. Vous croyez peut-être qu'on aime ça, entendre vos expressions à la con dans la bouche d'un acteur américain ? Hé ben non. Chez nous, on ne dit pas « Prends l'oseille et tire-toi », mais plutôt « Prends l'argent et va-t'en ». Et vous prétendez parler un français international ! Arrêtez, je vais pisser dans mes culottes (faire dans mon froc) ! Et pour ce qui est du titre des films : **Disjoncté** ? ! Allo !!! Le titre anglais est **The Cable Guy** qui se traduit par Le gars du câble… Vous pigez ? **The Cable Guy**… Le gars du câble… Non ?
Un peu plus et on avait droit à **Disjoncté à St-Tropez** !
Cool comme title, you pensez not ? Mais je peux quand même me consoler de ma québécitude en allant voir les nouveaux films en provenance des States deux ou trois mois avant leur sortie en France. Donc, j'ai pu aller voir **La Planète des singes** le 27 juillet, **Le Parc Jurassique 3** le 18 juillet et ça fait déjà un bail que j'ai vu **A.I.** (ça rime). Pleurez pas… Dans le fond, je vous aime bien, les p'tits Français ! Live long and prosper…

Pierre MÉNARD (Gatineau, Québec)

Ha, ha ! Je vois que notre virulente altercation avec ton compatriote réalisateur Maurice Devereaux ne t'a pas laissé de marbre et que tu débarques en renfort. Et bien sache que nous on a vu ***Vidocq*** *et* ***Le Petit Poucet*** *bien avant vous autres. Et toc !*

Avalon
gloire au virtuel
ou game over ?

À L'ASSAUT DU VIRTUEL

Cher Mad, voici l'objet qui m'a décidé à prendre la plume : votre preview d'**Avalon**, film qu'il me tarde de voir et que je trouverai presque certainement génial. Malheureusement, la philosophie exprimée dans cet article par Mamoru Oshii me semble assez souvent simpliste et même dangereuse. La conception furieusement individualiste du mythe du Graal l'appauvrit considérablement : les dimensions amoureuses et collectives (la cité idéale de Camelot) des légendes arthuriennes sont écartées. Et pour cause : selon Oshii, l'individu doit pouvoir choisir entre sa dimension parallèle préférée et la réalité. Passons sur l'identification grotesque entre film et jeu vidéo pour s'interroger sur la contribution à la société de ceux qui auront choisi un univers virtuel à leur convenance (Pourront-ils encore travailler sous la direction d'un chef ? Sinon, les mettra-t-on dans des asiles de fous ?), aussi bien que de ceux qui auront choisi la réalité : il faudra que leur réalité soit vraiment formidable, du style une place de dictateur… En effet, les aspirations de l'Homme ne sont pas en nombre infini et se regroupent en six catégories : amour, plaisir, pouvoir, reconnaissance, possession et savoir. Dès lors, considérer que les « ouvrages de fiction les plus dangereux appartiennent à la catégorie des films d'amour » parce qu'ils proposent un modèle standardisé du bonheur, n'a pas grand sens et révèle sûrement une frustration de l'auteur qu'aucun univers virtuel n'a encore pu combler. La texture de nos rêves est trop différente de celle de la réalité pour que l'intensité d'une rencontre physique puisse être modélisée sans toucher au cerveau humain. Oshii sera-t-il le cobaye ?

Rémi DHUEZ (Arles)

Si la modélisation, comme tu dis, débouche sur une rencontre physique virtuelle avec Natasha Henstridge, moi je veux bien prendre le risque à la place d'Oshii. On sait jamais, hein…

UN CADEAU EMPOISONNÉ

Pour la première fois depuis la mensualisation, vous vous décidez avec le numéro 134 à offrir un cadeau pour les nouveaux abonnés. Ayant été abonné, je me dis que je vais peut-être renouveler le truc et faire un p'tit chécos. Ah, c'est pour les 60 premiers abonnés… Bon, je vais peut-être tenter le coup. Ah, mais il faut s'abonner pour deux ans… Ça change tout, là il faut aligner 425 balles. J'abandonne.
Quand je revois les pages d'abonnement du numéro 126 et 129 (les 150 premiers avaient le choix du cadeau parmi 10 DVD et le tout pour la somme mirifique de 100 petits francs), je me dis que les choses ont bien changé. Je conçois bien qu'il faille privilégier les lecteurs qui souscrivent un contrat longue durée avec Mad, lui assurant ainsi sa pérennité, qu'il serait plus simple pour les p'tits malins de s'abonner tous les six mois ou tous les ans pour raquer un cadeau plus souvent (je ne crois cependant pas que ce soit le but des lecteurs). Malgré tout, je pense qu'il n'est pas permis à tout le monde de pouvoir claquer 425 balles d'un coup et que cela crée des disparités. Mais cela ne m'empêchera de continuer à vous lire tout aussi régulièrement.

François (cend.tetbant@voila.fr)

Il est pratiquement impossible de trouver une formule d'abonnement satisfaisant tout le monde, surtout depuis que l'abonnement est devenu synonyme de cadeau obligatoire. L'exemple dont tu parles n'était en effet pas bon du tout, même si tous ceux qui se sont abonnés pour deux ans ont reçu leur DVD, ce qui n'était pas le cas dans la précédente formule qui faisait beaucoup de déçus. L'idéal serait bien entendu de revenir à de bons vieux principes d'abonnement plutôt que de jouer l'escalade dans les cadeaux : faire une économie conséquente sur l'année, et recevoir son numéro avant la sortie en kiosques. J'espère qu'on y arrivera.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
• Par courrier :
Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17, rue Rodier
75009 Paris.
• Par e-mail :
info@madmovies.com
• Par message codé,
parce qu'on est très forts
en décodage.

LE MANGA CULTE ENFIN EN DVD !

AKIRA

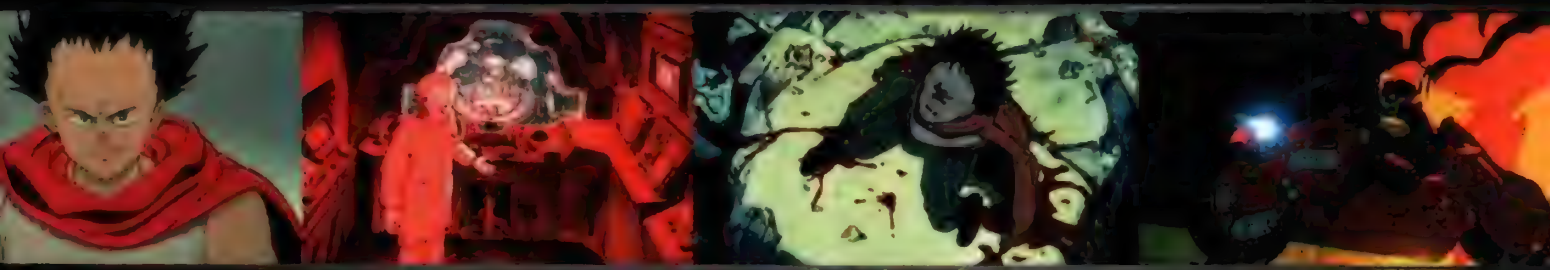
NOUVEAU MASTER
ENTIÈREMENT REDIGITALISÉ

- FRANÇAIS 5.1
- ANGLAIS 5.1, OPTIMISÉ THX
- JAPONAIS SOUS-TITRE FRANÇAIS

DANS UN COFFRET
DOUBLE DVD

DONT 1 DVD ENTIÈREMENT
DÉDIÉ AUX BONUS

"PHÉNOMÉNAL ...
...INSTANTANÉMENT CULTE" THE NEW YORK TIMES



PATHÉ!

© 1989 Akira Committee

mcm

MANGA VIDEO

SOMMAIRE 135

From Hell

Dossier ROBOTS

24 FROM HELL

En attendant la sortie de l'adaptation par les frères Hughes de sa bédé la plus hénaurme, on vous explique pourquoi Alan Moore est l'un des plus importants créateurs de notre siècle. Oui, carrément !

30 GHOSTS OF MARS

Ça y est, on l'a vu, et on a décidé dès maintenant de vous faire partager notre amour pour le dernier Carpenter. Ode passionnée à ce réalisateur qui justifie à lui seul l'existence de Mad, et à sa nouvelle égérie : Natasha Henstridge.

32 THE ONE

Une pléthore de Jet Li pour le prix d'un. Un script roublard signé des auteurs de **Destination finale**. Des effets spéciaux en veux-tu en voilà. Il n'en fallait pas plus pour nous mettre l'eau à la bouche. Preview pleine de coups de tatane et d'acrobaties surréalistes.

34 BATTLE ROYALE

Les Japonais sont fous. Et Mad aime les Japonais. De l'archipel sort cet authentique Ovni dominé par le charismatique Takeshi Kitano. C'est le réalisateur méconnu en nos contrées, Kinji Fukasaku, qui est aux commandes de cette bizarrerie tour à tour révoltante, enthousiasmante, émouvante et scabreuse.

36 A.I., INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Raté et génial à la fois, le dernier Spielberg tiré d'un sujet original de Kubrick, est un objet fascinant en même temps qu'un événement. Les proches des deux génies à l'origine de ce conte de fée futuriste viennent témoigner sur la passionnante gestation du projet.

44 DOSSIER SPFX : ROBOTS POUR ÊTRE VRAI

Tout, tout, tout, vous saurez tout sur la conception d'un androïde de cinéma. À l'occasion de la sortie **d'A.I.**, Mad est parti à la recherche de tous les aïeux des héros synthétiques de Spielberg, de la Maria de **Metropolis** aux Battle Droïds de **La Menace fantôme.**

RUBRIQUES

Courrier des Lecteurs (3) / Édito (8) /
Notules Lunaires (10) / Lord of the Rings (14) /
Festival (16) / Dans les Griffes du Cinéphage (18) /
MAD'GAZINE (59) / IMPACT (77) /
Pin-Up (90) / Fantastic Guide (92) /
Mad in France (97) / Petites Annonces (98)

TERMINATOR 2 • TOTAL RECALL

L'ÉDITION DÉFINITIVE

TERMINATOR 2

+ DE 6H SUR 3 DVD :

LE FILM VERSION CINEMA,
LE FILM VERSION DIRECTOR'S CUT
EN VERSION 5.1 SURROUND EX,
LES COMMENTAIRES DE JAMES CAMERON
ET DE SON ÉQUIPE, LE MAKING OF,
DES DOCUMENTS EXCLUSIFS ["T2 : MORE
THAN MEETS THE EYE" EN VOST, MAKING
OF VERSION 3-D EN VOST, LES COULISSES
DU TOURNAGE...], LES ARCHIVES DU FILM
ET CE N'EST PAS TOUT !!!

TOTAL RECALL

+ DE 4H SUR 2 DVD :

LE FILM VERSION 4.0, INTERVIEW DE PAUL
VERHOEVEN (VOST), MAKING OF (VOST),
LECON D'EFFETS SPECIAUX AVEC KAMELEON,
"AUTOUR DE LA LITTERATURE DE SF ET DE PHILIP
K.DICK" AVEC STEPHANIE BOURGOIN,
UN COMPARATIF SCRIPT ORIGINAL ET SCENES
TOURNEES... **ET DES BONUS CACHÉS !!!...**

LE COFFRET "ULTIMATE DVD EDITIONS" T2 + TOTAL RECALL

= PLUS DE 10H D'IMAGES, DE SONS ET DE PLAISIR LA TOTALE EN 5 DVD

TERMINATOR 2
3 DVD

TOTAL RECALL
2 DVD

2 FILMS CULTE POUR LA PREMIERE FOIS EN DVD EN VERSION ULTIME

SORTIE NATIONALE 3 OCTOBRE 2001

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

SKYROCK
PREMIER SUR LE RAP
www.skyrock.com

STUDIO CANAL

Rédaction, Administration
17 rue Rodier, 75009 Paris
Tél. : 01 48 74 70 83
Fax : 01 48 78 09 71

Fondateur
Jean-Pierre Putters

Directeur de la rédaction
Gérard Cohen

Rédacteur en chef
Vincent Guignebert

Secrétaire de Rédaction
Julien Dupuy

Rédaction
Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier

Contribution
Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Jean-Sébastien Décant, Marc Elmer, Damien Granger, Jean-Pierre Michalon, Jean-Pierre Putters, Benjamin Rozovas

Correspondant aux Etats-Unis
Didier Allouch

Conception graphique
Isabel Ferreira

Publicité
Marylène Tavares
01 48 78 69 69
06 60 92 58 48

Photocomposition
Ghosts of Mansart Street

Photogravure
Start Plus
Impression
SCIA
Avenue Industrielle
59933 La Chapelle d'Armentières

Commission paritaire 59956
ISSN 0338-6791
Dépôt légal à parution

Mad Movies incorporant **Impact**

Mensuel (11 numéros par an)

Abonnement et commande d'anciens numéros
DIP/Mad Movies
18/24 quai de la Marne
75164 Paris
01 44 84 85 29

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barrast, Sandra Boixel, Buena Vista Home Vidéo, Michel Burstein, Charlotte Calmel-Morane, Cécile Caminades, Cat's, Jérémy Charon, Valeria Ciezar, Françoise Dessaigne, Sylvie Forestier, François Frey, Benjamin Gaessler, Laurence Granec, Fabienne Isnard, Christophe L., Séverine Lajarrige, Pascal Launay, Anne Lara, Etienne Lerbret, Elodie Le Rol, Fanny Louie, Karine Ménard, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Bruno Munoz, Christelle Pavard, Stéphanie Renaux, Aude Roustan, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, SND, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vincent

Directeur de la publication
Benjamin Cohen
Édition Custom Publishing
SA au capital de 250.000 F
17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928
Principal actionnaire
Fairway SARL

L'ULTIME FRONTIÈRE

Mardi 11 septembre, aux alentours de 17 heures, le téléphone sonne ; « Bonjour. Je suis journaliste à la télé. Je suis certain d'avoir déjà vu un film où un avion se crashe sur le World Trade Center. Ça ne vous dit rien ? ». Au bout du fil, Stéphane Moïssakis a la réponse qui s'impose : « Mais monsieur… Ce n'est pas un film ».

Depuis ce 11 septembre, on a vu, entendu et lu à la télé, à la radio, dans les quotidiens, de nombreux commentateurs essayer de rattacher la réalité à la fiction. Ce qui peut se comprendre. D'une part, lorsque la réalité devient irrationnelle, pourquoi, dans un réflexe d'autodéfense devant l'horreur, ne verrions-nous pas dans la fiction le dernier berceau du rationalisme ? D'autre part, il existe en effet autant de films que de romans dans lesquels on trouvera des analogies plus ou moins flagrantes avec cette catastrophe (sans compter Nostradamus qui l'avait annoncée, me souffle Rafik).

Si la frontière entre réel et fiction s'est soudainement effondrée, de manière parfois indécente, devant les images de la catastrophe retransmises par la télévision, c'est sans doute parce que l'œil ne distingue plus ce que le cerveau est encore capable d'enregistrer : le vrai du faux, le « jamais vu » en terme d'événement du « déjà vu » en terme d'images. Dans le monde du cinéma, et à Hollywood évidemment plus qu'ailleurs, l'apparition des effets spéciaux numériques a progressivement fait passer les techniciens du rang d'artistes à celui de physiciens : étude des masses, du souffle relatif à l'importance de l'explosion, des directions prises par les débris… Tout film à fort potentiel destructeur peut désormais compter sur la puissance de calcul des logiciels informatiques pour imiter quasi parfaitement, par exemple, un crash d'avion ou une tour qui s'effondre.

Dans le même temps, le monde du réel a vu la prolifération des médias et des caméras DV. Fini le « pas d'images ». Enterrée la photo de presse. Terminé le plan fixe. Le 11 septembre au soir, France 2 a reconstitué dans la soirée le film des événements. Dans le flot d'images qu'elle avait sous la main, la chaîne publique a même pu montrer l'impact du Boeing sur la deuxième tour sous différents angles, jouant bien sûr du montage pour en renforcer le côté spectaculaire. Rajoutant au cauchemar vécu par les victimes et leurs proches, elle a contribué à projeter les New-Yorkais, et tous ceux qui partageaient leur douleur devant leur écran, dans ce qu'il est aussi permis d'appeler un très mauvais film.

Vincent GUIGNEBERT

JOHN MALKOVICH WILLEM DAFOE

L'OMBRE DU VAMPIRE

La réalité est plus terrifiante que la fiction

BONUS DVD VIDEO

- Son 5.1
- En coulisses
- Bonus caché
- Bandes annonces
- Filmographies

STUDIO CANAL

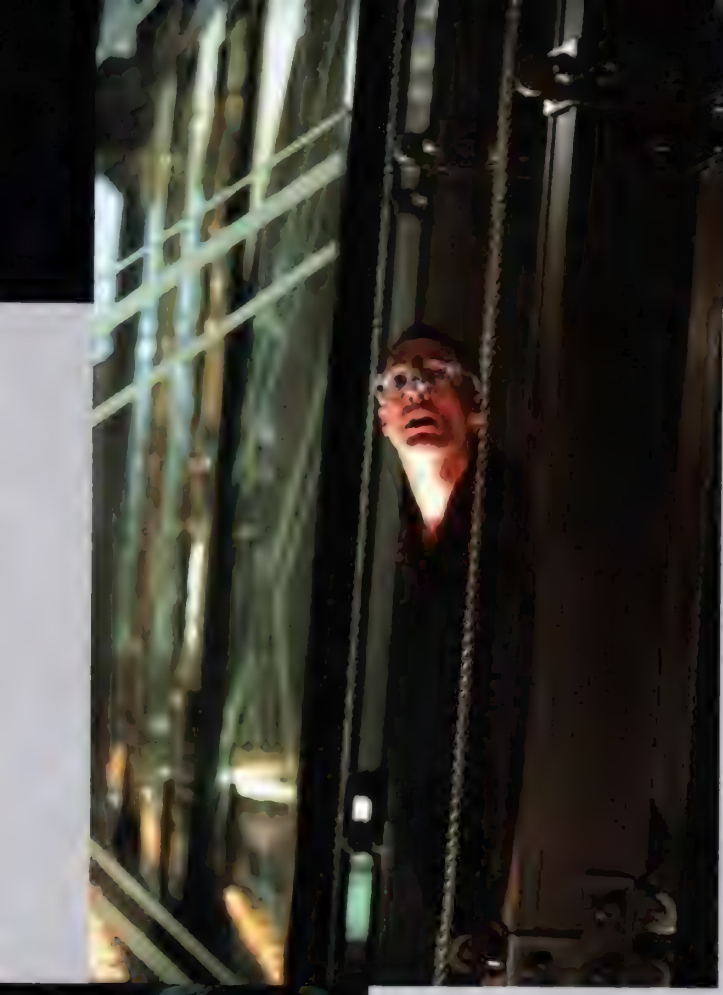
OUI 102.3 FM

EN VENTE EN VIDEO ET DVD VIDEO LE 12 SEPTEMPBRE

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.



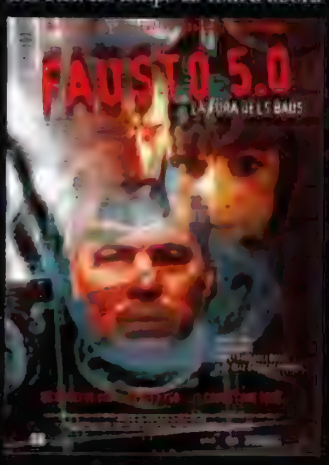
13 GHOSTS
LA CHASSE AU TRÉSOR

Second remake d'un film de William Castle produit par la firme Dark Castle (dirigée par sa fille, soit dit en passant), **13 Ghosts** se paie le luxe de s'offrir cinq scénaristes pour polir une relecture new wave. Et pas des moindres puisque parmi eux, nous retrouvons ceux de **Tromeo and Juliet** et de **Hors limite**, le dernier Steven Seagal. Ça promet! Le débutant Steve Beck (un ancien d'ILM) reprend le poste laissé vacant par l'ami William Malone (réalisateur de **La Maison de l'horreur**, le premier remake labellisé Dark Castle) et dirige Shannon Elizabeth (**Scary Movie**), Tony Shalhoub (**Men in Black**), F. Murray Abraham (**Le Bûcher des vanités**), Embeth Davitz (**Evil Dead 3**) et l'horripilant Matthew Lillard (**Scream**) dans cette histoire de maison hantée. À sa mort, le Dr Zorba lègue sa demeure à son neveu ruiné (Shalhoub) qui s'y installe avec sa jolie jeune fille (Elizabeth). Quelque part dans cette immense maison se cache un trésor, que le père et sa fille vont essayer de récupérer en évitant de croiser les fantômes qui hantent l'endroit, des ectoplasmes qui ne peuvent être vus qu'avec des lunettes spéciales. Et apparemment, ils ne sont pas les seuls à vouloir mettre la main sur le précieux butin… Production value oblige, l'accent est mis sur la maison, véritable vedette du film, et sur les treize fantômes qui peuplent les cauchemars des protagonistes. Le producteur Joel Silver nous promet des effets gore en pagaille et un petit gimmick digne de William Castle lui-même: des lunettes qui seront distribuées avec chaque ticket vendu pour découvrir des SPFX cachés! On demande à voir…

S.M.

The Killer Next Door, réalisé par Todd Turner pour Creative Light Worldwide, ne veut pas passer pour un slasher de base et essaie d'élever son intrigue au maximum. Enfant, Molly Wright (Danica Mc Kellar) est témoin d'un meurtre brutal dans sa propre maison. Quelques années plus tard, elle travaille à Hope House, un abri pour SDF dirigé par l'église. Tout semble basculer, lorsqu'un mystérieux artiste du nom de Geoffrey (Tobin Bell, vu dans **La Firme**) emménage dans la maison voisine. Molly se méfie de ce nouvel arrivant, et elle a bien raison. Dès la première nuit, elle remarque Geoffrey s'amusant à trimballer des cadavres dans son jardin. Personne ne veut la croire et elle se retrouve seule à devoir lutter contre le tueur qui pourrait être celui qui l'a traumatisée jeune. Seul le sergent Davidson (Billy Dee Williams) semble porter crédit aux affirmations de la belle. Bref, Todd Turner ne semble pas sur la bonne voie pour révolutionner le genre. Mieux vaut se retaper un **Vendredi 13**. Au moins avec Jason, pas d'intrigue à la mords-moi-le nœud: il sort de sa tombe, tue tout le monde et y retourne. Cool!

Quelques nouvelles du cinéma fantastique espagnol qui se porte très bien ces temps-ci. Tout d'abord



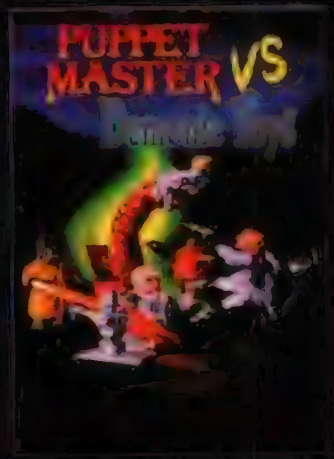
Fausto 5.0 de Isidro Ortiz (ancien collaborateur de Canal + Espagne), produit par Eduardo Campoy et Ramon Vidal. Le Faust du titre (Miguel Angel Sola) est un brillant chirurgien tombant dans une grave dépression nerveuse sans raison apparente. Son seul réconfort, il le trouve dans un de ses anciens patients, Santos (Eduard Fernandez) que la médecine a condamné huit ans auparavant, mais qui semble péter la forme. Ensemble, ils partent dans les entrailles d'une ville maudite et envahie par un étrange virus. Un script assez bizarre et alléchant, pour un film qui s'annonce gore et violent. La troupe de théâtre La Fura dels Baus vient compléter le casting de cette bande à suivre de très près.

La Mujer Más Fea Del Mundo de Miguel Bardem pour Aurum Producciones s'annonce encore plus déjanté. Lola Otero (Elia Galera) est tout simplement la femme la plus laide au monde. Enfant, elle brûlait le visage de ses Barbies pour qu'elles lui ressemblent. Ne pouvant plus supporter cette vie, elle se fait refaire le visage et devient The Beauty Otero, un mannequin adulé par les foules de mâles. Mais son cerveau est toujours bien attaqué, et l'ex-femme la plus moche du monde décide de s'inscrire à l'élection de Miss Espagne pour charcler les concurrentes, toutes plus belles les unes que les autres. Madame de Fontenay approuverait! Du tout bon pour un film qui pourrait venir s'inscrire dans la lignée d'Action Mutante d'Alex de la Iglesia. Caramba, ils sont tous locos ces Espagnols!

Plein de nouveautés Full Moon (la boîte de l'empereur du Bis sympa, Charles Band) devraient déferler assez rapidement dans votre vidéo club. **Witchhouse 2: Blood Coven** ouvre le bal. La sorcière Lilith est bien décidée à prendre sa revanche après une belle défaite dans le premier opus.

et lance sa malédiction (un virus centenaire) sur la paisible ville de Covington County. Si l'on se réfère à l'affiche, un sosie de Brendan Fraser devrait s'armer d'un sabre laser pour contrer les démons. Ça promet! Killjoy ne devrait pas voler très haut avec son clown qui s'amuse à décimer la pègre d'une ville imaginaire plongée dans le chaos. Le mythe de **The Crow** revisité par le cirque Pinder en quelque sorte.

PuppetMaster vs. Demonic Toys devrait être beaucoup plus stimulant. Les diaboliques marionnettes créées par le magicien André Toulon vont devoir se tirer la bourre avec les Demonic Toys (une autre franchise Full Moon) pour un enjeu de taille: récupérer l'entant du Diable. Blade, le tueur giallo, Pinhead, le balèze avec une petite tête (un culturiste, donc) et Six-Shooter (l'enfant caché de John Wayne et de Shiva)



vont en foutre plein la gueule à Grizzly (un ours en peluche pas très recommandable pour votre petit frère), Baby Oopsy (un affreux bambin adepte de la dynamite) et consorts. La bataille approche. Choisissez votre camp.

■ Chine 1927. Un démon immortel du nom de Xuyen revient sur Terre, semer la désolation et le chaos. Religieuse et sorcière de son état, la belle Jinzhu Feng (Talisa Soto vue dans **Mortal Kombat**) arrive à repousser le démon dans les ténèbres. Soixante-treize ans plus tard, l'affreux démon quitte la dictature chinoise et refait surface sous le soleil californien prêt à foutre un bordel monstre au pays de l'oncle Sam. Murphy

Payne (Louis Mandylor), acteur de série B au chômage, va s'allier à la mystérieuse Catherine Feng (Diana Lee Isonato) pour contrer Xuyen qui fête son retour en ramenant à la vie une poignée de cadavres pourrissants. Voilà le postulat de départ de Burning Kingdom, écrit et réalisé par Carlton Holder pour Giants Entertainment.

*« Dans la lignée de **The Crow**, avec des scènes d'action à la **Matrix**, le tout filmé comme **La Nuit des morts-vivants** »* nous promet l'éditeur. Y'en a qui devraient revoir leurs prétentions sérieusement à la baisse.

SCHOOL'S OUT
À DURE ÉCOLE...

Alors que la plupart des récents slashers allemands (**Anatomie**, **Flashback**) s'offrent des moyens conséquents et une fiction tout à fait bonnête pour ne pas dire assez inspirée, **School's Out** (à ne pas confondre avec le récent dessin animé Disney, bien!) parvient directement du Z le plus cheap. Rien que le synopsis promet son lot de situations déjà vues, et d'ados complètement pagas. Mais on aime ça des fois, pas vrai? (Non? bon...). Ainsi donc, un groupe d'étudiants bien débiles comme il faut organise la fête de fin d'année et en profite pour faire de vilaines farces à leurs profs. Bien évidemment, dans le même temps rode un tueur échappé de l'asile du coin (car il y a toujours un asile dans le coin, regardez bien) et commence à buter tous les jeunes insouciants qui quittent la soirée pour aller bâiser avec les demoiselles. En plus, cet abruti est facile à repérer avec sa tronche d'Arlequin pas trop (on vous passe le portrait, photo les mecs!) et son pantalon trois fois trop grand. Après moult gamelles, il tatoue deux survivants qui parlent tout raconter à la police. Les flics de slashers étant ce qu'ils sont, les deux fêtards ne sont pas pris au sérieux jusqu'à ce que notre guignol, qui aura entre-temps acheté une ceinture, reprenne son sinistre chemin de croix, celui de rôle principal dans un gros Z qui sent sous les bras! Comme vous vous en doutez, pas de suite prévue pour cette perle signée Robert Sigl et Sven Kirsten (et oui, ils sont deux aussi) qu'on soupçonne un instinct parodique. Vous mieux pour eux en tout cas!

S.B.

Flashes

• Après la terrible vague d'attentats qui a récemment secoué les États-Unis, la Columbia a décidé de changer la campagne marketing du **Spiderman** de Sam Raimi. Le premier poster (qui représente les Twin Towers) et le teaser dans lequel Spidey tisse une gigantesque toile entre les deux buildings sont amenés à disparaître. Tous les plans du film comprenant les monuments seront par ailleurs modifiés digitalement.

• Toujours chez Columbia, le final de **Men In Black 2**, qui devait aussi se dérouler sur les Twin Towers, sera donc modifié. Par contre, les rumeurs annonçant une suspension du tournage sont fausses...

• Ça se précise pour l'adaptation de *Hellboy*, le comic de Mike Mignola. Vin Diesel est définitivement intéressé par l'idée d'incarner ce démon qui se rebelle contre ses maîtres nazis. C'est le grand Rick Baker qui signera le maquillage de la créature écarlate tandis que Guillermo Del Toro tient toujours la barre de la réalisation. Tout est mis en œuvre pour que ce dernier enchaîne directement sur ce projet après **Blade 2**, actuellement en post-production.

• **Blade 2** justement, vient d'hériter d'un sous-titre évocateur: **Bloodlust**. Par ailleurs, la sortie du film est prévue pour le 22 mars prochain aux USA. Vite, vite...

• Rumeur, rumeur: la réalisatrice Mary Lambert travaillerait sur une seconde suite de **Simetierre** qui entretiendrait directement avec l'épisode précédent. Edward Furlong pourrait même y faire une apparition. Avec un peu plus de qualité s'il vous plaît!

• Le demi-dieu James Cameron serait partant pour adapter *Dark Angel* pour le grand écran (sa place initiale, soit dit en passant) à condition que la série ne perde pas de sa popularité grandissante. Une bonne nouvelle ça...

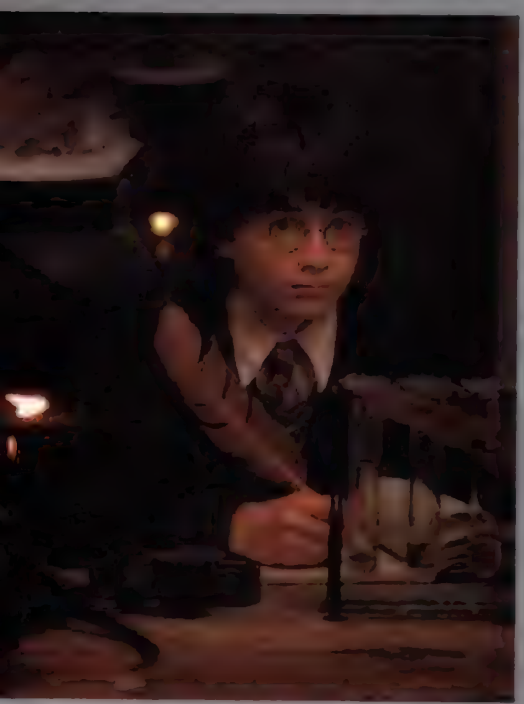
• Joel Silver vient de trouver une remplaçante pour la défunte chanteuse Aaliyah, qui devait incarner Zee dans **Matrix Reloaded** et **Matrix Revolutions**, les deux suites tournées back to back par les frères Wachowski. Eva Mendes (**Urban Legend 2**) tiendra le rôle et retournera les prises où figuraient Aaliyah

HARRY POTTER
MON SORCIER BIEN AIMÉ

Si Peter Jackson n'était pas devenu le futur maître du monde avec sa trilogie au potentiel « titanesque », l'événement, économique du moins, de la fin de l'année cinématographique ce serait ça : l'adaptation sur grand écran du méga hit de J.K Rowling, *Harry Potter and the philosopher's stone* (*Harry Potter à l'école de sorciers* en vf). Premier tome d'une saga qui en comprendra au final sept (chaque volume correspondant à une année passée par Harry à l'école de sorcellerie d'Hogwarths), la série a connu un succès croissant à mesure que Rowling dévoilait un peu plus de l'étonnante précision mathématique de son épopée. Car dans *Harry Potter*, des événements apparemment anodins du premier épisode s'avèrent être d'une importance considérable un bon millier de pages plus tard. Les romans sont de plus génialement piège : au bout de vingt pages, le lecteur lambda est captivé, et n'aura alors de cesse que de terminer les quatre volumes déjà sortis.

Après moult négociations, c'est AOL/Time Warner qui réussit à acheter à grands coups de millions de dollars les droits d'adaptation de cette matière première en or (on parle d'un chiffre avoisinant les cinquante millions de billets verts). Dès lors, les choses ne tardent pas à se gâter. Après le désistement de Steven Spielberg, la major débauche le mauvais Chris Columbus, écartant au passage les candidatures de Jonathan Demme ou Rob Reiner. Depuis son implication dans le projet, Columbus tente de rassurer les lecteurs en s'autoproclamant fan number one de la série, en s'attachant les services de très honorables acteurs anglais (Alan Rickman, Maggie Smith, John Cleese, Richard Harris, sans compter qu'Hugh Grant fera partie de la séquelle), ou encore en s'entourant de quelques-uns des meilleurs artisans du septième art (John Williams est à la musique, Rob **Titanic** Legato aux effets spéciaux…). Peine perdue : les fans crient leur mécontentement sur la Toile, tandis que J.K. Rowling n'a jamais caché son insatisfaction face au traitement de Columbus qui, selon les desiderata de la Warner, adoucirait grandement le ton cruel, violent et glauque des romans. Et encore, on a eu chaud aux miches, puisque le réalisateur voulait que Robin Williams incarne le géant Hagrid ! La Warner, pour sa part, fait la sourde oreille à la vox populi et, effrontément confiante, lancera courant octobre le tournage de la première suite du film (**Harry Potter et la chambre des secrets**). Il faut dire que le budget du premier film (130 millions de dollars environ) ne fait pas le poids face aux sommes démesurées que déboursent les sponsors pour profiter de la poule aux œufs d'or. Coca Cola aurait ainsi allongé 150 millions de dollars pour utiliser l'imagerie de la série, tandis que les préventes aux chaînes de télé sur le seul territoire nord américain dépasseraient déjà allègrement les 80 millions de dollars. On est bien peu de chose…

Julien DUPUY



Daniel Radcliffe, héros live des romans de J.K. Rowling.

Harry, fin prêt pour son premier match de Quidditch.

■ La première sitcom spatiale pour ados, voilà ce que semble être Space Orphans, une nouvelle série produite par Silverline Pictures et réalisée par Fred Cobar. En 2147, la galaxie est ravagée par une guerre opposant hommes et extraterrestres. Pour trouver une solution à ce conflit, un orphelinat spatial est créé, afin de regrouper tous les gamins des deux camps ayant perdu leurs parents. Dans cet endroit clos, ils vont devoir essayer de vivre en harmonie malgré leurs différends. Ça risque de flirter sévère dans le cosmos, et vu comment les mômes sont fringués (pire que dans **Galaxy Quest**) c'est pas gagné. Mais c'est vrai que c'est dur de s'habiller tout seul quand on est petit et qu'on n'a pas de parents.

■ Rick Hunter qui se bat contre un ours géant, vous en rêviez ? Grâce à (à cause de ?) Porchlight Entertainment Production, ce rêve fou devient réalité. Réalisé par Sean McNamara, Wild Grizzly narre les aventures du Ranger Franck Bradford (Fred Dryer, donc) chargé de traquer et de tuer un ours géant s'amusant à terroriser la paisible bourgade montagnarde de Pine Lake. L'affaire se corse après la disparition d'un gamin (Riley Smith), persuadé de savoir pourquoi la grosse bébête n'est pas contente. Daniel Baldwin (**Vampires**) et sa légendaire bedaine viennent efficacement compléter le casting de ce nanar qui s'annonce encore plus fumeux qu'un Grizzly, monstre de la forêt de sinistre mémoire.

■ Notre père à tous, Herschell Gordon Lewis remet le couvert dans le saignant Blood Feast 2: Buffet of Blood, près de quarante

BUBBA HO-TEP
ELVIS CONTRE LA MOMIE !

Alors qu'on le croyait condamné à tourner des suites à **Phantasm** pour le restant de ses jours (un **Phantasm 5** ne s'est d'ailleurs pas fait, faute de financement), Don Coscarelli revient avec un projet bien frappé des neurones. **Bubba Ho-Tep** que ça s'appelle… Dans ce film actuellement en post-production, Bruce Campbell incarne un Elvis vieillissant qui aurait prématurément pris sa retraite au début des années 70 et aurait engagé un sosie bouffi pour le remplacer jusqu'à sa prétendue mort simulée ! Coulant des jours heureux dans une maison de retraite du Texas, il apprend l'existence d'une momie vieille de 2.000 ans qui hante les lieux et se nourrit de l'âme des pauvres vieillards qui tentent de profiter du peu de temps qui leur reste. Avec l'aide d'un vieil homme noir (Ossie Davis) qui se prend pour le défunt président Kennedy, Elvis va s'attaquer à cette momie afin de sauver ses camarades de la maison de retraite. Un vrai héros américain cet Elvis ! Tournage de nuit et planning serré pour Don Coscarelli qui a bouclé ce film en un mois au printemps dernier, réunissant les fonds nécessaires à l'aide de particuliers. Ce qui sous-entend que **Bubba Ho-Tep** n'a pas encore trouvé de distributeur et que nous ne sommes pas prêts de voir ce monument pour lequel le terme psychotronique semble avoir été inventé.

S.M.

ans après l'original. L'histoire ne devrait pas être sensiblement différente de **Blood Feast** et verra donc s'enchaîner mutilations et scènes de cannibalisme sur de belles filles nues, le tout orchestré par un grand prêtre égyptien. Le casting est aussi aux petits oignons, avec l'ami John Waters qui n'arrête plus les guests depuis son apparition dans les Simpson, Phil Anselmo, le chanteur énervé du groupe énervé Pantera, et l'excellent Rob Zombie qui vient de passer derrière la caméra pour réaliser le très excitant **House of 1000 Corpses** (un hommage à Herschell Gordon Lewis justement). Allez Gordi, au lit ! La relève est arrivée.

San Helving

JAY AND SILENT BOB STRIKE BACK
LE PIRE CONTRE-ATTAQUE

Après avoir secoué les puces de la religion catholique dans la joie et la bonne humeur (**Dogma**), le réalisateur Kevin Smith s'attaque aujourd'hui à Hollywood avec les bonnes grâces des frères Weinstein, les big boss de la firme Miramax et de sa branche « film de genre », Dimension. **Jay and Silent Bob Strike Back** serait ainsi le dernier film du réalisateur qui se baserait sur l'univers View Askew que Smith a créé à l'époque de **Clerks**. Voilà qui brise la promesse d'une suite à son premier film (ce qui était annoncé à la fin du générique de **Dogma**) mais qui permet de retrouver, une dernière fois, la plupart des personnages aperçus dans ses précédents films. N'empêche que ces deux flandus de Jay et Silent Bob sont furieux ! Ils viennent d'apprendre qu'Hollywood a signé une adaptation édulcorée de Bluntman et Chronic, comic book alternatif où leur vie est racontée façon super héros. En prenant la route pour la Californie, ils décident de se rendre à la première du film pour saboter la soirée. Sur le chemin, ils s'attirent les pires ennuis et sont poursuivis par toute la police du pays… « *N'attendez aucune leçon de vie avec ce film* » promet le réalisateur. « *Cette fois, tout n'est que blagues graveleuses et pop culture à gogo !* ». Tant mieux serait-on tenté d'ajouter en attendant ce **Jay and Silent Bob Strike Back** qui fait forcément référence à la saga **Star Wars** et se paye un casting maousse, malgré son budget riquiqui : Matt Damon, Ben Affleck, Alanis Morissette, Judd Nelson, Carrie Fisher, Mark Hamill, Wes Craven, Gus Van Sant, Joey Lauren Adams, Shannen Doherty et on en passe… La promesse d'une grande comédie qui ne respecte rien va bientôt s'abattre sur nos écrans mais quand, c'est bien la question. Que les distributeurs se dépêchent !

S.M.

Flashes

• Jeffrey Combs a récemment confirmé que les chances de voir aboutir le projet **Beyond Reanimator** sont quasiment nulles pour une obscure raison de droits. Et à moins d'envoyer le bon docteur Herbert West régler le problème à sa façon, on voit mal comment Brian Yuzna et Fantastic Factory vont faire décoller le projet.

• Des problèmes invoquant les fameuses « divergences artistiques » frappent la production de **King Conan : Crown of Iron**. Les Wachowski, qui supervisent la production, ont demandé à John Milius d'alléger le ton particulièrement violent de son script, par ailleurs considéré par tous comme exceptionnel. Evidemment, papy Milius n'est pas franchement d'accord. La production est donc en stand-by.

• DreamWorks vient d'acquérir les droits de remake de **Planète interdite** grâce à leur nouvelle recrue Michael De Luca, anciennement (brillant) n° 3 de la New Line. Ne reste plus qu'à trouver un acteur aussi bon que ce vieux ouf de Leslie Nielsen. Et ça, c'est coton !

• Les rumeurs annonçant un **Retour vers le futur 4** ont été démenties par Bob Gale, le scénariste des trois premiers épisodes. Dans le même ordre d'idée, George Lucas, l'homme qui ne grossit que du menton, a précisé qu'il n'y aura pas d'**Indiana Jones 4** tant que le travail sur **Star Wars : Episode 3** ne sera pas accompli. Et tant pis si Harrison Ford ne sera plus capable de lever le fouet !

• Des nouvelles de **Signs**, le nouveau film de M. Night Shyamalan (**Incassable**). Le tournage vient de débuter et Joaquim Phoenix (**Gladiator**) incarnera le frère de Mel Gibson dans cette histoire reliant extra-terrestres et mathématiques. Sortie prévue fin 2002.

• Enfin triste nouvelle : nous venons d'apprendre la mort du maquilleur John Chambers (les oreilles de Spock, les singes du vrai **Planète des singes**, la tête coupée des **Dents de la mer** c'était lui) survenue durant le dernier week-end d'août.

LORD OF THE RINGS

TOUS LES MOIS DANS MAD MOVIES, ET JUSQU'À LA SORTIE DU PREMIER VOLET LE

Gandalf le gris à la tête de la Communauté de l'Anneau.

Frodon et Bilbo à Fondcombe : le calme avant la tempête...

IL EST DÉJÀ DIFFICILE DE VENDRE UN BLOCKBUSTER SIMPLISTE. ALORS, IMAGINEZ DONC UNE TRILOGIE AUX MULTIPLES PERSONNAGES, AUX ENJEUX SUPERPOSÉS ET AUX RÉSONANCES MULTIPLES ! C'EST DONC À LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE D'AMATEURS, DE FANS, DE LECTEURS, QU'ÉCHOIT LE RÔLE INÉDIT DE PROMOUVOIR UN FILM DONT ELLE NE SAIT, POUR L'ESSENTIEL, PRESQUE RIEN, ET CETTE DERNIÈRE NE S'EN SORT PAS SI MAL

ÉPISODE 13

PROMOTION : AU SERVICE DE L'ANNEAU

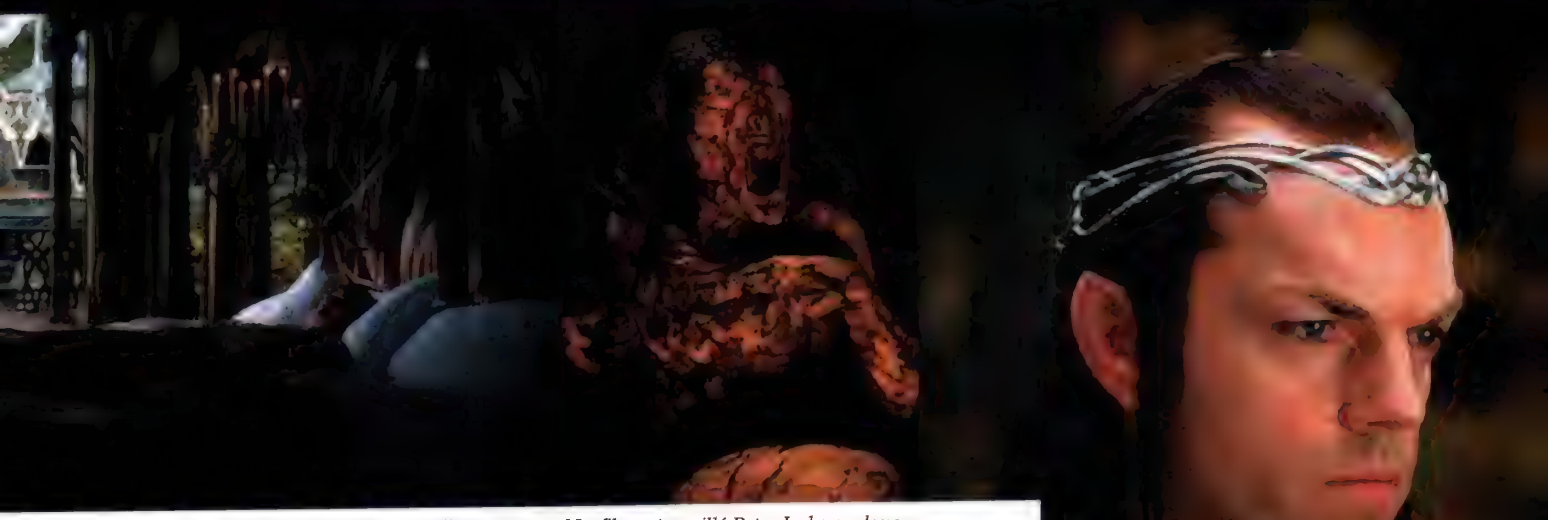
Les officiels de New Line ne s'en cachent pas. Jusqu'à très récemment, ils ne savaient tout bonnement pas comment vendre leur onéreuse trilogie du **Seigneur des anneaux**, et s'en remettaient à l'équipe de Peter Jackson pour toute idée de stratégie marketing à long terme. La particularité de la production **Lord of the Rings** étant d'être, non pas des films faits pour des fans, mais des films faits par des fans, les conseils prodigués par le grand maître de cérémonie, Jackson, s'avérèrent judicieux. En découlèrent trois bandes-annonces détaillant des points spécifiques (1 - Le projet d'adaptation, 2 - L'enjeu des trois films, 3 - Les personnages du premier volet) et un calendrier présentant dans toute leur splendeur les principaux protagonistes (en omettant volontairement le nom des interprètes). Ceci sans parler des projections cannoises de vingt minutes soigneusement choisies (voir Mad Movies 132) et de la big party qui s'ensuivit.

LE LECTEUR DES ANNEAUX

Mais les fans n'avaient pas attendu ce déploiement de bonnes intentions pour essaimer sur la Toile leurs à priori dithyrambiques et rameuter de nouvelles légions d'esprits attentifs. L'effet fut certain si l'on en juge par l'explosion des ventes de l'ouvrage original du Pr Tolkien. « *Elles dépassent déjà tout ce que l'on a pu connaître* » confirme Lloyd Kelly, vice-président des ventes de la branche canadienne d'Harper Collins. Alors qu'une moyenne de 25.000 exemplaires de *La Communauté de l'anneau* partaient chaque année, les estimations actuelles chiffrent déjà 150.000 exemplaires pour 2001. Prévoyants, les éditeurs ont chaudement préparé leur rentrée. En début d'année, New Line organisait pour eux des réunions où étaient détaillées les stratégies publicitaires (extraits, making-of) afin de les préparer au grand choc. Ainsi, fin octobre, débarqueront dans les rayonnages de nouveaux tirages dont les couvertures reprendront les visuels des films, accompagnés cela va sans dire d'almanachs et de calendriers à l'effigie des films New Line. Pour cette seule nouvelle édition, Kelly prévoit d'ores et déjà que 300.000 exemplaires s'écouleront avant le nouvel an, sans compter bien sûr les quelque vingt autres éditions « traditionnelles », dont la plupart arborent déjà une référence aux films à venir. L'affaire est entendue : *Le Seigneur des anneaux* fut une révélation littéraire pour la jeunesse des sixties, aujourd'hui devenue des adultes-parents. Et ces derniers ne manqueront pas d'initier leur progéniture aux secrets de la Terre du Milieu. L'émulation créée par les livres autour des films (et inversement) dépassera-t-elle celle du grand concurrent *Harry Potter* ? Rien n'est plus sûr.

HOBBITS CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES

Si l'on en croit un certain Patrick Cockburn, correspondant à Moscou du journal anglais The Independent, la police de la ville d'Almaty, ancienne république du Kazakhstan, se serait livrée à des violences injustifiées et passablement brutales sur des Hobbits locaux, les accusant de mener une « *vie de bohème* » et de « *se livrer à des rituels satanistes* » ! Les pauvres lurons, montrés du doigt et tabassés, sont en fait de simples fans, déguisés et grimés, qui s'amusent à reconstituer certains épisodes des aventures de leurs pairs fictionnels dans les montagnes alentour. Mais apparemment, les capes et les pieds poilus ne sont pas du goût de tous. Pourtant, depuis que les écrits « *décadents-impérialistes* » de Tolkien sont autorisés sur le sol russe, de nombreuses cohortes de fans se sont reconnues et rassemblées autour du mythe, et organisent chaque été de grandes conventions dans le parc Neskuchny de Moscou, tandis que dans l'Oural, à Yekaterinburg, des allumés ont érigé une forteresse « helmdeepesque » où ils se livrent à d'homériques combats à l'épée. L'incident du Kazakhstan fit néanmoins suffisamment de bruit pour que quelques Russes viennent défendre sur la Toile l'ouverture d'esprit renouvelée de leur patrie, tout en reconnaissant entre les lignes qu'effectivement, le Kazakhstan avait un peu de mal avec la jeunesse en costumes fantaisistes et les Hippies en général. D'autres démentirent purement et simplement les faits, accusant le journaliste basé à Moscou d'inven-



Frodon dans un lit «elfique » de Rivendell.

ter à sa guise des événements censés se dérouler à l'autre bout du territoire. Mais vraie ou fausse, cette nouvelle aura au moins confirmé que l'ancien bloc de l'Est n'est pas plus à l'abri que nous du phénomène de masse qui se prépare et, qu'à l'avenir, il faudra faire attention à ne plus donner de coups de pieds déplacés à nos amis les nains, sous peine de se voir accusé d'être un Troll malodorant s'en prenant à la descendance du grand Gimli !

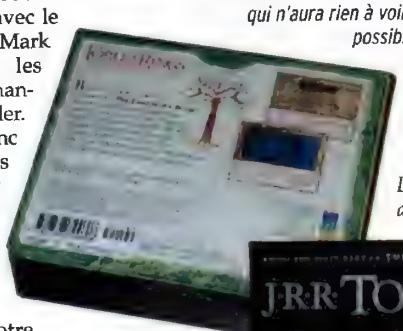
MINISTRE DU CULTE

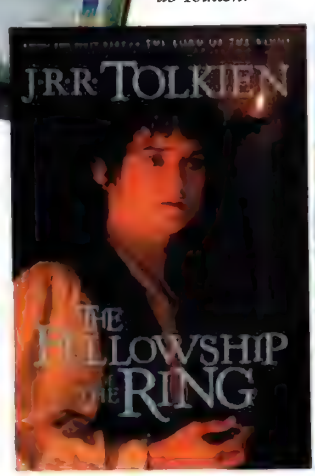
D'après le Evening Post, le gouvernement néo-zélandais a très officiellement adjoint une nouvelle fonction au Ministre à l'énergie Pete Hodgson. Le voici dorénavant en charge de gérer également les multiples répercussions et événements qui parcourront le pays et seront directement liés aux trois films de Peter Jackson. Hodgson devra dorénavant se servir de ces œuvres pour promouvoir le pays à un niveau international, tout en travaillant étroitement avec le Ministre du tourisme, Mark Burton, pour étudier les opportunités qui ne manqueront pas de se révéler. Le gouvernement est donc en négociations directes avec le staff de New Line et s'apprête, en toute logique, à gérer un flux migratoire et touristique comme jamais il n'en avait connu auparavant. Mais à notre grande surprise, New Line n'est pas aussi concernée qu'on pourrait l'imaginer par une telle publicité gratuite. Ainsi, au mois de janvier dernier, une des dirigeantes du musée Te Papa de Wellington, s'est vue déboutée par le studio américain alors qu'elle venait quémander la permission d'organiser de multiples manifestations autour du projet de Jackson, nouvel enfant prodige de la ville.
Enfin, impossible de ne pas évoquer l'événement promotionnel qui eut lieu au Lincoln Center à New York, et où furent présentés certains extraits du film (notamment la séquence de la Moria) en présence d'un bon nombre de ses vedettes (Elijah Wood, Sean Bean, Orlando Bloom) et de quelques heureux fans. La fête eut lieu le 9 septembre. Deux jours plus tard, le Lincoln Center servait de base pour transporter hors de New York une foule traumatisée par un événement dramatique sans précédent.

Rafik DJOUMI

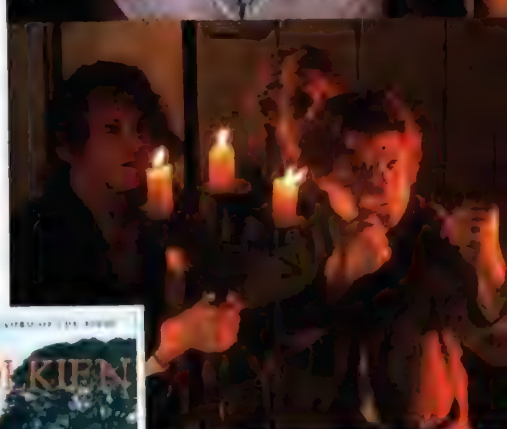
Un film estampillé Peter Jackson, donc.

Erratum : Nous évoquions le mois dernier une chanson qu'Alanis Morissette et Axl Rose devaient interpréter en duo pour la BOF de **Lord of the Rings**. Née sur un site Internet, cette rumeur avait été confirmée par Alanis elle-même, ce qui a bien sûr entériné la proposition. Mais il semblerait que la chanteuse se soit fourvoyée puisque, interrogé sur la question, Peter Jackson s'est fendu d'une réponse : « *Ceci est faux. J'imagine que cela provient du département musical de New Line. Ils sont en ce moment même en train de rencontrer plusieurs artistes afin de monter un album de « Chansons inspirées de Tolkien » qui n'aura rien à voir avec le film. Et il est donc possible qu'ils en aient parlé à ces chanteurs. La seule musique que l'on trouvera dans le film sera celle qui y est appropriée.* » Ouf !





Les rééditions de la trilogie de Tolkien.



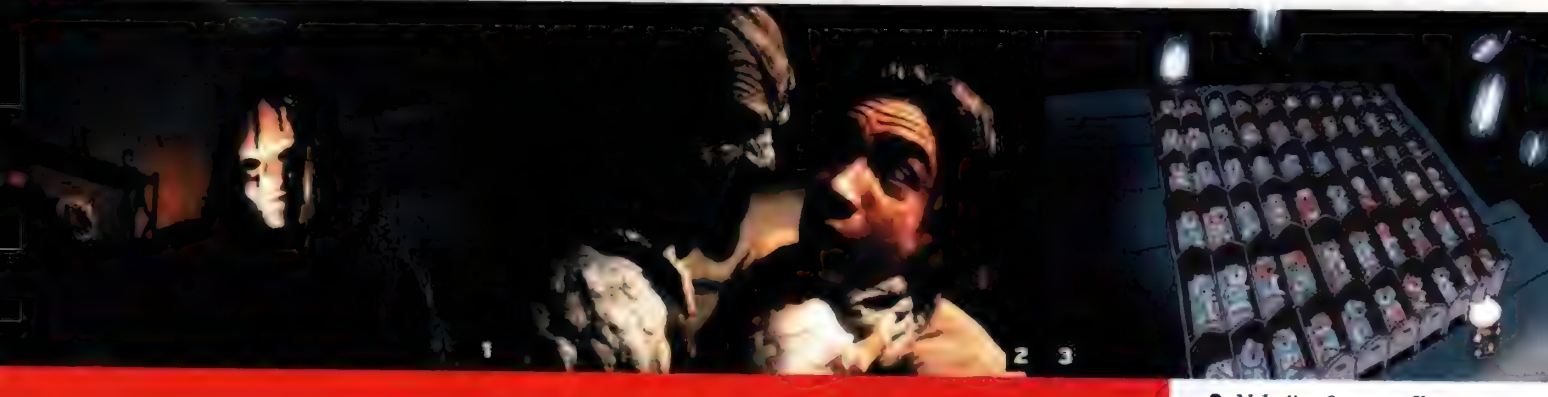
De haut en bas : L'Elfe Elrond (Hugo Wearing) / Sam, Pipin et Merry à l'Enseigne du Poney Fringant.

FANTASIA
EDITION 2001

SITUÉ À MONTRÉAL, FANTASIA EST UN DES FESTIVALS LES PLUS COOL DU MONDE, ET L'ON N'A PAS ENVIE QUE ÇA CHANGE. LA SALLE DE L'IMPÉRIAL EST FIDÈLE À ELLE-MÊME AVEC SON DÉCOR KITSCH. CETTE ANNÉE, ON LUI A SIMPLEMENT CHANGÉ LES SIÈGES, SACRIFIANT QUELQUES DIZAINES DE PLACES POUR PRIVILÉGIER LE CONFORT. ÇA N'A PAS DÉCOURAGÉ LES HABITUÉS ET DANS LA RUE, LES FILES D'ATTENTE TÉMOIGNAIENT D'UN SUCCÈS TOUJOURS CROISSANT. CE QUI N'A PAS CHANGÉ, C'EST LA QUALITÉ DE L'ACCUEIL, ET UNE ORGANISATION TOUJOURS EFFICACE ET DÉCONTRACTÉE QUI ASSURE LES MEILLEURES CONDITIONS D'ÉCHANGES ENTRE INVITÉS ET FESTIVALIERS.

Quelques jours avant l'ouverture de la sixième édition de Fantasia, les programmateurs Karim Hussein, Julien Fonfrède, Mitch Davis et Pierre Corbeil connaissaient les affres du doute et de la fébrilité. Après des semaines de travail intensif, ponctuées par les confirmations, annulations ou surprises de dernière minute, ils n'avaient plus le recul nécessaire pour apprécier la qualité de leur sélection et ne voyaient que ce qu'on ne pouvait pas voir, autrement dit les films qui leur avaient échappé. Pour quelqu'un de frais, la sélection était particulièrement alléchante, avec un mélange riche et varié : beaucoup de nouveautés, de surprises possibles et surtout de films attendus. De ce point de vue, les attentes ont été largement satisfaites.

Bien que fortement représenté par la Corée qui confirme sa percée dans tous les genres (**JSA**, **Tell me Something**), le contingent asiatique était dominé par le Japon qui présentait la crème de l'animation contemporaine avec **Millenium Actress**, **Metropolis** et **Nekujiro-So**. Rien que ces trois titres mériteraient de figurer dans le top dix des meilleurs films de l'année. Hélas, on risque de ne pas les voir en France avant un bout de temps. **Millenium Actress** est un mélodrame romantique qui emprunte à Titanic sa structure : une équipe de télé enquête sur une actrice à la retraite et apporte un objet (une clé) qui ouvre la porte de sa mémoire. De même que **Titanic** était un long flash-back où l'histoire individuelle de Kate Winslet se confondait avec l'histoire collective d'un naufrage, **Millenium Actress** retrace la carrière d'une comédienne à travers l'histoire du cinéma japonais : on y découvre qu'elle n'est devenue actrice que pour retrouver un homme qu'elle a rencontré très brièvement et qu'elle ne cessera de poursuivre tout au long de sa vie. Chaque flash-back mêle le présent et le souvenir, la réalité et la fiction dans un canevas subtil que seule l'animation pouvait représenter avec autant de limpidité et de poésie. On y retrouve, en plus accessible, la sophistication du scénario de **Perfect Blue**, et certaines séquences rappellent l'atmosphère kubrickiennne de **Magnetic rose**, le premier segment de **Memories** réalisé par Satoshi Kon. Celui-ci était présent dans la salle quand **Millenium Actress** a été salué par une standing



1. *Dans la section internationale,* ***Angel Negro*** *est un slasher réalisé pour presque rien par le jeune (27 ans) Jorge Olguin qu'il est tentant de comparer à un Robert Rodriguez chilien : à défaut de renouveler le genre, son film révèle une évidente aptitude à filmer, doublée d'un vrai goût pour le fantastique. Il prépare activement un prochain film, et c'est une très bonne nouvelle.*

2. *Dans la série des titres qui ne vont pas tarder à faire le tour des festivals,* ***Jeepers Creepers*** *de Victor Salva sort du lot, tout simplement parce que c'est le film de studio le plus original apparu depuis longtemps. C'est le fruit d'un mélange extrêmement étrange d'horreur classique, racontée avec un premier degré qui confine à la naïveté, tandis qu'un sous-texte homosexuel très prononcé situe le film à mi-chemin de James Whale et de Clive Barker.*

3. *Nekojiro-So est un film de 33 minutes, écrit par une scénariste dont on ne sait rien, sinon qu'elle s'est suicidée il y a quelques années. Totalement fascinante, l'histoire suit un jeune chat dont le frère, à la suite d'un tentative de suicide, a laissé une moitié de son âme à la mort. Tous deux s'en vont parcourir le monde, à la rencontre de personnages et d'aventures extrêmement étranges qui se succèdent avec la logique et la fluidité d'un rêve.*

*Ci-dessous : **Millenium Actress** de Satoshi Kon.*

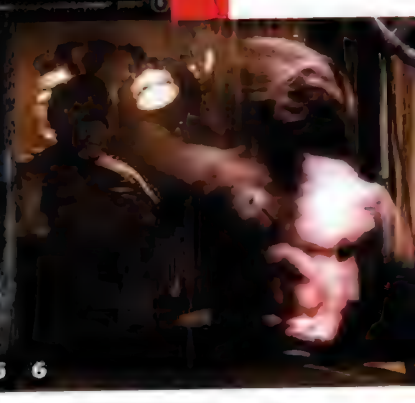
4. *D'Espagne nous vient **El Celo**, une adaptation fidèle du Tour d'Écrou d'Henry James, avec Lauren Bacall et Harvey Keitel dans de petits rôles. Le suspense est classique et procure quelques frissons bienvenus, mais passer après **Les Innocents** et la même année que **The Others** (qui en est l'héritier contemporain) est une entreprise doublement hasardeuse.*

5. ***Sakuya** est un film pour enfants, mais il plaira à tous les fans de cinéma fantastique japonais auquel il rend hommage en globalité. C'est un classique affrontement du bien contre le mal, qui suit le parcours d'une héroïne associée à un enfant démon. Pour la première fois, les maîtres contemporains des effets spéciaux et de maquillage se sont associés pour représenter un univers cohérent composé de sorciers fantômes et démons, sur qui règne une extraordinaire femme-araignée.*

6. ***Wendigo** est une bonne surprise, un film écrit, réalisé et interprété avec la qualité qui faisait autrefois la réputation du cinéma indépendant américain. Dire qu'il commence comme **Les Chiens de paille** avec des éléments d'**Indian Runner** ne donne qu'une vague idée de ce drame familial réaliste et surnaturel qui mériterait une catégorie à lui seul.*

4

5


6

ovation, ce qui est encourageant pour une première mondiale.
Quelques jours après, **Metropolis** était présenté en première nord américaine (il est déjà sorti au Japon, sans remporter le succès escompté). Comme son nom l'indique, il s'agit d'un remake du film de Fritz Lang, d'après un manga d'Osamu Tezuka, réactualisé par Katsuhiro Otomo et réalisé par Rin Taro ; soient trois époques de la science-fiction condensées en un film. Cet amalgame se traduit par une grande diversité de styles : la ville néo-art déco est rendue en images de synthèse très contemporaines, alors que les personnages sont lourdement stylisés (nez surdimensionné, grosses jambes, costumes bariolés), le tout au son d'une musique jazz dixieland. On peut s'offusquer de ces contrastes, mais ce serait se priver d'une substance narrative extraordinairement riche. La représentation de la ville est déjà en soi passionnante, prolongeant l'organisation en strates de la Metropolis de Fritz Lang : ici, la ségrégation s'exerce à l'encontre de robots plus ou moins humanisés, selon la proportion de « mécha » et d'« orga » qui les compose. Ils sont classés selon leur fonction, et celle-ci détermine les secteurs auxquels ils ont accès ou non. Tout contrevenant est exterminé par une police spéciale. C'est la base d'une étude complexe des relations entre humains et robots. À côté, les questions posées dans **A.I.** sont de l'ordre du balbutiement. Faut-il encore souligner que la science-fiction japonaise a au moins une génération d'avance ?

Marc ELMER

Samy Naceri, méconnaissable sous le costume du violent « soldat à la jambe de fer ».

LE PETIT POUCET

Dans le genre conconte

Alors que l'on devrait se réjouir d'accompagner la prise de pouvoir de réalisateurs adeptes du genre sur l'industrie du cinéma tricolore, on assiste, impuissant, à ce qui s'apparente de plus en plus à un inventaire des choses à éviter en matière de septième art. Si bien que contempler la bérézina du cinéma de genre français commence à avoir un goût franchement amer. Nous nous lamentions le mois dernier sur le triste sort réservé à **Vidocq**, ce mois-ci, c'est au tour du **Petit Poucet** de nous affliger.

Pourtant, les heureux élus qui avaient eu la curiosité de visionner le précédent film d'Olivier Dahan, **Déjà mort**, avaient de quoi placer de saines espérances dans ce jeune réalisateur qui, manifestement, savait bouger sa caméra, découper ses séquences et planter un climat poisseux. Et ce, même si son scénario était plombé de considérations sociales pesantes, et d'une morale grossière. Le voir donc s'attaquer à un projet totalement surréaliste, qui n'avait d'autres ambitions que de divertir un public jeune, ne pouvait qu'annoncer son film suivant sous de bons augures. Mais, allez savoir pourquoi, Dahan a décidé justement d'abandonner toutes les précieuses qualités qui faisaient le prix de **Déjà mort**.

Car, pour le coup, le jeune metteur en scène semble avoir totalement démissionné. Comme si choisir de filmer son conte entièrement en studio, en transcrivant littéralement les dessins du génial Loisel, suffisait à procurer à son film un cachet plastique intéressant. Comme si le conte original de Perrault ne nécessitait aucune retouche ou réflexion pour conserver son sens. Grotesque et creux, son **Petit Poucet** est donc un triste objet artificiellement étrange (une tare franchement exaspérante) qui, au final, ressemble à s'y méprendre à une kermesse scolaire de fin d'année. Sur ce je vous laisse, je pars pleurer un bon coup…

Julien DUPUY

FRANCE. 2001. RÉAL.: OLIVIER DAHAN. SCÉN.: OLIVIER DAHAN ET AGNÈS FUSTIER DAHAN D'APRÈS LE CONTE DE CHARLES PERRAULT DIR. PHOT.: ALEX LAMARQUE. MUS.: JOE HISAISHI. SPFX.: JEAN-CHRISTOPHE SPADACCINI, DENIS GASTOU ET PASCAL MOLINA (MASQUE DE L'OGRE ET LOUP ANIMATRONIQUE), RODOLPHE CHABRIER POUR MCGUFF LIGNE (EFFETS NUMÉRIQUES) ET JEAN-MARIE VIVÈS (MATTE PAINTINGS NUMÉRIQUES). PROD.: CATHERINE LAPOUJADE ET ERIC NÉVÉ POUR LA CHAUVE-SOURIS/STUDIOCANAL/FRANCE 3 CINÉMA ET DES FILMS. INT.: ROMANE BOHRINGER, ELODIE BOUCHEZ, SAMY NACERI, CATHERINE DENEUVE, NILS HUGON... DUR.: 1H30. DIST.: BAC. SORTIE LE 17 NOVEMBRE 2001.

Olivier Dahan (réalisateur)

ANCIEN ÉTUDIANT AUX BEAUX-ARTS DE MARSEILLE, OLIVIER DAHAN, 34 ANS, A DÉCIDÉ EN S'APPROPRIANT LE CONTE DU PETIT POUCET DE CONTINUER À EXPLORER LE THÈME RÉCURRENT QUI HANTE SON ŒUVRE : L'ENFANCE PERDUE. EN MOINS D'UN AN, APRÈS ***LE PACTE DES LOUPS*** ET ***VIDOCQ***, IL S'AGIT DE LA TROISIÈME PRODUCTION FRANÇAISE D'ENVERGURE TENTANT DE SYNTHÉTISER FANTASTIQUE ET MERVEILLEUX SUR LA BASE DE LOURDS INVESTISSEMENTS EN COSTUMES ET EN DÉCORS. NANTI PAR LA PRESSE DU STATUT DE FORMALISTE LE PLUS INSPIRÉ DE SA GÉNÉRATION, LE CINÉASTE VOULAIT D'EMBLÉE PRENDRE DES RISQUES EN RÉALISANT UN FILM EXTRÊMEMENT STYLISÉ, ENTIÈREMENT TOURNÉ À L'INSTINCT ET EN STUDIO. EXPLICATIONS...

Après un premier long-métrage, *Frères*, sur les banlieues défavorisées, un second, *Déjà mort*, sur les faubourgs aisés, pourquoi avoir choisi un conte de fée ?

Suite à mon travail très visuel dans la publicité et les clips, mon objectif était de trouver un sujet qui me plaise par rapport à la thématique et qui me permette d'avancer, d'aller vers des choses qui me sont plus personnelles. Pour moi, le choix du studio s'imposait. J'ai beaucoup travaillé dans ce genre de conditions. Ce n'est pas forcement pratique, mais je pensais que le résultat obtenu serait plus conforme à ma vision.

Vos deux premiers films traitent, d'une certaine façon, de l'abandon de l'enfance. *Le Petit Poucet* est donc l'épilogue d'une trilogie.

Non, j'ai encore un film à faire sur ce sujet. Je tourne en ce moment à Nice l'histoire d'une mère prostituée qui a abandonné deux fois ses enfants. Après, je changerai radicalement de thème, peut-être pour faire de la science-fiction avec le Studio Canal.

L'Ogre (Dominique Hulin), fort marri de voir ses bottes de sept lieues aux mains du Petit Poucet (Nils Hugon).

Pourquoi avoir choisi le Petit Poucet ?
J'avais depuis longtemps envie de réaliser un film dont le héros serait un enfant. J'ai d'abord pensé à Poil de carotte, Mais le sujet était trop noir, trop concret. J'ai alors choisi le Petit Poucet. J'ai proposé le film à la télévision mais, en dépit du fait que ce soit une œuvre appartenant au patrimoine culturel français, personne ne voulait entendre parler de meurtre et d'abandon d'enfants. Je me suis alors orienté vers une adaptation cinématographique.

Comment s'est déroulé l'écriture du scénario, et pourquoi avez-vous modifié plusieurs points de l'intrigue ?
Je n'ai pas relu le conte avant d'écrire le script. Je ne me suis basé que sur ma mémoire. D'ailleurs, j'étais persuadé que le conte se déroulait pendant la guerre. De même, j'étais certain que la scène avec les loups existait. En fait, elle est née de mon imagination. Comme la rédaction est la partie de mon travail qui m'intéresse le moins, je l'ai effectuée très rapidement, en trois semaines pour le premier jet, qui était d'ailleurs beaucoup trop long. Cependant, 70 % des scènes du film sont issues de cette version initiale. D'autre part, je ne voulais surtout pas faire une lecture psychanalytique de l'histoire. Quand j'écris, je mets les images de côté. Je ne pense qu'en termes de récit. Dans mes scripts, il n'y a jamais aucune indication technique, ni d'images, ni de couleurs.

Pourtant, dans le film, vous avez accordé une place démesurée à l'éclairage ?
C'est vrai, mais il n'y avait rien de figé, ni de prémédité. Je voulais seulement que les scènes avec l'ogre soient à dominante rouge. Pour le reste, la forme visuelle du film est née d'un échange permanent sur le plateau

Le budget du *Petit Poucet* est de 80 millions de francs. C'était beaucoup de pression ?
Non, je ne me levais pas le matin en étant écrasé par la pression, ni en me disant : « Oh la la ! Ça coûte de la thune… ». La vraie contrainte c'est que, paradoxalement, il y avait peu de place pour l'improvisation. Par exemple, il nous a manqué des projecteurs. Pour éviter tout dépassement de budget qui aurait été dramatique, les endroits mal éclairés n'ont tout simplement pas pu être filmés. Il fallait tout prévoir au moins un jour à l'avance.

Pourtant, vous ne vous êtes pas aidé d'un story-board ?
Non, je n'avais ni story-board, ni découpage prédéfini. Le story-board sert uniquement à se rassurer. Moi, je suis à l'aise sur un plateau. J'y viens depuis tellement longtemps que c'est ma seconde maison. Je n'aime pas le côté directif du story-board. Il impose un programme précis, il fige le cadre. Je préfère travailler à l'inspiration, en fonction de l'équipe et des contraintes du jour.

Vous avez utilisé des décors peints. C'est un retour aux sources, à vos études aux Beaux-Arts ?
En quelque sorte, oui. En tout cas, il s'agissait d'une vraie volonté. Je désirais créer un univers très stylisé, toucher à l'abstraction. Si le film ne ressemble pas vraiment à ce que je fais en peinture, il correspond à mes créations en dessin. J'avais envie de voir mes croquis sur une grande toile.

Cet univers esthétique est en opposition avec ceux, lénifiés et bourrés d'effets spéciaux, généralement proposés aux enfants par les grosses productions américaines et européennes ?
Je ne me pose pas la question comme ça. Je ne réfléchis pas à mes films en termes de public cible. Quel que soit le visuel proposé, ce qui compte c'est le tempo et la qualité du scénario. Le conte du Petit Poucet est très fort à la base. Il permet donc d'effectuer pas mal de digressions plastiques et narratives. Il est vrai qu'on est loin des **102 Dalmatiens**, mais j'avais envie de conférer au projet une partie de ma personnalité. Il ne faut pas prendre les enfants pour des imbéciles. Ils sont susceptibles de comprendre énormément de choses. Pour moi, dans la vie, tout se joue entre zéro et sept ans. En ce qui concerne les enfants, les problèmes que je me suis posés concernaient ce que je pouvais ou non leur montrer en termes de mise en scène. Il s'agit tout de même d'une histoire avec un ogre qui dévore ses filles. Je me demandais donc jusqu'à quel degré je pouvais aller dans la peur. Mais d'un point de vue esthétique, je me suis laissé guider par mon instinct

À propos de la mise en scène, à une séquence près, vous avez supprimé les mouvements d'appareil complexes et la plupart des plans intermédiaires. C'était une manière de simplifier afin que les enfants puissent mieux profiter du film ?
J'avais en effet envie que le film soit relativement sobre. Pour mes deux précédents longs-métrages et mes clips, j'ai utilisé des techniques de mise en scène plus audacieuses, peut-être même trop. Là, je souhaitais être beaucoup plus simple. Je ne voulais pas que la complexité de certains plans se voient autant à l'écran. Par contre, pour les plans intermédiaires, rien n'était calculé.

La production n'a pas exigé que vous leur donniez un découpage du film au préalable ?
Si, elle en a exigé un. Mais j'ai refusé. Même pour les effets spéciaux je n'ai pas fait story-boarder. J'arrivais le matin, on tournait au fur et à mesure et c'était très bien comme ça. J'essaie de saisir dans chaque scène l'émotion qui s'en dégage et me tient à cœur. Il n'y avait pas de volonté de mise en scène par rapport aux enfants. Je n'ai pas assujetti mes objectifs à ce que les gosses pourraient en comprendre. Quand je fais un film, c'est d'abord pour moi, pour me faire plaisir.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE
Intelligence extraterrestre

Dans le ciel de Muncie, petit village de l'Indiana, Roy Neary (Richard Dreyfuss), un électricien triste, et Jillian Guiler (Melinda Dillon), une mère célibataire, aperçoivent des cornets de glace volants. Parallèlement, une commission internationale conduite par le professeur Claude Lacombe (François Truffaut) est chargée de percer le mystère de la réapparition en plein désert d'avions et de cargos disparus depuis plusieurs décennies…
Diffusé la même année que **Star Wars** (1977), **Rencontres du troisième type** contribua amplement à l'avènement du cinéma de science-fiction dans les mœurs publiques et critiques. Toutefois, réalisé par un « Ufologue » averti, le film est surtout le manifeste d'une conviction. On comprend la fascination engendrée par cette bande, inspirée de récits « authentiques », à une époque ayant vu la résurgence des utopies mystiques. Abandonnant paradoxalement grandiloquence et symbolisme pour adopter une stratégie « documentaire », la démonstration de Spielberg eut un impact considérable sur l'inconscient collectif. Il faut dire qu'au moment où l'oncle Sam tentait d'imposer un modèle de société Moulinex (« Gardez le sens de l'essentiel »), Steevy invitait carrément à regarder la voûte céleste. Son œuvre est toute entière contenue dans **Rencontres du troisième type**.
Malheureusement, l'usure du temps révèle aujourd'hui ses ficelles et la naïveté étonnante de certains de ses partis pris. Ainsi, malgré une photographie impeccable, les vaisseaux spatiaux bigarrés n'évoquent plus rien d'autre que des manèges de fête foraine et, en dépit du génie de John Williams, son score transpire désormais la symphonie d'orgue Bontempi (je blasphème ? Et alors). D'autre part, comme tous les longs-métrages de Spielberg, **Rencontres du troisième type** repose sur les épaules d'un personnage clairvoyant mais incompris, dont la crise se résout par une gratification jubilatoire 1/ (heureux les simples d'esprits car le royaume des cieux est à eux). En prenant la défense du merveilleux et du sanctuaire de l'enfance, le réalisateur joue ici avec son cinéma à la manière d'un gosse avec son train électrique, se défaussant sur la technique dès que le niveau de la narration s'élève trop haut. Cependant, il parvient quand même à peindre une figure névrotique magistrale (Richard Dreyfuss victime de la crise existentielle) et son script véhicule au moins deux idées révolutionnaires. 1- La communication est le ciment de toute communauté. 2- Une rencontre du troisième type n'est pas un événement politique, ni martial… mais social ! Dans les scènes coupées au montage, le personnage joué par François Truffaut implore fréquemment son confrère américain de traduire non seulement ses mots mais aussi ses émotions et ses sentiments. Le charme des films de Spielberg est là, dans cet irrépressible besoin de transparence et de reconnaissance le poussant souvent à l'excès de signifiance sans l'empêcher d'être captivant…

Bertrand ROUGIER

Chouette, des extraterrestres nous débarrassent de Rougier. Ah non, ce n'est qu'un film…

1 Il aurait aussi pu s'agir d'un affrontement libératoire (Les Dents de la mer, Jurassik Park, Hook, etc.)

USA. 1977 (REMONTAGE DE CETTE ÉDITION COLLECTOR EN 2000). RÉAL. & SCÉN.: STEVEN SPIELBERG. DIR. PHOT.: VILMOS ZSIGMOND, WILLIAM FRAKER, DOUGLAS SLOCOMBE, ETC. MUS.: JOHN WILLIAMS. SPFX: DOUGLAS TRUMBULL (VISUELS), CARLO RAMBALDI (E.T. MÉCANIQUES). PROD.: JULIA PHILLIPS, CLARK L. PAYLOW POUR COLUMBIA/EMI. INT.: RICHARD DREYFUSS, TERI GARR, MELINDA DILLON, CARY GUFFEY, FRANÇOIS TRUFFAUT, BOB BALABAN… DUR.: 2H17. DIST.: CARLOTTA. SORTIE LE 12 SEPTEMBRE 2001.

LES VAMPIRES DU DÉSERT
Petits crocs, va !

Employé chez un distributeur de films Z (des affiches Troma ornent les murs), Sean doit se rendre au mariage de sa sœur à l'autre bout du pays. Il choisit de joindre l'utile à l'agréable en acceptant de convoyer une voiture, ce qui lui remboursera son voyage. Évidemment, la belle américaine supporte mal la chaleur du désert et rend l'âme. Entre Nick, un autostoppeur bizarre rencontré à une station-service, et Megan, une jeune femme apparemment malade recueillie à la sortie d'un bar, Sean se demande où il a mis les pieds, d'autant qu'une bande de loulous arpente les étendues désertiques à la recherche de sang frais…
Si l'on s'arrête au décor et au semblant d'atmosphère voulu par le réalisateur, on dira que **Les Vampires du désert** s'est bien inspiré d'Aux frontières de l'aube, l'envoûtant western des Carpathes de Kathryn Bigelow. Mais J.S. Cardone, un abonné des inédits vidéo, responsable entre autres de **Shadowzone** en 1990, a surtout tripé le récent **Vampires** de John Carpenter, au point de tout lui piquer, à commencer par l'idée du trio composé d'un chasseur de Saigneurs, d'un novice dépassé par les événements et d'une victime contaminée. Cette dernière, Megan, interprétée par Izabella Miko (**Coyote Girls**), attire le regard de façon bien involontaire. Présente dans la plupart des plans, elle est condamnée à rester muette, ce qui oblige la comédienne à se faire remarquer comme elle peut : gesticulations vaines, regards appuyés… Sans doute vexée d'avoir été embauchée pour jouer la bimbo silencieuse piquée à l'hormone de vampire, Izabella Miko se venge à un quart d'heure de la fin, prenant soudainement la parole au mépris de toute logique, et assurant de loin la moins pire scène du film. Car pour le reste, sans argent et sans talent, Cardone signe un navet d'autant plus consternant qu'il n'est 1/ même pas gore ; 2/ même pas original ; 3/ même pas drôle.

Vincent GUIGNEBERT

Des éphèbes qui serrent les dents

THE FORSAKEN. USA. 2001. RÉAL. & SCÉN.: J.S. CARDONE. DIR. PHOT.: STEVEN BERNSTEIN. MUS.: JOHNNY LEE SCHELL & TIM JONES. PROD.: CAROL KOTTENBROOK & SCOTT EINBINDER POUR SANDSTORM FILMS. INT.: KERR SMITH, BRENDAN FEHR, IZABELLO MIKO, PHINA ORUCHE, SIMON REX, CARRIE SNODGRESS… DUR.: 1H25. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 5 SEPTEMBRE 2001.

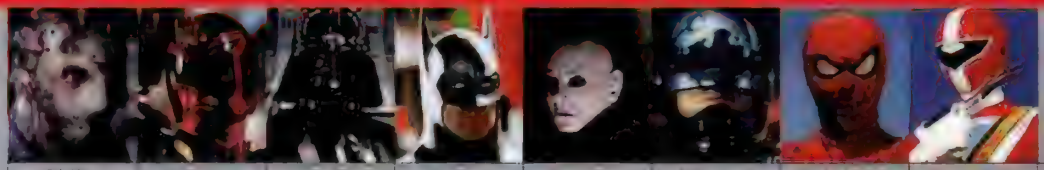
VOUS AVEZ GAGNÉ !

VOICI LA LISTE DES LECTEURS AYANT GAGNÉ UN ABONNEMENT DE SIX NUMÉROS À MAD MOVIES APRÈS AVOIR RENVOYÉ LE QUESTIONNAIRE DU N°132.

Anthony Allain (27100 Val de Reuil), **Laurent Baisadouli** (95370 Montigny les Cormeilles), **Alexandre Basset** (30340 Mons), **Alexandre Baudrand** (71640 Mercurey), **Florent Beccarelli** (69003 Lyon), **Nassim Benallal** (75005 Paris), **Renaud Benoist** (42330 Saint Galmier), **Edouard Bernadal** (75003 Paris), **Thierry Bertrand** (13100 Aix en Provence), **Patrick Blin** (89300 Joigny), **Guénhaël Bocéno** (56760 Pénestin), **Joseph Bohm** (68320 Durreventzen), **Christophe Bornachot** (75015 Paris), **Carole Boudon** (63000 Clermont-Ferrand), **Laurent Bresteau** (92500 Rueil Malmaison), **Loïc Brisson** (56000 Vannes), **Jocelyn Bureau** (93170 Bagnolet), **Luc Burnet** (74700 Sallanches), **Laurent Cerind** (52230 Poissons), **Frédéric Cesari** (13010 Marseille), **Fabienne Ceylan** (92240 Malakoff), **Patrice Chapiro** (72500 Chateau du Loia), **Jean-François Chevalier** (33160 Saint Médard en Jalles), **Marie Chuit** (75012 Paris), **Gabriel Constant** (60380 Songeons), **Olivier Crinon** (50260 Bricquebec), **Cédric Dangles** (92600 Asnières), **Olivier Delobel** (69005 Lyon), **Rachel Denes** (62221 Noyelles sous Lens), **Bruno Deret** (16120 Chateauneuf sur Charente), **Nicolas De Saint Jores** (95320 Saint Leu la Forêt), **Thomas Desdoit** (56000 Vannes), **Gérard Desousa** (8400 Avignon), **François Destribois** (69002 Lyon), **Marc Dicecco** (43700 Saint-Germain Laprade), **Mehdi Djendoubi** (82170 Grisolles), **Xavier Druilhet** (32350 Barran), **Xavier Ducamp** (78160 Marly-le-Roi), **Stéphane Ducuing** (92390 Villeneuve-la-Garenne), **Jean-Pierre Duhayon** (92100 Boulogne), **Martin Faustino** (77400 Lagny sur Marne), **Frédéric Ferrari** (69100 Villeurbanne), **Amandine Flahaut** (59200 Tourcoing), **Hervé Fornage** (77133 Machault), **Nicolas Fricker** (67960 Entzheim), **Christophe Gabriels** (72150 Le Grand-Lucé), **Damien Gambardella** (51100 Reims), **Jean-Claude Gruber** (67110 Eberbach), **Fabien Guieu** (67540 Ostwald), **Guillaume Guinet** (83390 Pierrefeu du Var), **Gaëlle Guyon** (02190 Guignicourt), **Guy Hardy** (94200 Ivry), **Carol Husson** (91400 Orsay), **Guillaume Joannon** (91140 Villebon sur Yvette), **Christophe Kalousdian** (75016 Paris), **Jean Kern** (67000 Strasbourg), **Eric Lacroix** (33700 Merignac), **Karen Languedoc** (94200 Ivry sur Seine), **Pierre Lecalot** (77500 Chelles), **Ludovic Lecomte** (76600 Le Havre), **Claudine Leduc** (62320 Rouvroy), **Taly Lefèvre** (75017 Paris), **Philippe Lefeuvre** (44110 Soudan), **Arnaud Le Mauguen** (17260 Saint André de Lidon-la-Foy), **Guillaume Le Quéau** (94240 L'Hay les Roses), **Xavier Lhernould** (45000 Orléans), **Jean Lopez** (34130 Capestang), **Féthi Maayoufi** (75015 Paris), **Emiliano Mattano** (71420 Genelard), **Rabah Mekdour** (07200 Aubenas), **Dominique Mondani** (83600 Fréjus), **Jean-Michel Montanary** (91420 Morangis), **Julien Moron** (84800 Isle sur Sorgue), **Benjamin Mosettich** (30000 Nimes), **Pierre Mullanu** (13190 Allauch), **Olivier Nourrigeon** (44330 Mouzillon), **Nathalie Ott** (54510 Tomblaine), **Sébastien Parisot** (13300 Salon de Provence), **Adrien Pennequin** (95110 Sannois), **Rozen Perrin** (35000 Rennes), **Stefan Pétard** (76320 Claudebec les Elbeuf), **Johann Phippoteau** (78800 Houilles), **Jérémy Pinto** (59300 Valenciennes), **Yann Poirion** (11190 Fourtou), **Gaétan Pourcelet** (62600 Berck sur Mer), **Thérèse Prieur** (72400 La Ferté Bernard), **Hervé Roch** (54600 Villers les Nancy), **Fabien Rodegher** (75018 Paris), **Jean-Yves Rouches** (89560 Ouanne), **Nicolas San-Galli** (95150 Taverny), **Olivier Scherschez** (57100 Thionville), **Tania Sourdot** (54000 Nancy), **Véronique Stefan** (69380 Chessy les Mines), **Cédric Tricoche** (71400 Autun), **Nicolas Vaissier** (38390 Montalieu-Vercieu), **Benjamin Valleyé** (83330 Le Beausset), **Vincent Van Halst** (59890 Quesnoy sur Duile), **Sébastien Vidal** (34500 Béziers), **Grégory Wallerich** (67130 Schirmech), **Ahmed Zazoua-Fellah** (69007 Lyon)

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Vincent Guignebert	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
A.I.	Le plus beau film de SF depuis le Abyss de Cameron. 6		Une œuvre qui grandira à chaque vision. 6			Spielberg se noie dans Kubrick. Un foirage hallucinant. Forcément bien, donc ! 4		Le fiasco le plus fascinant de l'histoire du Septième Art ! 2	
BATTLE ROYALE			À quand l'émission sur M6 ? 4	Fukasaku a réussi son pari. La preuve : je ne sais pas quoi penser de son film. 3		Un jeu de massacre drôlement cruel, avec de vrais ados dedans. 4	Un film qui a le cul entre deux chaises. 3	Un brûlot contestataire, cynique et nihiliste. Du Verhoeven nippon ! 5	
FAST AND FURIOUS			Tous les plans débiles qu'on faisait enfants avec nos tutures ! 2				Carrément pas Fast et certainement pas Furious ! 1	Une belle intro. Pour le reste, il faut mettre son cerveau dans sa poche. 2	
FINAL FANTASY LES CRÉATURES DE L'ESPRIT	Un scénar plus consistant et j'aurais marché. 3			Une tentative plutôt ratée, mais une vraie foi dans l'anticipation. 4	Le résultat est à la hauteur de l'attente. 5	Expérimental, fragile, passionnant, parfois hypnotique. 5	Un ratage absolument fascinant qui en fait un bon film... 4	Sakaguchi s'égare un peu en concevant de la SF à l'américaine. Galopin va ! 4	
GHOSTS OF MARS	Un pur western jouissif de Monsieur Carpenter. Le bonheur ! 6		Un pur western jouissif d'Howard Hawkes. John Wayne est une belle blonde ! 5	La vache, ça fait du bien ! 6		On sort du film, on se raconte des scènes, on sourit comme des cons. HEU-REUX ! 6	Une date dans l'histoire du Fantastique, comme d'hab' chez Big John. 5	Carpenter réalise une bonne bobine sur deux. Et ça l'amuse ! 4	
HUMAN NATURE	Le plus mauvais film avec des singes qui parlent de l'année. 2		Un film de Jacques Séguéla. 1	La confirmation cool du talent de Gondry et de Kaufman. 4			Une bête de festival : garanti 100% sans intérêt. 1	« Bon » film de sociologie... à réserver aux cyniques et aux sales gosses. 2	
JURASSIC PARK 3	Les dinosaures, ils font carrément peur ! 3	Une bonne série B à l'ancienne. 4	Monté avec des moufles. Le film court le plus long de l'année. 2	Le seul, le vrai, l'unique blockbuster de l'été. 5	LA série B de l'été. 5	Génial, mes dinos divorcent ! 2	Les humains sont vachement bien faits dis donc ! 2	A votre âge, vous n'avez pas honte d'aimer les dinosaures ? 2	
LE PETIT POUCET				Une baudruche sans intérêt. 1		Question : les CE2 vont-ils aimer ? 1		Le film ne sachant jamais où il va, il finit logiquement par se perdre. 1	
LA PLANÈTE DES SINGES	Le meilleur film avec des singes qui parlent de l'année. Juste avant Driven. 4	Film de producteur amnésique digne d'un épisode de Stargate SG-1. 2	Un bon film de commande. 4	Burton se renie pour réaliser un blockbuster fauché et mal fichu. 2	Presque le plus mauvais de la série. 2	À sauver : LE plan du chimpanzé rentrant dans sa cage. C'est peu. 1	Un très bon film bestial. 5	Belle leçon de choses cinématographiques et politiques. 5	
THE PLEDGE			Incalculable et quasiment irracontable. À voir... vraiment ! 4	Un faux polar au service d'un vrai drame poignant. 4			Peut-être bien le plus beau film de l'année. 6	Un film qui prend tous les risques et un Nicholson crédible. Enthousiasmant. 5	
RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE	Un film d'une merveilleuse naïveté et une étonnante maîtrise du récit. 5	Le plus beau film du monde. 6	Tuu Tii Tu Dom Dum 6	N'écoutez pas Rougier : ce film est un chef-d'œuvre. Point. 6		Pas trop fan de la veine « gentille » de Spielby... 3	Une approche émouvante de son sujet. Ça manque de dinos cependant. 4	Un résumé des qualités et des tares du cinéma de Spielberg. Essentiel mais imparfait. 2	
LES VAMPIRES DU DÉSERT				Je n'ai plus aucun souvenir de ce film. Désolé. 1		Digne du Marché du Film de Cannes en 1988... 0			
VIDOCQ			Une démo de jeu réalisée pour la Géode. Sacs à gerbe à l'entrée. 0	Une œuvre d'avant-garde indigeste, aussi courageuse que déplaisante. 2		Depardieu monstrueux, mais le scénar le réduit en cendres, alors... 3	Pitof s'est bien fait avoir : on lui a refilé une DV en lieu d'une HD ! 0	De beaux effets spéciaux ne parviennent pas à cacher de grosses ficelles. 3	

« Depuis que je suis abonné à Mad Movies, la robotique n'a plus aucun secret pour moi ! »

Mr Z. Cispéault

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à DIP, Abonnement Mad Movies, 18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 19

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) et je choisis en cadeau
1 ancien n° de Mad Movies ou Impact : 125 F
Je désire le n°___de Mad Movies ou le n°___d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) et je choisis en cadeau
2 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 225 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) et je choisis en cadeau
3 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 425 F
Je désire les n°_____de Mad Movies et_____d'Impact

NOM_____ PRÉNOM _____

ADRESSE_____

_____

CODE POSTAL _____VILLE_____

Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 185 F.
11 numéros : 335 F. 22 numéros : 645 F.

LE MONDE SELON MOORE

Alan Moore, auteur de BD habité.

Ci-contre : l'inquiétante silhouette de l'éventreur hante les rues de Londres. Une image d'Épinal indissociable du mythe.

DEPUIS PLUS DE DIX ANS, HOLLYWOOD TOURNE AVEC UNE EXTRÊME CONVOITISE AUTOUR DE L'ŒUVRE ESSENTIELLE DU SCÉNARISTE DE BÉDÉ ALAN MOORE (*WATCHMEN*, *V POUR VENDETTA*, *SOURIEZ*) ET SE HEURTE SYSTÉMATIQUEMENT À SA COMPLEXITÉ ET AU FOISONNEMENT DE SON ÉRUDITION, IMPOSSIBLES À TRADUIRE EN UN SIMPLE MÉTRAGE. PARADOXALEMENT, SON PAVÉ LE PLUS VERTIGINEUX, *FROM HELL*, A FAIT L'OBJET D'UNE ADAPTATION RÉALISÉE PAR LES FRÈRES HUGUES AVEC JOHNNY DEPP ET HEATHER GRAHAM DANS LES RÔLES PRINCIPAUX. L'OCCASION DE REMONTER À LA SOURCE DE CE CONTEUR EXCEPTIONNEL, SANS ÉQUIVALENT AU MONDE.

FROM HELL
DE ALBERT ET ALLEN HUGHES

Alan Moore est né en 1953 en Angleterre, dans la morne cité industrielle de Northampton, entre Londres et Birmingham. Coincé entre des parents pauvres, un milieu ouvrier peu propice à la folie créatrice et des horizons parmi les plus déprimants d'Europe, il ne lui reste que de rares éléments pour se construire un univers : la lecture sous toutes ses formes (du classique scolaire à la bédé de gare) et l'excentricité énergique d'une grand-mère fermement religieuse et hautement superstitieuse. Le gamin va donc passer ses premières années à piocher sans distinction dans tout ce qui se lit, se constituant une solide érudition débarrassée des traditionnelles barrières du bien fondé culturel, et se laissera volontiers guider par des préceptes d'absolu, un mysticisme parfois proche de la psychose. Mais cette soif de connaissance ne lui sera d'aucun secours dans un parcours scolaire qui lui demande implicitement de s'adapter à son rang social. Cas typique d'élève étourdi et hyperactif, Moore ne connaîtra pas les joies de brillantes études, et se retrouvera au chômage dès ses dix-huit ans, à une époque où pullulent pourtant les emplois sans qualification. Il souhaite être magicien, mais posera les bases de sa future vie professionnelle en rejoignant des amis qui publient le fanzine Embryo. Ses compétences graphiques et scénaristiques y sont déjà suffisamment marquées pour que le Northampton Art Lab le remarque et l'accueille en ses murs. Dès 1979, Moore esquisse quelques croquis pour le magazine musical Sounds, et, sous le pseudonyme de Curt Vile, crée le personnage du détective Roscoe Moscow. Profondément insatisfait par le manque de grâce de son trait, il conclut à son absence de talent graphique et décide de se focaliser exclusivement sur le métier de scénariste. Ceci fait, les affectations

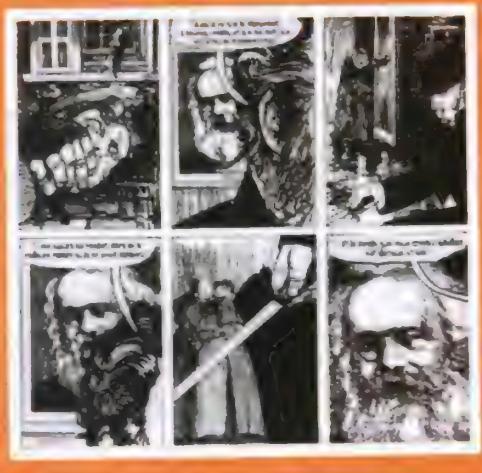
Les quartiers interlopes du Londres du XIXème siècle, terrain de chasse de l'éventreur.

se multiplient. Il passe des mags Doctor Who Weekly au fameux 2000 A.D, où déjà se font jour de futures grandes signatures de la bédé anglaise. Alors nourri par les tirs croisés des versions françaises et américaines du magazine Métal Hurlant, il lance chez 2000 A.D quantité de séries et concepts de SF adulte, et finit par décrocher un contrat enviable sous la bannière de Warrior, l'un des plus prestigieux titres bédéphiliques anglais. Le Marvelman qu'il va créer pour eux, et que dessineront Gary Leach et Alan Davis, posera les bases de sa vision littéraire et réaliste des super-héros. Affublé d'un costume plus embarrassant qu'autre chose, Marvelman, malgré ses supers pouvoirs, ne se départ pas de sa condition d'humain, souvent banal, parfois éclatant, à la psychologie trouble et aux questionnements terre-à-terre. La série ira chatouiller le continent nord-américain où, pour d'obscures raisons de droits, elle sera retitrée *Miracleman*. Ayant ainsi fait ses preuves critiques et commerciales, Moore obtient le feu vert pour une série bien plus ambitieuse : *V pour Vendetta*.

LA THÉORIE DES DOMINOS

Angleterre. 1997. Après une guerre aux horreurs impunies, le Système prend le pouvoir et instaure un régime fasciste d'inspiration orwelienne. Toute trace de culture antécédente est passée au feu et la Voix du Destin guide une population rivée à ses écrans. C'est au sein de cette société figée dans la mort (« dystrophique » comme disent les Anglo-Saxons) qu'apparaît l'autoproclamé V. Affublé d'un masque de la Commedia del Arte qui lui dessine un perpétuel sourire, citant abondamment textes et auteurs que tous ont oubliés, ce « terroriste » inédit et insaisissable va consciencieusement s'attaquer aux piliers humains du pouvoir, responsables de ce qu'il est devenu. Mais qui est-il et qu'a-t-il été ? Avec une implacable théorie des dominos, toute action entreprise pour l'arrêter ne fera que précipiter la chute et ourdira la révolte. Vengeur ? Anarchiste ? Fou ? V est tout et rien à la fois, au-delà de la morale admise, révélant à la fois sa compassion pour ceux qu'il assassine et se montrant d'une ineffable cruauté pour ceux qu'il libère. Intrigue à tiroirs jouant sur notre perception du temps et de l'espace, où se percutent les cendres du XXème siècle et la fiction anticipatrice, où le lecteur est ballotté, manipulé dans ses propres jugements et sa propre conception de la morale et de l'ordre, *V pour Vendetta* ne laisse aucun répit à l'intellect et défie jusqu'à la raison de son auditoire. Cet attentat artistique sera le premier coup fatal que Moore portera à l'univers catégorisé de la bédé, abattant les frontières admises par tous, et décrochant des prix jusque-là réservés à la seule littérature.
L'effet est immédiat et l'Amérique convoque immédiatement le jeune prodige. DC Comics lui confie une fran-

Ci-dessous : couverture et instantanés de la bédé d'Alan Moore, From Hell (disponible en vf chez Delcourt)



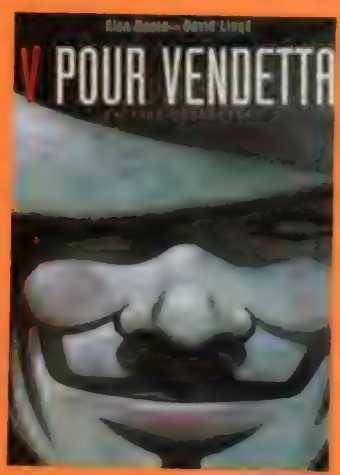
Johnny Depp incarne Frederick Abberline, un inspecteur plongé au cœur de l'Enfer.

chise fatiguée, *La Créature du marais* (*Swamp Thing*) que Moore va revitaliser, voire réinventer, en en faisant le porte-parole à peine grimé de tous les soubresauts politiques qui secouent les USA, et assurer ainsi la pérennité du personnage. Mais c'est en travaillant occasionnellement sur quelques épisodes de *Batman* et *Superman* que Moore découvrira sa voie. Fasciné par l'ampleur culturelle et institutionnelle du super-héros américain, il s'étonne que personne n'ait cherché à en détricher les fondements, les profondes résonances, et c'est avec un souci archéologique, historien et sociologue, qu'il va s'employer à l'un de ses monuments.

BIG BROTHERS ARE WATCHING YOU

La saga des *Watchmen* réemprunte à *V pour Vendetta* certains de ses fondements : conspiration à l'échelle nationale, voire mondiale, soubassements d'une enquête policière et narration sous forme de puzzle que reconstitue patiemment le lecteur. Ancien groupe de super-heros aujourd'hui eclaté, les Watchmen furent au nombre de six, et contribuèrent pour le meilleur, et surtout le pire, aux bouleversements de l'Histoire récente des États-Unis (victoire inique au Vietnam, écrasement des révoltes étudiantes). Certains ont réintégré la vie civile, d'autres ont rejoint le gouvernement, tandis que le plus acharné continue à porter le masque. L'histoire débute par l'assassinat de l'un d'entre eux, faisant surgir les vieux démons et révélant une machination qui les vise explicitement. Obligés de reprendre contact, de réfléchir sur leur passé politique, sociologique, philosophique voire même sexuel, les Watchmen revisitent, et nous avec, l'histoire des super-héros américains, ici considérés comme une donnée non fictionnelle. Moore paraphrase intelli-

Ci-dessous : V pour Vendetta, Souriez, Watchmen, et (re) Souriez, trois œuvres essentielles d'Alan Moore.



gemment le **Rashomon** de Kurosawa, en multipliant par six les points de vue sur « l'affaire » et nous permet de reconstituer ainsi le fil de l'enquête. Son érudition et sa boulimie culturelle y font des miracles, puisque l'auteur n'hésite pas à intégrer des éléments a priori étrangers au genre (physique quantique, ornithologie, économie d'échelle, histoire de la musique populaire, presse people, ouvrages érotiques...) qui participent de manière fabuleuse à l'enquête et valident cet univers dit fictif en brouillant les repères du lecteur. Et comme si cela n'était pas suffisant, Moore profite de la multiplicité des points de vue pour accoler à chaque personnage, sans le moindre didactisme, une grande école de pensée. Le Comédien, évocation des héros patriotiques des années trente-quarante, porte un regard cruel, désabusé, matérialiste sur son monde (de Tchernychevski à Kafka). Le Dr Manhattan, décalque appuyé du Surfeur d'argent, ne connaît de l'univers que son essence, d'où l'humain est quasi-absent (métaphysique). Rorschach, sorte de Punisher terrifiant, subira un long interrogatoire psychiatrique (de Nietzsche aux préceptes comportementaux, le test de Rorschach étant un célèbre outil d'interprétation utilisé par les psychologues). Le Hibou, mélange de Batman et d'inventeur fou, est le fruit concret des espérances scientistes de la Renaissance. Laurie, la femme du groupe, nous offre un saisissant portrait de cas d'hystérie non caricaturale, et vit sous nos yeux une douloureuse introspection analytique qui la libérera de ses chaînes (de Freud à Lacan). Enfin, Ozymandias, milliardaire érudit qui aime à se comparer à Alexandre le Grand, a recours à une logique aristotélicienne qui dépasse et effraie ses contemporains (Alexandre était l'élève favori d'Aristote).

PRIVÉ DE CINÉMA !

Fascinante, bouleversante, essentielle, la nouvelle œuvre de Moore impose son nom bien au-delà de l'univers bédéphilique, et Hollywood se jette sur le prodige. Joel Silver parvient à convaincre Terry Gilliam de la validité du projet, tout en faisant l'erreur de confier l'écriture du script à Sam Hamm (**Batman 1**). Par manque de ressources financières, cette première tentative échoue, mais Gilliam est à nouveau contacté en 1996 par les ayants droit de DC Comics. Il leur fait savoir que son intérêt est toujours vif, mais qu'il n'arrive pas à concevoir un film de moins de 3 h 30, voire une mini-série de 5 heures environ, seule apte à traduire tous les aspects complexes de l'œuvre. Le projet tombe évidemment à l'eau, sans pour autant surprendre Moore. Grand cinéphile et lui-même versé dans la création audiovisuelle (il a réalisé en 1984 l'essai vidéographique Ragnarok, et a écrit un script inadapté de la bio de Christian Dior), il connaît les mécanismes de l'industrie. Selon lui, adapter ses œuvres revient à monter un budget hollywoodien. Gros budget = nécessité de stars. Stars = mise en avant des acteurs au détriment des personnages (et l'aberration du Judge Dredd/Sly Stallone, sans casque et en teeshirt sera bien là pour le confirmer), sans parler de la censure systématique pour assurer un film tout public suffisamment rentable. Néanmoins, pas découragés par ces évidences, les frangins Wachowski se lanceront à leur tour dans la rédaction du script de *V pour Vendetta*, qui n'a rencontré pour l'heure que des réactions imbéciles de la part des producteurs. « *Trop violent, trop sombre, trop politisé, personnages ambigus et compliqués, peu propices à l'identification.* » Comme si ces qualificatifs étaient des défauts !

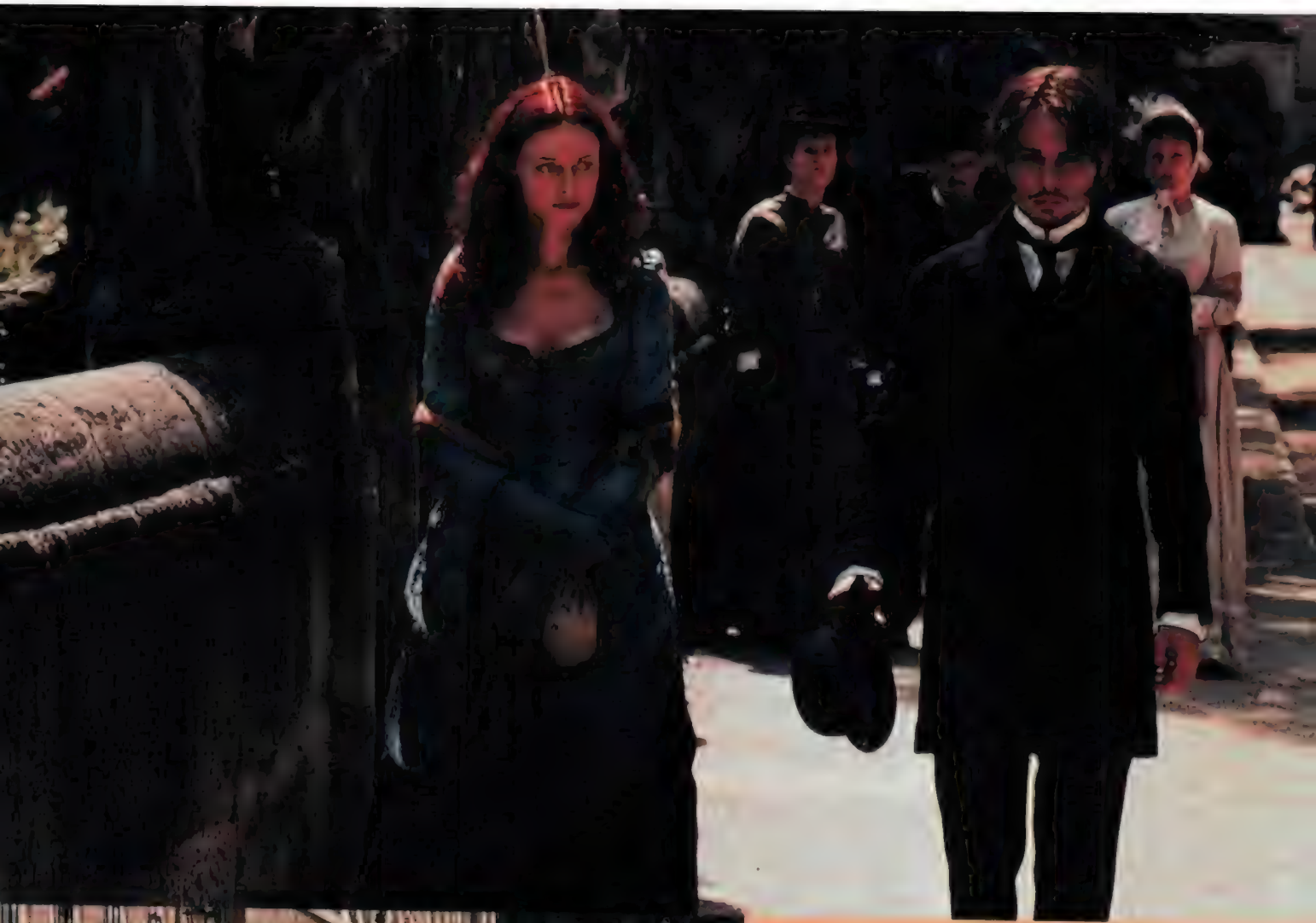
Peu préoccupé par son sort cinématographique, Moore a d'autres chats à fouetter, et notamment DC Comics qui, par contrat habilement mené, ne lui verse pas un centime sur les produits dérivés de sa nouvelle bombe. Qui plus est, l'éditeur s'apprête à mettre en place un système de classification inspiré de celui des films (enfants-adultes) que Moore prend comme un appel à l'autocensure. Il quitte donc le géant américain et retourne à son Northampton natal. Il crée sa propre maison d'édition, Mad Love Publishing, pour laquelle il monte des projets parallèles dont la plupart s'arrêteront net, faute de suivi commercial... à l'exception du plus fou.

Heather Graham incarne Mary Kelly, l'une des plus belles prostituées du quartier de Whitechapel.

L'ENFER EST À LUI

Fasciné depuis longtemps par l'affaire de Jack l'Éventreur, mais bien plus fasciné encore par les tonnes de littérature qu'une telle affaire a entraînées, Moore dévore les soubresauts de ces enquêteurs spécialisés qu'on appelle les « ripperologistes ». Pragmatiques au début du siècle, leurs théories se concentraient exclusivement autour de l'identité présumée du tueur. Au fil des enquêtes, de l'accumulation de preuves et détails, l'affaire « Jack the Ripper » a fini par générer un univers à elle seule. Nous connaissons aujourd'hui les moindres faits et indices, témoignages et dialogues, personnages et lieux qui ont animé le quartier pauvre de Whitechapel à l'automne 1888, durant la vague de meurtres. Mais la théorie du simple tueur en série a vécu, dès lors que les détails s'accumulaient. Des cinq prostituées victimes (Mary Ann Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride, Catherine Eddows, Mary Jane Kelly), quatre se connaissaient. Catherine Eddows était seule étrangère au groupe. Détail crucial, Eddows fut assassinée quelques minutes après sa sortie d'un commissariat où elle avait laissé un faux nom : celui de Mary Kelly ! Dès lors, ces victimes n'étaient pas hasardeuses, et pire encore, le fameux « Jack » avait au moins un contact dans la police. L'idée du complot était née et les ripperologistes allaient en faire la base de leurs recherches. Moore fut particulièrement attentif à la théorie « scandaleuse » du journaliste Stephen Knight qui, dans son *Jack the Ripper : The Final Solution*, débusquait les liens de Mary Kelly et du peintre Walter Sickert, puis les liens de Sickert et du Prince Albert Victor. L'enquêteur ressuscite la mystérieuse affaire d'un « bâtard » de la couronne britannique qu'au-

Ci-contre : Frederick Abberline et Mary Kelly au cœur d'une cité londonienne gangrénée par la misère. C'est à Prague que les frères Hughes ont reconstitué la capitale anglaise.



Ci-dessus : entre la prostituée et l'inspecteur, des liens dangereusement proches vont se nouer.

rait eu ce même Prince, revient sur les rituels mystérieux de Jack l'Éventreur, qui mêlent une symbolique franc-maçonne à des gestes chirurgicaux précis, et en arrive à la conclusion, terrible, que Jack fut non seulement un grand chirurgien, mais un chirurgien de la couronne, et que son action pourrait avoir été officiellement commanditée, planifiée en haut lieu. L'incroyable mécanique de Knight réussit l'exploit de faire tenir en une seule théorie (hénaurme !) la montagne de détails cumulés sur l'affaire. Moore, l'érudit compulsif, ne peut qu'être séduit par ce que ses compatriotes ont rejeté avec véhémence et indignation. Bien que de nombreux ripperologistes soient devenus littéralement fous à lier après leur enquête, il ignore le danger et se rend lui-même sur les lieux, établissant un travail de recherches monstrueux, tout en cédant à la paranoïa (dès l'aéroport, son taxi est suivi par une camionnette de marque « Widowson », « le fils de la veuve », signe de ralliement des francs-maçons !). À la mécanique fabuleuse de Knight (lui aussi devenu « fou »), Moore va y rajouter son érudition paganiste et y accoler des éléments à la fois insensés et d'une parfaite logique, partant du postulat que Jack a donné naissance (littéralement, physiquement) au XXème siècle. Moore fait se répercuter l'histoire londonienne (de la préhistoire à nos jours), les plus secrètes initiations maçonniques, les théories temporelles pré-Einstein (la 4ème dimension selon James Hinton), Ganesha, Elephant Man, Adolf Hitler, Robert Louis Stevenson, William Blake, certaines affaires criminelles du siècle passé et à venir, l'architecture, la mythologie, la théosophie... Chaque case, chaque détail, chaque réplique des 500 pages de *From Hell* signifie quelque chose, est lié intimement à autre chose et résonne sur encore un autre élément, comme si Moore, citant explicitement la théorie mathématique du flocon de Koch, voulait faire tenir l'univers entier dans le cadre délimité par une « simple » affaire criminelle. Vertigineux, et propre à rendre paranoïaque tout lecteur sain d'esprit, cet ouvrage monumental se complète par 100 pages de notes historiques, bibliographiques ou policières, qui amènent autant d'éléments à un puzzle qui ressemble déjà plus à une cathédrale ! L'un des plus grands scénaristes vivants aura passé dix années de travail acharné pour nous livrer *From Hell*.

Aujourd'hui que les frères Hugues nous en proposent l'adaptation filmée, vous vous doutez bien que nos glandes salivaires sont au bord de l'implosion. Nous y reviendrons, soyez-en sûrs !

Rafik DJOUMI

MUTANTE FROM MARS

ON L'A VU ! COMME ON S'Y ATTENDAIT, **GHOSTS OF MARS** EST BEL ET BIEN LA NOUVELLE CLAQUE DE MAÎTRE JOHN CARPENTER. BIEN SÛR, ON Y REVIENDRA LORS DE LA SORTIE DU FILM, LE 21 NOVEMBRE PROCHAIN, MAIS DANS L'IMMÉDIAT ON NE RÉSISTE PAS À L'ENVIE DE VOUS FAIRE PARTAGER UN PEU DE CE NOUVEAU BONHEUR ISSU DE L'IMAGINATION DE L'UN DES CINÉASTES LES PLUS INLASSABLEMENT TALENTUEUX EN ACTIVITÉ. JETEZ-NOUS LA PREMIÈRE PIERRE...

GHOSTS OF MARS
DE JOHN CARPENTER

Sorti le 31 août dernier aux États-Unis, **Ghosts of Mars**, le nouveau film du maestro John Carpenter, n'aura récolté que 3,8 millions de dollars durant son premier week-end d'exploitation. Dans le jargon professionnel, on appelle ça une gamelle monumentale. Mais qu'on se rassure, les dégâts sont très limités. Tout d'abord parce que le film a été prévendu dans le monde entier et a déjà remboursé ses 28 millions de dollars de budget, une somme relativement modeste en ces temps où la moindre mega-prod pète constamment en dessous de son gros budget. Ensuite, parce que les films de Carpenter sont communément des cartons vidéo astronomiques, comme l'atteste la sortie prochaine en double DVD mega-luxueux de **Jack Burton**, son bide le plus impressionnant à ce jour. Enfin, parce qu'on sait pertinemment que Big John est tout à fait capable de livrer un chef-d'œuvre pour la somme ridicule que **Ghosts of Mars** a rapporté le jour de sa sortie (**Prince des ténèbres** et **Invasion Los Angeles** sont de cette eau-là). On ne se fait donc pas de souci pour la suite de la carrière de Carpenter. Après vision du film, on est même carrément heureux de constater qu'il n'a rien perdu de sa verve politiquement incorrecte...

UN PERSONNAGE IMPORTANT

Imaginez maintenant une société futuriste. La notre bien entendue, où la femme remplacerait l'homme à la tête du gouvernement et des principales fonctions sociales. Imaginez que ce même gouvernement impose comme norme sexuelle quasi-exclusive l'homosexualité féminine, afin d'éradiquer les problèmes de surpopulation et de maladies vénériennes. Dans cette gigantesque hypothèse qui tient autant du comic-book radical que de l'anticipation science-fictionnelle, l'homme en serait réduit à la procréation (s'en a qui pâlissent déjà !) et aux travaux de main d'œuvre (on s'est un peu calmé, non ?). Dans un beau pied de nez Carpenteresque, le personnage principal de **Ghosts of Mars**, la femme-flic Melanie Ballard, a décidé de revendiquer farouchement son hétérosexualité, refusant par là même les avances de ses supérieures ! Oh le vent encore une fois, le réalisateur a imposé en héros une figure marginale au contexte social dans lequel elle évolue. Bien entendu, le propos principal du film n'est pas là. Comme de coutume, John Carpenter préfère inscrire son message dans une intrigue solidement ancrée dans le genre, histoire de le rendre plus efficace. Il est évident que ce film de siège dans la lignée d'**Assaut** n'aurait pas eu besoin de ce background hyper-futuriste pour offrir un maximum de spectacle. Et dieu sait s'il y en a dans **Ghosts of Mars** ! Non, nous ne sommes pas dans **Cabaret**, le pamphlet féministe de Bertrand Blier... Et pourtant le film y gagne en densité par la simple présence de ce personnage quasiment emblématique, incarnée par la charismatique Natasha Henstridge, qui attendait jusque-là le premier rôle manquant de sa carrière (**La Mutante** ne compte pas puisqu'elle y apparaît nue, c'est de la triche !). Melanie offre donc au film une approche différente.

MELANIE DANS LA LÉGENDE

Si la chanteuse Courtney Love a décidé d'abandonner le projet pour causes de divergences artistiques avec le réalisateur, on ne pouvait s'empêcher de penser, avant vision du film, qu'un personnage de femme forte convenablait à merveille à sa personalité volcanique. Son remplacement par la belle Natasha, aussi énergique que mauvaise actrice, ne laissait pas d'inquiéter. C'était compter sans les formidables aptitudes de directeur d'acteur de Big John. Celui qui a imposé le statut populaire de Kurt Russell par le biais d'un personnage hors du commun (Snake forever !) avait donc de quoi répondre de cette défection, seulement un mois avant le début des prises de vue. C'est bien simple, Natasha Henstridge EST Melanie. Une femme flic dont la détermination et la force sont sommées à rude épreuve par une ancienne prêtre martienne, traître aussi par le criminel Desolation Williams (Ice Cube), avec qui elle entretient une étrange relation qui débutera par un coup de poing dans la gueule ! Une belle entrée en matière qui dénote de l'esprit égalitaire de Carpenter. Dans son cinéma, tout le monde est logé à la même enseigne. Au final, Melanie apparaît comme le plus beau personnage féminin du cinéma fantastique depuis la Sarah Connor de James Cameron. Et ce n'est pas la seule révélation de **Ghosts of Mars** (attendez un peu de voir son Nemesis !), mais ça... nous y reviendrons en temps et en heure. D'ici là, ne vous tourmentez pas trop les méninges, il n'y a vraiment aucune raison...

Stéphane MOISSAKIS

THE ONE
DE JAMES WONG

MEL GIBSON A BEAU L'AVOIR CASSÉ EN DEUX AVEC SES VANNES FOIREUSES, LA VEDETTE DANS *L'ARME FATALE 4*, C'ÉTAIT LUI. RUSSELL WONG ET TCHEKY KARYO L'ONT D'AILLEURS BIEN APPRIS À LEURS DÉPENS, RESPECTIVEMENT DANS *ROMÉO DOIT MOURIR* ET *LE BAISER MORTEL DU DRAGON* : L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE, C'EST JET LI, POINT BARRE. CETTE ÉVIDENCE A TELLEMENT SAUTÉ AUX YEUX DU DUO JAMES WONG/GLEN MORGAN QUE CES DERNIERS ONT IMAGINÉ UN ADVERSAIRE À SA TAILLE : LUI-MÊME. PRENEZ LES PARIS... ROUND ONE... FIGHT !

La 4ème

Arnold le magnifique sucre les fraises. Sly se tourne les pouces en attendant que le public daigne se rappeler de lui. Le beau Mel lit dans l'esprit des femmes qui pensent qu'il est plus mignon en faisant le zouave qu'au volant de son Turbo Interceptor. L'ex-teigne, Bruce, a laissé son marcel au vestiaire et fait maintenant « acteur sensible minimaliste » chez Shyamalan. Cage est revenu vers ses premières amours, le film d'auteur (avec **Family Man** et **Captain Correli**. Waoooouuu !!!). Van Damme n'est plus aware depuis bien longtemps déjà, et son grand pote Seagal a bien du mal à rappeler qu'il est le plus grand casseur de bras du monde quand même. On frise la crise existentialiste généralisée là ! Ils attendent la retraite ou quoi ? Reste un petit espoir du côté de Hugh Jackman (**X-Men, Opération Espadon,** c'est pas du melon ça !), Vin Diesel et bien sûr Jet Li, l'homme qui met des coups de latte plus vite que son ombre. Si ce dernier pouvait en profiter, au passage, pour corriger son agent qui l'a bazardé comme un malpropre sur les perles occidentales que sont **L'Arme fatale 4, Romeo doit mourir** et **Le Baiser mortel du dragon**...

UN CONCEPT BIEN BARRÉ

En oubliant qu'il n'a pas tourné que des chefs-d'œuvre à Hong Kong (loin s'en faut) et en admettant que ce soit là le passage obligatoire pour faire partie de la A-List d'Hollywood, Jet Li a bien réussi son coup. Il peut se permettre de refuser des rôles alléchants dans **Tigre et**

*Jet Li dans le multiple rôle de Gabriel Yulaw : **Multiplicity** version Kung Fu !*

Jet Li dans des combats qui ne défient plus seulement les lois de la gravité, mais aussi celles de l'espace-temps !

Limension

dragon, ou encore **The Matrix Reloaded**, pour se concentrer aujourd'hui sur **The One**, projet prévu à l'origine pour Dwayne « The Rock » Johnson (le Roi Scorpion du **Retour de la momie**). **The One** lance donc l'hypothèse qu'il existe une infinité d'univers parallèles avec, à chaque fois, une version différente de chacun de nous. Dans une de ces réalités alternatives, le terroriste Gabriel Yulaw (Jet Li) est condamné à la chaise électrique et parvient miraculeusement à s'échapper avec l'aide de sa complice. Il découvre alors un moyen de voyager à travers les dimensions, et réalise que lorsqu'il tue ses doubles, son pouvoir s'accroît de manière considérable. Mais il va tomber sur un os en se pointant devant un Gabriel Yulaw (Jet Li too) gentil et respectueux, flic de son état, qu'il ne faut pas trop chercher quand même. D'autant plus que deux flics, ceux là même qui l'ont conduit sur la chaise auparavant, sont à sa poursuite. On ne peut même plus se kicker soi-même tranquillement de nos jours... Cette nouvelle idée barrée sort de l'imaginaire foisonnant de James Wong et Glen Morgan, le duo responsable de **Destination finale** (encore que Djoumi me souffle que cette idée provient de la BD Variations).

LE POTENTIEL JET LI

Si l'on se rappelle que les studios n'avaient rien entravé au script de **Matrix**, on se dit que le staff de la Columbia, qui a donné le feu vert à **The One**, a dû épuiser un stock considérable d'aspirines pour arriver au bout de la chose. Et pourtant, James Wong et Glen Morgan ne sont pas franchement des gars « prise de tête ». Du concept terrifiant de **Destination finale** (la mort comme boogeyman ultime), ils ne tirent qu'un rollercoaster au-dessus de la moyenne, certes, mais bien en deçà des capacités du sujet. Le Carpenter de **Prince des ténèbres** en aurait probablement fait un énorme chef-d'œuvre de suggestion, un exercice de mise en scène mariant l'abstrait et la terreur en quelques cadres mathématiquement construits. Ne s'estimant pas capable de livrer le frisson ultime, le duo, en toute humilité, opte plutôt pour une gaudriole louchant gentiment vers le slapstick le plus élémentaire. De même, **The One** ne risque pas de dévier de l'entertainment pur et dur. À moins qu'ils ne s'estiment prêts à émettre leur opinion sur la théorie de l'espace-temps, James Wong et Glen Morgan préfèrent jouer du concept « Jet Li vs. Jet Li » tout autant alléchant : les combats priment avant tout. C'est à nouveau le « cable guy » Corey Yuen, responsable de toute la carrière occidentale de Jet Li, qui s'y colle. On espère que son style « out of this world » se prêtera à la puissance des personnages demi-dieux de **The One**. On lorgne ici tranquillement vers le comic book, et la présence du production designer David L. Snyder (**Demolition Man**) n'est pas étrangère à cette connotation. Avec un budget de 48 millions de dollars, le duo joue ainsi la surenchère, et les effets « à la Matrix » vont se compter par centaines (Yulaw dévie des balles avec la crosse de son arme, fait des bonds démesurés et s'enchaîne la tête dans des décors gigantesques). À croire que Jet Li va se servir de tout le potentiel que ses précédentes productions occidentales l'empêchaient d'utiliser ! Rien que pour ça, on remercie d'avance les responsables.

D'ailleurs, Carla Gugino (**Snake Eyes**, **Spy Kids**), qui incarne ici les multiples épouses de Yulaw, ne tarit pas d'éloges sur son partenaire : « *Il est incroyable ! Vous savez, il est bouddhiste et c'est une personne très pacifique. Sa maîtrise des arts martiaux est incroyable. Il les pratique depuis des années maintenant. Vous saviez qu'il avait fait une représentation pour le président Nixon à l'âge de onze ans ? Incroyable ! »*. De son côté, Jason Statham, qui forme avec Delroy Lindo le duo à la poursuite du méchant Yulaw, s'avoue fan de la première heure et regrette du coup de ne pas avoir pu se mesurer à son idole : « *La scène n'a pas été tournée à cause d'un retard pris sur le planning. Ce n'est pas Jet Li qui m'a botté le cul, c'est la production !* ». Pas grave, il se rattrapera sur la suite, puisque la Columbia prévoit d'ores et déjà une belle franchise. « *C'est même là que l'on apprendra ce qu'il advient quand il ne reste plus qu'un Jet Li* » précise James Wong, qui n'a pas peur de laisser le public sur sa faim. Pas de réponse le 14 novembre prochain, donc.

Stephane MOÏSSAKIS

Le méchant Yulaw derrière les barreaux. Pas pour longtemps...

Djeunras

ÉPAULÉ PAR TAKESHI KITANO, KINJI FUKASAKU DÉCIDE DE REPRENDRE LES ARMES POUR CHARCLER DES ÉTUDIANTS SUR UNE ÎLE DÉSERTE.

BATTLE ROYALE
DE KINJI FUKASAKU

Né en 1930, Kinji Fukasaku débute sa carrière à la Toeï en 1953. D'abord simple assistant, il met en valeur sa vision cinéphile et atypique du septième art pour obtenir rapidement la direction de son premier long-métrage, **Du Rififi chez les truands** (1960). Confectionnant au moins un film par an jusqu'en 1988, Fukasaku déploie l'envergure de son talent dans **Le Lézard noir** (1968). En contant l'enlèvement d'une jeune et jolie héritière condamnée à enrichir un musée de « poupées vivantes », il produit un film insolite et poétique situé au zénith de l'art cinématographique nippon. Il tente ensuite les expériences artistiques les plus onéreuses et les plus diverses (co-réalisant avec Richard Fleischer **Tora, Tora, Tora** en 1970), puis réforme les règles du polar nippon en imposant des personnages et une caméra frénétiques dans la série des **Combats sans code d'honneur** (1973). Malgré ces coups d'éclat et de semonce, Kinji Fukasaku a été, sa carrière durant, conspué par la critique domestique, ouvertement allergique à ses engagements graphiques et éthiques. Trente ans après avoir fustigé les aberrations engendrées par les bouleversements économiques qui ont ébranlé le Japon des sixties, le vieil émeutier anarchiste trouve en **Battle Royale** le canevas idéal pour dynamiter avec cynisme, lucidité et conviction, l'apathie et la déraison frappant le Japon moderne. Belle explosion…

Pour lutter contre une délinquance juvénile en croissance exponentielle, le gouvernement nippon vote une mesure « d'apaisement social » radicale. Le programme consiste à séquestrer sur une île contrôlée par l'armée une classe de lycéens vaguement révoltés. Au bout de trois jours de pugilat, sous l'œil attentif des médias, le dernier survivant obtient le droit de quitter l'Atoll. Si au terme de cette période des étudiants récalcitrants ou utopistes ont refusé de s'étriper, leur collier explosif est chargé de leur inculquer le sens de la discipline et des « responsabilités »…

À l'origine, *Battle Royale* (Takami Kôshun) est un best-seller hautement polémique et sulfureux dont la réputation calamiteuse hantait encore les esprits des censeurs nippons lorsque l'annonce fut faite d'une adaptation du roman sur grand écran. Conscient du péril de l'entreprise, le producteur Kenta Fukasaku demanda à son père de lire le volume afin qu'il lui communique son expérience et ses visions. Ayant décelé dans le roman le potentiel nécessaire à la réalisation d'un premier film, Kenta était persuadé que **Battle Royale** convertirait son image de jeune cadre dynamique en icône charismatique, et s'imaginait déjà chantre de la bourgeoisie révolutionnaire. Son père allait en décider autrement. « *La naissance du film remonte au mois d'août 1999, lorsque j'ai découvert le livre. J'ai trouvé le sujet passionnant. J'ai donc naturellement eu envie d'en réaliser ma version filmée. Certes, j'ai un peu volé l'idée à mon fils* », confesse, amusé, Kinji Fukasaku. « *Pour me faire pardonner, je lui ai laissé rédiger le scénario et gérer la production. Nous avons négocié ensemble les droits d'adaptation, puis nous nous sommes mis d'accord avec Takami Kôshun sur les modifications à apporter à l'histoire. Travailler avec Kenta n'a pas vraiment contribué à améliorer nos relations pendant le tournage ! Comme il désirait appréhender différemment l'œuvre de Takami Kôshun, nous avons souvent été en conflit. Mais, au final, nous avons été réunis par la même passion, qui l'a emportée sur nos divergences* ».

UN GROS COUP DE BOL !

Kenta souhaitait montrer une jeunesse sacrifiée et en proie à l'insurrection. Kinji a préféré démonter à la manière de **Starship Troopers** les rouages, médiatiques notamment, d'une société terroriste précipitant d'aimables adolescents dans le piège programmé des exclu-

Les futurs concurrents malgré eux de ***Battle Royale****. Il ne doit en rester qu'un !*

« *Beat Takeshi* », le G.O. de ce ***Prix du danger*** *version nippone.*

sions et de l'intégrisme. Affirmant qu'il ne lénifierait pas la véhémence de l'ouvrage original, Kinji Fukasaku s'attendait à rencontrer de nombreux problèmes avec la commission de censure japonaise. Par un curieux concours de circonstances qui, aujourd'hui encore, rend le vieux filou hilare, **Battle Royale** fut programmé en même temps que la sortie en salle de la version intégrale de **L'Empire des sens**, jusqu'ici invisible sur le sol nippon. Kinji Fukasaku a profité de cette diversion impromptue pour effectuer un come-back tonitruant. La critique et le gouvernement nippons se sont aperçus trop tard de la teneur réelle de l'œuvre du trublion septuagénaire, classé dans la catégorie des cinéastes démodés et inoffensifs. C'est un sordide fait-divers qui réveilla l'attention des apparatchiks japonais. Au moment de la sortie de **Battle Royale**, la tête d'un adolescent, tranchée par son camarade de classe, fut découverte empalée sur la grille du lycée. Suite à cet incident, un groupe parlementaire à la recherche de boucs émissaires se mobilisa face à la violence du film. Évidemment, l'appel officiel au boycott lancé par le ministère de l'éducation ne fit que renforcer la popularité du film auprès des étudiants. De même, la présence de Takeshi Kitano dans la distribution accrut considérablement l'impact de **Battle Royale** dans les milieux branchés nippons. On notera également que Kitano et Fukasaku se connaissaient avant ce coup d'éclat commun. En 1988, en abandonnant la réalisation de **Violent Cop**, le vénérable cinéaste offrit à l'animateur de télé « Beat » Takeshi l'opportunité de commencer une seconde carrière dans le cinéma. Une décennie plus tard, juste retour des choses, le clown triste et méchant contribue à la réhabilitation du cinéaste déchu. « *D'emblée j'ai su que la participation de Kitano était indispensable à la réalisation du projet. Son nom a conféré beaucoup de crédibilité au film. Il n'a pas posé beaucoup de questions sur le scénario. Il est resté concentré sur son personnage, son rôle de « Violent Prof ». C'est vraiment un acteur formidable* ».

VIVEMENT LA SUITE

Film hybride clonant *Le Seigneur des mouches*, **Punishment Park** et **Running Man** (et donc **Le Prix du danger**), **Battle Royale** montre de façon allégorique comment soumettre un groupe d'êtres humains à une consigne. Alors que la société japonaise est organisée comme un gigantesque parc d'attraction, Kinji Fukasaku en abat le chapiteau pour dévoiler les mécanismes d'un système à ce point concurrentiel, qu'il contraint les jeunes adultes à s'affronter dans des joutes (des concours même au sein des entreprises) certes inoffensives pour le corps, mais mortelles pour l'âme. En inversant ce postulat et en gravant dans le marbre de la pellicule une version trash de « Survivor », Kinji Fukasaku a réalisé un film jubilatoire, sans complexe, dont le script est plus signifiant qu'il y paraît. Sans en décrypter les arcanes, on peut divulguer qu'il n'y a pas de nuit, ni de secret, ni d'armistice dans **Battle Royale**. Ici, les confessions sont publiques et les sanctions radicales, létales, comme il est d'usage dans les pays totalitaires…

Les médias participent au grand complot social contre l'imagination et la liberté, clame Kinji Fukasaku. Impertinent, graphiquement violent, cynique, engagé politiquement, il y a un peu de Paul Verhoeven dans **Battle Royale**. Impatients ? Tant mieux, car Fukasaku travaille déjà à une séquelle censée se dérouler en plein cœur de Tokyo !

Bertrand ROUGIER

BATTLE ROYALE a été présenté en ouverture de L'ÉTRANGE FESTIVAL dont vous trouverez un compte-rendu dans le prochain numéro de Mad movies.

sic Park

INTELLIGENCE BICÉPHALE

ADAPTATION D'UN CONTE DE FÉE QUI HANTE TOUTE SON ŒUVRE (PINOCCHIO), REVENDICATION DE L'HÉRITAGE DU PLUS GRAND CINÉASTE DE L'HISTOIRE DE CINÉMA (KUBRICK), TRAITEMENT D'UN SUJET AUSSI POINTU QUE DÉLICAT (L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE), EXPLORATION D'UN GENRE QUI LUI ÉTAIT JUSQU'ICI ÉTRANGER (L'ANTICIPATION PURE ET DURE), STEVEN SPIELBERG ACCUMULE LES DÉFIS DANS A.I. HEUREUSEMENT, SON COURAGE EST PAYANT...

OPINION

Le couple Swinton, Monica (Frances O'Connor) et Henry (Sam Robards), a vu leur enfant sombrer dans le coma. Ceci en fait des candidats idéals pour le nouvel enfant-mécha David (Haley Joel Osment), être artificiel conscient de sa propre existence et programmé pour aimer ses parents. Effrayée par ses sentiments naissants vis-à-vis de la « machine », Monica l'abandonne en forêt. Recueilli et protégé par le mécha-prostitué Gigolo Joe (Jude Law), David se met en quête de la Fée Bleue de Pinocchio, celle qui, selon la légende qu'on lui a lue, pourra faire de lui un vrai garçon capable d'être aimé en retour.

UN FILM DE QUI ?

Aborder sous l'angle critique un film aussi particulier qu'**A.I.** nécessite avant tout de trier ses éléments, déterminer leur paternité, sous peine de se fourvoyer en toute beauté. Serait-on, par exemple, surpris par le design de certaines séquences, en montrant du doigt Spielberg, qu'on apprendrait de la bouche du beau-frère de Kubrick, Jan Harlan, producteur du film, que Steven a conservé le travail intégral de son prédécesseur : « *Stanley avait fait appel à des artistes de bédé capables de suggérer cet univers fantastique. Il a téléphoné, écrit, envoyé des fax à un nombre impressionnant de personnes avant de fixer son choix sur Chris Baker. Une fois qu'ils ont commencé à travailler ensemble, ils ont été très rapides, s'échangeant leurs dessins par fax. En 1984-1985, ils avaient mis au point environ 600 dessins d'une incroyable précision, sur lesquels Steven s'est ensuite basé* » Choisira-t-on alors de fustiger les attributs « grand-public » du cinéma de Spielberg, qu'aussitôt l'évidence nous rappellera qu'**A.I.**, dès sa séquence d'ouverture, considère les éléments technologiques et éthiques propres à l'intelligence artificielle comme une évidence pour le

spectateur, et qu'à ce niveau, du moins, rien ne lui est jeté en pâture. Enfin, cherchera-t-on à attribuer à Kubrick les aspects les plus sombres et les plus violents de l'œuvre, qu'on découvrirait aussitôt que le maître anglais redoutait précisément cette violence à l'écran, et qu'il était reconnaissant à Spielberg d'avoir su, à plusieurs reprises, montrer dans ses films l'indicible souffrance, sans céder au sensationnalisme.

Car **A.I.** a beau être, au final, bardé d'attributs de blockbuster (gros budget + Spielberg + sortie estivale aux USA), on reste fasciné par son jusqu'au-boutisme thématique, graphique et narratif.

Thématique par les questions qu'il soulève : certes, le lecteur de Mad Movies, sevré de japanimation et de littérature SF, ne sera qu'à demi-surpris par un sujet qui nourrit le domaine depuis les années cinquante. Mais aucun film occidental, même **Blade Runner**, n'avait pourtant soulevé avec une telle évidence des questionnements dont la base même est ignorée du public (combien de personnes savent-elles qu'il existe déjà des ordinateurs capables de lire les pensées et traduire numériquement des données aussi impalpables que la peur ou l'inspiration musicale ?).

Graphique par son recours sans frein à une violence nécessaire : où l'on découvre que les censeurs laissent passer des choses plutôt extrêmes (décapitation d'enfant, charniers, tortures multiples, démembrements) tant qu'il s'agit de créatures artificielles. Ce qui, objectivement, renvoie l'attitude de cette même censure au sujet même du film (compassion impossible pour une machine).

Narratif, enfin, par la traditionnelle construction en trois actes : sauf qu'ici, chaque acte est un film en soi, détaché brutalement du reste de l'œuvre, et constitue autant d'étapes nécessaires vers une conclusion qu'il serait inconvenant de dévoiler, mais qui constitue à n'en pas douter le dernier acte le plus casse-gueule et le plus métaphysiquement prégnant qu'il nous ait été donné de voir depuis **2001** (un film de qui, déjà ?).

UN FILM DE KUBRICK

Spielberg va donc se servir du premier acte pour amener le spectateur à se dédouaner progressivement de l'héritage kubrickien, c'est-à-dire sa réputation de metteur en scène « froid » et « figé ». Dans un décor hi-tech, nuancé de gris et traversé de rais immaculés, il va cumuler tout à la fois la narration obligatoire, poser les enjeux, faire référence au maître (impossible de ne pas penser à **Shining** et **Eyes Wide Shut**) tout en poussant avec insistance sur le mélodrame, et n'hésitera pas, pour ce faire, à conjuguer la rigueur picturale de Kubrick (plans souvent fixes, mathématiquement équilibrés) avec des trucs de mise en scène éprouvés lors de sa propre carrière. Un exemple : Monica se détourne de David et le laisse, droit et immobile, au fond de la pièce. La caméra la suit en simple panoramique alors qu'elle quitte les lieux. Elle demeure un court instant en fond de cadre, puis elle revient sur ses traces, dans le même mouvement, suivie du même pano inversé, et s'arrête brutalement, effrayée par David qui a changé de place et l'attend dorénavant sur le pas de la porte. D'un point de vue formel, dans sa simplicité et sa symétrie, le plan est évidemment kubrickien. Mais l'effet qui nous prépare à la surprise finale (le fils-mécha a changé de place) est, lui, directement issu de… **Poltergeist** (la pyramide de chaises que découvre JoBeth Williams), séquence officieusement réalisée par Spielberg. Un seul plan nous fait passer d'une tonalité vaguement kubrickienne vers un complexe dramatique résolument spielbergien. Et chaque département va s'employer à assurer ainsi ce glissement progressif entre deux cinématographies, deux univers a priori très éloignés (du moins dans l'esprit d'une majorité du public et de la critique). Les acteurs, en premier lieu. Dans leur scène d'introduction, Frances O'Connor et Sam Robards adoptent la démarche étrangement figée de Nicholson et Shelley Duvall (l'ouverture de **Shining**). Deux bobines plus tard, ils assisteront médusés, dans un effet passif-réactif, au spectacle de leurs enfants jouant avec la nourriture, (**Rencontres du 3ème type**). Enfin, et c'est peut-être l'élément le plus « voyant », John Williams passe allégrement d'une ouverture qui emprunte beaucoup au classique contemporain de John Adams (Kubrick étant connu pour avoir fait appel à des contemporains tels que Wendy Carlos ou Jocelyn Pook) et bifurque soudainement, lors d'une partie de cache-cache entre Monica et David, vers une douce ballade dont l'orchestration rappelle au choix **Empire du soleil** ou **Hook** (notez également le « jeu » entre deux mélodies, l'une au piano, instrument « carbone », et l'autre au synthétiseur, instrument électronique). Ces quarante minutes d'équilibrisme insensé auront naturellement raison de toutes les résistances qu'un projet comme **A.I.** a pu faire naître. Que d'aussi longues séquences dans un appartement peu meublé puissent donner autant de vérité et d'émotion, voilà qui donnera à réfléchir à bon nombre de nos compatriotes casaniers.

Ci-contre : Teddy (Jack Angel), vient réveiller son jeune maître, David (Haley Joel Osment) et sa mère adoptive / David et Monica Swinton (Frances O'Connor) : bref instant de répit / Henry Swinton (Sam Robards) et sa femme, soudain inquiets devant l'irruption de l'enfant synthétique dans leur foyer / Gigolo Joe (Jude Law), fiminy Cricket futuriste / Un androïde inachevé, victime des tortures du Flesh Fair.

Ci-dessus : La FleshFair, vengeance grotesque et violente des humains sur les robots.

À gauche : Spielberg sur le tournage, au milieu des créatures animatroniques signées Stan Winston.

LE CAS DU DR KNOW

Dès lors, les grands axes du second acte se reposent studieusement sur l'histoire de Pinocchio, explicitant cette référence jusqu'à ce que tout spectateur assimile le parallèle. Et si certains sont longs à la détente, alors la très embarrassante séquence du Dr. Know (voix de Robin Williams, mécha dans un Homme bicentenaire de triste mémoire) sera toujours là pour les tirer de leur torpeur. Si le physique de ce Dr Know évoque avec joie le graphisme du grand Osamu Tezuka (Tezuka travailla un temps sur le projet, voir Mad Movies 133), force est de constater qu'ici, les enjeux narratifs sont exposés avec une insistance blessante, une avalanche de graphiques colorés accompagnés de commentaires scolaires. Si au moins un élément pouvait séparer Kubrick de Spielberg, il serait à chercher dans

cette insistance qu'a le second à faire des films authentiquement grand-public, en s'assurant qu'il ne laisse jamais personne sur la touche. Et quand bien même certains (beaucoup) ravaleront leur salive et se sentiront pris pour des imbéciles, il suffira à Spielberg de claquer des doigts pour, l'espace d'un plan, les ramener au cœur émotionnel du film avec une maestria confondante. Car sachez-le, **A.I** est traversé de moments embarrassants, d'instants « spécial cancres » qui, paradoxalement, révèlent le génie de l'auteur à reconquérir un public devenu soudainement méfiant. Imaginez un comique sur scène qui, l'espace d'une vanne maladroite, jette un froid glacial dans l'assistance, et à qui il suffirait d'une simple réplique pour parvenir à faire rire de nouveau le public refroidi. A.I a parfois cette allure de montagne russe qualitative, qui vous fait remonter en moins d'une minute de la consternation à l'émotion la plus impliquée. Fascinant.

Et pourtant, aussi « délicats » soient-ils, ces passages ne trahissent jamais le cœur de l'œuvre. La séquence du Dr Know, pour reprendre cet exemple, voit deux méchas (David et Gigolo Joe) bloquer devant un phénomène purement intuitif qui consisterait à décrypter les implications symboliques d'un conte de fée (ici Pinocchio). Or, il n'est pas inutile de rappeler que certains spécialistes mondiaux de l'intelligence artificielle ont constaté ce fait précis : leurs ordinateurs sont capables de décrypter et « comprendre » des textes scientifiques parmi les plus ardus, mais perdent complètement les pédales lorsqu'on leur soumet un conte de fée basique, qui nécessite, pour être décrypté, de piocher d'abord et avant tout dans des sentiments « humains » et de les traduire en « bonne intelligence », ce qu'un enfant fait « intuitivement ». Le fait même que David finisse par saisir cet aspect des choses est un pas essentiel de son parcours. Vu sous cet angle, l'embarrassant Dr Know devient un jalon d'**A.I**.

UN FILM DE SPIELBERG

Sont-ce ces moments embarrassants qui avaient freiné Kubrick et l'avaient fait se retourner vers Spielberg avant de lui confier la réalisation du projet ? On reste en effet stupéfaits devant la concordance du sujet et l'univers propre à Spielberg. Et pourtant, comme nous le confie Jan Harlan, il s'agit bien là du projet à peine retouché de Kubrick : « *Tous les éléments développés par Stanley sont là. Les dessins de Chris Baker ont été respectés à la lettre, et si Steven a réécrit le script pour être plus à l'aise, il a conservé tous les éléments-clés : la fée bleue, la glace, la journée passée avec la mère, le Teddy-bear, la mèche de cheveux. Il n'y a qu'au niveau de la forme qu'il a fait sien ce projet. Et le plus extraordinaire, c'est qu'il est parvenu à se l'approprier à tel point qu'on ne peut le considérer aujourd'hui que comme un film de Spielberg. Pour le public, ce dernier point ne fera aucun doute. Personnellement, ce qui m'a frappé et ému, c'est d'y voir cohabiter de manière presque palpable le mélange d'optimisme et de pessimisme qui étaient propres à Stanley* ».

Difficile, pourtant, de ne pas voir un signe du destin dans l'affaire Pinocchio, un conte que Spielberg cite avec régularité depuis **Rencontres du 3ème Type**. Difficile de passer outre le rapport de David avec son père absent et sa mère effrayée par les sentiments (**RD3T**, **Empire du soleil**, **E.T.**). Difficile de croire que les dix années durant lesquelles les

Ci-dessus, de gauche à droite : Monica et le substitut artificiel de son enfant disparu : une cohabitation impossible ? / Gigolo Joe et David découvrent New York envahi par les eaux.

Ci-dessous, de gauche à droite : David abandonné par sa mère adoptive. Une des scènes les plus bouleversantes du film / Le voyage initiatique de David sous les bons auspices de Gigolo Joe.

Ci-contre : David et son fidèle Teddy, tour à tour une marionnette de Stan Winston, ou une image de synthèse d'ILM.

À gauche : David et Teddy dans une pose chère à Spielberg, les yeux levés vers les étoiles…

deux artistes ont échangé leurs points de vue n'ont pas, d'une manière ou d'une autre, imprimé un vaste arrière-plan spielbergien dans le projet de Kubrick. Et comment ne pas évoquer ces drôles de « hasards » quand Christiane Kubrick évoque les travaux et attentes de son mari : « *Stanley pensait réaliser* ***The Aryan Papers****, un film sur l'holocauste, et ceci ne s'est pas fait, d'autant que se préparait* ***La Liste de Schindler*** *(réalisé par ?). Stanley était persuadé qu'il ferait d'****Aryan Papers*** *un film insupportable, que personne ne pourrait voir. Quant à* **A.I.***, il lui était impossible de le faire avec les moyens électroniques de l'époque. Ce n'est qu'à partir de Jurassic Park (réalisé par ?) qu'il a vu des images s'approcher de ce qu'il envisageait.* » On a pris l'habitude d'envisager **A.I** comme un film de Spielberg sous influence kubrickienne. À la lumière de la relation entre les deux hommes, il serait peut-être plus juste de reconnaître à quel point Kubrick fut influencé par Spielberg. « *J'ai été d'autant plus émue par* **A.I.** » confie Christiane Kubrick, « *que j'y ai retrouvé la signature des deux hommes, leurs philosophies respectives. Ils se rejoignaient au moins sur ce point : les ordinateurs vont devenir nos enfants, et les gens seront bien forcés de se poser des questions à leur sujet. Quelque part,* **A.I.** *est un pied de nez à l'arrogance de l'humanité, persuadée d'être éternelle et convaincue que l'intelligence ne peut être contenue que dans un corps à base carbonique.* » S'étant donc parfaitement entendus sur l'enjeu profond d'**A.I.**, Kubrick et Spielberg, au-delà de la mort, accordent leur génie respectif à une œuvre foisonnante, déroutante, multiple, qui devra, c'est certain, grandir et prendre sens à chaque nouvelle vision. Pour Jan Harlan, cette conjugaison de talents ne fait pas le moindre doute. « *Ce film me renvoie aux variations autour d'un thème de Mozart qu'a faites Beethoven. La mélodie originelle de Mozart est là, intacte, reconnaissable, et pourtant il ne fait aucun doute, à l'écoute, qu'il s'agit bien d'une pièce de Beethoven. À la croisée des chemins de tels artistes, vous obtenez une incroyable œuvre d'art.* »

Rafik DJOUMI

(Propos de Jan Harlan et Christiane Kubrick recueillis au Festival de Deauville 2001)

A.I. USA. 2001. RÉAL.: STEVEN SPIELBERG. SCÉN.: STEVEN SPIELBERG, IAN WATSON, D'APRÈS LA NOUVELLE DE BRIAN ADLISS. DIR. PHOT.: JANUSZ KAMINSKI. MUS.: JOHN WILLIAMS. DÉC.: RICK CARTER. SPFX.: DENNIS MURREN ET SCOTT FARRAR POUR ILM. MAQ. SPFX.: STAN WINSTON. CONS. PROD.: KATHLEEN KENNEDY, STEVEN SPIELBERG, BONNIE CURTIS, JAN HARLAN, WALTER PARKES POUR WARNER BROS./DREAMWORKS PICTURES. INT.: HALEY JOEL OSMENT, JUDE LAW, FRANCES O'CONNOR, BRENDAN GLEESON, WILLIAM HURT, SAM ROBARDS, JAKE THOMAS... DIST.: WARNER BROS. DUR.: 2 H 26. SORTIE LE 24 OCTOBRE 2001

ENTRETIEN AVEC BONIE CURTIS

PRODUCTRICE ET ASSISTANTE DE STEVEN SPIELBERG

BONNIE CURTIS A BEAU ÊTRE NÉE AU TEXAS, CE PETIT BOUT DE FEMME ULTRA ÉNERGIQUE A TOUT DE CES ANGLAISES PIQUANTES ET AUTORITAIRES QUE L'ON POURRAIT CROISER DANS UNE COMÉDIE DE STEPHEN FREARS. D'AILLEURS, UNE GRANDE GUEULE ET DE L'ÉNERGIE, IL LUI EN A FALLU BEAUCOUP POUR, SITÔT DIPLÔMÉE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ABILENE, MONTER TRAVAILLER À HOLLYWOOD, D'ABORD SUR LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS, PUIS SUR ARACHNOPHOBIE, UNE PRODUCTION AMBLIN QUI VA LUI FAIRE CROISER LA ROUTE DE STEVEN SPIELBERG ET KATHLEEN KENNEDY. DÈS LORS, UNE VÉRITABLE RELATION DE CONFIANCE VA S'INSTALLER ENTRE LE MAÎTRE ET CETTE NOUVELLE VENUE VIVACE ET TRAVAILLEUSE.

Vous avez débuté comme simple assistante de Spielberg, et en six ans, vous devenez l'une de ses productrices principales. Aujourd'hui, vous remplacez même Kathleen Kennedy sur certains de ses projets. Comment avez-vous gagné aussi vite sa confiance ?

Il y a eu tellement de travail durant ces dix dernières années, que moi aussi, j'ai l'impression que tout cela s'est produit très vite. J'ai commencé à ses côtés en 1989, sur **Hook**. Le tournage a duré une éternité, quelque chose comme 150 jours, puis nous avons enchaîné sur **Jurassic Park** et **La Liste de Schindler**. C'est sur ce dernier film que ma relation à lui a vraiment changé. Nous tournions en Pologne, loin de Los Angeles et de toutes ressources auxquelles nous étions habitués. Nous utilisions des téléphones grands comme cette table, faisions un casting réparti sur cinq pays avec 160 rôles parlants, bref, il y avait tellement de travail que je suis sortie de mes fonctions habituelles. Lorsqu'il a vu ce que j'étais capable de gérer, c'est là qu'il a réalisé mes compétences. De retour aux États-Unis, nous nous sommes engagés dans la fondation de DreamWorks. Un an plus tard, j'ai pensé qu'il serait raisonnable de lui parler de ma situation. Il a été extrêmement encourageant, comme il l'est généralement avec les gens. Du coup, sur **Le Monde perdu**, la productrice Kathleen Kennedy, qui suit Spielberg depuis la fin des années soixante-dix, m'a en quelque sorte servi de mentor, et elle continue de me montrer la voie aujourd'hui encore sur **A.I.** Je passe mon temps à l'appeler. Cette année a été très chargée, avec l'enchaînement de **A.I.** et de **Minority Report**. Ce dernier se fait sans Kathleen (qui a pris en charge **Jurassic Park 3** et le prochain film de M. Night Shyamalan, **Signs** - ndr) mais Steven s'assure que je suis encore entourée de personnes rodées. Donc j'ai encore l'impression d'être à l'école, mais je gagne peu à peu plus de confiance et j'ai moins recours à mes mentors. Il est fort probable que nous fassions **Memoirs of a Geisha** dès l'année prochaine, et je pense que je serais définitivement prête d'ici là. Mais tout ceci, outre le travail, est avant tout une question de relation personnelle, de dynamique. Si ça ne marche pas, rien ne peut marcher. J'avais vingt-quatre ans lorsque j'ai commencé à travailler pour lui. J'en ai aujourd'hui trente-cinq, et je peux dire qu'au niveau du métier, il a vraiment été mon papa.

Etant donné la très longue gestation d'A.I., quand vous êtes-vous penchée dessus ?

Il y a plusieurs projets qui, dans la carrière de Steven, ont connu de longues gestations pour des motifs différents, comme la **Liste de Schindler** par exemple. Il a l'habitude de travailler avec l'esprit à cheval sur différentes idées. Pour ma part, j'ai vraiment commencé à travailler sur **A.I.** peu après la mort de Stanley Kubrick. Steven y était déjà engagé depuis six ou sept ans, dès le moment où Stanley lui avait présenté le projet et lui avait proposé de le réaliser. Mais pendant longtemps, Steven s'était refusé à cette tâche. Après la mort de Stanley, c'est sa famille qui a appelé Spielberg pour renouveler la demande, lui faisant comprendre que s'il ne réalisait pas ce film, il ne se ferait tout simplement pas. L'aval de la famille a beaucoup aidé Spielberg à s'engager dans le projet. Et dès ce jour, dès cet appel, nous avons délaissé tous les projets sur lesquels nous nous trouvions pour nous concentrer exclusivement sur **A.I.** Spielberg m'a expliqué qu'il se sentait le devoir, par rapport à Stanley, d'écrire le script du film qu'il réaliserait, ce qu'il n'avait pas fait depuis **Rencontres du 3ème type** (et **Poltergeist** ! ndr). Il l'a écrit en un temps record de trois mois. Nous avions hérité d'environ six cents planches de design et story-boards sur lesquels Stanley avait travaillé (avec Chris Baker), seize années de recherche et trois traitements écrits par diverses plumes. Notre premier souci fut, à l'observation de ces documents, de tenter de deviner le film que Kubrick avait en tête. Le fait que Stanley ait un jour demandé à Spielberg d'aborder la réalisation a permis à Steven de se décomplexer par rapport au fait qu'il s'agirait, dès lors, d'un film de Spielberg avant tout. Nous avons tourné sur soixante-quinze jours et avons quelque peu plaisanté à ce sujet puisque Steven tentait d'imiter les méthodes de Kubrick : travailler et développer le projet dans le secret, fermer presque hermétiquement le plateau à la presse. Mais il a tourné le film en deux mois au lieu de deux ans (rires). Sur le plateau, j'étais très étonnée de le voir aussi impliqué émotionnellement, calme, attentif et délicat avec ce projet, comme un père protégeant son enfant. C'était un Spielberg très différent de celui, déterminé, que j'avais vu à l'œuvre sur les plateaux de **La Liste de Schindler** et **Il faut sauver le soldat Ryan**. Il voulait vraiment être digne de Kubrick, et il portait une attention toute particulière aux petits détails. Personnellement, je crois qu'il a réussi cela. J'adore le film. Je l'ai vu six fois, et chaque vision a été une nouvelle expérience. Je ne crois sincèrement pas qu'il s'agisse d'un film traditionnel. Il est impossible de le disséquer et de deviner l'apport de Kubrick par rapport à celui de Spielberg. Ils ont tous les deux tellement échangé de points de vue à ce sujet qu'au fil du temps, le film s'est imprégné de leurs personnalités respectives avant même d'être tourné. Je n'ai pas reconnu le style de Steven sur le premier acte, et quand je dis cela, je parle comme une fille s'exprimant au sujet de son père. Je me demandais vraiment : « Mais qui a réalisé ce film ? ».

Partage-t-il ses pensées, ses doutes avec vous ?

Ça dépend. Je sais que je partage beaucoup de mes pensées profondes avec lui (rires) car il est un excellent conseiller, et il m'a donné au moins deux fois de ces conseils qui vous changent une vie. Mais je dois me comporter comme une productrice, et en règle générale, un producteur ou une productrice fait usage de psychologie vis-à-vis de l'équipe entière. Il vous faut diriger ces gens en vous assurant en même temps qu'ils sont satisfaits, et si ça n'est pas le cas, vous armer de patience, les faire s'asseoir et les écouter respectueusement tout en leur prodiguant des conseils. Or, Steven est réellement le maître de ses plateaux. Il est la dernière personne qu'un producteur aurait à prendre en charge. Il sait ce qu'il veut, il est concentré et plein de self-control. Dans ce sens, je le considère vraiment comme le producteur, au sens propre, de ses films. Il n'est pas systématiquement crédité en tant que tel sur ses films, mais il remplit chaque fois ce rôle. Et le fait est qu'il est un excellent réalisateur parce qu'il est aussi un excellent producteur. Vous n'avez pas à vous soucier de votre budget ; il s'en soucie pour vous. Vous n'avez qu'à l'informer, lui dire : « D'après mes recherches, ceci va nous coûter X dollars. » Il n'aura pas l'attitude d'enfant gâté qu'ont certains réalisateurs qui s'exclament : « Je le ferai quand même, na ! Et je tournerai quinze jours de plus ! ». Non, ça, ce n'est pas Steven. Il est conscient des problèmes, et prend ses responsabilités en fonction, mais ça, c'est parce qu'il a une bonne maman.

À quel moment avez-vous le plus souffert. Le tournage ? La post-production ?

La post-production a été un vent d'air frais pour moi parce que je devais enchaîner sur **Minority Report** et Kathleen Kennedy a donc pris en charge la lourde post-production d'**A.I.** Steven et moi étions sur le plateau avec Tom Cruise, et Kathleen nous y rejoignait régulièrement pour nous montrer les plans finalisés. Elle a abattu une sacrée masse de travail. En ce qui me concerne, la partie la plus difficile a probablement été la production, car la préproduction a été en l'occurrence plus enrichissante qu'autre chose. Mais la production est d'ordinaire la partie où je me sens le plus à l'aise, même si vous faites le grand écart entre vos onze-douze heures de boulot minimum par jour, et vos affaires à la maison, la famille, les enfants, le chien, etc (rires). Mais ce film était à ce point chargé d'émotion, renvoyait à tellement de choses, que ça en devenait soudain moins aisé. De plus, nous étions en situation d'interprétation, car nous avions bien un script, mais nous imaginions les intentions d'une personne qui n'était plus là, ce qui occasionnait évidemment de longs coups de fil à des heures impossibles, à chercher ce que signifiait tel ou tel détail. Mais au final, il n'y avait pas vingt interprétations possibles. Il n'y avait qu'une seule solution, et à ce titre, Steven était bien le maître du château. Et comme le faisaient les collaborateurs de Kubrick autrefois, nous devions nous en remettre à lui pour chaque question. Et il y en avait des centaines. Sur un film comme **Jurassic Park**, par exemple, vous pouvez vous permettre d'accélérer les choses en imaginant que Steven l'aurait décidé de cette manière. Il se peut qu'une fois mis devant le fait accompli, il amène quelques modifications, mais elles sont rarement drastiques, étant donné l'ampleur et la complexité du projet. Sur **A.I.**, c'était lui dans chaque coin d'écran, de la couleur de la table à la forme de la lampe de chevet tout au fond du cadre. Du vrai Kubrick, quoi ! Mais avec tant de questions en suspens, tant de gens qu'il nous fallait tenir au courant, que nous ne dormions pas beaucoup. J'ai fait tant de mémos pour ce film ! Ooooh, ces mémos ! Et en plus il me fallait les rédiger en donnant le strict minimum d'informations tant nous avions peur qu'ils ne finissent sur Internet. La parano totale ! Un de nos inventaires s'est retrouvé sur le net. Dès ce jour, nous avons alors entrepris d'en créer des faux, alors que le nôtre, le vrai, restait vague, et que plusieurs départements ne pouvaient donc pas travailler dessus, et nous rappelaient pour la circonstance. Épuisant.

Vous deviez donc même assurer la sécurité du plateau ?

Oui. Notre plus grande préoccupation à ce niveau était la scène du carnaval de la Flesh Fair, car il y avait beaucoup de figurants, et qu'aujourd'hui, certains disposent d'appareils photos qui passent au détecteur de métaux. Nous avons donc déguisé nos dix gardes en figurants, et je vous assure qu'il y a eu des nuits où ils saisissaient une centaine d'appareils photos. La seule personne qui a rapporté la séquence sur le net n'avait pas la moindre idée de ce qu'il s'y passait vraiment, à part qu'on y détruisait des robots. Rien que d'y penser, je suis fatiguée.

Propos recueillis à Deauville par Rafik DJOUMI

ROBOTS pour être vrai

LE FAUX ROBOT CINÉMATOGRAPHIQUE PROPOSE UN PARADOXE INTÉRESSANT : IL DOIT À LA FOIS CAMOUFLER LA TECHNOLOGIE QUI LUI DONNE VIE (ACTEUR DANS UN COSTUME, CÂBLES ET APPAREILS RUDIMENTAIRES), TOUT EN EXHIBANT DES MÉCANISMES CONVAINCANTS, MAIS PUREMENT DÉCORATIFS. UNE GAGEURE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE QU'ONT DÛ AFFRONTER LES ARTISANS DES SPFX DURANT PRÈS D'UN SIÈCLE DE ROBOTIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE. REVUE DE LEURS RÉUSSITES ET DE QUELQUES-UNS DE LEURS ÉCHECS.

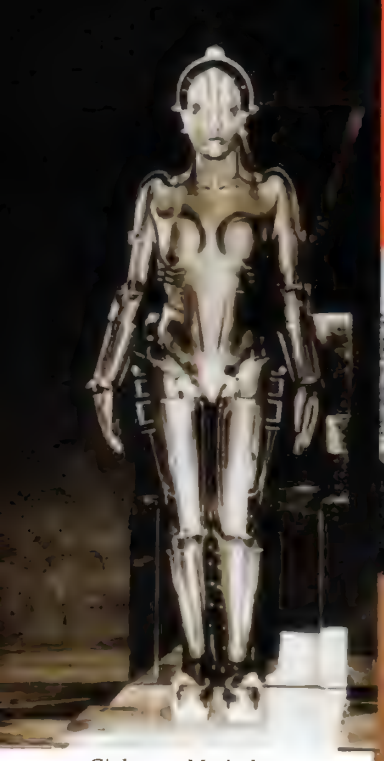
Le premier robot à avoir marqué l'histoire du cinéma fut incarné en 1927 par Brigette Helm, interprète du double mécanique de Maria, Futura, dans **Metropolis** de Fritz Lang. Responsable de ce costume, Walter Schultze Mittendorf se souvient du coup du sort qui lui permit de donner une forme aussi convaincante à l'androïde sexy : « *Un ouvrier qui construisait les miniatures des décors nous a apporté une aide décisive bien malgré lui. De passage dans son atelier, j'ai repéré sur un établi une petite boîte avec une inscription : « Bois plastique, échantillon gratuit » L'ouvrier n'avait aucune utilité de ce matériau, et était bien content de s'en débarrasser. Nous venions de trouver notre matériau idéal pour Maria* ». Le bois plastique est un matériau malléable qui durcit très rapidement exposé à l'air libre. Autant dire qu'il s'agit là d'une authentique révolution pour les effets spéciaux des années vingt. Ne reste plus alors qu'à mouler le corps de Brigette Helm en plâtre, puis à aplatir sur cette empreinte le bois plastique à l'aide d'un rouleau à pâtisserie. L'armure ainsi obtenue est alors polie, puis découpée suivant les articulations du corps humain. Résultat : un robot convaincant, même quatre-vingt ans après la sortie du film et qui sème loin derrière lui ses patauds confrères des serials qui suivront (les ***Flash Gordon*** et autres ***Buck Rodgers*** interprétés par Buster Crabbe notamment).

KLAATU BARADA NIKTO !

Pour trouver un robot qui puisse se mesurer à la créature de **Metropolis**, il faudra attendre 1951, date de l'arrivée sur notre planète d'un androïde répondant au doux nom de Gnut dans **Le Jour où la Terre s'arrêta**. Craignant que « Gnut » ne sonne ridiculement dans la bouche des acteurs (essayez un peu pour voir), le réalisateur Robert Wise opte pour un sobriquet plus sobre, et tout aussi exotique, Gort : « *Nous avons su dès le départ que nous aurions besoin d'un acteur dans un costume* » se souvient le metteur en scène. « *Seulement à cette époque nous n'avions pas encore tous ces basketteurs qui dépassent allégrement les deux mètres de haut. Nous avons alors commencé à faire des castings, sans trouver la perle rare. Jusqu'à ce qu'une de mes assistantes se souvienne que le Grauman's Chinese Theater avait un portier de 2,10 mètres du nom de Lock Martins* ». Les designers imaginent que la créature est constituée de « métal fluide », au grand désespoir du spécialiste des effets spéciaux Addison Hehr : effectivement, aucun joint ne doit être visible sur le costume en

À gauche : La divine Maria (Brigette Helm) de ***Metropolis****.*

À droite : L'extraterrestre Klaatu (Michael Rennie) et son robot Gort vous saluent bien dans ***Le Jour où la terre s'arrêta****.*



Ci-dessus : Maria dans toute sa splendeur…

Ci-dessus : Le robot poilu de ***Robot Monster.***

Ci-dessous : Freeman Lowell (Bruce Dern) prend un bain devant les Drones de ***Silent Running***

ROBBY BOURRÉ !

Sans doute éreinté par la difficile manipulation de Robby, son interprète, Eddie Fisher dut laisser sa place après avoir causé une mini catastrophe sur le tournage de **Planète interdite**. Après un repas trop arrosé au Martini, Fisher s'écroula en tournant une scène dans le costume. C'est le technicien Frankie Darrow (ci-dessus, dans les jambes de Robby) qui prit sa place pour les jours de tournage restant.

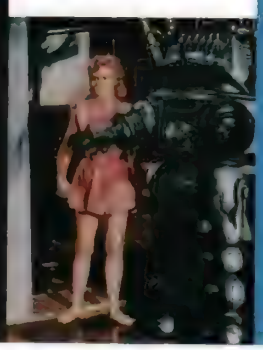
LOCK MARTIN, UN MR MONSTRE FRAGILE

Marié aux rôles de monstre, Martin (photo ci-dessus) incarnera après « Gort, ou la Jour où la Terre s'arrêta » un des Martiens de **L'Invasion vient de Mars** et même un humain de taille normale, face à **L'Homme qui retrécit** sous une autre coupe du tissu de Jack Arnold. Pourtant, l'acteur géant était d'une constitution physique fragile. Il ne pouvait porter le costume de Gort plus d'une demi-heure d'affilée (on construisit alors un mannequin rigide mais sujet aux évanouissements) et ne parvint jamais à porter l'acteur Pat Neal.

Ci-dessus : Yul Brynner robotisé dans ***Mondwest***

A gauche : le mannequin en résine qui remplaça Martin dans les plans fixes de Gort

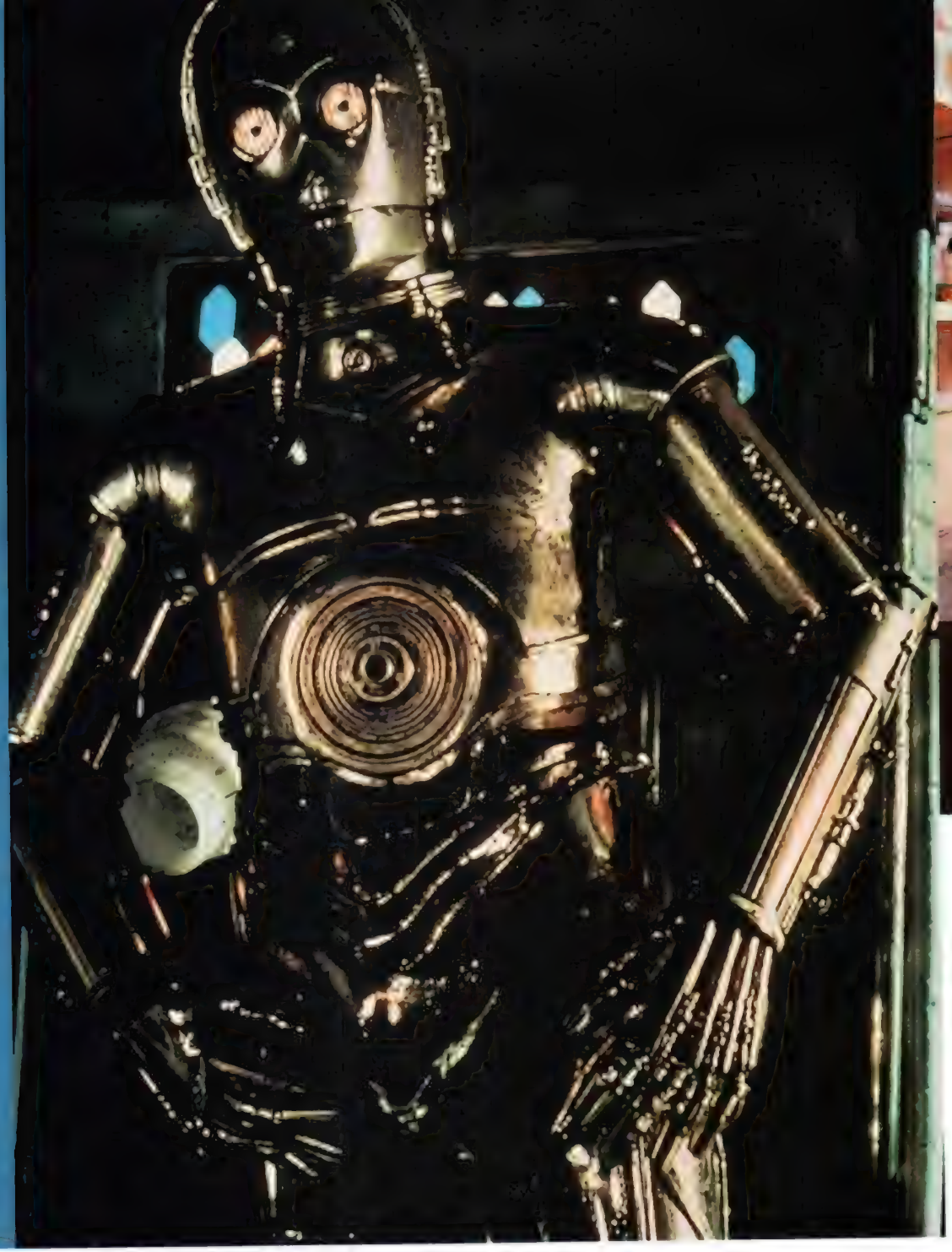
A droite : Le prédateur d'acier de ***Saturn 3.***



caoutchouc mousse de Gort. Pour parvenir à ce résultat, son équipe moule le corps de Martin, découpe en plusieurs morceaux la réplique du géant (jambes, bras, pieds, torse, etc.), coulent sur ces sections du latex, et collent entre elles les différentes pièces ainsi obtenues. Suivant l'angle de prise de vue, Martin portera une combinaison dont les joints (une série de lacets qui ferment le costume comme un corset) sont sur sa face avant ou arrière. Un casque en métal, percé de trous sous les deux « oreilles » et la visière pour permettre à l'acteur de respirer, parachève l'apparence aussi épurée que puissante de Gort. À l'instar de Maria, Gort traumatisera nombre de constructeur de robots. Trois ans plus tard, les envahisseurs des **Soucoupes volantes attaquent** lui devront ainsi beaucoup. Pendant ce temps, du côté du bis, les bricoleurs fous délirent pas mal. Citons l'inénarrable créature du non moins inénarrable **Robot Monster**: un corps de gorille et deux petites antennes plantées sur un casque de scaphandrier prouvent que le ridicule ne tue pas. Reste que de temps en temps, une curiosité parvient à surnager. On se doit ainsi de saluer le robot de **Gog** qui, en 1954, ose s'éloigner de la forme humanoïde alors de rigueur. Gog ressemble en effet à une créature arachnide posée sur un char miniature. Créée par Harry Edmond, qui s'était déjà chargé des SPFX mécaniques de **King Kong** et de sa puérile séquelle, **Son of Kong**, Gog est une exception intéressante dans la robotique des années cinquante.

LE ROBOT QUI VALAIT UN MILLION DE DOLLARS

En 1956, la MGM met en branle une énorme production destinée à lancer une fois pour toute la popularité de la SF cinématographique. **Planète interdite** coûte en effet la peau des fesses à la firme, un budget conséquent que gobe en grande partie LA star du film : Robby le robot. Le cachet de la vedette d'acier varie suivant les sources. Certains estiment son coût à 125 000 dollars, tandis qu'Anne Francis, seule interprète féminine de cette transposition spatiale de *La Tempête*, parle dans son autobiographie d'un million tout rond de billets verts. Le directeur artistique Robert Kinoshita (qui imaginera par la suite le look des robots de la série ***Perdu dans l'espace***) se chargea de donner une apparence convaincante au robot domestique. L'artiste révélera par la suite qu'il s'inspira du producteur Nicholas Nayfack pour Robby, empruntant à son patron son air avenant, ses courtes jambes, son crâne dégarni et un certain embonpoint ! Une fois l'aspect du robot défini, Arnold « Buddy » Gillepsie, superviseur des effets spéciaux du film (et quasiment co-réalisateur), rentre en scène. Il fait acheter par la MGM une



Ci-dessus, de bas en haut : Richard Edlund au travail sur un robot de ***L'Empire contre-attaque*** */ Gros plan sur un des robots miniatures d'Armando Valcauda pour* ***Star Crash*** *de Lewis Coates.*

À gauche : Z6PO (Anthony Daniels), digne descendant de Maria.

machine à modeler du plastique thermoformé pour bâtir le corps du robot, tandis que de petits mécanismes électriques, majoritairement construits en aluminium, ornent la tête translucide et le torse de la créature. L'interprète chargé de bouger le costume d'une bonne cinquantaine de kilos de Robby verra à travers la grille d'aération située sur le haut du torse de la créature. Aussitôt sorti sur les écrans, Robby devient instantanément une icône de la SF, et est régulièrement employé pour divers films et séries télé. On le voit dans **The Invisible Boy** en 1957, mais aussi dans les séries ***Perdus dans l'espace***, ***La Famille Addams***, ***La Quatrième dimension***, et même dans un épisode de ***Columbo***. Et tout ça, sans compter ses divers caméos dans plusieurs films tels que le **Gremlins** de Joe Dante.

DRÔLES DE DRONES

Pour trouver un robot qui possède une longévité équivalente à celle de Robby, il faut au moins traverser l'Atlantique, et ne pas hésiter à se frotter aux irascibles Daleks, poubelles roulantes et accessoirement Némésis du brave Dr Who dans la série et les films qui lui sont dédiés (comme **Dr Who contre les Daleks** réalisé en 1965 par Gordon Fleming). Ces robots d'un autre monde, créés par Ted Samuels, sont cependant aussi manches que d'un intérêt technique limité. Sautons donc quelques années pour arriver dans les seventies, une décennie qui foisonne de robots en tous genres comme les drones de **Silent Running** (1972). Ce trio constitue la seule compagnie du spationaute Freeman Lowell (Bruce Dern) dans cette fable écolo réalisée par Douglas Trumbull, qui vient alors de co-superviser les effets spéciaux de **2001, l'odyssée de l'espace**. Ce sont James Dow, Paul Kraus (qui travaillera plus tard à ILM) et Don Trumbull, fils de Doug, qui ont l'idée d'employer des acteurs amputés des jambes pour incarner les petits robots. Steve Brown, Mark Persons et Cheryl Sparks enfilent donc les défroques en plastique des Drones, et déambulent sur leurs mains.

Plus rutilant, Box, le robot final de **L'Âge de cristal** (1977), construit par L.B. Abbott (**La Planète des singes**, l'original), est d'une allure assez douteuse avec de gros bras en tuyaux de poêle. **Mondwest** (1973) s'en tire par contre avec les honneurs dans une scène qui dévoile les rouages de l'androïde tueur incarné par Yul Bruner (en réalité, une simple fausse tête construite en mousse de latex par Charles Schulties). Plus sobre, le double électronique de Catherine Ross dans **Stepford Wives** (1975) ne bénéficie que de lentilles de contact noires (elle est censée ne pas encore avoir d'yeux) et d'une fausse paire de seins en mousse de latex créée et posée par ce vieux

R2D2 AU BOUT DU FIL

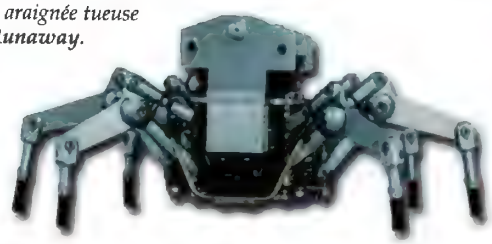
Pour certains plans de **Star Wars**, R2D2 était radiocommandé. Mais le récalcitrant automate refusait la plupart du temps de fonctionner, en particulier lorsque le sable tunisien s'immisçait dans les délicates entrailles mécaniques du personnage. Si bien que les techniciens, exaspérés, se résignèrent à l'attacher à un câble qu'ils tiraient hors champ pour le déplacer. Une technique primitive, qui a néanmoins fait ses preuves sur les trois volets de la trilogie.

filou de Dick Smith (**L'Exorciste**). Le maquilleur se dira d'ailleurs fort troublé de voir l'actrice très à l'aise avec ce supplément de poitrine sur le torse…

Z6PO, R2D2 ET LES AUTRES

En 1977, **La Guerre des étoiles** compile à peu près toutes les techniques existantes pour créer des robots. On y croise en vrac des descendants des Daleks, de Gog, de Robby, des Drones mais aussi de Maria. Z6PO, le robot doré, se présente en effet comme le pendant masculin de la gracile créature de **Metropolis**. C'est John Stears (plein de **James Bond** à son actif) qui construisit le costume pour le mime Anthony Daniels, d'après des dessins de Ralph McQuarrie. La défroque martyrisa le pauvre acteur, qui sua abondamment lors du tournage en Tunisie, tombant à l'occasion dans les pommes, tandis que les bords des différentes pièces lui entaillaient la peau. Dans le corps métallique de son comparse R2D2, conçu par Tony Dyson, c'est le nain Kenny Bakers qui souffrait en silence.
Copie du Hit de Lucas, mais aussi du **Barbarella** de Roger Vadim, le touchant **Star Crash** de Lewis Coates (alias Luigi Cozzi) aura au moins le mérite de créer des robots qui lui sont propres. En l'occurrence, il s'agira de marionnettes animées image par image par le bricoleur transalpin Armando Valcauda. Une technique que réutilisera quatre ans plus tard le duo pour les rigolos robots

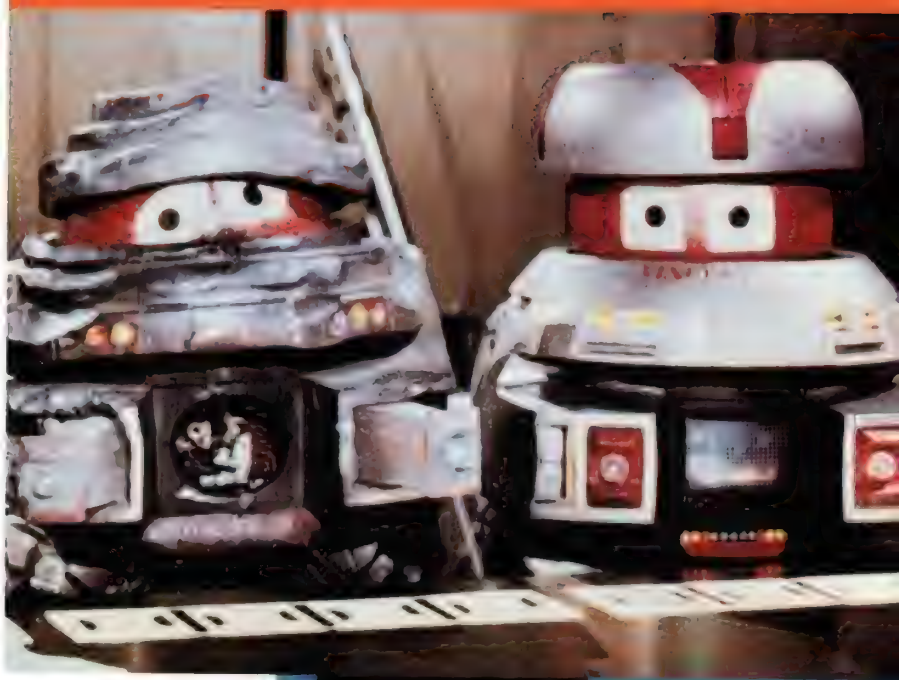
Une araignée tueuse de ***Runaway****.*



mythologiques d'Hercules. Un an après le « choc des étoiles » de Cozzi, c'est au tour de Colin Chilvers, tout auréolé de l'Oscar obtenu sur le **Superman** de Richard Donner, de construire pour **Saturn 3** un robot entièrement mécanique. Inspiré des dessins de Leonardo Da Vinci, la bestiole d'acier tombera régulièrement en panne et aura sa part de responsabilité sur le climat tendu règnant sur le plateau. Le pieu **Trou noir** proposera la même année des robots incarnés soit par des acteurs costumés (les gardes du vaisseau spatial du film), soit par des marionnettes, comme les trois robots vedettes, V.I.N.C.E.N.T, B.O.B et Maximillian (l'écarlate factotum du commandant Hans Reinhardt). Robert T. McCall croque les deux gentils robots (« *Je voulais qu'ils ressemblent à des oiseaux-mouches* » déclare-t-il) et George Mc Guinnis les construit. Parmi son équipe, un jeune homme ne tardera pas à s'imposer dans le monde de la robotique cinématographique: Eric Allard (on en reparle, c'est promis).

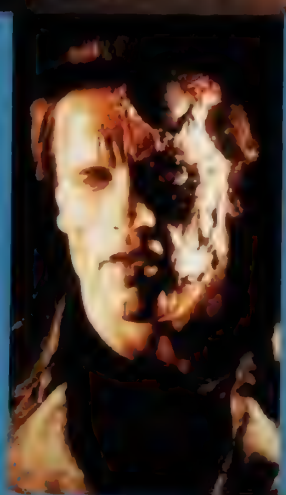
LA CHAIR ET L'ACIER

En 1984, John Thomas (les effets spéciaux physiques de **La Mouche 2** et des **Survivants**) donne vie à des robots parfois kitsch (la femme de ménage synthétique de Tom Selleck), parfois fort réussis (les araignées tueuses) pour **Runaway, l'évadé du futur**. Ces SPFX souvent convaincants seront pourtant éclipsés par la sortie, la même année, de **Terminator** de James Cameron. Sur les conseils de Dick Smith, James Cameron engage Stan Winston, alors à peine remis de sa créature canine construite pour **The Thing**. Côté design, Winston et ses assistants n'ont pas à se fouler: Cameron leur fournit des dessins et des plans précis de ce qu'il désire voir à l'écran. Le maquilleur se charge alors de construire un robot grandeur nature manipulé par câble, tandis que Doug Beswick (**Evil Dead 2**) et Peter Kleinov (**Evil Dead 3**) animeront image par image une réplique miniature du Terminator pour les plans où le robot est en mouvement et vu en



DEUX TROUS NOIRS POUR LES YEUX

Georges McGuinnis, créateur des robots du **Trou noir** vous parle: « *Pour V.I.N.C.E.N.T et B.O.B, les producteurs de Disney voulaient des yeux animés. Je leur ai alors proposé d'utiliser des matrices de Ferrari-Packard. Vous pouvez en voir dans les tableaux d'affichage alpha-numériques: ce sont de petits disques qui papillonnent quand on les ferme. On peut créer toute forme de regard avec ce genre de disque. Mais ils ont eu des problèmes à les animer lors du tournage, et comme les comédiens en avaient assez d'attendre que les marionnettes daignent fonctionner, ils ont opté pour de simples points noirs, ce qui a désespéré tous les techniciens qui avaient travaillé sur les robots* ».
Vous pouvez admirer, ci-dessus, des dessins conceptuels pour ces deux robots.



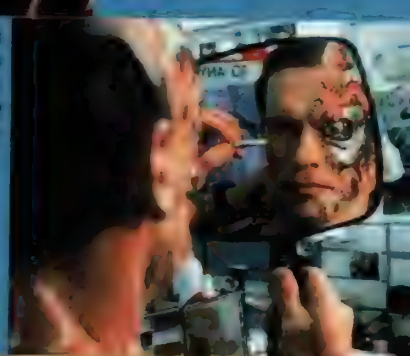
Ci-dessus: V.I.N.C.E.N.T et B.O.B, les deux robots mièvres du ***Trou noir****.*

À gauche: Arnold recouvert de prothèses en mousse de latex pour ***Terminator****.*

À droite: Le T-800 de ***Terminator*** *dans toute sa splendeur. Une superbe marionnette signée Stan Winston, construite d'après des dessins de James Cameron.*

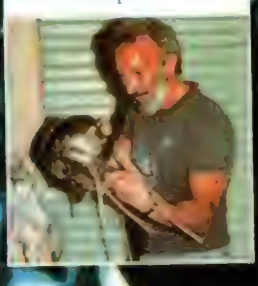
À droite: Arnold entre les mains expertes du maquilleur Jeff Dawn pour ***Terminator 2****.*

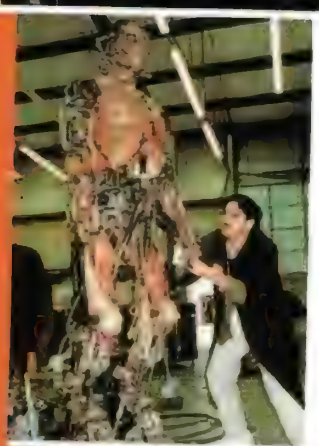
Ci-dessous: Copie transalpine de la fameuse séquence de réparation de ***Terminator*** *dans* ***Atomic Cyborg****.*



UN BOUT D'ALUMINIUM

Pour un plan de retake qui voit l'œil du Terminator s'éteindre sous une énorme presse d'acier, Stan Winston (photo ci-dessous, au travail sur la tête d'un T-800) et James Cameron se contentèrent d'une petite lampe rouge reliée à un potentiomètre, d'un morceau de papier aluminium et d'un peu de fumée de cigarette. La méthode D dans toute sa splendeur!

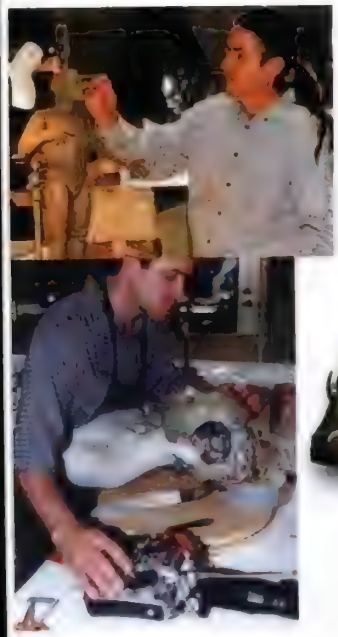




Ci-dessus: Une des victimes du Virus dans le film éponyme de John Bruno.

À gauche: Steve Johnson apporte la dernière touche à une créature « Telemetric » de ***Virus.***

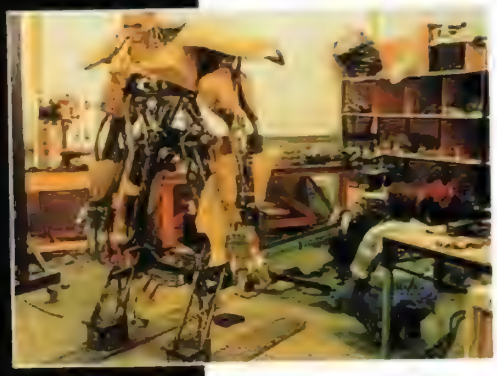
Ci-dessous, de haut en bas: Un des robots construits par le Jim Henson Creature Shop pour ***Perdus dans l'espace*** */ Le robot d'Eric Allard dans* ***Appelez-moi Johnny 5*** *de John Badham.*



Ci-dessus, de haut en bas: Le sculpteur Jim Kagel peaufine l'une des études du costume de ***L'Homme bicentenaire*** */ Le responsable du département animatronique du Studio XFX de Steve Johnson, Lennis Mc Donald, contrôle les mécanismes faciaux du costume porté par Robin Williams. Le résultat en haut à droite.*

Ci-contre: L'ABC Robot de ***Judge Dredd*** *martyrise le Judge Ashley (Diane Lane).*

Ci-dessous: L'ABC Robot en cours de fabrication dans l'atelier de Joss Williams.



pieds. Quant aux scènes où l'enveloppe charnelle du Terminator révèle ses entrailles métalliques, l'équipe opte soit pour une fausse tête d'Arnold animée à la main, soit pour le boldy-builder maquillé grâce à des prothèses en mousse de latex. Enfin, dans une séquence anthologique de réparation, Winston moule le bras d'Arnold et y glisse la main fluette d'un pianiste qui animera les doigts du robot. Un effet aussi simple qu'inédit, que n'hésitera pas à pomper Sergio Stivaletti (**Dellamorte Dellamore**) dans **Atomic Cyborg** de Sergio Martino (caché, le coquin, derrière le pseudo autrement plus anglo-saxon de Martin Dollman). Winston reviendra à la robotique dans **Frankenstein 2000** (1986) de Jean-Claud Lord, où il imagine un costume très daté de cyborg, et dans **Aliens** (1986), où il transforme Lance Henriksen en androïde. Si vous voulez d'ailleurs savoir comment Henriksen fut coupé en deux par le maquilleur, un long discours est inutile. Reportez-vous simplement au film à la durée 2h 28min et 55 s (pour la version longue uniquement). Attention au choc! Enfin, Winston réemploiera, grosso modo, des techniques similaires pour **Terminator 2** en 1992, ainsi que dans le show *Terminator 2 3-D* en 1996.

ALLARD, ROI DES ROBOTS

Nous vous avions annoncé que nous reparlerions d'Eric Allard (mais si, **Le Trou noir**...). Chose promise, chose due: nous sommes en 1986 et pour son conte pacifiste crétin, John Badham charge Allard de construire le Johnny 5 de **Short Circuit**. Pour la première fois dans sa carrière, Allard et les membres de sa toute nouvelle société, All Effects Company, mettent au point une technique intitulée « Telemetric ». Développement d'un concept imaginé par Rick Baker du temps où il fut attaché à **E.T.**, les créatures « Telemetric » sont animées par un technicien portant un exosquelette: tous les mouvements que ce dernier effectue, sont transmis à la créature. Si la « Telemetric » demande de longs mois de préparation, en revanche elle garantit de larges économies de temps et de personnel une fois sur le plateau. Eric Allard ripostera les années suivantes avec la séquelle de **Short Circuit**, **Appelez-moi Johnny 5**, le Michael Jackson robotisé de **Moonwalker** (1989), un cyborg travelo de **FX2, effets très spéciaux** (1991) et les enseignants high-tech de **Class 1999** (1990) de Mark Lester. Pour ces derniers, Allard s'associera avec le maquilleur Rick Straton (un assistant de Stan Winston) qui recouvrira les squelettes métalliques de lambeaux de chair en latex. Une collaboration qu'Allard poursuivra avec Steve Johnson (**La Mutante**) sur **Virus** (1999) de John Bruno. En 1995,

La mode automne-hiver de ***Judge Dredd*** *: un épais maquillage en mousse de latex, fibre de verre et aluminium (pour le casque) qu'endura l'acteur Chris Adamson.*

l'ABC Robot de **Judge Dredd**, inspiré par les machines de guerre Hammerstein du comics, réutilisera en partie la « Telemetric » d'Allard pour les mouvements généraux de la créature, tandis que les yeux, la bouche ou les doigts seront radiocommandés. C'est Joss Williams (**Sleepy Hollow**), déjà responsable des armes et des véhicules du film, qui se chargera de construire en cinq mois ce robot mécanique. Un robot entièrement radiocommandé cette fois, c'est celui de **Perdus dans l'espace** (1998) de Stephen Hopkins. Le Jim Henson Creature Shop y applique son système d'animation, le « Henson Performance Control System », descendant illégitime du « Telemetric » d'Allard, croisé avec une forme plus traditionnelle de marionnetterie.

50 % LATEX, 50 % URÉTHANE, 100 % BOTTIN

En 1987, l'incroyable Rob Bottin lance un grand coup de pied dans la fourmilière des faux robots, en créant le personnage titre de **RoboCop**. Dix mois seront nécessaires à Rob et à ses ouailles pour créer le costume que portera Peter Weller. Tandis que Bottin décide de créer sa propre version d'Iron Man, un Paul Verhoeven très exigeant, pousse les artistes à bout de nerf en refusant quasi systématiquement leurs concepts. À tel point que Bottin manque de lâcher l'affaire en pleine pré-production. Au final, RoboCop sera constitué d'un costume en mousse de latex noire, recouvert de divers éléments rigides en polyuréthane peint couleur acier. La touche finale de réalisme, c'est le mime Moni Yakim qui l'apporte en entraînant Peter Weller à bouger comme le ferait un robot. Lorsque, plus de dix ans après, Steve Johnson transformera Robin Williams en **Homme bicentenaire**, il optera pour des techniques similaires. Mais le costume porté par Williams sera composé de plastique thermoformé, placé sur une structure en fibre de verre. De plus, contrairement à son illustre prédécesseur, Johnston refuse que son robot, qu'il qualifie d'i-Mac géant, comporte une quelconque pièce flexible. Puzzle ultra complexe, le costume de **L'Homme bicentenaire** est composé d'une multitude de pièces rigides, qui s'emboîtent les unes dans les autres. Ainsi, une main est constituée d'une centaine de morceaux différents, qu'il fallut sculpter, mouler, peindre, ajuster, etc. Au final, plus de cent soixante personnes, travaillant 24 heures sur 24, se relayeront pour mener à bien cette tâche de titan. À l'inverse, le Mean Machine de **Judge Dredd** n'est constitué que de matériaux souples (la mousse de latex), excepté pour un avant-bras en fibre de verre. Pour l'occasion, l'un des auteurs de la BD, Chris Halls, est chargé de porter à l'écran sa création avec l'aide du maquilleur Nick Dudman (**Batman, La Menace fantôme**). C'est le squelettique Chris Adamson qui portera le lourd maquillage de Mean Machine. Le malheureux sera forcé au jeûne durant le tournage pour ne pas abîmer le maquillage.

Ci-dessus : L'armure gris-bleu du flic d'acier (Peter Weller) dans **RoboCop 2**

Ci-contre, de gauche à droite : Le défunt Dave Allen anime l'un des robots géants de **Robojox** *! Le résultat à l'écran.*

LE CALVAIRE DE ROBOCOP

Vous voulez vous fâcher avec Peter Weller ? Parlez-lui du costume de RoboCop. Non seulement huit heures étaient nécessaires à sa pose, mais l'acteur mourrait de chaud à l'intérieur, perdant jusqu'à trois kilos par jour dans ce sauna ambulant (on le voit souffrir dans la photo ci-dessus). Enfin, le costume restait d'une souplesse très limitée : RoboCop peinait à monter un escalier, et ne pouvait ni rentrer ni sortir d'une voiture en un seul temps. Et encore, Weller avait échappé au pire, Bottin ayant découvert pendant ses longues recherches un nouvel uréthane, à la texture très convaincante. Mais le casque sentant très fort le vomi de bébé, il fut écarté au profit de la classique fibre de verre.

Ci-dessus, de haut en bas : Stephan Dupuis maquille Peter Weller puis Robert Burke dans **RoboCop 1**, **2** *et* **3**.

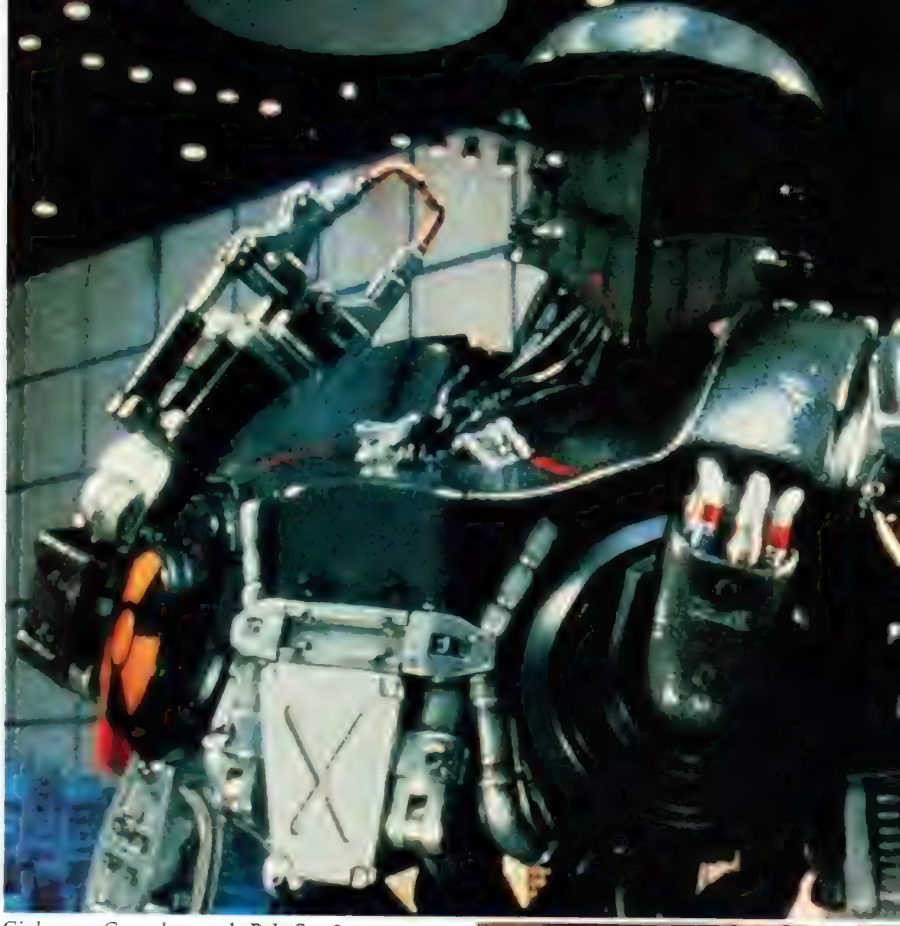
MINI ROBOTS POUR MÉGAS EFFETS

Une autre star métallique de **RoboCop** fera appel à des techniques très différentes d'effets spéciaux : le robot ED 209, créé par Craig Hayes, et animé image par image par Phil Tippett sur cinquante-cinq plans réalisés en cinq mois. Devant ces délais serrés, un budget étriqué, et face à la volonté de Verhoeven de conserver une caméra très mobile dans les plans truqués, Tippett renouera avec les classiques écrans de rétro-projection pour incruster sa marionnette au milieu des acteurs. Pour **RoboCop 2** (1990), il réussira même à boucler, en seulement dix mois, cent soixante plans truqués où figure Cain ressuscité en énorme machine de guerre. Un robot autrement plus complexe qu'ED 209, puisque le squelette interne du nouvel ennemi du flic d'acier est composé de 700 pièces métalliques ! Fait curieux : cette créature ressemble à certains croquis qu'avaient effectués Rob Bottin et son équipe pour **RoboCop**. Les techniques de Tippett seront aussi adoptées par l'animateur Dave Allen sur **Robojox** (1990) ou **Robo Wars** (1993), deux productions Charles Band ; par les frères Chiodo (**Killer Clowns From Outer Space**) pour les mortels et minuscules Screamers de **Planète hurlante** (1995) de Christian Duguay ; ainsi que sur **Miracle sur la 8ème rue** (1987). Pour ce dernier film, c'est l'animateur d'ILM, et ancien assistant de Tippett, Tom Saint Amand, qui anime des robots enfantins, tandis que leurs parents sont manipulés comme des marionnettes à fils.

L'ÈRE DIGITALE

Évidemment, l'image de synthèse s'intéresse vite aux robots. C'est **Toys** (1992) de Barry Levinson qui ouvre le bal : pour des plans généraux montrant les jouets belliqueux, Pacific Data Image (société reconvertie aujourd'hui dans les films en synthèse avec **Fourmiz** ou **Shrek**) anime sur des Silicon Graphics quantité de petits robots numériques. Lucas truffera ensuite ses éditions spéciales de **Star Wars** de robots virtuels, et même Phil Tippett se verra contraint d'abandonner les savoureuses techniques des **RoboCop**, pour créer le Goliath synthétique de **Virus**. Si les très complexes robots numériques de **Matrix** (qui vaudront un Oscar aux techniciens de Manex), ou de **Lara Croft: Tomb Raider** (Mill Film, la société de Ridley et Tony Scott, modélise le robot Simone qui ouvre le film), ont systématisé l'emploi de robots digitaux, deux récents films méritent le détour d'un point de vue purement technique. En premier lieu, **Planète rouge** propose une créature mécanique féline qui pète les plombs : EMEE. C'est le designer Ron Cobb (**Star Wars**, **Conan le barbare**) qui crée l'apparence du robot, tandis que les techniciens de Cinesite (**X-Men**) se chargent d'animer le prédateur d'acier selon des techniques déjà éprouvées, un an auparavant, par les techniciens d'ILM sur **La Menace fantôme**. **L'Épisode I** de **Star Wars** est en effet garni de robots en tous genres, comme les Battle Droïds, des robots blancs idiots exclusivement réalisés en image de synthèse par la star de la firme, Dennis Murren. Là où ILM innove réellement, c'est pour un Z6PO décarcassé : un technicien habillé en vert et filmé devant un fond de la même couleur, manipule grâce à des tiges reliées à son corps cette grande marionnette. Toutes les parties vertes de l'image sont ensuite effacées par ordinateur, et Z6PO semble se mouvoir avec la grâce des premiers épisodes. Ces techniques seront développées et perfectionnées pour **A.I.** par le même Dennis Muren, qui travaillera main dans la main avec Stan Winston. Pour le coup, le film de Spielberg réunit toutes les techniques précitées (exception faite de l'image par image), et y adjoint des maquillages numériques d'un réalisme saisissant. Bref, le film-somme par excellence sur le sujet, et l'œuvre idéale pour conclure ce dossier.

Julien Dupuy



Ci-dessus : Gros plan sur le RoboCop 2. Ici une miniature animée image par image par Phil Tippett.

LE CALVAIRE DE ROBOCOP (SUITE ET FIN)

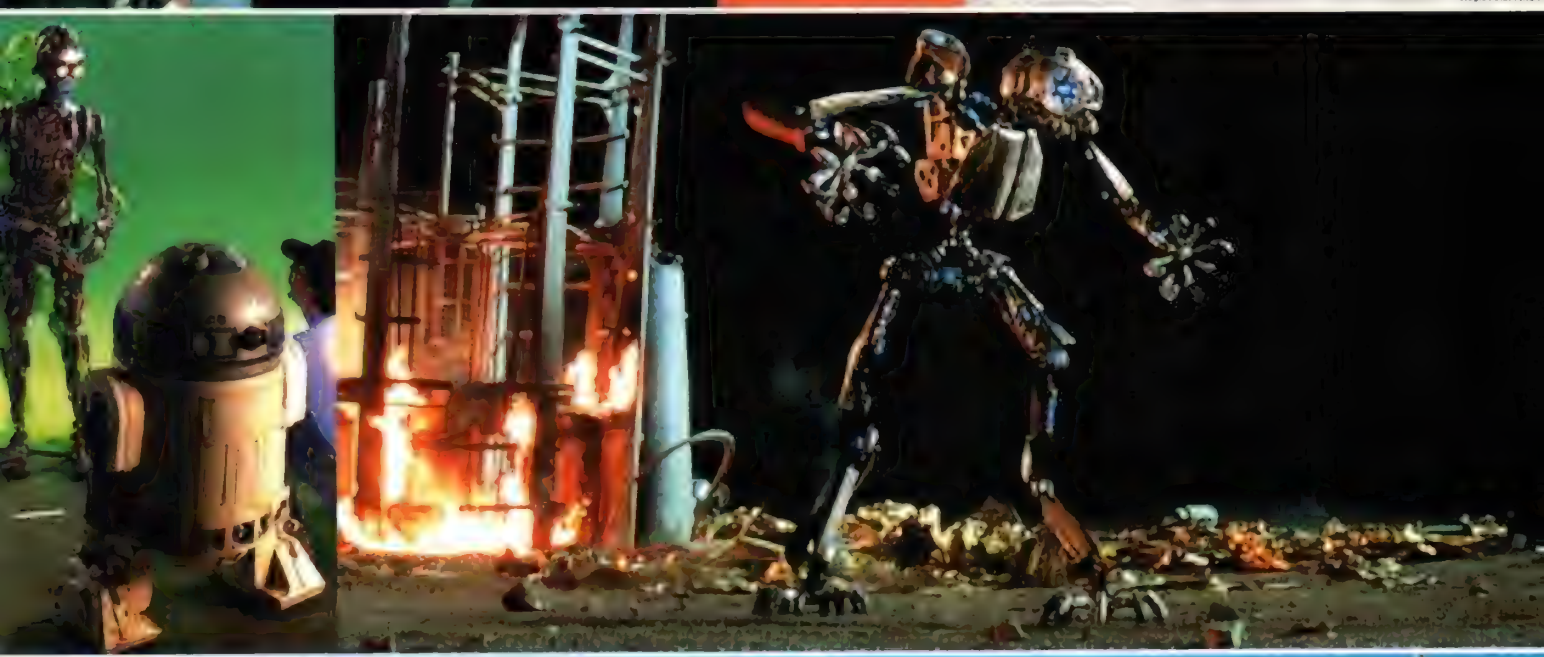
Échaudé par son expérience sur le premier volet, Weller (photo ci-dessus, s'entraînant en compagnie de sa doublure) fait stipuler dans son contrat que le costume de la séquelle soit plus souple, plus confortable et surtout moins chaud. Chris Walas (**La Mouche**) et l'assistant de Rob Bottin, Dennis Pawlick, mettent au point une nouvelle armure isolée dans laquelle… le comédien meurt de froid ! Éreinté, Weller cédera sa place à Robert Burke dans **RoboCop 3**. Courageux, Burke terminera une prise avec une épingle d'attache plantée de cinq centimètres dans ses abdominaux.

*Ci-contre, de gauche à droite : Le maquettiste Greg Jein à l'œuvre sur lesenfants robots de **Miracle sur la 8ème rue** / Le Z6PO décarcassé de **La Menace fantôme**, animé par Michael Lynch devant un écran vert / AMEE, une créature digitale signée Cinesite pour **Planète rouge**.*

Ci-contre, de gauche à droite : Steve Gawley, chef maquettiste d'ILM, et l'un des Battle Droïds qui servit de repère à l'équipe de tournage / L'armée synthétique de Dennis Muren.

À droite : Phil Tippett au travail sur l'ED-209 de ***RoboCop****.*

À droite : croquis de production des frères Chiodo pour un Screamers de ***Planète hurlante****.*



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / es séries de Gerry Anderson ..

33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis..

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil /** int. Wes Craven...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini..

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell..

40 Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert..

41 House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston..

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques» ..

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int. Stuart Gordon, .

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante..

50 RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett..

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven, .

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence..

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter..

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / **«vendredi 13,** l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «Empire , grandeur et décadence» .

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d **Evil Dead 2**. .

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg , interview et dossier ..

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV ***Freddy***..

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du fantastique» ..

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»..

62 «*ILM* : la grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal /** ***Freddy*** TV / **Basket Case 2 / Frankenhooker**...

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava.

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5..

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs..

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / ***Twin Peaks*** (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier **«La Malédiction»** / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2 ..

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld..

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6** ..

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**.

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker ..

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3** ..

82 Fortress / Trauma / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

84 Jurassic Park / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***..

85 Spécial Dinosaures : **du Monde Perdu à Jurassic Park /** int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante..

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf /** tous les **Hurlements / Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart**...

90 The Crow / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**..

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda.

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 Dellamore Dellamorte / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés /The Kingdom...

97 *X-Files* / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer /** ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe**...

100 Spécial 100 pages / ***X-Files* / Toy Story /** «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures..

102 Sp. 100 pages / ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...**

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark .

104 *X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / int. Carpenter, Martin Landau. .

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway** ..

106 Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le Sème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV..

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro Godzilla / int. Wes Craven..

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*.

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn ..

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier** ..

112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6..

113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade .

114 Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore»...

116 Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* / dossier «Séries TV» ..

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**..

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slasher»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»..

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars ` Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke**..

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / ***Resident Evil 3***...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**..

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** rétro **Hellraiser**...

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / ***San Ku Kaï*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / Dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster **Final Fantasy**

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / Dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

IMPACT

1 **Commando** / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 **Highlander** / Rutger Hauer / Les films de la *Cannon*...

3 **Hitcher** / **Cobra** / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 **Jack Burton** / **L'Invasion vient de Mars** / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants** / **From Beyond** / carrière Jésus Franco...

7 **Platoon** / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 **Full Metal Jacket** / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 **Running Man** / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 **Hellraiser 2** / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 **Double Détente** / **Beetlejuice** / **Maniac Cop** / dossier **Emmanuelle**...

16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 **Freddy 4** / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 **Freddy 4** / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 **Indiana Jones** / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouche 2**...

21 **Total Recall** / **Freddy 5** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 **Batman** / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 **Robocop 2** / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 **Total Recall** / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / Hong Kong Connection / **Cabal**...

31 **Highlander 2** / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 **Le Silence des Agneaux** / **Predator 2** / **Terminator 2**...

33 **Terminator 2** / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 **Terminator 2** / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / **Universal Soldier** / **Alien 3**...

37 **Les Nerfs à Vif** / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «Black is Beautiful» 4...

38 **Basic Instinct** / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 **L'Arme Fatale 3** / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Flics»...

42 **Dracula** / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 **Bad Lieutenant** / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 **Cliffhanger** / **True Romance** / dossier «Action Men»...

45 **A Toute Epreuve** / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 **Le Fugitif** / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold Stallone...

51 **Pulp Fiction** / **Killing Zoé** / dossier ***Amicalement Vôtre***...

52 **Speed** / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 **True Lies** / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 **Frankenstein** / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD/ciné»...

55 **Les Evadés** / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 **Judge Dredd** / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski...

57 **Mort ou Vif** / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 **Judge Dredd** / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 **Mortal Kombat** / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 **Seven** / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 **Broken Arrow** / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier Crying **Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 **L'Effaceur** / Le Grand Tournoi / **Rock** / **Twister** / **Fargo**.

64 **Mission Impossible** le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 **Au Revoir à Jamais** / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «Films catastrophe»...

66 ***X-Files*** / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 **Batman & Robin** / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 ***X-Files*** / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 **Copland** / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**...

71 **Titanic** / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / **Spawn** TV...

72 **Jackie Brown** / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 **Un Tueur pour Cible** / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 **L'Arme Fatale 4** / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 **Chapeau Melon** le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 **Le Masque de Zorro** / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage...

77 **Soldier** / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / ***Oz*** / carrière Shane Black...

78 **Star Wars** / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 **Matrix** / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / poster index des n°1 à 79...

81 Dossier ***Buffy*** / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**...

82 **Austin Powers 2** / **Fight Club** / ***Les Sopranos*** / Le X fantastique...

83 **Sleepy Hollow** / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / ***The Practice***...

84 **American Psycho** / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / ***Buffy*** & ***Angel***...

85 **X-Men** / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

86 **M:I-2** / **Gladiator** / Cannes 2000 / ***Sydney Fox***...

87 **X-Men** / **Shanghaï Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 **The Cell** / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 **Incassable** / ***X-Files*** / ***Dark Angel*** / carrière Kitano / **Way of the Gun**...

90 **Hannibal** / **Traffic** / **Tokyo Fist** / **Baise-moi** / carrière Mark Dacascos...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à

D.I.P., anciens numéros Mad Movies,
18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 16.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE CHAQUE NUMÉRO SUR MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

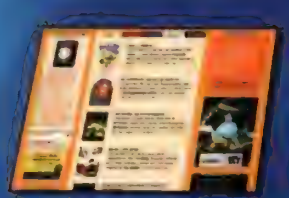
MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90

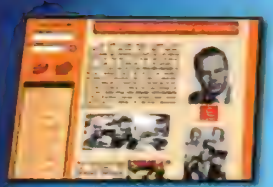
Pour être informé avant plutôt qu'après...

DVDRAMA.COM

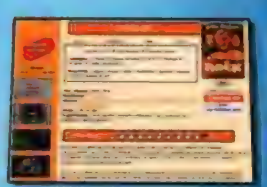
Le Premier Quotidien du DVD



Toute l'actualité du DVD

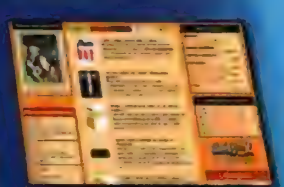


Des news et previews tous les jours



Plus de 100 tests DVD par mois

Le forum du DVD



Les affaires du DVD tous les bons plans

"un incontournable bookmark pour tous les passionnés de DVD"
PREMIERE

Toute l'actualité du DVD en temps réel

Une équipe de 15 journalistes - 100 nouveaux tests de DVD par mois - Des forums de discussions, d'achats et de ventes - Des concours...

http://www.dvdrama.com

Madgazine

GUIDE DVD•VIDÉO•TÉLÉ•MUSIQUE•MANGA•JEU VIDÉO

Silent Hill 2
Un avant-goût de l'enfer

sommaire

#60 DVD zone 2
Hannibal Lecter, l'original, est de retour dans une édition à se pourlécher les babines. **Little Nicky** a des flatulences en 5.1. Le Criterion d'**Armageddon** dépote beaucoup moins en zone 2 qu'en zone 1. Et aussi : la guerre selon Stone avec **Platoon** ; la guerre selon Mostow avec **U-571** ; le film noir selon McQuarrie avec **Way of the Gun** ; le film noir selon James Gray avec **The Yards** ; l'humour selon les frères Coen avec **Arizona Junior** ; l'humour selon Travolta avec **Battelfield Earth**...

#65 DVD zone 1
Deux films méconnus et qui ne le méritent pas : **Schlock** (avec John Landis déguisé en singe) et **The Wicker Man** (avec Christopher Lee déguisé en femme).

#66 DVD inédits
Une bonne fournée de productions Full Moon, et deux pauvres succédanés du cinéma de Paul Verhoeven. En bonus : la VHS fait de la résistance.

#69 BO
Plein de B.A. dans les BO : Elliot Goldenthal anoblit **Final Fantasy**, Don Davis rend hommage à John Williams, et Miklos Rozsa propulse **Sodome et Gomorrhe** dans la légende.

#70 TÉLÉ MANIAC
Tout ce qu'il faut savoir pour tomber amoureux de la nouvelle héroïne de James Cameron : ***Dark Angel***.
En bonus, la rentrée de la télé.

#72 ANIME NATION
Deux fiers émissaires de la Japanimation ouvrent cette nouvelle rubrique.
Leur nom ? **Kamui** et **Arion**...

#74 PLAY MAD
Nos envoyés spéciaux se sont plongés dans l'enfer de **Silent Hill 2** et en sont revenus des cauchemars plein la tête.
Ils vous en font profiter.

Le Silence des agneaux

DIX ANS APRÈS SA SORTIE, *LE SILENCE DES AGNEAUX* PROVOQUE TOUJOURS LA MÊME FASCINATION. CETTE ÉDITION SPÉCIALE ARRIVE DONC AU BON MOMENT POUR PROUVER QUE LE FILM DE JONATHAN DEMME N'A PAS USURPÉ SON IDENTITÉ DE CLASSIQUE INSTANTANÉ. COPIE PARFAITE, DOCUMENTAIRE PASSIONNANT, SCÈNES COUPÉES... LA PREUVE EN DEUX DISQUES PARTICULIÈREMENT BIEN REMPLIS...

Cela paraît évident aujourd'hui, mais le fait que **Le Silence des agneaux** gagne une tripotée d'Oscars, et pas des moindres, en a épaté plus d'un à l'époque. On le sait, la prestigieuse Académie a toujours eu besoin d'un alibi auteurisant pour féliciter le gagnant de l'année (on les cherche encore dans **Miss Daisy** et **Shakespeare in Love** d'ailleurs). Pourtant, le réalisateur Jonathan Demme aura tout fait pour se mettre en retrait par rapport à son sujet. Connu jusqu'alors pour avoir brillamment servi la soupe à ce vieux briscard de Roger Corman, le réalisateur n'était pas, jusque-là, abonné aux cérémonies de la belle Hollywood. Réflexion faite, c'est probablement le brillant portrait de femme érigé par la performance subtile de Jodie Foster, elle-même dirigée au poil par son réalisateur, qui a conforté la puissante Mecque du cinéma dans l'idée (faussée bien entendue) qu'elle produit des films à consonance féministe (des films de Julia Roberts en fait). Les oripeaux de la série B ne seraient donc pour rien dans l'immense qualité du film ? Ben voyons...

Le documentaire d'une heure « Dans le labyrinthe » réalisé à l'occasion de cette édition spéciale, met l'accent sur plusieurs composantes du film. Il rappelle d'abord aux étourdis que **Le Silence des agneaux** n'était pas un projet facile, bien qu'il soit adapté d'un best-seller. Prévu à l'origine par et pour Gene Hackman (qui s'est désisté à cause de la noirceur du sujet), le film a été récupéré par Mike Medavoy (vice-président d'Orion à l'époque) qui n'envisageait que Demme à la réalisation du film. Connaissant son passif dans la série B à poigne, Medavoy force le réalisateur à lire le roman de Thomas

*Scott Glenn, Jodie Foster et Anthony Hopkins, le trio vedette du **Silence des agneaux**.*

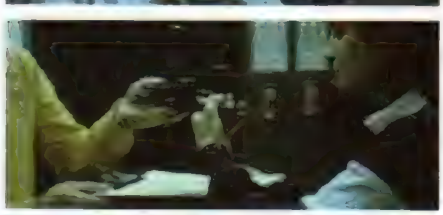
Harris. Celui-ci accepte finalement de prendre en charge l'adaptation (c'est le personnage de Clarice qui l'en a convaincu) et envisage Michelle Pfeiffer dans le rôle principal, rejetant sans cesse la candidature de Jodie Foster. Lorsque la belle Michelle frémit à l'idée de se faire éjaculer dans l'œil par un psychopathe sexuellement frustré, la Foster (un Oscar dans la poche déjà) débarque sur le projet qui devient immédiatement bankable. Le documentaire met alors l'accent sur les décisions du réalisateur, qui devient le vrai maître d'œuvre du projet. En faisant intervenir les principaux acteurs de cette production hors normes, il va également révéler le statut acquis au fil des ans par le film. Des déclarations dérangées de Ted Levine, effrayé à l'idée de jouer un serial killer, aux propos communs du vétéran cabotin Anthony Hopkins (« Pourquoi le succès du film ? Parce que les gens aiment avoir peur »), le tour d'horizon est quasiment complet et chacun s'attarde sur les qualités de Jonathan Demme. Le monteur du film, Graig McKay, admet même le regard baissé et le doigt dans la bouche, qu'il n'avait jamais eu l'idée, lors du pré-montage, de mettre les deux actions finales (celle de Clarice et celle du FBI) en parallèle afin de parfaire la tension sous-jacente de la séquence. C'est le réalisateur qui lui suggéra cette idée d'une efficacité redoutable. Le documentaire se clôt sur l'accueil réservé au film. En dehors des louanges de la critique et de l'intérêt du public, **Le Silence des agneaux** aura surtout réveillé la colère injustifiée des ligues homosexuelles américaines. Et dire que personne n'a moufté à la sortie d'**Hannibal** !

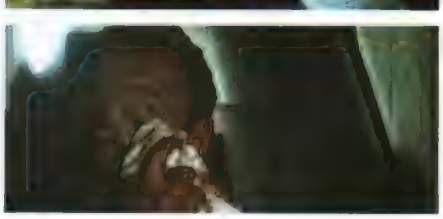
La présence des scènes coupées sur cette édition est primordiale dans le sens où elles confortent le spectateur dans les choix narratifs et thématiques du réalisateur. Du moment où Clarice, une bleue, obtient son arme (un symbole de virilité bien connu et ici inutile), au plaisir pris par Hannibal lors de son évasion, en passant par le chantage effectué par Jack Crawford sur le directeur de la clinique de transsexuels, aucune ne vient à manquer dans le métrage final. Elles sont pourtant au nombre de 21, mais la plupart développent des sous-intrigues par trop explicatives. La vision de ces séquences atteste quelque part de la rigueur formelle que Jonathan Demme s'est imposé, et qui fera par la suite la qualité d'une œuvre comme **Beloved**, son film de fantômes injustement méprisé. On lui pardonnera alors les excès de cabotinage d'un Hannibal Lecter parfois trop gourmand et à la frontière du ridicule. Le mois prochain, Tonton Mad vous démontrera que papy Ridley Scott a bien franchi cette frontière (ainsi que celle de la beauferie) avec son embarrassant **Hannibal**, le film qui lui enlève, après **G.I. Jane**, toute la crédibilité acquise par son travail dans la science-fiction. D'ici là, vous pouvez tranquillement vous rabattre sur ce **Silence** qui aura bien fait parler de lui.

Stéphane MOÏSSAKIS

ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : 21 SCÈNES COUPÉES (VOST) - BANDES-ANNONCES ET TV SPOT - FEATURETTE D'ORIGINE - DOCUMENTAIRE (VOST) - MESSAGE D'ANTHONY HOPKINS (VOST).

Trois scènes coupées : le chantage de Crawford, Clarice et son arme, l'évasion d'Hannibal.





Way of the gun

Trop écrit et pas assez réalisé, le premier film du scénariste Christopher McQuarrie (**Usual Suspects**) reste malgré tout attachant grâce à son désir évident de revenir à la source du polar, en passant par certains codes emblématiques du western. Le film se conclut sur un monstrueux gunfight qui réunit toutes les conditions adéquates : un bordel mexicain, des shotguns constamment chargés, un accouchement prématuré en second plan, de la sueur, de la poussière, du sang... Toutes les conditions moins une : une véritable topographie des lieux qui permettrait de prendre pleinement son pied face à ce spectacle qui renvoie fortement à l'œuvre la plus marquante de Sam Peckinpah. Dans son commentaire audio (en vost), le réalisateur prétend devoir la qualité de **Way of the Gun** à tous ses collaborateurs, mais c'est bien son propre parti pris qui en fait un film plus qu'intéressant. À savoir qu'aucun des protagonistes (des crapules pour la plupart) ne doit réagir selon un code hollywoodien qui viserait à les rendre plus sympathiques. Même si on imagine bien qu'un Benicio Del Toro a forgé sa brillante performance à même le plateau, McQuarrie reste de toute évidence le maître d'œuvre de cette réussite, que ce soit dans les bons comme dans les mauvais côtés du film. On aurait donc aimé que **Way of the Gun** dépasse le stade du film de scénariste pour devenir un bel exercice de mise en scène. Mais devant sa bonne foi évidente, on est prêt à lui pardonner beaucoup de choses...

S.M.

ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (EN VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - NOTES DE PRODUCTION BANDES-ANNONCES.

U-571

À cause de sa linéarité exemplaire, U-571 ne pouvait pas dresser qu'une toile de fond excitante en guise de panorama historique. Cette édition, similaire à celle parue en zone 1, se charge donc de prendre le relais. La section « Temoignage et documents », présentée sur le disque de suppléments, contient plusieurs propos qui situent les évènements historiques dont le réalisateur Jonathan Mostow s'est inspiré pour son film. C'est d'ailleurs lui qui dirige les interviews d'anciennes gloires de la Seconde Guerre Mondiale et de la Navy américaine. Divisée en quatre parties, cette section propose en outre des images d'archives assez étonnantes. Un peu court mais passionnant. Le making-of d'égale qualité se concentre quant à lui sur le production design du film. C'est ici qu'éclate le souci de réalisme de Mostow et de son équipe technique, dans le challenge de recréer un sous-marin d'époque en état de fonctionnement. La featurette « Coup de projecteur » couvre la fabrication du film d'un point de vue plus général, et demeure donc moins révélatrice du travail accompli par le réalisateur (censé réaliser **Terminator 3** rappelons-le). Mais voir ce bon vieux Dino De Laurentiis en action (il parle !) reste toujours un bonheur. Si l'on rajoute le commentaire audio sous-titré particulièrement loquace du réalisateur et le DTS 5.1 (idéal pour le bruit incessant du sonar), on obtient une édition classique mais solide, à l'image de ce film de sous-marin bien propre sur lui. Corvée d'achat soldat !

S.M.

ÉDITEUR . STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 16/9. SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (EN VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - COUP DE PROJECTEUR - TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS - FILMOGRAPHIES - BANDE-ANNONCE.

Platoon Édition Spéciale

Faut-il avoir vécu un événement pour savoir le retranscrire à l'écran ? Non, si l'on s'amuse à comparer le Omaha Beach de Samuel Fuller (**Au-delà de la gloire**) à celui de Spielberg (**Soldat Ryan**). De même, on est en droit de préférer le Vietnam fantaisiste de Cimino (**Voyage au bout de l'enfer**) à celui vécu de l'intérieur par Oliver Stone. Et il n'est pas inintéressant de constater les multiples renvois de **Platoon** à **Au-delà de la gloire**, leur étrange manière d'alléger certaines expériences, voire de les contourner pour se focaliser sur l'humain, comme si chacun des auteurs respectifs avait décidé de se recréer un passé pour mieux conjurer le traumatisme. Aujourd'hui encore, **Platoon** demeure cet étrange objet un peu factice, distant, en suspension, en tout cas à des lieux de la filmographie postérieure de son auteur. Rétrospectivement, on pourrait penser que la démarche pourtant terriblement sincère de Stone avait besoin de cette forme inavouée d'évitement pour mieux libérer la créativité de son auteur. Cette belle forme de thérapie constitue un des points forts, au milieu de tant d'autres, du passionnant documentaire qui parcourt cette édition. L'occasion de comprendre par l'image la réputation tyrannique qu'Hollywood a faite à Stone, ainsi que sa capacité à créer de véritables patrouilles d'artistes (des platoons ?), prêts à le suivre n'importe où, au mépris du danger. La copie du film étant tout ce qu'il y a de plus convenable, cette édition spéciale s'impose aisément, ne serait-ce que pour son cachet historique.

Rafik DJOUMI

ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : DEUX COMMENTAIRES AUDIO (OLIVER STONE ET DALE DYE EN VO NON ST) - DOCUMENTAIRE (VOST) - FEATURETTE (VOST) - GALERIE PHOTOS ET AFFICHES - TROIS SPOTS TV.

N E W S

● Un coup de gueule pour commencer. Buena Vista Europe a décidé de sortir le DVD de **Princesse Mononoke** d'Hayao Miyazaki sans le doublage japonais ! N'importe quoi. Pour connaître son mécontentement, une seule adresse Internet : http://web.ics.uci.edu/~mmdvdfix/mononoke_petition/mononoke_dvd_petition_eng.html

● La collection Cinéma de Quatre de Paul Duncan continue sur sa lancée avec les sorties en octobre de **La Planète des vampires** (également dispo en zone 1 chez MGM), **Les Créatures de Dracula, Hercule et la reine de Lydie, Rodan** et **La Guerre des monstres**. Du fun formellement bien en perspective, idéal pour le Noël.

● Studio Canal prévoit par ailleurs des sorties de **Saint Graal** (le meilleur film des cadets version), **Bandits bandits** (le meilleur film avec Sean Connery en vo), **Prince des ténèbres** (le meilleur film de Carpenter) et **Invasion Los Angeles** (le meilleur film de Carpenter aussi) pour la fin octobre. On vous tient.

● Chez FPE, du fantastique de haute volée avec **Carrie** (édition spéciale), **Vorace**, **La Mouche** de 1958 et sa suite, **Jack Burton** (encore le meilleur film de Carpenter !) en steelbook spécial, **Endiablé** et **Strange Days**. Il faut y penser entre les achats de fin d'année. Va falloir demander une autorisation de découvert.

● Chez FPE encore, un nouveau **Colors** et **Mississipi Burning** (pour le revival 68 et ses considérations raciales), **Kiss of Death** (pour le père Arno), **Yamakasi** (pour l'action comédie dopée et branchouille), **Stalingrad** en édition collector (pour la partouze de fin de semaine) ou encore **La Grande attaque du train d'or** (pour l'ambiance avec une tranche de cheval. Pour tous les goûts !

● Metropolitan prévoit la sortie des **Ames perdues** (pas celle avec Lauren Cantu, hein !) pour le mois de décembre prochain. Au programme, commentaire audio et scènes coupées. Pas passionnant, mais c'est aussi de la faute du film, faut dire !

● La série du DVD de **Pearl Harbor** est déjà prévue le 7 décembre prochain, pour les 60 ans de la fameuse attaque. Cette édition se comprendra par les cinq minutes de son numéro que le distributeur a décidé de rétrograder au rayon « Collector's Edition » au second disponible en zone 1 qu'à partir du 15 janvier prochain. Dommage...

● La trilogie du **Parrain** en DVD arrive dans les bacs le 30 octobre prochain, dans un luxueux coffret orné par l'éditeur comprenant également un disque de suppléments bien... supplémentaires. En tout cas, voilà une offre qu'on ne peut pas refuser (sorry, bien !)

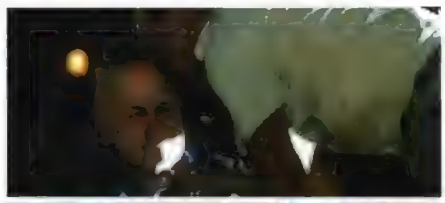
● Toujours chez Paramount pour les irréductibles, on note à côté d'une dizaine de plus grosses sorties de l'histoire du cinéma en 4 mètres cube des **Y a-t-il un flic ?** 1 film de plus que les trois films avec leurs commentaires audio déjà édités séparément. Indispensable !

● La Warner sort enfin **Le Dernier des Mohicans** de Michael Mann en zone 2 (prévu à l'origine à cette édition intégrant les pistes alternatives et les rushes) sauvés par Spielberg sur le zone 1. Mystère.

Armageddon

La prestigieuse collection Criterion débarque au pays des « fromages qui puent » par le biais de Buena Vista. Témoin cette ressortie d'**Armageddon**, le blockbuster-badaboum de l'ami Michael Bay, le filmmaker qu'on adore détester (où qu'on déteste adorer, c'est selon). Deux disques pour faire le tour du bidule, ce n'est pas rien et pourtant… Première constatation, il ne s'agit pas du director's cut disponible en zone 1 (probablement pour cause de vf inexistante). Sensiblement plus long de quelques minutes qui enrichissent le drame humain déchirant Bruce Willis (dit Bruçounet) et sa famille, ce director's cut comporte notamment une très belle scène entre le Last Action Hero et son vieux père mourant (interprété par Lawrence Tierney) qui brille ici par son absence. L'autre particularité de ce nouveau montage réside aussi dans une meilleure lisibilité narrative. Sans que l'on sache vraiment pourquoi, le réalisateur avait décidé d'agrémenter certaines scènes d'action de plusieurs plans alternatifs qui améliorent quelque peu le découpage, sans pour autant changer le ton général du film. La preuve que le problème majeur de Michael Bay ne réside pas dans la durée limitée de ses plans, mais bien dans sa volonté de casser les règles de la gestion de l'espace, au détriment de la bonne compréhension du film par son public. Avec ce director's cut, l'explosion de la station Mir (une partouze de couleurs criardes et de gueulements inaudibles) devient soudainement plus limpide. Dommage que les « fromages qui puent » ne puissent pas en faire l'expérience.
On s'en doute, Criterion revend sa valeur ajoutée à prix d'or et on imagine bien que Buena Vista n'a récupéré que le matériel accessible à moindres frais. Pour assouvir votre cinéphilie (est-ce compatible avec **Armageddon** ? OUI !), vous pourrez donc vous repasser l'horripilante guimauve d'Aerosmith en boucle, et triper sur trois scènes coupées d'un intérêt relatif (ah si, une rare séquence d'apesanteur d'un film qui se déroule pourtant dans l'espace !). Pas de commentaire audio multiple (et celui qui a déjà fait l'expérience d'un commentaire de Michael Bay sait qu'il manque ici une bonne tranche de rigolade),

Bruce et son papa, absents de l'édition zone 2…



Steve Buscemi en apesanteur. (scène coupée)

pas de bêtisier idiot (où Bruçounet chante YMCA), pas de TV spots propagandistes (« Pour l'amour, pour l'honneur, pour l'humanité, pouêt-pouêt ! »). Zut, flûte, caca boudin, mais que reste-t-il ?!? Une galerie de storyboards plutôt chiche, et deux featurettes intéressantes sur la production value du film que l'on a parfois bien du mal à entrevoir dans le film justement. La plus conséquente concerne les effets spéciaux, et propose des propos de Richard Hoover, Hoyt Yeatman et Pat McClung qui parlent surtout des difficultés rencontrées et des entorses à la crédibilité, décision prise de concert avec le réalisateur. De manière très professionnelle, les images de tournage, les storyboards et les différents stades des effets s'enchaînent sans révélation particulièrement savoureuse. De l'information pure. L'autre featurette concerne le production design. Reste la copie du film, présentée en 16/9, contrairement au Criterion zone 1. Elle est tout bonnement phénoménale !

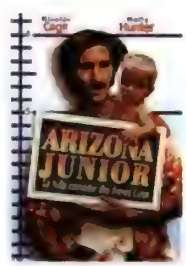
S.M.

ÉDITEUR : BUENA VISTA HOME ENTERTAINMENT. TRANSFERT 2.35 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : DEUX FEATURETTES (SFX ET DÉCORS) EN VOST - STORYBOARDS - SCÈNES COUPÉES (VOST) - BANDE-ANNONCE - CLIP D'AERosmith.

Arizona junior

Après avoir fait sensation avec le fabuleux **Sans pour sang**, les frères Coen auront gentiment retourné l'ensemble des critiques avec cet **Arizona junior** et ses trente idées à la minute. Le père Stallone ne s'est d'ailleurs pas gêné pour en piquer une ou deux à l'occasion du bourrin **Rambo 3** (et oui…). Offrant au jeune Nicolas Cage (23 ans à l'époque) le premier rôle marquant de sa carrière, **Arizona junior** pose avant tout les rigoureuses bases comiques des deux frangins surdoués, bases que l'on retrouvera plus tard dans **Le Grand saut** et **O'Brother**. Tour à tour jovial, surexcité, parodique, loufoque et attendrissant, **Arizona junior** est malheureusement vierge de tout supplément, si ce n'est une bande-annonce pas franchement engageante. En attendant l'édition spéciale…

S.M.



ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE.

Battlefield Earth

Attention, DVD génial ! À noter tout d'abord la mention « version inédite ». Probablement parce que personne n'a vu le film en salles. Une chose est sûre, aucun des plans tournés (tous de traviole) n'a été rajusté ! Ensuite, le commentaire audio où le réalisateur Roger Christian s'excuse comme il peut : « *Il faut garder en tête que, tout ce que nous voulions faire, c'était un comic strip, c'est tout* ». Évidemment, le making-of inclu sur cette édition donne une autre version des faits et pour cause : il a été conçu avant que le film ne se fasse exploser par la critique. On y voit un John Trav(i)olta clamer haut et fort : « ***Battlefield Earth** ? Tous les grands noms d'Hollywood voulaient y participer !* ». Y'en a qui doivent le regretter aujourd'hui… De son côté, Roger Christian prône le réalisme à tout prix. C'est pourquoi John Travolta, grimé en Tata du bois de Boulogne, passe son temps à rouler des yeux, rire aux éclats (parce qu'il est diabolique, le mec !) ou encore buter des vaches. Quant à savoir si le film prône un quelconque message scientologue, et bien on passe trop de temps à rigoler pour le remarquer. **Battlefield Earth** ? Le meilleur film bis de ces dernières années !

S.M.

ÉDITEUR : WARNER HOME VIDEO. TRANSFERT 2.35, 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF (VOST) - FEATURETTE SUR LES SPFX (VOST) - STORY-BOARDS - BANDE-ANNONCE ET TV SPOTS - COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR ET DU PRODUCTION DESIGNER - MAQUILLAGE DE JOHN TRAVOLTA (AH BON ? IL EST MAQUILLÉ ?)

Orgazmo

Peu de temps avant de lâcher *South Park*, leur bombe comique, les trublions comiques Trey Parker et Matt Stone se sont mis en tête de réhabiliter le monde du porno californien, élément propre à une sous-culture qu'ils affectionnent particulièrement. Le résultat se nomme **Orgazmo**, ou encore les aventures de Joe Young (Parker himself), un Mormon propre sur lui qui se retrouve à interpréter un super-héros dans un boulard hard-crad. Le jour où le film devient le plus gros succès de tous les temps (devant **Star Wars** !) et où l'acteur se rend compte que son producteur fait partie de la mafia, Joe enfile le costume d'Orgazmo et part combattre le crime. Son arme : l'Orgazmoteur, un flingue dont le rayon provoque moult jouissances ! Refusant de s'appuyer sur le concept du personnage hors de son élément, Parker enchaîne les caméos (l'ex-porn-star Ron Jeremy fait du kung-fu !), joue sur les situations les plus débiles et repousse encore une fois les limites de la bienséance cinématographique en accumulant les morceaux d'anthologie (le DVDA shot, la grosse T-Rex, le Japonais rappeur, la doublure bite noire) qu'il serait malheureux de détailler à celui qui ne connaît pas le film. Pour bien faire, il faut donc se procurer ce monument que Studio Canal a eu la bonne idée d'adjoindre à sa collection Kulte. Pas de suppléments majeurs, une copie correcte sans plus, mais un prix tout petit-petit (139 francs de bonheur). Et dire que l'on n'attendait pas ce film en disque versatile de sitôt…

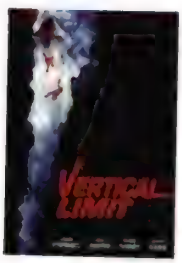
S.M.

Ron Jeremy, kung fu master !

Orgazmo et T-Rex... Aïe !

ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85, 16/9. SON 4.0 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE - FILMOGRAPHIES - CRÉDITS DÉBILES.

Vertical limit



Vertical Limit tente de concilier **Cliffhanger** et **Le Salaire de la peur** (une influence revendiquée par le réalisateur) et d'enrichir un drame humain sous haute tension de scènes d'action spectaculaires. Hélas, en ne tenant aucune de ses promesses, le film se ramasse sur tous les tableaux, en beauté. Et ce n'est pas ce DVD, pourtant gorgé de bonus, qui va lui donner une seconde chance. Ça commence d'ailleurs assez mal avec le commentaire audio du réalisateur et du producteur, rien de moins qu'une expérience surréaliste : c'est bien simple, on en vient à douter qu'ils commentent la version du film qui figure sur ce DVD. Il est pour le moins déroutant de les écouter s'extasier sur la nervosité de certaines scènes, alors qu'elles seraient plus à leur place dans une réalisation des ZAZ. Qui plus est, les deux participants passent plus de temps à remercier un à un tous les membres de l'équipe, qu'à détailler la création du film. Suivent un making-of de 25 minutes, très orienté promo et appuyant lourdement l'aspect « extrême » du tournage (« Above the limits of filmaking » promet l'accroche !), ainsi que 8 courtes featurettes mettant chacune l'accent sur un aspect particulier de la production du film : du parcours à suivre pour atteindre le K2, jusqu'à la préparation des acteurs, en passant par les effets visuels. On trouvera enfin un documentaire de la chaîne National Geographic, histoire d'insister encore un peu plus (pour les distraits) sur le fait que grimper le K2, c'est dangereux et que quand on tombe, ben on se fait très mal. Bien sûr l'image est parfaite, le 5.1 bien bourrin comme il faut, et tous les bonus sont sous-titrés, mais à quoi bon ?

Manuel COLOMBIER

ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (EN VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DEUX MAKING OF - FEATURETTE DU NATIONAL GÉOGRAPHIC - FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES.

et aussi...

VERCINGETORIX

Ça commence comme **Le Cinquième élément** (la caméra suit une étoile filante dans l'espace !), ça continue comme **Astérix et Obélix contre César** (avec des gags en coup-ci et ça se termine par La Danse des Canards (pan pan, coin-coin) Notre ami Berlan se prend pour le Mel Gibson de **Braveheart** dans cette parodie (ah non ?) de film épique dont l'édition bat des records en termes de vente DVD. Est-ce dû au commentaire audio sénile du réalisateur ? Au fabuleux sujet Ciné 6 diffusé sur la petite chaîne qui monte (qui a engagé des billes dans l'affaire) ? Ou alors tout simplement au film qui explose les limites du comique involontaire dans sa volonté de distraire un public jeune par divers effets de montages outrageusement **Matrix** like ? Autant dire que pour un blockbuster français **Vercingétorix** ne manque pas de dinosaures… (M6 Vidéo)

RAGING BULL

Prenez une édition simple qui ne date pas d'hier et ne répond donc pas tranchement aux normes actuelles (beau piqué mais zéro 16/9, zéro 5.1) rajoutez-y un second disque avec quelques blagues de Jake La Motta (pas spécialement le type le plus drôle du monde) et un bonus caché avec des photos du même bonhomme (pas spécialement le type le plus beau du monde) et là, pouf ! Vous obtenez une édition spéciale. Heureusement, un documentaire incluant les propos de l'indispensable Thelma Schoonmaker (monteuse de Scorsese et femme de Michael Powell) au travail et de quelques critiques poseurs vient remettre les choses en place. « You fucked my special édition ? » Un peu, oui… mais quel putain de film ! (FPE)

LE COLLECTIONNEUR

Morgan Freeman sur les traces d'un serial killer, ça vous dit quelque chose ? Normal, c'est voulu. Sauf qu'ici, **Seven** se transforme en thriller à papa à peine digne de la performance de l'acteur, généralement meilleur lorsqu'il est dirigé. On retiendra par contre le travail de la belle Ashley Judd, musclée de partout et adepte du kickboxing. **Le Collectionneur** ou quand une formule autrefois audacieuse (le polar poissard) devient, par les bonnes grâces du box-office, un produit de consommation courante. À déguster modérément un samedi soir… chez soi (Paramount)

WANTED, RECHERCHÉ MORT OU VIF

Keenan Ivory Wayans, c'est bien sûr le cerveau derrière le scabreux **Scary Movie**. Mais c'est aussi le scénariste et l'interprète principal de cette bonne vieille série B bien trous sec, qui n'aura pas rapporté un kopek lors de son exploitation en salles. Face à lui, un Jon Voight qui en fait des paquets, un Paul Sorvino la bouche pleine de pastas et quelques maltrats sadiques responsables de l'assassinat de la First Lady. Sans oublier LA scène du film : le héros se fait courser sur l'autoroute par une populace furibarde qui se ramasse tout le trafic en pleine poire ! Si l'on rajoute quelques dialogues anthologiquement débiles (« Tu es un guerrier sans couilles ! »), une belle facture filmique et des interviews en suppléments, vous vous jetez sur le DVD, non ? (Metropolitan)

KOMODO

Compte tenu de son budget ridicule (équivalent à celui du PQ sur **Jurassic Park**, les dinos faisant souvent leurs besoins) Michael Lantieri a fait un travail efficace avec son **Komodo**. Evidemment, toute confusion avec le film de Spielby est plus que volontaire, mais on ne reprochera pas au réalisateur de piquer les formules les plus éprouvées du B-Movie à base de monstres. Mais comme dirait notre bien-aimé Rafik Djoumi (surnommé « Le dino barbu ») : « Les streums ne sont pas assez gros, merde ! » Mauvaise langue va… (M6 Vidéo)

COLLECTION METROPOLITAN

Ça brade sec (99 francs le titre !) chez Metropolitan, mais ce n'est pas pour autant que l'éditeur va saloper le boulot. De cette nouvelle collection économique on vous recommande chaudement les belles copies de **Cronos** de Guillermo Del Toro (une superbe modernisation du mythe vampirique par le réal de **Mimic**), **Le Retour des morts-vivants 3** de Brian Yuzna (avec Mindy Clarke, la plus belle zombette du monde !) et **Serial Killers** de Mike **Le Couvent** Mendez (un trip texan complètement fêlé du haricot) Ce dernier est uniquement dispo en VF, mais vaut largement le détour. Allez hop, on se fait plaisir sans craindre le découvert.

Little Nicky

Little Nicky, c'est un peu le **Citizen Kane** d'Adam Sandler ! Un film qui pousse l'humour référentiel de la star (à nouveau scénariste) dans ses derniers retranchements, jusqu'au point de non-retour. L'effet comique passe donc souvent par les divers caméos (Carl Weathers, Henri Winkler, Jon Lovitz), eux-mêmes issus des précédents films de Sandler. Il passe aussi par l'absurdité des situations (en enfer, Hitler est puni en se faisant sodomiser à coups d'ananas), le refus d'expliquer les gags les plus cons (une boîte géante de poulet frit se laisse pousser des pattes pour s'enfuir) et enfin par une zéderie totalement assumée via des SPFX foireux et un design ringard. Le réalisateur Steven Brill dépense ses sous (80 millions de dollars !) n'importe comment, dans un joyeux bordel anarchique. Forcément, un tel niveau d'inconscience a valu à **Little Nicky** un bide mastard dans le monde entier, sans oublier une nomination pour le plus mauvais film de l'année (pour mémoire, le **Scarface** de De Palma - une référence monstrueuse dans **Little Nicky** - fut aussi nominé en son temps). Pour nous, c'est carrément le pied ! D'autant plus que l'éditeur a décidé de reprendre les suppléments de l'édition zone 1 parue chez New Line. Le pied, on vous dit !

Passons sur la featurette concernant le Heavy Metal (forcément, le film traite de satanisme) où les principaux intervenants (Ozzie Osbourne, Gene Simmons) causent plus de l'esprit général que de la musique en soi. Pas franchement intéressant, tout comme les deux clips présentés ici. Le making-of quant à lui, dévoile l'ambiance bon enfant du tournage et le « secret » de ses effets spéciaux nazes. Sympa, sans plus. Cette édition se révèle en fait indispensable dès la vision des séquences coupées. En règle générale sur une comédie, ces séquences sont toutes à la poubelle car elles ne fonctionnent pas. Mais est-ce vraiment possible avec plus de Rodney Dandgerfield, plus d'Adam Sandler, plus de gags absurdes et plus d'effets spéciaux ripoux ? La plupart des moments proposés sont quasiment aussi drôles que ceux du film. La fin alternative propose un Quentin Tarantino (le plus mauvais acteur du monde) hystérique. La vision de l'enfer sur terre est représentée par un combat de mamies hargneuses. Le satanique Harvey Keitel se fait un bœuf avec son fils adoré. Le mateur Jon Lovitz se tape un sort peu enviable en enfer (voir photo) et Nicky subit les tortures mentales de ses frères. Reflétant l'esprit général totalement con du film en allant parfois un peu plus loin, ces scènes (parfois des « extended versions ») ont probablement disparu du cut final pour des raisons de classification PG-13. Il est fort probable qu'une comédie d'un calibre aussi joyeusement frappé de la carafe, évitant de surcroît la tendance à la beauferie actuelle, ne fasse son apparition de sitôt. Autant en profiter maintenant avec cette édition maousse. Et comme si ça ne suffisait pas, le dernier trailer en date du **Seigneur des anneaux** est dispo en bonus 5.1 16/9. Allez, on fait un effort, on met une baffe à son banquier et on achète le dernier chef-d'œuvre du millénaire passé. Et oui… rien que ça !

S.M.

Le mateur Jon Lovitz subit un mauvais sort.

ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85, 16/9. SON 5.1 DTS (VO) ET 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS : DEUX COMMENTAIRES AUDIO (VO NON ST) - MAKING OF (VOST) - 21 SCÈNES COUPÉES (VOST) - FEATURETTE SUR LE HEAVY METAL (VOST) - DEUX VIDÉO-CLIPS (DONT UN CACHÉ) - FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES.

Blair Witch 2 : le livre des ombres

L'échec mémorable de **Blair Witch 2** en salles est bien évidemment dû à son incapacité, malgré les apparences, à faire oublier le phénomène un peu perrave qui entoure son « glorieux » modèle. De belle facture technique, cette édition remet les pieds dans le plat en incluant deux faux documentaires, vaguement en rapport avec cette foutue sorcière qu'on ne risque pas de voir de sitôt (de la suggestion, nous dit-on !). Tout cela sent bien évidemment la naphtaline, et on commence à en avoir un peu marre de se faire prendre pour de gentils gogos. À force de tirer sur une corde déjà bien fragile… S.M.

ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85, 16/9. SON 5.1 ET DTS (VO + VF). SUPPLÉMENTS : SHADOW OF THE BLAIR WITCH - THE BURKITSVILLE 7 - BANDE-ANNONCE - INTERVIEW DU RÉALISATEUR - FILMOGRAPHIES.

Donjons et dragons

En toute modestie, Courtney Salomon, le réalisateur de la chose avait déclaré faire le « nouveau **Star Wars** ». Ben mon colon ! Au lieu de ça, on se retrouve devant une diffusion d'« Au théâtre ce soir » matinée d'images de synthèse datant de la préhistoire des effets spéciaux. Ce qui amène à se demander pourquoi les éditeurs se donnent la peine de faire une édition d'enfer (au packaging somptueux) pour un film aussi foireux. Le deuxième disque propose donc moult suppléments qu'il faut se donner la peine, via un jeu labyrinthique, de récupérer. Ceci dit, ça vaut le détour. Le making-of, par exemple, présente les propos pertinents du cinéaste : « *Pour faire du cinéma, pas besoin de passer par une école !* » Euh… même pour faire des bons films ? Dans le même ordre d'idées, les scènes coupées sont commentées, et le coupable de s'exclamer avec le plus grand sérieux du monde : « *Dommage qu'on ait dû couper ça* » au moment où son héroïne se ramasse un seau d'ordures sur la tête. C'est sûr, ça manquait… Coincé par la mégalomanie du réalisateur, le zèle interactif dont l'éditeur fait enfin preuve retombe comme un soufflé mal préparé. Ne lui reste plus qu'à trouver de bons films et le tour est joué.

S.M.

ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 1.85 16/9. SON 5.1 (VO + VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF (VOST) - FEATURETTE SUR LE JEU (VOST) - 11 SCÈNES COUPÉES (VOST) - FEATURETTE SUR LES SFX - BANDE-ANNONCE.

The Yards

Ignoré lors de sa présentation à Cannes l'année dernière, décrié par quelques abrutis lui reprochant de faire l'apologie de la délation, puis dégagé des écrans après deux semaines d'exploitation, **The Yards** n'aura pas droit à une nouvelle chance en DVD. En effet, dans la version originale de cette édition toutes les voix ont un écho ! Réalisateur du somptueux **Little Odessa**, James Gray a mis six ans à trouver le financement de **The Yards**, à la fois polar théorique (on compte un seul coup de feu) et tragédie bouleversante (le film est un concentré de souffrances). À moins de se rabattre sur la vf, ce qui serait fort dommage, voilà donc un chef-d'œuvre invisible-inaudible en zone 2. Vincent GUIGNEBERT

ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 2.35 16/9. SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES - MAKING OF.

Hot Shots 1 & 2

Des nénés qui font pouêt-pouêt, des dialogues qui ne veulent rien dire, des parodies de films (**Rambo**, **Top Gun**, **Terminator 2**, **Basic Instinct**, **Superman** et plein d'autres) et un apprentissage de la langue irakienne (« Omar Sharif » signifie « Et merde... »), on trouve tout cela dans **Hot Shots** et **Hot Shots part deux**. Avec une large préférence pour le second puisque l'ami Saddam Hussein s'en prend plein la gueule pour pas un rond, et que c'est donc très drôle. À noter que notre bien aimé Charlie Sheen ne s'est jamais vraiment remis de ce tournant dans sa carrière, puisque depuis il joue tout le temps pareil, même dans les films sérieux. Bandes-annonces only.

S.M.

ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.85 16/9. SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES.

NEWS

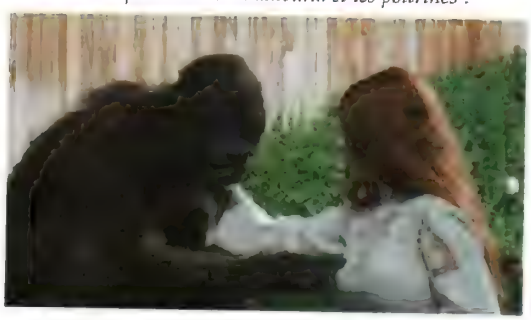
Schlock

Bien avant tout le monde (en 1971 très exactement), John Landis avait compris que le meilleur gag du monde n'était pas l'arroseur arrosé, mais bien la vision d'un homme grossièrement déguisé en singe, en train de faire le singe justement (revoir **La Chèvre** pour confirmation). Capitalisant sur son idée de génie, il signe alors **Schlock**, sa première bafouille, que l'éditeur fou Anchor Bay nous ressort de derrière les fagots. Merci les mecs ! Dans la foulée, il endosse la panoplie du Schlocktropus (« *Ma meilleure composition !* » clame-t-il au maquilleur Rick Baker dans le commentaire audio), le lien manquant entre l'humain et le macaque. Et c'est parti mon kiki ! L'animal sort à la lumière du jour et découvre l'amour en la personne d'une jolie aveugle qui le prend pour un chien (la séquence est à se mouiller la culotte de rire !). Les premiers tics de réalisation de Landis (une propension parfois gênante à tourner autour du pot) sont bien présents et ne rendent pas forcément justice à sa magistrale composition, mais qu'importe puisque **Schlock** reste, on le répète, un film tout entier dédié au meilleur gag du monde ! Miracle de la technologie numérique, la copie présentée est tout à fait acceptable, compte tenu de la rareté de l'œuvre (autrefois éditée en VHS NTSC chez Troma sous le titre **The Banana Monster**, comme quoi...) et l'édition fait office de mini-édition spéciale qu'il ne faut louper sous aucun prétexte. Et si vous n'aimez pas les films avec des singes qui font les cons, sortez de ce magazine !

S.M.

ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 16 SEPTEMBRE. SON 1.0 (VO NON SOUS-TITRÉE). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO DE JOHN LANDIS ET RICK BAKER - BANDE-ANNONCE - SPOTS RADIO - GALERIES DE PHOTOS - FILMOGRAPHIES.

Le Schlocktropus découvre l'amour... et les poitrines !



The Wicker Man

The Wicker Man, sorti chez nous sous le petit nom du **Dieu d'osier**, est un film anglais bien barré, une enquête policière apparemment insipide qui finit par renvoyer dos-à-dos la religion chrétienne avec l'animisme dans un final pour le moins terrifiant. Ça commence avec un casting bien comme il faut, rassemblé par amour pour l'histoire de ce policier (Woodward) arrivant sur une île d'Écosse à la recherche d'une enfant portée disparue. Chrétien perdu en terre païenne, le représentant de la loi se heurte non seulement au manque évident de coopération de la population, mais aussi à leurs rituels, qui mettent à mal ses valeurs. Christopher Lee, Ingrid Pitt (deux des principales vedettes de la Hammer), Edward Woodward et Britt Ekland (**L'Homme au pistolet d'or**) ont donc tous accepté de travailler gratuitement, ou quasiment, pour que ce film puisse se faire. Écrit par Anthony Shaffer (plus connu pour **Le Limier**), **The Wicker Man** tire sa force de l'incroyable mise en scène des rituels païens - avec de nombreux chants à l'appui - et de sa progressive transformation de thriller touristique en machination diabolique.

Un premier disque contient la version du film telle qu'elle est sortie en salles, dans une copie un peu en deçà des miracles auxquels Anchor Bay nous a habitués, c'est-à-dire très correcte. Passablement mutilé à sa sortie, le film est présenté dans sa version complète sur un second disque ; le master utilisé est le même que celui de la version normale, sauf pour les scènes qui diffèrent (pensez alors VHS pourrie). Néanmoins, on ne peut que se réjouir de voir enfin la version qui fait dire à Christopher Lee que **The Wicker Man** est son meilleur film. Ce sont plus de onze minutes qui sont ajoutées et la structure même du film s'en voit totalement modifiée. Comme on pouvait s'y attendre, ce montage donne davantage de poids à la religion et aux rapports entre le policier et les habitants de l'île. Pour tout comprendre des complexités de la création de **The Wicker Man**, Anchor Bay a tourné spécialement un making-of de 35 minutes, réunissant les principaux participants à l'aventure, où tous évoquent avec une passion communicative les déboires du tournage, les problèmes de distribution, jusqu'à la perte du négatif original ! Et ce n'est pas tout, car l'éditeur, ayant pris l'habitude de planquer du bonus dans ses galettes, a fait fort en cachant (pas trop quand même) une interview de 25 minutes de Christopher Lee et de Robin Hardy dans la page Extra ! Malgré la piètre qualité de l'image, l'interview, tournée au moment de la sortie, est d'un intérêt considérable, témoignant de toute l'affection qu'ont les deux compères pour ce film. Sinon, on trouve tout ce qu'il faut pour faire la promo du film chez soi : bande-annonce, spot télé et 14 spots radio. Tout de même, avec tout ce beau monde enfermé dans un somptueux coffret en bois, on peut se demander pourquoi vous avez encore ce Mad entre les mains au lieu de votre carte bleue...

Manuel COLOMBIER

Christopher Lee, majestueux dans ***The Wicker Man****...*

ÉDITEUR : ANCHOR BAY ENTERTAINMENT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO NON ST) ET 1.0 (VERSION LONGUE). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRE - BANDES-ANNONCES - SPOTS TV & RADIO - FILMOGRAPHIES.

(Fnac Import)

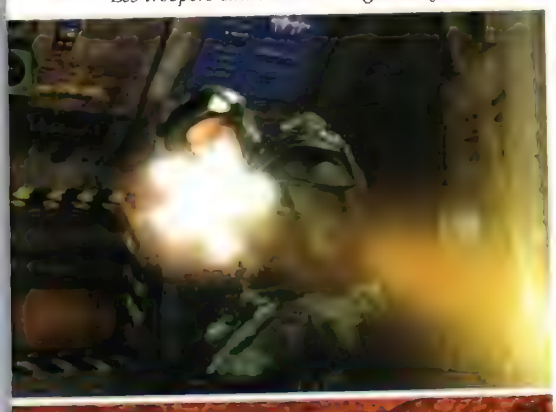
→ par Alexandre BUSTILLO

Starship Troopers

L'annonce d'une série télé tirée d'un des meilleurs films de Verhoeven a de quoi faire frémir. On a déjà subi un chemin de croix douloureux avec **RoboCop**, et personne ne semble prêt à remettre ça, surtout si l'on s'attaque à **Starship Troopers**, un des films les plus controversés du Hollandais dingo. Réalisé en images numériques par Kevin Kipper, le pilote de la série nous est promis comme une révolution visuelle par l'éditeur. Mouais… Sauf qu'entre-temps, **Final Fantasy** est sorti en salle et que ce **Starship Troopers opération Pluton** est à peine digne d'une démo moyenne sur PlayStation 2. L'histoire reprend la trame du film : Ricco, Dizzy et Carmen s'engagent dans l'armée pour faire la guerre aux parasites qui polluent l'univers. Mais attention, malgré une histoire similaire (rivalité amoureuse entre Zander et Rico, chevauchée du Tanker, récupération du cerveau parasite), le tout a été proprement javellisé pour ne plus prêter le flanc à la polémique : l'aspect politico-social du brûlot de Verhoeven a disparu, et les parasites s'emmêlent les pattes plus qu'ils ne tuent. En clair, c'est pas gore pour un sou et même Dizzy (qui meurt empalée dans le film) survit et s'en tire avec quelques bosses. Les temps changent. Vous pouvez maintenant enlever le disque de votre lecteur et y mettre à la place l'original, qui vient juste de ressortir dans une très bonne édition zone 2.

USA. 2001. RÉAL.: KEVIN KIPPER. TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE CROQUIS ET PHOTOS. DIST : WARNER.

Les troopers édulcorés en images de synthèse.



Retro Puppet Master

Vigo (Juliano Doman), homme de main d'André Toulon.

La série des **Puppet Master** est une des franchises les plus rentables de Full Moon. Pas moins de cinq films dédiés aux aventures des diaboliques poupées d'André Toulon ont été réalisés, une collection de goodies, baptisée Full Moon Toys, est maintenant disponible et le « cross over » **Puppet Master VS. Demonic Toys** ne devrait pas tarder à débarquer en vidéo. Réalisé par Joseph Tennent (avec une petite aide, non créditée, de l'infatigable David DeCoteau), **Retro Puppet Master** est en fait une préquelle aux autres épisodes. André Toulon (Guy Rolfe, fidèle au poste depuis le début de la saga) décide un soir de raconter à ses petits amis leurs origines qui datent du début du XXéme siècle. Paris, 1902. Médecin de formation, le jeune André Toulon (Greg Sestero) ne vit que pour sa passion : son théâtre magique de marionnettes qu'il tient avec une poignée d'amis. Sa vie sans histoire, rythmée par les représentations de son spectacle avant-gardiste et chamboulée par l'arrivée d'un vieil homme poursuivi par trois étranges personnages. Le vieillard est en fait un sorcier âgé de 3.000 ans, du nom d'Afzel et qui a fui l'Égypte après avoir dérobé à un ancien dieu, Sutekh, le secret de la vie permettant à celui qui le possède d'insérer une âme dans une chose inerte et de la faire vivre. Sur son lit de mort, Afzel transmet à Toulon cette formule maudite. Plutôt sceptique, le jeune homme s'aperçoit rapidement que le vieillard n'était pas fou : les sbires de Sutekh sont à ses trousses, ont massacré ses amis et enlevé Ilsa (Brigitta Dau), une jeune femme dont il est épris. Pour venger la mort de ses compagnons, Toulon récupère leur âme et les insuffle dans les poupées de bois de son spectacle. Envahies par des désirs de vengeance et de mort, les poupées viennent à la vie. Elles sont au nombre de six : Blade, qui remplace sa lame par une paire de griffes acérées, La Vrille et son crâne perforant, Six Colts le pistolero, Cyclope et son œil unique, le docteur Deth, copie conforme de Jeffrey Combs dans **La Maison de l'horreur**, et Pinhead, le culturiste doué d'une force herculéenne. De Paris à Marseille, la traque sera sans relâche. Malgré un budget plus que restreint, Joseph Tennent poursuit les aventures des Puppet Master avec un certain talent. La force de son film réside dans le fait qu'il soit réalisé à l'ancienne (pas de synthèse, les poupées sont animées image par image) et qu'il garde intact l'esprit de la série à travers de nombreux clins d'œil au cinéma fantastique (le deuxième épisode était, déjà, un remake à peine caché de **L'Abominable Dr Phibes** de Robert Fuest). Ainsi, Jack Donner, l'interprète du sorcier Afzel, est le sosie flagrant de Vincent Price, deux assassins travaillant pour Sutekh nous renvoient directement à **L'Impasse aux violences**, et les guerriers aux trousses de Toulon affichent un look autant emprunté à la Gestapo qu'aux étrangers de **Dark City**. Du tout bon pour cette préquelle assez proche du troisième épisode (**La Revanche de Toulon**) où les poupées se battaient contre les Nazis. Quelques regrets toutefois : malgré quelques chevilles et cages thoraciques transpercées par La Vrille et les coups de griffes de Blade, le film n'est pas très gore. Autre absence, et non des moindres, l'obsédante musique de Richard Band est remplacée par le score anodin de John Massari. Mais malgré cela, **Retro Puppet Master** est la production Full Moon la plus sympathique du moment. Incontournable pour tout fan d'authentique série B, donc.

USA. 1999. RÉAL.: JOSEPH TENNENT. INT.: GREG SESTERO, BRIGITTA DAU, JACK DONNER... TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE (VF) - L'UNIVERS FOU DE FULL MOON (VO). DIST : WARNER.

RoboCop 2001

Recalé à la télé, le flic d'acier n'est plus ce qu'il était.

Delta City a bien changé depuis les premières aventures du superflic d'acier, filmées par Paul Verhoeven. La ville atteint toujours des taux records de criminalité. La police, suite à de nouveaux décrets, n'est même plus armée et se défend avec du gaz au poivre et des bombes lacrymogènes. L'organisation OCP, qui gère la ville depuis sa privatisation totale, est ruinée. Et pour couronner le tout, un « robot-squelette », terroriste de son état, arrive en ville bien décidé à faire sa propre justice avec ses deux mitrailleuses Gatlin. RoboCop (Page Fletcher) a donc un emploi du temps overbooké.

Produit et réalisé par un certain Julian Grant, qui n'hésite pas à comparer son film à celui de Verhoeven dans le making-of, **RoboCop 2001**, malgré quelques bonnes intentions (ce téléfilm se veut plus violent que **RoboCop 3** et la série télé) se révèle être au final mal filmé, mal joué (Page Fletcher essaie tant bien que mal de décrocher l'Oscar en imitant mal Peter Weller, Rutger Hauer et Robert de Niro) et, plus gênant, très prétentieux. Persuadé de son génie, Julian Grant truffe son récit de sous-histoires sans intérêt (flashes-back sur le passé d'Alex Murphy, une secte secrète dirigerait Delta City…) et filme n'importe comment, en essayant de pomper Sergio Leone (RoboCop arrive comme un cow-boy dans un entrepôt, musique à l'appui) ou John Woo (un mec saute en ralenti au-dessus d'une poubelle). Bref, pas grand-chose à se mettre sous la dent, si ce n'est une ou deux séquences assez crues. Comme la scène où deux flics découvrent la cachette d'un tueur en série rappelant fortement la maison de Leatherface dans **Massacre à la tronçonneuse**, ou une autre dans laquelle RoboCop massacre un gars à l'aide de sa pointe d'acier implantée dans son poing. Hors champ bien sûr.

USA. 2000. RÉAL.: JULIAN GRANT. INT.: PAGE FLETCHER, MAURICE DEAN WINT, MAK ANTONY... TRANSFERT : 16/9 COMPATIBLE 4/3. SON : 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES (VO ET VF) - MAKING-OF (5M37S) - FICHIER OCP DES PERSONNAGES. DIST : M6 VIDÉO.

The Awakening

Lorgnant de très près sur les romans d'Anne Rice, les **Subspecies** forment depuis 1991 une des séries phares de Full Moon, avec celle des **Puppet Master**. Quatrième épisode de la franchise, **The Awakening** est réalisé par Ted Nicolaou, toujours aux commandes de la saga depuis ses débuts (il vient de finir cette année le cinquième épisode). Après un long sommeil, le maître vampire Radu (Anders Hove) est de retour en Roumanie, bien décidé à reprendre les rênes de son royaume confiés pendant son absence à des vampires décadents. Ces derniers ne comptent pas rendre au maître toutes les richesses qu'ils ont accumulées en son nom, et projettent de le faire assassiner par des humains prêts à tout pour défendre Michelle (Denice Duff), jeune succube convoitée par Radu. Mais le vampire roi a un atout de taille : la pierre de sang, relique mythique convoitée par tous les vampires de la création, et qui donne à celui qui la possède le pouvoir de subsister sans avoir à tuer. Protégée par le docteur Niculesen (l'acteur Mihal Dinvale, sorte de David Warner sous ecstasy), Michelle déclare la guerre aux vampires, dans l'espoir de retrouver sa condition d'être humain.

Bonne surprise, le film de Ted Nicolaou regorge d'idées certes peu novatrices, mais très plaisantes. Tout d'abord, Radu s'impose tout en charisme, rappelant fortement dans son look Valek, le prince des ténèbres de **Vampires** (cheveux longs, grand manteau noir) mais aussi **Nosferatu** (des griffes prolongent ses doigts). Il est au centre des meilleures séquences du film, dont une particulièrement réussie : ne pouvant pénétrer à l'intérieur d'une maison sans y être invité, Radu négocie ardemment avec des portiers pour rentrer chez le docteur Niculesen. Avec succès. D'autres idées contribuent à un bilan positif, comme les jeux d'ombres du vampire sur les murs du château, les sacs à cadavres faisant office de cercueils de fortune, ou encore la très réussie décapitation finale. L'ensemble rappelle les bons films de vampires de Bava (plus Lamberto que Mario, faut pas exagérer non plus) comme **Yurek le vampire**. Petit bémol pour finir : Denice Duff, tellement impliquée dans sa scène dramatique, voit son nez partir en free style et éjecter un magnifique filet de morve d'au moins 20 cm qu'elle s'empresse aussitôt de retirer d'un revers de manche. C'est ça aussi l'esprit Full Moon : « Trop cher de refaire la prise ! On la garde ! »

USA/ROUMANIE. 1998. RÉAL.: TED NICOLAOU. INT.: ANDERS HOVE, DENICE DUFF, MIHAL DINVALE... TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE (VF) - L'UNIVERS FOU DE FULL MOON (VO). DIST. : WARNER.

Radu, toujours fringant malgré son grand âge...

Michelle, objet (sexuel) de toutes les convoitises...

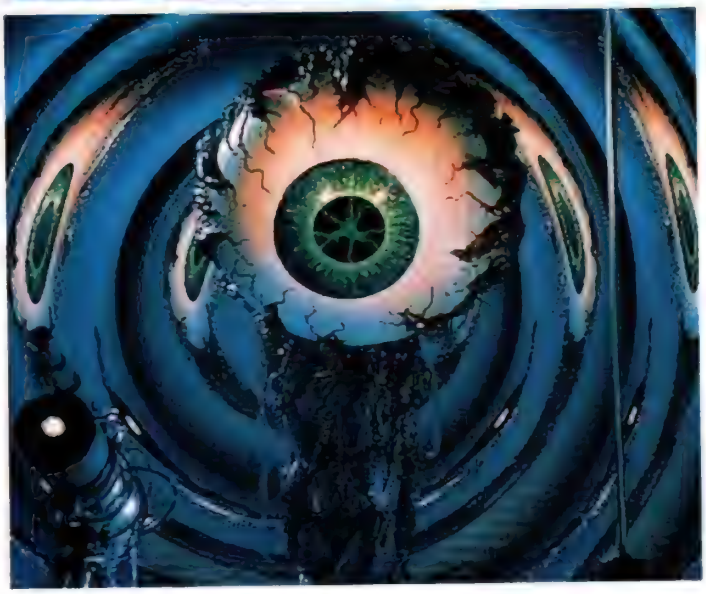
→ par Alexandre BUSTILLO

The Killer Eye

Ce mois-ci, Full Moon sort un de ses titres les plus Z avec **Killer Eye** réalisé par Richard Chasen. Le brillant ophtalmologiste Grady (Jonathan Norman) est persuadé de pouvoir ouvrir une porte sur la huitième dimension (les cinquième, sixième et septième étaient occupées ailleurs) par le biais de l'œil humain. Mais l'expérience tourne mal et l'œil du cobaye voit sa croissance s'accélérer rapidement pour finir par devenir autonome. Roulement de tambour : le Killer Eye est né, et ne semble intéresser que par la plastique des comédiennes, peu farouches il est vrai. Et c'est un vicelard le Killer Eye, il mate les filles sous la douche (avec un œil géant, ce serait dommage de se priver) et, avec ses tentacules, en abuse discrètement quand elles dorment. Un gentleman donc, plutôt agile dans l'art du camouflage car personne ne le voit, même en plein milieu du salon. Fauché, ce petit film s'apparente de temps en temps à un porno soft tendance fantastique, mais quelques détails ici et là (des affiches de vieux films d'horreur sur les murs, un extrait de **Creepozoïds**, un autre film estampillé Full Moon) montrent que l'hommage aux ringardises horrifiques est plutôt sincère et fignolé dans la bonne humeur.

USA. 2000. RÉAL.: RICHARD CHASEN (PSEUDONYME DE DAVID DECOTEAU). INT.: JACQUELINE LOVELL, JOHN NORMAN, RYAN VAN STEENIS, UN ŒIL EN PLASTIQUE... TRANSFERT : 4/3. SON 5.1 (VO ET VF) SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE (VF) - L'UNIVERS FOU DE FULL MOON (VO). DIST : WARNER.

Une bimbo prend son Killer Foot en compagnie du Killer Eye !



Le Killer Eye vous a à l'œil !

et aussi...

THE CREW

Dans la série des vieux gangsters cabots rangés des voitures qui se voient contraints de remettre le couvert et se retrouvent avec la ferraille et les matieux collés au derche, **The Crew** se distingue par une histoire totalement inintéressante, encore plus que le pourtant déjà très gratiné **Coup double** avec old Kirk et old Burt. Restent les acteurs, qui parviennent à sauver le métrage en surjouant comme jamais, mentions spéciales à Burt Reynolds en dur à cuire au très rigolo Dan Hedaya complètement à côté de ses pompes et à la nettement plus juvénile Jennifer Tilly, qui n'en peut plus de rouler du popotin et de papillonner des paupières face à une Carrie Anne Moss décidément bien jolie. Bref, si les gags sur les problèmes de santé des vieillards (incontinence, rhumatismes...) et les clins d'œil appuyés aux films de Scorsese vous font marrer, il y a là de quoi passer un moment sympathique à condition d'être indulgent et de n'avoir rien d'autre à faire.

USA. 2000. RÉAL.: MICHAEL DINNER. INT.: BURT REYNOLDS, DAN HEDAYA, RICHARD DREYFUSS, SEYMOUR CASSEL, JENNIFER TILLY, CARRIE-ANNE MOSS... DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR VIDEO.

TOKYO RAIDERS

Tokyo Raiders arrive à point nommé pour prouver que ce n'est pas parce qu'un film vient du soleil levant qu'il est forcément plus intéressant que la production hollywoodienne. Polar se voulant à la fois drôle et nerveux, le film abuse des scènes d'action sans justification dramatique, à grand renfort d'effets gratuits empruntés à John Woo et dans des pseudo-chorégraphies aussi bordéliques que répétitives. De fait, on pense beaucoup aux plus mauvais épisodes de la série *Les Repentis*, mais en moins bien emballé, ce qui n'est pas peu dire. Le DVD est complété par un making-of, pour ceux qui voudraient savoir comment on fait pour tourner une daube dans la joie, la bonne humeur et l'autosatisfaction.

HONG KONG. 2000. RÉAL.: ANGELA MAK. INT.: TONY LEUNG, EKIN CHEN, KELLY CHEN. DIST.: GAUMONT COLUMBIA TRISTAR VIDEO.

SPEEDWAY JUNKY

On s'attend à un film sur les courses de voitures, ce n'est pas du tout ça. Le héros, passionné de stock-cars, s'exerce effectivement une fois sur un jeu d'arcade de Formule 1 et entame un peu plus tard une petite course sur le bitume citadin. **Speedway Junky** traite de la vie nocturne à Las Vegas, laquelle, on s'en doute, est assez agitée (mais pas autant que chez les **Showgirls** de Verhoeven). Or donc, Johnny, parti de la côte Ouest pour rejoindre la Caroline du Nord afin de devenir pilote, échoue à Vegas où, sans un sou en poche, il se lie d'amitié avec Eric, un ado prostitué homosexuel qui va lui expliquer comment gagner de quoi acheter un ticket de bus. Comme Johnny est hétéro, ça ne va pas sans causer quelques tracas, surtout quand Eric tombe amoureux de lui. Bien entendu, tout va être compliqué par une banale histoire de drogue qui va [illegible] les deux amis dans une spirale d'embrouilles. Ça vous rappelle **My Own Private Idaho** ? C'est normal, **Speedway** est produit par Gus Van Sant, mais aussi par les revenants Menahem Golan et Yoram Globus (ex de la Cannon), ce qui explique sans doute les ambitions mal définies du métrage (les années n'ont en rien entamé leur manque de compétence). A vouloir dresser un portrait [illegible] de la faune bigarrée de la capitale du jeu tout en restant graphiquement ultra-soft, le film enchaîne les clichés et loupe carrément sa cible, pas aidé il est vrai par un héros [illegible] stupide qu'antipathique. Le DVD est complété par une interview du réal, qui nous explique qu'un air suffisant que les nuits en été sont plus courtes qu'en hiver et que pour faire tourner des ados il faut que les parents soient sur le plateau. Rien à sauver donc, si ce n'est un rôle attachant pour Darci Hannah, [illegible] adoptive désinvolte de parents.

USA. 2001. RÉAL.: NICHOLAS PERES. INT.: JESSE BRADFORD, JORDAN BRIDGES, JONATHAN TAYLOR THOMAS, DARCI HANNAH, PEGGY REMZEY, TIFFANY AMBER THIESSEN, WARREN G., [illegible] ERIC FOLPEN/EMMATIN.

Cédric BEELLER

→ par Rafik DJOUMI

Final Fantasy - Les Créatures de l'esprit

Elliot Goldenthal (Sony Classical)

Il suffit d'un peu moins de deux minutes pour réaliser toute la bienfaisance de Goldenthal au film mystique de Sakaguchi. Remplaçant au pied levé le passe-partout Graeme Revell, Goldenthal, grande figure de la scène classique contemporaine, a toujours su donner à des blockbusters estivaux un incomparable cachet de noblesse (**Entretien avec un vampire**, **Alien 3**). **Final Fantasy** n'y fait pas exception, sachant faire surgir les ténèbres les plus indescriptibles d'une simple contrebasse, pour nous entraîner à intervalles réguliers vers des cimes acoustiques insoupçonnées. Et quand on parle de cimes, on évoque bien évidemment les quelque seize cors et huit trombones du London Symphony Orchestra qui sont autant de roquettes aptes à propulser l'auditeur vers les cieux avec une violence inouïe, tandis que Goldenthal nous rattrape en plein vol avec une délicate mélodie au piano, augmentée de voix lointaines, histoire de nous rappeler que l'enjeu du voyage est d'abord et avant tout humain. Partant dans des directions complètement opposées à celles de Nobuo Uematsu pour les jeux homonymes (mais le film n'en fait-il pas de même ?), Goldenthal écarte les excès « à la Carl Orff » qui ont assuré la popularité de la musique des *FF*, et marque l'univers de Sakaguchi de son propre sigle, au fer rouge. On a beau connaître sur le bout des tympans tous les « trucs » du bonhomme, ses arpeggios, ses basses martelées, ses chœurs au sexe indéfini, on a beau y retrouver quelques mesures de sa partition DÉ-MEN-TIELLE pour le ballet Othello (joué à Paris, il y a trois mois !), rien à faire, la raison capitule devant les sens, et se laisse vibrer au gré des desiderata du compositeur, jusqu'à l'hallucinant Blue Light qui, au choix, enverra vos enceintes exploser dans l'immeuble voisin ou vous enverra, vous, à l'asile psychiatrique le plus proche. Bon sang mais c'est dangereux le talent ! (56 MN 27)

PS : non je ne parlerai pas de Lara Fabian

A Better Tomorrow 1 et 2

Joseph Koo (Import FNAC)

Disons-le tout net, Ka-Fai Koo (tel qu'il le signe parfois) n'a ni la souplesse, ni la technique, ni le champ culturel d'un James Wong (**Histoires de fantômes chinois**, **Une Balle dans la tête**) et sa participation au binôme historique de John Woo n'aura pas connu les grâces d'une édition CD sur la simple base de sa qualité musicale. On nage donc ici en plein syndrome de projection « bofopsychique » (j'écoute la musique because le film) tout en reconnaissant que, curieusement, la bande son mono des films se prêtait mieux à la partition en ce qu'elle camouflait leur pauvreté thématique et instrumentale. Passée à la stéréo 44 kHz, elle est plus musique d'ascenseur que jamais. Quant à ceux qui voudraient compléter leur culture musicale hongkongaise, nous recommandons vivement les albums **Red Heat** et **Gorky Park** de James Horner, **Birdy** de Peter Gabriel, **Star Trek** de Jerry Goldsmith (si, si !) abondamment pillés et détournés par le cinéma de l'ex-colonie dans les années quatre-vingt. (74 MN 52)

Jurassic Park 3

Don Davis (Universal-Decca)

C'est d'habitude James Horner qui illustre les films de Joe Johnston. Aussi peut-on penser que l'animosité de John Williams envers la talentueuse photocopieuse a joué en faveur de Don Davis, ancien orchestrateur d'Horner lui-même, jeté sur le devant de la scène depuis ses intéressantes expérimentations « matrixiennes ». Avisé, Don Davis sait parfaitement qu'il ne peut rivaliser avec ce qu'il appelle lui-même « *l'incroyable intégrité* » des partitions de Williams. Aussi s'est-il intelligemment appliqué à ne pas singer la musique de ce dernier, réutilisant ses thèmes des épisodes précédents avec parcimonie et respect, et n'empruntant ses figures de style caractéristiques que pour mieux les amener sur des territoires dissonants qu'il maîtrise mieux. Ce n'est donc pas un hasard si la musique de **JP3** rappelle à l'occasion celle de **Magic Warriors**, précédente incursion de Davis dans le film d'aventure fantastique familial. Une belle preuve d'humilité de la part d'un artisan appréciable, qui nous gratifie au passage d'un morceau absent du film (Clash of Extinction, le combat du T-Rex contre le canard géant) tout en zappant de l'album un certain nombre de morceaux « d'accalmie » dont l'absence ne gêne guère l'écoute, bien au contraire. Notons enfin que ce CD enhanced contient une interview du compositeur, coincée entre bandes-annonces et photos, et que le Guy Béart californien, Randy Newman, fait une apparition inexpliquée (et comme à l'habitude ridicule) en fin de plage. Pas grave, ce qui précède valait largement l'investissement.
(54 MN 21)

The Conversation

David Shire (Intrada/Import FNAC)

Un film qui repose explicitement, voire intégralement, sur sa bande-son, est, quelque part, le rêve secret de tout compositeur. **Conversation secrète**, thriller introspectif vertigineux que Coppola s'imposa entre deux **Parrain**, est l'exemple type de ces rares monuments du film-sonore. Petit budget et film « d'auteur » obligent, Coppola fit appel à son beau-frère de l'époque, David Shire, pour composer la partition en amont du tournage (chose encore aujourd'hui exceptionnelle). La démarche était d'une simplicité confondante : la musique serait la voix intérieure de son personnage principal dépressif (Gene Hackman) sans chercher à illustrer l'univers qui l'entoure. Mais la grande surprise vint le jour où Shire, selon la tradition, présenta à Coppola ses thèmes, joués au piano, bien avant d'entamer le travail d'orchestration. Le réalisateur fut tellement subjugué par l'exactitude de la mélodie qu'il décida de la conserver telle quelle, et de n'y amener que quelques effets de distorsion en post-prod. Shire ne l'en crut pas capable, mais c'était mal connaître Coppola… C'est donc bien les mains délicates de Shire, en piano solo, que l'on entend tout du long de cette partition qui, trente ans après, conserve toujours son pouvoir d'évocation inouï. L'album nous présente même en bonus le thème principal, interprété par un petit ensemble, histoire de juger sur pièce de ce que Shire envisageait avant la décision folle de Coppola. Et l'on regrette d'autant plus que ce compositeur doué (**Les Pirates du métro**, **L'Odyssée du Hindenburg**, **Les Hommes du président**, **Oz un monde extraordinaire**, **Incident de parcours**) n'ait jamais connu le projet-torpille qui l'aurait révélé au grand public (quelqu'un a-t-il remarqué qu'il y avait un score dans la Fièvre du samedi soir ?), et ce malgré sa centaine de partitions.
(37 MN 17)

Sodom and Gomorrah

Miklos Rozsa (BMG/Import FNAC)

Réalisera-t-on un jour à quel point le talent de Rozsa a perverti notre vision de l'histoire ? Alors que personne, à l'exception de trois historiens, ne connaît rien de la musique de la Rome antique ou de la cour du Roi Arthur, tout le monde, ou presque, a en mémoire les accents grandioso et le romantisme fin XIXème que Rozsa a définitivement imprimés à ces tranches d'histoire (un beau mensonge que le nouveau film de Brian Helgeland, **Chevalier**, bouscule assez intelligemment). **Sodome et Gomorrhe**, coproduction tardive et chaotique entre un Hollywood déclinant et une Italie déjà bis, sonnait le glas du péplum à l'ancienne, et Rozsa venait une dernière fois y faire exploser son orchestre avant de s'engouffrer dans l'introspection musicale des années soixante-dix (**La Vie privée de Sherlock Holmes**, **Providence**). Cette partition a donc le goût lointain du chant du cygne, et se déguste avec l'appréciation d'une carrière qui a eu l'intelligence de changer de voie à temps. Par contre, il serait temps que certains éditeurs se réveillent, puisqu'une version non officielle de presque deux heures se balade depuis environ quatre ans, et que cet album n'en exhume que le tiers. Par chance, la qualité sonore y est infiniment supérieure. C'est toujours ça de pris pour les compulsifs que nous sommes.
(42 MN 37)

→ par Benjamin ROZOVAS

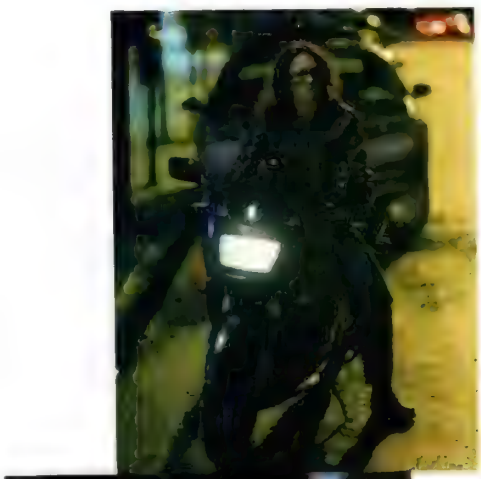
Dark Angel

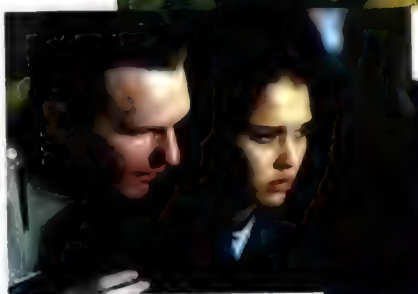
À QUOI ALLAIT RESSEMBLER L'APRÈS-*TITANIC* POUR JAMES CAMERON ? À UNE ODYSSÉE MARTIENNE ? À UNE EXPÉDITION FILMÉE AU FIN FOND DU COSMOS ? À UNE MISE À L'ÉPREUVE DE SES FOLIES DE GRANDEUR ? NON : À DE LA TÉLÉ. GUETTÉE DEPUIS UN AN PAR NOS SERVICES, LA SÉRIE *DARK ANGEL* SERT D'ÉCRIN À LA JOLIE MAX, PETIT SOLDAT GÉNÉTIQUEMENT MODIFIÉ, ET À SON INTERPRÈTE JESSICA ALBA. VERDICT : EUH... PLUTÔT BIEN !

Certains ont une théorie sur le roi du monde James Cameron. Il serait vidé, grillé, aurait les chocottes depuis qu'il a filmé la plus grande histoire jamais contée, celle du bateau qui coule à pic avec une fourmilière de gens posée dessus. Pétrifié à l'idée d'ajouter un nouveau chapitre à sa filmo babylonienne, littéralement paralysée par son devoir de gigantisme, qui suppose de revenir sur le devant de la scène dans des proportions épiques ou de ne pas revenir du tout, l'ami des cyborgs serait devenu un grand timide. La preuve ? C'est par la petite porte qu'il se pointe, deux ans après son triomphe marin, en s'essayant pour la première fois de sa carrière à une production télé, une série de science-fiction post-apocalyptique, post-féministe, qui doit tout autant à ses penchants naturels pour les ambiances cyber-techno qu'à une récente vague de « séries de filles » incarnée, tous seins dehors, par ***Buffy*** et ***Xena***. ***Dark Angel***, l'œuvre de compromission d'un génie visionnaire amené à revoir ses ambitions à la baisse ? En fait, pas vraiment.

EGLEE, L'HOMME DE L'OMBRE

Quand on y regarde de près, James Cameron est relativement absent du projet. Certes, on y retrouve intacts les thèmes qui ont fait de lui un fervent batailleur de la cause féminine quand elle est soumise aux violentes dérives de la technologie (« trafiquée » dès son plus jeune âge, l'héroïne porte la menace en elle), mais les bases de la série resteront inchangées après l'épisode pilote, le seul où figure sa signature au titre de scénariste, le seul où son « patrimoine génétique » nous explose en pleine tronche pour ensuite ne plus bouger d'un chromosome. Le reste de ce qui constitue la première saison de ***Dark Angel*** fait d'abord appel aux qualités de structuration et d'interprétation de Charles H. Eglee. Ce vétéran des ondes américaines a déjà démontré de sérieuses aptitudes pour porter les idées des autres à ébullition et les abreuver de sa sève feuilletonesque. Longtemps collaborateur de Steven Bochco, il fut producteur exécutif sur l'immortel ***Murder One***, récit judiciaire à chapitres qui suit une affaire de meurtre pendant une saison entière, depuis la mise en accusation jusqu'au verdict. Pour pallier son manque d'expérience dans le domaine, Cameron s'est donc assuré les services d'un professionnel avisé, à même de tenir la boutique en son absence (***Dark Angel*** est le premier bébé enfanté par Cameron-Eglee Productions. D'autres suivront ?). Car il faut surtout voir dans l'association des deux hommes l'expression d'un syndrome très répandu chez les réalisateurs-stars en transit à la télé : le complexe du « trop peu pour moi ». Comme ses prédécesseurs Steven Spielberg (***Seaquest***), Barry Levinson (***Homicide***) ou Sam Raimi (***Hercule***), Cameron a créé ***Dark Angel*** beaucoup pour le geste, très peu pour l'accomplissement personnel. En imprimant leur patte à des projets qui les concerne suffisamment pour les initier mais pas assez pour les accompagner à





La nouvelle femme forte créée par James Cameron : Max (Jessica Alba).

La nuit, Max est une justicière malgré elle qui tente d'élucider le mystère de ses origines...

Le jour, elle est une anonyme livreuse à vélo.

maturation, les cadors du grand écran trouvent dans cette échappatoire de quoi satisfaire leur boulimie créatrice sans toutefois mettre en péril leur réputation : après tout, ce n'est que de la télé. Si ***Dark Angel*** s'est beaucoup vendue sur le nom de son estimé parrain, il devient vite nécessaire de l'apprécier comme un show SF à la portée de tous les autres et non pas comme « la série du réalisateur de **Titanic** qui va révolutionner le monde de la télé ». Parce qu'on en est quand même loin.

CINÉ ET TÉLÉ

Filmée selon des standards télévisuels largement éprouvés (plans moyens, longue focale, cadre serré), ***Dark Angel*** ne fait pas non plus preuve d'une audace inouïe au niveau de sa scénographie, considérablement étriquée si l'on considère le monde futuriste et dévasté qu'elle est censée découvrir (une rue principale, jonchée de caravanes et d'avant-postes militaires), et trop répétitive quand elle renvoie à des lieux de repli qui sont autant de décors de sitcom (le bar, l'appartement). De quoi renforcer le clivage qui persiste entre cinéphiles purs et durs et amateurs de séries autour de la question de mise en scène : dans quelle mesure et à quel prix peut-on faire du cinéma à la télé ? Rien dans Dark Angel ne fait avancer le débat. Des solutions, par contre, on en trouvait dans ***Twin Peaks***, ***Homicide***, ***The Kingdom***, ***Urgences***, ***Les Soprano***, ***Lain***, j'en passe et des meilleures. Il n'y a guère que dans l'action que ***Dark Angel*** s'affranchit momentanément de son héritage « figé » pour des scènes d'une intense beauté où le cadre, soudain, se remplit de perspectives vertigineuses. On retiendra surtout le saut de l'ange de l'héroïne entre les gratte-ciel de la cité, qui constitue le point d'orgue du pilote et a depuis intégré le générique d'ouverture. Il faut également souligner l'utilisation jamais handicapante des effets digitaux, qui servent principalement à renforcer la vélocité des combats et à montrer la solitude de Max, enfant traquée surplombant les lumières grises de la ville dans une de ces poses comic book chères à Cameron. Dans une société en décomposition où la course au grand capital a changé une nation conquérante en brocante géante - nous sommes en 2020 - , Max n'incarne pas le dernier espoir de l'humanité. Elle n'est pas une super-héroïne au secours des faibles et des opprimés. Max ne veille aux intérêts que d'une seule personne : elle-même. Elle est le résultat d'expériences top secrètes menées par le gouvernement pour créer une nouvelle race de super-guerriers génétiquement modifiés. Nom de code : Projet Manticore. Échappée à l'âge de neuf ans du centre de recherche qui la maintenait, elle et d'autres enfants, sous surveillance militaire, elle doit aujourd'hui se cacher des forces armées lancées à sa poursuite, dont l'infatigable Lydecker (John Savage), tout en ignorant si ses camarades cobayes ont survécu à l'évasion. Livreuse à vélo le jour, voleuse de haut vol la nuit, elle finit par s'allier au « corbeau » Logan Kale (Michael Weatherly), un riche activiste qui émet sur les ondes des messages clandestins et brise le silence instauré par le nouveau régime. Ils font un marché : si Max participe à la croisade libérale de Logan, ce dernier la mettra sur la piste de ses codétenus de Manticore.

BOMBE CATHODIQUE

L'effort scénaristique de ***Dark Angel***, série d'action-aventure par essence car entièrement alimentée par la peur d'être rattrapée, tient à donner l'impression que chaque épisode suit un chemin et un rythme différents des autres (comme dans un feuilleton), alors qu'il revient toujours à Max d'accomplir une nouvelle mission (comme dans n'importe quelle série). Peut-être pas encore à la hauteur de ses ambitions, ***Dark Angel*** reste supérieurement dialoguée et « sérialisée », surtout quand elle s'attache à la complainte romantique de Max. Dans le rôle, la bombe météore Jessica Alba, friable et sensuelle, emporte le morceau à elle toute seule. Ses grands yeux ronds qui pleurent et sa jolie bouche qui pulpe prennent très vite le contrôle de la série en l'enrobant d'un souffle émotionnel qui nous pousse à voir la suite. Ce n'est sûrement pas ce qu'on était venu chercher au début ; c'est pourtant la meilleure greffe que le cinéma de James Cameron opère ici.

NEWS

- Contre toute attente, les Chinois des studios Hweilai grillent les Américains et nous balancent direct leur « **Matrix** rencontre **Tigre et Dragon** » avec ***Flatland***. Vingt-deux épisodes situés à Shanghai en 2010 voient trois jeunes yankees piégés dans le monde cybernétique créé par le mystérieux M. Smith (Dennis Hopper). Sammo Hung réalise le pilote.

- 36 milliards de défunts ressuscitent sur une planète inconnue. Sir Richard Burton, Mark Twain, Cyrano de Bergerac et quelques autres unissent leurs forces afin de découvrir pourquoi. Alex Proyas (**The Crow**) envisage de transformer en série le classique littéraire de Philip Jose Farmer, *Riverworld*, et de donner ainsi une nouvelle définition du « team culturel ». On en bave déjà.

- Gonflé d'ambition, le créateur de ***Babylon 5***, Joe Michael Straczynski, annonce ***Jeremiah***, série d'anticipation dans laquelle les survivants d'une catastrophe qui a débarrassé le monde de tous les individus de plus de 13 ans, grandissent dans une civilisation en ruine. Le tournage du pilote de deux heures a commencé début septembre.

Rentrée (pas) fantastique

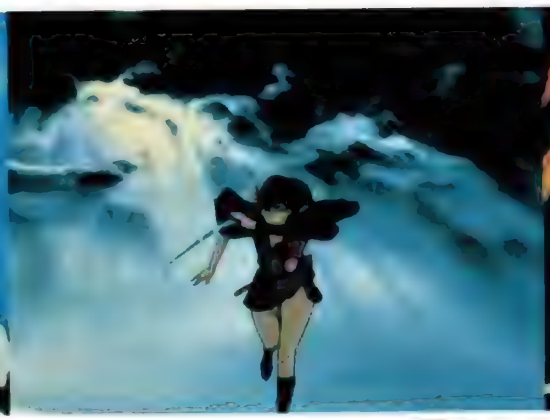
Plein, plein, plein de nouvelles séries sont à l'affiche de la rentrée télé. De très bonnes (***Titus***, ***Bush Président***, ***New York 911***, ***Gideon's Crossing***, ***Gilmore Girls***), de très nulles (***Son of the Beach***, ***Feds***, ***Beggars and Choosers***), mais surtout aucune qui concerne notre terrain d'expertise : le fantastique, le dérangé, le bizarre absolu. Du moins aucune de valable. Le mois dernier, on vous tirait le portrait d'***Andromeda*** (Cinestar 1) et, à lire entre les lignes de l'interview de Kevin Sorbo, vous avez dû comprendre que ce n'était pas fameux, tout juste une resucée mal inspirée et très camp de ***Star Trek***. N'en déplaise à notre Damien Granger national, il ne fait pas soleil non plus du côté de ***Black Scorpion*** (Série Club), l'adaptation encore plus Z et encore plus fauchée du film Z et fauché produit par Roger Corman. Vieille d'il y a deux ans et aussitôt annulée après avoir rodé son imbécile postulat de départ sur une demi-saison, ***Mercy Point***, rebaptisée ***Space Hospital*** (Série Club), est une série médicale du futur qui tente l'impossible transplantation d'***Urgences*** dans les coursives de ***Babylon 5***. Annulation encore avec ***Sleepwalkers*** (Série Club), dont on espérait un peu vu le casting (Bruce Greenwood, Naomi Watts), le producteur-créateur (David **Blade** Goyer) et le sujet (des scientifiques voyagent dans les rêves !), mais qui nous a littéralement plongé dans le sommeil. Ce à quoi ne peut même pas prétendre, puisqu'on l'a arrêté avant la fin, ***Les Chemins de l'étrange*** (13ème Rue), un décalque catho des ***X-Files*** avec enquêteurs du paranormal et miracles à la clef. Pour finir, deux bonnes nouvelles qui n'ont rien à voir : la cinquième saison de ***Buffy*** (la meilleure !) arrive très bientôt sur M6 (comptez sur un check-up complet dans un prochain numéro) et la première d'***Angel*** se dessine enfin sur TF1 et déjà dans les bacs DVD.

→ par Bertrand ROUGIER

Kamui & Arion

DIFFUSÉS DANS LES SALLES OBSCURES DE L'ARCHIPEL À UN AN D'INTERVALLE, *LA DAGUE DE KAMUI* ET *ARION* FONT PARTIE DES PLUS GROS BUDGETS ALLOUÉS À DES FILMS D'ANIMATION NIPPONS DANS LES ANNÉES 80. À L'OCCASION DE LEUR SORTIE FRANÇAISE EN DVD, UN COUP DE PROJECTEUR S'IMPOSAIT...

Est-il encore nécessaire de rappeler que l'animation japonaise (« anime » par contraction) occupe une place prépondérante dans le paysage filmique international ? Sans préjuger de la réponse à cette question (j'en vois quand même deux au fond qui dorment), il nous semble important de partir à la redécouverte de la « japanime » à la veille des sorties françaises de **Sen To Chihiro no Kamikakushi** (Miyazaki), **Millenium Actress** (Satori Kon) et **Metropolis** (Rin Taro). Si l'objectif de cette rubrique n'est évidemment pas d'être exhaustive, elle tentera tous les mois d'être pertinente en présentant autrement, c'est-à-dire par le biais d'interviews et de notes de production, un grand succès ou une œuvre injustement mésestimée de l'animation nippone. Cependant, dès ce mois-ci, entorse à la règle, car nous n'avons pas pu choisir entre deux formidables longs-métrages injustement tombés en désuétude.



*Photos de cette page : **Kamui**.*

L'ÉPOPÉE DE JIRO

Découvert dans une barque avec un tissu portant son nom et une mystérieuse dague, Jiro a grandi dans un petit village. Mais accusé du double meurtre de sa mère et de sa sœur adoptives, il doit fuir. Aidé par un énigmatique moine, qui lui désigne le véritable coupable de l'attentat, il part à la recherche de l'assassin, de ses origines et des mystères d'un Japon féodal (ère Meiji) en train de succomber aux assauts de l'époque moderne. De retrouvailles en trahison, la quête de Jiro s'achève en Amérique, où se noue un complot politique visant à changer le destin de l'archipel en opposant le pouvoir du Shogun à celui de l'empereur...

Kamui est l'adaptation du livre éponyme de Tetsu Yano, le volume original ayant valu à son auteur l'honneur d'être le premier romancier japonais nominé pour l'attribution du prix Hugo, la plus haute distinction en matière de littérature fantastique. Pour cette seule raison, le film de Rin Taro, le mentor de Katsuhiro Otomo 1/, est déjà un événement. Mais son incroyable genèse et ses qualités cinématographiques en font un monument.

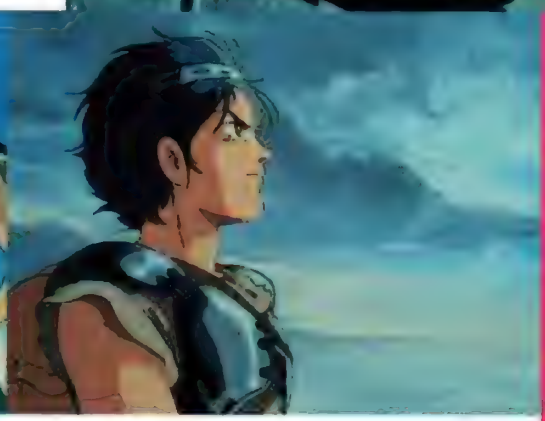
La production de cette bande, diffusée en salle à partir de 1985, s'étala sur presque dix ans. Débutée en 1977 sur la base d'un autre script, et sans argent (le budget enfla au fil des ans), la confection de cet ouvrage démesurément ambitieux (132 minutes) fut à l'origine de la création de Madhouse, qui demeura la structure de production indépendante la plus vivace du Japon avant de se transformer en « major » au cœur des nineties. Dans **Kamui**, le talent naissant de Yoshiaki Kawajiri (**Ninja Scroll**) associé à la maestria de Rin Taro produit des étincelles. Passionnante uchronie révisant l'histoire du Japon en mélangeant faits réels et fiction, **Kamui** est une référence incontournable en matière d'animation. Doté d'un scénario fourmillant de rebondissements, situé à la limite du surréalisme, débordant d'effets visuels admirables et inédits (le découpage transversal à la lame de rasoir de certains cellulos fut filmé en direct puis inclus dans le montage final), **Kamui** représente le dessin animé nippon dans sa forme la plus libre, la plus émancipée. En posant les fondations sur lesquelles s'appuiera Tsui Hark (grand consommateur de mangas) pour réaliser la saga des **Il était une fois en Chine**, et en hésitant entre la fresque épique, le film d'aventure, le western et le chambara, **Kamui** s'impose comme un monstrueux morceau de bravoure. Une œuvre monstre qui a tellement coûté en abnégation, en ruse et en énergie, que la pellicule est aujourd'hui encore imprimée par la sueur et le génie. Évidemment, la possession

Photos de cette page :
Arion.

du disque en zone 2 est indispensable, même si on regrette que ce chef-d'œuvre soit dépourvu de suppléments dignes de ce nom et de remasterisation, la vf et la vostf étant passables, sans plus.

LA QUÊTE D'ARION

L'année suivante, en 1986, un autre long-métrage d'animation carrément inclassable débarqua sur les écrans. Film d'heroïc fantasy de tradition mythologique, **Arion** revisite avec bonheur les mythes et légendes de la Grèce antique. Dans une Thessalie au bord du naufrage, les armées d'un Poséidon assoiffé de sang et d'une Athéna luxurieuse sont sur le point de se combattre, tandis qu'Hadès s'apprête à conquérir le trône d'un Zeus vieillissant, paranoïaque jusqu'à l'étouffement qui,



tel un parrain de la mafia des anges se laisse dévorer par ses démons… Deux heures durant, c'est au jeune Arion, Titan en quête de ses origines que va incomber la tâche de démêler cet écheveau de complots et de décadences…

À priori, le pitch d'Arion ressemble dangereusement à celui d'**Hercules** (Disney) ou des ***Chevaliers du Zodiaque***, série qui débarqua sur les écrans nippons six mois plus tard. D'ailleurs, si le film se comporta honnêtement lors de son exploitation initiale, il disparut honteusement des mémoires en raison de l'intérêt porté par les otaku 2/ au serial conjointement réalisé par Kozo Morishita, Masayuki Arehi et Tomoharu Katsumata. D'autre part, en terme de fantasy, les cinéphiles restèrent émus par **Laputa** (1986) d'Hayao Miyazaki, dont le rythme est identique à celui d'**Arion** (logique, le compositeur Joe Hisaishi et le principal financier, la Tokuma Shoten, inscrivirent leurs noms sur les deux bandes).

En dépit de ces griefs ponctuels, strictement liés à un contexte temporel précis, le premier long-métrage mis en scène, « designé » et scénarisé par Yoshikazu Yasuhiko (**Venus Wars**) demeure une œuvre majeure. Évidemment, c'est plus du côté de Miyazaki que des chevaliers de triste mémoire que lorgne l'artiste ubiquiste. Mangaka 3/ et illustrateur adulé, Yasuhiko obtint un an après l'achèvement de la publication des 1.000 pages de sa bédé le droit de la peindre sur toile. Après le succès de **Nausicaä**, la Tokuma Shoten et la Sunrise, une firme spécialisée dans l'adaptation de mangas sur petit écran, tentèrent de créer un début de franchise en portant directement des comics book dans les salles obscures. Nanti d'un budget confortable, **Arion** bénéficia également de l'inspiration d'un éclectique trublion qui aurait dû devancer Otomo sur les sentiers de la gloire (dessinateur, designer, illustrateur, réalisateur et enfin star) si une mauvaise conjecture et un manque d'appétence n'avaient freiné son élan. Reste que, réminiscent du cinéma de Ray Harryhausen, **Arion** est une satire sociale et religieuse autant qu'une très belle tragédie. Dès les premières secondes, le film transporte dans la valse de ses débordements lyriques et épiques. Enivré par une animation et un score impeccables, des batailles dantesques, des torrents d'héroïsme, de cruauté, de perversion et de jalousie, le spectateur finit immanquablement par succomber à la puissance de ce grand drame classique, au sens théâtral du terme. Avec ses suppléments et son joli transfert d'un master malheureusement « centenaire », le DVD édité par Kaze offre l'opportunité de découvrir un film qui repousse les limites supposées de l'animation japonaise. Il serait dommage de s'en priver.

1/ Ce dernier vient de signer pour son père spirituel le scénario de **Metropolis**, une variation sur les thèmes du film de Fritz Lang et d'une œuvre de Tezuka, le Dieu des mangas. Cela situe le niveau des bonhommes, non?
2/ Si la définition du mot Otaku est complexe, dans le cas qui nous intéresse il s'agit de fans « hardcore » de mangas et d'anime.
3/ Dessinateur de manga

NEWS

■ Catastrophe ! Ni Hayao Miyazaki, ni Isao Takahata ne réalisera le prochain film du studio Ghibli. Ce film de 1 h 40 dont la sortie est prévue pour l'été 2002 sera réalisé par Mamoru Hosoda, le réalisateur de la plupart des épisodes de la série *Digimon*. Il fait chaud tout d'un coup.

■ Le DVD collector de **Jin-Roh**, dont l'édition est prévue courant octobre, comportera trois disques avec un CD de la très belle BO composée par Hajime Mizoguchi. On nous annonce également une piste DTS, des interviews inédites et plus longues, de nombreux courts-métrages supplémentaires ainsi que plusieurs bandes-annonces du film et autres goodies d'artbox n'ayant pas été explicités.

■ Le 4 octobre, la version française du DVD d'**Akira** débarque dans les bacs. À priori, l'édition ressemble de très près à celle commercialisée en mai dernier aux États-Unis. Malheureusement, nous n'avons pas encore mis la main sur la VF et de la même façon, nous n'avons pas encore eu entre les mains l'édition spéciale sur deux disques d'**Angel Eyes**, dix cités pour trois morceaux et **Dominion Tank Police**, un autre titre culte qui débarque également dans nos bacs. Pour Noël, nous aurons aussi les films d'**Evangelion** et un coffret regroupant les films de **Rintaro**. Ça va saigner !…

■ Toujours pour décembre, les films de Takahata vont rejoindre en salle le très beau film d'Isao Takahata, **Gauche le violoncelliste** dont une édition DVD est annoncée pour la fin du mois de septembre chez H.K.

■ Dynamic Vision poursuit son édition de ses VHS et de DVD de ses séries phares (*Escaflowne*, *Tenchi* et *Cowboy Bebop*) tout en nous annonçant le développement de trois nouvelles séries : Trigun (un space-western spatial), **Kaeshi Kanojo Ne Jijo** et **Yuri Kuri** (les deux dernières sont du studio Gainax). Ya fallait bien des nouveautés.

→ par Jean-Sébastien DÉCANT

Silent Hill 2

TIENS, UNE PREVIEW DE JEU VIDÉO DANS LES PAGES DE MAD! IL AURAIT ÉTÉ EFFECTIVEMENT HONTEUX DE PASSER À CÔTÉ DE CE FUTUR ÉVÉNEMENT VIDÉO LUDIQUE COLLANT À CE POINT AVEC L'ÉTRANGE ET LE FANTASTIQUE.

Silent Hill 2 est la suite d'un soft Playstation qui reste encore à ce jour l'expérience la plus terrifiante jamais réalisée sous forme de jeu vidéo. En novembre, Konami proposera donc de retourner une seconde fois dans le patelin fantomatique de **Silent Hill**, mais cette fois-ci sur PS2... Aura-t-on toujours peur? L'éditeur a tenu à nous rassurer en organisant un grand événement promotionnel dont le programme est resté secret jusqu'à la dernière minute. Plus de cent journalistes européens se sont donc retrouvés sur un chemin de terre en campagne parisienne, sans trop savoir ce qui allait se passer. Un drôle de week-end, volontairement inspiré des expériences traumatiques propres à **Silent Hill** et célébré en présence des trois principaux concepteurs de la série. Mais avant de rentrer dans les détails de ce voyage de presse hors du commun, il serait bon de revenir sur le premier opus à ce point estimé qu'il a bien failli être adapté au cinéma.

RETOUR SUR UN CHOC

Sorti il y a trois ans, et destiné à un public averti, l'univers 3D morbide de **Silent Hill** a marqué à vie quiconque s'y est plongé. On y incarne un homme perdu dans les méandres d'une ville morte à la recherche de sa fille. Le héros doit faire vite car le temps lui est compté dans cette ville portuaire enveloppée d'un brouillard opaque et peuplée de créatures hostiles. Le concept s'apparente à celui des **Resident Evil**, mais est appliqué de manière beaucoup plus radicale, car le cadre dans lequel évolue le joueur est inconfortable au possible. Une expérience qui évoque les astuces mises en place par Frédéric Raynal dans **Alone in the Dark** et destinées à perturber le joueur tout au long de sa progression. Le concepteur français avait en effet disposé en début d'aventure quelques effets de mise en scène (un monstre surgit derrière une porte et massacre le personnage ; un trou dans le plancher du premier étage entraîne une mort assurée), censés terrifier le joueur à la simple idée de tomber sur une autre surprise dont on ne revient pas. **Silent Hill** applique le même principe sur toute sa longueur. Pour la première fois, le joueur est en constante perte de repères et ne peut qu'être décontenancé face à la succession de pièges macabres. On est loin du train-train confortable des **Resident Evil**, où les massacres à l'arme lourde succèdent aux énigmes agaçantes. Silent Hill, pour sa part, accueille l'horreur pure, le glauque immonde face auquel il vaut mieux prendre ses jambes à son cou plutôt que de combattre vaillamment.

MISE EN (MAUVAISE) CONDITION

Silent Hill baigne donc dans le dégueu répugnant, chose que le staff de Konami Europe a tenté de reproduire en live lors du week-end surprise. Partis pour une conférence de presse, nous nous sommes retrouvés cagoulés dans des camions militaires secoués par on ne sait quel hystéro courant à côté du véhicule. À cette ambiance de train fantôme s'ajoutaient des effets sonores provenant des environs directement samplés sur l'ambiance du jeu (aboiements, battements d'ailes, grognements). Escortés par des nurses ensanglantées, nous nous sommes retrouvés peu de temps après à l'intérieur d'un manoir délabré. Konami sait recevoir, et si Jean Rollin était passé par là il aurait certainement trouvé matière à tourner trois ou quatre films. Cadavre pendu, jeune femme hurlant dans les couloirs... Le sous-sol avait été transformé en cave aux horreurs. On pouvait même apercevoir dans la pénombre des quartiers de viande avarié, un mannequin disloqué et des gars déguisés en monstres censés nous sauter dessus. Guignebert, qui n'aurait manqué l'événement pour rien au monde, a même été torturé, c'est dire si ça ne rigolait pas (voir photo). Nous étions armés de lampes de poche et, ne pouvant fendre le crâne des figurants, nous sommes remontés à l'étage

Panique au service des urgences, les infirmières sont de sortie !

Eddy, un Américain pure souche dont les yeux vitreux n'annoncent rien de bon... *Guignou torturé !*

Ci-dessus : James face à une Maria qui lui rappelle étrangement son épouse décédée...

A droite : une créature cauchemardesque forcément issue d'un cerveau diabolique.

À gauche : James aura besoin de sa lampe torche pour s'extraire de la pénombre.

afin d'assister à la conférence de presse. Un coup d'œil furtif permettait d'entrapercevoir au fond, dans une pièce adjacente, une douzaine de moniteurs équipés de PS2 attendant que l'on vienne se frotter à la démo. La conférence fut l'occasion de rencontrer trois jeunes Japonais à l'origine des deux **Silent Hill** : le producteur exécutif Akihiro Imamura, le lead designer Sato Takayoshi et un sound engineer aux cheveux rouges. Ils ont la vingtaine passée et leur look de rock star laisse envisager qu'ils vivent à Tokyo. Éreintés par le jet-lag, ils ont répondu du mieux qu'ils pouvaient à la presse européenne. **Silent Hill 2** raconte donc l'histoire d'un nouveau personnage qui se rend dans cet ancien port de plaisance après avoir reçu une curieuse lettre de sa conjointe, morte quatre ans auparavant. Sur place, il rencontre une femme qui ressemble à s'y méprendre à son amour perdu.

UN AVANT-GOÛT DE L'ENFER

La bande-annonce présentée est remplie d'images incroyables: des monstres suintants se déplacent de manière inquiétante et des corps difformes sont mutilés par d'étranges créatures. Les seconds couteaux ont tous l'air cinglé, particulièrement un jeune homme obèse dépourvu de conscience morale. Retour aux questions-réponses avec les concepteurs: ils jouent à **Diablo 2** sur PC, ne communiquent pas avec leurs collègues des entreprises concurrentes, trouvent **Alone in the Dark 4** superbe, n'ont pas du tout envie de faire du cinéma et espèrent surtout que le jeu nous choquera autant que le premier. Direction la salle des moniteurs pour essayer la démo. Le mode de déplacement est identique, les combats aussi, mais **Silent Hill 2** semble un peu plus axé « action ». Les effets de brouillard quant à eux sont superbes, les décors sont bien évidemment à la hauteur des capacités de la PS2 et il en va de même pour la modélisation des personnages. La démo permettait d'accéder à trois environnements différents, dont on faisait vite le tour : un sous-sol malfamé, une résidence ressemblant à une crack-house, et des chiottes immondes donnant sur le parking du coin. De quoi rendre l'attente jusqu'à la mi-novembre totalement insupportable, et qui confirme ce qu'amorçait **Silent Hill** : avant l'épouvante se consommait au cinéma ou en librairie, aujourd'hui il est possible de se faire peur en allumant sa console...

ARKHAM

27 & 28 OCTOBRE 2001
samedi 14h-19h/dimanche 10h-19h.
SALLE WAGRAM 39, Av de Wagram 75017 Paris

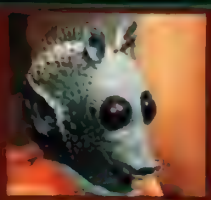
ATTENTION !! : les dédicaces des acteurs sont payantes

MARK RALSTON "DRAKE"

MICHONNE BOURRIAGUE "Aurra Sing"

JENETTE GOLDSTEIN "VASQUEZ"

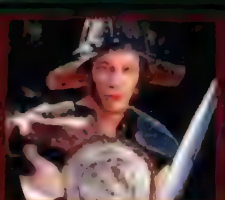
RICHARD HERD
COMMANDER "V"



PAUL BLAKE
"GREEDO"

KEN COLLEY
"CAPTAIN PIETT"

GARRICK HAGON
"B. DARKLIGHTER"



TED RAIMI
"JOXER" XENA

Collectors Rendez-vous

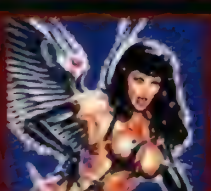
3 éme CONVENTION INTERNATIONALE DE LA S-F, DU COMICS ET DU JOUET DE COLLECTION

DAVID MACK
Kabuki, DD...

B M. BENDIS
Powers...

STEVE RUDE
Nexus...

J.G JONES
Black Widow...

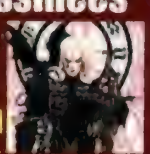


R. CARRALERO
Heavy Metal...

G. SHELTON
Freak bros...

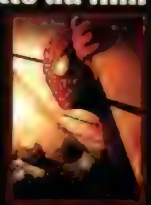
dessinateurs de Bandes-dessinées

Olivier Ledroit
Stan & Vince
Alberto Varanda
Christian Paty



avec le ticket d'entrée une affichette du film SPIDERMAN offerte*

45f
l'entrée
6,90 euros



*dans la limite des stocks

écrivains de Science-Fiction

L.COOPER (UK) P.CALVO (FR)
S.NICHOLLS (UK) F.COLIN (FR)
M.GABORIT (FR) ANGE (FR)
H.LOEVENBRUCK (FR)

gratuit pour les enfants de -10 ans accompagnés

Brapelonne · ciné store · DVDVISION · Superman · J'ai lu · MadMovies · Marvel France · WIZARD · semic EDITIONS

RENSEIGNEMENTS ET PREVENTES : ARKHAM 15 rue Soufflot 75005 Paris Tél : 01 40 51 82 55

L'ACTUALITÉ DU CINÉMA QUI DÉBOURRE !

CIMPACT

› VIN DIESEL met la gomme dans **FAST AND FURIOUS**

› SEAN PENN retrouve JACK NICHOLSON pour **THE PLEDGE**

› JOHN WOO, guerrier pacifiste dans **WINDTALKERS**

DON'T SAY A WORD

Alors que Miramax bloque toujours la sortie de son **The Impostor**, un film de science-fiction avec Gary Sinise et Madeleine Stowe, Gary Fleder s'est fait courtiser par la Fox pour réaliser l'adaptation de *Don't Say a Word*, le roman d'Andrew Klavan. Ni une, ni deux, le réalisateur du **Collectionneur** s'est jeté sur cette occasion de diriger Michael Douglas, Sean Bean (**Le Seigneur des anneaux**), Famke Janssen (**X-Men**), Oliver Platt (**Lake Placid**) et Brittany Murphy (**Belles à mourir**) dans ce thriller que la production annonce sombre et dérangeant. Michael Douglas, qui se plaît à interpréter des personnages borderline, incarne ici le psychiatre Nathan Conrad, dont la fille a été kidnappée. Le ravisseur (Sean Bean) lui

Michael Douglas en plein désarroi...

laisse 48 heures pour soigner une de ses patientes quasiment catatonique. Elle seule aurait en mémoire un numéro de téléphone qui intéresse fortement le vilain kidnappeur... La tâche n'est pas aisée et le bon docteur va devoir se transformer en ogre psychanalytique. Tourné en début d'année dans les rues de New York, **Don't Say a Word** aurait tellement ravi la Fox que celle-ci en a avancé la sortie de quasiment deux mois, lui évitant de concourir cet hiver avec toutes les machines à Oscars. Mazette ! On espère un résultat supérieur aux précédents thrillers-pour-papa que sont **Dernières heures à Denver** et **Le Collectionneur**.

Justin Chambers dans le rôle convoité de D'artagnan. Top classe !

D'ARTAGNAN

Heureusement que le producteur Moshe Diamant veille ! Lui seul pouvait encore offrir à un cinéaste d'un autre temps, Peter Hyams, la coquette somme de 50 millions de dollars sur un plateau d'argent. Un chiffre imposant pour une adaptation libre du roman *Les Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Loin de s'appesantir sur une reconstitution fidèle, cette nouvelle version promet en revanche son lot de séquences spectaculaires directement issues du cinéma hong-kongais. Pour parfaire le travail dans cette direction, la production a donc engagé le chorégraphe Hung Yan Yan (crédité ici Xin Xin Xiong) qui reproduira sans vergogne une séquence entière du premier **Il était une fois en Chine** de Tsui Hark : un combat homérique sur plusieurs échelles qu'il avait déjà ardemment préparé pour le cinéaste de **Zu**. Auto-plagiat pur et simple ? Impossible de délibérer avant d'avoir vu le film...Le script de **D'Artagnan** écrit par Gene Quintano (**Alarme Fatale**, sic !) date maintenant d'une bonne dizaine d'années, à l'époque où le nom de Jean-Claude Van Damme y était attaché. L'ironie du sort veut que ce soit la brouille entre la star belge et son producteur Moshe Diamant qui ait relancé le projet. En remplacement de notre philosophe préféré, la production a engagé le jeunot Justin Chambers (**Liberty Heights**) dans le rôle de d'Artagnan. Ce dernier cherche ici à devenir un mousquetaire pour venger la mort de ses parents. Tourné en France et au Luxembourg, **D'Artagnan** bénéficie d'un casting comprenant quelques-unes de nos gloires nationales. En dehors de Catherine Deneuve dans le rôle de la Reine de France, nous pourrons y croiser Jean-Pierre Castaldi (le père d'un fameux animateur télé) et Jean-Claude Dreyfus. Que ceci ne nous fasse pas oublier que l'excellent Tim Roth (dans le rôle du vilain Febre) et Stephen Rea, en fielleux Richelieu, font également partie de la distribution. Du beau monde pour un film qu'on espère à la hauteur.

Bruce à la hache, Billy à la masse...

BANDITS

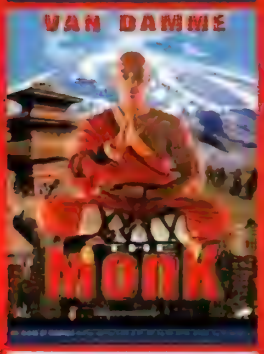
Bandits (ex-**Outlaws**) est un projet de longue date pour Bruce Willis. Billy Bob Thornton remplace Val Kilmer, prévu à l'origine, et le film reforme ainsi le duo star d'**Armageddon**. Tiré d'une histoire vraie, **Bandits** nous narre les aventures de deux pilleurs de banques qui, juste avant un gros coup, kidnappent une jeune femme et en tombent tous les deux amoureux. Dans l'idée de se faire connaître des médias, les deux hors-la-loi décident de se vendre à un présentateur télé, le forçant à faire des reportages exclusifs sur leurs exploits.
C'est Barry Levinson (**Rain Man, Toys, Harcèlement, Sphère**, aïe aïe aïe !), excellent directeur d'acteurs mais cinéaste limité par la qualité des scénarios, qui prend en charge le script d'Harley Peyton (**Neige sur Beverly Hills**), décrit comme une version moderne de **Butch Cassidy et le Kid**. On peut donc compter sur un traitement semi-comique puisque le personnage de Thornton est un incurable hypocondriaque. L'indispensable touche féminine est apportée par Cate Blanchett (formidable dans **Intuitions**) dans un registre plus léger qu'à son habitude. Le reste du casting est composé d'illustres inconnus, mais la MGM reste confiante et prévoit un beau succès d'estime pour ce « petit film ». Nous, on espère surtout une production sympathique qui capitaliserait à fond sur la bonne alchimie du duo vedette. En attendant de voir Bruce Willis en militaire dans le film de guerre **Hart's War** du mollasson Gregory Hoblit (**Peur primale**), une autre production MGM...

EXPRESSIMO

● Des nouvelles de l'ami Tarantino. Après **Kill Bill**, qui se fera dès que Uma Thurman aura accouché, le réalisateur enchaînera directement sur **Inglorious Bastards**, un film dans la lignée des **12 Salopards**, qui compte déjà Michael Madsen au casting.

● Des nouvelles - enfin ! - d'**Austin Powers 3**, en tournage dès novembre prochain. Sous-titre : **Goldmember**. Ça promet ! Le script est donc terminé, Jay Roach revient à la réalisation (en attendant **Meet The Fockers**, la suite de **Mon beau-père et moi**) et Mike Myers incarnera à nouveau l'espion, son Némésis, Fat Bastard et un nouveau méchant, Goldmember, dont on imagine sans peine l'arme secrète.

● Après **Heist**, David Mamet travaille déjà sur son prochain film, sans titre pour l'instant, où il compte diriger Jude Law et Rebecca Pidgeon, sa femme à la ville. On sait seulement qu'il s'agit d'un « thriller romantique millénariste ». On attend de voir...



CHÉRIE B

Un rapprochement dans la joie et la bonne humeur entre John Woo qui tourne Jean Claude Lethem avec Van Damme. Dans son petit dernier, **The Order** de Sheldon Lettich (**Double Impact**, Jean-Claude sauve le monde d'une catastrophe nucléaire orchestrée par de vilains nazis de Brian Thompson (le méchant de **Cobra**). Les premières images, aperçues à Cannes, laissent notamment apparaître Van Damme interpretant un chef d'œuvre. Deux coups de pied et on prend ses jambes à son cou. Bref, le vrai qui se rase la boule pour les besoins de **The Monk**, un film qui promet avec la collaboration active des plus grands chorégraphes de Hong Kong. Yon Yu Cheung, on ne pose des questions, sans quoi on prend presque c'est à nous ces flingues. Lam qui dirige les jambes musclées de l'ami Jean Claude. Dans un registre qui sent un peu moins le cuir de culbu (quoique...), les Suédois nous envoient l'émouvant **Never Say... Never Mind**, un clip où de **Drôles de dames** à la sauce James Bond du mois. Armé de plusieurs paquets de Stimorol, notre bon Didier Allouch est parti interviewer le quatuor de choc dans les rues de Cannes durant le dernier festival de cinéma. Depuis, il traîne l'allouch ! On n'en saura pas plus. N'empêche que pendant qu'il est à nos trousses, y en a qui tournent. Le petit Kevin Smith (à ne pas confondre avec le gros réalisateur de **Dogma**) par exemple, réalise deux épisodes de sa série *Laudess* coup sur coup. **Beyond Justice** et **Dead Evidence**, produits par D-M, qui promet de prendre dans ses bras Jennifer Rubin (**Planète hurlante**) ou C. Thomas Howell (**Hitcher**) selon son choix. Dans le rôle d'un détective privé, il doit surtout démêler un tueur en série qui hante ses nuits. Ben c'est du vu, c'est du revu, c'est pas original, mais tant pis trop lui en demander non plus. Il défonce dans le tas !

FULL TIME KILLER

Alors que le public français découvre son nom sur grand écran pour la première fois, malgré une longue carrière hong-kongaise, avec **The Mission**, le professionnel Johnnie To revient au polar pur et dur après un aparté dans la comédie sentimentale avec **Needing You, Help !!!** et **Love on a Diet**. Dans ce dernier, To faisait prendre un surplus de poids à l'idole Andy Lau (**Shanghai Grand, Drunken Master 2**) via quelques maquillages « foldinguesques » (voir photo). Heureusement, dans **Full Time Killer**, le même Lau n'est plus enrobé de mousse de latex, et peut à nouveau courser les bads guys avec son aplomb d'antan.
Refaisant équipe avec Wai Ka-Fai, avec qui il avait déjà partagé la réalisation des trois comédies précitées, Johnnie To nous raconte l'histoire de O, un tueur solitaire qui a perdu Nancy, l'amour de sa vie. Petit à petit, il retrouve son goût pour l'amour en espionnant sa femme de ménage Chin, qui ne sait rien de lui. Déboule Tok (Andy Lau), un assassin sans remords qui a décidé de devenir n° 1 dans son métier à risque. Pour ce faire, il a décidé de se débarrasser de O et commence déjà par révéler son identité à Chin. Mais les deux assassins antagonistes sont poursuivis par le détective Albert Lee (Simon Yam) au terme d'une traque sanglante. Autant dire que Lee ne risque pas de lâcher le morceau, puisque cela fait maintenant cinq ans qu'il talonne O. Une histoire classique, mais on peut compter sur Johnnie To pour nous la raconter de manière différente. **Full Time Killer** vient de sortir à Hong Kong, et est d'ores et déjà un succès.

Simon Yam à la poursuite d'Andy Lau, toutes pétoires dehors...

Un univers de tueurs impitoyables qui nourrit depuis longtemps le cinéma de Hong Kong.

*Andy Lau, loin du statut d'idole ! (**Love on the diet**)*

● La suite du **Masque de Zorro** est en route puisque les scénaristes du premier épisode viennent de rendre leur script et que la préproduction commencerait en janvier prochain. Martin Campbell, Antonio Banderas et Catherine Zeta-Jones reprendraient leurs rôles respectifs.

● Joel Silver tente de relancer le projet **Sgt Rock**, adapté du fameux comic book. Prévu il y a dix ans avec Arnold Schwarzenegger ou Bruce Willis dans le rôle-titre et John McTiernan à la caméra, le projet serait relancé avec, cette fois, Vin Diesel. Pas de réalisateur annoncé cependant.

● **The Touch**, le film d'arts martiaux réalisé par le génial chef op' Peter Pau (**Tigre et dragon, La Fiancée de Chucky**) et interprété par Michelle Yeoh, vient de gagner la participation de Ben Chaplin (**La Ligne rouge**) dans le premier rôle masculin. Début de tournage en octobre.

*Cinq ans après **Broken Arrow**, Christian Slater retrouve John Woo. Relaxant !*

Carl Wazhee (Adam Beach), un soldat navajo dans le feu de l'action !

Le meurtri Joe Enders : un nouveau rôle en or pour Nicolas Cage.

UN FILM DE GUERRE VOLONTAIREMENT CLASSIQUE COMME HOLLYWOOD N'EN FAIT PLUS. UNE MÉGASTAR DOUBLÉE D'UN ACTEUR DE GÉNIE ENTIÈREMENT DÉVOUÉ À LA CAUSE DE SON METTEUR EN SCÈNE. UN SCRIPT QUI PREND DES ALLURES DE VRAIE TRAGÉDIE AU SEIN MÊME D'UN GENRE RÉCEMMENT REMIS AU GOÛT DU JOUR. ET PAR-DESSUS TOUT, UN CINÉASTE QUI CHERCHE TOUJOURS À PROUVER QU'IL NE S'EST PAS FAIT AVALER PAR LE SYSTÈME. N'EN JETEZ PLUS ! WINDTALKERS, LE NOUVEAU FILM DE JOHN WOO, SE PROFILE À L'HORIZON ET RISQUE BIEN DE REMETTRE LES IDÉES DE CERTAINS EN PLACE !

WOO'S NE

WINDTALKERS
DE JOHN WOO

Une fois sa salive ravalée en un raclement de gorge évocateur, John Woo a pu venir grossir les rangs des cinéastes étrangers glorieusement expatriés à Hollywood la grande. Car en passant par la case Van Damme, le réalisateur du mythique **The Killer** n'a pas choisi la facilité. Artisan reconnu dans son pays, ce dernier doit désormais prendre note des exigences (dignes de la Castafiore) de sa vedette belge, des pressions d'une major qui se fout royalement des velléités artistiques de ses employés (Universal, sur laquelle pesait encore le scandale **Brazil**) et des impressionnantes demandes de coupes de la MPAA, qui n'a de toute façon que faire d'un cinéma sans Julia Roberts ou Tom Hanks. Le film **Chasse à l'homme**, malgré quelques bons moments, ressemble alors à s'y méprendre à l'un de ces actioners qui fleurissaient au début des années 90. C'est-à-dire exactement à ceux qui pompaient le style John Woo pour masquer le manque d'inspiration ambiant. Trois ans plus tard, la débâcle **Broken Arrow** (un kouglof d'images indigne du cinéaste) indiquera aux fans de la première heure que maître John s'est fait bouffer par le système. Rejet en bloc : on brûle toujours ses idoles. Mais les mêmes auront bien vite oublié qu'avant de réaliser **Le Syndicat du crime**, son œuvre révélatrice, John Woo a longtemps courbé l'échine devant les moguls de la Golden Harvest, négociant âprement un **Last Hurrah for Chivalry** contre X comédies grasses et bassement populistes.

Arrive donc **Volte/face** en 1997, le film de la renaissance. Utilisant un concept idiot décrivant deux personnages antagonistes échanger leur identité lors d'un affrontement ultime, Woo exorcise ses frustrations dans une liberté d'expression quasi-totale et livre un pur chef-d'œuvre, probablement l'un de ses meilleurs films, toutes périodes confondues. Les fans reviennent en baissant le regard, et le grand public suit le mouvement, à tel point que le style du cinéaste devient réellement une trademark que l'on vend au même titre que la moindre parcelle de tronche des « 20 millions dollars men ». Témoin, la bande-annonce de **M:I-2**, une œuvre de commande où les gunfights à deux mains se succèdent aux envolées de colombes dans un déluge d'explosions titanesques. Pour beaucoup, ce dernier film n'est qu'un caprice de mégastar (ici l'éternel minet Tom Cruise) ayant décidé de s'offrir un réalisateur de prestige afin de se faire reluire le nombril. Évidemment, **M:I-2** c'est ça. Mais ce serait réducteur de ne pas évoquer le réel parti pris filmique de John Woo, qui renvoie le principe même de virtuosité aux pâquerettes grâce à une poignée de séquences en état de grâce (dont un ballet de voitures proprement hallucinant). Réalisé platement, le script de **M:I-2** n'aurait aucun intérêt et c'est bien en cela que l'on reconnaît vraiment la fameuse marque de fabrique du cinéaste… Malheureusement, les mêmes fans de la première heure ne se reconnaissent pas dans le travail de leur idole et préparent de nouveau le bûcher : Burn baby, burn !

UN PROJET PERSONNEL

Finalement, ce long paragraphe d'introduction ne prouve qu'une chose : le rapport entre John Woo et ceux qui le suivaient religieusement du temps de sa période hong-kongaise est purement affectif. Strictement affectif même. En porte-étendard majeur d'une culture alors ignorée de par le monde (à l'exception de quelques heureux élus), le cinéaste a offert une lignée de monuments refusant en bloc, époque oblige, le cynisme et le second degré des actioners américains définitivement marqués par les glorieuses eighties. Pour la plupart, la première vision de **The Killer** aura été marquée par une révélation essentielle : celle qui permet de comprendre enfin pleinement, pourquoi ils aiment l'entité cinéma. En quoi les sentiments nobles, justes et exacerbés d'un homme peuvent toucher à jamais les cœurs au travers des reflets d'un projecteur renvoyant 24 images à la seconde. On se remet difficilement d'une telle expérience. **The Killer** ou **Le Syndicat du crime** n'appartiennent plus à John Woo mais bien à ses spectateurs médusés. C'est ce statut unique (qui ne touche que quelques cinéastes et très peu d'œuvres) qui permet aussi à John Woo d'être constamment réévalué à chaque nouvelle étape et celle qui nous intéresse aujourd'hui est cruciale. Car Windtalkers se présente comme un projet personnel. Un film d'auteur comme on dit. Qu'une puissante major (la MGM, avec laquelle le cinéaste vient de signer un contrat important) chaperonne ses ambitions ne change rien à l'affaire. Dire que le projet **Windtalkers** donne la bave aux lèvres des fans serait un doux

Joe Enders, un soldat qui ne connaît que trop bien les horreurs de la guerre...

XT

euphémisme. Imaginez : un film de guerre poignant avec à la clé, une nouvelle collaboration entre le cinéaste et Nicolas Cage. Acteur génial dont il avait affiné, avec **Volte/Face**, l'image d'action-hero grossièrement mise en place par Michael Bay dans **Rock**. Rajoutons aussi un budget de 100 millions de dollars, avec une belle liberté d'action dans un genre revenu sur le devant de la scène grâce au succès du film-manifeste de Steven Spielberg, **Il faut sauver le soldat Ryan**. Il n'en faut pas plus pour délirer sec, surtout si l'on sait que, par bien des cotés, **Windtalkers** se rapproche d'**Une Balle dans la tête**, le film le plus perso, le plus touchant, le plus tragique de John Woo. Annoncé bien avant la mise en chantier de **M:I-2**, **Windtalkers** est censé réparer « l'affront » dont serait responsable ce nabot de Tom Cruise. Pas si simple...

UNE MAJOR DANS LA MOUISE

D'abord, la MGM traverse une passe terrible. Lassés par les multiples deals et changements de propriétaires, les exécutifs du glorieux studio protègent leurs miches comme ils le peuvent. Comme le prochain **James Bond** (et ses rentrées d'argent quasi-automatiques) tarde à se concrétiser, les costards-cravates taillent leurs blockbusters dans le vif ! En laissant de côté **Hannibal**, miraculeusement intact malgré sa haute teneur en débilité cinématographique, la MGM se fait en ce moment même une belle réputation de sagouin en massacrant sans sommation le remake de **Rollerball** de John McTiernan. Du R-Rated hardcore d'origine (sexe et violence, même combat), le film va passer au PG-13 afin de rendre accessible le film aux mickeys, et ce après un remontage impitoyable dû aux maudites projections-test qui ont vu quelques babouins vociférer des saloperies sur ce remake « à ne pas faire ». **Windtalkers** n'est pas en reste. Racontant un épisode méconnu de la seconde guerre mondiale, le script de John Rice et Joe Bateer se concentre sur un langage codé propre au peuple navajo et utilisé par l'armée américaine afin de contrer les lignes ennemis et faire passer des messages classés top secret. Afin de préserver la nature confidentielle de ce code, chaque soldat navajo se voit assigner un « garde du corps » chargé de l'abattre au cas où il serait fait prisonnier par le camp adverse. Garde du corps, c'est la nouvelle fonction de Joe Enders (Nicolas Cage), un soldat meurtri par les années de combat et la mort violente de ses amis sur les divers champs de bataille. Apprenant le langage codé en un temps record, il doit veiller sur la vie de Carl Wahzee (Adam Beach), un soldat navajo avec lequel il entame un certain rapport de force. S'il doit décider au moment crucial de son sort, autant ne pas se lier d'amitié. Les efforts de Wahzee pour rompre la glace sont donc laissés sans réponse. Jusqu'au jour où, durant une sanglante bataille qui voit périr une bonne partie de leur régiment, ils prennent ensemble d'assaut un barrage ennemi et le réduisent à néant. Les liens se solidifient et Joe décide de demander son transfert afin de ne pas avoir à tuer son nouvel ami. Le transfert est refusé et la spectaculaire prise de Sai Pan va décider du sort de Wahzee. Décider de privilégier la mission plutôt que l'homme, cruel dilemme... Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce ne sont pas les complexes rapports humains qui effraient la production, ce qui promet d'ailleurs un final déroutant en forme de twist, la nouvelle mode narrative hollywoodienne. En visite sur le plateau à Honolulu en octobre 2000, durant la mise en boîte d'importantes séquences de bataille, une poignée d'exécutives ont exigé de John Woo qu'il abandonne le tournage d'une scène d'action cruciale (narrativement parlant) qui montre un tank de l'armée américaine prenant d'assaut un bunker japonais. Bien que ladite scène soit planifiée au poil en termes de budget (sa pré-production a coûté une fortune), les costards-cravates ont prétexté à un John Woo furieux un retard d'une semaine sur le planning prévu, retard dû au mauvais temps. On ne sait pas encore aujourd'hui si cette séquence fera partie du métrage final. Mais l'absurdité de cette situation (« Moins d'action s'il vous plait, on fait un blockbuster là ! ») est symptomatique des troubles que traverse la major au lion rugissant, et plus généralement de la nouvelle tendance qui veut qu'aujourd'hui, un gros blockbuster n'offre rien de plus que son clinquant trailer (**Tomb Raider**, **Rush Hour 2** et compagnie). Qui plus est, un changement de sortie (de juin 2001, le film est repoussé à novembre) n'est jamais bon signe...

UNE VRAIE TRAGÉDIE

Bien évidemment, on ne peut pas demander à John Woo de nous refaire le coup de bourre d'**À toute épreuve**. Mission impossible comme dirait l'autre. Mais est-ce bien là le sujet de **Windtalkers** ? Bien sûr que non. Comme le dit le cinéaste lui-même : « *Les barrières du film de guerre ont été franchies avec* ***Il faut sauver le soldat Ryan****. Mais il est hors de question d'aborder le même traitement, proche du documentaire. À mon niveau, j'essaye juste de montrer l'absurdité de la guerre* ». Hollywood, qui se persuade de voir une tragédie en congratulant un **Patient anglais**, va en prendre pour son grade. Car avec un tel sujet brassant à nouveau les concepts d'amitié bafouée chers au cinéaste, John Woo risque d'en remontrer à toute l'industrie autosatisfaite en termes d'action, de romance et de grandeur d'âme. Sous le vernis de la guerre se profile donc une tragédie humaine comme seuls James Cameron (avec **Titanic**) et John McTiernan (avec **Le 13ème guerrier**) savent encore les concevoir aujourd'hui. Pas étonnant donc que John Woo les rejoigne dans le top des réalisateurs formels actuels. Et à n'en pas douter, **Windtalkers** va reconquérir le cœur des premiers fans que nous sommes. Si besoin était...

Stéphane MOÏSSAKIS

AVANT DE TRIOMPHER DANS **FAST AND FURIOUS**, ET DE TRANSFORMER PAR SA SEULE PRÉSENCE UNE PRODUCTION MOYENNE EN BLOCKBUSTER DE L'ÉTÉ ; AVANT DE PROUVER PAR LÀ MÊME À QUEL POINT LE PUBLIC LUI ÉTAIT ACQUIS ; AVANT MÊME DE SE RÉVÉLER À CE PUBLIC PAR LE SUCCÈS ÉTONNANT DE *PITCH BLACK* AUX USA, QU'ÉTAIT DONC VIN DIESEL ? UN ENFANT CHÉRI D'HOLLYWOOD ? UN JEUNE PREMIER PROMIS AU SUCCÈS ? UN ACTEUR ACCIDENTEL ? NON. VIN DIESEL EST LE FRUIT D'UN COMBAT, DE 25 ANNÉES DE TRAVAIL ACHARNÉ, D'UN DESTIN QUE RIEN NE PRÉDISPOSAIT AU SUCCÈS SI CE N'EST SON DÉSIR INDESTRUCTIBLE DE RECONNAISSANCE. IL A SUFFI QUE NOUS LUI POSIONS UNE SEULE QUESTION : « RACONTEZ-NOUS TOUT », POUR QUE L'ACTEUR SE LANCE DANS UNE FORMIDABLE PLAIDOIRIE AUTOBIOGRAPHIQUE OÙ A ÉCLATÉ SON SENS DE LA DÉMESURE ET DU JEU...

« ET LÀ DÉBUTAIT MA VIE PROFESSIONNELLE »

« J'ai grandi dans un endroit magique. C'était un immeuble subventionné, un projet lancé par les autorités, dans le quartier de Greenwich Village, à New York. Ce qui veut dire que le gouvernement aidait les locataires de cet immeuble à payer leur loyer. Et il n'y avait dans cet immeuble que des artistes. Mais il fallait pouvoir témoigner de revenus très faibles pour pouvoir y habiter. Ce qui veut dire qu'il vous fallait être, au moins momentanément, un artiste sans le moindre succès. C'était le cas de ma mère, astrologue et psychiatre, bref une foraine. C'était aussi le cas de tous nos voisins, comédiens et forains. Et bien sûr, ces artistes étaient tout sauf carriéristes. Ils n'exerçaient leur art que pour l'amour de l'art, sans en attendre la moindre rétribution. L'argent leur était bien égal. Non seulement ils n'en avaient pas, mais ils n'en voulaient pas, car avoir de l'argent aurait signifié pour eux quitter ce lieu exceptionnel, où ils pouvaient être artistes et bohèmes sans la moindre crainte et la moindre retenue. Voilà où j'ai grandi, dans le respect et l'amour des choses artistiques, dénué de toute considération financière, ignorant tout des stratégies propres à ce métier, et de celles d'Hollywood en particulier. Voilà quelle fut la première phase.

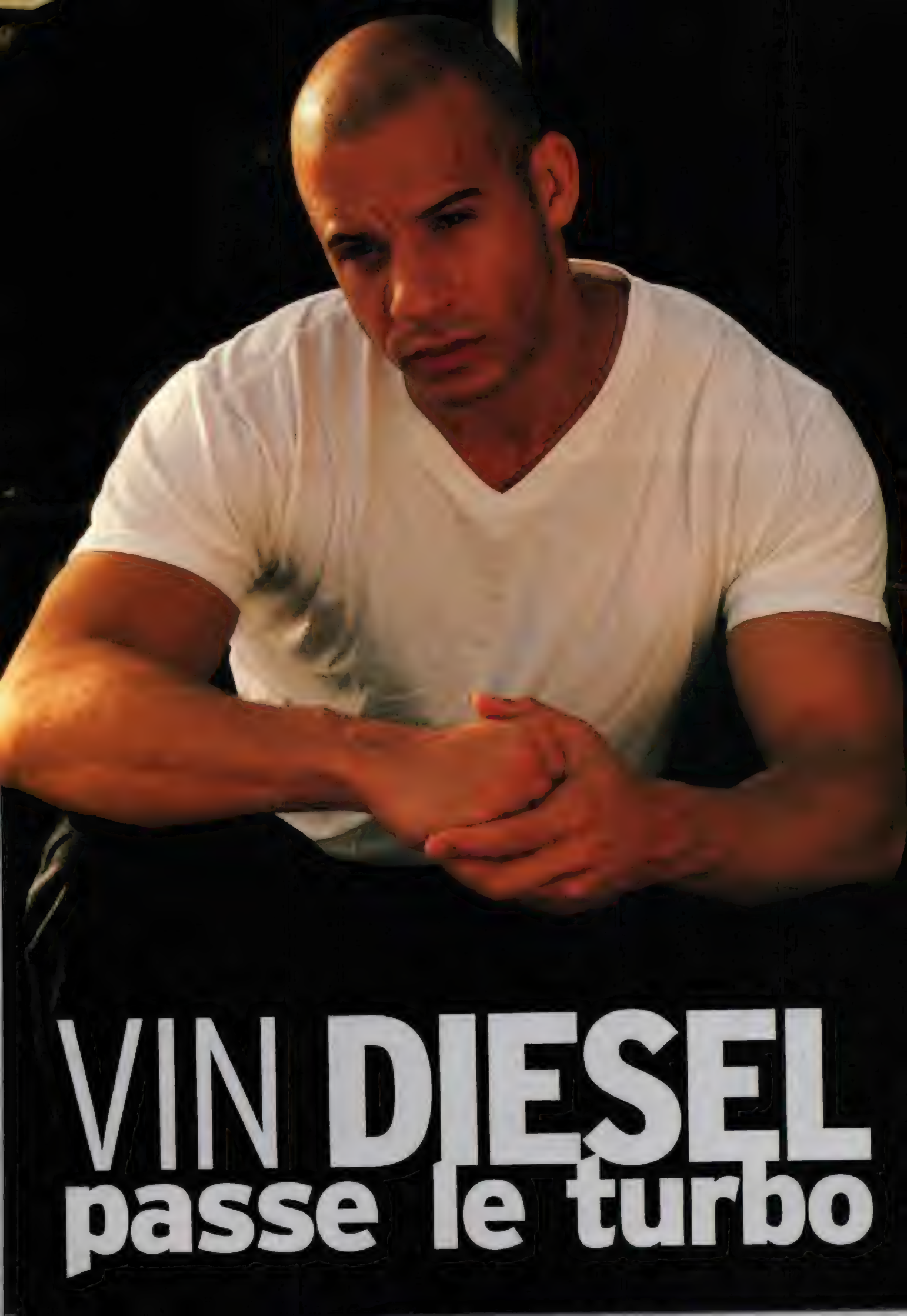
Je dis à tout le monde que j'ai commencé à jouer la comédie à l'âge de sept ans. Mais c'est faux ! Bien avant cela, avec les enfants de la communauté, nous nous déguisions en empruntant les accessoires de théâtre qui traînaient chez chacun, et nous jouions. Nous jouions la comédie, dans de magnifiques costumes, et nous n'avions pas plus de cinq ans ! Un jour, nous avions découvert dans les sous-sols de l'hôtel de Gene Street l'existence d'un théâtre délabré. Il devait s'y préparer une pièce car il y avait là des fournitures, ainsi que son affiche, qui titrait *The Dinosaur Door*. Mais il y faisait sombre. Ceci ne nous a pas empêché de monter sur la scène, d'enfiler les accessoires et de nous mettre à jouer, lorsque soudain, un projecteur s'est allumé et sa lumière s'est abattue sur nous. Nous étions en pleine effraction, et par conséquent terrifiés lorsque nous avons vu s'approcher de nous la silhouette de cette dame. Elle nous a jugés du regard, puis nous a tendu des scripts et s'est écriée : « Puisque vous tenez absolument à jouer, voici votre texte. Soyez ici chaque jour, à seize heures précises. Voici vingt dollars. Vous êtes priés de connaître vos répliques ! » J'avais donc sept ans, je jouais dans un théâtre, et là débutait ma vie professionnelle. Dorénavant, je pouvais faire rire un vaste public sans me retrouver dans l'instant au bureau du proviseur. Et ça, mon ami, ce fut le jour où l'on commença à me payer pour mes services.

« IL FALLAIT QUE JE FASSE QUELQUE CHOSE DE CRÉATIF »

Les années adolescentes furent essentiellement passées à trouver du travail, sans grand succès d'ailleurs. J'eus la chance de pouvoir intégrer une pièce off-off-off Broadway. Mais je ne pouvais pas faire grand chose d'autre que de développer mes compétences. Se faire un nom sur la scène new-yorkaise est déjà un luxe. C'est un monde très compétitif. Il y a tellement d'acteurs, et des bons, qui traînent leurs guêtres là-bas. Et j'en faisais partie. Je ne pensais qu'en termes de perfectionnement, de jeu. Je ne connaissais rien à l'aspect business de la profession.

Et puis, vint le jour où je partis pour Los Angeles. Je devais avoir dans les vingt-deux ans. J'étais persuadé qu'on allait m'accueillir là-bas les bras ouverts, m'offrir du travail sur le champ et que je me retrouverais à l'affiche de films l'année même. J'étais tout de même un acteur new-yorkais. J'avais un petit nom parmi ces gens qui fréquentent les planches. Vous voyez le prestige, quoi ! J'étais persuadé, non pas que les portes s'ouvriraient, mais qu'elles voleraient en éclats à mon arrivée. Je me suis pris un agent, j'ai auditionné, j'ai eu de petits boulots... Un an plus tard, je retournais à New York la queue entre les jambes. Un bide complet. Tous ceux à qui j'avais dit que je partais à L.A. pour devenir une star m'ont ri au nez. Et c'est lors de ce retour que j'ai réalisé qu'il me faudrait

Malgré son statut de coureur hors pair, Dominic Toretto n'est pas à l'abri de la casse !



VIN DIESEL passe le turbo

être stratégique, comprendre les aspects financiers de ce métier, et d'Hollywood en particulier.
J'étais frustré, et c'est sous le coup de cette frustration que j'ai décidé d'écrire des scripts, de faire mes propres films. Ma mère m'avait offert le livre de Rick Schmidt, *Feature Films at Used Car Prices* (Faire des films pour le prix d'une voiture d'occasion - ndr). J'avais commencé à écrire un long-métrage, **Strays** (Les Paumés - ndr), mais je ne parvenais pas à réunir l'argent nécessaire. Comme dit le proverbe, « Si tu ne peux pas construire un immeuble, construit un cabanon, mais fais quelque chose ». Il fallait que je fasse quelque chose de créatif. Toutes ces années de frustration où je n'ai pas pu jouer le moindre rôle, ça me tuait. Un musicien peut empoigner son instrument et s'enfermer dans sa chambre. Un acteur a besoin d'un script, d'un réalisateur, d'une production, juste pour faire vivre son jeu. Il me fallait devenir toutes ces choses à la fois. J'allais y investir le peu d'argent que j'avais, et je voulais m'assurer que je pourrais faire des films tels que je l'entendais, pour le moindre prix. J'en devenais donc le producteur, l'acteur principal, le réalisateur, le monteur et le scénariste. En 1994 et pour 2.000 dollars, j'ai réalisé un court-métrage intitulé **Multi-Facial**. Il y avait dans la maison de ma mère un de ces vieux bancs de montage à manivelle sur lequel je me suis esquinté à faire de ce court-métrage quelque chose de visible. Lorsque j'ai montré à mon chef opérateur un premier montage, sans le son, sans rien, il a regardé ça d'un air absent en disant « Ouais. OK ». J'étais totalement découragé, prêt à tout jeter par la fenêtre. Et c'est mon père adoptif qui m'a fait la leçon. Il m'a dit ce que j'avais besoin de savoir pour le reste de mes jours : « Quoi qu'il arrive, quoi que tu fasses par la suite, finis ce court-métrage ». Et c'est ce que j'ai fait. J'ai loué un petit théâtre, The Anthology Film Archives, pour 225 dollars, ce qui était à mes yeux une somme énorme. Ils avaient un système de projection 16 mm et plus de 200 fauteuils. Le 12 janvier 1995 y aurait lieu la projection. Ça me faisait une dead-line, une date limite avant laquelle je devrais boucler ce court-métrage. Le 8 janvier, je montrais le film à un public restreint, dont les propriétaires des lieux, et lorsque parurent à l'écran les premières images de mon œuvre, j'explosais de joie, car je savais, je sentais que ma vie allait changer. Et ce sentiment ne fit que croître lorsque le 12 janvier eut lieu la projection officielle. Ce public qui, en d'autres circonstances, n'aurait vu en moi qu'un intérimaire de plus, assistait à MA création. On pourrait croire que les choses se sont précipitées après cela, mais en réalité ça n'a pas été aussi rapide. Au mois de mai, j'emportais mes bobines à Cannes, car mon court avait été accepté pour le Festival de 1995, et c'est là que les premiers professionnels virent mon travail. C'est là qu'eut lieu ma RECONNAISSANCE. C'est la raison pour laquelle la France a une signification particulière, sentimentale pour moi.

Dominic Toretto au volant de sa machine de guerre. Mad Max n'a qu'à bien se tenir !

« SPIELBERG VEUT ÉCRIRE UN RÔLE POUR TOI »

C'est à Cannes que j'ai commencé à chercher un financement pour **Strays**, en vain. J'ai donc dû retourner à L.A. où je n'ai pas trouvé plus d'argent. J'ai commencé à travailler dans une boîte de télé marketing, durant une année complète, le jour, la nuit, en économisant ce que je pouvais. Mon ami John Sally et moi-même avons réussi à engranger les 47.000 dollars nécessaires au long-métrage. En 1996, nous retournions à New York où nous avons filmé **Strays**.
Cinq mois plus tard, le film était accepté au Festival du Cinéma Indépendant de Sundance, ce qui tombait à point car on n'avait tout simplement plus d'argent pour le finir. Avec le label Sundance à la clé, on a pu trouver un investisseur. À Sundance, je me suis retrouvé au milieu d'une compétition sauvage ! Un millier de films âprement défendus par leurs auteurs. Mais mon film avait été sélectionné. C'était un nouveau signe que j'étais sur la bonne voie. J'ai donc été à Sundance. Je n'ai rien gagné. Le film ne s'est pas vendu. Il y avait là-bas des œuvres « indépendantes » à six millions de dollars. Qu'est-ce que j'espérais avec ma production à 50.000 dollars ? Comment allais-je rembourser mes investisseurs ? Je ne me doutais pas alors que, dans le secret, **Multi-Facial** travaillait pour moi.
Me voilà au fond du gouffre. Deux semaines plus tard,

Vin Diesel : un acteur qui ne doit son statut de star qu'à sa propre détermination.

mon agent m'appelle. Ce qu'il m'a annoncé a fait sortir de ma gorge le cri le plus violent de mon existence : « Steven Spielberg veut écrire un rôle pour toi dans son film de guerre ». Rendez-vous compte ! « Écrire un rôle pour toi ». Frank Darabont avait fini son travail et Steven Spielberg allait lui demander de rajouter un rôle ! Pour moi ! Mais ce qui m'a rendu fou, c'est d'apprendre que Spielberg avait vu **Multi-Facial**. Je ne savais pas si je devais croire cette histoire de « Il veut écrire un rôle pour toi ». Je ne savais même pas s'il irait jusqu'au bout de sa proposition, et si je me retrouverais dans son film. Ça n'avait pas d'importance. Ce qui importait, c'est qu'il ait vu mon court-métrage, qu'une connexion se soit alors produite, qu'il ait aimé quelque chose dans ce court, un court que j'avais produit, réalisé, interprété, monté ! Avait-il aimé l'acteur ? C'était moi ! Avait-il aimé la réalisation ? C'était moi ! Avait-il aimé l'histoire ? C'était la mienne ! C'était ma déclaration ! Et il y avait là une totale validation de mon travail. Steven Spielberg ! Qui, dans cette industrie, a plus de notoriété, d'argent et de pouvoir que lui ? Et bien cet homme a pris vingt-deux minutes de sa vie pour regarder mon film et se connecter à mon travail. Et il s'apprête à réécrire son film déjà acquis à la critique et au public, pour m'inclure, moi !

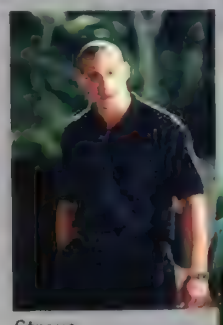
« TOUT S'EST PRÉCIPITÉ »

Il ne me restait plus qu'à regarder en arrière, à Cannes, à Sundance, et constater que ces longues années avaient effectivement passé à une fulgurante vitesse. Tout s'est précipité, oui. Mais avec de longues pauses, mon ami. Et toutes ces pauses ont servi, ont eu leur rôle dans ma maturation, car elles m'ont forcé à apprendre, à comprendre. On pourra me reprocher ce que l'on veut dès lors, approuver mes choix ou les rejeter, admirer mon travail ou le nier, mais il y a ceci, qui n'appartient qu'à moi : je l'ai fait tout seul, en partant de rien. Ceci, on ne pourra pas me le retirer. C'est l'absolu de ma carrière. Le reste n'est que subjectivité. C'est ma victoire. »

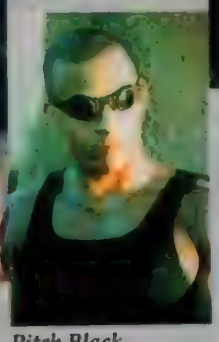
Propos recueillis et traduits par Rafik DJOUMI
Critique de *Fast and Furious* page 86

FILMOGRAPHIE

Né Mark Vincent Diesel le 18 juillet 1967 à New York
1994 ***Multi-Facial*** (inédit) - court métrage + réalisateur et scénariste
1997 ***Strays*** (inédit) + réalisateur et scénariste
1998 ***Il faut sauver le soldat Ryan (Saving Private Ryan)*** de Steven Spielberg
1999 ***Le Géant de fer (The Iron Giant)*** de Brad Bird - voix du géant de fer
2000 ***Les Initiés (Boiler Room)*** de Ben Younger
Pitch Black (idem) de David Twohy
2001 ***Fast and Furious (The Fast and the Furious)*** de Rob Cohen
Knockaround Guys de Brian Koppelman et David Levien
2002 ***Diablo*** de F. Gary Gray
Triple X de Rob Cohen



Strays



Pitch Black

Il faut sauver le soldat Ryan

THE PLEDGE
DE SEAN PENN

Promesse tenue !

TROISIÈME LONG-MÉTRAGE RÉALISÉ PAR L'ACTEUR SEAN PENN, *THE PLEDGE* TRAITE À NOUVEAU, APRÈS *CROSSING GUARD*, DE LA PERTE D'UN ENFANT DE MANIÈRE DÉTOURNÉE. LE RÉALISATEUR SIGNE DONC UN POLAR QUI N'EN EST PAS VRAIMENT UN, ET CONFIRME SON ART DE LA NARRATION TRAGIQUE.

Prenez une ligne droite. Une belle ligne droite, raide comme un piquet, qui part d'un point A pour arriver à un point B. Imaginez maintenant que cette ligne soit un film de facture classique : base solide, narration fluide, résolution des problèmes donnés et d'une limpidité qui force le respect dans son enchaînement quasi-mathématique. Quelle que soit leur qualité, la plupart des films sont encore faits ainsi puisque cette « formule » s'applique quasiment à tous les genres. Trois actes et c'est réglé ! Le genre qui nous intéresse ici est le polar. Du bon gros polar hollywoodien, avec major thunée aux commandes, méga-star en tête d'affiche, whodunit à résoudre, facture formelle aux petits oignons et même un sujet oscarisable en puissance. Qu'on ne se méprenne pas : **The Pledge** est bel et bien un polar hollywoodien. Il en possède du moins les atours les plus identifiables et les plus séduisants. Mais pour peu que l'on connaisse l'œuvre de Sean Penn (en général, personnelle) et que l'on en gratte le vernis, on s'aperçoit très vite que les apparences sont trompeuses. Il n'y a rien de franchement séduisant dans **The Pledge**. Comme dans **Indian Runner** et **Crossing Guard**, ses deux précédentes réalisations, il est ici question de douleur, de folie et de marginalisation. Celles du cinéaste, bien entendu.

LES BORDS DE LA LIGNE

The Pledge signifie la promesse. Celle que le flic Jerry Black (Jack Nicholson) a faite à la mère de la petite Ginny, victime à l'âge de sept ans d'un tueur en série pédophile. Il a promis qu'il retrouverait le tueur, quoi qu'il arrive et même s'il quitte le métier dans quelques heures. Très vite, la police arrête un suspect, un gigantesque Indien mentalement diminué du nom de Toby (Benicio Del Toro), et lui fait cracher une confession rapide au terme d'une garde-à-vue éprouvante. Ce dernier se suicide et l'affaire est classée avant même qu'elle n'ait réellement démarré. Pas pour l'incrédule Jerry cependant, qui décide de continuer l'enquête en solo, réunissant quelques vagues éléments concluants, jusqu'à ce que ses anciens supérieurs lui fassent comprendre qu'il est définitivement rangé des voitures. Quelque peu contraint, Jerry part vivre sa retraite dans une petite ville des environs et s'achète un commerce modeste afin de ne pas rester inactif. Il s'amourache même de Lori (Robin Wright Penn), une serveuse du coin qui tente de joindre les deux bouts pour offrir une éducation à sa jeune fille Chrissy. Loin d'avoir vaincu son obsession, Jerry va mettre en danger sa nouvelle vie lorsque le schéma tordu du tueur semble dangereusement se répéter. Il a fait une promesse, nom de dieu!

Les premières images de **The Pledge** montrent un Jack Nicholson à moitié fou, en transe, se répétant en vain la même phrase encore et encore. Autant vendre la mèche tout de suite. Dans le refus d'institutionnalisation qui caractérise l'ensemble de sa carrière, Sean Penn s'est permis de feinter les exigences du studio, rejetant ainsi l'idée de livrer un whodunit classique. L'existence du tueur n'a finalement qu'une seule utilité: accentuer la tragédie de Jerry Black. Car elle reste capitale pour le personnage, au point de le faire basculer dans la folie qui lui pendait au nez. Tranquillement, le cinéaste construit donc son film sur un schéma tout à fait particulier. Parsemant **The Pledge** de caméos à priori insignifiants, il ne fait finalement que confronter l'état semi-conscient de son personnage principal à celui de ses diverses rencontres. On va le voir, ce qui intrigue particulièrement Sean Penn dans la belle ligne droite qu'on lui a tendue, ce sont les à-côtés. Ce n'est pas pour autant qu'il va abandonner le principe même du genre. Il va juste « oublier » d'en faire le propos principal du film.

UN TRAVAIL D'ÉQUILIBRISTE

Affichant de constants progrès dans sa mise en scène au fur et à mesure de sa carrière de cinéaste (commençant très fort avec **Indian Runner**), Sean Penn utilise ici un cinémascope inventif et cossu, preuve immédiate de l'appartenance de son film au statut de simili-blockbuster. Au travers de ce large format servant surtout à

Lori (Robin Wright Penn) et sa fille Chrissy : aucune des deux ne se doutent de la menace qui plane sur elles...

Jerry Black (Jack Nicholson), annonçant la mort de la petite Ginny à ses parents. Une scène cruciale de ***The Pledge****.*

Jerry et Chrissy : une douce amitié nait entre le flic à la retraite et la petite fille imaginative.

accentuer son sujet premier, il fait évoluer Jerry dans une enquête qui le confronte à sa propre folie. Dans l'apparente tranquillité du pompiste Floyd Cage (Harry Dean Stanton), la froide rigueur de la psychiatre jouée par Helen Mirren, le fanatisme religieux de Gary Jackson (Tom Noonan) ou encore la souffrance de père de Jim Olstand (Mickey Rourke, à nouveau monstrueux), tout ce qui passionne le cinéaste réside dans l'opposition entre l'image imparfaite de ses personnages et l'intérêt maintenu de l'intrigue. En mettant dos-à-dos la folie latente qui guette le scrupuleux policier, à celle déjà prégnante chez les gens qui jalonnent son enquête, le cinéaste dessine adroitement le profil psychologique et le parcours inéluctable de son personnage principal. Chose peu conventionnelle, il arrive même souvent à façonner une tension palpable lors de séquences dites « calmes ». La première apparition de la petite Chrissy et le lien affectif qui va la nouer à Jerry ramènent donc le spectateur, en attente perpétuelle du drame, au cœur de l'enquête alors que celle-ci avait disparu du prisme d'intérêt à ce stade du métrage. Dans un véritable travail d'équilibriste, Sean Penn parvient donc à contenter les attentes de ses mécènes en même temps qu'il se livre une fois de plus à son public.

UNE OBSESSION PARTAGÉE

Depuis la naissance de son fils Hopper Jack, Sean Penn semble vivre dans la peur de perdre sa nouvelle raison de vivre, le fruit de ses entrailles. Déjà dans **Crossing Guard**, il confrontait Jack Nicholson (son ami devenu alter ego) à la perte de sa petite fille et au trauma qui s'ensuit. En montrant la star sous son jour le plus humain, l'acteur devenu cinéaste a bien tenté d'exorciser l'éternelle image d'écorché vif qui lui colle à la peau. Il y revient aujourd'hui sous une forme détournée, acceptant sa crainte sous l'angle fictif de la parenté par substitution, preuve que sa thérapie filmique a (un peu) porté ses fruits. Longtemps assimilé de son propre gré au fils instable (**Comme un chien enragé**, **Colors**, jusqu'à l'indirect **Indian Runner**), Sean Penn est devenu depuis un père angoissé. Aujourd'hui, il montre qu'il est plus miné par l'hypothèse d'une perte que par la perte elle-même. Il évoque donc, à travers le parcours chaotique de Jerry Black, ce que serait sa vision du monde s'il devait être confronté à sa propre obsession. Comme il est devenu rare d'assister à l'évolution des craintes d'un réalisateur à travers son œuvre (le dernier véritable exemple? Peckinpah probablement), **The Pledge** fait office de mise à nu sans contrainte, mais surtout sans nombrilisme aucun. Vernis du genre oblige. En signant l'auto-portrait masqué de ses angoisses, Sean Penn est donc parvenu jusqu'à la compétition du festival de Cannes 2001, se mettant en concurrence avec une Palme d'or au sujet similaire (**La Chambre du fils** de Nanni Moretti). Le jury ne s'y est donc pas trompé en lui refusant le moindre prix, le marginalisant de nouveau au profit du grand frère studieux. Une preuve flagrante que sur la croisette, on ne fête pas tant le cinéma que son propos le plus immédiatement identifiable. Nous nous abstiendrons d'en faire autant, afin de ne pas manquer l'un des plus beaux films de cette année. Ni plus, ni moins!

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. RÉAL.: SEAN PENN. SCÉN.: JERZY ET MARY OLSON-KROMOLOWSKI D'APRÈS LE ROMAN « LA PROMESSE » DE FRIEDRICH DÜRRENMATT. DIR. PHOT.: CHRIS MENGES. MUS.: HANS ZIMMER ET KLAUS BADELT. PROD.: MICHAEL FITZGERALD, SEAN PENN ET ELIE SAMAHA POUR FRANCHISE PICTURES/CLYDE IS HUNGRY FILMS. INT.: JACK NICHOLSON, ROBIN WRIGHT PENN, AARON ECKHART, TOM NOONAN, SAM SHEPARD, VANESSA REDGRAVE, LOIS SMITH, MICKEY ROURKE... DUR.: 2 H 02. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 26 SEPTEMBRE 2001.

BLOW
La bataille du rail

Dire qu'on attendait, même patiemment, **Blow** serait mentir effrontément. On espérait tout juste une réalisation rigolote « à la Scorsese » (split screen, arrêts sur image, gros plans sur les narines enfarinées, plans séquences au Stead',...), tandis que les plus optimistes d'entre nous attendaient d'intéressantes (forcement) révélations sur le développement du marché de la cocaïne. Mais même avec ces maigres exigences en tête, le film de Ted Demme réussit à décevoir.

Blow narre donc l'épopée minable d'un looser patenté : George Jung. Vénal depuis son enfance, le jeune homme vient à peine de sortir du giron familial qu'il se lance dans la commercialisation de cigarettes qui font rire. De la vente à la sauvette sur les plages californiennes, il passe rapidement à un trafic plus large qui finit par couvrir une bonne partie de la côte Est des États-Unis. Au fur et à mesure que son empire grandit, les Stups se penchent sur son petit commerce, et finissent par le serrer. Mais la prison va donner une impulsion inespérée à la carrière de Jung.

Outre une réalisation d'une fadeur déprimante (et qui donne très nettement l'impression que le film se déroule au ralenti), outre des acteurs pitoyables (Pénélope Cruz est inexistante, le non-jeu de Johnny Depp est exaspérant), outre un ton moralisateur à souhait (comme si la vie de Jung n'était pas assez édifiante en soi), **Blow** étonne surtout par la maladresse d'un script qui gère très maladroitement son matériau original. Le plus grave concerne le traitement réservé aux seconds rôles. Comme si le scénario oubliait qu'une biographie se dresse autant par la peinture de son personnage central, que par celle de son entourage. L'air de rien, cet écueil coule la totalité du projet. Ainsi, le rôle de Derek Foreal (Paul Reubens, dans une version sexuée de Pee Wee) permettait d'expliquer le développement des accrocs à la poudre sur le territoire yankee (mine de rien l'un des principaux enjeux du film). Mais le personnage n'existant jamais en dehors de ses scènes avec Jung, cet aspect déterminant de la bio est purement et simplement éludé. Il en va de même avec l'aventure humaine et la dégénérescence de Jung, puisque le pitoyable sort réservé à son entourage annihile tout espoir de dépeindre justement le sort tragique du dealer. Ses parents, ses partenaires ou ses différentes conquêtes ont une fâcheuse tendance à disparaître au cours du récit et sont écrits de façon si grossière, qu'ils n'ont pas une seule once de crédibilité. Au milieu du métrage surgit cependant un bref portrait de Pablo Escobar plutôt choquant qui, avec un peu de chance, réveillera les malheureux venus se perdre dans la salle. Ce sera malgré tout peine perdue : la suite les replongera illico presto dans les bras de Morphée.

Julien DUPUY

USA. 2001. RÉAL.: TED DEMME. SCÉN.: DAVID MCKENNA ET NICK CASSAVETES. DIR. PHOT.: ELLEN KURAS. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: TED DEMME, JOEL STILLERMAN ET DENIS LEARY POUR SPANKY PICTURES ET APOSTLE. INT.: JOHNNY DEPP, PENELOPE CRUZ, FRANKA POTENTE, RACHEL GRIFFITHS, PAUL REUBENS, JORDI MOLLA... DUR.: 2H. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2001.

FAST AND FURIOUS
Arsouille à L.A.

Un flic bien trop belle gueule pour être crédible, des amateurs de sport extrême (le tuning notamment) suppposés de braquer des pick-ups, une symphonie vrombissante rendue comme un gimmick musical... autant d'éléments qui nous rappellent le synopsis de **Point Break**. La comparaison avec le film de Kathryn Bigelow s'arrête pourtant là. Car en s'attaquant en premier à un public d'adolescents, Rob Cohen ne fait que poursuivre sur sa lancée initiée avec **The Skulls**. Seulement là où **The Skulls** souffrait d'une exploitation [illegible] de ses sujets (les sociétés secrètes), **Fast and Furious** s'attaque à une description documentée d'un milieu sujet à toutes les légendes, à toutes les polémiques. Non pas qu'il s'agisse d'un documentaire sur les mœurs urbains. Les courses de motocross [illegible] l'exil et la brutalité sont là pour nous rappeler que Rob Cohen cherche avant tout à produire un produit efficace auprès du public des banlieues populaires. Mais la surprenante attention qu'il porte aux personnages féminins, l'absence de manichéisme sociétal et les expérimentations parfois malheureuses, servent brillamment de mise en image démontrent une fois de plus sa rigueur d'approche et son goût du risque. Rob Cohen est l'un de ces rares cinéastes capables de mélanger les acteurs d'un cinéma souterrain (notre Vin Diesel national dans **Pitch Black** ou **Dragon** et **Daylight** en étaient déjà de parfaits exemples).

Fast and Furious trouve alors un équilibre entre le film de bagnoles bourrin et le mélodrame larmoyant, le blockbuster opportuniste et le témoignage sincère d'une sous-culture, le gigantesque clip d'une compilation de rock FM et l'anti-cade jaunâtre de Los Angeles. Même le duo central [illegible] pour incarner [illegible] Paul Walker) et un couple plus authentique et charismatique sexuel (Michelle Rodriguez, Vin Diesel). Au-delà du succès surprise de **Fast and Furious** (130 millions de dollars aux USA), il convient donc d'applaudir la capacité de Rob Cohen à rallier avec autant de tact un large public autour d'un projet qui aurait pu ressembler à ce qui aux Cahiers sans nom.

Jean-Pierre MORLION

THE FAST AND THE FURIOUS. USA. 2001. RÉAL.: ROB COHEN. SCÉN.: GARY SCOTT THOMPSON, ERIK BERGQUIST, DAVID ACER. DIR. PHOT.: [illegible]. MUS.: [illegible]. PROD.: [illegible]. INT.: PAUL WALKER, VIN DIESEL, MICHELLE RODRIGUEZ, JORDANA BREWSTER, RICK YUNE, CHAD LINDBERG, JOHNNY STRONG... DUR.: 1H 41. DIST.: [illegible]. SORTIE LE 26 SEPTEMBRE 2001.

BABY BOY

Boy in the poub'

Dans un besoin urgent de prouver qu'il est bel et bien avant tout un réalisateur indépendant (un auteur quoi !) et non un faiseur de blockbusters (avec son médiocre **Shaft** l'an passé), John Singleton revient aux sources de son art. **Baby Boy** raconte l'histoire de Jody (Tyrese Gibson), un jeune branleur de vingt ans qui vit encore chez sa môman, bien qu'il soit père de deux enfants de mères différentes. Il voit d'ailleurs l'arrivée de Melvin (Ving Rhames), le nouvel amant de sa mère d'un très mauvais œil. Se focalisant sur l'idée que Melvin va le foutre à la porte, Jody oublie de s'occuper de son propre ménage…
Comme à son habitude, le cinéaste ne peut pas s'empêcher de faire passer son message sans donner de leçons. Ici, Jody délaisse sa famille jusqu'à ce qu'un incident lui remette les idées en place. Petit problème, cet incident déboule à la fin du film. Avant cela, il aura fallu se coltiner quasiment une heure cinquante de vie quotidienne qui tourne au vinaigre, de Ving Rhames en train de faire le coco à poil, de considérations déjà rabattues sur le ghetto et autres joyeusetés du même acabit. John Singleton n'étant définitivement pas le « Scorsese noir » que la presse a crû voir en lui il y a dix ans de cela, vous devinerez aisément le relatif intérêt de la chose. Dix ans dans le métier pour en arriver là… Lors d'un caméo particulièrement significatif, le réalisateur passe devant notre héros, lui proposant à la sauvette des films en vidéo pirate. C'est bien ce qu'est devenu le cinéaste, malheureusement : un faiseur de films « à la sauvette », vite faits, mal torchés, mal pensés et avec un arrière-goût tellement scolaire qu'ils en deviennent lourdement pénibles. Partir voir **Baby Boy** revient à se taper un cours de catéchisme. À l'époque où le définitif **Menace II Society** des frères Hughes a renvoyé son « classique » **Boyz in the Hood** aux pâquerettes, John Singleton aurait dû en tirer quelques leçons. En lieu de ça, il continue de radoter. Triste.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. RÉAL. & SCÉN.: JOHN SINGLETON. DIR. PHOT.: CHARLES E. MILLS. MUS.: DAVID ARNOLD. PROD.: JOHN SINGLETON POUR NEW DEAL. INT.: TYRESE GIBSON, OMAR GOODING, A.J. JOHNSON, TARAJI P. HENSON, SNOOP DOGG, TAMARA LASEON BASS, VING RHAMES... DUR.: 2 H 09. DIST.: COLUMBIA FILMS. SORTIE LE 19 SEPTEMBRE 2001.

TREIZE JOURS

JFK II, la revanche

Le pauvre Kevin Costner ne sait plus quoi faire pour retrouver les faveurs des masses. Au fond du gouffre, le voilà qui se lance dans un projet qu'il aurait aimé suicidaire (**Destination Graceland**), mais qui n'est qu'éculé et finalement ennuyeux, ou qui tente de retrouver la grâce qui l'animait du temps béni de **JFK** d'Oliver Stone. Les analogies entre **Treize jours** et le génial délire cocaïno-parano de Stone sont d'ailleurs si évidentes, que l'on peine à croire que l'acteur se soit lancé dans une entreprise aussi grossière. Et pourtant…
Costner rendosse donc son emploi le plus populaire : celui du all american hero défendant vaillamment ses idéaux sur le terrain miné des puissants décideurs. Ici, il incarne le lien entre la plèbe (nous, certes, mais surtout la middle class US) et dieu sur terre, j'ai nommé JFK. Ce dernier, clairvoyant, d'une intelligence rare et d'une bienveillance extrême, fait beaucoup de réunions dans plein de salles différentes de la Maison Blanche (une carrée, une rectangulaire, une ronde, etc.) avec des militaires qui ressemblent beaucoup au Rod Steiger de **Mars Attacks !** « Atomisez les communistes cubains » serinent ces derniers au Président qui, fort heureusement, trouvera une divine solution non-violente à cette épineuse crise des missiles cubains. Notre surhomme fut bien aidé, il est vrai, par le Costner qui, dans l'ombre, assume humblement une influence déterminante dans les choix de son patron.

Ennuyeux à mourir, **Treize jours** ressemble à s'y méprendre à un vilain téléfilm HBO. Roger Donaldson accumule les champ contre champ, filme en travelling arrière des gens qui parlent en déambulant dans les couloirs et, histoire de réveiller son auditoire, montre à intervalles réguliers des militaires qui courent dans tous les sens avec plein de mouvements de caméra rigolos (ça monte, ça descend, ça va sur les côtés, on s'éclate quoi). Comme Roger est aussi un esthète, il filme de temps en temps en noir et blanc et ose même parfois le 16 mm granuleux. Pourquoi ? Diable, bien malin celui qui pourra répondre. Costner, pour sa part, est exaspérant de fausse modestie, et réemploie très maladroitement ses tics de jeu jadis si savoureux. Le seul à sortir indemne de cette morne entreprise reste Bruce Greenwood (que l'on a grand hâte de retrouver dans le prochain film de David **Pitch Black** Towhy), si crédible en JFK qu'il réussirait presque à nous faire croire que le Président fut vraiment un saint.

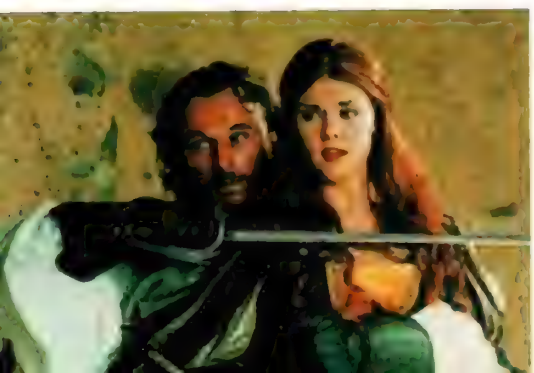
Julien DUPUY

USA. 2000. RÉAL.: ROGER DONALDSON. SCÉN.: DAVID SELF. DIR. PHOT.: ANDREZJ BARTOWIAK. MUS.: TREVOR JONES. PROD.: ARMYAN BERNSTEIN, PETER O. ALMOND, KEVIN COSTNER POUR BEACON PICTURES. INT.: KEVIN COSTNER, BRUCE GREENWOOD, STEVEN CULP, DYLAN BAKER, LUCINDA JENNEY, FRANK WOOD... DUR.: 2H25. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 10 OCTOBRE 2001.

YOUNG BLADES, LA JEUNESSE DES TROIS MOUSQUETAIRES

Coup d'épée dans l'eau

Young Blades est un film désarmant. Non pas parce qu'il lui arrive d'atteindre les tréfonds de la nullité. Non pas parce qu'il se permet de réécrire l'histoire. Non pas parce qu'il décide de prendre ses aises par rapport au roman d'Alexandre Dumas. **Young Blades** est désarmant car il ne suscite aucune forme d'intérêt. Pire encore, aucune forme de sentiment. Cette Jeunesse des trois mousquetaires raconte donc comment Athos, Porthos et Aramis, alors âgés entre seize et dix-huit ans, ont rencontré le fougueux D'Artagnan. Les trois premiers sont les meilleurs amis du monde et font partie de la prestigieuse école de mousquetaires de Grandin. Le dernier vient de se faire subtiliser l'épée de ses ancêtres et se jure de la retrouver. Dans le même temps, le roi Louis XIII a décidé d'outrepasser les ordres de sa reine de mère pour aller à la rencontre de sa fiancée, la princesse Anne d'Autriche. L'imprudent ! Il ne sait pas que le félon Richelieu prépare un rapt diabolique envers sa promise. Heureusement que les mousquetaires veillent dis donc !



Il est évident que Mario Andreacchio (lui ou un autre) destine ce film à l'usage des tout petits enfants férus d'aventures d'un autre temps. Ne prenant nullement en compte la masse de swashbucklers conçus durant les folles années d'Hollywood et même du cinéma de genre en France, il filme les « aventures » de ses personnages avec une platitude telle, qu'il n'est même plus possible de la rapprocher avec le pire de l'esthétique télévisuelle. Enchaînant pirouettes sur pirouettes se refusant d'être spectaculaires, il tente vaguement de relier le complot de son film avec des tentatives contemporaines, histoire d'avoir quelque chose à dire, quelque part… En vain. Il est permis de penser qu'on risque de plus s'amuser à l'anachronique **D'Artagnan** de Peter Hyams (les premiers échos sont, ceci dit, catastrophiques) mais avec la chance d'en ressortir plus énervé qu'autre chose. Pas de risque avec ce petit film inoffensif, accumulant pourtant nombre de tares. Non vraiment, **Young Blades** est un film désarmant !

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE/GRANDE-BRETAGNE. 2000. RÉAL.: MARIO ANDREACCHIO. SCÉN.: JOHN GOLDSCHMITH. DIR. PHOT.: GUILLAUME SCHIFFMAN. MUS.: FRANCK STRANGIO. PROD.: GEORGES CAMPANA & RICK MISCHEL POUR LE SABRE/PROSPERITY-FLASHPOINT/R. MISCHEL COMPANY. INT.: HUGH DANCY, SARA-JANE POTTS, SCOTT HIKMAN, ANTHONY STRACHAN, CALLUM BLUE, BEN MCCOSKER, BEN CROSS... DUR.: 1 H 32. DIST.: ARTEDIS. SORTIE LE 26 SEPTEMBRE 2001.

ROXANNE MICHAELS

« SI L'ON VOIT AUTANT DE FILLES À POIL AUJOURD'HUI, C'EST PARCE QUE LES MECS MANQUENT D'IMAGINATION ! »

Née le 9 février 1973 à Pittsburgh, en Pennsylvanie, Roxanne Michaels s'en va passer la majeure partie de son adolescence en Caroline du Sud, où elle décroche un diplôme en communication. Peu farouche, elle accepte parallèlement des emplois de danseuse exotique pour payer ses études et est immédiatement consacrée « Miss Nude » dans sa région. Un titre qu'elle conservera pendant quelques années. « *Je n'ai jamais eu peur d'exposer mon corps car je suis totalement décomplexée. La nudité ne me dérange donc pas du tout, à condition qu'elle soit justifiée ou très largement rémunérée. Comme dans la série télé* **Sex Sells** *de Marilyn Chambers, que j'ai fréquentée à plusieurs reprises. Chaque épisode est gentiment coquin et laisse une place importante à l'humour. Pareil pour la série* **Erotic Confessions** *de Cinemax, où l'histoire et les personnages ont été travaillés. Contrairement aux productions Playboy, ça se sent immédiatement. J'ai également longtemps posé pour quelques-uns des plus grands illustrateurs, tout en faisant la couverture de nombreux magazines et calendriers de motards. Ce genre de boulot est idéal pour payer les factures. Par contre, je refuse catégoriquement de me déshabiller gratuitement. Par exemple, lorsque je suis arrivée sur le plateau de* ***Terror Firmer****, j'ai eu une petite altercation avec Lloyd Kaufman, qui m'avait aussitôt demandé d'être topless. Je lui ai dit que c'était hors de question, qu'une simple apparition à l'écran ne justifiait en aucun cas que j'enlève le haut. Il ne s'est pas démonté et m'a répondu d'un ton confiant : « T'as qu'à enlever le bas dans ce cas ». Lloyd est génial, mais malheureusement, dans la série Z, ce genre de situation arrive fréquemment. Il faut dire que la plupart de ces films sont réalisés par des puceaux de 26 ans, professionnellement ratés et condamnés à faire l'objet d'un culte par les pervers les plus débiles de la planète ! ».*

Roxanne Michaels conservera donc ses vêtements dans **Terror Firmer** et aura même l'occasion de faire la démonstration de ses talents de cracheuse de feu, une passion qu'elle cultive depuis son plus jeune âge. Tout comme le cinéma de genre, et plus particulièrement la science-fiction. Roxanne connaît d'ailleurs ses classiques sur le bout des doigts. « *Comme mon père et moi étions insomniaques, on passait nos nuits devant la télé, à regarder des saisons entières de* **La Quatrième dimension** *ou d'***Outer Limits***. C'est ainsi que j'ai découvert* ***La Planète des singes***, ***L'Âge de cristal***, ***Apocalypse 2024*** *ou encore* ***Barbarella****, qui est un de mes films préférés, ou encore* ***Cherry 2000*** *et* ***Running Man****, qui est sans aucun doute le seul film regardable d'Arnold Schwarzenegger. C'était amusant, car ma mère nous trouvait avachis devant la télé à trois heures du matin, un énorme récipient rempli de pop-corn juste à côté de nous ».*

Très attirée par le septième art, Roxanne Michaels commence sa carrière d'actrice en 1995, presque par hasard. « *À l'origine, je ne souhaitais pas me retrouver devant la caméra. J'aspirais plus volontiers à un poste lié à la production. Alors que je donnais un coup de main au réalisateur Paul Talbot sur son anthologie* ***Freakshow****, il m'a demandé de lire quelques lignes devant la caméra pour vérifier les éclairages et le son. Quelques heures plus tard, j'apprenais à ma grande surprise que je venais de décrocher un rôle dans le film. Ce qui n'était pas du tout prévu. J'ai eu très peur au moment de tourner ma scène, mais tout s'est finalement bien passé ».* Pourtant, il faudra attendre trois années, le temps qu'elle finisse ses études, pour voir à nouveau Roxanne Michaels dans un film. « *Des producteurs m'avaient remarqué dans* ***Freakshow*** *et cherchaient désespérément à me joindre pour me proposer plusieurs rôles. Je les ai contactés par curiosité, sans être franchement intéressée. Voilà comment tout a commencé. Je me suis tellement amusée sur le tournage de mon deuxième film,* ***Vampire Call Girls****, que j'ai décidé de continuer ».*

Maintenant qu'elle a pris goût au métier d'actrice, Roxanne Michaels tourne sans relâche. Suivront ainsi, sur une période de deux ans, **Stumped**, **Night Falls**, **Génération Ax**, **Dead Students Society**, **Space Kid**, **Chickboxing Underground**, **Hellblock 13** et **Titanic 2000**, des films inédits chez nous et tournés avec un budget avoisinant le prix d'une voiture d'occasion. « *Tout comme les vieux films, les séries Z font preuve de plus d'imagination que les blockbusters hollywoodiens, qui sacrifient quant à eux l'histoire et les personnages au profit des effets spéciaux. Les films dans lesquels j'ai tourné ne m'apporteront peut-être aucune gloire, mais au moins, j'ai pris beaucoup de plaisir à les faire ».*

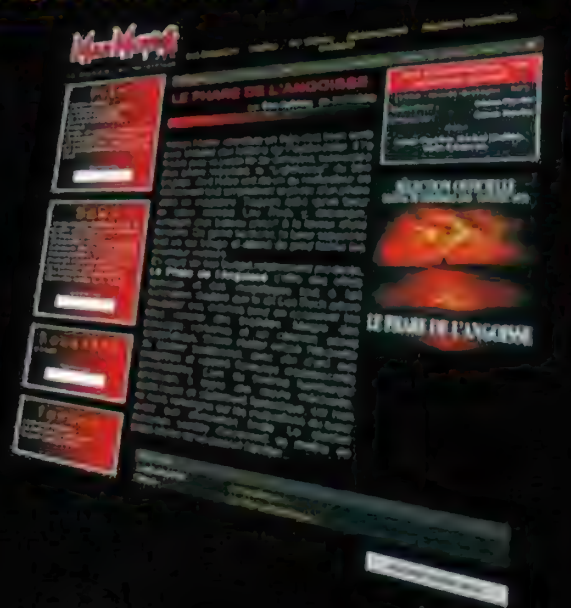
Damien GRANGER

Mad Movies
Ciné fantastique

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

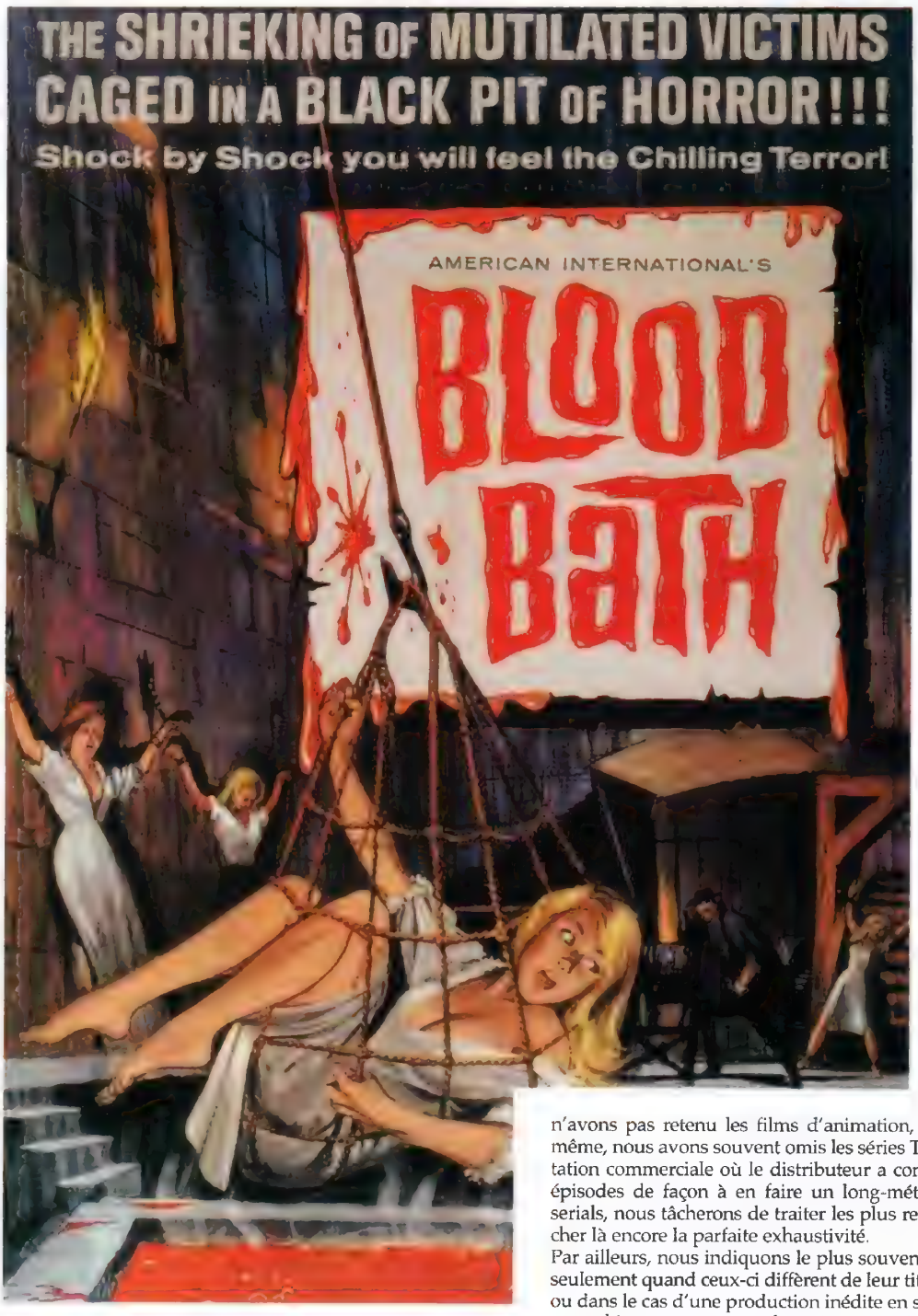
Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums



Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 23



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

SÉANCE DE RATTRAPAGE

ANATOMIE

2000. RÉAL. ET SCÉN.: STEFAN RUZOWITZKY. INT.: FRANKA POTENTE, BENNO FÜRMANN, ANNA LOOS, SEBASTIAN BLOMBERG, HOLGER SPECKHAHN, TRAUGOTT BUHRE... ALLEMAGNE.

Paula Hennings, étudiante en médecine, gagne une bourse d'études qui lui permet d'entrer dans une école très huppée d'Heidelberg. Lorsque le corps d'un jeune homme, croisé dans le train, se retrouve sur la table de dissection, la jeune fille mène une enquête sur les circonstances étranges de ce décès. Elle ne tarde pas à découvrir une terrible conspiration, perpétrée au sein de l'école, par une société secrète dont les motivations restent inexpliquées. Selon les producteurs, il s'agirait d'un mélange de **Nightwatch**, d'**Urban Legend** et de **Scream**. Un peu bourratif, donc.

ANOTHER HEAVEN

2000. RÉAL.: JÔJI IIDA. INT.: YOSUKE EGUCHI, EMOTO AKIRA, YOSHIO HARADA, KUNIHIKO IIDA, TAKASHI KASHIWABARA, YOSINORI KÔ... JAPON.

Une nouvelle histoire d'horreur, par le réalisateur de **Spiral**, film qui connut un triomphe au Japon. Deux inspecteurs de police font une macabre découverte : un corps décapité. Dans un plat, le cerveau de la victime mijote, savamment préparé. Comme le défunt venait d'avoir une relation sexuelle, on suspecte une certaine demoiselle, mais il s'avère que n'importe qui pourrait être le coupable, tandis que les crimes se multiplient.

***Blondes Have more Guns** : pour ceux qui collectionnent les guns, donc...*

BLONDES HAVE MORE GUNS

1994. RÉAL.: GEORGE MERRIWEATHER. SCÉN.: DAN GOODMAN, MARY GUTHRIE, GEORGE MERRIWEATHER. INT.: MICHAEL MCGAHARN, RICHARD NEIL, GLORIA LUSIAK, ELISABETH KEY... PROD.: GEORGE MERRIWEATHER, TROMA. USA.

Basic Instinct sert de modèle à cette production Troma mêlant l'humour, l'érotisme et les cadavres en série, la tronçonneuse venant toutefois remplacer le pic à glace dans le rôle de l'arme du crime. Sur la piste sanglante, un policier, curieusement assisté d'un chien renifleur joué par un comédien à quatre pattes et, en face, deux belles coupables blondes et sœurs jumelles, débiles à souhait mais fort plantureuses (en clair, le genre silly-connées comme on les aime chez Troma...). Passé au Marché du Film à Cannes en 1995, **Blondes Have More Guns** n'a apparemment pas convaincu les distributeurs vidéo français qui en ont souvent raté bien d'autres. Trop délire sans doute...

BLONDIE HAS SERVANT TROUBLE

1940. RÉAL.: FRANK STRAYER. SCÉN.: RICHARD FLOURNOY, ALBERT DUFFY, D'APRÈS LES COMICS DE CHIC YOUNG. INT.: ARTHUR LAKE, PENNY SINGLETON, ESTHER DALE, FAY HELM, LARRY SIMMS... PROD.: COLUMBIA. USA.

Les lecteurs de *Confidences* se souviennent peut-être de Blondie, cette héroïne de bande dessinée qui faisait du sitcom bien avant l'heure (mais les lecteurs de *Confidences* sont-ils encore capables de réfléchir, au fait ?). Né aux USA en 1930, sous la plume agile de Chick Young, le personnage inspira pas moins de vingt-huit films entre 1938 et 1950, tous interprétés par Penny Singleton, teinte en blonde pour l'occasion. Si les sujets évoquent davantage *La Famille Duraton* que **La Maison du Diable**, **Blondie has Servant Trouble** flirte pour sa part avec le Fantastique, mais de façon purement opportuniste. L'irascible J. C. Dithers, patron de Dagwood Bumstead, l'époux de Blondie, vient d'acquérir une maison dite hantée et formule l'idée lumineuse d'y inviter les Bumstead pour en chasser les fantômes. Frank Strayer, un habitué de la comédie d'épouvante (**Monster Walks**, **Vampire Bat**, **Condemned to Live**, **The Ghost Walks**), compose allégrement sur les clichés du genre, propres, comme chacun sait, à déclencher le fou rire des non fantasticomanes.

BLONDINE

1943. RÉAL.: HENRI MAHÉ. SCÉN.: PAULA HUTZLER. INT.: GEORGES MARCHAL, PIÉRAL, JEAN CLARENS, NICOLE MAUREY, MICHÈLE GRIMOIN, TONY LAURENT... PROD.: PAUL-EDMOND DECHARME, SNEG. DIST.: CPLF-GAUMONT. FRANCE.

Ce conte de fées peuplé de lutins, de génies et de monstres divers raconte la fantastique histoire de Blondine, la fille d'un modeste pêcheur, désirée par Monchéri (le nain Piéral), mais finalement épousée par le prince de la montagne (George Marchal) tombé au pouvoir de l'ogre Karikal. Henri Mahé, peintre et écrivain, expérimente pour sa seule réalisation à l'écran une technique de trucages appelée Simplifilm, qui permet d'insérer à l'image des dessins ou des photographies rendant ses décors encore plus oniriques. Karel Zeman s'en souviendra certainement un peu plus tard à l'élaboration de son propre univers visuel, notamment pour des titres comme **Aventures fantastiques** et **Le Baron de Crac**.

BLOOD

1974. RÉAL. ET SCÉN.: ANDY MILLIGAN. INT.: ALLEN BERENDT, EVE CROSBY, PATTI GAUL, HOPE STANSBURY, MICHAEL FISCHETTI, JOHN WALLOWITCH... PROD.: WALTER KENT, DAMIANO FILM INC. USA.

Disciple un temps d'Andy Warhol, Andy Milligan poursuit son itinéraire underground dans la confection de bandes étonnantes au budget anémique et au mauvais goût provocateur. Vingt mille petits dollars suffisent ainsi pour produire ce **Blood** mêlant les thèmes avec une belle insouciance. Situé vers la fin du XIXème siècle, le récit présente en effet le fils de Larry Talbot, le loup-garou des classiques de l'Universal, et la fille de Dracula. Tous deux tentent de soigner leur mal héréditaire au moyen d'extraits de plantes carnivores, nourries généralement du sang des imprudents visiteurs, plantes qui croissent on ne peut mieux à la façon de celle de **La Petite boutique des horreurs**. Un script pour tout dire assez peu crédible, agrémenté des excès habituels chez Milligan, comme dans cette scène où la fille de Dracula sectionne la tête d'une souris prise au piège pour l'avaler goulûment face à la caméra. Sans doute la revanche de son précédent **The Rats are Coming, The Werewolves are Here !**, où cette fois les rongeurs dévoraient les humains.

BLOOD

1999. RÉAL. ET SCÉN.: CHARLIE CANTOR. INT.: ADRIAN RAWLINS, LEE BLAKEMORE, ELIZABETH MARMUR, AMELDA BROWN, PAUL HERZBERG... PROD.: SIMON MARKAM. GB.

Blood propose une nouvelle approche du vampirisme et met l'accent sur l'état de dépendance des victimes, comparable en cela aux effets d'une véritable drogue. L'héroïne vampire doit son état aux expériences pratiquées sur elle dans le but de fournir un sérum capable de guérir toute sorte de maladie. Mais une fois les tests abandonnés, elle se retrouve livrée à elle-même et découvre qu'une puissante drogue circule dans ses veines, tandis qu'elle doit tuer sans relâche pour récupérer au décuple le sang qu'on lui prélève. **Blood**, le bien titré, parle aussi de solitude, de doute existentiel, et traite la sauvagerie de la condition vampirique à la manière d'une parabole pessimiste sur un monde moderne livré à l'égoïsme et à la barbarie sociale. Inédit, mais remarqué au Festival de Bruxelles en 2000, ainsi qu'au premier Festival Fantastique de Neuchâtel.

BLOOD

1995. RÉAL.: HOLLY DALE. SCÉN.: ANDREW RAI BERZINS. INT.: GORDON CURRIE, DAVID CRONENBERG, HELENE CLARKSON, FIONA REID, JUSTIN LOUIS, FRANK MOORE... PROD.: STEVEN HOBAN. CANADA.

Un jeune vampire inexpérimenté, aux longs cheveux romantiques et aux sens super aiguisés, revient à la vie après un sommeil centenaire. Faute de mieux, il se nourrit du sang de rats et tombe sous le charme d'une caissière de restaurant (de nuit), ce qui lui permet de la défendre contre les manigances d'un méchant gangster interprété par David Cronenberg. Le ton de la comédie satirique n'empêche pas l'intrusion de quelques séquences gore et érotiques au son rétro des Platters, ou de l'étonnant Screamin' Jay Hawkins, récemment disparu.

BLOOD AND LACE

1971. RÉAL.: PHILIP GILBERT. SCÉN.: GIL LASKY. INT.: MILTON SELZER, MELODY PATTERSON, LEN LESSER, GLORIA GRAHAME, VIC TAYBACK, RONALD TAFT... PROD.: AIP/CONTEMPORARY FILM MAKERS/CARLIN CO. USA.

Le scénariste s'inspire sûrement de **Six femmes pour l'assassin** (aux USA : **Blood and Black Lace**) pour ce **Blood and Lace** ne faisant que déplacer l'intrigue de la maison de couture du film de Mario Bava en orphelinat, et changer l'identité des victimes, devenues les pensionnaires du sévère établissement tenu par l'ex-

***Blood and Lace** : marteau contre tranchoir...*

femme fatale Gloria Grahame. Le script accumule les séquences sadiques. On décime à coups de marteau ou de tranchoir, on viole et on torture, tandis que se profile dans les corridors un tueur au visage toujours masqué, stockant les cadavres dans un congélateur pour des raisons restées mystérieuses. Philip Gilbert conduit ainsi son petit bonhomme de suspense jusqu'à un final explicatif inattendu, semblant se complaire dans l'étalage de multiples perversions, comme pour mieux critiquer l'hypocrisie dans les petites villes américaines apparemment bien-pensantes.

BLOOD BATH

OU **TRACK OF THE VAMPIRE**. 1966. RÉAL. ET SCÉN.: JACK HILL, STEPHANIE ROTHMAN. INT.: WILLIAM CAMPBELL, MARISSA MATHES, LORI SAUNDERS, JONATHAN HAZE, SID HAIG, SANDRA KNIGHT... PROD.: ROGER CORMAN, JACK HILL, AIP. USA.

Blood Bath témoigne de l'art de Roger Corman à dénicher des productions inédites pour les rafistoler au moyen de séquences additionnelles prestement mises en boîte. Déjà ses **Voyage to the Prehistoric Planet** et **Battle Beyond the Sun**, distribués un peu plus tôt, utilisaient sans vergogne les meilleures scènes d'obscurs films soviétiques (dont l'excellent **La Planète des tempêtes**), mais celui-ci pousse beaucoup plus loin le raffinement. Tiré d'un certain **Operacija Ticijan** tourné en Yougoslavie par Rados Novakovic, il passe entre les mains de Jack Hill (réalisateur des derniers films de Boris Karloff tournés au Mexique), puis après le congédiement de ce dernier par Roger Corman, dans celles de Stephanie Rothman (**Terminal Island**, **The Velvet Vampire**). L'ennui reste que chaque script narre sa propre histoire et que le cumul des trois matériels s'avère des plus hermétiques. Au départ, un artiste cherche à récupérer la toile d'un peintre vénitien représentant la femme d'un de ses ancêtres, mais la nouvelle équipe désire glisser sur un autre sujet et, du coup, l'ancêtre devient vampire tandis que le dialogue tente d'expliquer la chose en dépit d'images la démentant de façon formelle. Un remontage différent sortira un peu plus tard, fermement retitré **Track of the Vampire**.

BLOOD BRIDE

OU **NIGHMARE**, OU **DEATH OF A NUN**. 1980. VID.: **DU SANG DANS LES FLEURS D'ORANGER**. RÉAL. ET SCÉN.: ROBERT J. AVRECH. INT: ELLEN BARBER, PHILIP ENGLISH, SAM GRAY... PROD.: RICHARD SPITALNY PRODS. USA.

Le film s'ouvre par la confession d'un homme qui dit être hanté par des pensées qu'il ne comprend pas, le forçant à commettre d'horribles forfaits. Tout cela à cause du sadisme d'une certaine Sœur Marie dans son enfance. Comme ce doux pervers passe une bonne partie de son temps à l'église, Marie, une jeune catholique, pense avoir trouvé en lui l'homme de sa vie, doté en plus d'une belle situation (il est antiquaire). Mais l'idylle ne tarde pas à virer au cauchemar, lorsqu'elle découvre que l'élu de son cœur est un maniaque profond qui s'en prend aux bonnes sœurs.
Présenté au Marché du Film à Cannes sous le titre **Nightmare**, sorti en vidéo chez VIP, ce film peu connu reste l'unique réalisation de Robert J. Avrech, scénariste à succès (on lui doit entre autre le **Body Double** de Brian De Palma en 1984, et le **Dark Tower** de Freddie Francis et Ken Wiedehorn en 1987). Depuis, il travaille volontiers pour la télévision et a laissé tomber les bonnes sœurs. C'est mieux !

BLOOD CLAN

1990. RÉAL.: CHARLES WILKINSON. SCÉN.: GLYNIS WHITING. INT.: GORDON PINSENT, MICHELLE LITTLE, ROBERT WIDSEN... PROD.: GLYNIS WHITING, FESTIVAL FILMS. CANADA.

Au Canada, une jeune fille venue d'Écosse et autrefois rescapée d'une secte maléfique responsable de nombreux meurtres et d'actes de cannibalisme, se voit soupçonnée quand une série de crimes rituels intervient dans la région. L'héroïne (Michelle Little), qui vit des cauchemars récurrents relatifs à ses origines, commence à la trouver moins bonne quand les paysans du coin parlent ni plus ni moins de la brûler comme sorcière. Ce film est une adaptation de l'histoire vraie de Sawney Bean, qui inspira par ailleurs le film de Wes Craven **La Colline a des yeux**. Bean et sa famille de cannibales hantaient la contrée de Galloway durant le règne du roi James Premier d'Écosse. On raconte qu'ils détroussèrent, tuèrent et dévorèrent plus de mille personnes en l'espace de vingt-cinq ans. L'histoire inspira pièces de théâtre et romans. Un des premiers comptes-rendus parus en Grande-Bretagne fut publié en 1835 dans *The Magazine of Curiosity and Wonder*, sous la plume de Thomas Pecket Prest, le futur créateur de *Sweeney Todd* (1847).

BLOOD CULT

1985. RÉAL.: CHRISTOPHER LEWIS. SCÉN.: STUART ROSENTHAL, JAMES VANCE. INT.: CHARLES ELLIS, JULIE ANDELMAN, DAVID WOODS, JAMES VANCE, JOE HARDT, DAVID BRENT SLICE... PROD.: LINDA LEWIS, UNITED ENTERTAINMENT PICTURES. USA.

Blood Cult représente l'une des premières fictions réalisées pour le marché de la vidéo et tourné en betacam par Christopher Lewis, accessoirement le fils de l'ancienne star, Loretta Young. L'argument nous semble aujourd'hui des plus ordinaires, avec cette confrérie de jeunes satanistes décimant un campus afin de recomposer un corps à partir de diverses pièces anatomiques prélevées sur leurs victimes, pour l'offrir en sacrifice à un dieu païen moche à périr. L'auteur nous ressert la scène de douche à la **Psychose**, use de séquences gore fort réalistes et, sans doute grisé par son propre talent, reprend la caméra l'année suivante pour un **Revenge**, avec John Carradine, racontant sensiblement la même histoire, avant d'offrir à Tom Savini le rôle de Jack l'Eventreur dans son **The Ripper**, lui aussi tourné direct en vidéo.

BLOOD DELIRIUM

OU **DELIRIO DI SANGUE**. 1988. RÉAL.: PETER HUDSON (SERGIO BERGONZELLI). SCÉN.: RAFFAELLA MERTES, FRATELLI CORDI. INT.: JOHN PHILIP LAW, BRIGITTE CHRISTENSEN, GORDON MITCHELL, MARCO DI STEFANO, LUCIA PRATO, OLIVIA LINK... PROD.: RAFFAELLA MERTES, CINE DECIMA. ITALIE.

Sergio Bergonzelli, dont personne n'aura oublié le farceur **Tout le monde il est sexy, tout le monde il est cochon** (avec Brigitte Skay, quand même…), se cache derrière le pseudo de Peter Hudson pour cette bande inspirée à la fois de **Color Me Blood Red**, d'H.G. Lewis et de **La Maison aux fenêtres qui rient**, de Pupi Avati. John Phillip Law s'y croit ni plus ni moins la réincarnation de Van Gogh. En panne d'imagination après la mort de son épouse, cet artiste perturbé trouve dans le sang, symbole universel, matière à rehausser ses couleurs pour mieux fixer son génie sur ses toiles. Une touche d'érotisme et de gore épicent quelque peu ce pur produit de confection, avec notamment une séquence nécrophilique pratiquée en pleine église mais pourtant fort déconseillée par l'évêché.

BLOOD DINER

1987. RÉAL.: JACKIE KONG. SCÉN.: MICHAEL SONYE. INT.: RICK BURKS, CARL CREW, MAX MORRIS, ROGER DAUER, LISA GUGGENHEIM, TANYA PAPANICOLAS... PROD.: JIMMY MASLON, JACKIE KONG, LIGHTNING/PMS FILMWORKS. USA.

« Un suspect s'est échappé du club des petites chanteuses à la gueule de bois, avec en main un hachoir à viande, et dans l'autre ses organes génitaux » s'inquiète un reporter radio dès les premières images. Une façon adroite de situer le niveau de cette relecture du **Blood Feast** d'Herschell Gordon Lewis, entre humour graveleux et gore non-sensique. Deux hurluberlus satanistes préparent la renaissance de la cruelle déesse égyptienne Sheetar, dont le corps sera constitué d'organes prélevés sur des jeunes filles fraîchement trucidées (en fait, toute une troupe de pom pom girls en version topless). Ceci sous l'autorité attentive de leur oncle psychopathe, réduit à l'état de cerveau muni de deux yeux flottant dans un bocal et toujours doué de la parole. Jackie Kong connaît ses classiques et s'amuse comme une folle, mêlant le sexe à la comédie, les gags horrifiques et le mauvais goût provocateur, passant des Monty Python aux zombies de Romero, de **Gore Gore Girls** (du même Lewis) au mythe de Frankenstein, avec surtout l'envie de ne pas se prendre au sérieux, à l'inverse de tous ces films n'en disant pas davantage, mais d'une prétention à la hauteur de leur seul budget dispendieux. (M58P48).

***Blood Diner** : petit sauté de Pom Pom Girls. Vite, à table !*

BLOOD DOLLS

1999. RÉAL.: CHARLES BAND. SCÉN.: ROBERT TALBOT. INT.: JACK MATURIN, WILLIAM PAUL BURNS, WARREN DRAPER, DEBRA MAYER, NAOMI MCCLURE, JODIE COADY... PROD.: CHARLES BAND, FULL MOON. USA.

Bien que s'autoproclamant « histoire originale de Charles Band », le script de ce **Blood Dolls** ressemble à nombre de récits à base de poupées et de marionnettes, de **Jeu d'enfant** aux **Puppetmaster**, de **Dolls** au plus récent **Small Soldiers**. Jack Maturin y incarne le riche généticien à la tête d'épingle cachée sous un masque inquiétant, qui soumet à son pouvoir ses rivaux professionnels et les change en poupées meurtrières. Loin de sa série des **Puppetmaster**, riche déjà de sept épisodes, Full Moon y va à fond dans le non-sens, le gore et l'érotisme, tout en se réservant la possibilité d'une suite éventuelle, selon l'accueil réservé à ce premier volet. **Blood Dolls** se révèle être largement supérieur aux très décevants **Witchouse**, **Shriek** ou **Talisman** qui, dans cette même période de la fin des années quatre-vingt-dix, annonçaient clairement la chute des productions Full Moon.

THE BLOOD DRINKERS

OU **VAMPIRE PEOPLE**. 1966. RÉAL.: GERARDO DE LEON. SCÉN.: CESAR AMIGO, D'APRÈS RICO OMAGAP. INT.: RONALD REMY, EDDIE FERNANDEZ, AMALIA FUENTES, EVA MONTEZ, MARY WALTER, PAQUITO SALCEDO... PROD.: CIRIO H. SIANTIAGO PRODUCTIONS/HEMISPHERE PICTURES. PHILIPPINES.

Produit par le vieux routier du film d'action Cirio Santiago, **Blood Island** permet à Gerardo de Leon de composer une atmosphère bucolique à souhait, à mi-chemin entre **Et mourir de plaisir** et **Le Cauchemar de Dracula**. Ronald Remy y est un vampire s'efforçant d'arracher sa compagne à la mort, n'hésitant pas pour se faire à prélever le cœur et le sang de la sœur jumelle, incarnée par la même Amalia Fuentes. Assez peu démonstratif, **The Blood Drinkers** mise sur son atmosphère pesante, ses belles images, sa musique majestueuse et le caractère de ses personnages manipulés par un funeste destin. Curieusement, le métrage comporte quelques séquences en noir et blanc, saturées par des éclairages bleutés, ou souvent rouge vif pour mieux signaler à chaque fois l'approche du vampire auprès de ses victimes. Gerardo de Leon, disparu en 1981, sera l'artisan avec son compère Eddie Romero de la série des **Blood Island** (**Le Médecin dément de l'île de sang** et ses nombreuses suites), beaucoup plus gore, plus déshabillée et infiniment moins romantique.

***The Blood Drinkers** : philippin, champêtre et sanguinaire...*

BLOOD FEAST

1963. RÉAL.: HERSCHELL GORDON LEWIS. SCÉN.: HERSCHELL G. LEWIS, A. LOUISE DOWNE. INT.: THOMAS WOOD, CONNIE MASON, MAL ARNOLD, SCOTT H. HALL, TONI CALVERT, GENE COURTIER... PROD.: DAVID F. FRIEDMAN, HERSCHELL GORDON LEWIS PRODUCTIONS. USA.

Pour l'histoire du cinéma, H. G. Lewis réalise avec **Blood Feast** le premier film gore appelé à faire jurisprudence dans les années futures. Plus que l'envie primaire d'effrayer le badaud, l'auteur Lewis et le producteur Friedman, jusqu'ici fabricants de nudies à pas cher, cherchent un concept nouveau, inaccessible aux grands studios prisonniers de l'autocensure pour ne pas choquer leur public familial. En six jours, et pour 24.000 dollars, les deux compères mettent en boîte cette histoire d'un adorateur de la déesse égyptienne Ishtar, prélevant sur ses victimes les morceaux humains nécessaires à sa reconstitution et à sa résurrection. En virtuose, Lewis joue la tranquille exagération, introduit des personnages crétinoïdes à souhait et les place dans des situations extrêmes encore jamais vues sur grand écran. Il applique là une méthode de distanciation volontaire propre à se rallier tous les publics, en naviguant sans cesse entre le premier et le second degré (la firme Troma, qui reçut le message cinq sur cinq, ne fera jamais autre chose tout au long de sa prolifique carrière, et toujours avec le même succès). On n'y croit pas vraiment, les effets spéciaux font ce qu'ils peuvent, les couleurs saturent un maximum, Mal Arnold (l'assassin fanatique) traîne la jambe exactement comme Lon Chaney Jr. dans la série des **Momies** de l'Universal, et surtout la psychologie des personnages reste délicieusement primaire, à l'exemple de cet inspecteur chargé de l'enquête et qui, dans son bureau de six mètres carrés toujours cadré à l'identique, nous lance un déterminé : « Je vais aller chercher un dossier concernant tous les criminels de la région » ! Et pourtant, ça respire la bonne santé, ça innove, ça dérange, puisant son souffle libérateur jusque dans le mauvais goût le plus absolu, jusqu'au final où le dément termine ses jours broyé par une benne à ordures. Même s'il annonce les slashers contemporains, Lewis les surpasse aisément, fait preuve d'infiniment plus d'audace et semble s'amuser bien davantage que tous ses nombreux imitateurs.

***Blood Feast** : le premier film gore.*

BLOOD FREAK

1971. RÉAL.: BRAD GRINTER ET STEVE HAWKES. SCÉN.: STEVE HAWKES. INT.: STEVE HAWKES, BOB CURRIER, LARRY WRIGHT, DANA CULLIVAN, HEATHER HUGUES, RANDY GRINTER JR... PROD.: BRAD GRINTER. USA.

« The original blood sucking, chopper riding, Bible bashing, dope smoking, limb hacking turkey monster movie » clame le slogan de cette curiosité filmique aux amateurs pressés de découvrir les curieux dessous d'un véritable « turkey monster movie ». Car, en effet, un savant (fou, à l'évidence) poursuit dans le plus grand secret des

expériences visant ici à croiser l'espèce humaine et la gent galliforme. Le résultat ne se fait guère attendre avec l'entrée en scène d'un homme-dindon, dès lors principalement appliqué à venir sucer le sang des junkies de passage. Persuadé d'avoir signé là une œuvre décisive, Brad Grinter réalisa fort peu d'autres titres (**Never the Twain** et **Barely Proper**, en 74 et 75) mais par bonheur, Majestic International Pictures livra il y a peu à la vidéo, et par la même occasion à la postérité, ce fort joyeux digne dindon... Quant au scénariste/co-réalisateur Steve Hawkes, il s'agit bien sûr de l'interprète de Tarzan dans deux productions espagnoles de Manuel Cano, **Tarzan en la Gruta de Oro** et **Tarzan y el Arco Iris**.

BLOOD FROM THE MUMMY'S TOMB

1971. RÉAL.: SETH HOLT, MICHAEL CARRERAS. SCÉN.: CHRIS WICKING, D'APRÈS BRAM STOKER. INT.: VALERIE LEON, ANDREW KEIR, JAMES VILLIERS, GEORGE COULOURIS, JAMES COSSINS, HUGH BURDEN... PROD.: HOWARD BRANDY. HAMMER-FILMS. GB.

Valerie leon, possédée par son ancêtre.

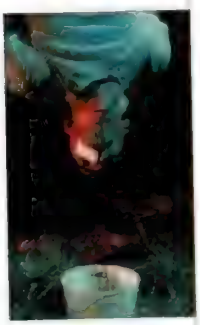
La Momie revendique sa féminité dans ce **Blood from the Mummy's Tomb** tiré d'une nouvelle de Bram Stoker, *Jewel of the Seven Stars*, car l'histoire relate en fait la possession d'une jeune femme, réplique parfaite d'une prêtresse égyptienne à notre époque. Seth Holt joue la carte du renouveau et tente quelques scènes gore : une main tranchée, un poignard transperçant la poitrine d'une victime d'où s'échappe un jet de sang, de multiples égorgements... Il ose même un érotisme prudent, alors en vogue dans les dernières productions de la Hammer-Films, ce qui nous vaut la vision délicate du bas du dos de l'héroïne (plus tard, la cruelle Valerie terrassera ses nombreux admirateurs en avouant l'utilisation d'une doublure pour cette séquence !). Sinon, l'argument se cantonne à la classique malédiction frappant les archéologues coupables du vol de trois objets sacrés dans le tombeau égyptien de la prin-

cesse : un crâne de chacal, une momie de chat et une statue de serpent. La momie, exécutée autrefois par les grands prêtres en raison de ses pouvoirs maléfiques, s'efforce à poursuivre ses activités à notre époque et, si l'on en croit le clin d'œil final, elle parviendra peut-être à ses fins. Malgré cette volonté de renouvellement du mythe et une interprétation appliquée des acteurs, l'histoire se traîne en longueur et les quelques sursauts du metteur en scène visent surtout à faire doucement monter le suspense lors de l'élimination progressive des habituels profanateurs. Seth Holt, déjà responsable des très intéressants **Confession à un cadavre** et **Hurler de peur**, décède hélas sur le tournage de ce film, laissant le soin au producteur Michael Carreras de recoller les morceaux comme il peut, d'où peut-être ce manque de crédibilité et de cohérence d'une production demeurée inédite en nos contrées…

BLOOD HARVEST

1987. RÉAL.: BILL REBANE. SCÉN.: BEN BENSEN, EMIL JOSEPH. INT.: TINY TIM, LORI MINNETI, ITONIA SALOCHEK, DEAN WEST, PETER KRAUSE, FRANK BENSON... PROD.: LUSESEZEK BURZYNSKI, BUDDY'S INC SHOOTING RANCH. USA.

Un shocker érotique et sanglant par l'auteur des curieux **Capture of Bigfoot, L'Invasion des araignées géantes**, ou encore du réjouissant **Rana, The Legend of Shadow Lake** parfois titré **Croaked : Frog Monster from Hell** ! Bill Rebane abandonne cette fois sa ménagerie coutumière pour se lancer sur les traces des **Halloween**, **Freddy** ou **Vendredi 13** alors en pleine vogue. Le chanteur et comique Tiny Tim y incarne un tueur bavard maquillé en clown dont l'immense plaisir consiste à suspendre ses victimes par les pieds, leur trancher la gorge et recueillir le précieux sang dans un seau prévu à cet effet. Classé « X-rated », le film ne sortira qu'en vidéo aux USA et nulle part chez nous.

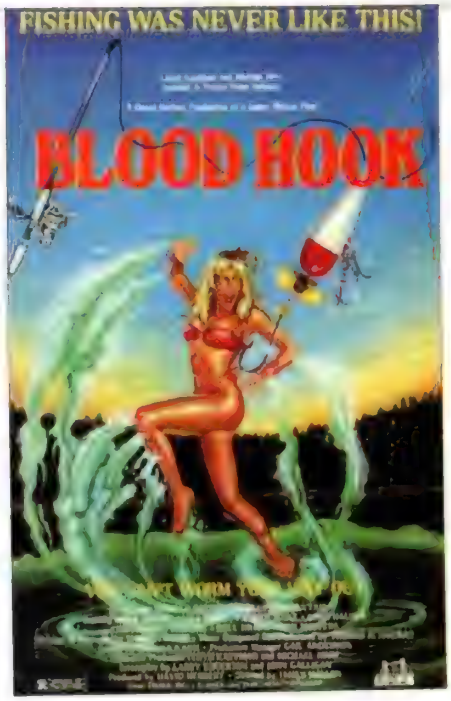


Meurtres de sang froid pour récolte de sang chaud !

BLOOD HOOK

1986. RÉAL.: JAMES MALLON. SCÉN.: LARRY EDGERTON, JOHN GALLINGAN. INT.: MARK JACOBS, LISA TODD, PATRICK DANZ, CHRISTOPHER WHITING, SARA HAUSER, PAUL DRAKE... PROD.: DAVID HERBERT, GOLDEN CHARGERS. USA.

Une parodie pas toujours drôle de **Vendredi 13**, des dialogues consternants de bêtise, une collection de tronche de cake assez impressionnante, des acteurs au bord de la distanciation brechtienne, on se demande ce que James Mallon, auteur plus tard d'un **Pire contre-attaque** aussi étonnant, a vraiment voulu faire dans ce **Blood Hook**. Ajoutons quand même que la vf réalisée pour la vidéo ne rend pas justice à l'œuvre originale. Un jeune homme, autrefois traumatisé par la noyade inexplicable de son grand-père, revient dix-sept ans plus tard à la maison familiale en compagnie de la petite bande de teenagers habituelle. Pour l'heure, le village célèbre « La Fête du brochet » sur un lac où commence à disparaître une série de victimes entraînées à l'eau par des hameçons rageurs. Si l'on s'ennuie ferme la majeure partie du temps (quoi de plus casse-noix que la description d'un concours de pêche ?), quelques répliques surréalistes parviennent à distraire le cinéphile héroïque résolu à aller jusqu'au bout. Le final lui réserve d'ailleurs une bataille de canne à pêche (façon **Star Wars**) entre le héros et le tueur local à tomber du fauteuil. Tant de mauvais goût et de maladresse réunis ne pouvaient que séduire Troma qui distribue ce film, montré au Marché du Film de Cannes en 1987, et autrefois sorti à la vidéo, chez UGC, dans la collection Cauchemar.



BLOOD HUNTER

1996. RÉAL. ET SCÉN.: JACK SHRUM, CHUCK ELLIS. INT.: JACK SHRUM, CHUCK ELLIS, CYNTHIA HUDSON... PROD.: CABIN PRODUCTIONS. USA.

Un récit de vampires amateur tourné avec des moyens endémiques, où les co-réalisateurs touchent à peu près à tout, y compris à l'interprétation, ce en quoi ils ont le plus grand tort ! Nous suivons d'un œil distrait la carrière de Viktor (Jack Shrum), vampire russe de son état qui, après une léthargie de plusieurs siècles, décide de se reconvertir comme mécanicien dans une décharge automobile ! Après la découverte de quelques victimes retrouvées exsangues, le shérif local (Chuck Ellis) saura prendre les dispositions qui s'imposent. La critique américaine, moyennement transportée, commença par démolir le casting dans son ensemble, avant de reconnaître assez sportivement que même Laurence Olivier et De Niro réunis n'auraient pu sauver un pareil film. Y'en a qui aiment toujours à plaisanter…

BLOOD IN THE NIGHT

1993. RÉAL.: LINCOLN KUPCHAK. SCÉN.: CHARLES AXWORTHY, MELANIE J. ELIN, LINCOLN KUPCHAK, KRIS MCHALE. INT.: REGGIE ATHNOS, MARK MEYER, LAIRD SCOTT, BONITA WALKER, MICHAEL BRADBERRY, GINA ALTIZER... PROD.: RIVERS OF BLOOD PRODS. USA.

Véronique, une jeune vampire inexpérimentée, est en route pour les États-Unis, poursuivie par son cousin Vladius, ivre de vengeance à son égard. Il s'agit de la quatrième production de la jeune société Rivers of Blood, après **Deadly Love**, **The Attack** et l'appétissant **Terror in the Hot Tubs**. Quelle santé !

BLOOD LINK

VID.: **LIENS DE SANG** (JET VIDÉO), OU **BLOOD LINK** (GAUMONT). 1985. RÉAL.: ALBERTO DE MARTINO. SCÉN.: THEODORE APSTEIN. INT.: MICHAEL MORIATY, PENELOPE MILFORD, VIRGINIA MCKENNA, CAMERON MITCHELL, ALEX DIAKUN, REECE HASANEN... PROD.: ROBERT PALAGGI, ZADAR/EMBASSY. ITALIE.

Entre **Sœurs de sang** et **Frère de sang**, une nouvelle affaire sanglante narrant le triste sort de siamois désunis. Hanté par l'absence de son frère autrefois décédé bien après leur séparation chirurgicale, le docteur Manning perçoit les images d'un double maléfique supprimant à l'arme blanche des jeunes femmes terrifiées. Sur la musique lascive d'Ennio Morricone, il part à la recherche de ce tueur dont il commence à vivre les meurtres par procuration et à en éprouver du plaisir, avant de se retrouver face à son parfait alter ego, en l'occurrence le jumeau prétendument disparu. Bien qu'Alberto de Martino se contente de dérouler les conventions du thème, qu'ils soient cinématographiques (**L'Autre**, **Sœurs de sang**) ou littéraires (*William Wilson* d'Edgar Poe, *L'Étudiant de Prague* de Hanns Heinz Ewers), Michael Moriarty impressionne quand même dans ce double rôle périlleux. À l'égal de Jeremy Irons dans le futur **Faux-semblants**, il investit les deux personnages et parvient à les différencier grâce à un jeu tout en finesse mais perceptible au premier coup d'œil. Il est donc d'autant plus dommage que **Blood Link** cède ensuite à la facilité, l'érotisme gratuit et à l'ambiguïté d'une fin ouverte ingénument prévisible. (M66P5)

BLOOD MANIAC

1986. RÉAL.: TONG WAI-SING. INT. : CHING WONG-MUI, MIN FUNG-FUN, WAI LAN, KO LING. HONG KONG.

Un homme récemment marié est possédé par l'esprit de son frère défunt, un sataniste, et crée un lien télépathique avec un zombie enterré dans le jardin, derrière sa maison. Sa femme donnera naissance à un monstre aux dents longues qui se fraiera un chemin vers le monde des humains en creusant un trou dans son estomac, dans la meilleure tradition d'Alien. Si c'est pas du mélange de genre, ça !

par Rafik DJOUMI

DAREDEVIL

PLONGÉE SUR UNE RUELLE SINISTRE EN CINÉMASCOPE. DEUX TRUANDS S'ADONNENT À LEURS RÉPRÉHENSIBLES OCCUPATIONS. UNE SILHOUETTE ROUGE, EN ÉQUILIBRE SUR LA TUYAUTERIE QUI LES SURPLOMBE, LES OBSERVE PUIS PLONGE EN SILENCE. L'ESPACE D'UN COMBAT AUSSI BREF QU'ACROBATIQUE, LES DEUX VOYOUS SONT HORS D'ÉTAT DE NUIRE. D'UNE VOIX GRAVE ET DÉTERMINÉE, LA MYSTÉRIEUSE TORNADE ÉCARLATE N'A QU'UNE SEULE REQUÊTE : « WHERE IS HE ? ».

Daredevil version David Sarrio. Respect !

La confrontation finale entre Daredevil et Le Caïd. On s'y croirait !

Bienvenue dans le teaser de **Daredevil**, ou comment le fanboy ambitieux David Sarrio s'est donné les moyens de ses caprices : débuter derrière la caméra en mettant à l'écran ses plus anciens fantasmes. « *L'envie de réaliser un court-métrage inspiré d'un comics américain est un rêve de gosse. Il y a quelques mois je me suis dit que j'allais le faire, que j'allais réaliser le truc que j'aurais adoré voir enfant* ». Le fantasme du super-héros avait auparavant jeté le jeune Sarrio dans la pratique intensive des arts martiaux. Une donnée qui, le moment venu, se sera révélée fort utile. Car ce qui frappe en premier lieu dans ce court inédit, c'est bien la compréhension du mouvement des corps qui entérine l'idée que l'on a bien affaire à un homme doué de capacités physiques presque improbables. « *Le personnage de Daredevil s'est imposé de lui-même. Ce n'est pas un surhomme à la Superman, ce qui permet de le mettre en scène sans avoir à recourir à des effets spéciaux coûteux. C'est aussi le budget minimal qui m'a fait pencher vers le concept du teaser. Si j'avais voulu développer une histoire, il m'aurait déjà fallu plus de temps de métrage, et surtout un jeu d'acteur. Or, pour trouver un comédien qui ait à la fois les capacités physiques, la ressemblance avec le personnage d'origine et qui sache jouer, il faut organiser un énorme casting sur plusieurs semaines, donc de sacrés moyens. Pour toutes ces raisons, le concept du faux teaser était le plus adapté. Filmer deux séquences, sans dialogues (ou presque), courtes, rythmées et empruntes de l'imagerie comics, est à mon sens le meilleur moyen de retranscrire aussi vite, sur pellicule, l'univers graphique des aventures de* **Daredevil** ».

Extrait du story-board dessiné par Vincent Dubourg. Un petit air de ***Matrix****...*

Le film de David Sarrio, du haut de son budget dérisoire, renvoie aux compositions du dessinateur Geoff Darrow et, par extension, à celle des Wachowski sur **Matrix**. Tout cela dans un coin perdu de la capitale, il fallait le faire ! « *Recréer sur Paris un univers aussi stylistique que celui de la bédé américaine semblait déjà un défi passionnant. J'ai commencé à vraiment y croire lorsque j'ai trouvé les deux endroits où nous avons finalement tourné. Avec un éclairage savamment dosé, on aurait pu croire à un pseudo-Gotham City* ». Et comme dans les meilleurs exemples de cinéma populaire, le système D amène avec lui des astuces de découpage qui enrichissent un peu plus l'œuvre. Si le réalisateur regrette de n'avoir pas eu les moyens de faire atterrir « correctement » son héros sur le toit de la voiture du Caïd, on lui fera remarquer que l'arrivée hors champ de Daredevil, provoquant un effet de suspension sur le capot, est un effet dix fois plus efficace dans sa suggestion. Ailleurs, on reste béat d'admiration devant ce bandit tiré par les pieds, dont le visage disparaît dans l'obscurité, ses mains soulevant un nuage de poussière qui panoramique aussi sec sur les phares d'une voiture. Impressionnant !

« *Je suis forcément le premier critique sur mon travail. On n'a, par exemple, jamais totalement résolu le problème du costume. Il aurait nécessité à lui seul le triple du budget. Je n'avais pas de câbles pour faire en sorte que le héros prenne appui sur une main et frappe avec ses deux pieds. Mais à chaque limite, je me disais que, même imparfait, le court aurait son intérêt. Aussi, je demande aux fans d'être indulgents, et si vraiment ça ne leur plaît pas, je pourrais le comprendre. Moi-même, en tant que spectateur, j'aurais été le premier à pinailler* ».

L'indulgence est pourtant de mise face au résultat obtenu. Sarrio a bénéficié du budget-mayonnaise d'une prod télé pour nous faire croire à un héros authentique. « *Je n'ai pas eu à payer de droits à la Marvel, en leur promettant de ne faire aucun usage marchand du nom de Daredevil. Au final, on a légèrement dépassé les 30.000 francs, mais je dois dire que j'ai eu beaucoup d'aide de la part des loueurs. Ils avaient été vraiment conquis par le story-board, et en plus j'étais accompagné d'une excellente chef opératrice, Sophie Cadet. Tout ça les a rassurés. Du coup, les gens de Fuji, Technovision, Transpalux m'ont été d'une aide précieuse sans laquelle je n'aurais rien pu faire* ».

Retrouvez Daredevil et son making-of sur le site Cine-courts.com

Vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous : une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone).

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

Vous cherchez une équipe technique ou vous voulez proposer vos services dans le cadre du cinéma « amateur », alors envoyer-nous votre annonce à la même adresse.

PETITES ANNONCES

■ Urgent. Rech. personne pouvant assurer un montage en HI-8 de clip vidéo. Joindre Antoine au 01 48 08 59 80.

■ Rech. Power Lords. Rémi Faure, 13 rue Samatan, 13007 Marseille.

■ Fan de films d'horreur et gore, genre **Scream, Sleepy Hollow,** rech. correspondants de tous âges ! Au fait, si vous cherchez un acteur pour un film, pensez à moi ! Marc-André Francina, 8, avenue de Larringes, 74500 Évian.

■ Collectionneur vd nbx films rares de SF/Fantastique : **Silent Running, Le Retour de Godzilla** (1955), **L'Âge de cristal, Rodan, Ataragon, Tarentula, Le Météore de la nuit**... Liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Vds nbx films et séries : ***Twin Peaks, 4e Dimension, Alfred Hitchcock, Happy Days, Vic le Vicking, coffrets Amicalement Vôtre, X-Files, Candy*** *(série spécialement Mad, c'est vrai. D'ailleurs, le petit prince des collines m'a toujours foutu les foies).* Frantz Gay, 106 rue Charles III, 54000 Nancy.

■ Acteur-auteur, avec expérience du cinéma, ch. à tourner dans un film fantastique. Rech. également les n° 1, 2, 3, et 9 de Fantastyka et le n° 227 de Famous Monsters. Christophe au 06 11 93 30 34.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Bon les gars, vous êtes bien gentils avec votre costume mais dites voir, je suis censé jouer quoi au juste. Un mannequin à la grande braderie du cuir?
Un pilote de moto-crottes?
La copine du predator?
En plus, vous auriez pu me filer des bottes, parce que le ruisseau en chaussettes, ça le fait pas ! »

LES CINQ PREMIERS À NOUS DONNER LE TITRE DU FILM D'OÙ EST TIRÉE CETTE PHOTO RECEVRONT GRATUITEMENT LE PROCHAIN NUMÉRO DE MAD MOVIES.

Le titre mystérieux du n°134 était NEMESIS (Albert Pyun, 1993). Cyril Legranger et Serge Raymond ont été les plus prompts (et d'ailleurs les seuls) à nous envoyer la bonne réponse. Bravo !

■ Rech. épisodes séries ***Le Voyageur, Rude Awakening*** + films **The Erotic Witch Project, Erotic Survivor, Gladiator Eroticus, Titanic 2000** *(t'as bien aimé la Pin-Up du 133, hein petit canaillou ?).* Jérôme Birker, 14 rue Clément Maist, 75008 Paris.

■ Vds ou éch. K7 vidéo (tous genres), affiches et revues cinémas. Réponse contre enveloppe timbrée. Bruno Malitte, 9 rue Duvivier, 58170 Luzy.

■ Rech. K7 vidéo **L'Amour nuit gravement à la santé** (vost ou vf), **Les Rutles** (faux doc. des Monty Python), clips ou concerts des Krafwerk, K7 vidéo **Danger planète interdite** et tous les CD ou vinyles du groupe français Senso. J. De Mendiguren, 2 rue Rossiné, 06000 Nice.

■ Vds intégrale de 30 séries en vost : ***NYPD Blues, Seinfeld, Friends, Spin City, Oz, Action, Twin Peaks, Les Sopranos.*** Et en vf : ***Clair de lune, X-Files...*** Steeve Vitaly, 8 place Jean Giraudoux, 94000 Créteil.

■ Vds ou éch. plus de 330 séries télé : ***Saint Seyar, Goldorak, Simpsons, San-Ku-Kai, Jayce, V, Albator, Batman, Cosmocats, Dragonball, DBZ, DBGT,*** etc. Liste gratuite sur demande à Johnny Tramontin, rue de Niamey 2B, 7012 Jemappes (Belgique).

■ Ch. tous docs sur les **Histoires de fantômes chinois** (photos, K7). Laurent au 04 66 93 06 62.

■ Vds anciennes collections (VIP, Carrère, Scherzo, etc) d'anciens westerns, films fantastiques *(anciens, je suppose).* Liste contre un timbre à Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Vds E.F. n° 1 (bon état) et n° 9 et 10 (très bon état). Faire offre au 06 77 91 41 63.

■ J-H 17 ans, ch. boulot dans une prod. ciné grande ou petite *(et moyenne ?)* orienté acteur. Vincent Kwiatkowski, 7 rue Cartignous, 81270 Labastide-Rouairoux. 05 63 97 03 98.

■ Rech. K7 de Sam Peckinpah (I'm the Fan) **Coup de feu dans la sierra, Major Dundee, La Horde sauvage, Cable Hogue, Junior Bonner, Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia, Tueur d'élite.** Aidez-moi, c'est une question de vie ou de mort ! Arnaud Lenoir, 21 rue Francis Carco, 72000 Le Mans.

■ Rech. correspondantes 20-32 ans de la région Rhône-Alpes (surtout sur Grenoble), aimant le fantastique, la science-fiction et l'horreur (si possible gore), les films (Stephen King, Wes Craven, Dario Argento...), et les séries (***X-Files, Buffy, Roswell...***). Si vous vous reconnaissez, n'hésitez pas à m'écrire pour partager nos passions (réponse assurée). Arnaud Dupont, 7 rue des Lilas, 38240 Meylan.

■ Vds vidéos, affiches et posters, jaquettes de films, nbx dossiers de presse cinéma, cartes Magics et nbx comics (vf et vo). Hughes Marly, 5 rue des Pâquerettes, 31700 Blagnac.

■ Cause passage au DVD, vds nbses K7 (200 titres) à prix modérés. Vds aussi une centaine de CD, tous artistes. Liste complète contre deux timbres. Emmanuel Brouillet, 17 Villa du Bel air, 75012 Paris.

■ Vds DVD zone 2 120 F (port compris) **Wind/Time Guardian** (Carrie Fischer). Vds VHS 70 F (port compris) **Les Cicatrices de Dracula, La Reine des vampires, Le Masque du démon 2, Le Retour des morts-vivants** (Ossorio) et **Baby Cart : le territoire des démons.** Joaquim au 02 38 33 15 64.

■ Rech. tous docs sur Pamela Anderson, Tracy Lords, Marc Dacascos, David Boreanaz et Jenna Jameson. Vds Hot vidéo + suppléments. Rech. anciens numéros de Mad Movies, Impact *(ça tombe bien, y'en a plein à vendre p 56)* et E.F. Dauchy David, 55 rue de Caëstre, 59114 Eecke.

■ Rech. VHS émission Génération Albator du 24/02/99, du 5/04/99 et du 24/12/99. Éric Lacroix, 21 rue Bertheau, 33700 Mérignac.

■ Rech. des fans ainsi que des docs sur **Jurassic Park, *Stargate SG-1, The Sentinel,* Le Seigneur des anneaux.** Rech. diverses B.O. Salomé Biver, 7 rue Gilbert Philippe, 41500 Mer.

■ Rech. VHS originale des films **Toxic Avenger 1, 2** et **3** en vf. Benjamin au 01 47 84 40 31 à partir de 18 h.

■ Vds affiches, liste disponible contre une enveloppe timbrée. Rech. documents sur Stephen King (ses romans, ses films, sa vie...) et Kathy Bates. Nicolas Liau, 40 rue H. Prieuré, 36400 Lacs.

■ Vds nbses K7 vidéo anciennes et très kitschs : **L'Homme araignée** (1976), **La Riposte de l'araignée** (1978), ***Goldorak*** (1976), **Justice League** (1997), ***Wonder Woman*** (1974 et 1977), ainsi que dessins animés (***Thor, Spiderman,*** etc.) et nbses séries télé (***Loïs & Clark, Magnum...***). Antoine au 03 80 35 32 56 (après 20h de préférence).

■ Rech. revues Fantastika n° 1, 5, 6, 7, 14, 17, affiche 40x50 ou 60x80 de **Moby Dick** (avec Gregory Peck) et de **Le Monstre aux filles.** Jean-François Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

■ Éch. plus de 1.500 films horreur/fantastique. Demander liste à Christophe Guérin, 28 bis rue Renaudin, 17300 Rochefort.

■ Rech. les films : **Les Créatures de l'ombre, Yeti, le géant d'un autre monde** + le livre making-of de **Rencontres du 3e Type** + figurines Savage Dragon. Éric Bourel, 5 rue Jean Monnet, 77600 Bussy Saint Georges.

■ Rech. affiche, document, livre sur **Blade Runner** (en français). Éch. possible contre des livres de SF anticipation, J'ai Lu, Press Pocket. Yannick Chauvet, 14 rue des Flamboyants, 66270 Le Soler.

■ Rech. VHS **Aux portes de l'enfer, Storm Troopers, Maléficia, Escape Velocity, La Maison hantée, Appartment 17, Complot génétique.** Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont, ou au 05 45 80 88 (heures de repas).

■ Vds VHS Secam originale 60 F pièce : **Génération perdue, Borrower, Sweet Satan, GasthReeper, Super-Nova, Mysterians**... Liste contre un timbre. Olivier Morand, 16 rue Patouillard Demoriane, 95840 Villiers Adam.

■ Vds affiches anciennes et récentes + magazines Midi Minuit, Toxic, Starfix, vieux Mad, (10 à 117), E.F. 1969-2001 + mags américains (Famous Monsters, Castle of Frankentsein...). Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Vds DVD import horreur dont **Meet the Feebles, Eaten Alive** (Umberto Lenzi), **Flesh for Frankenstein, Maniac Cop**... Vds aussi Laserdiscs Hammer Films/Gore, posters, figurines. Stéphane au 06 68 73 30 45.

■ Vds livres du la série TV ***Chapeau melon et bottes de cuir.*** Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Rech. tout se rapportant à **La Planète des singes,** aussi bien les cinq films tournés entre 1968 et 1973 que les deux séries télé et la nouvelle version de Tim Burton (photos, vidéos, BOF, affiches...). Jean-Michel au 03 21 97 14 47.

■ Rech. acteurs et personnes motivées (effets spéciaux, déco) pour tourner court sur Besançon. 06 10 60 68 81

■ Ch. d'urgence l'intégrale en vidéo de la série culte ***L'Homme qui valait trois milliards*** (100 épisodes) avec les 6 téléfilms + ***Super Jaimie*** (57 épisodes). Frank Castéran, place Saint Jean, 82000 Montauban.

Les petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité aux abonnés.
Merci de joindre à votre envoi le coupon adresse du dernier numéro.

Mad Movies,
Petite Annonces,
17 rue Rodier,
75009 Paris.

Du 10 au 21
octobre 2001

CineSpaña

Samedi 20 octobre, Cinémathèque de Toulouse

Soirée "fantastique" avec la Fantastic Factory et Mad Movies
Faust, la venganza esta en la sangre de Brian Yuzna (en sa présence)
-Arachnid de Jack Sholder

Création graphique : Points d'impact

HAUTE-GARONNE CONSEIL GÉNÉRAL
La Cinémathèque de Toulouse
Institute Cervantes
fnac
PARIS PREMIÈRE
LA DÉPÊCHE du Midi
TLT
SUD RADIO
France 3
SPIE

renseignements 05 61 12 12 20 www.cinespagnol.com

Le film le plus terrifiant de tous les temps
revient en Cassette et DVD VIDEO

L'EXORCISTE
EN VERSION INTÉGRALE

EXCLUSIF:

Le coffret collector DVD VIDEO en édition limitée

Les 3 volets de l'EXORCISTE enfin réunis dans un coffret

TCM
TURNER CLASSIC MOVIES

www.warnerbros.fr